Mémoires diasporiques cubains-américains : l'exil en héritage

Celia Doussin

▶ **To cite this version:**

Celia Doussin. Mémoires diasporiques cubains-américains : l'exil en héritage. Littératures. Université Paris Saclay (COmUE), 2017. Français. NNT : 2017SACLV032 . tel-01618376

HAL Id: tel-01618376
https://theses.hal.science/tel-01618376

Submitted on 17 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NNT : 2017SACLV032

THESE DE DOCTORAT

DE

L'UNIVERSITE PARIS-SACLAY

PREPAREE A

L'UNIVERSITE DE VERSAILLES SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

ECOLE DOCTORALE N°**578 : Sciences de l'homme et de la société**

Spécialité de doctorat : Langues et Littératures anglaises et anglo-saxonnes

Par

Mme Célia DOUSSIN

Mémoires diasporiques cubains-américains : L'exil en héritage

Thèse présentée et soutenue à 5-7 Bd d'Alembert 78280 Guyancourt, le 9 juin 2017

Composition du Jury :

M. FEITH, Michel		Président
M. FEITH, Michel	Professeur des universités, Université de Nantes	Rapporteur
Mme KEKEH-DIKA, Andrée-Anne	Maître de conférence, HDR, Université Paris 8	Rapporteur
Mme GIRALDI DEI CAS, Norah	Professeur émérite, Université Lille 3	Examinatrice
Mme LEVY, Paule	Professeur des universités, UVSQ	Examinatrice
Mme SAVIN, Ada	Professeur des universités, UVSQ	Directeur de thèse

Remerciements

La thèse de doctorat représente un travail s'inscrivant dans la durée, une expérience intellectuelle transcendant multiples seuils de résilience. Au fil de cette trajectoire personnelle, oscillant entre divers îles et continents, de nombreuses personnes se retrouvent ainsi emportées dans le sillage de cette aventure entre la doctorante et son doctorat. Ce sont certains de ces guides et compagnons de route que j'aimerais mettre en lumière dans ces remerciements. Ainsi, je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidée pendant l'élaboration de ma thèse, notamment ma directrice Madame le Professeur Ada Savin, pour son intérêt et son aide, sa grande patience et ses nombreux conseils durant la rédaction. Ce travail n'aurait pas été possible sans l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines et du CHCSC, qui m'ont permis, grâce à divers contrats d'enseignement, non seulement de façonner mon expérience professionnelle, mais aussi et surtout de financer mon projet de recherche. Au terme de ce parcours, je remercie enfin celles et ceux qui me sont chers et que j'ai quelque peu délaissés ces derniers mois pour achever cette thèse. Leurs attentions et encouragements m'ont accompagnée tout au long de ces années. Je n'aurais pu entamer et finaliser cette étude sans le soutien indéfectible de mes parents, Françoise et Gérard Doussin. Je profite de cette page pour les remercier de leur confiance dans mes choix. Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour ma grand-mère, Nicole, qui de sa mémoire partagée, m'a transmis son amour des mots, des livres, et des histoires.

El encuentro par Raúl Villarreal, 2005

[1]

[1] Raúl Villarreal, *El encuentro*, in Andrea O'Reilly Herrera, *Cuban Artists Across the Diaspora: Setting the Tent against the House*, University of Texas Press, 2011, p. 98.

Carte de Cuba

[2]

[2] Cuba, Division Géographique de la Direction des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, 2005.

Chronologie

Période précolombienne

(8000 av. J.-C. – 1492)

Vers 8000 av. J.C. Premiers habitants de l'archipel cubain, venant du delta du Mississippi, de la péninsule de Floride et de l'archipel des Bahamas.

Vers 1490 La population indigène est estimée à plus de 100 000 habitants.

Colonisation espagnole : 1492-1762

1492, 27 octobre Christophe Colomb arrive à Cuba qu'il nomme *Juana*.

1510 Début de la conquête de Cuba.

1519 La Havane est déplacée de la côte sud à sa position actuelle sur la côte nord, dans une baie plus saine, plus sûre, et plus vaste. Hernán Cortés part de Cuba à la conquête du Mexique.

1523 Des esclaves africains sont amenés pour travailler dans les mines d'or et de cuivre.

1533 Révolte d'esclaves dans une mine d'or dans la partie orientale de Cuba.

Brève occupation britannique : 1762-1763

1762 La flotte britannique s'empare de La Havane, le port se trouve ouvert au commerce international ; fin du monopole espagnol entre Cuba et le reste du monde.

1763, 10 février Fin de la Guerre de Sept Ans, les Britanniques échangent La Havane contre la Floride (Traité de Paris).

Boom du sucre et expansion de l'esclavage : 1790-1848

Vers 1790 Le tabac, première richesse mercantile de l'île, est supplanté par la canne à sucre, importation massive d'esclaves.

1812-1826 Premiers mouvements indépendantistes en Amérique du sud dirigés par Simón Bolívar, indépendances successives des colonies espagnoles continentales.

1823 Conspiration séparatiste cubaine.

1823 John Quincy Adams énonce sa théorie du 'fruit mûr' (annexion de Cuba) et le 2 décembre le président américain présente la doctrine Monroe.

1826 Cuba et Porto Rico sont les dernières colonies espagnoles dans les Caraïbes.

1837 Première ligne de chemin de fer d'Amérique latine installée entre *Bejucal* et *La Havane*.

1840 Premiers travailleurs chinois sous contrats.

Deux Guerres d'Indépendance : 1868-1898

1868, 10 octobre Carlos Manuel de Céspedes libère ses esclaves sur sa plantation *La Demajagua* près de Bayamo (Oriente) et en appelle aux armes contre les Espagnols, c'est le '*Grito de Yara*' qui déclenche de la Guerre de Dix Ans.

1871 José Martí s'exile en Espagne où il est inspiré par les mouvements révolutionnaires.

1878, 10 février Victoires des forces espagnoles, signature du traité de paix de *Zanjón*, les factions rebelles se divisent, le général Maceo refuse de déposer les armes, constitution provisoire de Baragua, mais trop isolé, il s'exile.

1878 José Martí arrive à New York City.

1886 L'Espagne abolit toute forme d'esclavage par décret royal.

1892 José Martí fonde le Parti révolutionnaire cubain lors de son exil aux Etats-Unis.

1895-1898 Deuxième guerre d'indépendance, Martí est tué en mai 1895 dans une embuscade à Dos Rios, Antonio Maceo fait bataille dans l'Ouest, où il sera tué, Máximo Gómez prend le commandement.

1898, 15 février Le cuirassé USS Maine coule dans la baie de La Havane après une mystérieuse explosion. Les Etats-Unis entrent en guerre, Theodore Roosevelt arrive avec ses *Rough Riders*. L'Espagne signe un traité abandonnant Cuba aux Américains sans consulter les Cubains.

1898-1902 Occupation nord-américaine de Cuba.

Pseudo-indépendance, corruption rampante et coups d'Etat : 1901-1959

1901 L'amendement Platt officialise le droit d'ingérence des Etats-Unis sur Cuba, qui leur cède la base militaire de Guantánamo. Protestations.

1902, 20 mai Instauration de la République de Cuba avec Tomás Estrada Palma comme président.

1906-1909 'Petite Guerre d'août', seconde occupation nord-américaine avec invasion des Marines.

1934 Abrogation de l'amendement Platt, mais les Etats-Unis conservent Guantánamo.

1940 Promulgation de la nouvelle Constitution cubaine, Batista élu président pour quatre ans.

1952, 10 mars Second coup d'Etat de Batista par crainte d'échec aux prochaines élections.

1953, 26 juillet Fidel Castro et ses partisans attaquent la caserne de Moncada, près de Santiago, échec cuisant.

1953 Fidel Castro et ses complices sont emprisonnés sur l'île des Pins (aujourd'hui île de la Jeunesse) appartenant à l'archipel cubain. Plaidant sa propre défense, il prononce son fameux discours « l'Histoire m'acquittera ».

1955, 15 mai Castro libéré par Batista s'exile au Mexique**.**

1956, 2 décembre Fidel Castro, Camilo Cienfuegos, Ernesto Guevara et leurs 78 compagnons débarquent du yacht américain *Granma* sur la plage *Las Coloradas*, c'est une embuscade, ils se réfugient dans la Sierra Maestra, qui deviendra le QG de la guérilla des *barbudos*.

1958, octobre Guevara ouvre un second front dans la Sierra del Escambrey. Santa Clara tombe aux mains des rebelles. Batista prend la fuite vers les Bahamas le 31 décembre.

Révolution castriste, soutien soviétique : 1959-1989

1959, 1er janvier Camilo Cienfuegos et Le Che marchent sur la capitale**,** Castro est à Santiago.

1959, 8 janvier Castro entre à La Havane en héros victorieux. Première réforme agraire.

1959, 16 février Arrivée à New York City de Fidel Castro en tant que Premier ministre cubain. A ce moment, les relations entre les Etats-Unis et Cuba restent neutres. Fidel Castro affirme qu'il ne soutiendra pas le communisme russe.

1959 Exil des proches de Batista et des Cubains les plus aisés.

1960, août Nationalisation des grandes compagnies de service, pour la plupart américaines.

1960, décembre - 1962, octobre L'*Opération Peter Pan* coordonnée entre Cuba et l'archidiocèse de Miami avec le père Bryan O. Walsh, plus de 14 000 enfants quittent leur île et leurs parents, terrifiés à l'idée de les voir endoctrinés et enrôlés dans l'armée soviétique.

1961, 3 janvier Les Etats-Unis rompent leurs relations diplomatiques. Tous les citoyens américains sont appelés à rentrer au pays.

1961 Vaste campagne d'alphabétisation dans les provinces cubaines les plus reculées.

1961, 17 avril Tentative d'invasion par la Baie des Cochons ; 1 400 exilés cubains soutenus par les Etats-Unis et entraînés par la CIA tentent une attaque militaire afin de faire tomber Fidel Castro. Suite à ce fiasco, Castro affirme le caractère socialiste de sa révolution.

1962, 1 février John Fitzgerald Kennedy décide de placer un embargo commercial sur Cuba. Il est toujours en vigueur aujourd'hui, même si dans les faits il n'existe plus pour les produits alimentaires et les médicaments. **25 avril** Début de l'embargo américain.

1962, 14 octobre Crise des missiles. Depuis l'île de Cuba, l'URSS menace les Etats-Unis avec des missiles nucléaires. C'est le moment le plus important de la guerre froide entre les deux nations. Fin octobre, l'URSS retire finalement ses missiles. Cuba se rapproche de l'URSS, car exclu de l'Organisation des Etats d'Amériques (OEA).

1965-1973 Les *Freedom Flights* entre La Havane et Miami, 300 000 Cubains quittent leur île via ces derniers vols directs entre Cuba et les Etats-Unis.

1965, octobre 10–15 novembre. Fuite vers la Floride de milliers de Cubains évacués sur des embarcations privées appartenant à des exilés cubains, le rendez-vous se faisait au port de *Camarioca*.

1966 *Cuban Adjustment Act*, accueil privilégié des migrants cubains aux Etats-Unis.

1975 Les troupes cubaines combattent en Angola pour soutenir leur gouvernement marxiste menacé par des forces sud-africaines appuyées par les Etats-Unis.

1980, avril-juin Plus de 120 000 Cubains quittent l'île par le port de Mariel, direction Miami.

1988 Retrait des troupes cubaines en Angola, victorieuses face aux forces de l'UNITA (Unité nationale pour l'indépendance totale de l'Angola, pro-occidentale).

'Période spéciale' et ouverture graduelle : années 1990, 2000.

1991 L'union soviétique retire ses troupes et ses techniciens, début de la 'Période spéciale'. Pire crise économique cubaine.

1992 La loi Torricelli renforce le blocus américain.

1993 Légalisation du dollar américain sur l'île, autorisation de certaines formes d'entreprise privée, ouverture au tourisme international.

1994, août Une nouvelle crise du pétrole entraîne la crise des *Balseros* (boat people) : 35 000 Cubains essayent de rejoindre Miami sur des embarcations de fortune, notamment à la dérive sur des chambres à air.

1995 Mise en place de la politique nord-américaine dite du '*wet-foot/dry-foot*', restriction de l'accueil des réfugiés cubains.

1996 Loi Helms-Burton votée par le Congrès américain étrangle l'économie cubaine.

1996, novembre Castro rend visite au Pape Jean-Paul II au Vatican.

1998, 21-25 janvier Visite du Pape Jean-Paul II, il critique l'embargo américain.

1999, 25 novembre Le jour de Thanksgiving, les gardes côtes américains sauvent Elián González de la noyade, début d'une longue bataille juridique ultra-médiatisée, le garçonnet devient un symbole de la querelle cubaine-américaine.

2000 Cuba reçoit 1 774 000 touristes, la majorité vient du Canada, Italie, Espagne, France, et Allemagne.

2002 Fermeture de presque la moitié des usines de sucre : 100 000 Cubains au chômage. Deux ouragans s'abattent sur l'ouest : 350 000 personnes évacuées, récolte de tabac dévastée.

2003 Printemps noir cubain, arrestation de 75 dissidents : peines d'emprisonnement allant jusqu'à 28 ans.

2004 Castro met fin au règne du dollar, la monnaie utilisée par les touristes devient le peso convertible, le CUC.

2006, juillet Hospitalisation de Fidel Castro, provisoirement remplacé au pouvoir par son demi-frère Raúl.

2008, 19 février Castro annonce officiellement qu'il renonce définitivement au pouvoir.

2008, 24 février Raúl Castro est élu à la présidence de Cuba pour 5 ans par l'Assemblée nationale. Il succède ainsi à son frère aîné Fidel, qui a été premier ministre à partir de 1959, et président du pays depuis 1976.

2008, 4 novembre Election de Barack Obama.

2009 Raúl exclut les fidélistes du Conseil des Ministres et confie l'économie aux dirigeants de l'armée et du parti communiste. Obama consent à relaxer l'embargo.

2011 Raúl succède à Fidel à la tête du PC cubain.

2011 Les Cubains sont autorisés à voyager à l'étranger.

2013, février Raúl est réélu pour cinq ans par l'Assemblée, suite aux législatives, il annonce que ce sera son dernier mandat.

2013, 10 décembre Lors des hommages rendus à Nelson Mandela, leader sud-africain décédé le 5 décembre 2013, Barack Obama et Raúl Castro se serrent la main. Premier contact physique entre les deux pays depuis plus de 50 ans.

2014, **17 décembre** Mise en route du processus de normalisation entre les Etats-Unis et Cuba.

2015, 16 janvier Les restrictions sur les voyages des Américains à Cuba sont assouplies. L'import de cigares cubains n'est plus limité, tandis que l'export de matériel informatique vers l'île est à nouveau autorisé.

2015, 11 avril Rencontre historique entre Raúl Castro et Barack Obama en marge du sommet des Amériques à Panama, discussion notamment sur les Droits de l'homme, sur la levée de l'embargo total concernant les transactions économiques et financières.

2015, 29 mai Les Etats-Unis retirent Cuba de leur liste noire (Etats soutenant des activités terroristes). Cette proposition, acceptée par le Parlement américain, permet à l'île de bénéficier de financements internationaux.

2015, 20 juillet Après un accord historique annoncé le 30 juin, rétablissement des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et Cuba après une suspension de 54 ans, réouverture des ambassades à Washington et La Havane.

2015, 18 décembre Un an jour pour jour après avoir annoncé un rapprochement avec Cuba, Barack Obama, appelle le Congrès, dominé par ses adversaires républicains, à lever l'embargo. Quelques jours plus tôt, les États-Unis ont annoncé la reprise d'un service aérien régulier avec Cuba.

2016, 20 mars Barack Obama est devenu le premier président américain à fouler le sol cubain depuis Calvin Coolidge, qui avait participé à un sommet panaméricain sur l'île en 1928. Le 21 mars, il rencontre Fidel Castro.

2016, 25 novembre Décès de l'ex-dirigeant cubain Fidel Castro, l'une des figures politiques les plus marquantes de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, il décède à l'âge de 90 ans.

Table des matières

Remerciements **2**
***El encuentro* par Raúl Villarreal, 2005** **3**
Carte de Cuba **4**
Chronologie **5**
Table des matières **10**
Introduction **13**
Première partie – Cuba : histoires d'un archipel fertile **41**
Chapitre 1 - Un creuset de caribéannité **41**
1.1 L'île sous tous ses contours **41**
1.1.2 Cuba : Clé des Amériques 55
1.1.3 Joyau de la couronne espagnole 61
1.2 L'or blanc : culture du déracinement **66**
1.2.1 Juan Francisco Manzano : esclave-poète cubain 68
1.2.2 Entre syncrétisme endémique et crainte d'une révolution noire 73
1.2.3 Esteban Montejo : mémoire conté d'un ex-*cimarrón* 79
1.2.4 Chinois sous contrat : projections diasporiques d'un autre continent 84
Chapitre 2 – Cuba, Etats-Unis : 'intimes étrangers' **92**
2.1 Convergence d'intérêts, divergence d'identités **92**
2.1.1 Projets annexionnistes *in situ* et *ex situ* 94
2.1.2 Luttes indépendantistes *in situ* et *ex situ* 105
2.1.3 José Martí : père de tous les Cubains 111
2.2 Cuba : colonie américaine en creux **121**
2.2.1 L'île écrite via exclusivités interposées 121
2.2.2 *Splendide petite guerre* : archipélisation états-uniennne 125
2.2.3 Cuba sous tutelle : implantation américaine 129
Chapitre 3 - Etats-Unis, Cuba : conversation à bâtons rompus **145**
3.1 Castro : l'homme qui libéra Cuba de Batista **145**
3.1.1 Un triomphe caribéen sans frontière 149
3.1.2 Castro tombe le masque à la barbe d'Oncle Sam 154
3.2 D'une gloire internationale à la faillite nationale **160**
3.2.1 La Révolution : d'exportation en introspection 160
3.2.2 Fin de l'idiosyncrasie de la Guerre froide ? 167

Deuxième partie – *Repeating migration* : *érosion écumante* d'île en péninsule 177
Chapitre 4 – La Floride : à la croisée des chemins 177
4.1 Péninsule palimpseste 178
4.1.1 Succession de colonisations 178
4.1.2 *Cigarillos* à Key West et Tampa : méta-archipel floridien 183
4.1.3 Evelio Grillo : un Afro-Cubain *from and off* Tampa 187
4.2 Miami : d'une ville provinciale à *Magic City* 202
4.2.1 De marécage en station balnéaire 202
Chapitre 5 - Vagues migratoires : inlassable diffraction 205
5.1 Exil post-castriste : fuite de la bourgeoisie 208
5.1.1 Mémoires d'Andrew Rodriguez, Iris Díaz : deux îliens à la marge 208
5.1.2 Le régime castriste : nouvelle grammaire cubaine 222
5.2 Miami : mosaïque d'ethnicités ou microcosme de créolisation ? 251
5.2.1 Les Afros-Américains de Miami 252
5.2.2 *Little Haiti* : autre *essaim* archipélique 255
5.2.3 'Guerre' d'étiquettes : *Latino* ou *Hispanique* ? 259
5.2.4 *Little Havana* : enclave à succès économique et politique 265
5.2.5 Miami créolisée : capitale des Caraïbes, des Amériques ? 268
5.4 La *période spéciale* à Cuba 282
5.4.1 Cuba vu par des Américains de passage 286
5.4.2 Comment les Cubains-Américains perçoivent les divers rapprochements ? 297
Troisième partie – Mémoires cubains-américains : miscellanée matricielle 304
Chapitre 6 - D'*El Diálogo* aux *Marielitos* 306
6.1 De la parole aux actes 306
6.1.1 L'*insilio* raconté par Mirta Ojito et Reinaldo Arenas 314
6.1.2 L'exode raconté par Mirta Ojito et Reinaldo Arenas 341
Chapitre 7 - Génération une-et-demi : existence liminale nomade 365
7.1 Eternelle dérive entre île et continent 365
7.1.1 Gustavo P. Firmat, Pablo Medina : s'écrire ou exorciser l'*Outre* moi 365
7.1.2 Carlos Eire, Román de la Campa : deux *Peter Pan* déchus 395
7.2 *Ni de aquí, nor from there*: électrons archipéliques libres 417
7.2.1 *Repeating exile* : retours à rebours 417
7.2.2 Entre deux voix : didascalies de chant et de silence 434

Chapitre 8 - De récits cubains en archipels d'écrits cubains-américains 441
8.1 La palabre cubaine : ritournelle de l'exil ? 441
8.1.1 Bénie par *Changó* : 'je' métisse, temple mémoriel 441
8.1.2 Grands-parents conteurs : passeurs de mémoire 453
8.2 *American-born Cubans* : générations de 'je'(s) archipélisés 464
8.2.1 Atavisme de l'exil : mémoire dysphorique 464
Conclusion 475
Bibliographie 484

Introduction

Ce travail prend sa source dans la spirale d'énigmes liées aux identités culturelles interstitielles. Nous nous intéresserons particulièrement à ces mémoires collectives qui foisonnent et s'enrichissent au cœur des multiples communautés de la diaspora cubaine-américaine, principalement issue des vagues migratoires post-castristes. Il sera également intéressant de voir dans quelle mesure leur point d'origine – l'île de Cuba – joue un rôle fondateur dans leur positionnement sur le territoire continental états-unien. Nous nous demanderons comment certains écrits autobiographiques issus de cette diaspora retracent le drame de cette filiation rompue, et comment certains évoquent à la fois les notions de dépossession et d'appropriation ? Comment au cœur de cette communauté plurielle sans cesse redéfinie par les phénomènes d'acculturation, de décalage générationnel, de vagues migratoires distinctes, se crée, et peu à peu se cristallise une expérience de la durée en suspens ? La position paradoxale de cette communauté en déplacement constant devient avant tout une façon de penser et surtout un creuset de nouvelles identités toujours en devenir, à la fois irriguées de mémoire et d'imaginaire. Nous nous attarderons ainsi sur l'art de l'introspection illustré par certains de ces *'je' ex insula*, sur cette écriture de soi qui est devenue un espace privilégié où mémoire et créativité, où passé et avenir s'enlacent dans le souhait de s'appartenir et de laisser une trace.

Mais avant d'explorer plus amplement ces questions, nous nous arrêterons sur la complexité de la notion de diaspora, surchargée de sens au point parfois de perdre tout sens. En effet, ce terme paraît lui-même multiple. Il évoque un déplacement, qui paradoxalement engendre à la fois division et multiplication. Il décrit une transplantation de tout un segment de population en dehors de son territoire d'origine, qui correspond à la fois à un départ d'un environnement familier et à un point d'arrivée, parfois multiple, à un ancrage souvent entouré d'inconnus. Si l'on considère l'étymologie du terme, le mot plonge ses racines dans le grec ancien et repose sur la transcription du mot hébreu, *galout*. Construit sur le préfixe δια, *dia* (au-delà) et le verbe σπείρω, speíro (semer), apparenté à σπορά, sporá (ensemencement), que nous retrouvons dans le mot *spore* en français, il n'y a ainsi que quelques pas vers le concept de *pollinisation interculturelle*. Le mot διασπορά, *diasporá* signifie donc *dispersion,*

dissémination. Le terme est inchangé en grec moderne et s'utilise notamment pour désigner la très ancienne et vaste diaspora hellénique de par le monde.[3]

Au fil des siècles, les contours de la notion de la diaspora n'ont cessé de fluctuer. Le terme apparaît pour la première fois sous la forme écrite au III^{ème} siècle avant J.-C. dans la Septante, traduction grecque de la Bible hébraïque. Le mot désigne alors la situation des communautés juives établies hors de Judée. Les causes historiques de cette dispersion ont parfois été violentes, comme dans le cas des mises en captivité de 722 et de 586, où il acquiert, selon le sociologue Robin Cohen une teneur négative, celle de punition divine, de déracinement forcé et de souffrance.[4] Il renvoie à l'exil des élites juives à Babylone à la suite de la destruction de Jérusalem et de son Temple en 586 avant Jésus-Christ, qui a contribué à enraciner dans la conscience collective l'esprit messianique du grand retour, confirmant en quelque sorte le sentiment que l'exil est l'épreuve par laquelle il faut passer pour atteindre un jour la Terre promise.[5] L'installation des Juifs hors de Palestine devenue libre au fil des siècles, le terme diaspora qualifie leur dispersion dans le monde gréco-romain et non plus leur exil, il réacquiert alors, selon André Paul et A. Lenoir-Achdjian une charge positive.[6] Ces causes historiques pacifiques ont, en effet, entraîné des migrations de communautés attirées par la stabilité politique et économique des royaumes hellénistiques puis de l'Empire romain. Certains spécialistes distinguent la dispersion juive en deux grandes phases : la première correspond à une volonté d'essaimage des communautés, la seconde obéit à la nécessité de fuir les persécutions qui, du Moyen Âge à l'avènement du national-socialisme en Allemagne, ont violemment frappé les Juifs. Nous voyons ainsi, combien au fil des siècles, les contours de la notion de la diaspora juive ont fluctué et comment elle est devenue un symbole en Occident, qui sera convoqué chaque fois qu'un peuple sera chassé de sa terre et contraint à l'exil au sein d'autres nations. Ainsi, d'un néologisme créé par les traducteurs pour désigner le châtiment divin qui attend les Juifs qui ne respecteront pas la Loi de Dieu et seront punis par la dispersion, le terme devient un outil heuristique utilisé pour qualifier les mobilités

[1] Denise Helly, « Diaspora : un enjeu politique, un symbole, un concept ? », *Espace populations sociétés*, 2006/1 | 2006, 17-31. Denise Helly est professeur titulaire à l'Institut national de recherche scientifique. Formée en anthropologie (PH.D La Sorbonne, 1975), sociologie, science politique et sinologie (École des Langues Orientales, Paris), elle a publié dix ouvrages en son nom et trois ouvrages collectifs et plusieurs articles sur les Chinois d'Outre Mer (Cuba, Mascareignes, Québec), les minorités nationales en Chine, le multiculturalisme canadien, les politiques fédérales canadiennes et québécoises d'intégration des immigrés, des enquêtes auprès d'immigrés québécois, l'histoire des idées de nation et citoyenneté et l'insertion des musulmans au Canada et en Europe.

[4] Robin Cohen, *Global Diasporas: An Introduction*, UCL Press, London, 1997, p.118-119

[5] L. Anteby-Yemini, W. Berthomière & G. Sheffer dir., *Les Diasporas. 2000 ans d'histoire*, colloque, Poitiers, fév. 2002, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002.

[6] André Paul, *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, 1981 et A. Lenoir-Achdjian, *Appréhender la nation, vivre la diaspora : regards arméniens*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2001.

humaines actuelles et les phénomènes liés à la mondialisation.[7] Cette notion élusive à toute définition fixe a notamment beaucoup évolué durant le XX^{ème} siècle, où elle fait son apparition dans le domaine des sciences sociales. De grands débats se dessinent alors sur la question de savoir si son ancrage dans une catastrophe originelle, telle que l'invasion, la persécution, ou l'expulsion – qu'elle soit considérée comme une fatalité ou une injustice historique – est nécessaire ou non à son autonomie et à sa pertinence pour la différencier des phénomènes d'émigration, de colonisation, et d'exil. Cette notion d'exil nous concerne particulièrement puisqu'elle est la source principale du déplacement des Cubains fuyant le régime castriste au début des années 1960. Nous pouvons d'ailleurs noter que le mot hébreu *galout* semble plus proche de la notion d'exil, imprégnée de la nostalgie des origines et du mythe du retour – deux thèmes phares de l'expérience des premiers exilés cubains aux Etats-Unis. Nous le voyons, les définitions de diaspora peuvent être plus ou moins inclusives ou restrictives selon les chercheurs, certains faisant de la perte du territoire d'origine un préalable, d'autres comme Michel Bruneau insistent davantage sur la dispersion dans différents pays.[8] La question reste ainsi aux prises de débats houleux, en grande partie dus au sens du mot qui s'est transformé au fil des siècles.

De son côté, William Safran, l'un des premiers à partager un article théorique dans la revue nord-américaine *Diaspora*, éditée par Kachig Tölölyan, suggère à son tour que le terme de diaspora pourrait correspondre à une 'désignation métaphorique' applicable à diverses populations (expatriés, réfugiés politiques…). Ainsi, dans ses essais, il définit les diasporas comme des 'communautés de minorités expatriées', qui sont dispersées depuis un centre originel vers au moins deux espaces 'périphériques', ce qui rappelle la trajectoire de la diaspora cubaine-américaine, dont le centre névralgique est sans conteste la métropole de Miami depuis les années 1960, mais il existe plusieurs poches culturelles cubaines installées notamment à Union City dans le New Jersey et à NYC, deux communautés très vivaces dans les années 1940 et 1950. Toujours selon Safran, les diasporas maintiennent une 'mémoire' même mythique de leur 'terre d'origine', ce critère est particulièrement pertinent concernant les Cubains-Américains, illustré par certains écrits autobiographiques issus des secondes et troisièmes générations, qui incarnent la transmission d'une double conscience culturelle, l'héritage de l'exil, qui sera notamment exploré à travers le mémoire *Take Me with You* de Carlos Frías.[9] De plus, Safran ajoute que les diasporas ressentent qu'elles ne sont pas, ou

[7] Stéphane Dufoix, *La dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Ed. Amsterdam, 2011
[8] Michel Bruneau, *Diasporas* (dir. d'ouvrage), Reclus, Montpellier, 1995, p. 190
[9] Carlos Frias, *Take Me with You: A Secret Search for Family in a Forbidden Cuba*, Atria Books, 2009.

peut-être ne peuvent pas, être totalement acceptées dans leur pays d'accueil, peut-être en partie dû au fait, qu'elles voient dans leur terre ancestrale un lieu de retour au *Promised Land*, qui une nouvelle fois correspond à l'état d'esprit des premiers exilés cubains.[10]

Nous comprenons au fil de cette tentative de délimiter le terme diaspora, que ce concept contourne, détourne et retourne toute catégorisation fixe, et peut ainsi être utilisé pour examiner sur une base comparative tout peuple 'vivant à l'étranger'. Plongé dans cette grande confusion épistémologique, le sociologue Robin Cohen a justement souhaité distinguer plusieurs types de diasporas, telles que les diasporas 'culturelles' – les descendants des esclaves africains dans les Caraïbes et les diasporas politiques – les Polonais au XIX^{ème} siècle ou les Cubains après la révolution castriste de 1959.[11] La diaspora culturelle, inspirée du cas caraïbe, a connu un très fort essor au cours des deux dernières décennies. La visibilité de cette forme diasporique provient du fait que les artisans de son émergence ont été, et sont encore, des intellectuels et auteurs de renom issus de la Caraïbe. Leur 'discours' diasporique puise notamment sa source dans la littérature philosophique, qui offre un espace privilégié à la notion d'hybridité employée par ces auteurs 'post-modernistes' pour marquer l'ouverture à une autre lecture des dynamiques de métissage et de créolisation, donnant elles-mêmes naissance à la notion de 'diaspora noire'. En effet, les années 1960, puis 1970 vont voir l'émergence d'une autre acception du terme diaspora, issue des *African Studies*, qui met l'accent sur la victimisation des Africains déportés dans les Amériques et leur positionnement et invention d'identités et de cultures hybrides. Cette culture africaine métissée est également très prégnante dans la société cubaine contemporaine, avec une tradition religieuse dominante, la *Santería*, qui est aussi influente dans la diaspora cubaine-américaine, comme nous le verrons dans le mémoire de Flor Fernandez Barrios, *Blessed by Thunder*.[12] Par ailleurs, les mouvements d'indépendance des colonies européennes, la lutte pour les droits civils des Afro-Américains aux États-Unis et le mouvement *rastafari* en Jamaïque sont des facteurs de la réémergence d'une conscience panafricaine des Noirs caraïbes et états-uniens durant les années 1960-1970. Paul Gilroy dans *Black Atlantic*, parle de l'esclavage dans le Nouveau Monde comme d'une expérience de dispersion violente et d'invention culturelle, qu'il définit

[10] William Safran, « Diasporas in Modern Societies: Myths of Homeland and return », *Diasporas*, vol. 1, n° 1, 1991.
—, « Comparing Diasporas : A review essay », *Diasporas*, vol. 9, n° 3, 1999.
[11] Robin Cohen, *Global Diasporas: An Introduction*, London, UCL Press, 1997.
[12] Flor Fernandez Barrios, *Blessed by Thunder: Memoir of a Cuban Girlhood*. Seal Press, 1999.

d'expérience diasporique. Quant à la comparaison avec l'expérience de la diaspora juive, Seymour Drescher dresse un parallèle entre le trafic négrier occidental et l'Holocauste, il crée alors le terme de *Black Holocaust*.[13] Cette définition de la diaspora afro-américaine s'insère dans les luttes politiques sur le statut, la représentation des minorités et la responsabilité, le devoir de mémoire des majorités culturelles de l'État à leur égard**.**

Ce 'réveil' du Sud, soit les revendications de descendants d'esclaves comme d'immigrés non européens en terre 'blanche', induit une transformation de la notion de diaspora et nourrit le succès des études post-coloniales. La colonisation ne fut pas simplement une domination politique et économique, elle fut aussi une domination intellectuelle et culturelle. Elle a souvent cherché à effacer le passé des colonisés, passé qu'ils ont bien du mal à 'exhumer' pour accéder à l'histoire et à la reconnaissance sociale. Frantz Fanon s'est intéressé à cette quête d'identité par de nombreux sujets postcoloniaux, qui espèrent s'émanciper de leur mémoire de dénigrement, de mépris de soi, de misère quotidienne et recouvrer une époque d'épanouissement.[14] Nous retrouvons certaines tensions similaires au sein même de la diaspora cubaine-américaine, entre différentes vagues migratoires, les plus récentes étant de plus en plus métissées, colorées. Si nous revenons un instant sur le cas des Noirs Américains, leur recherche identitaire n'est en rien aisée, pour plusieurs raisons. Les Africains asservis et leurs descendants étaient issus de cultures diverses, et ont été dispersés au sein de sociétés différentes. Ainsi, leur mémoire de régions d'origine en Afrique, de la traite négrière, de l'esclavage et de l'affranchissement est multiple. De plus, de par l'absence de traces écrites de ces cultures ancestrales, leur quête pour se réapproprier et réinterpréter leur passé rend la redécouverte difficile et ils doivent souvent se contenter de réinventer et imaginer à partir de différentes traditions orales, de nombreux récits légendaires qui sont devenus leurs seuls fils d'Ariane. Il est intéressant de noter que cette transmission mémorielle orale est également très prégnante chez les premiers exilés cubains.

Ainsi, à travers l'expérience des descendants d'esclaves africains aux Etats-Unis, l'idée de diaspora se voit réassociée avec la notion centrale de séparation traumatique. Le terme vient alors signifier cette trace de mémoires de dispersion, d'assujettissement, de mépris subi, de perte d'identité, et de transplantation forcée. La diaspora devient à la fois le contenant et le contenu de cette mémoire collective, qui devient elle-même un processus dynamique et instigateur de créativité, réinvention, métissage et hybridation culturelle, largement illustrés

[13] Seymour Drescher, *The African Diaspora: A History Through Culture*, Columbia University, 1999.
[14] Stuart Hall, *Modernity : An Introduction to Modern Societies*, Blackwell Publishers, 1990, p.223

par le monde antillais.[15] Sur ce point, Léopold Senghor et Aimé Césaire parlent de *négritude* et d'hybridité multiple entre mondes africain, américain et européen. Ainsi, un nouveau point de vue se dessine, et se représenter soi-même en diaspora prend le pas sur faire diaspora, en d'autres termes il devient nécessaire de donner voix à l'éparpillement d'individus disséminés. Une diaspora devient alors essentiellement une représentation, un discours, une revendication. Dans cette tendance, cette aspiration, viennent s'inscrire les écrits autobiographiques cubains-américains, dont les publications anglophones aux Etats-Unis se font témoignage de la lutte obsessionnelle contre l'oubli, contre la dilution de la souche identitaire blanche, catholique des premiers exilés cubains.

Ainsi, il semblerait que le terme diaspora par la traversée des frontières, la victimisation, la volonté de durer et la solidarité qu'il évoque, soit propice aux revendications de groupes s'affirmant comme victimes historiques de la nation ou de l'État. Les diasporas participent d'une réalité contredisant la logique de l'État moderne et en sont souvent les victimes. Stuart Hall insiste sur le fait que le terme diaspora participe aussi selon cette critique de la modernité, du débat sur la définition de la culture. En effet, ce qui va particulièrement nous intéresser, est cette question de la définition du terme diaspora qui semble étoilée d'axes transversaux propices à décloisonner et constituer des systèmes de représentation et d'interprétation plus poreux et fluides. Différents critères irriguent différentes lectures qui orientent le concept selon les situations, les générations, et les priorités de chacun. Les diasporas peuvent se concevoir comme des vecteurs de la circulation, de la mobilité non seulement d'individus ou de familles entières, de marchandises, mais aussi d'idées, et donc de cultures. Elles amènent à une réflexion sur les développements en réseaux ou 'rhizomes', pour reprendre l'analogie développée par Edouard Glissant, elle-même empruntée à Gilles Deleuze et Félix Guattari. A partir de la question de l'identité, E. Glissant est parti de la distinction opérée par Deleuze et Guattari, entre la notion de racine unique et la notion de rhizome. Cette image du rhizome qui correspond à la racine multiple d'une plante, est utilisée pour qualifier sa conception de l'identité plurielle qui s'oppose à l'identité racine unique. Par opposition au modèle des cultures ataviques, '*la figure du rhizome place l'identité en capacité d'élaboration de cultures composites, par la mise en réseau des apports extérieurs, là où la racine unique annihile.*' C'est dans un des chapitres de *Mille Plateaux*, qui a été publié d'abord en petit volume sous le titre de *Rhizomes*, qu'ils soulignent cette distinction. Cette notion du rhizome semble correspondre à la complexité cubaine, à cette culture caraïbe

[15] Stuart Hall, 1990 ; Chivallon, 2004

multiple. La racine unique est celle qui 'tue' autour d'elle alors que le rhizome est la racine qui s'étend à la rencontre d'autres racines. E. Glissant l'a appliquée au principe d'identité, qu'il divise en cultures ataviques et cultures composites. Ces dernières sont à leur tour créatrices d'identités nouvelles et mettent en lumière les mécanismes identitaires qui structurent ou fracturent nos sociétés contemporaines et leurs territoires.

Dans la lignée de ces approches caraïbes, un pas supplémentaire dans la réflexion a été réalisé avec le travail de James Clifford qui nous parle de *traveling cultures*, accompagné du débat suscité par la publication *The Black Atlantic* de Paul Gilroy. En effet, ces auteurs, sans oublier Homi Bhabha, Stuart Hall ou Arjun Appadurai, ajoutent une dimension plus métaphorique au terme de diaspora qui devient alors synonyme pour eux des déracinements créés par la condition postmoderne et postcoloniale.[16] Robin Cohen résume cette période de théorisation en soulignant que les « *diasporas are positioned somewhere between "nations-states" and "traveling cultures" in that they involve dwelling in a nation-state in a physical sense, but traveling in an astral or spiritual sense that falls outside the nation-state's space/time zone* ».[17] Cet état des lieux de l'évolution du concept de diaspora depuis l'avènement des études diasporiques dans les années 1990, a permis divers questionnements face à d'autres concepts, tels que transnationalisme, cosmopolitisme et créolisation. Fortes de l'apport des études transatlantiques, recouvrant des diasporas aussi diverses que la diaspora africaine, caribéenne, et asiatique, les lectures actuelles tendent vers un modèle diasporique plus multidirectionnel, pluriel et global, qui semble accepter une extrême diversité et les maintes contradictions de notre mondialisation.

Ces phénomènes amènent la réflexion quant aux stratégies discursives élaborées par les représentants politiques des diasporas pour mieux s'inscrire dans leurs nouveaux lieux de résidence. Entre elles, se jouent de nécessaires et brutales réinventions, ainsi que de nouveaux choix en termes de stratégies de représentations, de participation à la vie de la cité. Brigitte Beauzamy appréhende dans son article les stratégies de conservation culturelle propres aux diasporas, elle montre que le rôle des diasporas dans l'importation des conflits tient avant tout

[16] James Clifford, « Diasporas », Cultural Anthropology, vol. 9, n° 3, 1994.
Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge : Harvard University Press, 1993.
Homi Bhabha, *The Location of Culture*, ch. "Cultural Hybridity", 1994.
Stuart Hall, *Identités et Cultures : Politiques des Cultural Studies*, 2008.
Arjun Appadurai, *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, 1996.
[17] Robin Cohen, *Global Diasporas: An Introduction*, London, UCL Press, 1997.

à l'image que les membres de la diaspora se font d'elle.[18] Ce point fait écho à la position conservatrice de nombreux Cubains-Américains des premières vagues migratoires concernant l'embargo américain. Autrement dit, l'audience internationale qui est donnée aux conflits dans lesquels sont impliqués les membres d'une diaspora et surtout, les conditions de vie offertes par les pays de résidence, sont fortement déterminantes dans l'implication des diasporas dans la pacification ou l'intensification des conflits. En bref, les rapports de force ne sont pas les mêmes selon que l'on occupe un camp de réfugiés, un quartier communautaire déshérité et marginalisé, la direction d'une entreprise ou une chaire universitaire. Nous verrons à quel point, les trajectoires historiques des Etats-Unis et de Cuba sont liées et quelle importance elles ont eu sur la construction et le positionnement de la diaspora cubaine-américaine. Nous voyons le rôle joué par ce prisme puissant et pertinent qu'est la notion de diaspora pour la compréhension des réalités contemporaines, qui exige une réévaluation théorique constante et qui en préserve la remarquable plasticité conceptuelle. Toutes ces variations d'échelles, de représentations, sont difficiles à appréhender par la recherche, il faut donc s'efforcer de décrire le détail de chaque diaspora et en révéler les articulations les plus fines, qu'elles soient historiques, donc générationnelles, ou économiques et politiques.

Ces efforts de conceptualisation ont permis de donner une consistance scientifique au concept de *diaspora* même si les difficultés rencontrées dans sa définition, sa délimitation ont pu aboutir à une réelle confusion, due aux nombreux 'frottements' entre différentes notions cousines qui, nous l'avons vu parfois fusionnent, à certaines étapes de son évolution pour arriver aujourd'hui à l'émergence d'un discours théorique sur la globalisation. Selon James Clifford, cette confusion proviendrait '*du désordre de termes descriptifs et interprétatifs qui se bousculent et convergent pour caractériser la zone de contacts entre nation, culture et région*'.[19] Faisant le même constat, la revue *Diaspora*, éditée par Khachig Tölölyan, pointe le danger de la dissolution totale du terme, un mot qui en est venu à 'parler' tout seul ironise même Stéphane Dufoix quelques années plus tard.[20]

Pour bien prendre la mesure de cette relation complexe avec la terre d'origine, et le potentiel subversif de réinvention géopolitique des diasporas, il faut revenir au XIX^{ème} siècle lorsque s'amorce la mise en place des États-nations. Le mot diaspora redevient alors synonyme de déplacement de population, d'exil forcé et de perte et il pose deux questions – la

[18] Brigitte Beauzamy, « Les diasporas dans les conflits à l'épreuve des études sur la mondialisation », Tracés. Revue de Sciences humaines, 2012.
[19] James Clifford, « Diasporas », Cultural Anthropology, vol. 9, n° 3, 1994.
[20] Khachig Tölölyan, *Diaspora*, 1996, p. 8, Stéphane Dufoix, La dispersion, 2003, p.123

première concerne l'Etat-nation. En effet, durant les années 1830, les puissances économiques adoptent le principe des nationalités qui affirme que la forme normale d'existence d'un groupe linguistique et/ou culturel est l'État. La seconde interroge l'allégeance politique et culturelle des membres des diasporas soupçonnés de n'entretenir une loyauté qu'à l'égard de leur propre communauté et non de la nation et de la société où ils résident. Ces questions sont très largement discutées dans le mémoire de Gustavo Pérez Firmat. Cette prégnance de l'Etat-nation assigne une valeur négative à la dispersion d'une population, car ce morcellement contredit le précepte de l'assimilation et donc de l'unicité entre une ethnie, un territoire et un système politique. Ainsi, l'expression 'ennemi de l'intérieur' apparaît au XIX^{ème} siècle pour désigner les diasporas, minorités et opposants politiques ; cette dernière position peut également exister au sein même du territoire d'origine. Cette marginalisation du 'dedans' apparaît souvent sous un régime dictatorial, une réalité constante dans l'île de Cuba, depuis ses guerres d'indépendance à aujourd'hui. On appelle cette exclusion 'intramuros' : *insilio*, exil 'intérieur', illustré par le témoignage de Reinaldo Arenas dans son mémoire *Before Night Falls*.[21]

Ainsi, cette confusion des frontières entre divers territoires officiels ou imaginaires, mène à de multiples interrogations afin de tenter de comprendre notre monde contemporain. Nous pouvons ainsi nous interroger sur la puissance d'action des communautés transnationales à l'heure de la mondialisation. Au cours des années 1990, les spécialistes ont commencé à parler d'espace transnational et de communauté transnationale. Une publication pionnière de Basch, Glick-Schiller et Szanton Blanc, contribue à synthétiser la convergence de problématiques où les diasporas contemporaines sont alors perçues comme des 'nations sans frontières' qui réinventent le rapport au territoire.[22] En rupture avec l'approche classique où l'État-nation est défini par un peuple partageant une culture commune au sein d'un territoire aux limites finies – *bounded territory*, ce nouveau mode de penser le territoire et l'État-Nation définit une citoyenneté intégrant '*ceux qui vivent physiquement dispersés à l'intérieur des frontières de nombreux autres États mais qui participent socialement, politiquement, culturellement et souvent économiquement à l'État-nation de leurs origines*'.[23] La difficulté d'entreprendre 'l'articulation du lexique mobilisé' se fait ressentir notamment dans cette zone de contacts entre diaspora et communauté transnationale. La tendance actuelle

[21] Reinaldo Arenas, *Before Night Falls*, Penguin Books, Translated by Dolores M. Koch, 1993.
[22] Linda Basch et al. (eds.), *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, Deterritorialized Nation-states*, New York, Gordon and Breach, 1994.
[23] Linda Basch, *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, Deterritorialized Nation-states,* New York, Gordon and Breach, 1994, p.123

la décrit comme une 'particularité' qui s'inscrirait dans une forme sociale mondialisée englobant la notion de communauté transnationale. Ces deux notions peuvent ainsi être considérées comme des descripteurs permettant l'analyse des questions d'identité et d'appartenance. Si nous regardons de plus près le cas de la diaspora cubaine-américaine, de par la nature très diverse de ses vagues migratoires successives sur le territoire états-unien, elle va constamment osciller entre l'une ou l'autre orientation théorique. Nous verrons comment Román de la Campa explore ces questions dans son mémoire-essai, *Cuba on My Mind*.

Ainsi, plusieurs chercheurs ont formulé des hypothèses souvent inspirées par des éléments historique, sociologique et anthropologique, qui à leur tour nourrissent des réflexions tant en sciences politiques, qu'en littérature ou en philosophie. Nous l'avons vu, l'étendue sémantique du mot diaspora tend vers une recherche interdisciplinaire, faisant appel à des notions transversales telles que la mémoire collective, le récit, l'identité, ou encore, le sentiment d'appartenance. Tous ces éléments tendent à conférer une valeur cruciale à la question du temps pour nombreux 'migrants historiques', proposée en ces termes par Richard Marienstras et Alain Médam qui préfèrent la notion de communauté transnationale pour décrire des groupes migrants contemporains avec une organisation multipolaire.[24] Cependant, le flou demeure quant à savoir si les 'véritables' diasporas relèvent 'spécifiquement d'un mouvement, forcé ou volontaire, de personnes depuis un ou plusieurs États-nations et si le transnationalisme correspondrait à '*un phénomène plus englobant, fait de forces impersonnelles, principalement la globalisation et le capitalisme global*'.[25] Une nouvelle fois, nous sommes face à toute la difficulté de représenter avec une seule notion une pluralité de réalités humaines. Ainsi, toujours dans l'effort de dépasser le singulier, il est utile d'élaborer une réelle infrastructure théorique, basée sur les caractéristiques des groupes diasporiques, de leurs terres d'origine, des pays de résidence, etc. Cette notion hybride fait émerger d'autres questionnements fondamentaux que sont l'allégeance, l'engagement, la confiance, la solidarité ethnique ou la co-responsabilité morale. La diaspora pose, en effet, immédiatement le problème des origines, du traumatisme, la fabrication des mémoires collectives et de la transmission culturelle. La reconnaissance et la transmission d'un héritage culturel commun sont les conditions nécessaires pour faire diaspora, ce qui nous intéresse particulièrement ici.

[24] Richard Marienstras, « On the Notion of Diaspora » in G. Challiand (ed.), *Minority Peoples in the Age of Nation-States*, London, Pluto Press, 1989.
Médam, Alain, « Diaspora / Diasporas. Archétype et typologie », Revue Européenne des Migrations Internationales, vol. 9, n° 1, 1993.
[25] Jana Braziel et al. (eds.), *Theorizing Diaspora*. A Reader, Oxford, Blackwell, 2003, p.68

La mémoire joue un rôle crucial dans la structuration des communautés, dans la construction de leur conscience collective et s'inscrit souvent en référence à un territoire réel ou mythique lorsqu'il est inexistant, ou qu'il a existé et n'est plus. Aristote, fut l'un des premiers à tenter de théoriser cette notion dans son traité sur la mémoire *De la Mémoire et de la réminiscence*.[26] Il considère que le cœur est le siège de l'intelligence, du courage et de la mémoire, d'où l'expression « savoir par cœur » qui semble apparaître pour la première fois chez Rabelais au XVI[e] siècle. La première méthode de mémoire, l'Art de mémoire, également appelée aussi méthode des lieux, est inventée par le poète Simonide de Céos au VI[e] siècle av. J.-C., selon le récit quelque peu légendaire de Cicéron dans *De oratore*.[27] Le lien entre mémoire et lieu est particulièrement intéressant concernant tout groupe déplacé de son lieu d'origine. De plus, considérée comme l'une des principales facultés de l'esprit humain, la mémoire a fait l'objet des toutes premières investigations scientifiques. Les progrès dans la compréhension des mécanismes de la mémoire tiennent d'une part à l'étude de cas exceptionnels et d'autre part, à l'application des méthodes de la psychologie expérimentale. Selon plusieurs théories, les souvenirs seraient produits par des réseaux réverbérants via des connexions qui circulent à répétition, tel un cycle qui se poursuivrait et serait responsable de la mémorisation. C'est ainsi qu'une pensée pourrait persister, même après la disparition du stimulus initial.[28] Cette description scientifique fait écho à l'expérience des premiers exilés cubains, qui par la répétition d'anecdotes familiales et la recréation de leur Havane à Miami, tentèrent d'annihiler l'oubli inhérent à la séparation de leur île et de leur culture. En philosophie, la mémoire fut appréhendée par René Descartes qui s'est intéressé aux moyens d'accès à la connaissance, dans les *Règles pour la direction de l'esprit* (1629). Il y mentionne notamment les avantages ou les inconvénients liés aux facultés de mémoire, parfois nourrie d'imagination. Il faut donc voir successivement en quoi ces facultés peuvent nous nuire pour l'éviter, ou nous servir pour en profiter. Une nouvelle fois, ceci semble faire écho aux angoisses et interrogations de certains auteurs des écrits autobiographiques cubains-américains, comme Gustavo Pérez Firmat et Carlos Eire.

Par ailleurs**,** Maurice Halbwachs, autre philosophe s'étant penché sur la mémoire, explique que l'utilisation de points de repères permet de faciliter l'expression de tel ou tel souvenir, sans pour autant que celui-ci soit en lien direct avec le référent. Selon lui, « Les points de repère sont des états de conscience qui, par leur intensité, luttent mieux que les

[26] Aristote, *Traité de l'âme*, Ardent Media, 1940, p.54
[27] Alain Lieury, *Une mémoire d'éléphant ? vrais trucs et fausses astuces*, Dunod, 2011, p.270
[28] Michael S. Gazzaniga, Richard B. Ivry, George R. Mangun, *Neurosciences cognitives. La biologie de l'esprit*, De Boeck Supérieur, 2000, p.267

autres contre l'oubli, ou par leur complexité, sont de nature à susciter beaucoup de rapports, à augmenter les chances de reviviscence. »[29] Les principaux points d'appui, qu'ils participent à l'histoire personnelle ou nationale, s'avèrent nécessaires au bon fonctionnement psychique des individus. La mémoire collective est l'ensemble des faits du passé qui peuvent avoir pour effet de structurer l'identité d'un groupe. Pierre Nora dit : « (...) il y a autant de mémoire que de groupes : elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. » La cohésion au sein d'un groupe peut alors être assurée par le partage de la mémoire, elle peut inspirer les actions présentes. Les évènements définissent à chaque fois les actions individuelles dans divers groupes. Cette localisation du souvenir en utilisant les points de repère de notre mémoire se fait car nous sommes des êtres sociaux. Les souvenirs relatifs aux groupes sociaux avec lesquels nous sommes en liens plus étroits et durables conservent la vivacité des souvenirs présents. Le phénomène de la mémoire semble n'exister qu'aux travers des relations sociales qui rassemblent et organisent les souvenirs. La localisation se produit par la présence d'une zone commune d'intérêt à laquelle se rapporte le souvenir, particulièrement saillant au sein d'une communauté déracinée, comme les Cubains-Américains. La mémoire met ainsi à jour les référents sociaux que sont le langage, l'espace et le temps qui peuvent situer et délimiter les pratiques sociales, complexifiées au sein de groupes multilingues et multiculturels. Les familles reproduisent des règles et des coutumes qui ne dépendent pas de nous, et qui existaient avant nous, elles fixent notre place. La famille structure la mémoire commune par les rôles des uns et des autres. Seule la « communauté » familiale peut engendrer cette transmission des origines qui constitue aujourd'hui une partie de son identité. La reproduction des règles et coutumes qui ne dépendent pas de chacun à titre individuel mais du groupe famille fixe la place de chacun, ce qui devient particulièrement complexe pour les foyers multiculturels, pour qui les codes, les valeurs ne correspondent pas entre sphères privée et publique. La famille permet de structurer la mémoire des enfants par les rôles de chacun dans les évènements communs. La mémoire peut aussi être un vecteur de transmission de l'habitus. Bourdieu définit l'habitus comme « un système de dispositions durables acquis par l'individu au cours du processus de socialisation. » Cela est confirmé par Bourdieu car les représentations sont construites sur une réalité objective induisant de nouveaux comportements adaptés à l'environnement. « L'habitus qui, à chaque moment, structure en fonction des structures produites par les expériences antérieures les expériences nouvelles qui affectent ses structures dans les limites définies par leur pouvoir de sélection,

[29] François Vieillescazes, « Halbwachs Maurice - (1877-1945) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 6 avril 2017. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/maurice-halbwachs/

réalise une intégration unique, dominée par les premières expériences (...). »[30] L'inclusivité du concept semble intéressant si l'on considère les réalités contradictoires auxquelles sont confrontés nombreux Cubains-Américains.

Le lien communautaire est essentiel pour la pérennité de la diaspora cubaine-américaine, il se consolide à partir de différents points d'ancrage : la famille et son foyer, la langue, le quartier, et les célébrations traditionnelles entretenues par différents réseaux (institutions religieuses, sièges d'associations, clubs sportifs et culturels, écoles, partis politiques…). Sur ce point, d'autres aspects typiques des diasporas sont les 'problèmes' d'intégration en terre d'accueil ainsi que l'idée d'un espace supranational pour leur propre entité interstitielle. En terre d'accueil, des options très variées se présentent aux diasporas : d'un côté le pluralisme, une coexistence créative et un multiculturalisme enrichissant, opposés à la rivalité, une coexistence difficile pouvant engendrer de lourdes conséquences.[31] Nous verrons comment les premiers exilés cubains se sont intégrés ou non dans la société états-unienne et plus particulièrement dans la ville de Miami, les différentes tensions avec d'autres groupes culturels de la région, et les différents degrés d'acculturation selon les générations et les vagues migratoires. Car, en effet, les communautés diasporiques tentent fréquemment de préserver certains éléments de leur origine culturelle, elles deviennent souvent des sociétés fossiles travaillant à conserver une culture qui souvent, dans leur pays d'origine, est depuis longtemps perdue, phénomène fidèlement illustré, surtout par les premiers exilés cubains.

Nous l'avons vu, il existe différents cas de diaspora qui illustrent que le phénomène diasporique repose avant tout sur des facteurs d'ordre culturel. On peut ainsi conférer le caractère de diaspora à tout peuple disséminé sur le globe pour quelque raison et en prenant appui sur l'exemple précis de la diaspora cubaine-américaine, nous nous demanderons, entre autre, dans quelle mesure celle-ci se trouve confrontée aux nombreux défis liés à l'assimilation ou l'acculturation. Comment maintient-elle la conscience d'une altérité culturelle, la mémoire vive d'une histoire commune et d'un pays d'origine particuliers, l'usage d'une langue ou l'attachement à certaines croyances religieuses ? Comment nourrit-elle et développe-t-elle, en deçà comme au-delà des frontières nationales, des liens d'alliance, d'échanges et de solidarité entre ses communautés dispersées ? Nous verrons également comment certaines failles inhérentes aux modèles d'État-nation et le foisonnement des

[30] Frédéric Gonthier, « HABITUS », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 6 avril 2017. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/habitus/
[31] William Berthomière et Christine Chivallon (dir.), *Les diasporas dans le monde contemporain*, Paris, Karthala, 2006

discours exaltant le multiculturalisme contemporain et la diversité transnationale, prêtent aujourd'hui aux diasporas une image plus positive, associée à un degré de modernité et de créativité avant-gardiste. A quel degré ces critères s'appliquent-ils à l'exil des Cubains-Américains ? Nous verrons à travers le prisme de la diaspora cubaine-américaine comment ces communautés interstitielles représentent une manière différente et légitime d'exister et/ou de résister collectivement pour tous ceux qui ont cette détermination de s'identifier et de clamer qu'ils sont à la fois 'd'ici et d'ailleurs', une situation complexe qui concerne de plus en plus de nations, de peuples, et d'individus.[32]

La transmission d'une mémoire, d'une identité culturelle est au centre de cette étude. En premier lieu, se pose la question de sa formulation, celle d'une représentation de ce qui a été et donc obligatoirement subjective. La mémoire donne la trace présente de ce qui est absent puisque passé. Cela pose alors le problème de la frontière entre le réel et l'imaginaire car le rapport avec l'antériorité amène la question de ses représentations. En opposition à cela, l'histoire vise une certaine objectivité, elle n'est pas soumise à un regard particulier. Ensuite, dans ce même énoncé, apparaît aussi le regard porté aujourd'hui sur l'évènement narré, dont fait partie l'écriture autobiographique. Donc, la mémoire ne peut se savoir qu'en sélectionnant ce qui doit être oublié.[33] La mémoire inclut un mode de lecture du fait raconté. Enfin, cette même lecture sera perçue par autrui en fonction de la personnalité de l'énonciateur, que nous allons voir à travers les différents parcours personnels choisis pour cette étude. La mémoire appartient à un individu. De ce fait, elle a aussi une désignation propre au sujet. La mémoire individuelle est ce par quoi l'individu constitue sa propre identité. Nous ajouterons à cela que la mémoire ne se soucie pas obligatoirement de l'enchaînement temporel des images. L'échelle du temps est en revanche pertinente pour l'histoire ; elle tient compte des durées et des normes. Dans son ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire*, Maurice Halbwachs définit la mémoire individuelle à partir de ses dimensions sociales : « Si nous examinons de quelle façon nous nous souvenons, nous reconnaîtrions que le plus grand nombre de nos souvenirs nous reviennent lorsque nos parents, amis, ou d'autres hommes nous les rappellent. »[34] Il apparaît que c'est dans cette situation que nous mettons les personnes sollicitées pour faire leur récit de vie. Nombre de souvenirs n'émergent que lorsque la situation les sollicite, ce que nous décrit exactement Pablo Medina lors de la rédaction de son mémoire, *Exiled Memories*. Pour Pierre Nora, « parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que

[32] Chantal Bordes-Benayoun, Dominique Schnapper, *Diasporas et nations*, Ed. Odile Jacob, 2006
[33] Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Editions du Seuil, Points Seuil, Essais, 2000
[34] Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925). Paris : Librairie Félix Alcan, 1925. Collection: Les travaux de l'Année sociologique. Paris: Les Presses universitaires de France: Nouvelle édition, 1952.

des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopant, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transports, écrans, censures ou projections ».[35] Cette définition illustre l'effort de remémoration pour certains de nos auteurs ayant quitté l'île pendant leur enfance et dans de difficiles circonstances que leur mémoire elle-même a tenté d'effacer. Edmond Jabès se questionne : « La durée est-elle forgée par le souvenir ou par la mémoire ? Nous savons que c'est nous seuls qui fabriquons nos souvenirs ; mais il y a une mémoire plus ancienne que les souvenirs, et qui est liée au langage, à la musique, au son, au bruit, au silence : une mémoire qu'un geste, une parole, un cri, une douleur ou une joie, une image, un événement peuvent réveiller. Mémoire de tous les temps qui sommeille en nous et qui est au cœur de la création ».[36] Ces mots résonnent comme une description particulièrement réflexive des expériences personnelles dépeintes dans plusieurs mémoires cubains-américains.

Par ailleurs, à l'opposition entre l'histoire visant l'objectivité et une mémoire subjective dominée par l'affect et résultant d'une reconstruction personnelle ou collective du passé, se superposent depuis la fin des années 1980 les travaux d'un courant historiographique qui érige la mémoire en objet d'étude historique. L'intensité de la mémoire dans le débat public ouvre de nouveaux champs d'étude à l'histoire.[37] Les territoires (pays, provinces, régions historiques, régions naturelles) ont une mémoire, largement construite et même inventée par les érudits locaux et les historiens des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Le territoire auquel s'attache une forte identité historique peut devenir un enjeu de mémoire. Le concept de lieu de mémoire, qu'il s'agisse d'un lieu physique (monument) réinvesti par un processus de commémoration ou d'un lieu institutionnel, a été forgé dès 1984 par l'ouvrage *Les lieux de mémoire* de Pierre Nora.[38] Le livre ouvre la voie à une série de travaux d'historiens qui prennent pour objet d'étude la mémoire collective, mais aussi la concurrence des mémoires particulières, qui tentent de se faire une place dans la société d'accueil, thème qui est discuté dans le mémoire de Román de la Campa. Il est l'un des rares de la génération 'une-et-demi' à reconnaître et célébrer le phénomène d'archipélisation de l'identité cubaine, ses différentes cubanités présentes sur l'île et sous d'autres formes encore, dans la diaspora.

[35] Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoires*, Tome 1 et 3, Paris, Gallimard, 1984, pp.19-20.
[36] Edmond Jabès : Colloque : le langage dans la psychanalyse, Aix en Provence 1983, Edition, Belle Lettres, coll: Confluents psychanalytiques, 1984
[37] Tzvetan Todorov, « La mémoire devant l'histoire », Terrain, n°25 (septembre 1995).
[38] Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, tome I (1984). Édition publiée sous la direction de Pierre Nora. Collection Quarto, Gallimard, 1997.

Ce phénomène d'*archipélisation* peut également s'apparenter à l'identité culturelle même de la diaspora cubaine-américaine, avec ses multiples variations de *Cubanité*. Le célèbre anthropologue cubain, Fernando Ortiz est à l'origine du terme *Cubanité*. Il commence à s'intéresser aux Caraïbes par le biais de Cuba, au Musée de l'Outre-mer de Madrid. C'est dans ce Musée de l'Outre-mer au début du XX^{ème} siècle, qu'il découvre les attributs d'une 'terrible' et mystérieuse secte noire cubaine : les *ñáñigos* ou *abakuás* originaires du Calabar – un territoire situé entre l'actuel Nigeria et le Cameroun. Cette population avait horrifié la 'bonne société' cubaine du siècle précédent. C'est alors qu'Ortiz décide d'étudier les phénomènes sociaux, religieux et culturels de Cuba. Au fur et à mesure de ses recherches, il découvre les processus ethnologiques, historiques et sociaux qui ont eu lieu dans ce qui est connu aujourd'hui comme 'les Caraïbes' : les îles et les territoires côtiers Centre et Sud-américains baignés par la mer des Antilles. Ortiz a développé l'étude de la présence africaine à Cuba et, par extension, aux Caraïbes, qui sera l'un des grands thèmes de recherche qui ont fait son œuvre : du Vieux Monde occidental, d'où ont conflué Blancs et Noirs jusqu'au Nouveau Monde, où on a créé un admirable et unique mélange ethnoculturel. Ortiz est l'un des premiers anthropologues du XX^{ème} siècle à reparler de l'Indien qui peuplait les plages et les forêts cubaines avant l'invasion européenne. En effet, le Blanc conquérant imbu de pouvoir et de supériorité se partage les terres du Nouveau Monde foisonnant. Mais c'est aussi le Noir libre ou esclave arraché de son sol natal et obligé de vivre, de travailler et de mourir sur une terre étrangère, la tête toujours dirigée vers le retour en Afrique. C'est enfin le Chinois trompé qui prétendait rester provisoirement dans cette île éloignée mais qui fut pourtant souvent condamné à y rester pour toujours… « Tous, en mélangeant leurs semences vitales, leurs dieux, leurs langues et leurs histoires, ont donné le résultat final de la Cubanité. »[39] Nous verrons ces influences culturelles (musicale, culinaire), ainsi que religieuses (la *Santería,* entre autres) de la communauté afro-cubaine, décrites dans le mémoire *Blessed by Thunder* de Flor Fernandez Barrios.[40] Et dans une moindre mesure l'empreinte laissée par la culture sino-cubaine, essaimée dans plusieurs romans cubains-américains, dont *Monkey Hunting* de Cristina García.[41]Bien sûr, au-delà de ces différences ethniques, raciales, linguistiques et religieuses, les cultures cubaines transplantées aux Etats-Unis, se déclinent également selon les différentes vagues d'immigration et selon les générations, qui ont chacune leur vision, leurs sentiments et souvenirs de l'île, soit de leur enfance, adolescence cubaine ou d'une vie plus *cubanisée* pour les parents et les grands-parents. Cette métaphore de l'*archipélisation* est

[39] Fernando Ortiz, *Los negros brujos* ("Black Sorcerers"), 1906.
[40]Flor Fernandez Barrios, *Blessed by Thunder: Memoir of a Cuban Girlhood*, Seal Press, 1998, 2008.
[41]Cristina García, *Monkey Hunting*, Borzoi Book, Alfred A. Knopf, NYC, 2003.

une illustration parmi tant d'autres de l'émergence d'immenses réseaux ou de constellations diasporiques dont la mémoire collective multiculturelle donne naissance à de nouvelles formes d'identifications, redéfinissant les cadres traditionnels nationaux du territoire, de la langue et de la religion. De nouvelles unités de mesure identitaires ou de nouveaux modèles de négociations interculturelles apparaissent, surtout au sein des générations dites charnières ou interstitielles, comme les *one-and-a-halfers* et la seconde génération née aux Etats-Unis de parents cubains. Ces générations qui ont grandi entre deux ou plusieurs cultures (Hispaniques, Afro-Américaines), se sont forgées une identité hybride au cœur de multiples tensions et contradictions inhérentes à tout espace diasporique dont les contours sont à la fois poreux et mobiles. Pour ces générations, comme celle des *one-and-a-halfers*, se construire une identité propre, rime souvent avec l'éloignement progressif et nécessaire par rapport au point d'attache – leur famille, souvent ancrée à Miami.

Ainsi, grâce à une approche interdisciplinaire irriguée d'histoire, de géographie, de sociologie, d'anthropologie et d'ethnographie, de multiples interrogations affleurent au cœur de cette étude ; celles que nous avons vues autour du terme *diaspora*, qui est pour ainsi dire, pris au piège de sa popularité, illustrée dans la fréquence de ses usages journalistiques et politiques, est ici une fois de plus pétri d'ambiguïté qui aspirera à faire sens. Car, ce concept demeure l'un des prismes privilégiés pour tenter de saisir, le temps de cette recherche, quelque convergence heuristique traversant notre réel mondialisé. La diaspora est le lieu privilégié d'élaboration de récits collectifs, de fabrique mémorielle, capables, selon les cas, de dépasser le traumatisme de l'exil, peut-être à le sublimer, afin de créer des modes d'enracinement originaux, que nous explorerons à travers la lecture détaillée de récits autobiographiques cubains-américains. Ils explorent chacun les formulations identitaires qui se jouent à travers ces négociations constantes entre différents codes culturels. Le thème du retour au pays est récurrent dans certains de ces mémoires, et lorsque celui-ci a lieu, ils décrivent des expériences identitaires contrastées. En effet, le retour à Cuba le temps d'une visite souvent éclair, de par la nature très complexe des rapports entre les Etats-Unis et l'île, peut être synonyme d'un retour aux sources salvateur, aidant à une reconstruction de soi grâce au dialogue, ou une expérience brutale de l'écart, et de l'aliénation permanente. Ainsi, pour mieux comprendre ces multiples contrastes, nous allons nous concentrer sur le cas de la diaspora cubaine-américaine, qui s'illustre dans diverses cubanités issues d'un cadre géographique restreint − l'île de Cuba − épicentre du tremblement géopolitique que fut la révolution castriste de 1959. Elle fut à l'origine de nombreuses trajectoires migratoires, qui

ont complexifié la constellation de communautés cubaines souvent préexistantes à travers le monde, notamment aux Etats-Unis, Espagne, Venezuela, Mexique, France…

L'histoire des relations contradictoires de fascination-répulsion entre les Etats-Unis et Cuba confère à l'arrivée massive de Cubains sur ce territoire un intérêt d'autant plus surprenant. Dès les années 1820, plusieurs administrations présidentielles nord-américaines, habitées par leur 'destinée manifeste' se sont intéressées à d'éventuels plans d'achats, ou d'annexion de l'île de Cuba, joyau du bassin caraïbe. Les décennies suivantes seront marquées par un rapprochement et une coopération économique entre les deux nations. Ainsi, de nombreux ouvriers cubains travaillant dans l'industrie du cigare s'expatrieront dans les années 1860 dans les keys au sud de la Floride, mais aussi dans la région de Tampa. Ils y transplanteront ce savoir-faire à l'origine de toute une nouvelle communauté de *cigarillos* installée à Ybor City dans les années 1880. Ce sera au cœur de ces enclaves cubaines, que le plus célèbre révolutionnaire patriote, père de la nation cubaine, José Martí, en exil aux Etats-Unis, trouvera le soutien logistique et financier pour son mouvement indépendantiste. Il se rendra également à New York City, où se forme également un réseau clandestin complexe. New York deviendra plus tard, dans les années 1940, une destination de prédilection pour beaucoup d'artistes et d'intellectuels cubains. Toute une communauté cubaine foisonnante s'installe parallèlement à Union City, au New Jersey, l'état voisin. Les vagues migratoires succédant à l'arrivée de Castro au pouvoir ont eu principalement pour point d'attache, deux pôles urbains : Miami et dans une moindre mesure, New York City.

La proximité géographique et climatique entre Miami et La Havane a dans un premier moment rassuré ces Cubains issus des classes aisées, dont un certain nombre avait déjà traversé le détroit de Floride pour se rendre régulièrement en vacances dans le nord. Ces parenthèses estivales étaient certes source d'un certain sentiment de familiarité, mais bien sûr éloignées de leur expérience d'exilés. Cet exil – qui les a arrachés à leur terre, leur île, et projetés sur le continent nord-américain – va se révéler pour les premiers réfugiés adultes, à la fois, comme un rempart contre l'oubli, mais aussi en quelque sorte un rempart contre une identification, un avenir nord-américain. Ce postulat si particulier lié à la position interstitielle de nombreux exilés, dont le degré d'intensité est plus ou moins élevé selon les générations, devient un remède incontournable à l'évanescence des souvenirs, où la transmission d'un certain état d'esprit de résilience culturelle − celui de n'être « là » que pour quelques mois devient le leitmotiv derrière leur volonté de préserver leur identité culturelle, leur langue, et leur croyances religieuses. Cette conviction d'un déracinement provisoire, d'un retour

imminent fut l'un des traits fondateurs de cette première vague cubaine majoritairement implantée à Miami. L'idée et aussi le mythe de la 'patrie perdue' et d'un éventuel retour confèrent aux peuples 'vivant à l'étranger' une identité collective et unifiée, très fortement marquée dans l'expérience cubaine-américaine du début des années 1960. Ainsi, entre les deux pôles, patrie et expatriation, le *nostos*, le retour à la patrie, qui d'ailleurs signifiait aussi en grec ancien revenir à une terre, venir chez quelqu'un en revenant à sa patrie, ou même simplement aller, partir, faire un voyage, donne également au *nostos* la signification de l'arrivée dans un pays, de chemin, de sortie. A première vue, la réalisation du *nostos* serait seule *catharsis* possible au drame de l'expatriation. Nous pensons aussitôt à l'*Odyssée*, ce long poème épique fondateur de la civilisation grecque. Quelle épreuve, quasi impossible à survivre, que cette errance interminable d'Ulysse qui durera une décennie. Le thème du retour implique paradoxalement l'oubli du pays natal, fondamentalement lié à l'exil, puisqu'il équivaut à l'effacement du passé personnel et collectif et, par là, à l'oubli de soi. Car qu'est-ce, pour chacun de nous, que la patrie sinon la fondation commune, le terreau identitaire de notre personne singulière ? L'exil évoque toujours l'éloignement, le goût amer de l'étranger, l'attrait, mais aussi la peur de l'inconnu ; et toujours le désir du *nostos* qui taraude encore et encore, si irrépressible qu'il vous conduit, comme Ulysse jusqu'au royaume des morts. L'exil est souvent assimilé au deuil et à la mort, plusieurs auteurs cubains-américains soulignent d'ailleurs la cruauté de la condition de l'exilé qui se voit porter le deuil à l'étranger. L'impossible retour physique et/ou métaphorique est largement exploré dans les mémoires choisis pour cette étude. Il est intéressant de voir que le retour à Ithaque fut de courte durée, Ulysse est-il seulement revenu pour repartir ? Que signifie cette étape, cet arrêt dans son errance perpétuelle de par le monde ? Nous nous demanderons si l'errance et le retour, l'exil et la patrie, la quête de l'Ailleurs et l'enracinement peuvent se réconcilier au détour de l'écriture de soi cubaine-américaine ?

Effectuons désormais un retour au concept de diaspora, racine rhizomatique et outil heuristique de cette recherche. L'un des premiers essais de théorisation a été réalisé, selon Gabriel Sheffer, dans l'article de J. A. Amstrong « *Mobilized and Proletarian Diasporas* » publié dans *The American Political Sciences Review* en 1976.[42] Il propose ainsi trois critères de base pour définir une diaspora : le maintien et le développement d'une identité collective propre au sein du groupe 'diasporisé' que nous retrouvons très marquée chez les premiers exilés cubains à Miami au début des années 1960 ; puis, l'existence d'une organisation interne

[42] Gabriel Sheffer, *Modern Diasporas in International Politics*, New York, Saint Martin Press, 1986.

distincte de celles existant dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil, ce qui est intéressant de discuter avec le cas des premiers exilés cubains, qui n'avaient, dans un premier temps, pas de projet socio-politique commun en raison de leur volonté de retourner au plus tôt sur leur île; et enfin, la présence de liens forts avec la terre d'origine/*homeland* , soit par contacts réels (par exemple, circulation d'argent via les remises), soit par contacts symboliques comme dans le vœu répété : 'L'an prochain à Jérusalem', ces deux phénomènes font écho à l'expérience cubaine-américaine, même si ils n'appartiennent pas aux mêmes vagues migratoires. L'un des récits autobiographiques auquel nous nous intéresserons, est justement intitulé *Next Year in Cuba,* de Gustavo Pérez Firmat, dans lequel il raconte le traumatisme de cette année 1960, où il dut quitter son île, son enfance cubaine et s'adapter à un nouvel environnement socio-culturel et linguistique. Il parle 'au nom' de toute cette génération interstitielle d'enfants arrachés à leur vie cubaine et projetés dans la société états-unienne mouvementée des années 1960 – les *one-and-a-halfers.* [43] Par ailleurs, nous explorerons plus en détails ces contacts réels et/ou chimériques avec le *homeland* à travers les mémoires de Pablo Medina, *Exiled Memories,* de Carlos Eire, *Waiting for Snow in Havana* et de Román de la Campa, *Cuba on My Mind*.[44]

Ce sera à travers l'étude de ces récits personnels, que nous cheminerons et comparerons les ramifications et les détours identitaires de leurs auteurs. De ces liens établis, de ces fils tendus entre différents écrits autobiographiques, multiples contours épistémologiques se dessinent et nous permettent parfois de sortir des ornières politiques. Ces trois auteurs issus de cette génération 'une-et-demi' ont vécu directement le déracinement de l'exil, leur écriture entre donc à vif dans leurs divers souvenirs et expériences déroutantes. Leurs récits et réflexions personnels rejoignent souvent la position d'Edward Saïd qui s'oppose à toute forme de proclamation identitaire et à la vision de l'exil comme identité romantique. Le grand intellectuel américain d'origine palestinienne, professeur de littérature comparée à Columbia University, grand penseur et précurseur des questions postcoloniales, unit souvent érudition et expérience pour mieux poser les questions essentielles au monde d'aujourd'hui et de demain. Son œuvre n'a cessé de réfléchir ces interrogations : que signifie

[43] Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba*: *A Cubano's Coming-of-Age in America,* New York: Doubleday, 1995.

[44] Pablo Medina. *Exiled Memories: A Cuban Childhood*. Persea Books, NY, 1990, reedition, 2002.
Carlos Eire. *Waiting for Snow in Havana: Confessions of a Cuban Boy*. The Free Press, NYC, 2003.
Román de la Campa. *Cuba on My Mind: Journeys to a Severed Nation*. Verso Books, London, NYC, 2000.

être exilé, déplacé de son point d'origine, vivre entre plusieurs mondes ? Comment se défaire de ce thème ressassé du choc des civilisations ? Le point de départ de sa réflexion et de son propre mémoire *A contre-voie* est cette condition personnelle de l'exil.[45] Il y décrit l'écartèlement dès son enfance sans même qu'il ait besoin de partir pour être déraciné, expérience commune avec Iris Díaz et Mirta Ojito, entre autres. L'exil est pour Saïd et plusieurs auteurs cubains-américains paradoxalement à la fois ancrage et errance. Edward Saïd voit dans cette existence en suspens un rythme et un territoire, tout en discontinuité : « L'exil est nomade, décentré, contrapuntique et, dès que l'on s'y habitue, sa force déstabilisante surgit à nouveau ».[46] Il n'en fait jamais vraiment un allié ou un compagnon de route. Cependant, à l'aune de nos différents auteurs, son écriture trouve son inspiration même dans l'exil, en empruntant au vocabulaire de la musique, il la qualifie de « contrapuntique », faisant ainsi écho à Fernando Ortiz. Ce célèbre anthropologue cubain fut sans doute l'un des premiers à développer dans son ouvrage *Cuban Counterpoint and Sugar* la notion d'identité cubaine transnationale via le concept de *transculturation*. Nombreux sont ceux qui considèrent les phénomènes migratoires, comme sources créatrices de diasporas, elles-mêmes à l'origine de ce que certains spécialistes de la diaspora irlandaise appellent un 'espace-tiers', à la fois multiculturel et multi-spatial, où l'identité diasporique s'adapte et se transforme en permanence. De plus, la condition d'exilé est pour Saïd une douleur : « [L'exil] est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable ».[47] Comme dans son autobiographie, l'exil met au cœur une séparation entre « Edward » et « Saïd ». Une description de la condition d'étranger à soi-même, cette posture spécifique qu'il incarne, ni Palestinien américain, ni américain d'origine palestinienne, mais palestinien, émigré en Egypte dans une communauté francophone, puis installé à New York (et non en Amérique), y travaillant sur des textes de langues européennes. Ce qui une nouvelle fois entre parfaitement en résonance avec les différents témoignages de Gustavo Pérez Firmat, Pablo Medina, et Carlos Eire. Son décentrement ne commence pas avec son arrivée en « occident », mais dès son enfance, au Caire, à l'image de certains parcours des *one-and-a-halfers*. Edward Saïd écrit : « *J'ai défendu l'idée que l'exil peut engendrer de la rancœur et du regret, mais aussi affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche. Puisque, presque par définition, exil et mémoire sont des notions conjointes, c'est ce dont on se souvient et la manière dont on s'en souvient qui*

[45] Edward Saïd, *À contre-voie*, Éditions le Serpent à plumes, 2002.
[46] Edward Saïd, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Paris : Actes Sud, 2008. p.257
[47] *Réflexions sur l'exil et autres essais*, p.241

déterminent le regard porté sur le futur ».[48] Ce vacillement constant entre l'exil vécu comme foyer et fardeau semble l'apanage de tout intellectuel multiculturel conscient de ses multiples 'je's, à l'image des auteurs cubains-américains choisis pour cette étude.

Intéressons-nous désormais à la formation de cette diaspora cubaine-américaine. Une grande partie des 1,3 million de Cubains-Américains qui vivent aujourd'hui aux Etats-Unis est arrivée après 1959. Sur une période de plus de quarante ans, plus d'un dixième de la population insulaire actuelle a émigré aux Etats-Unis, suite à de multiples facteurs sociaux-politiques et économiques, sans oublier les milliers d'autres Cubains qui ont immigré en Amérique latine et en Europe.[49] Les Etats-Unis détiennent la plus grande concentration de Cubains, et en 2013, environ 77% d'entre eux résident dans l'état de Floride. Cuba a bénéficié d'un statut unique concernant plusieurs mesures politiques et lois d'immigration nord-américaines, issues des relations complexes entre les deux nations et de leur proximité géographique. Les Cubains sont l'une des dix plus importantes communautés aux Etats-Unis depuis les années 1970, leur nombre doubla entre 1950 et 1960, passant de 71 000 à 163 000. Elle est actuellement la septième plus grande communauté non-WASP.[50] Par ailleurs, en contraste avec les vagues migratoires cubaines des années 1960, les immigrants cubains d'aujourd'hui ont un niveau d'anglais rudimentaire, ils n'ont pas effectué de longues études et sont issus de classes plus modestes.[51] Nous essaierons plus particulièrement de rendre compte de l'impact politique de l'émigration cubaine aux États-Unis alors qu'elle est numériquement inférieure au reste de l'émigration latino-américaine. Quatre données spécifiques caractérisent la communauté cubaine post-castriste : la rapidité avec laquelle elle s'est adaptée à *l'American Way of Life*, illustrée par ses succès économiques et sociaux, certains parlent d'une véritable *Success Story* pour cette *Golden Community*, sa concentration géographique dans un État, la Floride, et son rôle politique grâce à la création d'un puissant lobby. La communauté cubaine compte 650 000 habitants dans le comté de *Miami-Dade*.[52] La métropole est devenue à la fois un refuge et un bastion pour les exilés cubains anti-castristes.

[48] *Réflexions sur l'exil et autres essais*, p.242
[49] L'Espagne arrive en tête avec une communauté cubaine de 115 000 individus, suivie par l'Italie (32 000), Puerto Rico (17 000), le Mexique (14 000), et le Canada (11 000), selon les estimations effectuées au cours de l'année 2013 par *The United Nations Population Division*.
[50] Data from U.S. Census Bureau 2006, 2010, and 2013 American Community Surveys (ACS), and Campbell J. Gibson and Kay Jung, "Historical Census Statistics on the Foreign-born Population of the United States: 1850-2000" (Working Paper no. 81, U.S. Census Bureau, Washington, DC, February 2006), www.census.gov/population/www/documentation/twps0029/twps0029.html.
[51] Data from the U.S. Census Bureau (the most recent 2013 American Community Survey [ACS] as well as pooled 2009-13 ACS data), and the Department of Homeland Security's Yearbook of Immigration Statistics.
[52] Marie-Cécile Teissèdre, « Miami, capitale des Amériques ? » Consulat général de France à Miami, 2003, 2004.

Pour mieux saisir cette exception cubaine, rappelons la proximité géographique entre l'île et la Floride, à peine 150 km les séparent, leurs nombreux liens historiques, ainsi que les particularités de chaque vague migratoire. En effet, la nature de leur exil varie selon les périodes, si la première vague migratoire post-castriste, surnommée 'l'exil doré' par l'anthropologue cubain Jorge Duany, a eu un rôle économique et politique crucial, les vagues suivantes étaient plus représentatives de la société cubaine, bien que jusqu'au début des années 1980, elles étaient très majoritairement blanches et d'origine urbaine.[53] Ainsi, chacun des flux migratoires a influencé la structuration sociale et politique de la communauté cubaine-américaine.

Suite à la prise de l'ambassade péruvienne à La Havane le 1er avril 1980 par des demandeurs d'asile, Fidel Castro a, une nouvelle fois ouvert un port, pendant cinq mois, celui de Mariel laissant partir 125, 000 Cubains considérés comme des déserteurs, des traîtres à la cause révolutionnaire. Cette vague se distingue des précédentes, car pour la première fois, une majorité de ces migrants était issue des classes plus populaires, aux origines ethniques et croyances religieuses plus variées contrastant avec les vagues plus homogènes provenant souvent de La Havane aisée, blanche et catholique des années 1950. On peut toujours parler d'exilés politiques, mais aussi désormais d'immigrants économiques, qui étaient en majorité des hommes, mais pas uniquement, en témoigne le mémoire de Mirta Ojito, *Finding Mañana.*[54] Certains *Marielitos* étaient d'ailleurs des artistes, des intellectuels, des écrivains, comme Reinaldo Arenas dont nous explorerons le témoignage dans son mémoire *Before Night Falls*. Certains *Marielitos* étaient même des membres du gouvernement déçus par l'évolution radicale de la révolution. Fidel Castro a également profité de cette migration massive et chaotique pour se débarrasser d'éléments peu recommandables, en allégeant la surpopulation carcérale cubaine, et allant même piocher dans différents instituts psychiatriques, d'où une plus mauvaise presse associée aux *Marielitos*. La dernière vague massive d'immigrants cubains, cette fois-ci considérés comme clandestins, eut lieu lors de la crise des *Balseros ou Rafters* en août 1994. Une nouvelle hausse du prix du baril de pétrole au cœur de la pire crise économique cubaine, nommée *el periodico especial* en situation de paix, a provoqué le départ d'environ 37, 000 Cubains qui tenteront par tous les moyens possibles de joindre la côte de Key West, souvent embarqués sur des radeaux de misère, construits à l'aide

[53] Jorge Duany, 'Cuban Communities in the United States: Migration Waves, Settlement Patterns and Socio-Economie Diversity', *Pouvoirs dans la Caraïbe*, n° 11. Université des Antilles et de la Guyane, 1999. Jorge Duany, Ph.D., is Director of the Cuban Research Institute and Professor of Anthropology in the Department of Global & Sociocultural Studies in the Steven J. Green School of International and Public Affairs at Florida International University.

[54]Mirta Ojito, *Finding Mañana: A Memoir of a Cuban Exodus*. Penguin Books, NYC, 2005.

de chambres à air de camions, d'où leur nom – *inner-Tubers*.[55] Cet épisode de l'exode cubain aux Etats-Unis deviendra le théâtre de l'un des scandales les plus médiatisés des relations entre les deux nations voisines. Le récit tragique du petit Elián González rescapé du détroit de Floride, servira de coup de projecteur international sur les tensions cristallisées autour de l'embargo américain, mis en place en 1962.

Ce travail interdisciplinaire oscille entre étude historique des liens complexes entre Cuba et les Etats-Unis, portrait socio-politique de la communauté cubaine translatée aux Etats-Unis, et approche etnographique à travers les écrits autobiographiques issus de la diaspora cubaine-américaine qui illustrent la diversité de ses *cubanités*. Dans un premier temps, ma recherche se focalise sur l'histoire de Cuba, l'île de tous les contrastes et superlatifs – la plus belle terre selon Christophe Colomb, les meilleurs cigares, le premier pays d'Amérique latine à exploiter le chemin de fer, avant d'explorer la complexité de ses rapports avec le puissant voisin états-unien, chantre du capitalisme. Depuis sa colonisation, Cuba a toujours été 'désirée', perle de l'empire ibérique, appendice géographique des Etats-Unis, satellite de l'URSS, et proche collaboratrice du Venezuela. La longévité du régime castriste est une anomalie par rapport à la norme libérale occidentale, dont l'actualité récente brûle de la perpétuelle mouvance géopolitique. La réouverture de l'ambassade américaine à Cuba en août 2015, suivie de la visite du président Obama en mars 2016 attestent d'une volonté d'ouverture et de dialogue. Dans cette perspective, j'utilise une approche historiographique essentiellement étayée par les ouvrages de Hugh Thomas sur l'histoire de Cuba, Antonio Bénitez-Rojo, *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective* et Louis A. Pérez Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intim*acy. La révolution castriste est un tournant dans les relations cubaines-américaines. Elle est à la source de l'embargo américain, de la crise des missiles, et de l'hémorragie démographique de l'île.

Dans un deuxième temps, je présente l'histoire de la péninsule de Floride et de la ville de Miami, de la façon dont elle est devenue la capitale des Caraïbes, voire des Amériques. Je décline la formation de la diaspora cubaine aux Etats-Unis au fil des siècles, m'arrêtant plus longuement sur les communautés de *cigarillos* de Key West et de Tampa/Ybor City, notamment à travers le mémoire de l'un des enfants de ces ouvriers expatriés au début du XX^{ème} siècle – *Black Cuban, Black American* d'Evelio Grillo. Puis, je m'intéresse

[55] Les données chiffrées concernant les différentes vagues migratoires proviennent de l'ouvrage intitulé, *The Legacy of Exile: Cubans in the United States*, de Guillermo J. Grenier et Lisandro Pérez publié chez Allyn and Bacon, The New Immigrant Series, State University of NY, 2003.

particulièrement au parcours de Miami, cette petite ville du sud des Etats-Unis, soudainement *cubanisée* par les premiers exilés fuyant le régime castriste au début des 1960, et qui aujourd'hui fait partie des mégalopoles les plus dynamiques et internationalisées du globe. Comment cette ville périphérique s'est-elle transformée en aimant économique et centre culturel fertile ? Comment Miami et son enclave forgée par les premiers exilés ont-t-elles absorbé ou rejeté les différentes essences cubaines, puis latines ? Il sera également question du phénomène d'exacerbation du sentiment patriotique des premiers exilés, ceux issus des classes privilégiées, hantés par leur nostalgie de leur île enchanteresse. Comment ces premiers 'je'(s) déracinés ont translaté, cristallisé une certaine version de *cubanité* au cœur du Miami des années 1960 ? Afin d'illustrer ces points, je m'appuie sur les écrits d'Alejandro Portes et Alex Stepick, *City on the Edge: The Transformation of Miami*., Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile: Cubans in the United States* et de David Rieff, *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*. Le devoir de mémoire devient prouesse du quotidien, entreprise de persuasion, dans l'éternelle attente d'un retour en *Cuba Libre*. A l'aune des mantras fondus dans les paysages de l'île, de ces promesses d'une révolution 'indestructible', la propagande anticastriste des Cubains de Miami résonne ou se perd dans les plis des nouvelles générations. Plusieurs mémoires traduisent ce sentiment qui parfois s'apparente à un 'double exil' – avec Miami non plus considérée comme le refuge de toute une communauté, mais comme une citadelle figée dans des scléroses anachroniques, notamment celui de Román de la Campa, *Cuba on My Mind*, Cecilia Fernandez, *Leaving Little Havana* et dans une moindre mesure celui de Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba*.

Enfin dans un troisième temps**,** nous nous intéresserons plus particulièrement à la mémoire collective de la diaspora cubaine-américaine, qui est intrinsèquement partielle puisque interstitielle. Elle est surtout multiple, selon les diverses régions cubaines d'origines, chacune illustrant des variations culturelles, et selon les diverses générations transplantées sur le sol nord-américain, qui n'ont pas eu le même degré d'exposition aux cultures de par et d'autre du détroit de Floride. Elle est également instable parce qu'en perpétuelle réécriture, comme toute identité culturelle. Cette 'mémoire-palimpseste' se scande au rythme de multiples expériences d'éloignement vécues par les vagues successives d'immigration cubaine aux Etats-Unis. Selon les départs massifs de Cubains, plusieurs générations quittent l'île simultanément, grands-parents, parents et enfants. Une majorité de familles partent lors du premier mouvement de fuite du nouveau régime, suite au triomphe de la révolution castriste le premier janvier 1959. Quelques mois plus tard, suivront plus de 14,000 enfants et adolescents envoyés seuls par leurs familles entre décembre 1960 et octobre 1962 pour

continuer leur scolarisation aux Etats-Unis.[56] Cette vaste organisation de 'sauvetage' de toute une génération cubaine, initiée par un prêtre catholique Bryan O. Walsh installé à Miami, est connue sous le nom de l'Opération P*eter Pan*. La majorité était de jeunes garçons dont les parents craignaient un embrigadement militaire au sein de l'U.R.S.S. De nombreux mémoires cubains-américains témoignent de l'immense traumatisme de ces enfants – appartenant également à cette fameuse génération des *one-and-a-halfers*. Ils ont dû quitter leurs parents, leurs amis, leur île, et bien souvent leur enfance. Parmi ces écrits autobiographiques, on peut citer *Cuba on My Mind* de Román de la Campa, ainsi que *Waiting for Snow in Havana et Learning to Die in Miami* de Carlos Eíre.[57] Autre mémoire *Next Year in Cuba* d'un *one-and-a-halfer* Gustavo Pérez Firmat, mais qui lui a quitté l'île avec toute sa famille, nous conte les difficultés d'adaptation et l'incontournable adoption, assimilation de certains traits culturels nord-américains.[58]

Ces vagues successives d'immigration, dont le point de départ est l'île, sont à l'origine d'un phénomène au long cours, celui de l'*archipélisation* du continent nord-américain, ou comment la propagation de diverses enclaves cubaines-américaines plus ou moins importantes multiplie les espaces d'influences interculturels sur le territoire états-unien, dont notamment l'incontournable bastion des premiers réfugiés politiques : Miami, qui est de loin le plus visible, dynamique et puissant politiquement et économiquement aujourd'hui. Nous pouvons nous arrêter un instant sur cette idée de partir d'une île pour débarquer sur un vaste continent. L'île fut de tout temps un espace fascinant qui évoque à la fois la liberté et la restreinte. En même temps, pour beaucoup, elle évoque l'exil le plus complet, car coupée d'un monde continental, parfois à quelques milliers de kilomètres. Les grands explorateurs ont, d'une certaine manière, tous voulu être le premier homme à poser le regard sur une île encore 'vierge', comme pour épier le commencement du monde. Si nous reprenons les mots de Gilles Deleuze, l'île montre la nouvelle origine, le détachement de l'ordre ancien.[59] À l'instar d'un bateau qui dérive, l'île agit comme ultime refuge. La figure devient un véritable point

[56] Yvette Fuentes, *Re-imagining Home: Operation Pedro Pan in the Cuban-American Imaginary*, 2016.
Zoé Valdès, Le néant quotidien. Traduit de l'espagnol par Carmen val Julian. Actes Sud, 1995.

[57] Román De la Camp, *Cuba on My Mind: Journeys to a Severed Nation*. Verso edition, London, NYC, 2000.
Carlos Eíre, *Waiting for Snow in Havana: Confessions of a Cuban Boy*. The Free Press, Simon & Schuster, Inc. NYC, 2003
Carlos Eíre, *Learning to Die in Miami: Confessions of a Refugee Boy*. The Free Press, Inc., NYC, 2010.
[58] Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba: A Cubano's Coming-of-Age in America*. Anchor Books, Doubleday, NYC, 1995.
[59] Gilles Deleuze, ([1953] 2002), «Causes et raisons des îles désertes», dans *L'île déserte et autres textes*, édition préparée par David Lapoujede, Paris, Éditions de Minuit (Paradoxes), pp.11-17.

d'ancrage et devant l'incertitude spatiale du bateau se présente le continent, réel, dur, historique et, celui du possible, de l'île – inconnue, introuvable, inabordable, du rêve – qui cherchent à habiter de l'écriture et à laquelle ils veulent insuffler du sens, ce que nous explorerons avec nos auteurs de mémoires cubains-américains.

Leurs mots se perdent ainsi dans l'écume blanche de la page, et des rivages de l'île à la page du livre, ils s'imaginent. A cette portée métaphorique de l'île s'ajoute certains schémas révélateurs, dont le quatrième principe de Foucault : l'*hétérotopie* de l'île passe, en effet, par son *hétérochronie*, car au-delà de l'île en rêve, il y a l'île réelle dans laquelle se superposent différentes temporalités.[60] Isolée, mais pénétrable, l'île existe autant dans le rêve que dans la réalité. Souvent associée à l'espoir, 'elle permet la diffraction de la lumière et du temps'. De plus, comme le souligne Foucault, toutes les cultures se créent des hétérotopies : '*Quand ils content leurs histoires, on sent qu'il y en a d'autres, plus secrètes, bien enfouies, presque effacées. Ces gens ont la beauté des vaincus, les naufrages les ont amenés en ce lieu, c'est pourquoi ils ne s'inclinent devant rien d'autre que la mer.'*.[61] La portée métaphorique évidente de l'île montre que l'écriture devient ce vecteur de la réalité, puisque les îles deviennent le texte en marche, son temps et son espace. En ce sens, l'île devient quête, et la quête de l'île fait exister l'île, elle devient, qu'importe la destination, le lieu d'arrivée. En effet, nos auteurs de récits autobiographiques cubains-américains la cherchent pour se trouver eux-mêmes. Le concept de l'hétérotopie, appartient à l'espace 'du dehors', celui dans lequel, nous dit Foucault, '*nous vivons, par lequel nous sommes attirés hors de nous-mêmes, dans lequel se déroule précisément l'érosion de notre vie, de notre temps et de notre histoire'*.[62] À plusieurs égards, l'aspect métaphorique de l'île présente ainsi un lieu 'du dedans': lieu de l'écriture, du souvenir et de la rêverie, de la quête de sens. L'isolement de l'auteur actualise l'imaginaire îlien et nous voyons bien que les îles sont bien à la fois 'fermetures', et 'ouverture'd'où le ressort narratif d'un tel lieu.

J'ai choisi le tableau intitulé '*El Encuentro*' du peintre cubain-américain Raúl Villareal, comme illustration-mise en abyme des thèmes phares de cette étude. Cette peinture évoque la relation surréaliste de chaque exilé cubain avec l'île, qui figure sur cette toile sous la forme d'un nuage, d'un mirage fuyant et élusif, d'où la réitération de ses apparitions. Suite à ses deux voyages-retours sur l'île après l'avoir quittée enfant, Raúl Villareal a souhaité

[60] Michel Foucault, «Des espaces autres», dans *Dits et écrits II*. 1976-1988, Paris, Gallimard (Quarto), 2001, pp.1571-1581.
[61] Michel Foucault, «Des espaces autres», p.1571
[62] Michel Foucault, Michel, «Des espaces autres», pp.1573-1574

réincorporer des éléments appartenant aux cultures afro-cubaine et taïno, c'est-à-dire la culture autochtone amérindienne originelle de l'île. En effet, dans cette peinture, l'artiste a choisi de fusionner plusieurs symboles folkloriques avec sa propre expérience de l'exil, transcendant et réconciliant les réalités passé et présente de la culture cubaine. Le fond de la toile évoque le ciel universel de l'exil, car peu importe où l'on se trouve et d'où l'on vient, on partage tous le même toit. Le ciel devient aussi espace de projection mémorielle sans contours, mais instable, car sujet aux éléments terrestre, marin et aérien. Les palmiers royaux font donc à la fois écho aux cultures indigènes et afro-cubaines, car pour les Taïnos, il représentait une précieuse matière première permettant leur survie et selon la Santería, croyance héritée des esclaves africains, le palmier est associé à *Changó*, le dieu du feu et du tonnerre qui habite son sommet. Le palmier est également un symbole phallique évoquant l'attraction charnelle, le charme sensuel de l'île, qui dénotent de l'aspect vaporeux et brumeux des nuages, qui symbolisent l'évanescence de l'exil. Le fait que deux des trois palmiers royaux soient inversés, aient la tête à l'envers, fait allusion à l'absurdité, à la cruelle ironie du destin de millions d'exilés et héritiers de l'exil. Cela fait écho au dialogue parfois impossible au sein d'une même famille, à la scission créée par la révolution castriste à l'origine de multiples fragmentations, reflets de Cubanité, qui parfois parviennent à se (re)croiser sur terre, sur mer, en l'air ou entre deux pages, ce que cette étude va elle-même chercher à refléter, à réfléchir.

Première partie – Cuba : histoires d'un archipel fertile

Les îles sont de petits continents en abrégé.

Les îles sont toujours des frontières face au monde.

When first in the dim light of early morning I saw the shores of Cuba rise and define themselves from dark-blue horizons, I felt as if I sailed with Captain Silver and first gazed on Treasure Island. Here was a place where real things were going on. Here was a scene of vital action. Here was a place where anything might happen. Here was a place where something would certainly happen. Here I might leave my bones.[63]

Chapitre 1 - Un creuset de caribéannité

1.1 L'île sous tous ses contours

Des îles, il en existe de toutes tailles et formes, sous toutes les latitudes, désertes ou habitées, elles sont aussi diverses que nombreuses. Si l'on s'intéresse à ces bribes de continents perdus en mer, c'est que certaines connaissent des destins extraordinaires, suivent des trajectoires sociopolitiques très alambiquées, à l'instar de la plus grande île de la Caraïbe : Cuba. Myriades d'entre elles sont dotées d'une dimension symbolique, voire mythique. Inéluctablement, leur nom appelle au rêve, à la nostalgie, à la tragédie, à l'aventure, mais aussi à la solitude… Elles résonnent de temps immémoriaux – leurs sables, forêts, et ruines racontent l'évolution de ces territoires insulaires ainsi que le passage de civilisations désormais éteintes. Leur histoire se trouve souvent rythmée de temps calmes et de tempêtes, aux prises avec des vents et courants contraires. Les îles attirent, retiennent l'attention,

[63] Jacques-Henri De Bernardin de Saint-Pierre. Oeuvres choisies de ...: contenant *Paul et Virginie*, La *Chauniere indienne*, *Le cafe de Suirate*. (ed. 1851)
José-Carlos Llop. *Parle-moi du troisième homme*. Edité par Jacqueline Chambon, Août 2005.
Winston Churchill, on visiting Cuba in 1898. *Travelers' Tales: Cuba, True Stories*, edited by Tom Miller, Travelers' Tales, Inc., 2004. p.2

éveillent la curiosité. Elles ont de tout temps captivé foison d'esprits voyageurs sur leurs rivages semés d'interrogations. Afin d'engager une réflexion sur l'île, appréhendée aussi bien dans son sens propre que métaphorique, il convient de distinguer ce que l'on entend par ce terme, qui est sans conteste central dans cette recherche. Dans un premier temps, une explicitation de son sens géographique peut être donnée, afin de dégager la complexité liée à l'usage de ce terme dans la langue de tous les jours.

Ainsi, une première question se pose, celles des frontières de l'île, malgré sa réalité physique, ses limites naturelles sont illusoires. En effet, nul écosystème n'est aussi sensible à son environnement. Tout découle de perpétuels mouvements, de flux, de circulation dans l'espace insulaire. Les îles sont plurielles, variables, elles figurent de nombreux paysages, vecteurs de microclimats. Les îles ont également été différenciées de par leurs racines, certaines sont considérées comme authentiques, telles des montagnes océaniques, isolées, elles sont à la fois soumises à l'érosion maritime et éolienne. De plus, avec le poids du temps, elles ont également tendance à lentement s'enfoncer, comme si elles replongeaient à rebours vers leurs racines. Elles gardent contact avec le monde grâce aux courants marins et éoliens qui, non seulement les nourrissent, mais aussi les chavirent. C'est pourquoi, les îles sont souvent comparées à des satellites soumis à des réseaux d'influence, souvent lointains. L'île est le théâtre par excellence de rencontre, de confrontation, et d'adaptation. La simple évocation d'îles et d'archipels tels que Le Cap Vert, les Grandes Antilles, Zanzibar, le Sri Lanka et Manhattan illustre la multiplicité des interactions possibles. Cet objet d'étude est un des plus pluriels et fragmentés à défaut d'être des plus vastes : comment le conceptualiser, et le délimiter ? En quoi l'île est-elle un espace propice aux échanges interculturels ?

Selon l'approche géopolitique, les îles sont des relais, des carrefours, ou encore des bases de renforts militaires, ce qui reflète à la fois leur marginalité et leur dépendance aux réseaux internationaux. Alors quelles généralités entrevoir ? Avec l'aide de quels outils ? De nombreux peuples insulaires ont inventé des modes de développement originaux. On ne peut omettre cette multiplicité d'évolutions et de constructions sociales. Ces questions soulèvent un point sensible du destin insulaire, celui d'une certaine temporalité. De plus en plus de spécialistes insistent sur le phénomène d'accélération du temps depuis que ces bouts de terre sont atteints par la mondialisation à différents degrés selon leur emplacement sur la mappe

monde. Notre ère des télécommunications par satellite a-t-elle créé ‘un village mondial’ ou bien des sociétés *archipélisées*?[64]

Les îles de la Caraïbe, telles que Haïti et la République Dominicaine (anciennement Hispaniola), la Jamaïque et, bien sûr, Cuba ont suscité un intérêt pragmatique, longtemps considérées comme bases de ralliement, escales entre trois continents, bastions militaires, mais elles ont été graduellement relayées au second plan face aux vastes espaces continentaux et leurs innombrables richesses à explorer et exploiter. Cependant, il est intéressant de noter qu’au fil des siècles de colonisation, le statut des îles bascule. En effet, passées de simples ports-relais, celles dont le sol et la superficie le permettaient, furent ensuite identifiées à des écrins de verdure, des jardins d’Eden, propices aux cultures du cacao, café, vanille, canne à sucre et toutes sortes de fleurs et fruits tropicaux. Ces mêmes îles apparaissent aujourd’hui souvent dévastées, comme lessivées par cette surexploitation. On entrevoit ici un paradoxe intéressant, à savoir qu’une île, peut être tour à tour ou à la fois, un espace révélateur de phénomènes marginaux et le théâtre où convergent de nouvelles tendances mondiales**.** A l’instar de Cuba, sous l’égide soviétique pendant plus de trente ans, rebelle voisine du géant capitaliste. Che Guevara était déterminé à y promouvoir le potentiel et la pureté de « l’Homme nouveau »,[65] sorte d’écho paradoxal au mythe de l’Adam américain, figure

[64] Archipélisation, concept présent dans *L'imaginaire de l'archipel*, publié par Georges Voisset, CRELIC, Université Antilles-Guyane, 2003. p.26.
Cette prise en considération des modes de communication, des transports aériens et maritimes permet en outre de différencier les îles qui jouent le rôle de base, d’escale ou de relais. Il est également intéressant de noter que le développement des techniques de l’information, de la photographie numérique et d’Internet a créé une multiplication d’images autour ‘des îles’, ce qui dilue l’exotisme, le caractère extraordinaire de ces territoires lointains. Aujourd’hui dans le langage courant, lorsque nous entendons ‘Les Iles’, nous visualisons plus particulièrement dans le contexte francophone, les Antilles. De nombreuses brochures de voyages touristiques regorgent de clichés qui ‘déréalisent’ leur situation socio-économique, politique, leurs défis face à la mondialisation contemporaine. Cependant, cette ‘ouverture’ à l’industrie touristique via la profusion de campagnes publicitaires, reste éphémère, car avec le départ de ces îliens ‘saisonniers’, les ‘petits’ mondes insulaires se referment souvent sur eux-mêmes. On comprend ainsi, que l’insularité est une construction intellectuelle soumise à des forces rationnelles, pragmatiques et spéculatives. Cf. Etude sur l’insularité par Guy Mercier, Norois, 1990, volume 145, numéro 1, p.9-14.

[65] Pour le ministre de l'Industrie, Ernesto Che Guevara, la question des stimulants, moraux et surtout matériels, celle de la "motivation", seront les fondements même à partir desquels pourra être façonné cet "Homme nouveau" plus sensible aux joies du travail créateur plutôt qu'à l'intérêt matériel : " Nous ne nions pas la nécessité objective du stimulant matériel " écrit Guevara, mais "Nous luttons contre sa prédominance quand il s'agit de l'utiliser comme levier essentiel car il finit par imposer sa propre force aux rapports entre les hommes." L'attitude nouvelle qu'il espère de chaque individu est de refuser tout stimulant matériel pour n'obéir qu'à des incitations d'ordre moral au service du bien général. La "moralité" de l’Homme nouveau, contre l'individualisme égoïste, contre la société de consommation excessive, aura été la problématique fondamentale de tous les gouvernements post-révolutionnaires communistes : " Pour construire le communisme, il faut changer l'homme en même temps que la base économique," résume ainsi Che Guevara. Cf. *Le Socialisme et l'Homme à Cuba*, Ernesto Che Guevara, 12 mars 1965.

allégorique de l'exceptionnalisme et du nationalisme états-unien, introduit par J. Hector St John De Crèvecœur.[66]

Les usages et les nuances de la langue commune autour du terme île, nous donnent ses contours et permettent ainsi de découvrir quelques premières contradictions. Les îles sont des territoires spécifiques qui sont coupés des continents par une barrière maritime ou fluviale mais également reliées par ces mêmes milieux. Tenter de définir des mots, c'est jouer avec leurs multiples facettes significatives et par là même comprendre leurs plis et replis, leurs différents pièges. L'île est-elle cause de quelque chose ? L'exiguïté, l'isolement, et la marginalité sont-ils sujets d'un certain degré de déterminisme ? Plus une île est petite, plus le littoral et les régions animées par les marées, telles mangroves et lagons semblent jouer un rôle prépondérant pour les insulaires. Outre, moins une île est formée de reliefs, moins elle a de microclimats et plus elle devient sensible aux saisons cycloniques. Ainsi, comment rendre compte de l'immense diversité des îles et réussir à concevoir le concept d'espace, voire d'une mentalité insulaire ? Confronté à cette variabilité, comment déterminer les faits insulaires, ainsi que le vécu de ces peuples, la nature de leur expérience, dont leur conscience commune, leur « îléité ».[67]

Ainsi, beaucoup s'accordent à penser l'île comme espace où s'expriment de manière accentuée des mouvements humains de production, d'imitation, mais aussi et surtout d'imagination. Nous sommes en présence de subjectivités isolées souvent en quête de liens, d'échanges au-delà des mers qui les encerclent. De plus, en apparence facile à cerner, car entourées de frontières maritimes naturelles, ces terres insulaires, peuvent être plus aisément contrôlées que bien d'autres espaces. De nombreuses îles sont devenues de merveilleux observatoires pour divers domaines des sciences humaines, concernant notamment les phénomènes de métissage, d'échanges interculturels, d'inventions technologiques, d'adaptation climatologique…

---

[66] J. Hector St John De Crèvecœur, *Letter III. What is an American*. Letters from an American farmer describing certain provincial situations, manners and customs not generally known and conveying some idea of the late and present interior circumstances of the British colonies in North America, Londres : T. Davies, 1782.

W.B. Lewis, *The American Adam: Innocence, Tragedy, and Tradition in the Nineteenth Century*. The University of Chicago Press, 1955.

[67] Abraham Moles, psychologue de l'espace et insularophile, il a créé les termes de 'nissonologie' (science des îles) et 'd'îléité'. Son approche, plus psychologique que géographique compare l'insularité, qu'il caractérise comme discontinuité physique entraînant l'isolement et l'îléité, qui participe, en revanche, à l'univers de la représentation et de la métaphore, il y a une symbolique de l'île qui renvoie à un archétype idéal, variable selon les civilisations, peut-être même selon les individus. *Labyrinthes du vécu*, Paris, Klincksieck, 1982.

Par ailleurs, comme les déserts, les îles semblent propices aux élans mystiques et aux rêves d'absolu. Sous un angle philosophique, l'île est un sol originel, un lieu focal, matriciel, un nombril, une terre sacrée, une *île-mère*. L'île, énigmatique tant par son histoire et ses coutumes endogènes, apparaît comme un objet particulièrement intéressant car instable, incertain à la fois dans ses limites et son évolution. Ainsi, l'île excite l'imagination, et par son étroitesse, elle favorise souvent l'émigration, ou bien au contraire empêche ses habitants de la quitter, par un effet de trappe. Une question, en effet, revient souvent, tourne-t-elle les populations vers la mer et ses ressources, ou bien les-garde-t-elle repliées sur leur terre, leur centre ? Vivre sur une île développe-t-il un sentiment communautaire exacerbé ou bien les îliens sont-ils amenés à se fédérer à des ensembles politiques multiculturels fuyant ainsi le réel de leur enclavement géographique ?

L'insulaire est alors par définition une personne duelle et la société qu'il habite est une réalité ethnoculturelle duale, soumise à une logique d'enracinement et/ou de déracinement : « *par nature l'insulaire est un 'migrateur', quelqu'un 'venu d'ailleurs', qui un jour ou l'autre, devra reprendre sa pérégrination, faute de quoi, il périclitera dans l'endémisme*», si à l'origine, l'insulaire est voyageur, au fil des générations, il peut se confiner dans une familiarité, un enfermement physique et psychologique, inhérent à l'espace confiné de l'île. [68] Jean-Pierre Doumenge propose ainsi de comprendre comment s'imbriquent les mythes, les rêves et les différentes facettes de la réalité îlienne. Par ce dévoilement des différents paradoxes, il montre les traditions et la mémoire des traumatismes passés : naufrage, fuite, isolement… Il tente d'ordonner le chaos ambiant de la vie insulaire, de cette prise au piège au cœur de mouvements contraires constants, de cette intériorité et extériorité simultanées. En effet, l'île suscite des questionnements concernant l'adaptation, la survie des insulaires à leur environnement.

Ainsi, malgré toutes ses variabilités inhérentes, l'île émerge. Elle est le résultat d'irruptions volcaniques, de tremblements de terre, d'accumulations de sédiments, elle incarne le principe de rémanence, telle une mémoire des âges anciens, des drames géologiques vécus par notre planète bleue. L'île offre un refuge aux oiseaux migrateurs, aux animaux, souvent arrivés par accident, et aux hommes à la dérive sur les océans depuis la nuit des temps. Ainsi, quel que soit leur nature, les îles sont le fruit d'une inlassable répétition de phénomènes naturels, d'un enchaînement continu entre équilibre et déséquilibre de forces tour

[68] Jean-Pierre Doumenge. « Le Pacifique insulaire en 2010, un monde éclaté en grande mutation, tiraillé entre traditions « autochtonistes » et valeurs de « métissage », pp. 499-524.

à tour vitales et destructrices. Ce sont des entités émergées et émergentes issues de longs processus de formation qui défient toute pensée finaliste et créationniste.

Les premiers navigateurs européens, les Espagnols en 1493, et plus tard les colons aventuriers français, à partir de 1635 abordèrent les petites Antilles, furent fascinés par l'exubérance de la végétation insulaire, composée de monde d'arbres et de lianes, extrêmement riches en espèces ligneuses et utilisés par les peuples autochtones comme repères spatiaux.[69] Toutefois, cartographier les îles a souvent été source de confusion, d'erreur de calculs, de repérage, notamment des décalages de longitude, selon le point de départ ou la destination des navigateurs, les trajectoires divergent et leur lecture également, créant au gré de leur passage des îles 'imaginaires'.[70] Comme par exemple, la dislocation de Terre-Neuve en trois ou quatre blocs, selon la reconnaissance de Cartier en 1534 du détroit de Belle-Isle. De plus, le cartographe n'est pas nécessairement le premier 'scripte' des contours de ce territoire, certaines tribus indigènes dévoilèrent leur capacité à dessiner leur île uniquement d'après leur profonde connaissance, leur propre mémoire transmise oralement de génération en génération. Ainsi, les régions intérieures des îles ont souvent été plus tardivement détaillées, plus connues par les chasseurs de bœufs sauvages et plus tard des chasseurs d'esclaves fugitifs – les Marrons qui arpentaient et se terraient dans le secret de ces montagnes, denses forêts et mangroves. Le mot MARRON vient de l'espagnol *cimarrón* qui signifie s'échapper, fuir ; il désigna d'abord les animaux domestiques qui redevenaient sauvages. En français, le mot s'étendit d'abord aux Blancs engagés qui fuyaient leurs mauvaises conditions de travail, puis il a fini par désigner également les esclaves fugitifs. Déjà en 1667, le père Jean-Baptiste du Tertre décrivait ainsi l'importance du marronnage dans les premiers établissements français, particulièrement à l'île de Saint-Christophe (aujourd'hui Saint-Christophe-et-Niévès ou Kitts-et-Nevis). La fuite ou marronnage fut un puissant mode de résistance que les esclaves noirs adoptèrent très tôt non seulement dans toutes les Antilles et dans les Guyanes (incluant le Surinam), mais aussi dans l'océan Indien (La Réunion, île Maurice et île Rodrigues), ainsi que dans toutes les colonies esclavagistes. En réalité, les planteurs et les négriers ont constamment eu à faire face à cet appel de la liberté des Noirs marrons, peu importe les colonies, qu'elles

[69] Christian Girault, « Caraïbes - L'aire des Caraïbes », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 5 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/caraibes-l-aire-des-caraibes/

[70]Sandy Island apparaît sur Google Earth, mais n'existe pas, révèle une équipe de chercheurs australiens, le 22 novembre 2012. L'île est répertoriée par certains atlas mondiaux, mais elle n'existe pas. C'est ce qu'a indiqué une équipe de scientifiques australiens partis à la recherche de Sandy Island, une masse terrestre, lors d'une expédition géologique dans le Pacifique sud. En vain. Sandy, finalement rayée des cartes maritimes. Nos océans seraient-ils tachetés d'îles imaginaires, de mystérieux bouts de terre fantômes, entre histoire et mythologie ? Cf. FRANCETV INFO, 2012

soient françaises, britanniques, portugaises, hollandaises, etc.[71] Ce qui est loin d'être imaginaire, en effet, fut la violence de l'histoire des sociétés îliennes de la Caraïbe. Plusieurs historiens parlent d'une grande instabilité socio-politique de nombreuses îles, qui ont connu de profonds bouleversements soulignant la fragilité de ces territoires à risque, à l'instar de Cuba. Une approche géopolitique s'impose donc, qui s'intéresserait aux catastrophes naturelles mais aussi aux alliances et ruptures politiques.

L'île est avant tout une côte ouverte aux débarquements de nouveaux peuples, d'explorateurs, de marchands, de pirates, d'esclaves et de missionnaires. Les obstacles de distance des centres décisionnels, de difficulté d'accès due aux tempêtes, falaises, résistance des autochtones, n'ont pas été des barrières infranchissables, mais plutôt des fronts finalement contournés. L'anse, la crique, le *boucan*, la bouche d'une rivière constituent des zones de contact, d'entrée en matière, de transition entre la mer et la terre.[72] Selon les époques et leurs différentes fonctions attitrées, les îles ont été envisagées en tant que comptoirs commerciaux, bases stratégiques de repli et de renfort pour les empires continentaux et des sources d'eau douce et de denrées alimentaires. Au XVIII^{ème} et surtout au XIX^{ème}, le système de plantation devient une source de revenus importants pour les colons. L'espace insulaire prospère, se développe, les enjeux économiques dominent en temps de paix, mais sont vite relayés au second plan en temps de guerre, où l'île devient un avant-poste territorial à protéger et à garder à n'importe quel prix, comme ce fut le cas lors de la Guerre de Sept Ans (1756-1763).

[71] Dans les Antilles, l'île de Saint-Vincent est devenue célèbre. Peuplée d'Amérindiens Caraïbes, elle avait la réputation d'être un «paradis» pour les esclaves fugitifs. Beaucoup de marrons débarquèrent dans cette île et se marièrent avec des Caraïbes, ce qui créa un peuple appelé les Garifuna ou «Caraïbes noirs» ou «Caraïbes rouges». Le traité de Paris de 1763 reconnut même l'île de Saint-Vincent comme une île «neutre». Les Britanniques tentèrent à plusieurs reprises d'occuper Saint-Vincent, mais les Caraïbes noirs se révélèrent de forts bons guerriers et réussirent à les repousser. Ils infligèrent même une cuisante défaite aux Anglais qui durent leur reconnaître le droit d'exister comme nation indépendante. L'histoire des Noirs et Caraïbes libres s'est mal terminée lorsque le traité de Versailles de 1782 accorda aux Britanniques la possession de cette île «neutre». Comme les Britanniques ne pouvaient accepter que des Noirs soient libres sur une île vaincue et puissent continuer de vivre parmi eux, comme des Blancs, ils les poursuivirent et les emprisonnèrent quelque temps sur l'île déserte de Baliceaux dans les Grenadines (où la moitié d'entre eux mourut de la fièvre jaune en raison des mauvaises conditions de détention et d'alimentation), puis les déportèrent au loin sur la petite île hondurienne de Roatán. Malheureusement, les Noirs marrons furent sévèrement réprimés partout (chez les Hollandais, les Français, les Anglais, etc.). En effet, on vit souvent des Noirs pendus, écartelés ou brûlés vifs. La pratique du marronnage, qui s'est étendue dans toutes les colonies européennes, a souvent favorisé les mouvements insurrectionnels. Seuls deux de ces mouvements parvinrent à terme et aboutirent à la reconnaissance de sociétés marronnes autonomes: Haïti (alors Saint-Domingue) et les communautés bushinengées du Surinam. Haïti est resté le cas le plus célèbre en devenant, en 1804, le premier État noir indépendant d'Amérique. Cf. Jean-François Bouchard, André Delpuech, Danièle Lavallée, Dominique Legoupil, Stéphen Rostain, Universalis, « Précolombiens - Amérique du Sud », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL: http://www.universalis.fr/encyclopedie/precolombiens-amerique-du-sud/

[72] Gril de bois utilisé pour sécher à la fumée le poisson et la viande de bœuf sauvage dans les îles de la Caraïbe, ces sortes de grands 'barbecue' étaient souvent localisés sur les plages. Dictionnaire Larousse

Paradoxalement, l'isolement géographique de l'île serait à l'origine de la majeure partie de ses événements économiques, socio-politiques et culturels. En règle générale, cet éloignement crée un comportement de repli sur le territoire et sur la population insulaire, dont le mode de vie est souvent qualifié de conservateur, routinier, voire régressif. Il est intéressant de noter que ce repli concerne particulièrement les îles dépendantes de puissances extérieures. Cependant, l'isolement est relatif, d'autres espaces terrestres semblent aussi éloignés et difficiles d'accès qu'une île au milieu du Pacifique – les sommets de l'Himalaya, les confins du Sahara, ou certaines zones de la forêt amazonienne, par exemple. Par ailleurs, l'isolement est aussi parfois cultivé par les peuples insulaires, car s'ouvrir au monde, c'est risquer de voir ses enfants quitter l'île pour une vie ailleurs et accepter de voir ses traditions se déliter. Enfin, cet éloignement géographique fut propice à une certaine fonction du territoire insulaire, celle de lieu d'incarcération et de travaux forcés.[73]

Par ailleurs, l'île est aujourd'hui conceptualisée comme un 'espace vécu'. On compare le vécu individuel au vécu collectif, le vécu personnel au social. Il existe autant de vécus que d'individus, on peut donc avancer l'idée qu'il y a autant d'îles que d'îliens. Chaque navigateur-aventurier qui aborde l'île emporte avec lui sa vision, son expérience du monde. Gilles Deleuze explore ces thématiques dans son article sur l'insularité paru en 1953. Il parle des origines géographiques des îles, tantôt continentales, « *nées d'une désarticulation, d'une érosion, d'une fracture* », tantôt océaniques : « *présent[a]nt un véritable organisme […], elles surgissent d'éruptions sous-marines, elles apportent à l'air libre un mouvement des bas-fonds*.» À ce statut géologique vient s'ajouter une dimension narrative – dans chaque île, se trouve un récit : « *Rêver des îles, avec angoisse ou avec joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence* » ; elle constitue pourtant « *l'origine, mais l'origine seconde. À partir d'elle tout recommence. L'île est le minimum nécessaire à ce recommencement, le matériel survivant de la première origine* ».[74] Soumise au gré des vents, au va-et-vient des arrivées et départs, l'île est éternel recommencement et inlassable répétition.

[73] De nombreux noms d'îles résonnent dans nos esprits, tels les îles du Diable, de Ré, de Sainte-Hélène, ou bien encore l'île des Pins, aujourd'hui *de la Juventud*, satellite de Cuba ou encore la base militaire américaine de Guantanamo, devenue centre de détention de terroristes, sans oublier les îles de Robben et d'Alcatraz. Beaucoup de centres de lazarets, de léproseries furent également construits sur des îles.

[74] Gilles Deleuze. «Causes et raisons des îles désertes», dans *L'île déserte et autres textes*, édition préparée par David Lapoujede, Paris, Éditions de Minuit (Paradoxes), 1953, 2002. pp.11-17.

Ainsi, les espaces archipéliques sont de véritables systèmes soumis à des forces à la fois centripètes et centrifuges, ils recèlent une profonde complexité, notamment, de par leur propre nature multiple : une île principale et ses satellites. Souvent propice pour y établir des ports, des havres sur les nouvelles grandes routes de la marine marchande des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Cependant, pour la majeure partie d'entre elles, leur petite taille ne leur permet pas de dominer leur environnement marin, c'est pourquoi, les plus grands ports commerciaux sont tous continentaux, à quelques exceptions près : Hong-Kong, Singapour, Auckland. Sur les continents, les plus grands ports sont connectés à des réseaux routiers, ferroviaires, fluviaux, à des gazoducs, et des oléoducs. C'est via ces infrastructures réticulées que les ports continentaux animent et contrôlent une grande partie de l'espace maritime. Qu'en-est-il de la Caraïbe et ses anciens réseaux de communication inter-archipel ? Peuvent-ils encore être considérés comme source d'identité, d'îléité caraïbe ? Ou bien les diasporas contemporaines les ont-elles supplantés ? Cette dernière interrogation représente l'un des axes majeurs de cette recherche.

1.1.1 La Caraïbe : chorale archipélique

Cette insaisissable conscience caraïbe fut, entre autres, explorée lors des rencontres fondatrices de Caraïbes en Créations en juin 2007 à Cap-Haïtien. Y fut discutée l'origine de l'identité caraïbe, basée sur un drame humain : la colonisation et la Traite qui ont généré un brassage des cultures inhérent au métissage.[75] Ces rencontres tentèrent d'élucider ce qui fédère et ce qui sépare les différents pays du bassin Caraïbe (Antilles françaises, Haïti, Cuba, Trinidad). Comment dégager une identité commune, si tant est qu'il y en ait une ? Comment mutualiser un patrimoine au-delà des divergences linguistiques et des tensions politiques ? La notion de diversité culturelle tant employée aujourd'hui dans le contexte de mondialisation, ne trouve-t-elle pas son origine dans la pensée des chantres de la négritude, du réalisme merveilleux, de la créolité ou encore de la pensée *archipélique* ?[76] Le choix d'Haïti comme lieu de cette rencontre était doublement symbolique. Ile entre trois continents, île de mémoire, elle porte encore les stigmates de la naissance des nations qui se libèrent de la tyrannie de

[75] Laënnec Hurbon. *Le barbare imaginaire*, Paris, Le Cerf, 1988.
[76] Olivier Poivre d'Arvor, Sophie Renaud et Paul Sinety. *Cultures Sud, Caraïbes : un monde à partager*. Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'océan Indien, n°168 janvier – mars 2008. p.2-4

l'esclavage à la force de leur foi révolutionnaire et des multiples conséquences qui en découlent, comme l'avait illustré Aimé Césaire dans sa *Tragédie du Roi Christophe*.[77] Cette île est devenue l'espace dont l'expérience historique amène l'interrogation sur l'actualité de cette humanité dans un monde en plein bouleversement. La diversité culturelle des Caraïbes se reflète dans ses ensembles linguistiques, littéraires, et artistiques. Toutefois et paradoxalement, ces différentes zones linguistiques restent relativement fermées les unes aux autres, malgré leur proximité géographique et culturelle.[78] En même temps, la Caraïbe est le théâtre de multiples transferts d'une langue à l'autre, de nombreux passages de frontières, de confrontations des imaginaires, de transgressions interculturelles au-delà des barrières conventionnelles nationales auxquelles les peuples de ces régions ont souvent été soumis. L'exception à cet univers babélien, l'un des rares liens linguistiques fédérateurs des Caraïbes, le créole. Il donne voix à la vision particulière de cette région sur ces mondes archipéliques. Ainsi, aux Caraïbes, c'est la multiplicité qui fait l'unité de la diversité, comme le rappelle Edouard Glissant :

> La diversité pour nous, est la façon unique et innombrable de figurer le monde et rallier ses peuplants, sa multiplicité est le principe en effet de son unité. De l'infinité des lieux du monde, jadis les humanités ont cherché, (…). Et aujourd'hui, lire et invoquer et imiter et vivre et représenter et deviner, et partir et demeurer, se rejoignent ici et partout ailleurs, et nous avons franchi le gouffre, sous les augures des mêmes arts épars et convergents et démultipliés de ces mêmes humanités, nous ne discernons pas encore par quelle grâce cela est fait, ni pour quels dépassements. Ce serait à coup sûr l'engagement d'une esthétique nouvelle, (…) celle peut-être de l'autre région du monde que voici là, tout ici. [79]

[77] *La Tragédie du roi Christophe* est une pièce de théâtre d'Aimé Césaire publiée en 1963 et créée le 4 août 1964 par Jean-Marie Serreau, lors du festival de Salzbourg. Elle est ensuite représentée l'année suivante à l'Odéon, grâce au soutien actif d'une association des Amis du roi Christophe, qui réunit plusieurs personnages dont Pablo Picasso et Gaëtan Picon. *La tragédie du roi Christophe* constitue la pièce maîtresse de ces " tragédies de la décolonisation " écrites par Aimé Césaire pour témoigner d'un acte politique majeur de notre temps.
La tragédie du roi Christophe, est une œuvre barbare (au sens noble du terme) lyrique et nécessaire. Affirmant que la politique est la force moderne du destin et l'histoire la politique vécue, Aimé Césaire donne à voir l'invention du futur, d'un futur enraciné. L'aventure haïtienne de Christophe évoque le destin collectif du peuple africain d'aujourd'hui. A la phase de la révolte aiguë a succédé celle de la reconnaissance, de la constitution d'un patrimoine authentique et librement assumé.
Cette entreprise doit être celle d'un bâtisseur, d'un architecte : Aimé Césaire a su créer un personnage d'une grande et haute stature avec une vigueur et une invention poétique exceptionnelles. Christophe est un homme d'Afrique. Il est le Muntu, l'homme qui participe à la force vitale (le n'golo) et l'homme du verbe (le nommo). La dernière version, que présente aujourd'hui Présence Africaine (après avoir publié le texte initial) révèle la qualité de la collaboration qui a réuni, à tous les instants, l'auteur Aimé Césaire et le metteur en scène Jean-Marie Serreau. Cf. presenceafric aine.com

[78] Romuald Fonkoua, *Les Caraïbes : cette autre région nouvelle du monde*. Cultures Sud, Caraïbes : un monde à partager. Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'Océan Indien, n°168 janvier – mars 2008. p.8

[79] Edouard Glissant, *Une nouvelle région du monde, Esthétique I,* Paris, Gallimard, 2006, pp.36-37.

La détermination du terme lui-même oscille sans cesse entre *la* Caraïbe ou *les* Caraïbes, entre l'unité dans la diversité ou la multiplicité dans l'altérité. Les multiples diasporas des Caraïbes peuvent ainsi être considérées, prises ensemble, comme le quatrième continent, un *laboratoire du monde* comme l'appelle Glissant. La fusion du mot « caribéen » avec le suffixe « -ité », évoque un certain état ou une certaine condition. Elle suscite quelque chose qui a une forme particulière, avec ses propres contours, sa propre structure interne. Est-il possible de l'imaginer avec précision et fidélité ? Serait-ce envisageable de cartographier sa topographie ? Comment échapper à la détermination d'une localisation particulière ? Stuart Hall rappelle qu'après la décimation des peuples indigènes suite au colonialisme européen, « *tout le monde dans la Caraïbe vient d'ailleurs* », il ajoute que la « *Caraïbe est la première, l'originale et la plus pure des diasporas* ». [80] Derek Walcott appelle cette réalité caribéenne, un « *naufrage de fragments* », qu'il perçoit comme « *la base de l'expérience antillaise* ».[81] L'image employée par James Clifford du « *mécanisme de collage* », décrit cette technique d'imagerie par laquelle on crée un tableau en collant délicatement ensemble différents matériaux, différentes langues, ethnies, traditions culturelles… La *caribéannité* prend donc en compte la création d'une composition complexe et variée, ce que Nettleford appelle : « *le processus magnifique de créolisation, avec ses différents éléments, se fondant par ci, se séparant par-là, s'assimilant par ci, résistant par-là, contre-résistant à nouveau dans une relation contradictoire dynamique qui produit de la peine, mais qui, en même temps, engendre la vie* ».[82] Les contours, les dynamiques intérieures ne cessent de bouger, sont en constante évolution – toujours en cours. La carte de la caribéannité ne sera jamais achevée, elle sera toujours en cours de réalisation. En outre, la question de localisation demeure une gageure, comme l'exprime la réflexion faite par Clifford : « *nous sommes tous des Caribéens maintenant dans nos archipels urbains* », suggère une condition mondiale, une identité, une « -ité » qui dépasse l'archipel baigné par la mer des Caraïbes.[83] Sa vision implique une manière d'être, une existence syncrétique, caribéenne, qui sert partout de prototype, en matière d'expérience et de projection identitaire. Comment alors localiser avec précision la caribéannité sur une carte, si elle échappe à toute identification, catégorisation. Dans *The Repeating Island*, Antonio Benítez-Rojo fait référence à ce qu'il appelle « *le locus furtif de la*

[80] Stuart Hall, « *Negotiating Caribbean Identities* » in New Caribbean Thought: A Reader, dirigé par Brian Meeks et Folke Lindahl; Kingston: University of the West Indies Press, 2001. pp.27-28

[81] Derek Walcott, *What the Twilight Says: Essays*; New York: Farrar, Straus and Giroux, 1998. p.70

[82] Rex Nettleford, *Caribbean Cultural Identity*. Kingston and Miami: Ian Randle Publishers, 2003. p.16

[83] Stuart Hall, p.173

'caribéannité' ».[84] Le lieu de la caribéannité reste nébuleux, poreux et illimité. La caribéannité défie un désir instinctif de dessiner des contours précis, des lignes de séparations, des frontières. Benítez-Rojo utilise la métaphore de l'île qui se répète pour décrire une façon d'être, un être « *d'un certain style* » qui peut se reproduire ou s'installer, s'étendre n'importe où. Il déploie le mot « île » pour incarner et exprimer cette identité métissée, élusive, au-delà des contours de l'île. Ainsi, il déclare :

> Which one, then, would be the repeating island, Jamaica, Aruba, Puerto Rico, Miami, Haiti, Recife? Certainly, none of the ones that we know. (…) This is again because the Caribbean is not a common archipelago, but a meta-archipelago…Thus the Caribbean flows outward past the limits of its own sea with a vengeance, and its ultimate Thule may be found on the outskirts of Bombay, near the low and murmuring shores of Gambia, in a Cantonese tavern of circa 1850, in a Balinese temple, in an old Bristol pub (…) in a windmill beside the Zuider Zee, at a cafe in a barrio of Manhattan…[85]

Cette meta-réalité devrait être considérée dans cette tentative d'identification, de cartographie, ainsi que les mythes dominants qui ont été et qui continuent à se répandre, sur ce que « le 'je' caribéen » devrait être ou n'est pas ; car toutes les cartes ont des légendes.[86] Soumis dès leur naissance aux conditions de la mondialisation, les peuples des Caraïbes ont eu très tôt la conscience du passage et de l'incertain, de l'impondérable et du tremblement, de l'incertitude et de l'indéfini. Leurs langages, représentations et transgressions sont devenus au fil de l'histoire, des fragments, des éclats qui donnent à repenser les décompositions des mondes, les chaos des peuples et les aléas des imaginaires. Ceci fait bien sûr écho à la pensée *archipélique* d'Edouard Glissant :

> Une pensée « archipélique », c'est à dire une pensée non systématique, intuitive, explorant l'imprévu de la totalité-monde. Une autre forme de pensée plus intuitive, plus fragile, menacée mais accordée au chaos du monde et à ses imprévus, ses développements, arc boutée peut être aux conquêtes des sciences humaines et sociales mais dérivée dans une vision poétique et de l'imaginaire du monde. (…) Les continents s'archipélisent par delà les frontières nationales. Il y a des régions qui se détachent et qui culturellement prennent plus d'importance que les nations enfermées dans leurs frontières. (…) La pensée des continents est de moins en moins dense, épaisse et pesante et la pensée des archipels de plus en plus écumante et proliférante. Les Amériques s'archipélisent, elles se constituent en régions par dessus des frontières nationales. L'Europe s'archipélise. Les régions

[84] Antonio Bénitez-Rojo, *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*; Traduit par James Maraniss ; Durham and London: Duke University Press, 1996. p.22
[85] Antonio Benítez-Rojo. pp.3-4
[86] Marsha Pearce, "*Une cartographie de la Caribéannité*" in Cruse & Rhiney (Eds.), Caribbean Atlas, 2013.

> linguistiques, les régions culturelles par delà les barrières, des nations sont des îles, mais des îles ouvertes c'est leur principale condition de survie.[87]

Dans l'introduction de *The Repeating Island: The Caribbean and the Post-Modern Perspective,* Antonio Benítez Rojo cherche à définir la région caribéenne et ses schémas culturels inhérents. Il utilise la théorie du chaos, affirmant ainsi que malgré l'immense complexité de chaque situation, certains schémas fondamentaux apparaissent au fil du temps, "*Chaos includes all phenomena that depend on the passage of time, (...)*".[88] Dans son ouvrage, Benítez-Rojo développe le concept de *polyrythme* afin de décrire les Caraïbes sans devoir les réduire à des références historiques et politiques binaires, souvent assignées à cette région du monde par l'Occident. Il définit la complexité des Caraïbes inhérente à leurs multiples racines. Il met à profit la notion de « machine », utilisée par Deleuze et Guattari, une entité constituée d'un nombre indéfinissable d'autres petits mécanismes qui s'enclenchent les uns aux autres : "*Which is to say that every machine is a conjunction of machines coupled together, and each one of these interrupts the flow of the previous one; it will be said rightly that one can picture any machine alternatively in terms of flow and interruption.*"[89] Cette métaphore permet d'explorer les liens historiques, toutes les ramifications entre de multiples cultures soi-disant isolées. Benítez-Rojo illustre ce point avec le culte de la *Virgen de la Caridad del Cobre,* dont les croyances proviennent de trois traditions culturelles distinctes, européenne, africaine et amérindienne. Mais en réalité, chacune d'entre elles a développé son système de croyances en synthétisant les courants de pensée des traditions précédentes. Selon Benítez-Rojo, cette synthèse reflète une capacité d'adaptation et donne lieu à un dynamisme créatif de la part de chacune de ces traditions. Bien sûr, ces phénomènes de synthèse s'accompagnent de nombreux ajustements, et ces petits détails, tels des sédiments s'accumulent en une nouvelle culture unique et syncrétique. Ainsi, les Caraïbes sont le produit de leurs racines européennes, africaines, dans une moindre mesure amérindiennes, et de leurs propres créations. Benítez-Rojo isole trois processus afin de définir ces innovations ou variantes caribéennes : la réalisation, l'improvisation, et le rythme, ou plus précisément le *polyrythme*. Il cherche à découvrir des « prestations », des expressions culturelles improvisées, donc libres dans l'écriture, la danse, la musique… Un courant polyrythmique qui décrirait le plus fidèlement le peuple caribéen, ou « le Peuple des mers », comme il les nomme. Il conçoit ces réalisations polyrythmiques basées sur deux facteurs, le premier, la

[87] Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 43-44, 136, 150
[88] Antonio Benítez-Rojo, *The Repeating Island: The Caribbean and Post-Modern Perspective*. Durham: Duke University Press, 1992, p.3
[89] Antonio Benítez-Rojo, p.6

diversité des racines caribéennes, le second, le désir sous-jacent de sublimer la violence de l'esclavage, des plantations, du colonialisme despotique.[90] Selon Benítez-Rojo, ces réalisations culturelles agissent en tant que remparts à la violence. Grâce à leur existence, les Caraïbes échappent à la violence inhérente aux dichotomies post-colonialistes que l'Occident cherche à lui attribuer. Seul le brassage des courants de pensée européen et caribéen permet cette absence de conflit ouvert : '*Unlike what happens in the West, scientific knowledge and traditional knowledge coexist as differences within the same system.*'[91] La capacité des Caraïbes à intégrer la différence, à harmoniser des rythmes contraires, leur évite d'être limitées dans une catégorisation restrictive : '*The Caribbean text...is a text that speaks of a critical coexistence of rhythms, a polyrhythmic ensemble whose central binary rhythm is decentered when the performer (writer/reader) and the text tries to escape 'in a certain kind of way'.*"[92] Une fois accepté le fait que la région caraïbe n'est pas seulement une société postcoloniale, une société à jamais dépendante du centre impérial, mais plutôt une société qui s'approprie ce centre au sein d'un nouveau monde caribéen, une certaine déconstruction s'accomplit. Benítez-Rojo insiste sur la nécessité d'abolir toute barrière catégorique et binaire :

> With matters in this state, the opposition of theoretical machine versus poetic machine, epistemological machine versus teleological machine, power machine versus resistance machine, and others of the like will be quite other than fixed poles that always face each other as enemies. In reality, the supposed fixity of these poles would be undermined by an entire gamut of relations that are not necessarily antagonistic, to open up a complex and unstable kind of existing that points to the void, to the lack of something, to repetitive and rhythmic insufficiency which, finally, is the most visible determinism to be drawn in the Caribbean.[93]

La notion de polyrythme apparait donc essentielle dans les contextes socio-politiques. Les Caraïbes n'existent plus seulement en tant qu'espace marginal luttant afin d'influencer à son tour le centre traditionnel. La région ne peut plus se laisser dominer et définir par des termes, tels que postcolonial ou les vestiges des nations conquérantes. Ces définitions, ces héritages ont été incorporés dans les réalisations culturelles caribéennes. Et Cuba s'inscrit et fait résonner son tempo au cœur de cette symphonie polyrythmique de l'archipel.

[90] Antonio Benítez-Rojo. p.23
[91] Antonio Benítez-Rojo. p.17
[92] Idem.p.28
[93] Idem. p.28

1.1.2 Cuba : Clé des Amériques

L'histoire de Cuba résonne bien au-delà de la taille de ce petit pays. On peut la diviser en trois grandes époques : la période précolombienne, la période coloniale espagnole et la période des révolutions. Avant l'arrivée de Christophe Colomb en 1492, Cuba était peuplée de trois civilisations migrantes venue d'Amériques du nord, centrale et du sud ; elles s'étaient installées en passant d'île en île. Leurs cultures respectives restent très peu connues encore aujourd'hui car rares sont les traces de leur présence sur l'île, hormis quelques peintures rupestres, poteries, et témoignages des premiers colons. La période coloniale fut quant à elle dominée par l'empire espagnol et la traite d'esclaves africains de 1520 jusqu'à son abolition en 1886. L'esclavage a profondément marqué l'île autant dans sa carte identitaire que dans son imaginaire collectif. La période qui va de la défaite espagnole en 1898 au coup d'Etat de Fidel Castro en 1959 est considérée comme une ère de pseudo-indépendance**,** sous grande influence nord-américaine, marquée aussi par de fréquentes insurrections opposées au gouvernement en place. Depuis le XVIII^{ème} siècle, le voisin nord-américain n'a eu de cesse de jouer un rôle souvent crucial dans la construction politique et économique de l'île. La période castriste, après 1959, fut marquée par la domination soviétique (1961-1991), suivie de la période dite *spéciale*. La *période spéciale* correspond au moment où Cuba pour la première fois de son histoire connut l'indépendance, qui fut largement assombrie par le contexte socio-politique, puisque confrontée à une crise économique sans précédent. Abandonnée par Moscou, l'île se retrouva, en effet, brutalement privée d'aide financière, matérielle et du soutien politique et militaire du bloc de l'est, son isolement fut quasi-total.

Ainsi, au commencement de l'histoire européenne de Cuba, Christophe Colomb est nommé en 1492 par la reine Isabelle de Castille amiral de la mer océane, dans le cadre de la découverte d'une nouvelle route des Indes. Au cours de sa première expédition, il aborde les côtes de l'archipel des Bahamas, où les habitants lui parlent d'une grande terre non loin de là, qu'ils appellent *Cubanacán*. Il n'y a pas de consensus entre les spécialistes quant à l'origine du nom de Cuba. Certains pensent qu'il viendrait des mots Taïnos *cubanacán* signifiant « place centrale », ou *cubao* « terres fertiles ». D'autres avancent que ce nom découlerait de la contraction des mots Arawaks *coa* « lieu, terre » et *bana* « grande », *coabana*.[94] Pour d'autres

[94] Peuplant toutes les Caraïbes depuis l'embouchure de l'Orénoque, les Arawaks prirent le nom de Taínos (« je suis bon ») dans les Antilles. Les Taínos allaient fournir au Siècle des Lumières l'un des modèles du « bon sauvage ». A la fin du XV^{ème} siècle, les Taínos de culture pacifique se trouvent menacés par les Indiens Caraïbes, arrivés depuis peu sur l'île et réputés guerriers et anthropophages. Malgré leurs sociétés complexes,

encore, le nom viendrait de Cuba, une ville de la province de l'Alentejo au Portugal. Contrairement à ce qui est affirmé parfois, Christophe Colomb n'a pas appelé l'île *Juana* en l'honneur de la fille des Rois Catholiques espagnols mais, selon Bartholomé de Las Casas[95], en l'honneur de leur fils, le prince Don Juan. Cependant, le 4 octobre 1497, le prince Don Juan décède. C'est ainsi que les rois catholiques d'Espagne envisagent de renommer l'île. Le premier document qui comporte le nom de Cuba est la carte de Juan de la Cosa, dessinée dans la première moitié de l'année 1500.[96]

Ainsi, le 28 octobre 1492, Colomb aurait débarqué sur la côte nord de l'actuelle province de Holguín. L'Amiral dit n'avoir jamais vu terre si belle. Ainsi s'exclame Christophe Colomb, lorsqu'il accoste près de *Baracoa* : "*Je dis la merveille de la beauté de cette terre, et de ces arbres où l'on trouve pins et palmiers, et de vastes étendues pastorales : est la plus belle chose au monde.*" [97] L'Amiral de la mer océane arrive ce jour-là, avec ses trois caravelles et frôle les côtes de l'Oriente, il jette l'ancre dans les eaux de Bahia Bariay. Sur l'horizon, il remarque une montagne carrée qui ressemble à une île. La *Silla de Gibara*, disent aujourd'hui les habitants de Gibara. *El Yunque de Baracoa*, répliquent les habitants de Baracoa.[98] Voici un aperçu du lieu-dit aujourd'hui, ainsi que le monument dédié à Christophe Colomb, photographiés lors de mon voyage à travers l'île en juillet 2012 :

leurs langues et leurs croyances, les 'Indiens' auront beaucoup de difficulté à repousser l'invasion de ces mystérieux hommes aux 'vêtements de fer'. Cf. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « CUBA », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[95] Bartolomé de las Casas (Séville, 1484 – Madrid, 17 juillet 1566), est un prêtre dominicain, missionnaire, écrivain et historien espagnol, célèbre pour avoir dénoncé les pratiques des colons espagnols et avoir défendu les droits des Amérindiens. Cf. Dictionnaire Larousse.

[96] L'île a aussi été appelée, ultérieurement, *Fernandina*, en l'honneur du roi Ferdinand, époux de la reine Isabelle de Castille, par un décret du 28 février 1515. Mais malgré le décret du roi Ferdinand l'île a conservé le nom de Cuba. Cf. Michèle Guicharnaud-Tollis et Jean-Louis Joachim, *Cuba, de l'indépendance à nos jours*, éditions Ellipses, Paris, 2007

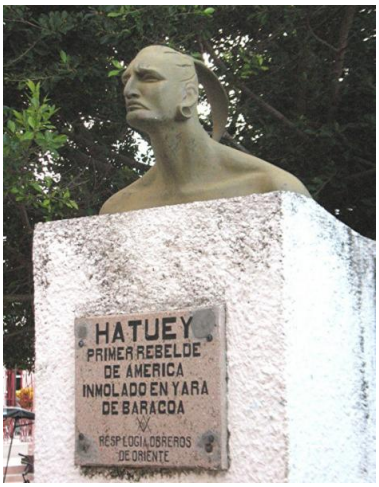
[97] Michèle Guicharnaud-Tollis et Jean-Louis Joachim, *Cuba, de l'indépendance à nos jours*, éditions Ellipses, Paris, 2007

[98] Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « CUBA », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

Certains historiens s'interrogent encore si ce 28 octobre, l'Amiral a débarqué à Baracoa ou à Gibara. Cependant, ce qui reste certain, c'est qu'en posant un genou dans le sable, Christophe Colomb se félicite d'avoir enfin accosté au royaume de Mangi, à savoir la Chine du Sud. Il a lu Ptolémée et Pline l'Ancien, le *Livre des merveilles du monde* de Marco Polo et le *Livre des étoiles et des mouvements célestes* d'al-Farghâni, mémorisé l'Atlas catalan (1375) et la *Lettre* (1474) du savant florentin Toscanelli. Notre marin est sûr de lui. La voilà, la *terre ferme du commencement de la route des Indes*. A l'ouest, à l'est, au sud, il devine, dans l'ordre : la Chersonèse d'or - le détroit de Malacca - la province de Cipangu - le Japon - et le Paradis terrestre. Les paysages et les populations ont gardé les stigmates de cette erreur de navigation, cette illusion marine. Ce ne sera que dix ans plus tard, après en avoir fait le tour, que Nicolás de Ovando et Sebastiàn de Ocampo confirmeront que Cuba est bien une île et non un continent.[99]

De 1510 à 1514, mandaté par le fils de Christophe Colomb, Diego Velásquez de Cuéllar entreprend l'annexion de l'île à la couronne espagnole. La motivation principale est de trouver de l'or, ce qu'ils ne tardèrent pas à découvrir dans certaines chaines de montagnes. Très rapidement, ils réduisent la population aborigène en esclavage, provoquant une rébellion conduite en 1511-1512 par le cacique 'dominicain' Hatuey. Ce chef amérindien avait déjà fui les massacres de Xaraguá par les Conquistadores à Hispaniola en 1503. Il y avait organisé la résistance autochtone. Il est souvent considéré comme l'un des premiers exilés politiques de la Caraïbe et de nombreuses statues à son effigie parsèment les côtes orientales de l'île :

[99] Idem, Encyclopædia Universalis



100

Lui et ses hommes s'étaient, en effet, réfugiés sur la côte orientale de Cuba, dans les montagnes de Baracoa, d'où le terme en espagnol de *cimarrónes*, 'ceux qui vivent sur les cimes'.[101] Ils se regroupèrent également dans les nombreux îlots autour de l'île, appelés '*cayos*' ou '*keys'* en anglais. Ces nombreux îlots sont vite devenus de véritables poudrières stratégiques, représentant une certaine menace pour les Espagnols, à la fois intérieure et extérieure. Cependant, après une longue course-poursuite, le chef de la résistance et ses partisans sont capturés et condamnés au bûcher en 1512, ce qui signa l'arrêt de la rébellion indigène à grande échelle. Alors qu'on lui propose le baptême avant son exécution, Hatuey demande s'il y a des chrétiens aux paradis ; comme on lui répond par l'affirmatif, il choisit de mourir en païen :

102

Par la suite, des attaques sporadiques de résistants autochtones s'égraineront tout au long du XVI^{ème} siècle, sans représenter de réel danger pour les colons européens. Les *cimarrónes* se rassemblent en communautés clandestines, appelées *palenques* et vivent en

[100] Monuments dédiés au chef cacique taïno Hatuey, dans la région de Baracoa, à l'extrême est de l'île.
[101] Le terme '*cimarrón*' apparait dès la conquête d'Hispaniola, certains le considèrent également emprunté aux Arawaks Taínos qui désignaient ainsi leurs animaux domestiques retournés à l'état sauvage. A partir de 1540, ce terme est associé aux esclaves indigènes fugitifs, puis graduellement désignera les esclaves d'origine africaine.

[102] Le chef cacique Hatuey condamné au bûcher. Cf. Zinnedproject.org

complète autarcie dans les terres intérieures qui resteront longtemps ignorées et absentes des cartes coloniales. Ces régions en marge mais au cœur des terres, appelées *manígua* seront de véritables creusets d'une culture hybride *marron*.[103] Il est d'ailleurs intéressant de noter que dès les premiers moments de conquête, les conquistadores entreprirent l'importation inter-îles d'esclaves indigènes, qui fut un échec dû à leur violente résistance. C'est ainsi, que très rapidement, la présence d'esclaves d'Afrique du nord et d'Afrique noire qui datait du XV^{ème} siècle en Andalousie, s'est vue exportée dans les îles de la Caraïbe. Les riches marchands et propriétaires terriens, venus essentiellement de Galice, d'Andalousie et des îles Canaries avaient, en effet, apporté avec eux, leurs domestiques noirs dans le Nouveau Monde. A Cuba en 1511 et surtout pendant la décennie suivante, le besoin d'une main d'œuvre se faisait grandissant, cette nouvelle main d'œuvre se trouvait isolée géographiquement et facile à identifier, ce fut le début de la traite d'esclaves d'Afrique noire dans les Caraïbes (Cuba, 1522), avant de se déployer sur le continent. Cortés en emmènera même une poignée au Mexique. On en comptera déjà un bon millier, en 1534. Sur l'île, se retrouvent mélangés des Congos, des Loucoumis, des Gangas, des Mandingues, des Carabalis. Ce trafic est contrôlé par les Portugais. Avec les traités d'Alcaçovas (1479) et de Tortesillas (1494), la Castille et le Portugal se sont partagé le monde. L'Afrique appartient aux Lusitaniens, et le monopole négrier prospère sur l'île de São Tomé. La marchandise n'est pas donnée, et tout contrat exige un accord royal de Séville. Mais Cuba veut des esclaves.

Par le système de l'*encomienda*, les propriétaires espagnols disposent d'un *lot* d'indigènes, attachés à leur domaine et forcés de travailler à leur compte. Plutôt que de se soumettre, de nombreux Indiens se suicident, les colons espagnols interpréteront ceci comme un penchant extrême pour la paresse. Certains indigènes fuient vers l'ouest, cette région a d'ailleurs gardé la trace du passage de ces peuples dans le nom de ses lieux.[104] La plupart de ceux qui ont survécu aux brutalités, déplacements, et travaux forcés sont rapidement balayés par des maladies jusque-là inconnues dans cette région du monde. Les ravages sont considérables, vers la fin du XVI^{ème} siècle, la population aborigène ne subsiste plus que parmi

[103] *Manígua*, terme indigène resté en espagnol, qui se traduit par broussailles, jungle ; une expression idiomatique – *irse a la manígua*, signifie se révolter, prendre les armes. Ces zones clandestines seront également de hauts lieux de réseaux de grand banditisme, mais aussi et surtout de réseaux indépendantistes, pendant les deux guerres d'indépendance au XIXème siècle. Cf**.** Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[104] Le golf de Guanahacabibes ou la cordillère de Guaniguanico, avec son sommet le Pan de Guajaibón.

les couches les plus défavorisées de la société cubaine et dans quelques *palenques*.[105] Son souvenir réside aujourd'hui, dans quelques mots ayant traversé les siècles et trouvé refuge dans l'espagnol cubain – *tabaco*, *hamaca*, *guajiro* (fermier), *bohíos* (huttes à toits de chaume), ou encore *huracán* (vents malins qui soufflent des quatre coins de la terre), et dans certains visages de Cubains habitant l'Oriente, comme celui-ci croisé dans la baie de Baracoa, en pleine préparation de la construction d'un *bohío* traditionnel :

Ces questions autour du traitement des peuples autochtones dans les Amériques ont inspiré à Jean-Claude Carrière, lors de l'année anniversaire de 1992, une pièce de théâtre *La Controverse de Valladolid*, qui met en scène, dans un couvent de Valladolid quelques soixante ans après la découverte du Nouveau Monde, les débats houleux entre Bartolomeo de las Casas et le philosophe Sépulvéda, dont voici un extrait :

> - Oui, Eminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote.
> - Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat.
> Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet.
> - D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir.

[105] Très peu de Conquistadors s'indignent du traitement inhumain réservé aux autochtones. L'un des premiers et sans doute le plus célèbre défenseur de la cause indienne, était le frère dominicain Bartolomé de las Casas, arrivé dès le début de la conquête en 1513, il commence par exploiter les indigènes dans les mines et sur son domaine avant d'assister à la tuerie dite de Caonao, qui le poussera à se révolter contre cette barbarie. Il part en Espagne faire campagne à la cour de Charles Quint pour demander la mise en place d'un système plus juste et respectueux. Ses plaidoiries serviront de base à la Légende noire, archives de l'histoire coloniale espagnole, cependant il ne parviendra pas à abolir l'encomienda. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

> Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation, est le caractère même de l'âme esclave. Ame d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire.[106]

Pour le dominicain Las Casas, ardent défenseur de la cause indienne, cela ne fait aucun doute : les Espagnols, avides de conquête, ont nié l'évidence, assujettissant et massacrant les indigènes par millions. Face à lui, le philosophe Sépulvéda affirme que certains peuples sont nés pour être dominés. Tous deux s'entendent sur un point : le nécessaire salut des âmes.

1.1.3 Joyau de la couronne espagnole

Malgré les risques inhérents à la piraterie dans les Caraïbes, le dynamisme mercantile de La Havane attire de plus en plus de bourgeois, qui se font édifier de magnifiques demeures en pierre encore visibles aujourd'hui dans la capitale. Comme dans le reste des colonies espagnoles, ces premiers Havanais à la fois séduits et piégés dans cette île tropicale se raccrochent à leurs traditions. Ainsi, les *caballeros* et *señoritas* portent plusieurs épaisseurs de linge fin malgré la chaleur humide. Ils s'efforcent de se tenir au courant des dernières tendances artistiques et littéraires au pays. Nostalgiques de la mère patrie, ils organisent bals et banquets en pleine épidémie de malaria ou de fièvre jaune. Ces répétitions, recréations de leur environnement d'antan sont le lot de tout déraciné. Comme le remarque ce marchand en voyage à La Havane du XVII^{ème} siècle **:** '*Les palais seigneuriaux de La Havane, la résidence du gouverneur, les couvents, la cathédrale, reproduisent Burgos ou Valladolid à l'identique, comme si la lampe d'Aladin avait transporté une cité castillane et l'avait déposée sur les côtes de la mer Caraïbes – apportant avec elle ses lois, ses coutumes, ses institutions et ses croyances, ses ordres religieux, ses évêques et son Inquisition.*'.[107] L'influence catholique se retrouve à travers toute l'île, sur plusieurs siècles comme l'illustrent la Cathédrale de Santiago (1522), la Cathédrale de La Havane (1748), la Cathédrale de la Santísima Trinidad (1892), et les ruines de l'église Santa Ana à Trinidad (1719) :

[106] Jean-Claude, Carrière. *La Controverse de Valladolid*. Flammarion, 2003. Chapitre 7.
[107] www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_2006_num_87_1_2951

Ainsi, au fil des ans, La Havane est devenue un port cosmopolite, carrefour de multiples cultures, langues et croyances. Cuba devient graduellement plus qu'une simple passerelle ou portail au seuil du continent américain. Elle s'affirme en tant que comptoir commercial incontournable et foisonnant.[108] De plus, la population de l'île augmente, le créole – nom que reçoit toute personne née sur l'île, indépendamment de ses origines – développe un nouveau mode de vie, issu du syncrétisme entre les différentes cultures européennes présentes dans cette région, mais surtout entre les cultures espagnole, plusieurs ethnies africaines et indigènes ; en témoigne la Vierge de la Charité d'El Cobre, dont une statue fut trouvée en 1605 par deux métis et un enfant noir, qui allait devenir la sainte patronne de Cuba.[109] Par ailleurs, l'année 1655 voit la première migration massive inter-îles – de riches Espagnols fuient la Jamaïque tombée aux mains des Anglais. Cette période de brassages interculturels marquera profondément la carte identitaire cubaine. Ainsi, le XVIII^{ème}

[108] Elle est aussi devenue une précieuse réserve agricole, qui toutefois reste très dépendante vis-à-vis du vieux monde, concernant ses besoins en plomb, fer, verre, papier et textiles. Cf. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[109] Au Mexique, une légende similaire voit le jour un 9 décembre 1531, sur la colline de Tepeyac, un peu au nord de Mexico, une jeune dame « éblouissante de lumière » apparaît à un indigène Juan Diego Cuauhtlatoatzin, baptisé depuis peu. Selon l'homme, elle se révèle à lui comme la Vierge Marie et le charge de demander à l'évêque de faire construire une église sur le lieu même de l'apparition. Le prélat, d'abord incrédule, demande au témoin d'obtenir de la Vierge Marie un signe. Celle-ci ne tarde pas à le lui accorder. Le 12 décembre, se montrant pour la quatrième et dernière fois à Juan Diego, Marie l'envoie cueillir des roses au sommet de la colline. Et voilà l'homme redescendant tout ébahi, sa tilma - manteau - remplie des plus belles roses qu'il ait jamais vues en pleine saison sèche. Sous l'injonction de la Vierge, il retourne alors chez l'évêque, et ouvre son manteau devant les personnes réunies qui découvrent avec stupéfaction que s'est imprimée miraculeusement sur sa tilma une image représentant la Vierge, revêtue d'un manteau étoilé couvert d'or et d'une robe rose ornée de trois types de fleurs des collines. Notre-Dame de Guadalupe (en espagnol Nuestra Señora de Guadalupe) ou Vierge de Guadalupe (en espagnol Vírgen de Guadalupe) est le nom donné à la Vierge Marie lors de son apparition. C'est une figure catholique majeure de l'Amérique ; les nations américaines y sont réunies en son jour de fête, chaque année, le 12 décembre, selon tous les calendriers liturgiques propres au continent américain. À cette occasion, de nombreuses célébrations sont organisées. Cf. Marianne Mahn-Lot, « AMÉRIQUE (Histoire) - Découverte», Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/amerique-histoire-decouverte/

siècle voit naître une véritable aristocratie créole, qui s'affirme à travers la construction de grands palais et la fondation de prestigieuses institutions culturelles comme l'Université de La Havane en 1728. Autre constante de ce siècle, la 'tyrannie de l'or blanc', en effet, depuis son implantation à Hispaniola, la canne à sucre a gagné toutes les îles de la Caraïbe jusqu'aux côtes du Brésil. Les forêts luxuriantes de Cuba cèdent peu à peu la place à d'immenses plantations sucrières et des centaines de milliers d'Africains sont arrachés à leurs terres ancestrales.

Les esclaves provenaient majoritairement de la côte ouest africaine, de contrées qui correspondent aujourd'hui aux pays du Sénégal, Mali, Sierra Leone, et Angola. Les ethnies les plus présentes à Cuba, sont les Yorubas qui venaient de l'actuel Nigeria, les Fons du Dahomey (actuel Bénin), les Bantous du Congo et d'Angola, les Eoués et Mandingues du Ghana. Ils apportent avec eux leurs traditions, leurs langues, mais aussi leurs mythes et rituels religieux que les prêtres catholiques choisiront de ne pas éradiquer. Les conditions de vie sur les plantations sont terribles. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants meurent d'épuisement, de malnutrition, de violence et d'épidémies. Certains arrivent à s'échapper et rejoignent les *palenques*, vivant dans la peur constante d'être capturés par les chasseurs d'esclaves et leurs chiens. D'autres choisiront comme les aborigènes avant eux, le suicide collectif, persuadés de ressusciter en Afrique, leur terre matricielle. Cependant, l'industrie sucrière ne cessera de se développer faisant croître constamment l'importation d'esclaves ; un événement précis déclenche cette escalade du sucre.

En 1762, les Anglais menés par Lord Albemarle s'emparent de La Havane. Cette attaque fait suite au conflit lancé contre la France et son alliée l'Espagne : Guerre de Sept ans. Il faudra attendre dix mois avant que les Espagnols ne puissent récupérer leur précieux port colonial, après l'avoir échangé contre la Floride, ce qui provoqua la fuite de milliers de colons espagnols vers Cuba et le Mexique. Cette brève occupation britannique laisse une empreinte profonde après leur départ, un héritage essentiel et permanent. Ils ont ouvert le port de La Havane au reste du monde, engageant ainsi des échanges commerciaux privilégiés avec les treize colonies anglo-américaines. Certains marchands de Philadelphie, de la ville de New York et de Boston viennent ainsi s'installer sur l'île. Cette nouvelle manne commerciale met fin au monopole jalousement gardé par l'Espagne depuis le XVI^{ème} siècle. Libérés de ce carcan, les échanges avec d'autres îles de la Caraïbe, les deux Amériques et l'Europe se multiplient et l'économie cubaine s'envole, avec de nouveaux débouchés pour sa denrée la

plus rentable, le sucre.[110] Avec le boom sucrier, plantations et raffineries exigent des esclaves. La production sucrière s'est développée très rapidement, et ce indépendamment des guerres et des blocus économiques qui créaient des creux et des pics dans la demande de sucre et d'esclaves à travers le monde jusque dans les années 1820, faisant de Cuba la plus riche colonie et la première productrice et exportatrice de sucre. Le développement accéléré du trafic d'esclaves à la suite de l'occupation britannique, n'a fait que continuer la course exponentielle des marchés domestiques et de la demande nord-américaine. Toute cette énergie misée sur l'industrie sucrière a quasiment éradiqué la construction navale qui était l'une des principales activités économiques de l'île. Augustin Cochin résume bien les tenants et aboutissants de cette nouvelle manne cubaine : « *L'histoire d'un morceau de sucre est toute une leçon d'économie politique, de politique et aussi de morale.* »[111]

Par ailleurs, une nouvelle complication internationale se formait à l'horizon, qui était en partie responsable de la révolte des colonies anglo-américaines à partir des années 1770. Ces dernières désiraient, en effet, commercer avec Cuba et les Antilles françaises. John Adams, célèbre rebelle patriote de Boston, qui deviendra le premier vice-président et plus tard second président des Etats-Unis, disait à ce propos, "*We don't have to blush to confess that molasses was an essential ingredient in American independence.*"[112] Les îles britanniques de la Caraïbe n'ont pas rejoint la jeune république nord-américaine dans leur révolte, car ils avaient encore besoin de la force de l'empire pour se défendre contre l'Espagne et la France. Durant le conflit, les planteurs cubains se sont vus privés d'accès aux esclaves jamaïcains, ils ont donc obtenu l'ouverture du marché des îles françaises. Une fois la paix rétablie en 1783, les Britanniques récupérèrent leurs îles, mais sans l'ancienne prééminence sucrière, car désormais Saint Domingue exportait bien plus. Ils ont également dû laisser les marchands

[110] Les Britanniques vont ainsi importer plus de 10 000 esclaves africains durant leur occupation de l'île. Leur nombre passe de 40 000 en 1774 à 470 000 en 1840, la moitié de la population cubaine, puis 600 000 en 1867, alors que le dernier navire négrier jette l'ancre à Cuba. La production sucrière s'est développée très rapidement. Dans les années 1770, l'île exportait en moyenne 10 000 tonnes de sucre par an, c'est-à-dire cinq fois plus de dix auparavant. Cf. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[111] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001. p.42

[112] Un autre nom apparaît, celui de Robert Morris, gérant du port de Philadelphie, il incarnait les intérêts commerciaux qui ont nourri la révolution américaine. Né à Liverpool, d'un père qui était à la fois marchand d'armes et d'esclaves. Il fut l'un des premiers en 1761 à se révolter contre une nouvelle taxe sur l'importation d'esclaves. Morris passa alors maître dans le trafic illégal d'esclaves à Cuba, plus tard son agent de change, Robert Smith, posté à La Havane, sera nommé par le Congrès des Etats-Unis, en tant que représentant commercial officiel, l'un des premiers d'une longue lignée d'envoyés controversés. Cf. Hugh Thomas. *Cuba: A History*. Penguin Books, 2001. p.44

nord-américains continuer leur commerce avec d'autres îles de la Caraïbe, puisque l'économie des îles britanniques en dépendait. Ainsi, le sucre produit à Cuba entre 1779 et 1785 était entièrement vendu aux Etats-Unis. C'est donc pendant la révolution américaine, en 1778, que des marchands espagnols et cubains, ont finalement envisagé de se lancer dans le commerce d'esclaves, achetant au Portugal deux comptoirs sur la côte de l'Afrique de l'ouest, les îles de Fernando Po et Annobon. Puis des marchands nord-américains sont venus s'installer à Cuba, important des produits alimentaires, de l'argent et des esclaves.[113]

L'homme derrière l'extraordinaire expansion économique cubaine était un jeune planteur créole du nom de Francisco de Arango. Il était impatient de créer une deuxième Saint Domingue. Le capitaine-général Luis de las Casas fit construire des écoles, des routes, des ponts, un aqueduc, des hôpitaux, mais sa grande motivation était la quête d'une richesse sans limites, reposant entièrement sur le commerce international d'esclaves, ce qui mènera l'aristocratie cubaine à sa ruine et transformera Cuba en une prison et non un palais. Arango associait la richesse avec le progrès, il fit exactement ce que firent les Anglais en Jamaïque deux ou trois générations auparavant. Bien sûr, quelques bénéfices propres à cette nouvelle prospérité apparurent : l'éducation fut identifiée comme potentiellement avantageuse pour le développement économique.[114] Toutefois, à mesure que la société blanche s'enrichissait et se modernisait, le quotidien des esclaves devenait plus rude. Les décennies s'écoulaient et les planteurs cubains refusaient de plus en plus de laisser leurs esclaves aller à la messe du dimanche, afin d'éviter toute interférence avec la paroisse. Ils se mirent alors à construire des chapelles sur leurs domaines, à enterrer leurs esclaves sans cérémonies officielles, les esclaves commençaient à travailler le dimanche… Le nouveau code noir espagnol de 1789 n'existait ainsi que sur le papier.[115]

[113] Toujours en 1778, une nouvelle autorisation ou *reglamento* permit aux ports espagnols de commercer avec les Amériques, à l'exception du Mexique et du Venezuela. Cf. Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001. p.48

[114] Ainsi, en 1794, deux écoles gratuites ont été fondées, ouvertes uniquement aux enfants blancs. Elles venaient s'ajouter aux trente-neuf autres situées à La Havane, très modestes et souvent dirigées par des femmes mulâtres. A peu près 1700 élèves y étaient inscrits, dont 600 garçons au couvent de Belén.

[115] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001. p.49

1.2 L'or blanc : culture du déracinement

Thomas Hugh donne de précieuses précisions quant à la trajectoire particulière du trafic d'esclaves à Cuba : moins de la moitié de la population de Cuba était asservie en 1762, alors que sur les îles à l'économie prospère telles que la Jamaïque, Saint Domingue, la Barbade ou encore Antigua, la population blanche était constituée de petits groupuscules armés entourés d'esclaves. Ainsi, malgré le retard économique de Cuba, sa population était plus homogène que dans le reste de la Caraïbe, ses esclaves étaient souvent mieux traités au sein de plus petites plantations, à échelle plus humaine. Les conditions de travail des esclaves dépendaient de leur sexe, leur âge, leur poste et bien sûr de leur lieu de vie. Un esclave appartenant à une plantation sucrière en Jamaïque avait une vie plus rude qu'un homologue travaillant sur une plantation de tabac en Virginie, sans doute encore mieux *loti* était un esclave domestique vivant à Charleston ou à La Havane. Une distinction importante est à noter, l'esclavage en Angleterre était quasi inexistant et fut aboli dans tout l'empire britannique en 1833, ce qui n'était le cas ni en Espagne, ni dans les pays du bassin méditerranéen. Les Espagnols avaient d'ailleurs établi au XVI^{ème} siècle un code détaillé concernant le traitement des esclaves inspiré des célèbres lois castillanes, les *Siete Partidas* de Alfonse Le Sage et ces lois furent importées dans le Nouveau Monde. Les Anglais n'avaient pas d'équivalent, laissant les assemblées des différentes colonies tabler sur leurs législations respectives.[116] Tandis que les esclaves à Cuba, comme dans toutes les autres colonies espagnoles bénéficiaient du droit hispanique, c'est-à-dire du droit romain. L'Eglise catholique les reconnaissait, ils pouvaient posséder et échanger leur propriété, ils pouvaient également se marier. Ils étaient reconnus en tant que personnes ayant des droits, même si ceux-ci n'étaient souvent que théoriques. L'Eglise protestante nord-américaine, ainsi que la classe esclavagiste blanche, niaient ces droits aux esclaves, ils ne les reconnaissaient pas en tant que Chrétiens, mais bien au contraire les associait souvent à Caïn ou au serpent qui tenta Eve dans le jardin d'Eden. Autre distinction, les esclaves cubains pouvaient acheter leur liberté, ainsi que celle de leurs enfants ou d'un parent par le biais du système de *coartación,* des obligations. Ils pouvaient économiser la somme requise en cultivant des légumes, en travaillant des heures supplémentaires, ce qui était plus fréquent dans les villes. Certains maîtres libéraient eux-

[116] C'est ainsi que la Virginie légalisa l'esclavage en 1661, le rendit héréditaire en 1662, et établit en 1667 que le baptême ne changeait en rien la condition d'esclave. Les esclaves dans les colonies britanniques ne pouvaient ni se marier, ni droit d'être propriétaire, de poursuivre quelqu'un en justice. Ils ne pouvaient acheter leur liberté, ils n'avaient aucun droit et étaient considérés comme des marchandises.

mêmes leur illégitime progéniture. Quelques restrictions existaient concernant ces contrats de *rachat* de liberté, notamment les *bozales*, ou esclaves arrivés récemment d'Afrique. Ils devaient attendre sept années avant de s'engager en tant que *coartados,* ce qui est en fait l'équivalent des *indentured servants* dans le système anglais du XVII^{ème} siècle. Cependant, les esclaves cubains ne pouvaient léguer leurs possessions à leurs enfants, seulement à leur maître qui la plupart du temps les transmettait aux enfants concernés. Ce droit de *coartación*, c'est-à-dire le fait d'accepter la liberté *projetée* d'un esclave, était une institution hispano-américaine, ni espagnole, ni méditerranéenne. Il n'y eut aucun équivalent en Amérique anglo-saxonne. La *coartación* semble s'être développée à Cuba dans les années 1520 et s'être répandue à travers les colonies espagnoles avec quelques variantes.[117]

La conséquence directe de ces lois et droits fut un grand nombre de noirs et mulâtres libres à Cuba, probablement 20 000 sur 32 000 esclaves. Ce qui contrastait vivement avec les Antilles françaises, les îles appartenant aux Britanniques et bien sûr les colonies anglo-américaines sur le continent. Le grand nombre de Noirs libres a surpris un ami anglo-américain de Lord Albemarle habitué à une société esclavagiste plus compartimentée, comme en témoigne ce passage de Hugh Thomas dans son ouvrage consacré à l'histoire de Cuba :

> The habaneros seemed to a North American, Major Gosham, who came in with Albemarle, to be 'as bad a Mongrel Crew perhaps as any on earth'. They had, however, the grace of diversity: unlike the British islands of the West Indies, there was a large free mulatto or Negro community in Cuba – in Havana reaching 10, 000, a third of the mulatto or Negro population of the city. Such things must have seemed especially odd to Major Gosham, since in some colonies in English North America there was severe legislation against 'miscegenation' and there were few free Negros.[118]

Dans les villes cubaines, ces hommes libres travaillaient à différents postes dans la charpente marine, tandis que d'autres roulaient des cigares, fabriquaient des chaussures, s'établissaient dans certains commerces. Certains mulâtres avaient des origines amérindiennes, on les appelait les *zambos*. Ces brassages interraciaux existèrent dans toutes les colonies esclavagistes, avec différents degrés, selon les périodes, les lieux, les religions des maîtres… Ils étaient aussi très souvent le résultat de relations forcées sur les plantations, que certaines autobiographies d'esclaves racontent.

[117] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001. pp.22-24.
[118] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001. pp.7-10. The census of 1774 gave Havana province a population of 75, 618 out of 172,620. The white population of Havana was 43, 392, the slave, 21,291.

1.2.1 Juan Francisco Manzano : esclave-poète cubain

Le témoignage de Juan Francisco Manzano reste aujourd'hui l'unique texte autobiographique rédigé par un esclave mulâtre contemporain à l'époque de la traite de toute l'Amérique latine. Né pendant le boom sucrier qui transformait Cuba en l'une des colonies esclavagistes les plus actives du monde, Manzano apprit à lire et écrire lorsqu'il était domestique dans les riches demeures citadines. Il publia ses premiers vers, *Poesías líricas,* en 1821. Son talent attira l'attention de Domingo del Monte, l'un des intellectuels les plus influents de l'île. En 1836, après avoir écouté Manzano déclamer son sonnet très personnel, *Mis treinta años,* Del Monte et son cercle littéraire rassemblèrent une somme équivalente à 800$, afin d'acheter sa liberté. Del Monte incarnait l'homme de lettres dont la profession de foi était de contribuer à l'élévation de l'homme, au progrès de l'humanité et à l'amélioration de la société grâce à la culture. Dans le cadre de l'idéologie réformiste grandissante de l'époque, encouragé par Del Monte, Manzano avait entamé l'écriture de ses mémoires l'année précédente afin de dénoncer les horreurs de l'esclavage. Il y décrit notamment l'immense contraste entre la vie d'un esclave agricole dans une plantation sucrière et celle d'un esclave à La Havane, comme lui. Appartenant à la toute petite minorité créole noire et lettrée, il s'illustre dans la maîtrise poétique de la langue espagnole, qui fit sa renommée. En 1839, Del Monte présente une version de la première partie déjà retravaillée à Richard Robert Madden, un officiel et abolitionniste britannique en visite à Cuba, qui s'empara du projet de traduire en anglais cet unique ouvrage dans le cadre de la lutte internationale contre l'esclavage. De retour en Angleterre, Madden introduit l'histoire de Manzano dès 1840 en ces mots : "*The most perfect picture of Cuban slavery that ever has been given to the world.*"[119] Après avoir retrouvé en 1937 le manuscrit original de cette première partie, la bibliothèque nationale de Cuba a découvert que Madden avait simplifié l'autoportrait assez complexe de Manzano et réordonné ou enlevé certains passages. On voit ainsi, la mainmise de l'intelligentsia blanche, pourtant abolitionniste, sur ces écrits noirs qui fascinaient autant qu'ils dérangeaient. L'équilibre entre curiosité et rejet de cet abolitionnisme littéraire était fragile, tant l'ombre du péril noir était ancrée dans les esprits. Les frontières paraissent bien minces entre dénonciation de la hiérarchie raciale de la société cubaine, paternalisme auto-congratulant, et pur altruisme. Certains considèrent cette proximité avec le pouvoir blanc, comme une dilution inhérente de la nature subversive du propos de Manzano. D'autres y voient l'occasion fortuite

[119] Robert Paquette, "Juan Francisco Manzano." Encyclopedia of African-American Culture and History, Gale, 2006.

de publier un document rare – un autoportrait noir, certes retouché, mais qui, au demeurant, interroge les valeurs de la société cubaine. Dans son mémoire, Manzano décrit une vie inégale et instable, marquée par de nombreux châtiments et humiliations, selon les différents tempéraments de ses maîtresses et maîtres successifs. Ainsi, non sans une certaine nostalgie, il se souvient de sa petite enfance en ces termes :

> Comme je l'ai déjà dit, les enfants comme moi ne naissaient pas dans la maison elle-même. Mais la maîtresse la marquise de Justiz qui était alors très âgée fit de moi un objet de distraction. On rapporte que j'étais plus souvent dans ses bras que dans ceux de ma mère, (…). Aussi n'est-il pas besoin de narrer comment je gambadais au milieu de la bande de petits-fils de ma maîtresse et faisais nombre d'espièglerie. J'étais bien mieux traité que je ne le méritais, étant donné les faveurs que m'accordait ma maîtresse que j'appelais tout bonnement maman. J'avais six ans révolus lorsqu'en raison de ma vivacité d'esprit bien supérieure à celle des autres, on m'emmena à l'école que tenait dans sa maison ma marraine Trinidad de Zayas.[120]

A travers ce récit presque 'bucolique' d'une petite enfance choyée loin des tourments de sa véritable condition, Manzano se détache déjà de son groupe d'origine, fier de ses capacités intellectuelles qui le définissent et le démarquent. Cependant, quelques années plus tard, il sera séparé de sa famille, envoyé en ville par sa 'chère' maîtresse pour apprendre le métier de tailleur. Cette séparation fut très douloureuse et marqua le début de sa vie d'esclave, comme un dur retour à la réalité :

> De l'âge de douze ans, je fais un saut jusqu'à quatorze ans, passant sous silence quelques épisodes où serait mise à nu la précarité de ma fortune. On aura remarqué que dans ma relation des faits les dates ne sont pas marquées : j'étais encore trop jeune et je n'en ai pu conserver que quelques notions floues. En sorte que la véritable histoire de ma vie commence dans l'année 1809 où la mauvaise fortune se mit à me persécuter pour atteindre un degré d'acharnement inouï, comme nous verrons.[121]

Dans son parcours, Manzano va découvrir l'autre vie, celle de la majorité de ses compagnons de fortune, lorsqu'il quitte la ville pour une plantation sucrière à la campagne. Au moindre faux pas, on le fouettait, le battait, lui rasait la tête, l'isolait au cachot :

> Bougre de chien, pourquoi as-tu dérobé une peseta à ta maîtresse ? – Non, maître, répliquai-je, c'est votre fils qui me l'a donnée (…) Une question, cent menaces, l'aspect des hardes qui m'étaient destinées, l'inquiétante réputation de l'habitation sucrerie aux ordres d'un certain Simon Diaz, le

[120] Alain Yacou, « Une esclave-poète à Cuba au temps du péril noir: Autobiographie de Juan Francisco Manzano (1797-1851) », Karthala-CERC, 2004, p.25
[121] Alain Yacou, « Une esclave-poète à Cuba au temps du péril noir: Autobiographie de Juan Francisco Manzano (1797-1851) », Karthala-CERC, 2004, p.33.

> contremaître, dont le nom seul inspirait la terreur aux esclaves de maison quand on les menaçait de les y mander, tout cela s'accumula dans la tête du jeune garçon de seize ans que j'étais (…). Le marquis s'entremit et pour l'heure, on me mit au cachot. J'y fus laissé quatre jours et quatre nuits, désespérant de voir la fin de cet enfermement.[122]

Dans ces nouvelles conditions de vie et de travail sur la plantation, il se sentit cruellement abandonné de tous, trahis, seul mulâtre au milieu de noirs. Dans ses moments les plus sombres, éduqué dans la tradition catholique, il en appelle à Dieu :

> Car dès ma tendre enfance, mes directeurs de conscience m'avaient enseigné à aimer et à craindre Dieu. Ma foi était telle que le soir je m'employais sans relâche jusqu'à minuit ou presque à demander au ciel d'adoucir mes peines. Je récitais un bon nombre de « Notre Père » et d'« Ave Maria » ou de prières à tous les saints(…). Je crois encore aujourd'hui qu'ils me donnèrent une chance et m'assistèrent la nuit de mon départ en marronnage de Matanzas pour gagner La Havane comme nous le verrons.[123]

Toutes ces souffrances physiques et psychologiques vont, en effet, l'amener à se rebeller contre sa condition. Toujours dans l'anticipation de son droit naturel d'affranchissement, il apprend sans cesse, devenant tailleur, cuisinier, et bien sûr poète. Le monde des lettres, de ses poèmes en vers, lui permettent de s'enfuir quelques heures au quotidien. Il se réfugie dans les mots, avant qu'ils ne forgent eux-mêmes ses premiers pas vers la liberté. Son nouveau maître semble moins enclin aux conflits et s'ensuit une période d'apprentissage discret :

> Comme depuis sa tendre enfance ce maître avait fait siens de bons usages et adopté des manières affables, il voulait que tout ce qui l'environnait fût de la même veine et du même ton. De sa part, je ne fis l'objet d'aucune réprimande. Je l'adorais tout bonnement. (…) Je mettais une telle application à l'imiter dans tout ce qu'il faisait que je ne tardai pas à me mettre à mon tour à étudier. Au regard des étapes de ma vie, la poésie lyrique ou tragique m'inspirait des compositions qui étaient en harmonie avec ma condition.[124]

Cette inspiration et créativité artistique l'aidèrent à s'affranchir poème après poème d'une réalité sociale insoutenable et mortifère. Son écriture lui procura une sorte de rédemption autoproclamée, une renaissance après avoir vécu les ravages de l'esclavage – mort sociale, constant bafouage identitaire. Il termine d'ailleurs la première partie de son récit

[122] Idem, p.55
[123] Idem, pp.65-66
[124] Idem, p.83

(seule moitié retrouvée de son autobiographie) avec sa fuite, malgré tous les risques encourus, il se lance seul dans la nuit vers une probable liberté :

> Je pensai à la malchance d'un de mes oncles qui avait pris la même résolution de s'échapper des domaines de don Nicolas, de don Manuel et du marquis : il fut capturé et ramené en qualité de nègre marron. J'étais cependant résolu à tenter ma chance et à en pâtir le cas échéant. (…) Quand je fus sur le point de sortir de la case, j'entendis une voix qui me disait : 'Que Dieu te garde, pique des deux'. Je croyais que personne ne m'avait remarqué, or tous les esclaves étaient en train de m'observer mais aucun ne s'opposa à mon départ comme je le sus par la suite.[125]

Manzano fut arrêté par la police espagnole en 1844 avec quelques milliers d'autres personnes de couleur soupçonnées d'avoir participé au complot révolutionnaire de *La Escalera*. Il fut emprisonné pendant une année, cette expérience d'isolement le plongea dans un silence définitif. Sa liberté, une fois de plus recouvrée, Manzano ne put atteindre son idéal de vie humble et décente consacrée à l'art et à l'expression de sa voix. L'enthousiasme unanime avec lequel il était accueilli dans le cénacle de Domingo Del Monte n'était plus et sans le ferme soutien de ces hommes de lettres, sa timidité naturelle reprit le dessus, il se replia peu à peu sur lui-même. En 1845, la répression sanguinaire de O'Donnell anéantit toute la bourgeoisie noire, intellectuels et autres personnalités, condamnant à l'exil une certaine élite blanche, flambeau de l'abolitionnisme cubain, réduisant ainsi les fondements d'une potentielle union entre ces deux communautés, d'une ère de liberté et de démocratie universelle. Pour Manzano, liberté se fit tristement silence.

J'ai visité l'une des plus célèbres plantations sucrières, *Manaca Iznaga*, devenue aujourd'hui un monument national, ouverte au tourisme. Après une succincte présentation du domaine et de son ancien fonctionnement, l'accent est clairement mis sur le présent et la vente de l'artisanat local, entre autres – fines dentelles et maracas, qui n'arrivent cependant pas à oblitérer complètement l'omniprésence de ce gigantesque mirador, destiné à la surveillance acharnée des anciens esclaves, symbole de la suprématie blanche.

[125] Idem, p.117

Ce fut également en ce lieu, en bordure d'une voie de chemin de fer, que je croisai pour la première fois, des joueurs de dominos rassemblés autour d'une table de fortune, où seul le jeu semblait importer. Manzano aurait certainement apprécié la simplicité et l'harmonie de cette scène cubaine :

Un autre témoignage direct de ce lourd passé, faisant part du métissage, réalité indéniable au cœur des plantations du sud des Etats-Unis, celui décrit par Frederick Douglass, célèbre abolitionniste noir-américain de la fin du XIX^{ème} siècle, dans son quatrième mémoire *The Life and Times of Frederick Douglass*, "*Here I found myself in the midst of a group of children of all sizes and of many colors, black, brown, copper colored, and nearly white."*[126] Il fera lui-même allusion à ses origines 'métisses', bien qu'il n'en eût jamais la confirmation :

[126] Frederick Douglass, *The Life and Times of Frederick Douglass: A Will to be Free*, Start Publishing LLC, 2012, pp.10-30

> (…) I am happy to attribute any love of letters I may have, not to my presumed Anglo-Saxon paternity, but to the native genius of my sable, unprotected, and uncultivated mother – a woman who belonged to a race whose mental endowments are still disparaged and despised.[127]

Ce bel hommage au génie pur et authentique de sa mère noire, illustre tous les préjugés raciaux de la suprématie de l'homme blanc qui s'octroie tous les droits, dont celui de posséder non seulement le corps, mais aussi l'accès au monde des lettres. A Cuba, le grand nombre de métisses et leurs quelques avantages, n'ont pas empêché l'éclatement de révoltes d'esclaves qui prenaient plusieurs formes. La première était le suicide, très répandu déjà lors de la traversée de l'Atlantique. La seconde était la fuite, ce qui était assez fréquent. Des chasseurs de primes ou *rancheadores* se trouvaient dans chaque ville, accompagnés de hordes de chiens, honnis par les *cimarrones*. La troisième était la rébellion, ces mouvements se produisirent dès l'arrivée des premiers esclaves africains qui s'allièrent aux Amérindiens révoltés ou à d'autres forces venant d'Europe, comme les Français en 1538. Afin d'éviter la montée des révoltes, les prêtres dominicains, dont Juan Matienzo œuvrant au Pérou en 1570, écrit dans les archives administratives, de ne jamais tenter de changer les coutumes indiennes brutalement, mais de les observer, puis de s'y accommoder si l'on veut réussir à les gouverner.

1.2.2 Entre syncrétisme endémique et crainte d'une révolution noire

C'est dans cet esprit que tout au long du XVI^{ème} siècle, les prêtres encourageront les Africains, esclaves et libres, à mélanger leurs croyances ancestrales avec celles de l'Eglise catholique. Les cales des négriers, n'ont pas seulement transporté des millions d'hommes et de femmes, mais également leurs dieux, leurs langues, et leurs mémoires. Deux cents ans plus tard, à Cuba, des confréries religieuses africaines étaient vivement encouragées par l'Evêque Monseigneur Morell de Santa Cruz, qui dut faire face à une révolte d'esclaves en 1730 dans la mine d'El Cobre. Le *Día de los Reyes* devint un jour de fête célébré par différentes ethnies africaines qui choisissaient leurs chefs, les déguisaient, et se mettaient à boire, danser et faire résonner leurs tambours. Ces fameux tambours qui hantèrent des générations de planteurs.[128]

[127] Idem. p.35
[128] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, 2001, pp.26-27.

La *Santería* a de profondes racines au cœur de l'histoire de l'île. Les ancêtres divinisés étaient appelés *orishas*, dans l'un des cultes les plus répandus à Cuba, le culte de *la Regla de Ocha Ifá*, où les grands prêtres *Babalawos* interprètent les oracles du dieu de la chance et de la sagesse *Orula* pour les Lukumi, nom des premiers adeptes, les esclaves.[129] Ce culte est plus connu sous le nom de la *Santería*, terme hérité des colons espagnols qui désignaient ainsi 'le culte des saints' pratiqué par les esclaves noirs.[130] Leurs croyances immémoriales constituèrent un unique refuge spirituel et un soutien moral face au déracinement violent du commerce triangulaire. Les rites de la *Santería* ne se transmettent qu'oralement et ont évolué au fil des siècles, s'adaptant aux besoins d'une société créole en perpétuel mouvement. La *Santería* est aussi l'un des aspects les plus mystérieux de la culture cubaine, ce culte du secret doit son origine à l'interdiction des traditions animistes africaines dès les débuts de l'époque des grandes plantations coloniales de canne à sucre. En effet, entre les XVII^{ème} et XIX^{ème} siècles, afin de dissimuler leurs croyances aux autorités espagnoles, les esclaves africains ont secrètement associé, masqué chacun de leurs *orishas* derrière un saint catholique. Mais, d'après certaines rumeurs, il semblerait que l'Eglise catholique aurait, à un moment donné, encouragé les prêtres à ajuster les croyances africaines aux pratiques catholiques afin d'élargir leur influence. Ainsi, les deux traditions religieuses se sont mêlées, donnant naissance à un syncrétisme étonnant, à une fusion caribéenne. Grâce à ce jeu de double, cette mise en scène affûtée, les croyances africaines ont pu marquer d'une profonde empreinte les rites religieux, mais aussi la musique, la danse, et la cuisine de Cuba.

Ainsi, malgré les risques de rébellion à grande échelle, une aristocratie sucrière s'affirme à Cuba, les riches propriétaires se rendent en Europe, d'où ils rapportent tapis orientaux, peintures italiennes, verrerie et vaisselles françaises. Leurs somptueuses demeures deviennent la fière vitrine de La Havane qui se voit surnommée le 'joyau des Caraïbes', ville de dentelles, de *rejas* (grilles en fer forgé), de vitraux et décorations arabisantes. Les rues sont pavées de granit acheté à la Nouvelle-Angleterre symbole d'un commerce en plein essor, entamant une relation privilégiée avec les Etats-Unis qui influencera une grande partie de l'histoire moderne cubaine. Cette vie de luxe et de confort réservée aux riches créoles reflète

[129] *La Regla de Ocha Ifá*, 'religion des orishas', culte de l'Ifá, interprétation des oracles par les grands prêtres de la Santería, les Babalawos, avec le *Palo Monte* ou *Regla Mayombé* (culte des morts), pour lequel on utilise des herbes, coquillages et autres à des fins magiques, ainsi que la société secrète de secours mutuel réservé aux hommes *Abakuá*, dont les *diablitos* exécutent des danses rituelles, sont les cultes d'origine africaine les plus diffusés à Cuba.

[130] Ce culte polythéiste, représenté par cette vaste famille d'*orishas* a été reconstituée à partir des souvenirs lacunaires d'esclaves provenant des royaumes du Dahomey, du Togo et du groupe ethnolinguistique Yoruba, présent dans le sud-ouest du Nigeria, où les trafiquants d'humains ont fait fortune.

un ‘choix’, ou plutôt une emprise, celle de l’appât du gain sur la peur. De l’autre côté du détroit de Floride, Frederick Douglass nous laisse entrevoir cette opulente existence menée par la famille du maître sur sa plantation au Maryland :

> Immense wealth and its lavish expenditures filled the Great House with all that could please the eye or tempt the taste. (…) Here were gathered figs, raisins, almonds and grapes from Spain, wines and brandies from France, and teas of various flavor from China, and rich, aromatic coffee from Java, all conspiring to swell the tide of high life, where pride and indolence lounge in magnificence and satiety.[131]

Au cours d’une année passée en Caroline du sud, dans le cadre d’un échange interuniversitaire avec *The College of Charleston*, j’ai pu visiter quelques-unes des plus ‘célèbres’ plantations de la région, devenues aujourd’hui des sites touristiques. La beauté de leurs parcs nous ferait presque oublier la première nature de ces lieux. Quelques cases en briques rouges au bout d’une longue allée de chênes verts témoins de plusieurs siècles nous rappellent cependant ce sombre passé, avant de poser les yeux sur la demeure cossue de Boone Hall :

[131] Frederick Douglass, *The Life and Times of Frederick Douglass: A Will to be Free*, Start Publishing LLC, 2012, p.36

Frederick Douglass nous décrit également les rares occasions pour les esclaves de s'amuser, autant que faire se peut, à travers la musique et la danse créées pendant les quelques fêtes autorisées par le maître, tout en insistant sur le caractère éphémère de ces moments de légèreté, de respiration somme toute indispensables à l'esprit humain :

> We are sometimes told of the contentment of the slaves and are entertained with vivid pictures of their happiness. We are told that they often dance and sing; that their masters frequently give them wherewith to make merry; in fine, that they have little of which to complain. I admit that the slave does sometimes sing, dance, and appear to be merry. But what does this prove? It only proves to my mind, that though slavery is armed with a thousand stings, it is not able entirely to kill the elastic spirit of the bondman.[132]

Des décennies plus tôt à Cuba, on retrouve une société taraudée par ces questions de droit à la liberté, à l'expression, et aux loisirs. En effet, quelques planteurs cubains, dès la fin du XVIII[ème] siècle autorisent parfois leurs esclaves à fêter certains événements religieux, où ils se mettent à danser au son des tambours, tout en priant que ces rythmes frénétiques ne soient pas des signaux appelant à la révolte, qui reste rare et très sévèrement réprimée à Cuba. Cependant, la terreur d'une rébellion massive et organisée restera quasi constante dans la conscience collective de l'élite blanche cubaine, surtout depuis la sanglante révolution noire de Saint-Domingue menée par Toussaint Louverture et Jean-Jacques Dessalines.[133]

---

[132] Frederick Douglass, *Selected Speeches and Writings*. Edité par Philip S. Foner, adapté par Yuval Taylor, Library of Congress, 2001, p.168

[133] François Toussaint, plus connu sous les noms de Toussaint Louverture ou Spartacus haïtien, réalise à 50 ans passés le rêve des Lumières en arrachant la liberté des esclaves aux planteurs de Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti). Cette guerre de libération, la première qui arrive à ses fins, survient dans la colonie la plus riche de l'hémisphère occidental. Le 27 novembre 1791, trois commissaires amènent de Paris un décret par lequel l'Assemblée nationale revient sur l'égalité des droits accordée le 15 mai précédent aux hommes de couleur nés de parents libres. Du coup, les mulâtres libres se rangent du côté des esclaves noirs. La guerre civile menace de se généraliser quand survient un nouvel ordre de Paris : par la loi du 4 avril 1792, la Législative accorde la citoyenneté à tous les libres. Au terme de ces volte-face successives, qui excluent toujours la libération des esclaves, toute la colonie sombre dans l'anarchie. Le surnom de *L'ouverture* ou Louverture s'ajoute à son nom en raison de la bravoure avec laquelle il enfonce les brèches ! La colonie française, troublée par la guerre civile, se voit qui plus est assaillie par les Espagnols et les troupes de Toussaint Louverture d'un côté, la flotte anglaise de l'autre. Le général en chef Étienne Laveaux obtient de la Convention qu'elle consente enfin à voter le décret d'abolition de l'esclavage qui permettra de rallier les Noirs. C'est chose faite le 16 pluviôse An II (4 février 1794). Toussaint combat désormais aux côtés du général Laveaux avec le grade de général de division. Il chasse les Anglais, devient le gouverneur de la colonie, encourage les planteurs à revenir et oblige ses frères de couleur à travailler comme salariés dans les plantations. Fort de ses succès, il s'empare de la partie espagnole de l'île et se désigne Gouverneur général à vie le 8 juillet 1801, avec le droit de désigner son successeur. N'ayant plus qu'un lien virtuel avec l'ancienne métropole, il administre son île en toute indépendance et conclut même des accords de commerce avec les États-Unis et la Grande-Bretagne. A Paris, le Premier Consul Bonaparte n'accepte pas les velléités autonomistes de Toussaint Louverture et son irritation déborde quand il reçoit de celui-ci une lettre intitulée : «*Du Premier des Noirs au Premier des Blancs*». Décidé à le remettre à la raison, il lui envoie une puissante armée de 25.000 hommes.

En effet, les Cubains esclavagistes seront terrifiés par les récits d'horreurs des réfugiés français de la Haïti voisine, dans les années 1790. Ces planteurs de café et de sucre ont débarqué sur les plages de Santiago, affamés, et hantés par les massacres raciaux, les sacrifices vaudou et le vacarme des tambours africains. L'armée napoléonienne a été vaincue sur les rives de cette jeune république noire, désormais libre et indépendante, et les Cubains blancs frémissent à l'idée que leur île ne suive ces aspirations indépendantistes. Ceci explique en grande partie pourquoi au début du XIX^{ème} siècle, toutes les possessions espagnoles du Nouveau Monde se révoltent avec succès contre la domination coloniale, sauf Cuba et Porto Rico. A La Havane, seul le silence fait écho aux mouvements indépendantistes menés par des leaders comme Simón Bolívar et José San Martín. La ville devient même la principale rampe de lancement militaire aux nombreuses tentatives espagnoles pour reconquérir un empire en lambeaux. La Havane avait d'ailleurs déjà été utilisée comme point de rendez-vous pour organiser et préparer les flottes militaires en partance pour le continent nord-américain, lors de la guerre d'indépendance des colonies anglo-américaines entre 1775 et 1783. Certains royalistes anglo-américains viendront même se réfugier sur l'île. Tandis que sur le continent, l'esprit révolutionnaire avait gagné plusieurs segments de la population, parmi eux les Noirs libres, les Amérindiens, et les immigrants blancs sous contrats de travail. Les Noirs libres devenaient de plus en plus nombreux au début du XIX^{ème} siècle. En effet, pendant la Guerre d'Indépendance, beaucoup ont obtenu leur liberté en s'échappant ou en choisissant de se battre du côté des forces Britanniques ou de celles des rebelles américains. Tous les états, à l'exception de la Caroline du Sud et de la Géorgie, promettent la liberté aux esclaves qui s'engageraient contre les tuniques rouges. Ainsi, plusieurs rebelles patriotes influencés par les débats sur les principes républicains de liberté et d'égalité invoqués contre l'oppression britannique influencèrent plusieurs états, comme le Rhodes Island, le Connecticut, et la Pennsylvanie dans leur décision de supprimer l'importation de nouveaux esclaves dans leurs territoires. Suite à leur victoire, les uns après les autres, les états du nord, interdisent l'esclavage et des sociétés abolitionnistes se développent, faisant pression sur le Sud. Une fois leur indépendance acquise, tous les Etats-Unis, à l'exception de la Géorgie et plus tard de la

---

Le 2 mai 1802, Toussaint Louverture, traqué, est arrêté à la suite d'une dénonciation de son lieutenant Jean-Jacques Dessalines, et incarcéré au fort de Joux, dans le Jura, l'un des endroits les plus froids de France. Victime du froid et du dénuement, il ne tarde pas à tomber malade et mourir.
Entretemps, à Saint-Domingue, les Noirs se sont une nouvelle fois soulevés après qu'ils eussent appris le rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe. Sous la conduite de Dessalines et Christophe, ils vont avoir raison des troupes de Leclerc et Rochambeau. En devenant indépendante le 1er janvier 1804, Haïti consacre la victoire posthume de Toussaint Louverture. Cf. *Toussaint Louverture, une biographie* de Pierre Pluchon. Fayard, 1989 et Fabienne Manière, Herodote.net.

Caroline du Sud, mirent fin au commerce d'esclaves. Cependant, les décennies suivantes, le cours du coton ne connaît aucune baisse et le Sud profond dépend de plus en plus d'une économie de plantations basée sur l'esclavage, de la marine marchande et du commerce avec la Nouvelle Angleterre et le reste du monde. C'est pourquoi, les planteurs sudistes, malgré une terreur grandissante d'une révolte massive, décidèrent de maintenir cette *étrange institution*.[134]

Ainsi, l'histoire de la Caraïbe se voit ainsi fortement touchée par la première révolution noire qui prit le pouvoir sur Saint Domingue, en 1791. Cette révolution aura de nombreuses conséquences pour Cuba, le commerce et l'industrie sucrière française sont en ruines, Napoléon se tournera désormais vers la culture de la betterave en Europe. L'industrie sucrière britannique ne va guère mieux en Jamaïque, ainsi le prix du sucre double sur les marchés européens entre 1788 et 1795. Les planteurs cubains en profitent et s'enrichissent. C'est pourquoi tant d'exilés français fuient Saint Domingue et se rendent à Santiago de Cuba, où leur expertise sera valorisée. Ils apportèrent avec eux deux danses traditionnelles, le passe-pied et la contre-danse, les perruques poudrées et les fines toilettes parisiennes. Leurs esclaves apportèrent des croyances et pratiques vaudou, un savoir-faire pour les cultures de café et de sucre, des techniques qui serviront à mettre sur pied les plus grandes raffineries sucrières de Cuba. Après la chute d'Haïti et de Saint Domingue, Cuba prospère rapidement. Le recensement de 1792, mit pour la première fois en évidence, une majorité nette de la population noire et métisse, mais le Capitaine-Général Arango n'était pas inquiété, convaincu qu'il pouvait importer un nombre illimité d'esclaves, puisque les autorités cubaines auront toujours des troupes militaires, des chasseurs de prime et leurs chiens pour écraser toute rébellion potentiellement dangereuse, ce qui se produisit en 1795. Une conspiration avait été menée par un Noir libre Nicolás Morales, qui demandait l'égalité entre tous les hommes, l'annulation de toute imposition, ainsi que la distribution aux esclaves des terres sur lesquelles ils travaillaient. Cette conspiration noire fut l'une des premières révolutions agraires radicales, ainsi que la première évocation de l'indépendance de l'île.[135]

Cuba s'est toujours distinguée par rapport à d'autres sociétés esclavagistes, dès le XVII^{ème} siècle, certains noirs libres s'étaient établis dans différents commerces, surtout dans les villes. Certains travaillaient dans la blanchisserie, la charpenterie, la maçonnerie, la couture, la fabrication de cigares… Malgré une majorité de planteurs qui niait le droit de

[134] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, pp.28-32
[135] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, pp.56-60

coartación, les noirs et les mulâtres étaient bien plus nombreux à Cuba qu'en Virginie en 1860. Beaucoup de maîtres libéraient leurs enfants métis. Les plus éduqués réussissaient à se faire une place dans l'administration, dans les universités ou même accéder à certaines professions libérales. Quelques prêtres catholiques étaient métis. Le XIX^{ème} siècle verra aussi la naissance d'une génération de poètes noirs et mulâtres, dont Plácido, de son vrai nom Gabriel de la Concepción Valdés.[136] Cependant au cours de ce même siècle, le pourcentage de noirs libres dans l'armée diminua par peur d'une mutinerie. En 1860, la répartition démographique entre les communautés noires et métisses et la communauté blanche était rééquilibrée, pour la première fois en soixante ans, il y avait plus de blancs à Cuba. Plusieurs facteurs entraient en jeu, une croissance naturelle endémique, une augmentation de l'immigration espagnole, une hausse des prix des esclaves, et bien sûr la guerre de Sécession qui déchira les Etats-Unis pendant quatre années de 1861 à 1865, dont l'armistice sonna le glas de l'esclavage sur le territoire états-unien. Sans oublier les prémisses de la révolution industrielle, dont la mécanisation de la production sucrière a réduit la nécessité d'une large main d'œuvre.

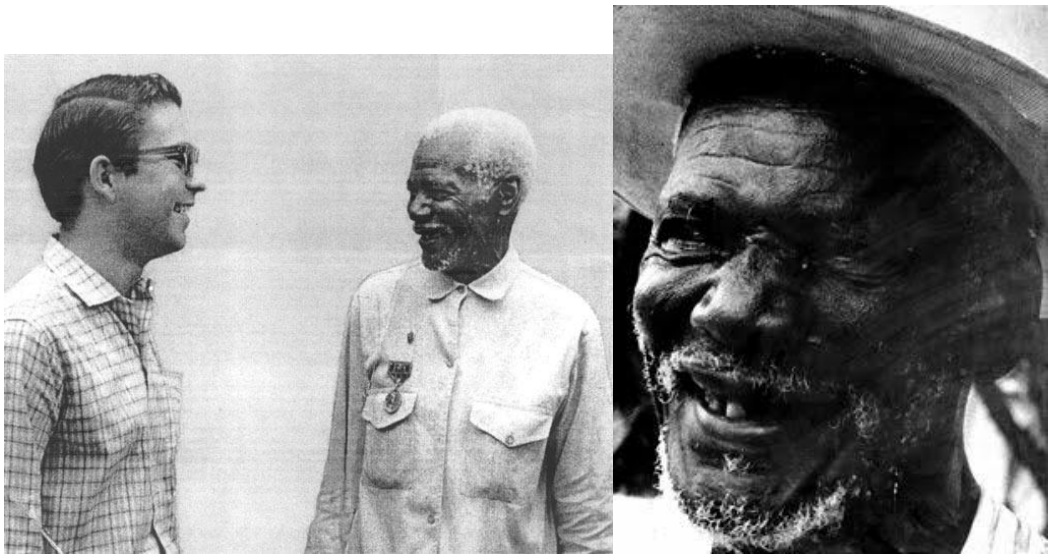
1.2.3 Esteban Montejo : mémoire conté d'un ex-*cimarrón*

La réalité cubaine est bien complexe, car sur certaines plantations, les cultures et croyances religieuses yorubas et congolaises s'expriment ouvertement lors de cérémonies, danses, et jeux qui parfois se mélangent avec certains éléments de la religion catholique. Esteban Montejo, esclave sur la plantation *Flor de Sagua* dans les années 1860, 1870 décrit dans ses mémoires contées à Miguel Barnet, le culte de *mayombé*, auquel des contres-maîtres blancs participent. Esteban Montejo était un *cimarrón* dans la Cuba coloniale et sucrière. Il a cent quatre ans lorsqu'en 1963 Miguel Barnet, jeune écrivain et ethnologue de La Havane, le découvre grâce à un entrefilet de presse et décide d'enregistrer ses souvenirs au

[136] Diego Gabriel de la Concepción Valdés, né à La Havane le 18 de Mars de 1809 et exécuté le 28 de juin 1844, mieux connu sous le pseudonyme Placido. Ce poète afro-cubain est considéré comme l'un des plus importants représentants du romantisme à Cuba. Il a collaboré à *Aurora de Matanzas*, *El Pasatiempo*, et *l'Echo de Villaclara*. La majorité de ses poèmes est de caractère populaire et dédiée aux fêtes de famille. Son œuvre décrit la vie quotidienne de l'île à son époque. Ses poèmes sont reconnus pour leur profondeur, leur pouvoir qualité et de la culture des enseignants comme José María Heredia, qui l'a reconnu comme un grand de la poésie créole, mais mis en évidence par l'inspiration et la naturalité de ses vers. "Placido" pseudonyme avec lequel il a signé ses œuvres, était le poète d'une plus grande acceptation et la diffusion à Cuba, en plus d'être considéré comme l'un des initiateurs de criollismo et siboneyismo dans le mouvement lyrique cubaine. Parmi ses œuvres les plus connues sont La Cane Fleur, A Gesier, la fleur d'ananas, Xicotencatl, Fleur de café , à un ingrat et le poème qui dit au revoir à la vie avant d' être abattu.

magnétophone. Ce n'est pas seulement la vie dans les *barracones* des plantations, la fuite dans les montagnes, les appels à l'indépendance, la guerre de Cuba contre les Espagnols qu'il ressuscite au fil de son mémoire. Il égrène des descriptions des corvées journalières, des châtiments, des cérémonies et jeux, de la sorcellerie, et des superstitions. [137] Ainsi, tout commença avec la curiosité d'un chercheur, d'un anthropologue cubain qui s'est un jour penché sur le quotidien des esclaves cubains dans les *barracones*, paradoxalement à la fois maison et prison. Miguel Barnet faisait partie d'une équipe de recherches sur les baraquements, un lieu qui avait toujours attiré son attention, car il voulait savoir comment vivaient les esclaves dans ceux-ci, de quoi ils parlaient, à quoi jouaient-ils ou ce qu'ils mangeaient, des questions qui sont partiellement décrites dans certains livres d'histoire. Mais c'était en 1963 et peu de personnes vivantes pouvaient répondre à ses nombreuses questions. A la recherche de cette mémoire en perdition, Barnet tombe sur le journal *El Mundo* qui avait publié une entrevue d'Afro-Cubains centenaires. L'un d'eux s'appelait Esteban Montejo, il disait avoir 103 ans et non seulement avait-il été esclave, mais également *cimarrón*. Le jeune anthropologue lui rendit visite dans le Foyer du Vétéran. C'est ainsi qu'a commencé une série de rencontres qui dura trois années et qui se convertiront plus tard en *Biografía de un cimarrón :*

[137] Note de contre-couverture Miguel Barnet - *Esclave à Cuba* (Biographie d'un cimarrón)/ Trad.de Claude Couffon.- Gallimard, 1967. Miguel Barnet - né à la Havane en 1940 - a publié plusieurs livres de poèmes, dont le plus connu est *la Sagrade Familia* (1967). Son dernier recueil - *Carta de noche (1982)* - réunit une série de promenades poétiques dans différentes villes d'Europe et dans une Havane peuplée des souvenirs de personnages familiers ou historiques. Mais Miguel Barnet est surtout connu comme un des grands artisans du « roman-témoignage », une symbiose de littérature et d'ethnologie.
En 1967, il publie *Biografia de un cimarron* (traduit en français sous le titre de *Esclave à Cuba)* , qui va connaître un énorme succès dans le monde entier et qui relate la vie d'Esteban Montejo, un Noir qui a cent sept ans à l'époque, ancien esclave fuyard, ancien soldat de la guerre d'indépendance contre l'Espagne. Le livre était si riche, si foisonnant qu'il a inspiré un opéra, que certains de ses passages ont donné naissance à des chansons populaires et qu'on en a tiré plusieurs pièces de théâtre. On y découvrait un regard original et complexe sur le monde, une vitalité, une science de la nature et des hommes qui échappaient en grande partie à nos critères habituels. Cf. www.lettresdecuba.cult.cu

 [138]

Cette publication fut d'emblée transgressive, de par sa vision critique de l'histoire de la patrie et de son intention de la raconter depuis l'intérieur. L'esprit rebelle de Montejo transpire tout au long de ce récit qui a su humaniser cette période de trafic de vies loin de la douceur du mets commercial qui en était la source – le sucre. Le jeune anthropologue-poète Miguel Barnet explique sa démarche : « *Les êtres humains ne sont pas un bloc de granit ou une unité scellée, se sont des personnes qui ont des vertus et des défauts, se sont des êtres humains. J'ai voulu donner cette image de l'histoire depuis un personnage considéré comme marginal par l'historiographie bourgeoise, hégémonique ou, comme quelqu'un qui a qualifié ce segment caché de gens sans histoire* ».[139] Esteban Montejo ne connut jamais ses parents, il reçut toutes sortes de sévices corporels quand il était enfant, c'est pourquoi à l'âge de 14 ans il décide de fuir vers la montagne et devenir *cimarrón*, il le restera jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1886. La plupart des histoires contées par Esteban Montejo au cours de ces trois années ont été notées dans des carnets puis réécrites. Barnet explique la nature hybride de son approche entre transmission orale et transposition écrite, il confesse ainsi : « *Je n'ai pas menti, je n'ai rien inventé, il est vrai que j'ai recréé le livre littéralement, car Esteban parlait en monosyllabes ; cela aurait été un témoignage très stérile. J'ai donc utilisé mes astuces comme écrivain et poète, j'ai lu ce qu'Alejo Carpentier qualifiait comme écriture gnomique et j'ai construit le livre* ».[140] Il ajoute également que tous les témoignages sont une œuvre de création dès le moment où ils sont édités et assemblés dans un tout cohérent. Puis il insiste aussi sur le fait qu'aucunes des pensées de son interlocuteur, ni aucune de ses histoires

[138] Courtoisie de l'UNEAC
[139] www.lettresdecuba.cult.cu
[140] www.lettresdecuba.cult.cu

n'ont été déformées dans le processus. Esteban Montejo raconte ses premiers pas dans cette vie en demi-teinte :

> Je serais né sur la plantation de Santa Teresa, bien que je n'en sois pas vraiment sûr. (…) Je me souviens qu'il y avait des négresses nourrices qui s'occupaient des petits créoles et leur donnaient les repas. (…) Tous les esclaves vivaient dans *les barracones*. Ces logements ont disparu et personne ne peut plus savoir comment ils étaient faits. (…) Les maîtres avaient beau dire que c'étaient de « petites tasses d'or », les esclaves n'aimaient pas y vivre. Ils étouffaient d'être enfermés là. (…) Celui de *Flor de Sagua* abritait à peu près deux cents esclaves de toutes couleurs. Les bâtiments s'alignaient sur deux rangs qui se faisaient face avec un portail au milieu de l'un d'entre eux et un gros verrou qui barricadait les esclaves pendant la nuit. (…) Tous avaient un sol de terre battue, sale comme une bauge à cochons. Là-dedans on pouvait dire qu'il n'y avait pas de ventilation moderne. Un trou dans le mur de la chambre ou une lucarne avec des barreaux c'était tout. Les esclaves n'aimaient pas vivre dans de telles conditions parce que l'enfermement les asphyxiait.[141]

Les détails égrainés par Esteban insufflent paradoxalement de la vie à ce récit d'une vie aliénée par un système déshumanisant, qui a déraciné des générations d'Africains, héritiers de cet exil entamé plus de trois cents ans auparavant. De ses rencontres et entretiens avec Esteban Montejo, puis de ses recherches ultérieures, Miguel Barnet identifie ainsi trois composantes de l'identité cubaine :

> La sève première, fondamentale, est espagnole, à commencer par la langue. Malgré toutes les modifications, toutes les variantes, tous les ajouts que nous lui avons apportés, notre langue reste celle de Cervantès. Par ailleurs, la majorité de la population cubaine est blanche, mais il y a 43 % de métis, à l'origine desquels se trouve l'esclavage africain, qui a contribué de façon notoire à donner une ligne particulière à notre culture, non seulement du point de vue esthétique ou ethnologique, mais également du point de vue de notre conception du monde : la structure familiale, le matriarcat cubain, toutes ces choses nous les devons en grande partie au courant africain. Ces deux courants ont opéré une symbiose et de cette transculturation nous sommes nés, nous, les Cubains.[142]

Dans *Cimarrón,* ces courants sont à la fois marqués sous leur aspect littéraire et ethno-historique. Mort en 1973, à 113 ans, Esteban Montejo, qui a également connu les 14 premières années de la révolution castriste, aura été le témoin de tout un siècle d'histoire cubaine :

[141] Miguel Barnet, *Esclave à Cuba* (Biographie d'un cimarrón)/ Trad.de Claude Couffon, Gallimard, 1967, pp.58-70
[142] www.lettresdecuba.cult.cu

> Les vieux qui conservaient encore frais le souvenir de l'autre guerre ont fait celle de l'Indépendance. (…) Avec courage mais sans enthousiasme En passant dans un parc, j'ai vu qu'on avait perché Gomez sur un cheval de bronze. Je suis descendu encore un peu dans le même parc et j'ai vu qu'on avait mis Maceo sur un autre cheval de bronze. La seule différence, c'est que Gomez regardait vers le Nord et Maceo vers le peuple. Cela, tout le monde doit le comprendre. C'est la clef même de notre histoire. Je passe mon temps à le répéter, car on ne peut cacher la vérité. Je peux mourir demain, je marcherai jusqu'au bout la tête haute. Mais si le ciel m'en laissait le temps, je raconterais tout. Car, autrefois, à l'époque où j'allais nu et sale dans les bois et où les soldats espagnols étaient propres comme des sous neufs et bien armés, il fallait se taire. Maintenant, non ![143]

Cette fougue du conteur enfin libre donne le ton à ce mémoire à deux voix, l'une protagoniste du récit, l'autre maître de l'écriture, de la cristallisation sur papier d'une tradition et d'une vie jusque-là orales. La mémoire d'Esteban Montejo a ainsi sauvé de l'oubli certains rituels et coutumes, la magie et le savoir des *mayomberos*, sorte de chamans africains, qui ont traversé les siècles et étaient respectés, souvent craints par l'homme blanc :

> Moi, j'ai connu deux religions africaines dans les *barracones* : la religion lucumi et la conga. (…) On mettait une *nganga* ou grande « casserole » au milieu de la cour. (…) Les vieux lucumi se retranchaient dans les pièces des *barracones* et ils libéraient quelqu'un du mal qu'un autre leur faisait. Les vieux lucumi aimaient avoir leurs statues de bois, leurs dieux. Ils les gardaient dans le *barracón*. (…) L'autre religion c'était la religion catholique. Celle-ci c'étaient les curés qui l'introduisaient – elle vient donc bien de l'extérieur selon le « mouvement » de déplacement extérieur-intérieur explicité auparavant, mais pour rien au monde ils n'entraient dans les *barracones* de l'esclavage. Ils avaient un air sérieux qui ne cadrait pas avec les *barracones*. (…) Le lucumi et le congo ne s'entendaient pas bien non plus. Ils différaient par leurs saints et leur sorcellerie. (…) Beaucoup d'altercations étaient évitées parce que les maîtres s'échangeaient les esclaves.[144]

De translations en transgressions, ces nombreux rites sacrés ont souvent donné lieu à certaines tensions, mais aussi paradoxalement en ont apaisé d'autres, comme le décrit Esteban Montejo, par un phénomène de vase communicant maintenant un équilibre chaotique. Ainsi, au fil des ans, de nouvelles traditions culturelles afro-cubaines se sont ainsi manifestées, entremêlant le souvenir, la rémanence d'une Afrique ancestrale et le quotidien des plantations, donnant naissance à un folklore créole.[145] Quant à l'œuvre de Barnet, elle englobe et décline cet arc fabuleux et un peu chaotique de la culture cubaine, tels les affluents de grands fleuves,

[143] Miguel Barnet, *Esclave à Cuba* (Biographie d'un cimarrón)/ Trad.de Claude Couffon.- Gallimard, 1967, p.92
[144] Miguel Barnet, *Esclave à Cuba* (Biographie d'un cimarrón)/ Trad.de Claude Couffon.- Gallimard, 1967, pp.45-48
[145] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, NYC, Penguin Books, 2003, pp.105-109

les minorités ethniques qui ont contribué à dessiner le profil de la population cubaine : Chinois, Haïtiens, Jamaïcains, juifs d'Europe centrale, Japonais, sans oublier les *moros* (les Syriens, les Libanais, toute une population issue du Proche-Orient). Miguel Barnet a ainsi contribué à travers ses romans-témoignages à donner voix aux marginaux comme Esteban Montejo, souvent dans l'ombre du discours officiel. Son témoignage prend place au cœur d'une sorte de grand chant choral en mineur. Les planteurs d'origine espagnole dansaient le quadrille, tandis que leurs esclaves congolais dansaient les premières rumbas. Comparé à leurs cousins de Virginie, le régime alimentaire des esclaves cubains était un peu plus riche et varié, à base de bananes, de plantains, de patates douces et de riz. Par ailleurs, les esclaves malades n'avaient plus aucune valeur, d'où la présence quasi systématique de docteurs sur les plantations. Dans les villes, certains quartiers voyaient des clubs et des bars afro-cubains se développer et servir de lieux de rendez-vous pour différents réseaux d'entre-aide pour les noirs récemment libérés. Ces clubs étaient également des centres culturels où s'organisaient des cérémonies religieuses, ainsi que les festivités de l'Epiphanie et du carnaval de Mardi Gras.

1.2.4 Chinois sous contrat : projections diasporiques d'un autre continent

Il n'y aura qu'un pas entre la poussée abolitionniste cubaine et l'emploi de centaines de milliers de travailleurs sous contrats venus de l'Empire du milieu. L'écrivain José Antonio Saco fut ainsi expulsé de Cuba pour avoir promu des idées abolitionnistes, qui désormais dominaient les Caraïbes britanniques. Saco était le rédacteur en chef d'une nouvelle revue, *The Revista Bimestre Cubana*, qui rencontrait un franc succès auprès de la jeunesse cubaine. Dans un de ses célèbres articles, il développe l'idée que le commerce d'esclaves était une sérieuse menace pour l'avenir de Cuba, et ce malgré sa méfiance envers les Noirs. Saco avait fait le calcul que des travailleurs libres seraient réellement moins onéreux que les esclaves. Il défendait l'idée que le gouvernement espagnol continuait à soutenir le commerce d'esclaves à Cuba, puisque plus la population noire était importante, plus les Cubains blancs auraient besoin de la présence de l'armée espagnole. Cet article devint la principale raison pour laquelle Saco fut contraint de s'exiler. Au cours de l'année de 1843, plusieurs révoltes d'esclaves eurent lieu, notamment à Cárdenas, sur les chantiers de construction du chemin de fer, d'autres brûlèrent les champs de canne à sucre à Santa Ana. En 1844, environ 4000 révoltés, parmi eux 2000 Noirs libres, 1000 esclaves et quelques blancs furent tous arrêtés

trahis par une femme esclave. Parmi les condamnés, se trouvait Placidó, le poète mulâtre.[146] Les conséquences directes de ces révoltes furent l'abolition des régiments noirs et métis dans les milices, ainsi que l'éradication de la petite bourgeoisie noire de Matanzas, dont le poète Manzano qui abandonna son art, suite à son emprisonnement. De nouvelles restrictions visaient les cérémonies religieuses d'origines africaines, dont certaines furent interdites. Exilé à Paris, Saco publia en 1845, *La Supresión del Tráfico*. Le nombre d'esclaves importés à Cuba diminua. Certains pensaient que les révoltes furent fomentées par des planteurs afin d'augmenter le prix des esclaves. Peu de temps après ces révoltes, connues sous le nom de *La Escalera*, le Ministre des Affaires étrangères américain, Daniel Webster, reçut un communiqué d'un des planteurs cubains exilés, Domingo del Monte, lui confirmant la détermination de ses pairs concernant le projet d'annexion. Domingo del Monte s'inscrivait dans cette génération de planteurs cubains qui avait envoyé leurs fils dans de prestigieuses écoles américaines. Ils avaient créé des liens avec cette société, notamment avec certaines loges maçonniques.[147]

A la fin des années 1850, puis dans les années 1860, quelques planteurs cubains espéraient remplacer leurs esclaves par des ouvriers blancs sous contrat. Dès les années 1830, Pedro José Morillas encourageait le développement d'une main d'œuvre blanche. Selon lui, plusieurs alternatives à l'esclavage des noirs s'offraient aux Cubains, notamment les nombreux vagabonds qui sillonnaient l'île. Fraîchement arrivés de l'Andalousie et de la Galice, ces saisonniers étaient attirés par la promesse de hauts salaires dans les provinces les plus riches. Les lois d'immigration encourageaient leur venue afin de rééquilibrer la composition raciale de l'île. Certains immigrés arrivaient des îles Canaries en tant qu'ouvriers sous contrat, ils s'engageaient à travailler pour une personne ou une entreprise pour un nombre fixe d'années. Le recensement de 1861 compte 41 661 ouvriers blancs libres travaillant aux côtés d'esclaves noirs pendant la saison des moissons.[148] Certains Irlandais étaient venus travailler sur le réseau de chemins de fer, mais étaient plus onéreux. C'est pourquoi, les planteurs cubains s'étaient d'abord tournés vers l'Amérique du sud, où ils avaient employé des ouvriers du Yucatán. Mais très rapidement, une autre source de main d'œuvre bon marché et efficace allait devenir de plus en plus compétitive : la Chine.

[146] Hugh Thomas, p.126
[147] Hugh Thomas, p.128
[148] Hugh Thomas, pp.113-114

A partir des années 1840 et pendant une vingtaine d'années, 140 000 ouvriers arriveront de cette lointaine contrée. Entre 1840 et 1842, le pays traverse les avatars de la Guerre de l´Opium, qui joua un rôle important dans son ouverture vers le monde extérieur. A la fin de cette guerre eut lieu l´exode de ces hommes, surnommés *coolies*. C´est ainsi qu'entre 1842 et 1855 commença un nouvel échange commercial entre la Chine et les différentes villes situées sur les côtes de l´Océan Pacifique. En outre, sur le continent asiatique, la pénurie des terres de culture accélère l'émigration vers la Californie, le Pérou, le Brésil et la Guyane Britannique, sans oublier l'île de Cuba. Ainsi, le 3 juin 1847, les 260 survivants du premier groupe d'immigrants chinois débarquent à La Havane.[149] Ces Chinois en condition de pauvreté extrême acceptaient un contrat léonin, sous lequel ils étaient réduits à l'état d'esclave pendant huit ans en moyenne. Ils étaient envoyés sur les plus grandes plantations, où ils recevaient environ vingt à trente cents par jour. Le recensement de 1861 en dénombre 34 834, dont seulement 57 femmes, celui de 1877 en répertorie 40 261.[150] Vers 1860, il est intéressant de noter que d'autres immigrants chinois, libres et de classe sociale supérieure, arrivent de Californie, où ils avaient été attirés par la ruée vers l'or de 1849 et d'où un certain nombre a dû fuir contenu d'une recrudescence de violences racistes. Ils arrivèrent ainsi du continent américain, devenu escale-tremplin vers l'île-destination finale, à rebours d'une grande majorité des trajectoires migratoires entre Cuba et les Etats-Unis. On suppose que durant cette période, près de 150 000 Chinois sont arrivés, mais leur nombre a rapidement diminué en raison des mauvais traitements, des maladies et des suicides toujours plus fréquents. Les travailleurs chinois étaient considérés et traités comme les esclaves noirs, soumis à des systèmes de travaux forcés et à de cruelles punitions. Ainsi, certaines rumeurs circulèrent jusqu'en Chine quant aux conditions inhumaines subies par leurs ressortissants. C'est pourquoi, en 1873, le gouvernement impérial chinois envoie des inspecteurs du travail sur l'île. Dès l'année suivante, le trafic de travailleurs chinois sous-contrats sera interdit. Cependant, il faudra attendre l'abolition générale de 1886, pour que la majorité des esclaves noirs et les Chinois, Yucatecos et Galiciens soient libérés de leurs contrats. En résulte un phénomène unique concernant une communauté de travailleurs sous-contrat, de nombreux Chinois se battront aux côtés des Mambises pour libérer l'île du joug espagnol.

[149] Environ 13% des travailleurs chinois partis pour Cuba meurent pendant la traversée, ou peu de temps après leur arrivée. En vertu de leur contrat qui les paye un salaire de misère, très peu auront les moyens de rentrer un jour au pays. Cf. Kathleen M. López. *Chinese Cubans: A Transnational History*. The University of North Carolina Press, 2013, pp.83-84

[150] Kathleen M. López, *Chinese Cubans: A Transnational History*, p.78

Par ailleurs, en vertu de leur contrat qui les rémunère un salaire de misère, très peu auront les moyens de rentrer un jour au pays à l'autre bout du monde. De plus, à partir de 1870, ceux qui survivent à la durée de leur contrat sont autorisés à rester sur l'île. Ils seront nombreux à se marier avec la population locale métisse, puisque la loi leur interdit de s'unir avec des Cubaines blanches. Une communauté sino-cubaine voit ainsi le jour, dont la majorité se concentre dans le *Barrio Chino*, qui deviendra rapidement le plus important de toute l'Amérique latine. Cependant, la plupart travaillait dans les champs, les constructions de chemins de fer, et les usines, mais beaucoup commencèrent également à ouvrir leurs épiceries, restaurants, et blanchisseries dans la capitale. Armando Choy Rodríguez raconte sa trajectoire personnelle, et les méandres de ses origines au cœur de cette diaspora chinoise-caribéenne :

> My father was born in China, coming to Cuba in 1918, I believe. He was brought over by his uncle, who owned a store in Palos, in Havana province, and had a lot of money. My father is an unusual case. He came to Cuba, went back to China, and then returned again. Among the Chinese who emigrated to Cuba, this was very rare. Clearly, he would not have been able to do this if his uncle hadn't had money. At home, when I was growing up, we spoke only Spanish. My father used to say that you didn't learn to speak Chinese unless you studied it at school. My mother, who wasn't Chinese, was a very hard-working Cuban woman.[151]

Ce témoignage illustre la naissance d'une famille métisse sino-cubaine entre une île et un continent aux antipodes des Amériques. Armando se souvient également que la langue espagnole fut sa langue maternelle, d'autant plus prégnante lorsque la mère est d'origine cubaine, comme ce fut le cas pour la majorité de ces familles. Il poursuit sur sa vie au cœur de la foisonnante campagne cubaine, ainsi que sur la trajectoire familiale marquée de succès économiques, qui n'est pas sans rappeler les promesses du rêve américain, décliné ici à la 'sauce' caribéenne :

> I was born in 1934 in the town of Fomento, in what was then Las Villas province. (…) The Fomento area was quite rich in agricultural and mineral resources, perhaps the richest in Cuba. There were two sugar mills. It was a major tobacco-and coffee-growing region, and still is. (…) Fomento had a big Chinese community, a few of them quite powerful economically. A number of the large businesses were owned by Chinese. My godfather, along with another Chinese man, owned Fomento's baseball stadium, for example. He also owned a number of stores and houses. After 1959 my godfather's

[151] Armando Choy, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong, *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution.* Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.26

> property interests were adversely affected by the social measures of the revolution and he left for the United States.[152]

Il est intéressant de noter qu'Armando avait un parrain, signe de son appartenance à l'église catholique, puis de voir qu'il était issu d'une famille plutôt aisée, tout comme Fidel Castro et le Che. La référence au baseball est un autre clin d'œil à ces moult frottements interculturels propre aux Caraïbes. C'est ainsi qu'au cœur de ce Tout-Monde archipélique, de l'île de Cuba, une nouvelle cuisine caribéenne émerge, fusion des traditions culinaires créoles et chinoises, dont voici deux enseignes, la première à La Havane, la seconde à New York City :

La communauté développe également ses propres organisations et associations sociales, lieux de transmission de mémoire ancestrale, comme le *Chung Wah* Casino fondé en 1893, qui continue à œuvrer via des programmes d'éducation destinés aux Sino-cubains. Sío Wong, un Sino-cubain raconte à Mary-Alice Waters dans son entretien comment le *Chung Wah* Casino a joué le rôle de temple et passeur de mémoire à travers les décennies : '*Chinese societies like the Chung Wah casino have tried to rescue the cultural traditions of the Chinese community. But it's been difficult, since nearly all the children of Chinese are fully integrated into Cuban society.*'[153]

A la fin du XIX^{ème} siècle, une nouvelle vague d'immigration chinoise arrive, de nouveau en provenance de la Californie. Ils viennent à Cuba afin de s´établir surtout dans des domaines productifs et de services :

[152] Armando Choy, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong, *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution.* Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.27
[153] Armando Choy, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong, *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution.* Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.72

> They were shopkeepers primarily. But the Chinese community was far from homogenous. It was divided between rich and poor. There were very rich merchants and businessmen who were quite powerful economically. There was a Chinese-owned bank. There was a Chinese Chamber of Commerce. There were Chinese millionaires. There was one millionaire who built a house by the Almendares River that is now the Pavo Real Restaurant. It's an exact replica of a house in Hong Kong, on the banks of the Pearl River, which belonged to the man's father.[154]

Il est intéressant de noter le phénomène de réplication d'établissements de pierre, sorte de palimpseste architectural, répétition que l'on retrouve entre La Havane des années 1950 et le Miami des années 1960. Par ailleurs, beaucoup de Sino-cubains des générations précédentes vont participer au mouvement insurrectionnel contre l'Espagne et ont rejoint l'armée des Mambis.[155] Armando Choy, Gustavo Chui et Sío Wong qui ont partagé leurs souvenirs avec Mary-Alice Waters, sont trois généraux cubains d'origine chinoise qui ont joué un rôle décisif lors de la révolution, ci-dessous une marche sino-cubaine en soutien à Castro en 1960 :

156

Sío Wong explique à Mary-Alice Waters combien la révolution a profondément changé le paysage politique de l'île :

> What's the difference of Chinese in Cuba and other countries of the diaspora? The difference is that here a socialist revolution took place. The revolution eliminated discrimination based on the color of a person's skin.

[154] Armando Choy, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong, *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution*. Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.69
[155] Kathleen M. López. *Chinese Cubans: A Transnational History*, 2013, p. 42
[156] Rassemblements des membres du Chinese New Democracy Alliance à La Havane, le 2 septembre 1960, en récation aux efforts états-uniens d'aligner les gouvernelments latinos-américains contre Cuba. Cf. *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution*. Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.24

> Above all, it eliminated the property relations that create not only economic but also social inequality between rich and poor. That's what made it possible for the son of Chinese immigrants to become a government representative, or anything else? Here discrimination – against blacks, against Chinese, against women, against the poor – was ended.[157]

La conviction socialiste de Sío Wong fait écho aux principes de José Martí, père de la nation. Cette représentation idéaliste de la société cubaine post-castriste ne gagne pas l'unanimité. En outre, dès les années 1950 et suite à la révolution castriste, la communauté chinoise s'amenuise, paradoxalement dû à de nombreux départs vers la Chine. En effet, la révolution castriste a rapproché les deux nations. Fidel Castro mit un terme aux relations diplomatiques avec Taiwan en 1960 et reconnut le régime de Mao Tse Toung. Mais ce rapprochement ne dura pas longtemps, les liens spéciaux entre Cuba et l'Union soviétique, ainsi que les critiques ouvertes de Castro sur l'invasion chinoise du Viet Nâm en 1979 ont fini de les éloigner. Il fallut attendre les années 1980, lors des réformes économiques chinoises pour voir s'accroître le commerce et les visites diplomatiques. Ainsi, à partir des années 1990, la Chine devint le second plus important partenaire économique de l'île, après le Venezuela. Au cours de ces années et de la décennie suivante, plusieurs chefs politiques chinois sont venus successivement afin de développer et multiplier des accords d'échanges commerciaux et technologiques. D'ailleurs, en tant que membre permanent du conseil de sécurité aux Nations Unies, la Chine s'est depuis longtemps opposée à l'embargo américain.

On estime aujourd'hui la population sino-cubaine, à environ 430 personnes dans toute l'île, dont 220 résident dans la capitale. La majorité a plus de 80 ans et vit dans le quartier chinois, *el barrio chino* de La Havane, ci-contre des joueurs de majong, cousin éloigné des dominos, loisir national cubain de prédilection :

[157] Armando Choy, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong, *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution.* Ed. Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005, p.75

158

Certains de leurs enfants et petits-enfants continuent à faire vivre les commerces du quartier. La communauté asiatique actuelle est également témoin des différentes actions menées par le gouvernement cubain, dont certaines visent à relancer l'ancien plus grand et prospère quartier chinois de l´Amérique latine, avec notamment la construction d'une nouvelle arche, haute comme un édifice de cinq étages, considérée comme l'une des plus monumentales hors de la Chine. Elle marque l'ancienne entrée du *Barrio Chino*, sur la rue *Amistad*, à l'angle de *Dragones*. Financée par les autorités chinoises, elle fut inaugurée le 16 février 1999, à l'occasion de la nouvelle année lunaire. Ci-dessous également l'ancienne entrée donnant sur la rue commerçante du quartier, *Zanja* :

L'évolution des relations entre Beijing et La Havane illustre la volonté de la Chine de coopérer avec l'Amérique latine et les Caraïbes en général.[159] La trajectoire récente des relations entre la puissance chinoise et l'île peut, à certains égards, faire écho à la longue relation d'attraction/répulsion entre la puissance américaine et Cuba.

[158] www.scmp.com/week-asia/.../lost-cuba-chinas-forgotten-diaspora

[159] Cubanisimo.net. Publié en octobre 2015

Chapitre 2 – Cuba, Etats-Unis : 'intimes étrangers'

2.1 Convergence d'intérêts, divergence d'identités

Ce fut pendant la Révolution française et les Guerres Napoléoniennes que Cuba connut de grandes fluctuations dans les tarifs du sucre. En 1805, de l'autre côté de l'Atlantique, la Bataille de Trafalgar mit à mal la marine espagnole et rendit toute communication entre l'Espagne et ses colonies américaines très difficile. Cuba dépendit alors des navires américains pour les arrivages de produits alimentaires. Cependant, en 1807, Thomas Jefferson, le président des Etats-Unis, contrarié par de lourdes pertes financières causées par le conflit européen, fit voter un embargo qui interdisait tout commerce entre les belligérants, par conséquent les échanges cubains-américains furent réduits de moitié. On comprend dès lors la mainmise états-unienne sur la région, en prenant des décisions lourdes de conséquences, notamment pour Cuba. Ce premier embargo devient un précédent qui sera ainsi plus aisément réitérable lors de prochaines tensions dans la région, notamment celui lancé par les Etats-Unis directement contre Cuba en 1962, qui malgré quelques récentes relaxations reste encore en vigueur. L'embargo de Jefferson fut abandonné deux années plus tard, mais avant cela en 1808, Jefferson lança pour la première fois un thème récurrent dans l'histoire commune de ces deux nations : la volonté des Etats-Unis d'acheter Cuba, comme pour répéter leur expérience avec le territoire de la Louisiane acheté à Napoléon pour $15 millions, vaste territoire que la France avait repris à l'Espagne en 1800.

Puis d'autres changements de drapeaux concernèrent la Louisiane et la Floride, cette dernière fut vendue aux Etats-Unis par le biais du Traité de Adams-Onís signé en 1819, qui donna lieu à de multiples migrations, superpositions nationales, sources de nombreux frottements et confrontations dans la région. Les colonies de l'est et de l'ouest de la Floride étaient restées loyales aux Britanniques lors de la Guerre d'Indépendance américaine et le Traité de Paris de 1783 rendit les territoires de Floride aux Espagnols. Ainsi, des immigrants américains commencèrent à s'installer dans la partie ouest de la Floride. En 1810, ces colons américains se rebellent contre l'Espagne et déclarent leur indépendance. Le président américain, James Madison et son Congrès profitent de cet incident pour acquérir la région, connaissant les grandes difficultés que traverse l'Espagne suite à l'invasion napoléonienne. Les Etats-Unis affirment que cette portion occidentale de la Floride, s'étirant du fleuve

Mississippi aux rivières de Perdido, fait partie de l'achat de la Louisiane de 1803.[160] La fin des Guerres Napoléoniennes relança la production et le commerce du sucre et du café. Les échanges entre Cuba et les Etats-Unis s'intensifièrent rapidement à partir de 1815. Le libre-échange soumis à des droits de douanes fut autorisé par les Espagnols en 1818. Cette ouverture permit aux marchands cubains un accès légal et permanent au marché exponentiel des Etats-Unis. Cuba prenait alors part à la révolution industrielle et attirait de plus en plus d'immigrants, qui ne venaient plus seulement d'Espagne. A partir de 1815, un nombre grandissant de marchands américains s'installaient à La Havane, Trinidad, Matanzas et Santiago. De Louisiane arrivait un grand nombre de Français et d'Espagnols. Le port de Cienfuegos doit son existence à cette immigration française, dont le premier maire fut Luis de Clouet. Les Américains avaient un sérieux avantage par rapport aux Espagnols, car ils étaient exemptés des droits de douane.[161]

[160] A partir de 1815, de sérieuses négociations furent entamées à Washington, avec la mission de Don Luis de Onís de rencontrer le Ministre des Affaires Etrangères américain James Monroe. Cependant, celles-ci ne furent résolues qu'après James Monroe ne devint président, assisté de son Ministre des Affaires Etrangères John Quincy Adams. Bien que les relations entre les Etats-Unis et l'Espagne se compliquèrent lors des luttes indépendantistes des colonies espagnoles ; les Espagnols suspectaient, en effet, les Américains de soutenir ces mouvements rebelles. Puis en 1818, la situation s'envenima de plus bel lorsque le Général Andrew Jackson prit d'assaut les forts militaires espagnols de Pensacola et Saint Marks ; son raid contre des esclaves fugitifs alliés à la tribu Seminole avait été autorisé, car ils représentaient une menace grandissante pour la Géorgie. Le Général Jackson, réputé pour son fort tempérament, fit exécuter deux citoyens britanniques accusés d'avoir encouragé cette alliance. L'administration Monroe était sur le point d'abandonner Jackson, seul face à cet incident diplomatique, mais ce dernier fut défendu par John Q. Adams qui arguait de la nécessité de contenir et de contrôler les Amérindiens et les esclaves fugitifs, puisque les Espagnols n'y parvenaient pas. Adams prit également conscience de la popularité des actions de Jackson contre les Seminoles auprès des Américains, ce qui renforçait sa position vis-à-vis de l'Espagne. Il profita de l'action militaire de Jackson pour demander à l'Espagne, soit de réussir à maintenir l'ordre dans l'est de la Floride, soit de céder également cette dernière aux Etats-Unis. Les Ministres Onís et Adams conclurent un accord qui stipulait que l'Espagne céderait à la fois l'est et l'ouest de la Floride, sans aucune compensation financière. Cependant, les Etats-Unis s'acquittèrent d'une dette de $5 millions pour les dommages causés par les rebelles américains. Ainsi, le Traité de Onís-Adams, aussi connu sous le nom de Traité Transcontinental fut ratifié en 1821, il définit les frontières entre les Etats-Unis et l'Espagne le long des territoires acquis lors de l'achat de la Louisiane. L'Espagne renonce également aux territoires du nord-ouest sur la côte Pacifique. En retour, les Etats-Unis reconnaissent la souveraineté espagnole au Texas.

[161] Entre décembre 1818 et novembre 1819, Cuba accueille 1332 immigrants, dont 416 Espagnols, 389 Français, 126 Américains, 65 Anglais, et quelques Portugais, Allemands, Irlandais, Serbes et Francs-Maçons. Cf. Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, NYC, 2001, p.64

2.1.1 Projets annexionnistes *in situ* et *ex situ*

Alors que le gouvernement espagnol faisait face au démantèlement de son empire.[162] Il est intéressant de voir que la majorité des jeunes républiques latines choisirent d'abolir l'esclavage. Malgré ce contexte, les Etats-Unis seront parmi les premiers à reconnaître l'existence de ces nouvelles nations voisines. C'est pourquoi, le gouvernement espagnol, bien que réformiste, ne voulait surtout pas contrarier les propriétaires terriens de son 'joyau' de la Caraïbe. L'exception cubaine réside aussi dans cette position de piédestal en cette période de forts troubles géopolitiques, l'île en devint quasi liminale, l'une des ultimes frontières, limites de l'empire espagnol aux Amériques. Dans ce contexte très mouvementé, les riches propriétaires cubains auraient, sans doute, préféré suivre la Floride et entrer dans l'Union nord-américaine afin de maintenir l'esclavage plutôt que de devenir indépendant. En d'autres termes, si Madrid avait insisté pour que l'interdiction britannique du commerce d'esclaves soit respectée, les planteurs cubains auraient souhaité être annexés. Ainsi, paradoxalement l'élite créole cubaine dépendait des structures et autorités coloniales qu'elle aspirait à supprimer.[163] C'est pourquoi Bernabé Sánchez, originaire de Camagüey et représentant de plusieurs planteurs, se rendit à Washington en septembre 1822 afin de conspirer l'annexion de Cuba.

Le cabinet présidentiel se réunit et John Q. Adams, écrit dans son journal, que John C. Calhoun et T. Jefferson sont tous deux très intéressés par cette proposition, car cela éloignerait deux dangers, l'un de voir Cuba tomber sous le joug britannique, l'autre de la voir mise à sac par une révolution noire.[164] Cependant, le cabinet américain refusa l'offre, trop inquiet des conséquences néfastes sur leurs relations avec la Grande Bretagne, mais une enquête fut menée afin de sonder l'opinion publique à La Havane concernant une éventuelle annexion. Dans une célèbre lettre, J. Q. Adams écrit à Hugh Nelson, l'ambassadeur américain en Espagne :

[162] Le Pérou obtint son indépendance en juillet 1821, suivi en septembre de la Déclaration d'Indépendance des Provinces Unies d'Amérique Centrale, puis en mai 1822, c'est au tour du Mexique de gagner son indépendance. Cf. Louis A. Pérez, Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*. The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.33.

[163] Et en 1817, l'Espagne céda à la pression britannique et accepta un traité stipulant la fin du commerce d'esclaves dans leurs colonies à compter de mai 1820. Mais dans les faits, le flux d'esclaves continua de plus bel via de multiples réseaux de contrebande. Cf. Louis A. Pérez, Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*. The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.33.

[164] John Quincy Adams, Diary 32, 21 March 1821 to 30 November 1822, Massachusetts Historical Society.

> Cuba … has become an object of transcendent importance to the commercial and political interests of our Union. Its commanding position … its safe and capacious harbor of the Havana…the nature of its productions and of its wants … give it an importance in the sum of our national interests with which that of no other foreign territory can be compared and little inferior to that which binds the different members of this Union together … It is scarcely possible to resist the conviction that the annexation of Cuba to our federal Republic will be indispensable to the continuance and integrity of the Union itself… There are laws of political as well as physical gravitation; and if an apple severed by the tempest from its native tree cannot choose but fall to the ground, Cuba, forcibly disjoined from its own unnatural connection with Spain, and incapable of self-support can gravitate only towards the North American Union which by the same law of nature cannot cast her off from its bosom.[165]

Cette lettre signifiait que les Etats-Unis conféraient à Cuba une importance géopolitique unique. L'île est située entre deux passages maritimes donnant accès au Golfe du Mexique, les Détroits de Floride au nord et celui du Yucatán à l'ouest. Il devint alors impossible pour l'expansion commerciale nord-américaine d'ignorer la position stratégique de Cuba. Daniel Webster, célèbre homme d'état américain et défenseur des intérêts maritimes de la Nouvelle-Angleterre après la Guerre de Sécession, résume les enjeux liés à l'avenir de l'île en 1826, en ces termes :

> Let us look at Cuba. It is placed in the mouth of the Mississippi. Its occupation by a strong maritime power would be felt in the first moment of hostility, as far up the Mississippi and the Missouri … it is the commanding point of the Gulf of Mexico. See, too, how it lies in the very line of our coastwise traffic, interposed in the very highway between New York and New Orleans.[166]

Cependant, les Etats-Unis étaient prêts à attendre, espérant acquérir l'île sans conflit ouvert. Alors qu'au même moment à Cuba se développait un nouveau et redoutable mouvement indépendantiste, mené par José Francisco Lemus, originaire de La Havane. Il rassembla un groupe nommé *Soles y Rayos de Bolívar*, en référence au célèbre Simón Bolívar, le grand libérateur des colonies espagnoles du continent.[167] Ce groupe fut mis en

[165] "To Hugh Nelson", Worthington Chauncey Ford, ed. Writings of John Q. Adams. Vol.7, 1820-23, p.369. New York: The Macmillan and Co, 1917

[166] Louis A. Pérez, Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*. The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.39

[167] Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar y Palacios, plus connu sous le nom de Simón Bolívar et surnommé le Libertador, né à Caracas au Venezuela, et mort le 17 décembre 1830 à Santa Marta en Colombie, est un général et homme politique vénézuélien. II est une figure emblématique, avec l'Argentin José de San Martín et le Chilien Bernardo O'Higgins, de l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique du Sud dès 1813. Il participa de manière décisive à l'indépendance des actuels Bolivie, Colombie, Équateur, Panama, Pérou et Venezuela. Bolívar participa également à la création de la Grande Colombie, dont il souhaitait qu'elle devînt une grande confédération politique et militaire regroupant l'ensemble de l'Amérique latine, et dont il fut le premier Président. Cf. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain,

place principalement par des Francs-maçons ciblant en premier lieu les étudiants et les Cubains blancs issus de milieux modestes, les encourageant à unir leur force avec la population noire, qu'elle soit libre ou encore soumise à l'esclavage. Au début de l'année 1823, une mission appartenant à ce groupe se rendit en Colombie afin d'organiser une révolution à Cuba avec l'aide de Bolívar. Leurs affiches de propagande avaient pour titre *Independencia o muerte*, célèbre slogan qui fut repris par Fidel Castro des décennies plus tard, sous la forme de *Patria o Muerte* que l'on pouvait toujours voir en 2012 sur le célèbre boulevard du Malecón qui longe la baie de La Havane :

José Francisco Lemus insistait sur le fait, qu'il ne désirait pas briser les liens d'amitiés et de sang, ni les liens linguistiques et religieux que les Cubains partageaient avec l'Espagne. Mais, il affirmait leur volonté de ne plus se soumettre et revendiquait leur identité et leur altérité en tant que *Sons of Cubanacán*. Selon lui, l'indépendance et la liberté de Cuba méritaient d'être reconnues à travers le monde. Il désirait également abolir les barrières entre les Cubains noirs et blancs, en prônant le fait que les Noirs étaient aussi des enfants de Dieu, il rappelait que les lois de Jésus étaient bel et bien républicaines.[168] Ces déclarations radicales, issues de la classe moyenne cubaine, sur une société multiraciale équitable, étaient contemporaines aux fomentations des plus puissants planteurs cubains concernant une éventuelle annexion par les Etats-Unis, dont la moitié sud était esclavagiste. Malgré l'effondrement constitutionnel du gouvernement espagnol en avril 1823, Lemus sera arrêté et emprisonné avec la plupart de ses hommes le 1er août 1823. Ceux qui seront passés à travers les mailles du filet, partiront en exil. Plusieurs esclaves se soulevèrent à la suite de ces

« Cuba », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL :http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[168] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, Penguin Books, NYC. 2001, p.66

arrestations, ils seront rapidement exécutés. Certains réformistes cubains, comme le prêtre abolitionniste Frère Félix Varela et le poète José María Heredia, fuiront également à l'étranger.[169] Suite à ces soubresauts révolutionnaires, 40 000 soldats espagnols furent envoyés sur l'île, soudainement envahie d'espions et d'informateurs à la solde du gouvernement.

L'intérêt particulier que suscitent les îles de Porto Rico et de Cuba semble aussi présent chez les Américains que chez les Espagnols. Il est alors intéressant de voir que le 2 décembre 1823, lors de son septième message annuel au Congrès des Etats-Unis, James Monroe, le président américain appartenant au parti républicain présente sa fameuse doctrine, pensée et rédigée par John Quincy Adams, son Ministre des Affaires étrangères. Cette doctrine caractérisera la politique extérieure des États-Unis à partir de 1823 jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Cette mesure condamne toute intervention européenne dans les affaires 'des Amériques' comme celle des États-Unis dans les affaires européennes. Les principes institués dans ce texte étaient plus particulièrement destinés aux puissances européennes – l'Amérique

[169] Né à la Havane, Félix Varela se destine à la prêtrise et poursuit ses études au séminaire Saint Carlos et Saint Ambroise, le seul séminaire de Cuba, et à l'Université de La Havane. Peu après, il rejoint le corps enseignant du séminaire et y enseigne la philosophie, la physique et la chimie. Dans un essai, il défendit l'abolition de l'esclavage à Cuba. À la suite de diverses prises de positions politiques, il doit s'exiler aux États-Unis et ne reviendra jamais à Cuba. En 1837, il est nommé vicaire général du diocèse de New-York, qui couvrait alors tout l'État de New York et la moitié nord du New Jersey. À cette place, il joue un rôle important dans la manière dont l'Église américaine gère l'afflux d'immigrés irlandais qui commencent alors tout juste à arriver. Son désir d'aider les gens dans le besoin, ajouté à sa facilité pour les langues, le pousse à apprendre l'irlandais pour communiquer plus facilement avec les arrivants. En 1841, il est nommé docteur en théologie au séminaire St. Mary à Baltimore dans le Maryland. Il meurt à Saint Augustine (Floride) le 25 février 1853 et y est enterré. Le 22 août 1912, presque soixante ans après sa mort, son corps est rendu à son pays d'origine et il est enterré à La Havane. Cf. Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

José María Heredia est un poète cubain, né à Santiago de Cuba le 31 décembre 1803 et décédé à Toluca (Mexique) le 7 mai 1839. Quand il était encore enfant, sa famille alla vivre à Saint-Domingue, où il passa la plus grande partie de son enfance. En 1818, de retour à Cuba, il commença ses études de droit à l'Université de La Havane, et les poursuivit l'année suivante au Mexique. Deux ans après avoir obtenu un doctorat en droit, il s'établit comme avocat à Matanzas. À cette époque, il avait collaboré à plusieurs journaux, dont *El Revisor* et dirigé la publication hebdomadaire *La Biblioteca de las Damas*. En 1823 alors qu'il était sur le point de publier une édition de ses poésies, il fut impliqué dans la conspiration appelée « *Los Soles de Bolívar* » et dut s'enfuir précipitamment aux États-Unis. En 1825, il entreprit son deuxième voyage au Mexique pendant lequel il écrivit son *Himno del desterrado* (Hymne de l'exilé). En 1836, après avoir publiquement rétracté ses idéaux indépendantistes, il fut autorisé à rentrer à Cuba. Heredia, est considéré comme l'un des meilleurs et l'un des premiers poètes cubains. On lui a décerné le titre de poète national et de chantre du Niagara en raison de l'ode qu'il a consacrée aux chutes entre les États-Unis et le Canada. Cf. Jean-Pierre Durix, Claude Fell, Jean-Louis Joubert, Oruno D. Lara, « Caraïbes - Littératures », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL :http://www.universalis.fr/encyclopedie/caraibes-litteratures/

du Nord et du Sud ne sont plus ouvertes à la colonisation. Ce discours unilatéral à l'encontre des empires coloniaux européens entame la tradition d'une politique étrangère nord-américaine qui paradoxalement assouvira les envies réitérées des Américains de s'approprier Cuba. Ce désir d'annexion qui avait été une nouvelle fois exprimé quelques mois plus tôt, le 24 octobre 1823, par Thomas Jefferson qui écrit à James Monroe :

> I candidly confess that I have ever looked on Cuba as the most interesting addition which could ever be made to our system of States. The control of which, with Florida Point, this island would give us over the Gulf of Mexico, and the countries and the Isthmus bordering on it, as well as all those whose waters flow into it, would fill up the measure of our political well-being.[170]

Mais les Etats-Unis ne purent acquérir Cuba et refusant de risquer une guerre ouverte contre l'empire britannique, ils adoptèrent une approche alternative : Cuba pouvait rester en-dehors de l'Union nord-américaine dans la mesure où l'île restait sous l'égide de l'empire espagnol. Cette position impliquait donc la défense nord-américaine de la souveraineté espagnole. Convaincus d'une inéluctable annexion, les Américains voulaient à tout prix éviter toute passation de pouvoir vers un tiers parti – la couronne britannique. Ils devaient, en effet, faire face à la menace constante de la présence si proche d'une puissance européenne mettant en péril l'accès aux voies naturelles, tels que le fleuve Mississippi et les détroits de la Mer Caraïbe. Cette anticipation d'une succession coloniale, dans laquelle les Etats-Unis remplaceraient l'Espagne à Cuba, dominera le reste du XIX^{ème} siècle. Dès 1823, Jefferson définira cette position spécifique – "*Guaranteeing Cuba's independence against all the world 'except' Spain would be nearly as valuable to us as if it were our own.*"[171] Il conseillera vivement James Monroe de s'opposer : "*with all our means, the forcible interposition of any power, either as auxiliary, stipendiary, or under any other form or pretext, and most especially, (Cuba's) transfer to any power, by conquest, cession or in any other way.*" L'ambassadeur américain en Espagne, John Forsyth, confirme cette même vision : "*We desire… no other neighbor in Cuba but Spain… The United States would do everything in their power, consistent with their obligations to prevent Cuba from being wrested from Spain.*"[172] Ce même homme, devenu Ministre des Affaires étrangères, réitérera sa promesse en 1840 : "*In case of any attempt, from whatever quarter, to wrest from (Spain) this portion of*

[170] Louis A. Pérez Jr., *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*, The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.39

[171] Louis A. Pérez, Jr., *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*, The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.40

[172] Louis A. Pérez, Jr., Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy, The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.41

her territory, she may securely depend upon the military and naval resources of the United States to aid her in preserving or recovering it."[173] De toute façon, comme Henry Clay, Ministre des Affaires étrangères, le reconnait en 1825, le gouvernement américain n'interviendra pas à Cuba, car il craint la rébellion des planteurs cubains, ainsi qu'une nouvelle révolution noire : '*This country prefers that Cuba and Porto Rico should remain dependent on Spain … This Government desires no political change of that condition. The population itself of the island is incompetent at present, from its composition and amount, to maintain self-government.*"[174] Il est intéressant de voir qu'à plusieurs reprises, lors de moments critiques, et ce tout au long du XIX^{ème} siècle, l'attitude de l'élite cubaine et celle de la classe dirigeante américaine convergeait et se mutualisait. Chacune craignait les tensions sociales, les révoltes raciales, et l'instabilité politique. Toutes deux semblaient pessimistes à l'idée d'une éventuelle indépendance, d'un gouvernement autonome. Elles soutiennent donc, le projet futur d'annexion par les Etats-Unis, et pour le moment l'autorité espagnole. Pour l'élite cubaine, ce rapprochement avec les Américains garantit le maintien d'un certain ordre, il défend la propriété privée et ses privilèges. Pour la classe dirigeante américaine, cette position assure la présence en filigrane d'un pouvoir européen affaibli et aisément remplaçable.

Aux Etats-Unis dans les années 1840 et 1850, le soutien à la cause expansionniste s'amplifie. En 1848, le président James Knox Polk, fort de sa victoire écrasante contre le Mexique, propose à l'Espagne 100 millions de dollars pour Cuba, mais en vain.[175] Six ans

[173] Louis A. Pérez, Jr., *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*. The University of Georgia Press, Third Edition, 2003, p.42

[174] Jaime Suchlicki, *Cuba: From Columbus to Castro and Beyond*. Potomac Books, Washington, 2002, pp.41-42

[175] La guerre américano-mexicaine (1846-1848) est déclenchée lorsque le Congrès américain vote l'annexion du Texas en 1845. Occasionnellement, des critiques contemporains l'ont surnommée ironiquement *Mr. Polk's War*. Cette guerre, ou plus justement l'annexion par les États-Unis des territoires mexicains, fut l'un des facteurs déclencheurs de la guerre de Sécession qui une douzaine d'années plus tard mettra les États-Unis à feu et à sang. La situation à la veille de la guerre est complexe : le Mexique s'étend depuis son indépendance en 1821 sur les territoires du sud-ouest des États-Unis actuels, c'est-à-dire approximativement les états de Californie, de l'Utah, du nord de l'Arizona, du sud-ouest du Wyoming et du Nouveau-Mexique. Le Mexique vient de perdre le Texas, qui, à la suite d'une révolte en 1836, s'est constitué en république indépendante puis a été incorporé aux États-Unis en 1845. Sur le littoral de l'océan Pacifique, les intérêts mexicains sont également menacés par les comptoirs russes.

Quelques centaines d'Américains sont déjà installés en Californie. Avant le début de la guerre, les États-Unis envoyèrent un diplomate à Mexico, dont la mission était d'acheter le Nouveau-Mexique et la Californie pour 25 millions de dollars. Le Mexique ne donna aucune réponse.

Le 24 avril 1846, un détachement fort de 2 000 cavaliers mexicains attaque une patrouille de l'US Army de 63 hommes sur le territoire contesté situé au nord du Rio Grande et au sud du Rio Nueces. (Affaire Thornton)

En février 1846, Polk envoie des troupes, commandées par le général Zachary Taylor, sur le Río Grande pour faire pression sur le gouvernement mexicain. C'est alors que Polk est informé de l'affaire Thornton qu'il considère comme un casus belli. Un message au Congrès du 11 mai déclare que « *le Mexique a envahi notre*

plus tard, le président Franklin Pierce, fait monter les enchères et propose 130 millions de dollars, également sans succès. Dans les années 1850, le mouvement *Young America*, rassemble de jeunes chefs politiques qui soutiennent activement les principes de liberté et de démocratie dans le Nouveau Monde. Parmi eux, William Walker projetait d'envahir le Nicaragua et John Quitman rêvait d'une annexion de Cuba afin de maintenir l'esclavage dans le Sud des Etats-Unis.[176] En 1854, les ambassadeurs américains en Espagne, France et Angleterre se rencontrèrent à Ostend, en Belgique et conclurent qu'il était urgent que les Etats-Unis renouvellent une offre pour l'achat de Cuba. Le Manifeste de Ostend avertissait l'Espagne que si cette dernière refusait de vendre l'île : "*then, by every law, human and divine, we shall be justified in wresting it from Spain if we possess the power.*"[177] Cela fait écho à l'expérience du Texas, lorsque des pionniers esclavagistes américains ont déclaré leur indépendance du Mexique en 1836, pour finalement être annexé en tant qu'Etat esclavagiste par les Etats-Unis en 1845.[178] Toujours en 1845, peu avant le vote par le Congrès de la loi

---

territoire et versé le sang américain sur le sol américain, j'invoque l'intervention urgente du Congrès pour qu'il reconnaisse officiellement l'existence de la guerre ».

Par le traité de Guadeloupe Hidalgo signé le 2 février 1848, le Mexique cède la moitié de leur territoire, pour $15 millions de l'époque, ce qui équivaut à environ $600 millions en 2000. Ce traité met fin aux hostilités, mais fut très humiliant pour les Mexicains. Cf. Claude Fohlen, Annick Foucrier, Marie-France Toinet, Universalis, « états-unis D'Amérique (Le territoire et les hommes) - Histoire », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/etats-unis-d-amerique-le-territoire-et-les-hommes-histoire/

[176] William Walker, né le 8 mai 1824 à Nashville dans le Tennessee et mort le 12 septembre 1860. C'était un aventurier, flibustier et soldat de fortune américain qui tenta de conquérir plusieurs pays d'Amérique latine au XIX^{ème} siècle. Il fut président du Nicaragua de 1856 à 1857 et fut mis à mort par le gouvernement du Honduras en 1860.

John Anthony Quitman, né le1er septembre 1799 à Rhinebeck, mort le 17 juillet 1858 à Natchez dans le Mississippi. Il était juriste puis militaire, il se distingua lors de la guerre américano-mexicaine. Alors qu'il occupe la fonction de gouverneur, il est approché par le célèbre flibustier vénézuélien Narciso López pour conduire une expédition sur Cuba en 1850. Il décline l'offre, désireux de remplir sa charge de gouverneur mais accorde son aide à López en vue d'obtenir du matériel et des hommes pour l'expédition. Cette dernière est un fiasco qui se termine par l'exécution de López par les autorités espagnoles de Cuba. Quitman en subit les répercussions, il est inculpé de violation de la loi de neutralité. Les charges contre lui seront finalement abandonnées. Cependant en 1853, c'est le président Pierce qui encourage Quitman à préparer une expédition de flibustiers sur Cuba. Les préparatifs sont pratiquement achevés, plusieurs milliers d'hommes sont prêts au départ, lorsqu'en mai 1854 l'administration fait machine arrière. Probablement se rend-elle compte qu'après le tollé soulevé par l'Acte Kansas-Nebraska, cette opération qui annexerait un territoire esclavagiste comme Cuba, causerait d'irréparables dommages pour le parti démocrate dans le Nord anti-esclavagiste. Cf. Claude Fohlen, Annick Foucrier, Marie-France Toinet, Universalis, « États-Unis D'Amérique (Le territoire et les hommes) - Histoire», Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/etats-unis-d-amerique-le-territoire-et-les-hommes-histoire/

[177] Extrait du Manifeste de Ostend, U.S Congress, House of Representatives, House of Executive Documents, No. 93, 33ème Congrès, 2ème session, pp.127-132

[178] Juste avant l'indépendance du Mexique, la Nouvelle-Espagne encouragea l'immigration sans restriction d'origine ou de religion dans la province du Texas. Les lois mexicaines furent plus contraignantes : les

d'annexion du Texas à l'Union, le journaliste John O'Sullivan plaide avec vigueur pour l'annexion sur la base d'un double argument téléologique et racial. La constance de l'expansion vers l'ouest des Etats-Unis ne peut ‘manifestement’ ainsi que traduire la volonté de la Providence de les voir s'étendre jusqu'au Pacifique voire sur l'ensemble du continent. Bien plus, la plus grande fertilité de la race anglo-saxonne et la pression migratoire qu'elle induit la destinent tout aussi ‘manifestement’ à se répandre jusqu'en Californie, au Mexique, et même au Canada. Au-delà de son ton messianique, ce texte vaut pour sa formulation sans ambiguïté d'un sentiment jusque-là diffus mais pourtant bien présent : l'idée que le continent nord-américain dans son ensemble est un territoire américain en devenir, et que le *telos* des Etats-Unis est de s'étendre de la côte Est à la côté Ouest :

> It is now time for the opposition to the Annexation of Texas to cease, (…). It is time for the common duty of Patriotism to the Country to succeed, or if this claim will not be recognized, it is at least time for common sense to acquiesce with decent grace in the inevitable and the irrevocable. (...) Why, were other reasoning wanting, in favor of now elevating this question of the reception of Texas into the Union, out of the lower region of our past party dissensions, up to its proper level of a high and broad nationality, it surely is to be found, found abundantly, in the

---

immigrants devaient pratiquer le catholicisme et apprendre l’espagnol. Ceux qui possédaient des terres avant l’indépendance purent les conserver, à condition qu’ils n’aient pas combattu aux côtés des Espagnols.

En 1821-1822, Moses Austin puis son fils Stephen F. Austin font s’implanter 300 familles au Texas. Ce premier groupe de colons anglo-saxons est connu sous le nom de *Old Three Hundred*. Les autorités attendaient d’eux qu’ils prennent la citoyenneté mexicaine et se convertissent au catholicisme. Cependant, les Anglo-Américains refusaient de devenir citoyen mexicain et cherchaient à vivre séparément des Mexicains. Elles constataient d’autre part, que les lois relatives à l’esclavage n’étaient pas respectées par les colons. Le Mexique abolit progressivement l’esclavage : en 1823.

Le 6 avril 1830, le président mexicain Anastasio Bustamante menaça le Texas d’une intervention militaire si l’esclavage n’était pas aboli. Pour contourner cette décision, beaucoup de colons anglo-américains convertirent leurs esclaves en « indentured servants » (« domestiques sous contrat ») à vie. Plusieurs esclaves furent importés illégalement des Antilles, de Cuba ou directement d’Afrique. Bustamante prit des mesures, puis interdit l’immigration américaine au Texas.

Le Texas devint par ailleurs un enjeu géopolitique pour les États-Unis : les spéculateurs américains convoitent les immenses terres du Texas et pensent y faire fortune. Le gouvernement voit dans l’annexion du Texas un moyen de maintenir l’équilibre entre états esclavagistes et abolitionnistes. En 1827, le président américain John Quincy Adams tente d’acheter le Texas pour un million de dollars, mais le président mexicain Guadalupe Victoria refuse son offre.

En 1832, Antonio López de Santa Anna mena une insurrection contre le président Bustamante. La centralisation et la dictature mises en place par Antonio López de Santa Anna provoquèrent le soulèvement de plusieurs provinces du Mexique en 1835. En 1835-1836, Samuel Houston fut nommé à la tête de l'armée texane pendant la guerre d'indépendance du Texas. Santa Anna décida de mener une expédition punitive destinée à anéantir la rébellion texane. Du 26 février au 6 mars, Santa Anna mena le siège de Fort Alamo, une ancienne mission occupée par les rebelles. Les 5000 soldats mexicains finirent par venir à bout des insurgés. Le 21 avril 1836, à la Bataille de San Jacinto, Sam Houston conduisit l'armée du Texas (environ 900 hommes) à la victoire contre une partie de l'armée mexicaine. Celui-ci dut signer le traité de Velasco le 14 mai 1836 établissant l’indépendance du Texas. Samuel Houston devint le premier président de la République du Texas, qui fut officiellement reconnue par le gouvernement américain en mars 1837, mais pas par celui du Mexique.

Le jeune État eut du mal à assurer ses frontières et demanda donc son rattachement aux États-Unis. Le Texas devint un État des États-Unis en 1845. Cf. Pierre Lagayette, L’Ouest américain. Réalités et mythes, Paris, Ellipses, 1997, p.30-40 ; Jacques Binoche, Histoire des États-Unis, Paris, Ellipses, 2003, pp. 98-110.

> manner in which other nations have undertaken to intrude themselves into it, between us and the proper parties to the case, in a spirit of hostile interference against us, for the avowed object of thwarting our policy and hampering our power, limiting our greatness and checking the fulfillment of our manifest destiny to overspread the continent allotted by Providence for the free development of our yearly multiplying millions.[179]

John O'Sullivan insiste sur le devoir naturel, la mission divine qui incombe au peuple américain de rester uni face à l'adversité extérieure, les querelles intérieures et poursuivre leur avancée vers l'ouest et au-delà afin d'accomplir les promesses d'une civilisation éclairée, et d'incarner le progrès. Cet esprit de conquête expansionniste trouve un soutien renouvelé chez les partisans cubains d'une future annexion chaque fois que les autorités espagnoles augmentent les droits de douane, ce qui, non sans ironie, n'est pas sans rappeler la révolution américaine. Par ailleurs, la cause annexionniste est non seulement promue sur l'île mais aussi aux Etats-Unis par des exilés cubains, qui établirent un *Consejo de Gobierno Cubano* à New York. Parmi eux se trouvaient les fils et filles d'une élite cubaine, qui était venue étudier, voyager pour finalement tisser de forts liens avec la culture et les institutions nord-américaines. Il était coutume pour les plus affluentes familles cubaines d'engager des gouvernantes venant d'Europe ou des Etats-Unis.[180] Ce qui n'était pas sans flatter la fierté nationale américaine, convaincue que ce désir d'union était partagé par toute la population cubaine, tout au moins par les classes qui pourraient diriger l'île, en définitive, celles qui comptaient à leurs yeux. L'expansionnisme américain se voulait synonyme de libération, de progrès, ainsi l'annexion serait pour les Etats-Unis la réalisation de leur destinée manifeste et pour Cuba l'accès à plus d'autonomie. Il est également intéressant de noter la variabilité des positions cubaines concernant l'annexion, la fusion potentielle de l'île avec les Etats-Unis tout au long du XIX^{ème} siècle :

> The attitudes of Cubans toward the United States, (…), were neither monolithic nor static. As a culture of exile and print developed in the antebellum period, some Cubans adopted expansionist positions, while others challenged the ascendancy of the United States and its slave-based economy. Thus, while the dominant strain in writings by Cuban exiles during the antebellum period is pro-U.S., heterogeneous and contradictory discourses circulated as a result of the complex relationships and political alliances prompted by U.S. expansionism and Spanish colonialism. The defining movement for Cuban exiles in the antebellum period was a series of expeditions known as 'filibustering'. (…) For Tolón, Villaverde, Zenea, and

[179] John O'Sullivan, "Annexation", United States Magazine and Democratic Review 17, no.1 (July-August 1845),
pp.5-10
[180] Hugh Thomas, *Cuba: A History*. Penguin Books, NYC, 2001, p.92

> others, the *filibustero* was a symbol of exiles' determination to oust Spain from the island.[181]

Tolón, Villaverde et Zenea publiaient des *filibustero newspapers* prônant la création d'une démocratie égalitaire sur l'île. En écrivant et publiant leurs papiers libertaires, ces hommes incarnaient l'esprit flibustier du cubain exilé, leitmotiv de leur histoire textuelle et militante. Ils entamèrent une longue réciprocité entre les deux nations, également illustrée par d'autres facteurs : *The development of newspaper publication by Cubans in the United States can be traced back to a long-standing two-way flow of economic, political, and cultural exchange between the United States and the island. U.S. travelers and investors made their way to Cuba, and the island's intellectual and economic elite reciprocated in kind.*[182] Ces nombreux articles révolutionnaires forment les premières couches de sédimentation, le terreau mémoriel de l'exil cubain aux Etats-Unis. Puis, dans l'éternel va-et-vient et jeu de miroirs entre l'île et le continent, la cause annexionniste s'était aussi développée à Cuba avec la fondation du *Club de La Habana* en 1847. Ce groupe organisa plusieurs conspirations, encouragées par la propagande venue des Etats-Unis. L'une des plus importantes fut celle fomentée par Joaquín de Agüero en 1851.

En 1847, John O'Sullivan se rendit à La Havane en compagnie du rédacteur en chef du *New York Sun*, Moses Yale Beach. Ils y rencontrèrent les membres du Club de La Havane, qui était connu comme le centre annexionniste cubain. A leur retour, ils lancèrent une campagne en faveur de l'achat de Cuba, qu'ils envisageaient comme l'achat de la Louisiane ou de la Floride, tel un véritable palimpseste d'acquisition territoriale. C'est ainsi qu'en juillet 1847, dans un numéro du *New York Sun*, M.Y. Beach proclama : *"Cuba by geographical position necessity and right …must be ours…give us Cuba and our possessions are complete: Cuba was the garden of the world, the key to the Gulf."*[183] Cependant, ce militantisme annexionniste perdit peu à peu de sa ferveur de chaque côté du détroit de Floride et à peu près au même moment, pour des raisons communes, en parfait reflet l'un de l'autre.

Les Etats-Unis devinrent, en effet, de plus en plus submergés par des conflits internes concernant l'esclavage. Et la question de l'acquisition de Cuba, qui fut quasi omniprésente depuis le début du XIX^{ème} siècle, se trouve également au cœur de ce débat houleux qui

[181] Rodrigo Lazo, *Writing to Cuba: Filibustering and Cuban Exiles in the United States*, Ed. Louis A. Pérez, The University of North Carolina Press, 2005, pp.5-6
[182] Rodrigo Lazo, *Writing to Cuba: Filibustering and Cuban Exiles in the United States*, Ed. Louis A. Pérez, The University of North Carolina Press, 2005, p.7
[183] Hugh Thomas, p.130

déchire les liens ‘sacrés’ de l’Union. En témoignent les deux dernières expéditions du flibustier vénézuélien Narciso López, qui furent initiées et financées par des Sudistes, avides d’annexer Cuba afin d’asseoir une fois pour toute la suprématie de l’économie de plantation. C’est pourquoi tout projet annexionniste semble suspect aux yeux des abolitionnistes du Nord. Puis les premiers coups de canon ne tardèrent pas à se faire entendre dans la baie de Charleston lors de la prise du Fort Sumter, première bataille de la Guerre de Sécession. Pendant ce temps, la situation évoluait également à Cuba. Un nouveau régime en Espagne exprima sa détermination à résister à la pression britannique d’abolir l’esclavage. Le commerce illégal d’esclave n’avait d’ailleurs jamais cessé et connut même une courte recrudescence.

De l’autre côté du détroit de Floride, sur le continent, James Buchanan, élu président en 1856 continua la politique expansionniste américaine. Lors de son discours d’investiture, il promit d’essayer de régler le problème de l’esclavage et d’annexer Cuba. Ainsi en décembre 1857, il devint le troisième président américain à tenter d’acheter l’île aux Espagnols endettés. Mais la somme requise ne fut pas rassemblée, malgré le soutien invétéré des Etats du Sud. Suite à cet échec, nombreux planteurs cubains se résignèrent à la gouvernance espagnole et entamèrent des négociations concernant de nouvelles réformes constitutionnelles, qui leur donneraient plus d’autonomie politique, à l’aune de leur pouvoir économique. Une première étape fut franchie avec la fondation du Club réformiste de La Havane, *el Círculo Reformista*. Ils désiraient les mêmes droits politiques dont jouissaient leurs ‘compatriotes’ espagnols. Tout comme les révolutionnaires américains face à l’empire britannique, ils accepteraient l’imposition, si acquise était leur représentation. Ils semblaient également conscients de la fin proche de l’esclavage, qu’ils espéraient abolir avec compensation financière. De plus, la fin des années 1860 fut synonyme de lois restrictives, de taxes toujours plus assommantes, mais surtout d’une importante récession économique. Tous ces problèmes réunis illustrent non seulement l’incapacité des Espagnols à gérer l’île, mais aussi leur contraignante présence, qui se voit plus prestement remise en cause par l’élite créole cubaine.

2.1.2 Luttes indépendantistes *in situ* et *ex situ*

Ainsi rapidement, des conspirations révolutionnaires se fomentent dans les provinces orientales. Les foyers révolutionnaires, tout comme en Espagne, étaient des loges maçonniques, plus nombreuses dans les provinces orientales, notamment à Bayamo. Ils échangeaient leurs idées avec un Club d'exilés formé à New York, nommé *La Société Républicaine de Cuba et de Porto Rico*, soutenu par les Américains abolitionnistes, qui assurait la publication de leur revue, *The Voice of America*, qui réclamait la liberté des Blancs et des Noirs. Une réunion secrète se tint sur la propriété de *San Miguel de Rompe* à *Las Tuñas*, présidée par Carlos Manuel de Céspedes.

Le 10 octobre 1868, Carlos Manuel de Céspedes prit les devants et libéra ses esclaves qu'il engagea immédiatement dans sa petite armée, d'environ 147 hommes. Acte fondateur d'un des pères de la patrie, c'est le coup d'envoi à la guerre de Dix ans, connu sous le nom de *El Grito de Yara*, cri cubain pour la liberté qui aura moult échos. L'un de ses proches Pedro Figueredo, se mit à chanter une chanson martiale qui devint plus tard l'hymne national cubain : "*Do not fear a glorious death, To die for the fatherland is to live ! /No temáis une muerte gloriosa, que morir por la patria es vivir.*" Cette révolte fut menée par des Blancs, rapidement rejoints par des mulâtres libres, puis des esclaves, symbole d'une lutte métissée pour la liberté. Cette première guerre d'indépendance cubaine fut à bien des égards, un conflit entre les planteurs créoles cubains et les récents immigrants espagnols, dont chaque nouvelle génération était source de tensions sous-jacentes, de déséquilibres internes. Ces vagues péninsuliennes, métropolitaines espagnoles venaient défier, remettre en cause l'identité îlienne cubaine en constante écriture.[184] Le malaise concernant la question de l'abolition définitive se faisait ressentir. Certains chefs rebelles, particulièrement la capitaine mulâtre Antonio Maceo insiste sur une complète émancipation. Autre élément paradoxal de la convention de *Guámairo* : les rebelles continuent à préférer une annexion par les Etats-Unis plutôt que l'indépendance. La crainte de l'insularité politique et commerciale se traduit par ce désir d'appartenir à cette nation voisine continentale. Le jeune capitaine mulâtre au fort

[184] La fin de l'année 1868 vit Céspedes et ses rebelles de l'Oriente organiser une république et nommer un nouveau parlement. Ils contrôlaient une poignée de villes et de plantations. Cependant, il n'avait pas anticipé le sentiment pro-espagnol parmi les riches Havanais. La plupart était des métropolitains, des immigrants récents, qui étaient prêts à se battre aux côtés de l'armée espagnole. En outre, les rebelles abandonnèrent toute négociation, lorsque l'un de leurs dirigeants, Augusto Arrango fut assassiné par des miliciens métropolitains. Suite à cet événement, tous les esclaves furent libérés, ce qui contraint Céspedes à rassembler une convention constitutionnelle à *Guámairo* en avril 1869. Ils mirent en place une Chambre des Représentants, et l'élurent président. Il fut conclu que les ex-esclaves devraient travailler pour leurs anciens maîtres en échange d'un salaire, de vêtements et de nourriture.

tempérament, Antonio Maceo, surnommé le Titan de bronze prit du gallon, ainsi que l'extraordinaire Dominicain Máximo Gómez, ex-commandant en chef de l'armée espagnole, rassemblèrent leurs *guerilleros* dans une proche collaboration. L'alliance de ces deux hommes illustre la force de certains liens et intérêts convergents inter-îliens et vingt années plus tard, associés avec José Martí, ils deviendront les hommes de l'indépendance cubaine dans les années 1890. Malgré ses réticences, en novembre 1869, Céspedes donna son accord pour encourager les esclaves à se soulever contre les Espagnols. José Martí, qui était encore écolier sera condamné à six mois de travaux forcés pour avoir écrit une lettre qui accusait de trahison un camarade de classe qui avait paradé avec l'armée espagnole. Les rebelles étaient toujours dans l'attente du soutien des Etats-Unis, qui n'est jamais venu, leitmotiv dans l'histoire des relations complexes entre les deux nations.[185] Cependant, il devint rapidement clair que le soutien financier des riches exilés cubains de New York se tarit. En outre, afin de contrecarrer ces projets indépendantistes, le Capitaine-Général Martínez Campos promettait des lopins de terre aux miliciens, et révolutionnaires déserteurs, ainsi qu'une égalité politique avec Porto Rico, et la libération des esclaves et des travailleurs sous-contrats chinois qui s'étaient engagés avec les rebelles.

Le 11 février 1878, un armistice fut finalement signé à *Zanjón*. Antonio Maceo, se rendit à *Baraguá* où il explique sa grande hostilité vis-à-vis du pacte de *Zanjón*, ainsi que ses différends avec les planteurs rebelles. [186] Notons que le Titan de bronze, reste aujourd'hui très présent dans la psyché nationale cubaine. Fut érigé sur la place de la Révolution de Santiago de Cuba, un monument gigantesque entièrement dédié à sa mémoire, inauguré en 1991. La prégnance des différents mouvements et héros révolutionnaires se concentre souvent sur de vastes esplanades parsemées dans de nombreuses villes de l'île, comme celle de Santiago qui peut accueillir jusqu'à 200 000 personnes. Ainsi, au centre de celle-ci, 'trône' la colossale statue de 16 mètres d'Antonio Maceo sur son cheval, invitant de la main à rejoindre le combat. Ce monument, complété par 23 barres de fer dressées représentant des machettes,

[185] Le Ministre des Affaires étrangères Fish sous l'administration de Grant de 1869 à 1877, conservait la volonté de ne pas complexifier la situation espagnole, qui devint une république suite à l'abdication du Roi Amadeo en février 1873. Les Etats-Unis furent d'ailleurs les tout premiers à reconnaitre la nouvelle République espagnole. Cela faisait donc cinq années que les rebelles piétinaient. Ce ne fut qu'en février 1874, que Gómez reçut l'autorisation d'envahir l'ouest, opération qui fut un échec cuisant. En outre, le gouvernement révolutionnaire était encore très influencé par certains exilés comme José Morales Lemus, qui préparait un plan d'invasion via NYC. Il est intéressant de noter que l'avenir de l'île allait souvent être profilé à l'extérieur de celle-ci, comme prisonnière de sa condition coloniale, telle une éternelle annexe, appendice soumise aux forces continentales.

[186] Il insiste sur la nécessité d'abolir totalement et immédiatement l'esclavage, ce qui fut refusé. Cette protestation de *Baraguá* inspira un grand enthousiasme populaire et fit de Maceo un héros, dont l'écho se répandit à travers tout le continent américain. Les esclaves seraient libérés, mais personne ne savait quand. Leur importation était désormais interdite. Plusieurs planteurs acceptèrent la loi de l'abolition graduelle de Moret.

évoque le 23 mars 1878, date de la *Protesta de Baraguá*. Ces lames rappellent également l'une de ses citations favorites : « *La libertad no se mendiga, se conquista con el filo del machete. / La liberté ne se mendie pas, mais se conquiert au fil de la machette.* » :

On peut également lire sur les flancs du monument, deux citations, la première de Maceo lui-même et la seconde de Martí : «*Quien intente apropriarse a Cuba recogera el polvo de su suelo anegado en sangre si no perece en la lucha./ Celui qui s'attaque à Cuba, trouvera le sol de sa patrie inondé de sang, s'il ne périt pas au combat.*/ *Tengo ante los ojos, la protesta de Baragua que es de lo mas glorioso de nuestra historia./J'ai sous les yeux, la rébellion de Baragua, qui est la plus glorieuse de notre histoire.*» :

Tous les dommages créés lors de ce conflit qui aura duré dix ans sont ajoutés à la dette cubaine. Cette première guerre d'indépendance fut qualifiée par le célèbre José Martí : "*That wonderful and sudden emergence of a people apparently servile only a short time before, who*

made heroic feats a daily occurrence, hunger a banquet, the extraordinary a commonplace."[187] La Guerre de dix ans avait rassemblé différents segments de la population cubaine au sein des factions rebelles, au-delà de toute catégorisation sociale et raciale, dans un même élan libertaire avaient combattus côte à côte – des riches planteurs, des pauvres blancs, des noirs libres, mulâtres et esclaves, des travailleurs chinois, des paysans, et des ouvriers. Ils avaient tous ressenti ce fort sentiment nationaliste qui depuis n'a jamais disparu. Quelques années plus tard, le chemin de fer se développa rapidement dans les années 1880, et l'acier provenant des Etats-Unis marqua une large incursion nord-américaine sur l'île toujours fidèle. Puis, lentement, l'économie cubaine évolue, s'éloignant de l'hégémonie sucrière. Les prix du sucre sont à la baisse, la crise et le mécontentement du peuple grondent de nouveau à travers Cuba, ce qui relance le discours indépendantiste des exilés cubains. L'un des plus célèbres, José Martí commencera bientôt à faire entendre sa voix discordante. Bien avant la révolution castriste, des communautés cubaines s'étaient déplacées pour s'installer aux Etats-Unis, la plupart attirées par le potentiel économique du pays, tandis que d'autres fuyaient les régimes dictatoriaux qui régnaient sur l'île, tels Félix Varela, José Martí, parmi bien d'autres. Il est intéressant de noter la variabilité des positions cubaines concernant l'annexion, la fusion potentielle de l'île avec les Etats-Unis tout au long du XIX^{ème} siècle, comme l'atteste Rodrigo Lazo :

> The attitudes of Cubans toward the United States, as I show throughout this study, were neither monolithic nor static. As a culture of exile and print developed in the antebellum period, some Cubans adopted expansionist positions, while others challenged the ascendancy of the United States and its slave-based economy. Thus, while the dominant strain in writings by Cuban exiles during the antebellum period is pro-U.S., heterogeneous and contradictory discourses circulated as a result of the complex relationships and political alliances prompted by U.S. expansionism and Spanish colonialism. The defining movement for Cuban exiles in the antebellum period was a series of expeditions known as 'filibustering'. (…) For Tolón, Villaverde, Zenea, and others, the filibuster was a symbol of exiles' determination to oust Spain from the island.[188]

Ainsi, le 15 décembre 1823, le navire *Draper C. Thorndike* arriva un matin glacial dans la baie de New York, en provenance de Gibraltar. A son bord, un prêtre cubain Félix Varela, connu pour son militantisme indépendantiste. Ses premiers pas sur le verre-glas new yorkais se soldèrent par une chute, selon une légende urbaine, tout étranger glissant dans les

[187] Hugh Thomas, p.159
[188] Hugh Thomas, p.164

rues de Manhattan à leur arrivée, restent dans la ville jusqu'à la fin de leurs jours.[189] Cette croyance prophétique se révèlera vraie dans la trajectoire personnelle de Varela, qui avait fui in extremis l'Espagne, où ses demandes pour l'autonomie cubaine avaient été violemment rejetées par Ferdinand II. Varela avait, sans doute, envisagé New York comme une étape intermédiaire avant de pouvoir rejoindre son île natale, mais sa tête mise à prix, il ne put jamais rentrer au pays. New York sera sa ville accidentelle durant les vingt-sept prochaines années. Ainsi, ce séparatiste de renom, est souvent considéré comme l'un des premiers exilés cubains aux Etats-Unis, avec une identité insulaire et non espagnole. Ainsi, non sans ironie, ce premier cubain new-yorkais fut pionnier dans sa large influence catholique sur cette ville yankee de la côte nord-est américaine. En témoigne ci-dessous, un timbre de la poste fédérale américaine à son effigie, célébrant son engagement social :

190

Il passera, en effet plus de trente années dans les quartiers pauvres de Manhattan, établissant des paroisses et accompagnant au quotidien des milliers d'immigrants, la plupart irlandais. Son arrivée à New York, marque le début d'une longue histoire de migrations cubaines, et d'exils vers les Etats-Unis, notamment vers New York au début du XIX^{ème} siècle. Contrairement à de nombreux autres exilés cubains à New York, Varela était abolitionniste, tandis que nombreux de ses étudiants étaient fils de grandes familles esclavagistes. Varela, gravement malade quittera les hivers froids et humides de New York pour St-Augustine au nord de la Floride, où il mourra un mois après la naissance de José Martí, le 28 janvier 1853, à La Havane.[191] Ainsi, à l'aune de la trajectoire de Varela, la majorité des vagues migratoires cubaines aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, fut déclenchée par de fortes turbulences politiques accompagnées de profondes répercussions économiques à travers l'île. Et pour la plupart de ces Cubains, ils quittèrent leur île et arrivèrent sur le continent à contre cœur, se définissant

[189] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile*. p.15
[190] Padre Félix Varela. Social Reformer, USA 1997. Cf. Arago Smithsonian
[191] José Ignacio Rodríguez, *Vida del presbítero Don Félix Varela*, New York, 1878.

comme des exilés en prise à l'attente d'une libération éventuelle de l'île et d'un possible retour, leitmotiv prépondérant au sein de la diaspora cubaine-américaine.

Autre exemple de cette ritournelle de l'exil cubain, le fils de l'une des plus riches familles de planteurs cubains, Francisco Vicente Aguillera libéra ses cinq cents esclaves lorsque la guerre de 1868 éclata, ce qui était formellement interdit par la loi espagnole. Ce patriote cubain fut ainsi contraint de quitter son Bayamo natal, et partit en exil pour joindre New York en 1871 afin de lever des fonds pour la lutte indépendantiste. Il fit lui-même don de son immense fortune à la cause libertaire, et perdit la vie en 1877 des suites d'un cancer, dans le dénuement le plus total au cœur de l'île de Manhattan. Nous voyons que le combat pour libérer Cuba de l'emprise espagnole fut de longue haleine et fut très tôt marqué par ces patriotes insulaires de la première heure, qui pour beaucoup 'atterrirent' à un moment donné de leur campagne séparatiste dans la ville de New York. Nous pouvons le constater grâce au premier recensement national qui enregistra la présence cubaine aux Etats-Unis, celui de 1870. Ainsi, on compte à New York City, Brooklyn compris, plus de 1 565 Cubains, de loin la plus grande communauté cubaine des E-U à cette date.[192] Cinquante-sept ans après l'arrivée du père Varela dans les rues glacées de Manhattan, le 3 janvier 1880, jour tout aussi glacial, vit l'arrivée d'une autre figure symbolique du combat pour la liberté de Cuba : José Martí. Il débarqua du paquebot *France*, en provenance du Havre.[193] Agé de vingt-six ans, des projets révolutionnaires plein la tête, ce jeune homme ne se doutait sûrement pas qu'il allait passer les quinze prochaines années de sa vie à New York, ne retournant sur son île natale que cinq semaines avant sa mort tragique sur le champ de bataille.

[192] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile*. p.17
[193] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile*. p.17

2.1.3 José Martí : père de tous les Cubains

José Julián Martí Pérez est sans conteste l'architecte intellectuel de la nation cubaine moderne. A travers ses écrits, ses lettres, ses discours, il a tissé et présenté les principaux idéaux qui seront la base d'une nation souveraine. C'est lui qui en 1895 instigua le mouvement politique insurrectionnel qui lança la dernière offensive de la lutte armée pour la libération de Cuba. Ce mouvement naquit au cœur de New York, lors de ses quinze années d'exil, passées à sillonner les Etats-Unis, en se rendant notamment maintes fois en Floride à la rencontre du fervent soutien des *cigarillos*. Nous prenons peu à peu mesure de l'impact irréversible de moult turbulences politiques et de l'Histoire sur des millions de vies individuelles, créant ainsi myriade d'histoires et de trajectoires, chacune participant à cette saga interminable, à cet inlassable dépassement ou débordement de l'île qu'est la migration cubaine vers les Etats-Unis. José Martí est certainement l'homme le plus glorifié par le peuple cubain, qui le considère comme le plus grand martyr et l'apôtre de la lutte indépendantiste. Il est intéressant de noter que ses parents étaient des métropolitains, son père était sergent dans l'artillerie à Valence, et sa mère était originaire de l'île de Tenerife aux Canaries. A l'école, il fut influencé par Rafael María Mendive, un poète romantique, cosmopolite et fervent défenseur de la cause indépendantiste. Toute sa vie, Martí ne cessera de prôner le principe d'éducation pour tous, au-delà des frontières entre classes, races et sexes :

> L'éducation et la formation qu'elle reçoit ne doivent pas nier son identité en tant qu'être humain de sexe féminin, mais au contraire la renforcer et lui permettre de s'assumer en toute dignité et sûreté en tant que personne et que membre de la société. (…) Si l'éducation des hommes façonne les peuples, l'éducation de la femme est le sûr présage des hommes qui naîtront d'elle. Il faut former la femme de façon qu'elle n'ait pas à vendre ses faveurs pour pouvoir acheter du pain et qu'elle puisse naviguer seule sur une mer démontée (…).[194]

Doté de talents précoces pour les arts, il se passionna pour la peinture avant de se consacrer entièrement à la littérature et à l'écriture, qui l'amenèrent également à forger sa conscience politique. Puis, le jeune Martí s'engage rapidement dans la lutte anticoloniale en fondant un journal nationaliste, *Patria Libre*, âgé de seize ans seulement. Ainsi, dès 1869, il publie dans sa revue un vibrant et puissant poème : *Abdala*. Ce dernier se présente comme un violent réquisitoire contre l'occupation espagnole. Martí y met en scène une conversation entre une mère et son fils, *Abdala*. Ce dernier demande à sa mère : « *Tu veux savoir ce que*

[194] Jean Lamorre, *José Martí : La liberté de Cuba et de l'Amérique latine*, Ellipses Marketing, 2007, p. 286

c'est la Patrie ? », « *La Patrie, c'est la haine envers celui qui l'opprime et la rancœur éternelle envers ceux qui l'attaquent* ».[195] A travers les mots du jeune homme, c'est tout le ressentiment de Martí qui s'exprime. *Abdala*, c'est Martí. Un jeune homme révolté, enragé, fatigué de cette domination qui n'en finit plus et qui condamne le peuple cubain à la misère, à l'exploitation et à la soumission. Ce poème d'un grand courage condamna Martí pour trahison et le contraint à six ans de travaux forcés. Libéré six mois plus tard et assigné à résidence, il fut déporté en Espagne durant quatre années. Ainsi en pleine Guerre de dix ans, il fut arrêté et transféré à la prison sur l'île aux Pins, pour finalement être envoyé au cœur de la fièvre révolutionnaire madrilène en 1871. Son exil s'égraina sur plusieurs étapes européennes avant de dériver de nouveau vers l'Amérique du nord. Il fit ainsi escale d'abord à Cadix en Espagne puis en France alors en pleine effervescence révolutionnaire avec la Commune de Paris. Il fit des études de droit, obtint son diplôme en 1874 à Saragossa. Tout au long de ses années universitaires, il écrivit moult poèmes, articles, pièces de théâtre autour du thème de l'indépendance. Début 1875, il se rend au Mexique pour rejoindre ses parents, en passant par Paris. Toute sa prime jeunesse, José Martí milita ainsi sans cesse, en actes et en écrits, pour l'indépendance de Cuba, l'unité des pays d'Amérique latine et des Caraïbes et l'idéal de la concorde universelle. Ses idées lui valurent d'être emprisonné, torturé et exilé, et il devint par la force des choses une sorte d'éternel pèlerin entre son île et plusieurs continents. Ci-dessous le mausolée où il repose dans le cimetière Santa Ifigenia à Santiago de Cuba, ainsi que sa statue au pied de l'obélisque monumental au centre de la Place de la Révolution à La Havane :

[195] Premier journaliste d'Amérique latine à travailler comme correspondant de presse, il fonda plusieurs périodiques et revues. Les 28 volumes de son oeuvre illustrent les multiples facettes de l'activité intellectuelle hors pair de celui qui fut poète, éducateur, diplomate, tribun et idéologue de la révolution. Cf. Jean Lamorre, *José Martí : La liberté de Cuba et de l'Amérique latine*, Ellipses Marketing, 2007, p. 178

196

Cela faisait six années en 1877, qu'il était exilé de Cuba, où il retourna un mois sous un faux nom, détesta ce qu'il y trouva et repartit rapidement vers le Guatemala, où il fut professeur de langues et de philosophie. Il y rencontrera sa future épouse, Carmen Zayas Bazán issue d'une riche famille sucrière de Cuba. Puis, en 1878, âgé de 25 ans, il peut enfin retourner à Cuba, grâce à une amnistie générale, et devient alors clerc dans un cabinet juridique. Mais, il se confronta très vite aux conservateurs espagnols, et se mêla une nouvelle fois à des conspirations autonomistes, ce qui lui valut une autre déportation en Espagne. Il laissa cependant son épouse à La Havane. Il repassera par Paris avant de se rendre à New York, où il rejoint les activités journalistiques des exilés cubains travaillant pour *The Sun* de Charles Dana. Il devint rapidement le coordinateur et le président du Comité révolutionnaire cubain de New York où il restera les dix prochaines années, entreprenant de nombreux voyages de propagande à travers les Etats-Unis, ainsi que les Amériques centrale et du sud. Ses pérégrinations intellectuelles et militantes l'emmenèrent de détour en détour et d'escale en escale jusqu'à l'île de Manhattan, où il se consacra sans relâche à l'activité politique du mouvement révolutionnaire radical cubain.

[196] Cimetière *Santa Ifigenia* de Santiago de Cuba, mausolée José Martí.
Statue de Martí sur la Place de la Révolution à La Havane.

Ses objectifs étaient d'obtenir l'indépendance en s'appuyant sur le peuple et les masses opprimées, d'obtenir l'égalité raciale, économique, sans oublier l'égalité des sexes. Ces égalités et la libération nationale passent selon lui par l'éducation universelle : *"Il y a une poignée de vérités essentielles qui tiendraient sur l'aile d'un colibri et qui sont pourtant le secret de la paix publique, de l'élévation spirituelle et de la grandeur de la patrie (...) Autant que d'air et de lumière, les hommes ont par nature besoin de liberté pour vivre (...) et être cultivé est le seul moyen d'être libre."*[197] Par ailleurs, en 1890, il fonda à New York, un nouveau et informel mouvement, *La Liga de Instrucción*, sorte d'établissement-école consacré à forger les futurs révolutionnaires, plus ou moins associé aux Francs-maçons locaux. Il y tenait des conférences dédiées aux exilés cubains, et aux travailleurs noirs de New York. Sa renommée ne fit qu'amplifier, ce qui lui offrit une indépendance économique, financée par ses mandats de consuls d'Argentine et du Paraguay. Ci-dessous deux monuments commémorant Martí sur le sol états-unien, le premier se situe dans Central Park à NYC, le second dans le *Veterans Memorial Park* dans le New Jersey, où de nombreux Cubains s'installèrent dans les années 1940 :

Ainsi, très tôt, José Martí en grand visionnaire avait vu la fin de l'empire espagnol arriver à grands pas. Un empire s'effondrerait bientôt remplacé par un nouveau – l'empire états-unien, avec l'île de Cuba comme éternel palimpseste où chaque aspiration coloniale, suivie de velléités indépendantistes se déposent en nouvelles couches sédimentaires identitaires. Lors de son séjour aux Etats-Unis, Martí constate ainsi les effets du capitalisme sur la société états-unienne. Il écrit pour beaucoup de journaux sud-américains, dans lesquels

[197] Jean Lamorre, *José Marti : La liberté de Cuba et de l'Amérique latine*, Ellipses Marketing, 2007, p.155

il dépeint les splendeurs et les misères de cette société, avec laquelle il entretient une relation très ambivalente. Il est impressionné par l'énergie, le dynamisme, le travail, l'entreprenariat, mais reste méfiant du matérialisme exacerbé de cette nation avide de succès individualiste. Il est frappé de voir la masse des ouvriers souffrir de pauvreté, de chômage, pendant qu'une petite minorité de personnes ne cesse de s'enrichir. Puis, il découvre également les injustices dans les campagnes, où la terre est accaparée par les grands propriétaires terriens au détriment des petits paysans. Il dénigre ainsi le culte de l'enrichissement nord-américain, et se méfie des alliances entre hommes politiques et financiers, mais il ne peut s'empêcher de considérer les Etats-Unis comme une démocratie faite d'extraordinaires expériences et aventures, tel un immense laboratoire de modernité. Il ne cessera ainsi d'osciller entre une lecture tour à tour positive et négative du modèle états-unien. Il fut par ailleurs l'intellectuel-vecteur qui présenta Walt Whitman au lectorat espagnol et sud-américain en 1887 en traduisant certains de ses poèmes. Son premier roman ne connut pas un grand succès, mais on peut y lire les désirs de son personnage principal, son alter-ego reflétant sa soif d'aventures et sa fascination pour les immenses horizons continentaux nord-américains : *'He travelled because he was full of eagles which gnawed at his body and wanted wide spaces.*'[198] Ce sera donc à travers ses écrits que les Sud-Américains découvriront une certaine réalité de la vie nord-américaine, une sorte d'envers du décor ou incursion au cœur des questions identitaires de l'époque via le prisme de certains de ses écrivains, tels que Ralph Waldo Emerson, Henry Longfellow et Wendell Phillips. Ainsi, ayant vécu au sein de cette nation-continent, le patriote cubain voit croître aux Etats-Unis une poussée expansionniste, impérialiste, qui ne cessera de chercher de nouveaux territoires dans le but d'affirmer son hégémonie, d'abord sur le continent américain puis dans le monde entier :

> Nulle proue n'est capable de fendre un nuage d'idées. Une idée énergique, que l'on fait flamboyer à temps à la face du monde, stoppe, telle la bannière mystique du jugement dernier, une escadre de cuirassés. Les peuples qui ne se connaissent pas doivent se hâter de se connaître, tels ceux qui vont se battre côte à côte. Ceux qui se montrent les poings, tels des frères jaloux convoitant tous deux la même terre, ou celui à la petite maison enviant celui à la maison meilleure, doivent ajuster, de manière qu'elles ne fassent plus qu'une, leurs deux mains. Ceux qui, à l'abri d'une tradition criminelle, ont rapetissé, du sabre rougi du sang de leurs propres veines, la terre du frère vaincu, du frère puni au-delà de ses fautes, s'ils ne veulent pas que le peuple les appelle voleurs, qu'ils rendent ses terres au frère. (…) Nous ne pouvons plus être ce peuple de feuilles qui vit au gré de l'air, la cime couverte de fleurs, claquant ou bourdonnant selon que le caprice de la lumière la caresse

[198] Hugh Thomas, p.170

> ou que les tempêtes la fouettent et la ravagent : les arbres doivent se mettre en rang pour que le géant aux sept lieues ne passe pas ! C'est l'heure du dénombrement et de la marche unie, et nous devons aller en carré serré, comme l'argent à la racine des Andes.[199]

La bourgeoisie industrielle états-unienne en pleine expansion a, en effet, besoin de nouveaux espaces pour écouler ses marchandises. Martí voit dans ce pays, une nouvelle puissance coloniale ou plutôt 'néocoloniale' qui, contrairement aux puissances coloniales classiques comme la France ou l'Angleterre, n'occupera pas directement des pays mais les inondera de capitaux et y enverra ses multinationales afin d'y piller les ressources naturelles. Ainsi, les Etats-Unis, selon une certaine lecture de la doctrine Monroe, s'implanteront chez plusieurs nations voisines du sous-continent, de façon plus ou moins imposée. José Martí avait donc vu juste. Voilà pourquoi après une quinzaine d'années américaines, il n'a cessé de lutter autant contre l'Espagne que contre les Etats-Unis. Fort de son expérience new-yorkaise et internationale, il étendit son programme d'instruction révolutionnaire aux *cigarillos* de Tampa en Floride, en 1891. Dès janvier 1892, il réussit à convaincre de nombreux ouvriers cubains travaillant aux E-U à financer le nouveau mouvement indépendantiste. Ci-dessous, le parc *Amigos de José Martí* à Tampa, en Floride où, non sans ironie, le *Star-Spangled Banner* accompagne le père fondateur de Cuba :

De plus, il avait compris très tôt que, seule, Cuba aurait beaucoup de mal à se libérer. C'est sans doute, la raison pour laquelle José Martí, dans la lignée de ses prédécesseurs Bolivar, San Martin, et O'Higgins, prôna l'alliance des pays du sous-continent afin de contenir les visées impérialistes et expansionnistes de Washington.[200] Seule l'unification du

[199] *La Revista Ilustrada de Nueva York*, 1er janvier 1891 El Partido Liberal (Mexico), le 30 janvier 1891 Obras Completas, t. 6, pp.15-23

[200] *Simón José Antonio de la Santísima Trinidad Bolívar y Palacios*, plus connu sous le nom de Simón Bolívar et surnommé le *Libertador*, né le 24 juillet 1783 à Caracas au Venezuela, et mort le 17 décembre 1830 à Santa Marta en Colombie, il était un général, homme politique vénézuélien, la figure emblématique, avec l'Argentin

continent sud-américain pouvait faire face au néocolonialisme états-unien et en même temps promouvoir le développement économique et commercial entre les nouvelles républiques récemment libérées du joug espagnol. En parallèle, un ultime effort s'organisait, en effet, à Madrid afin de maintenir Cuba sous contrôle, ce qui signifiait remanier toute l'administration civile cubaine. L'armée, les affaires étrangères, la justice, la police, et la finance resteraient sous la responsabilité madrilène, mais les travaux publics, les communications, l'éducation, la santé et la production deviendraient du ressort d'un gouvernement autonome d'élus cubains. Ainsi, dans son célèbre essai *Notre Amérique* paru en 1881, il décline les différents ingrédients de l'exceptionnalisme cubain, qui devaient aussi paradoxalement lui servir pour asseoir un modèle d'harmonie collective englobant toute la sphère américaine. Inspiré par le soutien grandissant à la cause indépendantiste sur le continent, il créa un nouveau journal, *Patria*, localisé à New York, édité par un Puerto-Ricain noir, Sotero Figueredo, dans la pure veine de la philosophie de *Notre Amérique*. Martí était particulièrement fier de l'indéfini métissage à la cubaine, fusion à la fois chaotique et cohérente de chaque aléas et imprévu interculturel et interracial. Martí était, en effet, convaincu que son île échappait au racisme latent qui imprégnait toute la société états-unienne :

> À Cuba, il n'y a nulle raison de craindre la guerre des races. La notion d'homme est supérieure à celle de blanc, de mulâtre, de noir. Celle de *cubain* est supérieure à celle de blanc, de mulâtre, de noir. Sur les champs de bataille, quand ils sont morts pour Cuba, se sont élevées ensemble dans les airs les âmes des Blancs et des Noirs. (…) Les partis politiques sont des sommes de préjugés, d'aspirations, d'intérêts et de caractères. (…) L'affinité des caractères est plus puissante entre les hommes que l'affinité de couleur. (…) La République ne peut pas reculer ; et la République, depuis le jour sans pareil de la rédemption du Noir à Cuba, depuis la première Constitution de l'indépendance, le 10 avril à Guámairo, n'a jamais parlé de Blancs ni de Noirs. Les droits publics, concédés alors par pur calcul par le gouvernement espagnol et introduits dans les mœurs avant l'indépendance de l'Ile, ne pourront être niés désormais, ni par l'Espagnol qui les maintiendra tant qu'il vivra à Cuba, afin de continuer à diviser le Cubain noir et le Cubain blanc, ni par l'indépendance, qui ne saurait nier dans la liberté les droits que l'Espagnol a reconnus au temps de la servitude. Pour le reste, chacun sera libre, dans l'enceinte sacrée du foyer. Le mérite, la démonstration publique et continuelle de la culture, et les relations inévitables achèveront d'unir les

José de San Martín et le Chilien *Bernardo O'Higgins*, de l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique du Sud dès 1813. Il participa de manière décisive à l'indépendance des actuels Bolivie, Colombie, Équateur, Panama, Pérou et Venezuela. Bolívar participa également à la création de la Grande Colombie, dont il souhaitait qu'elle devînt une grande confédération politique et militaire regroupant l'ensemble de l'Amérique latine, et dont il fut le premier Président. Cf. Larousse

> hommes. À Cuba, il y a beaucoup de grandeur, chez les Noirs comme chez les Blancs.[201]

Cette vision universaliste des sociétés humaines demeure l'un de ses plus grands héritages et quelque part son plus grand succès, puisqu'il est aujourd'hui autant respecté sur l'île que dans la diaspora cubaine-américaine, ainsi qu'à travers le monde entier. Il sut toujours voir et croire en la force de la solidarité et la richesse de l'altérité face à l'exclusion et l'adversité. Il a vécu aux Etats-Unis avec d'autres exilés venus de toute l'Amérique latine afin de libérer leurs pays respectifs. Dans son mémoire *Cuba on My Mind*, Román de la Campa entremêle et oscille entre souvenirs personnels et réflexions sociopolitiques, notamment à propos de l'apôtre Cubain : '*He traversed lines between Latino and Latin Americans, a witness caught between cultures, languages, nations mirrored by his commitment to traverse the incompatible spheres of pure aesthetics and active politics*.'[202] En effet, selon Martí, être Cubain allait au-delà des concepts de nationalité, de territoire fixe. Il envisageait déjà l'existence et l'exploration de la diaspora latine aux Etats-Unis, d'un espace culturel non délimité physiquement, en perpétuelle redéfinition. Il était Cubain d'une manière transnationale, en avance sur son temps.

En outre, il est intéressant de noter que son nom a été donné au prix international UNESCO/José Martí, qui est destiné à récompenser une activité particulièrement méritoire et en conformité avec ses idéaux et son esprit. Incarnant la vocation de souveraineté et la lutte libertaire d'une nation, cette activité aura contribué, dans une région quelconque du monde, à l'unité et l'intégration des pays d'Amérique latine et des Caraïbes, ainsi qu'à la préservation de leurs identités, traditions culturelles et valeurs historiques. Le Prix international UNESCO/José Martí a été institué par le Conseil exécutif de l'UNESCO, à l'initiative du gouvernement cubain, en novembre 1994. Les membres du Conseil ont reconnu à cette occasion la valeur universelle et transcendantale des idéaux de José Martí. Les Cubains de l'île perpétuent sa mémoire tous les 28 janvier, célébrant l'anniversaire de sa naissance, comme illustré ci-dessous en 2015. Des milliers d'écoliers ont défilé avec les portraits de Fidel Castro et de José Martí, suivis d'une marche aux flambeaux effectuée par des soldats cubains :[203]

[201] José Martí, *Notre Amérique*. Recueil d'articles, de lettres et d'œuvres diverses de J. Martí, Édition : Paris : F. Maspero, 1968. p.417
[202] Román de la Campa, *Cuba on My Mind: Journeys to a Severed Nation*, 2000. p.119
[203] Photos : Reuters, célébrations nationales de la naissance de José Martí le 27 janvier 2015.

José Martí, et Ernesto Guevara cinquante ans plus tard, ont tous deux beaucoup voyagé, toujours en mouvement, tels des nomades colporteurs de leur message révolutionnaire. Martí a passé la majorité de sa vie en dehors de Cuba, exilé à répétition. Ainsi, même si Cuba était la terre qui l'avait vu naître et pour l'indépendance de laquelle il allait donner sa vie, il était un combattant de la Grande Patrie, l'Amérique Latine. Son idéal de justice, de liberté, de solidarité, ses profondes convictions sur la démocratie et le pouvoir populaire dépassaient les frontières cubaines et se répandaient lentement pour embrasser les terres récemment libérées de l'Amérique Latine. La vie et l'œuvre de ce poète-prophète incarnent l'harmonie et *la complicité entre la terre, l'homme et la parole*, comme le dirait Edouard Glissant. Chantre du compromis, et de la parole ouverte qui repousse les barrières de la pensée européenne restrictive et réductive translatée aux Amériques, l'art de Martí fut de dénouer et transcender le piège de la vision occidentale, dont le prisme est la relation colonisateur/colonisé de Prospéro et Caliban dans *La Tempête* de Shakespeare. Les Etats-Unis, où il vécut quatorze années, semblent ré-initier comme dans ses pressentiments les plus sombres, une politique ouvertement expansionniste, inspirée d'une idéologie de conquête territoriale dont l'expression la plus concrète fut la guerre menée contre le Mexique en 1846. Deux décennies plus tard, ils scelleront leur union sacrée après quatre années de guerre civile meurtrière. Puis en 1890, autre étape marquante de leur histoire, le massacre de *Wounded Knee* qui annonce la fin des Guerres Indiennes, ainsi que la clôture officielle de la Frontière, sonnant le glas de la conquête invétérée des pionniers de l'ouest.

Toujours en 1890, le Capitaine Mahan publie son fameux ouvrage, *The Influence of Sea Power Upon History, 1660–1783* dans lequel il explique que les futures puissances internationales seront maritimes. Quelques mois plus tard, les Etats-Unis se lancent dans la

construction de navires de guerre.[204] Les Etats-Unis sont en passe de devenir la première puissance industrielle mondiale. Un groupe de pression influant se démarque, mené par Théodore Roosevelt, un expansionniste, qui clamait que les Etats-Unis devraient laisser de côté son 'matérialisme nombriliste' et se pencher sur la situation instable de Cuba qui invitait à l'intervention nord-américaine. C'est pourquoi Martí a affirmé en mai 1895 : "*It is my duty…to prevent, through the independence of Cuba, the USA from spreading over the West Indies and falling with added weight upon other lands of Our America. All I have done up to now and shall do hereafter is to that end…I know the Monster, because I have lived in its lair – and my weapon is only the slingshot of David.*"[205] A ses yeux, Cuba devait être ainsi la nation qui empêcherait les Etats-Unis de conquérir l'Amérique Latine. En 1894, malgré la tuberculose, il rejoint trois expéditions en Floride qui furent arrêtées par les autorités américaines le 14 janvier 1895. Le 31 janvier, il repart et quitte New York avant de retrouver Máximo Gómez à Santo Domingo. Tous deux à l'origine d'un manifeste, prônant un nouveau système économique, promettant du travail pour tous, une nation libérée, ils terminent leur texte par *La Victoria o el Sepulcro*, rappelant le cri de Garibaldi, *Rome ou la mort*.

Tout commença le 24 février 1895, lorsque furent lancés les fameux *Cri de Baire* et ses *Viva Cuba libre !* Car, le petit peuple des *peones*, qui vivait déjà dans la misère, même au temps de la prospérité économique, connut après 1890, une série de difficultés rendant leur situation encore plus intolérable. Quelques distinctions essentielles apparaissent entre les deux conflits indépendantistes cubains de 1868 et de 1895. A l'orée du vingtième siècle, l'ancienne classe dirigeante est désormais déchue, en effet, certains des plus grands domaines agricoles de l'île sont contrôlés par de nouveaux planteurs, venus du nord, du continent voisin. Pour épaissir les rangs, le général Maceo, mulâtre et idole des Noirs, s'allie aux Lucumi, ethnie majoritaire parmi les anciens esclaves et forme l'armée des *Mam bises*.[206] Malheureusement, José Martí est tué dans une embuscade lors de la la Bataille de *Dos Rios*, le 19 mai 1895. Jusque-là invincible, Antonio Maceo continue à entretenir la flamme révolutionnaire, mais il est tué la même année dans une escarmouche avec les troupes espagnoles dans la province de *Piñar del Río*. Cette deuxième tragédie laisse la cause cubaine dans les mains d'un autre

[204] En 1890, le Capitaine Alfred Thayer Mahan, enseignant d'histoire navale et président du *United States Naval War College*, publie *The Influence of Sea Power upon History, 1660–1783*, une analyse révolutionnaire sur l'importance de la force maritime, facteur central de la domination de l'Empire britannique. Deux années plus tard, il complète son étude avec un second volume, *The Influence of Sea Power upon the French Revolution and Empire, 1793–1812*. Ses deux ouvrages complètent à leur tour, l'essai fondamental du Professor Frederick Jackson Turner, publié en 1893, "*The Significance of the Frontier in American History*."

[205] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, p.176

[206] Terme signifiant 'rebelle' au Congo, cette armée sans uniformes, ni fusils, combat le plus souvent à demi nue, munie de simples machettes.

vétéran de la première guerre d'indépendance, le général Máximo Gómez, que Martí avait réussi à convaincre de sortir de son exil pour reprendre le commandement de la libération. Le rêve de José Martí se brisera trois ans après sa mort, écho à ses prophéties, lorsque les Etats-Unis sous prétexte de libérer le peuple cubain de l'oppression espagnole, envahit Cuba et fit de l'île caribéenne une 'semi-colonie'.

2.2 Cuba : colonie américaine en creux

2.2.1 L'île écrite via exclusivités interposées

En 1895, la richesse de l'île attire de nombreux financiers continentaux, comme l'un d'entre eux l'exprime : '*It makes the water come to my mouth when I think of the state of Cuba as one in our family*'.[207] D'autres avancent l'idée que l'absorption de Cuba renforcerait le système de défense des Etats-Unis. Toujours en 1895, un ami proche de T. Roosevelt, Henry Cabot Lodge déclare : *'From the Río Grande to the Artic Ocean there should be but one flag…*' C'est pourquoi en cette période trouble, les Etats-Unis restent aux aguets, après avoir investi plus de 100 millions de dollars à Cuba, beaucoup redoutent une prise de pouvoir par les indépendants radicaux qui ne verraient pas d'un bon œil l'omniprésence nord-américaine dans leur île. Cet intérêt soutenu est illustré par ce télex de Frederic Remington, illustrateur au *New York Journal*, posté à la Havane : "*Tout est calme. Aucun trouble. Souhaite rentrer.*" Il reçoit en retour : "*Vous prie de rester. Fournissez les illustrations. Je fournirai la guerre.*" Signé : Hearst… C'est ainsi, que la deuxième guerre d'indépendance cubaine deviendra le centre d'une autre guerre, celle des tirages. Cuba se vend, et bien. Cette période se reflète, en effet, dans une nouvelle génération d'Américains, dont la voix collective s'illustre dans une nouvelle forme de journalisme. La presse connait un essor sans précédent, une course à l'exclusivité, une compétition sans merci entre trois grands magnats de la dépêche, Joseph Pulitzer et son *New York World*, William Randolph Hearst et son *NY Journal*, et Charles Anderson Dana et *The Sun*. La presse écrite jouit d'une immense influence sur l'opinion publique, notamment concernant la rébellion cubaine qu'elle soutenait. Ainsi, beaucoup s'interrogent sur le rôle de la presse américaine face à cette exaltation

[207] Hugh Thomas, *Cuba: A History*, p.177

impérialiste de l'époque. Ce qui semble certain est que la junte cubaine indépendantiste de NYC y a joué un rôle. Il est d'ailleurs intéressant de noter que son président, Tomás Estrada Palma, futur premier président de Cuba, dirigeait une école privée pour garçons de confession Quaker, dans le nord de l'état de New York. De plus, Estrada Palma, ses deux associés, Benjamín Guerra et Gonzalo de Quesada étaient naturalisés citoyens des Etats-Unis, ce qui illustre une nouvelle fois la convergence d'intérêts de certaines classes sociales de part et d'autre du détroit de Floride.

Ainsi, le conflit fait de Hearst un magnat de la presse. La concurrence nourrira ce *Yellow Journalism*, dont le seul crédo est de 'faire sensation', publier les comptes rendus les plus révoltants, peu importe leur degré de véracité, sur les atrocités commises par l'armée espagnole : rues inondées de sang, bébés mourant de faim, viols de jeunes filles… Ces images sordides deviennent vite les nouvelles quotidiennes, de la Californie à la Virginie. La publication, le 9 février 1898, par le *New York Journal* d'une lettre privée de l'ambassadeur espagnol à Washington, D.C., Enrique Dupuy de Lôme, dérobée par un espion des insurgés, fit grand bruit. Dans cette missive, l'auteur décrit le président McKinley comme « un faible recherchant l'admiration des foules », attaquant ainsi son manque d'initiative et de courage dans son refus d'engager les Etats-Unis dans le conflit hispano-cubain. Une certaine effervescence internationale se faisait pourtant ressentir, comme le décrit Tom Miller dans son article-mémoire *Remember the Maine :*

> Cuba, then fighting for its independence from Spain, had drawn the world's attention for the tenacity of its guerrilla forces against a sophisticated European power. Off and on for three decades the notion of Cuba Libre, a free Cuba, had motivated the country's intellectuals, campesinos, and former slaves. The intermittent war attracted a youthful Winston Churchill, (…) and a host of other foreigners for a firsthand look at insurgency and its ghastly consequences. The harbor was busy in early 1898. Since its arrival three weeks earlier, the Maine had been moored to buoy No.4 between a Spanish ship (…) and a German cruiser (…). The handsome ship 100-yard length visible from stern to stern for all Havana to see.[208]

Six jours plus tard, le 15 février, le cuirassé américain USS *Maine*, explosait mystérieusement dans la rade de la Havane :

> At 9:40 P.M the Maine's forward end abruptly lifted itself from the water. Along the pier, passersby could hear a rumbling explosion. Within seconds, another eruption – this one deafening and massive – splintered the bow,

[208] Tom Miller, *Remember the Maine in Travelers' Tales: Cuba, True Stories*, edited by Tom Miller, Travelers' Tales, Inc., 2004, p.181

> sending anything that wasn't battened down, and most that was, flying more than two hundred feet into the air. Bursts of flame and belches of smoke filled the night sky; water flooded into the lower decks and quickly rose to the upper ones. (…) In all, 266 of the 350 men aboard the Maine were killed, including bugler Newton.[209]

L'USS Maine était officiellement en mission de courtoisie amicale, mais officieusement envoyé pour protéger les intérêts américains sur l'île. Cette présence n'était ni spontanée ni altruiste. Les Etats-Unis avaient les yeux rivés sur Cuba depuis plus d'un siècle, comme le décrit si bien Wayne S. Smith, ancien diplomate américain à La Havane : "*Cuba seems to have the same effect on American administrations that the full moon once had on werewolves.*"[210] Il y eut plusieurs théories concernant l'explosion, était-ce le prétexte tant attendu pour justifier l'entrée des Etats-Unis dans le conflit ? Toujours est-il que le 17 février, W. R. Hearst titrait son *New York Journal* : '*The War ship Maine was split in two by an enemy's secret infernal machine*.'[211] Et l'illustration montre clairement la présence d'une mine sous-marine qui fut détonnée à distance dans le port. Quant à la couverture du *New York World* de Joseph Pulitzer, elle donnait le choix entre – '*Maine explosion caused by bomb or torpedo ?*'[212] et annonçait l'enquête immédiate afin de découvrir la vérité :

[209] Idem, p.182
[210] Idem, p183
[211] William Randolph Hearst's New York Journal (February 17, 1898, cover), Courtesy of the Image Works.
[212] Joseph Pulitzer's *New York World* cover, 17 February 1898 (courtesy of the Image Works)

Hearst lance également le fameux slogan "*Remember the Maine, to Hell with Spain!"* écho à *'Remember the Alamo!'* – véritable symbole de rébellion contre l'oppression qui devint paradoxalement omniprésent dans toute la société nord-américaine pendant cette période : *"It was printed on peppermint lozenges, buttons, and posters; it appeared in theaters on Friday night and churches on Sunday morning. (...) In Havana, the menu at the Plaza de Luz restaurant included 'chicken fricassee à la Maine.' It was impossible to forget the Maine; its carcass lay in Havana Harbor protruding above the water, (...).*[213] Dans les années 1920, en hommage aux victimes de l'USS Maine, le gouvernement cubain fera construire un monument couronné de l'aigle américain. Tous les mois de février, Cuba célèbre '*Maine Day*' avec les ambassadeurs américains et leurs discours sur les liens uniques entre les deux républiques. Toutefois, à la fin du mandat du président Eisenhower, suite à la rupture des relations diplomatiques avec Cuba, le gouvernement Castro exigera le retrait de la statue de l'aigle trônant sur le monument. La nuit du 1er mai 1961, deux semaines après le fiasco de l'invasion de la Baie des Cochons, une nouvelle inscription fut ajoutée – '*To the Victims of the Maine, Sacrificed for Voracious American Imperialism in its Effort to Take Control of Cuba.*'[214] Puis, une grue démantela l'aigle de son socle, du moins une partie, aujourd'hui exposée dans le musée de la ville de La Havane. La tête de l'aigle disparut mystérieusement pour se retrouver dans les années 1990 sur les murs de l'*U.S. Interest Section*, l'ambassade américaine non-officielle à La Havane.

Quant aux théories du complot en février 1898, certaines avancent l'idée d'une provocation des Américains pour engager les hostilités, cependant, des indices semblent attester d'une mise à feu accidentelle des munitions stockées dans les cales du navire. Si l'on considère – exceptés le *NY Journal* et le *NY World* – les autres journaux, les politiciens, les hommes d'affaires et les membres du clergé appelaient tous au calme, cependant, l'opinion publique fut atteinte, suivant l'expression d'un diplomate européen, « d'une sorte de furie belliqueuse ». Dans les rues, des manifestations brûlaient des Espagnols en effigie ; puis un enthousiasme guerrier déferla dans les quatre coins du pays. Les Etats-Unis n'avaient pas combattu sur un sol étranger depuis la guerre contre le Mexique, qui fut un franc succès. Tous les éléments catalyseurs étaient rassemblés pour déclarer la guerre – un territoire à saisir, des affaires fructueuses, une influence diplomatique accrue, une mission 'altruiste' de libération d'un peuple opprimé, une armée tombée dans l'ennui prête au combat, tous ces éléments furent galvanisés par l'explosion du Maine. Et devant l'inaction du gouvernement, on

[213] Tom Miller, p.185
[214] Tom Miller, p.186

commença à siffler McKinley dans les rues et dans les théâtres, affublé d'un nouveau sobriquet par Theodore Roosevelt – '*spineless as a chocolate éclair*'.[215]

Devant une telle fièvre guerrière, McKinley, personnellement désireux d'éviter le conflit ouvert, demanda le 27 mars 1898 à l'Espagne de conclure un armistice avec les révoltés, et d'accepter une médiation diplomatique américaine. En fait, il s'arrangea pour faire savoir à l'Espagne qu'il souhaitait que Cuba obtînt son indépendance. Le gouvernement espagnol de la régente Marie-Christine accepta tout, sauf la promesse d'indépendance. Aux États-Unis, le parti de la guerre, qui continuait de s'organiser, renforça sa pression sur le président. En cette année d'élection, celui-ci ne voulait pas laisser aux Démocrates, le privilège de défendre l'indépendance de Cuba. Il redoutait aussi une initiative du Congrès qui le mettrait en défaut. Aussi, en dépit des concessions de l'Espagne, McKinley proposa-t-il au Congrès, le 11 avril 1898, une intervention. Le 19, celui-ci déclara que Cuba devait être libre et autorisa l'usage de la force pour libérer l'île. Un amendement précisera que les États-Unis n'annexeraient pas l'île. L'Espagne chercha désespérément l'appui des autres puissances européennes, mais en vain. Certes, sa cause n'était guère attirante. Mais, surtout, les pays d'Europe se souciaient de ne pas se quereller avec les États-Unis, avec toutes les conséquences économiques et financières que cela signifiait. Abandonnée de tous, l'Espagne n'eut d'autre solution que de déclarer la guerre aux États-Unis le 24 avril 1898, l'*US Navy* ayant de son côté déjà établi le blocus de l'île dès le 21.[216]

2.2.2 *Splendide petite guerre* : archipélisation états-uniennne

La plupart des historiens ne considèrent pas que la guerre ait éclaté sous la pression des enjeux économiques. Si l'on met à part quelques propriétaires qui avaient eu leurs biens dévastés dans l'île, les armateurs engagés dans le commerce avec Cuba et quelques individus désirant obtenir des contrats du gouvernement, on ne peut pas parler de pressions concrètes des milieux économiques sur le gouvernement pour une intervention à Cuba en 1898. Au contraire, le monde des affaires s'efforça durant trois ans de résister à toutes les pressions.[217]

[215] Tom Miller, p.185
[216] Patrice Amarger, *Une splendide petite guerre : Cuba 1898 : récit d'histoire*, les Éd. la Bisquine, Paris, 2014, p.364
[217] *Julius William Pratt* (1888–1983) était un historien américain qui se spécialisa dans la politique étrangère et l'impérialisme des E-U. remarqué pour ses études sur les origines de la Guerre de 1812, ainsi que du conflit

On prit conscience que la guerre pourrait être courte et faciliterait la reprise économique. Ensuite, le triomphe de l'amiral Dewey à Manille offrait, avec la possibilité d'un pied-à-terre en Extrême-Orient, le moyen de contrecarrer les avantages que les empire russe, allemand, britannique et français avaient récemment gagnés avec l'obtention de territoires à bail en Chine.[218] Pour le peuple comme pour le gouvernement américain, la guerre avec l'empire espagnol monarchique, catholique, latin, n'avait peut-être pas d'autre but que de porter remède à leurs propres incertitudes. En tous cas, jamais peut-être la nation ne connut-elle pareille unanimité.[219]

De l'autre côté de l'Océan Atlantique, en Espagne, le gouvernement n'était pas totalement en défaveur de la guerre. Les États-Unis n'étaient pas encore une puissance avérée, alors que l'Armada espagnole, quoique affaiblie, avait un glorieux passé ; on considérait la situation comme un défi lancé aux États-Unis. Il existait également une notion largement répandue auprès de la classe dirigeante aristocratique espagnole, celle que l'armée et la marine des États-Unis, empreintes d'une mixité ethnique marquée avec leurs *Buffalo Soldiers* notamment, ne pourraient jamais survivre à d'aussi fortes pressions.[220] Ce sentiment chauvin et belliciste trouvait son écho dans l'esprit américain de l'époque, qui prit le nom de

---

hispano-américain de 1898. Il est également celui qui redécouvrit et mit en avant l'importance de *John L. O'Sullivan* et de sa théorie *Manifest Destiny*.

[218] Toutefois, il ne faut pas oublier que McKinley était soumis à une énorme pression de la part de l'opinion publique. Devant la montée du sentiment belliciste, il avait craint de provoquer une scission dans le parti républicain et ruiner ses chances de réélection en 1900, s'il continuait de s'opposer à la guerre. Le pays, jusque-là largement protestant et anglais, à l'économie rurale, avait vu en peu de temps le nombre de Catholiques s'accroître ainsi que l'industrialisation et l'urbanisation devenir la nouvelle norme. Un malaise s'empara de la population de vieille souche. Cette inquiétude latente fut brusquement ébranlée par la crise de 1893. Ne s'est-il pas produit une sorte de 'transfert irrationnel' de ces anxiétés et de ces angoisses sur les Cubains souffrant eux aussi ?

[219] Ernest Richard May (November 19, 1928 – June 1, 2009) était un historien américain qui a travaillé sur les relations internationales. Il a publié 14 ouvrages, parmi eux, des analyses de l'implication américaine dans la première guerre mondiale et les causes de la chute de la France lors de la seconde guerre mondiale. Son livre de 1997 sur *The Kennedy Tapes: Inside the White House During the Cuban Missile Crisis* fut la source principale du film *Thirteen Days* sorti en 2000 avec Kevin Costner, qui décrit la crise du point de vue des dirigeants politiques américains. Il fit partie de la *9/11 Commission* où il souligna les différents échecs d'anticipation de la CIA et autres agences de renseignement. Enfin, il enseigna à plein temps à l'Université de Harvard pendant 55 années. Cf. Larousse

[220] Buffalo Soldiers est un surnom à l'origine donné aux membres du 10ème régiment de cavalerie de l'armée des États-Unis, qui fut créé le 21 septembre 1866 au Fort Leavenworth, dans le Kansas. Finalement, ce terme engloba également le 9e régiment de cavalerie et les 24e et 25e régiment d'infanterie. Ces régiments d'Afro-Américains avaient été levés pendant la guerre de Sécession pour se battre dans l'armée de l'Union, qu'ils aient été des régiments de volontaires comme le 54e régiment d'infanterie du Massachusetts et le 5e *United States Colored Cavalry* ou les nombreuses unités des *United States Colored Troops*.

Les Buffalo Soldiers furent reconnus par le Congrès des États-Unis comme les premiers régiments intégrés à l'armée régulière américaine uniquement composés de noirs. Récemment, un mouvement culturel revendicatif a pris de l'importance, il tend à considérer que les *Buffalo Soldiers* ont été les instruments du génocide perpétré par certains "Blancs" contre les Amérindiens. Cf. Churchill, Ward. *A Little Matter of Genocide: Holocaust and the Denial in the Americas, 1492 to the Present*, City Light Books S.F., 1997, pp.164-6 et Kenner, Charles L. *Buffalo Soldiers and the Officers of the Ninth Cavalry, 1867-1898: Black and White Together*, Norman: UP of OK, 1999, pp.53-83.

jingoïsme, expression inventée au Royaume-Uni en 1878. Ainsi, poussée par l'opinion publique américaine, la guerre est finalement déclarée le 25 avril 1898 par le Congrès des États-Unis.[221]

Le Congrès américain a beau assurer qu'il ne réclame pas la souveraineté de l'île, les indépendantistes doutent rapidement de l'avenir politique de leur nation. En effet, Shafter et ses troupes jettent un coup d'œil condescendant sur l'armée rebelle cubaine, qui manque d'organisation et dont la majorité des combattants sont en haillons. Ils refusent ainsi de les laisser participer à la libération, blâmant officiellement, « leurs pieds nus et leurs armes primitives », mais officieusement horrifiés du nombre de Noirs et de mulâtres, « vrais sauvages des tropiques », selon le reporter écrivain Stephen Crane.[222] Shafter ira jusqu'à priver les forces insurrectionnelles insulaires de défiler dans les rues de Santiago lors de leur marche victorieuse. Ainsi, avec le traité de Paris, l'Espagne a reconnu l'indépendance de Cuba, tout en cédant les Philippines, Porto Rico et Guam aux États-Unis en échange d'un versement de 20 millions de dollars américains. La même année, les États-Unis annexeront l'archipel d'Hawaii. L'année suivante, ils acquièrent une partie de l'archipel du Samoa. Ainsi, le territoire américain s'est soudainement accru de plusieurs territoires au-delà de l'Amérique du Nord.

Il est intéressant de voir la situation unique de Porto Rico dont la politique est définie par le statut de l'île en tant que Commonwealth associé aux États-Unis, c'est-à-dire

[221] La lutte entre l'Espagne et les États-Unis était inégale. L'Espagne n'opposa en fait qu'une faible résistance et les opérations militaires furent de courte durée. La plus populaire de toutes les guerres américaines, *the splendid little war*, selon l'expression de John Hay, s'organise aux États-Unis dans une grande confusion.[221] Les premiers combats se déroulèrent non pas à Cuba mais aux Philippines, également sous contrôle espagnol. À Cuba, un corps expéditionnaire de 17 000 Américains débarqua le 20 juin 1898. Parmi eux, il y avait une unité de volontaires – le régiment de cavalerie des *Rough Riders* – commandés en titre par le colonel Leonard Wood et en fait par le lieutenant-colonel Theodore Roosevelt. L'armée espagnole ne sut pas profiter de sa supériorité numérique. Dans les combats qui se déroulèrent pour la prise des hauteurs dans les collines *San Juan* près de *Santiago de Cuba*, Théodore Roosevelt établit sa réputation de soldat téméraire et de héros de guerre. Cette vague de popularité le mènera au poste de gouverneur de New York, puis à la présidence en 1901. Malgré le surnom donné à ce conflit, certains combats furent très durs et sanglants, et les Américains, manquant de renforts, de nourriture et de munitions, étaient au bord d'un désastre militaire, selon l'avis même de Roosevelt, mais remportèrent une bataille décisive pour le contrôle de l'île. Une importante contingence de l'armée américaine arrive au nord de la ville, menée par un vétéran des guerres indiennes, le général William Shafter et accompagnée d'une horde de reporters de guerre.

[222] L'un des plus influents écrivains réalistes des E-U, Stephen Crane, né dans le New Jersey en 1871, ses livres sont considérés comme les pièves fondatrices du naturalisme américain moderne. Son roman sur fond de Guerre de Secession *The Red Badge of Courage* (1895), décrit avec réalisme les complexités psychologiques liées au champ de bataille. En 1897, Crane vogue vers Cuba en tant que reporter de guerre. Cependant, le SS Commodore sur lequel il voyageait coule, il passera plus d'un jour en mer à la dérive avec trois autres rescapés. Le récit autour de cette terrible épreuve deviendra l'une des meilleures nouvelles intitulée, "*The Open Boat*". Cf. Britannica.

un territoire non incorporé, un territoire d'outre mer à l'américaine. Peu après l'entrée des Etats-Unis dans la première Guerre mondiale, le Congrès adopte le 3 mai 1917, la loi *Jones-Shafroth*, qui accorde la citoyenneté à tous les Portoricains. En conséquence, beaucoup de Portoricains devinrent admissibles au service militaire obligatoire et participèrent à tous les conflits engagés des Etats-Unis depuis. Porto Rico (ou Puerto Rico) devient un Etat libre associé aux Etats-Unis en 1952.[223] Afin de corriger ce statut pour le moins complexe, le gouvernement américain a proposé à plusieurs reprises à Porto Rico de devenir un État fédéré, en particulier lors des référendums de 1967, 1993 et 1998. En décembre 2005, le rapport du comité présidentiel sur le statut institutionnel de Porto Rico a estimé qu'il n'était pas possible « *de lier les futurs congrès des États-Unis aux arrangements particulier à Porto Rico en tant que Commonwealth* ».[224] Il s'agit ici d'une interprétation du passage de la Constitution nationale relatif aux territoires de l'Union, qui doivent à terme devenir des États fédérés à part entière. Cette interprétation implique que Porto Rico est bien un territoire de l'Union, et non plus seulement un territoire associé, ce qui représente une évolution dans l'interprétation traditionnelle des relations entre Porto Rico et les États-Unis. En décembre 2007, le comité présidentiel sur le statut institutionnel de Porto Rico a réaffirmé que Porto Rico était un territoire des États-Unis sous le plein pouvoir du Congrès américain.[225] En 2012, le dernier référendum en date, le quatrième en 45 ans, a réclamé l'annexion aux Etats-Unis. Mais cette consultation n'a pas été reconnue par Washington. La communauté portoricaine implantée aux Etats-Unis depuis 1898, avec des vagues migratoires plus conséquentes à partir des années 1950, représente la seconde plus importante influence culturelle hispanique aujourd'hui.

On comprend ainsi à quel point la guerre de 1898 constitue incontestablement un tournant dans l'histoire américaine. Les États-Unis prennent place dans le cercle étroit des

[223] L'île dotée de sa propre constitution, élit un gouvernement autonome gérant les affaires intérieures. Mais la défense, la politique étrangère et la monnaie sont assumées par les Etats-Unis. Le dollar US est la monnaie officielle, mais à Porto Rico on l'appelle le *Peso*. L'Anglais et l'Espagnol sont les deux langues officielles, toutefois l'Espagnol domine largement. N'étant pas résidents d'un état, les 3,8 millions habitants de Porto Rico aujourd'hui sont donc citoyens américains d'un «Etat libre associé» aux Etats-Unis, mais ils n'ont pas le droit de vote aux élections américaines. Ils élisent pour quatre ans un seul représentant – *the Resident Commissionner* à la Chambre des Représentants des États-Unis, alors qu'un état américain de population équivalente en élit entre cinq et six. De plus, cet unique représentant de Porto Rico n'a pas le droit de vote. Ainsi, ils n'élisent aucun représentant au Sénat, tandis que les cinquante États américains en élisent chacun deux. Les Partis démocrate et républicain autorisent néanmoins Porto Rico à participer à leurs primaires électorales. De surcroît, il y a 4 millions de Portoricains résidant sur le continent, et ceux-là ont le droit de vote à chaque élection. Ils sont en majorité basés à New York et en Floride, ce dernier Etat étant l'un des *swing states* où l'écart entre les candidats républicain et démocrate est souvent très faible.

[224] James Cohen, « L'Etat libre associé vainqueur mais contesté », dans le Monde diplomatique, Paris, avril 1999. p.22.

[225] Françoise Barthélemy, Bernard Cassen, Claude Fohlen, T.G. Mathews, José Luis Mendez, *Encyclopeadia Universalis* (en ligne), Kal Wagenheim, O.J. Wagenheim, Porto Rico.

grandes puissances coloniales. Le *Washington Post* avait écrit à la veille de la guerre dans un éditorial : « *Nous sommes confrontés à un étrange destin. Le goût de l'empire règne sur chacun de nous comme le goût du sang règne dans la jungle.* » [226] Désormais, les Américains ne désiraient plus se contenter de ne s'occuper que de leurs affaires intérieures. Les États-Unis avaient établi leur suprématie sur les Caraïbes et étendu leur influence jusqu'aux rivages de l'Asie. Ils étaient devenus une puissance mondiale par la manifestation de leur force et celle-ci allait dorénavant affecter la politique internationale.

2.2.3 Cuba sous tutelle : implantation américaine

Il semblerait qu'après trente années de combats, les Cubains n'ont fait que changer de maîtres. Et malgré quelques Américains qui ne se laissent pas duper, parmi eux Mark Twain, il écrit dans un article au vitriol qu'on a remplacé la bannière étoilée par le drapeau pirate. En effet, en 1901, le Congrès américain accepte de retirer ses troupes s'il obtient la garantie que Cuba demeurera sous protectorat américain. L'amendement Platt, du nom du Sénateur républicain Orville H. Platt, conçu pour être intégré à la constitution cubaine, établit des « liens spéciaux » entre Washington et La Havane. Concrètement, cet amendement voté le 26 février, confère aux Etats-Unis un pouvoir quasi illimité dans l'île qui devient en filigrane un nouvel Etat des Etats-Unis. Par exemple, il est établi que : « *Le gouvernement de Cuba ne conclura avec aucune autorité locale ou étrangère aucun traité ou accord qui pourrait diminuer ou tendre à diminuer l'indépendance de Cuba, ni en aucune manière autoriser ou permettre à une quelconque autorité d'obtenir, par colonisation ou par des sommations militaires ou navales, la possibilité de s'installer ou de contrôler quelque portion de cette île que ce soit* ». Ce même texte obligera Cuba à louer une base navale à Guantánamo. Cette nouvelle législation provoque des émeutes dans toute l'île, mais le gouverneur militaire affirme à l'Assemblée constituante que les *Yanquis* ne quitteront l'île qu'à ces seules conditions. Tomás Estrada Palma, premier président cubain, signe le document, non sans ambivalence. Cet homme appartient à l'élite cubaine éduquée aux Etats-Unis, baignée de références culturelles et sociopolitiques nord-américaines, il parle couramment l'anglais, est devenu Quaker et citoyen américain, cependant il se veut pro *Cuba Libre*. C'est ainsi que sous prétexte de garantir l'indépendance de Cuba, les Etats-Unis vont imposer pendant près de 60 ans une domination quasi unilatérale en mettant au pouvoir des 'pantins' qui serviront leurs

[226] Jean-Michel Lacroix, op. cit., pp.337-338

intérêts : Gerardo Machado, Fulgencio Batista et autres ‘marionnettes’ à la botte de Washington.

La bannière étoilée ne s’abaissera, en effet, qu’en mai 1902, pour laisser Cuba s’engager sur la voie d’une liberté tronquée. Durant la décennie suivante, le Congrès américain envoie régulièrement ses Marines pour protéger ses intérêts économiques. A la suite de la ‘Petite Guerre d’août’ de 1906, les Américains remettent en place un gouvernement militaire jusqu’en 1909. Les réformes sociales imaginées par José Martí ne voient pas le jour alors que l’immense majorité des Cubains ne mange pas à sa faim, l’analphabétisme frappe des millions de personnes et les soins de santé sont quasi inexistants. Les idéaux de liberté, d’égalité, de souveraineté populaire défendus par Martí semblent bien chimérique. Et ce que redoutait Martí se produisit. L’impérialisme états-unien s’est accaparé Cuba et le reste de l’Amérique Latine qui reste le continent des « veines ouvertes ». Tout comme la Russie maintient, ou tente de maintenir, un « espace proche » sous son influence, les Etats-Unis entendaient se poser comme défenseurs des jeunes républiques latino-américains d’une menace extérieure. Par la doctrine Monroe, les Etats-Unis semblaient vouloir se démarquer un peu plus de la puissance britannique. Cette posture de politique étrangère d’affichage neutre cache néanmoins une volonté de contrôle que l’évolution de la doctrine a confirmé. Complétée en 1904 par le « corollaire Roosevelt », elle s’est ainsi essentiellement manifestée par un interventionnisme dans la zone latino-américaine afin d’y défendre les intérêts américains. La neutralité et l’apparente volonté de non ingérence de la doctrine Monroe sont ainsi revisitées afin d’assurer aux Etats-Unis une sphère d’influence. L’évolution de la doctrine justifie ainsi les interventions dans son voisinage – Cuba, Panama, Haïti, Nicaragua – transformant l’espace proche des Etats-Unis en une véritable « arrière cour », comme ci-dessous illustrée :

227

L'union latino-américaine a été court-circuitée par les ambitions impérialistes de Washington. Les Etats-Unis comprirent très vite qu'une alliance entre les pays d'Amérique latine nuirait à leur développement commercial. Ainsi, les investissements des Américains s'envolent, plusieurs compagnies s'emparent de terres et implantent de petits 'bastions' pour immigrants américains. Dans un Cuba en ruines après des décennies de guerre, seuls les capitaux américains semblent pouvoir promouvoir une reconstruction nationale et relancer l'économie.[228] Ceci fut rendu possible grâce au *Reciprocity Treaty* de 1903, dont les avantages fiscaux et douaniers dynamisaient les échanges commerciaux entre les deux pays, mais ont aussi indéniablement amplifié la dépendance économique de Cuba vis-à-vis des Etats-Unis.[229] Cependant, l'île n'attirait pas seulement de puissants investisseurs, certains Américains d'origine plus modeste s'intéressaient à Cuba, considérée comme un nouveau point de départ. Quelques années après la fameuse déclaration de F. Jackson Turner sur la fin de la frontière, Cuba devint rapidement source de nouveaux espoirs, '*a virgin land*', '*a new*

[227] "*Expansion! The western patrol's long stretch*." Cartoon by Louis Dalrymple, Jan.1, 1900. Source: Getty-images.
'Uncle Sam - That's A Live Wire, Gentlemen!', 1902, dessin de W.A. Rogers sur les incursions allemandes et britanniques concernant le Venezuela et les intentions de Theodore Roosevelt d'y résister. Source : Prezi.com
"The Big Stick in the Caribbean Sea", 1904 de Thomas Nast. La diplomatie dite du *big-stick* impliquait des négociations à l'amiable avec certaines nations tout en les maintenant à distance avec une forte dissuasion militaire. Roosevelt utilisa pour la première fois cette expression dans un discours à la foire de l'état du Minnesota le 2 septembre 1901, douze jours avant l'assassinat du président W. McKinley, qui le propulsa président. Il décrivait sa politique étrangère en ces termes : "*the exercise of intelligent forethought and of decisive action sufficiently far in advance of any likely crisis.*" Source: Boundless. "*The Big Stick*." *Boundless U.S. History* Boundless, 20 Nov. 2016.
[228] Les Américains fournissent du travail, donc une certaine stabilité et prospérité, coopérer avec eux offre une multiplicité d'occasions et par-dessus-tout une ascension sociale et politique. Après avoir largement investi dans l'industrie sucrière, les Américains, pendant leur occupation de l'île, commencent à s'intéresser à d'autres domaines porteurs, tels que l'exploitation des mines, et les développements du système bancaire, des transports, et des services. Ainsi, *The Havana Electric Railway Company*, est détenue par une firme du New Jersey et *The Red Telefonica de La Habana*, est également contrôlée par des actionnaires américains. Environ trois-quarts des exploitations bovines, d'une valeur de 30 millions de dollars, appartenaient à des Américains, les plus connus étaient les frères Lykes.
[229] Louis A. Pérez, Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*, 2003, pp.120-121

California'.[230] Ainsi, ils arrivèrent par milliers, pionniers en mal de retrouver un quotidien en prise avec les défis lancés par les forces de la nature, cette fois-ci tropicale. Ces nouveaux fermiers venus du nord allaient cultiver agrumes, ananas et légumes du soleil directement exportés sur les marchés américains, avides de ces produits exotiques. Ces milliers d'hectares vendus déplacent les Cubains les plus modestes sur des terres moins fertiles. A l'issue de cette immigration soudaine, quelques soixante pour cent de toutes les terres agricoles étaient la propriété d'étrangers.[231]

Une région de Cuba attire particulièrement les Américains : l'île des Pins. Selon les termes de l'article III du Traité de Permanence, l'île était exclue des limites territoriales de Cuba. Dès 1899, les Etats-Unis publièrent des cartes indiquant l'île comme une possession nord-américaine, estimant qu'elle ne faisait pas partie de l'archipel cubain. Nous le voyons ci-dessous sur la carte représentant les nouvelles acquisitions territoriales des Etats-Unis, l'île des Pins apparaît entre les cartes correspondant aux archipels d'Hawaii et de Porto Rico.[232]

[230] George Reno, '*Developing Oriente'*, Cuba Magazine 1 (Septembre 1909), pp.4-7
[231] Louis A. Pérez, *Cuba and the Unites States*, p.124
[232] Acquisitions territoriales américaines au XIX^{ème} siècle. Cf. Herodote.net

Ainsi, en quelques années, des 'colons' américains fondèrent de nouvelles villes, telles que *Los Indios, Brazo Fuerte*, *Columbia*, *McKinley*, et *Santa Rosalia*. Ils étaient bientôt en majorité et organisèrent des écoles séparées, avec un enseignement unilingue en anglais par des professeurs américains. Une banque, le dollar et plusieurs hôtels s'installèrent, ainsi que deux hebdomadaires *the Isle of Pines News* et *the Isle of Pines Appeal*. Ils créèrent différentes associations culturelles qui représentaient leurs intérêts auprès des gouvernements de La Havane et de Washington, ce qui déclencha quelques tensions avec les Cubains. Irene Wright en visite sur l'île en 1908, remarque à ce propos :

> American residents there have made the Isle of Pines an American community in everything except political status, (…). As surely as now we own California, political recognition must follow international law being, like other law, simply a statement of what is. (…) American money is not only the official, but the actual currency of trade; (…) American ministers preach from the pulpits; American automobiles and spring wagons have replaced the clumsy oxcart…[233]

La ratification du Traité de Hay-Quesada en 1925, fut difficile à accepter pour les Américains de l'île des Pins. En effet, celui-ci y reconnaissait finalement la souveraineté de Cuba. Tandis que depuis l'adoption de l'amandement Platt, l'avenir de l'île des Pins était resté en suspens – "*That the Isle of Pines shall be omitted from the proposed constitutional boundaries of Cuba, the title thereto being left to future adjustment by treaty*."[234] Ministre des affaires étrangères, John Hay considérait que la guerre hispano-américaine avait été conduite selon des motivations purement humanistes et non de conquête. Cependant, le 2 juillet 1903, l'ambassadeur cubain aux Etats-Unis, Gonzalo de Quesada et lui-même signèrent des traités stipulant un bail concernant la baie de Guantánamo et la souveraineté américaine sur l'île aux Pins. Les deux propositions furent ratifiées par le sénat cubain le 16 juillet.[235]

L'île des Pins, aujourd'hui dénommée l'île de la Jeunesse, a semble-t-il depuis toujours été une sorte de microcosme cubain, véritable creuset de nouvelles expressions et métissages culturels, comme l'illustre le témoignage de Mongo Rives recueilli dans les années 1990 et partagé dans l'article de Jane McManus, *Cuba's Island of Dreams* :

---

[233] Irene Wright. *Cuba*. New York, MacMillan, 1910, p.322. Irene Aloha Wright était une spécialiste américaine de l'histoire des Caraïbes, elle publie des articles dans *The Havana Post* entre 1904 et 1905, puis devint rédactrice en chef du *Havana Telegraph* de 1905 à 1907, puis éditait *The Cuban Magazine* de 1908 à 1914.

[234] *"Accept Platt Amendment", New York Times. May 29, 1901,* Retrieved February 16, 2016.

[235] *"Cuba Ratifies Treaties", New York Times. July 17, 1903,* Retrieved February 16, 2016.

> The *sucu-suco* was created here on the Isle by native *piñeros*, orientales, *Gallegos*, and maybe African slaves had something to do with it, too. So all these people together, with their idiosyncrasies and their isolation, created a new rhythm that wasn't a *son montuno* or a *guaracha* but something different. It began evolving in the last century, because my great-grandmother told my father how they did it then, when they called it *rumba* or *rumbita*. Then around 1910, people here began calling it *cotunto*, but, by the twenties, all those names disappeared in favor of *sucu-suco*. Because, at the time, lots of Americans were coming to Cuba and especially to the Isle – their project was to grab the Isle – and they heard this music they called suc-suc from the sound the dancers made. Pretty soon it became *sucu-suco*.[236]

La naissance de nouveaux sons, de nouvelles danses et traditions musicales issus de rencontres interculturelles semble incarner et refléter à l'infini les aléas et imprévus de l'identité métisse de l'archipel cubain. Toutefois, la présence de la colonie nord-américaine semble n'être plus que l'ombre d'elle-même aujourd'hui :

> A number of these immigrants set up grapefruit plantations, and one of these citrus growers was the maternal grandfather of American poet Hart Crane. (…) I found no trace of the Crane family at the American cemetery on the outskirts of *Nueva Gerona*, now a weed-choked grove of humble Yankee headstones and quiet epitaphs. Nothing at all like the Cuban cemetery on the other side of town, with its elaborate marble tombstones, marble mausoleums, and florid marble pledges of eternal love.[237]

Lors d'une dernière excursion dans un village de pêcheurs, *Cocodril*o dans le sud-ouest de l'île de la Jeunesse, colonisée par des habitants des îles Caïman au début du XX^{ème} siècle, Jane McManus croise le chemin de Jackson, lui-aussi, en quelque sorte vestige d'une autre présence culturelle sur ce lot de terre, ce Cuba en miniature :

> One of the blue-eyed descendants of the remaining dozen or so Cayman islander families ran a turtle-hatching station on a promontory overlooking the sea. (…) he was sixty-five years old, although his tanned, weatherworn face looked appreciably older. 'I still speak English with my mother,' Jackson said, his whole face crinkling as he smiled. But the language, he added, is dying out, succumbing to the rapid-fire Spanish of the Cubans.[238]

[236] Jane McManus, *Mongo Rives' Cuba's Island of Dreams*, in Travelers' Tales: Cuba True Stories, edited by Tom Miller, Travelers's Tales, Inc., 2004. p.95 Tom Miller est également l'auteur de *Trading with the Enemy: A Yankee Travels Through Castro's Cuba***,** et co-fondateur de la U.S.-Cuba Writers Conference.

[237] Idem, p.96
[238] Idem, p.98

L'île de la Jeunesse, de par sa situation géographique reste en marge de l'île principale, un autre rythme, presque un autre monde, comme le décrit Cristina García lors de son voyage au début des années 1990 :

[239]

> Visiting the island, in fact, is like going back in time to a more innocent Cuba, slower-paced and neighborly, immune to the daily pressures of survival and the quest for the almighty dollar. (…) If the tempo of life in these locales (Havana, Guanabo) is akin, say, to cruising in a '57 Chevy, imagine the Isle of Youth as something of a leisurely ride on a sleepy donkey. (…) I remembered a story my mother once told me. She said that when she first came to New York City, after a relatively quiet life on a provincial cattle ranch in Cuba, and saw people running up the stairs of the subway, she anxiously assumed that a massive underground fire was sweeping the city.[240]

Cristína García y voit un lieu hors du temps, loin des contraintes de nos sociétés modernes capitalistes, ce qui est d'autant plus paradoxal vu son passé très marqué par la présence nord-américaine. Elle présente l'histoire de cette île, appendice de Cuba dont les changements, sorte de palimpseste de noms, semblent refléter ces vagues successives d'arrivées et de départs de populations diverses ; ces quelques lignes expliquent l'isolement, et donc la distance par rapport à une large influence extérieure :

> Part of an archipelago of mostly tiny islands, the Isle of Youth lies about thirty miles off the southwestern coast of Cuba. In the last five hundred years, the island has been known by at least a dozen names; *Camarcó* (as it was once called by its original Indian inhabitants), *La Evangelista* (gracias a Christopher Columbus), and Treasure Island (for pirate treasures reputedly buried there). A century later more ominous names were in usage: *Isla de los Deportados* and *La Siberia de Cuba*, because of the infamous penitentiary built to house young Fidel Castro. (…) Built in the 1930s during the brutal

[239] Cuba Google map
[240] Cristina García, *Slow-Motion Island*, in Travelers' Tales: Cuba True Stories, edited by Tom Miller, Travelers's Tales, Inc., 2004, p.92. Carte de l'île de la Jeunesse. Cf. Google, Inegi, 2017

> dictatorship of Gerardo Machado, the circular prison was patterned on a maximum security penitentiary in Joliet, Illinois.[241]

L'île fut longtemps connue sous le nom d'île des Pins, puis en 1978, elle fut rebaptisée *Isla de la Juventud*, ou *Isla of Youth*, l'île de la Jeunesse, car elle devint sous Castro une véritable pépinière d'étudiants attirés par ses écoles internationales de renom. Des milliers d'étudiants s'y installaient temporairement, arrivant principalement de nations alliées, telles l'Angola, le Mozambique, et le Nicaragua. Depuis le démantèlement du bloc soviétique, ces écoles ont peu à peu fermé leurs portes, n'ayant plus accès aux nombreuses subventions russes.

Si l'on revient au début du XX^{ème} siècle, il est intéressant de voir que dès les années 1910, puis dans les années 1920, plusieurs écoles expérimentales furent établies dans toute l'île avec pour projet principal d'enseigner l'anglais aux enfants cubains, mais aussi aux adultes qui le souhaitaient. Souvent ces écoles proposaient des séjours organisés aux Etats-Unis, plongeant les jeunes Cubains dans l'univers nord-américain. Les destinations privilégiées étaient New York City, Philadelphia et Washington, afin de montrer le style de vie, la modernité et l'opulence de la société américaine. Les premières années de la jeune république virent ainsi quatre-vingt-dix pour cent des professeurs cubains participer à ces programmes d'échanges. Ces professeurs enseignèrent à la première génération 'indépendante' cubaine. Beaucoup de ces établissements étaient de confession protestante et importèrent une certaine éthique. Certaines écoles étaient également directement financées par des compagnies américaines, telle que *United Fruit*, qui fournissait à la fois des terres, de l'eau potable, de l'électricité et des bourses d'études à ses employés. Ainsi, cette présence américaine du début du vingtième siècle se faisait de plus en plus visible avec à la fois des visiteurs de passage et des résidents permanents. De riches Américains s'offraient des résidences d'hiver sur l'île, appréciant particulièrement les centres de cure thermale et autres instituts de luxe. Il est estimé qu'en 1910, à peu près sept mille Américains vivaient à Cuba. La majorité était employée par de grandes firmes, telles que *Hershey*, *North American Sugar Company*, *Atlantic Sugar Company*, et *United Fruit*, qui étaient de véritables états dans l'état, îlots dans l'île. Les entreprises sucrières ont établi plusieurs communautés nord-américaines, de vraies enclaves organisées autour de quartiers exclusifs, s'appliquant à récréer les modèles sociaux et raciaux propres aux Etats-Unis.

[241] Idem, pp.93-95

Ces communautés avaient leurs clubs sociaux, services postaux, hôpitaux, écoles, parfois même leurs propres forces de police. Un témoignage de l'époque souligne l'atmosphère très américaine de ces quartiers : '*with telephones, electric lights, clubs, theaters, dancing pavilions, an amusement park, a good baseball field, an excellent company hotel... and all the requisites of a modern American town.*'[242] Ces communautés deviendront rapidement impliquées dans la vie politique cubaine, que ce soit au niveau municipal, provincial ou national. Plusieurs carrières politiques seront lancées grâce aux grandes firmes américaines, notamment Mario G. Menocal qui sera président de 1912 à 1920, avait auparavant géré l'une des plantations sucrières appartenant à la *Cuban-American Sugar Company*. Ainsi, travailler pour les *Yanquis* était devenu très prisé. Les multiples expressions culturelles et savoir-faire économiques des Américains se faisaient de plus en plus influents. La langue anglaise était synonyme d'ascension sociale, de réussite professionnelle, de plus de pouvoir et de visibilité. Beaucoup de mots anglais s'immisçaient dans l'espagnol des mondes du commerce, de la finance, du sport, et de la culture populaire. Les prénoms des enfants s'anglicisaient, Carlos devenait Charles, Antonio, Tony. L'ambassadeur américain à Cuba Harry F. Guggenheim décrit ces multiples phénomènes d'acculturation :

> There is first of all, the English language which has spread to such an extent in Cuba that most Cuban businessmen of standing have learned to speak it; the American press exercises a very great influence on the Cuban press (…); American sports, particularly baseball, American dance music, American Victrola records and last, but by no means least, American radio and broadcasting programs have made a very definite impression on the Cuban mind.[243]

L'architecture s'inspire également des divers styles trouvés aux Etats-Unis, par exemple, les *Calixto García Hospital*, *National City Bank* et ci-dessous *Capitolio* à La Havane, fortement inspiré de Capitol Hill à Washington, D.C. :

[242] Sydney A. Clark. *Cuban Tapestry*. New York, 1936. p.98
[243] Harry F. Guggenheim au Ministre des Affaires étrangères américain, le 9 août 1931, 837.00 Groupe général 59, Archives nationales, Washington D.C.

Autre grande influence culturelle, le cinéma américain vient massivement remplacer les films européens et reste encore aujourd'hui présent malgré l'embargo. En juillet 2012 à La Havane, les Cubains pouvaient ainsi découvrir au cinéma Payret, le dernier Spielberg (sic. *Spilber*) intitulé les *Aventures de Tintin et le secret de la licorne* :

Cette dominance idéologique est d'ailleurs observée par le vice-consul britannique en 1923 :

> The proximity of the United States is almost fatal to the films of other countries. Not only are all the American film stars well known to the Cuban public, but both the Spanish and American papers in Havana constantly

> grant publicity and a number of American cinema magazines are in circulation.[244]

Les années d'occupation, puis les deux décennies suivantes, ont ainsi été influencées par l'arrivée massive d'immigrants venus du Nord, donnant lieu à une véritable américanisation de l'île, mais surtout de La Havane. Ces nouveaux résidents ne font que concrétiser cette nouvelle réalité qu'est la pseudo indépendance cubaine, qui va approfondir nombreuses fêlures dans la société cubaine.

Les Cubains assistent à leur propre marginalisation des affaires cubaines. Une grande part de la population se sent abandonnée, d'où la montée des sentiments national, anti-impérialiste et anti-américain. Des signes avant-coureurs de la fracture sociale cubaine se sont manifestés dès 1912 avec la 'Révolte noire'. Beaucoup d'Afro-Cubains avaient, en effet, sacrifié leur vie durant les deux guerres de libération. Ils se trouvent désormais exclus de cette nouvelle république cubaine, confrontés à un quasi retour aux années de servage. Face à cette criante injustice, ils créent leur propre parti politique, presque aussitôt censuré. Un conflit ouvert gagne bientôt toute l'île, écrasé par le général Monteagudo avec l'aide des Marines américains et des créoles, qui se vengent de cent cinquante ans de terreur d'une insurrection à grande échelle. Ainsi, cette hantise d'une révolution noire a été noyée dans le sang et le racisme cubain semble plus que jamais à fleur de peau.[245] Les années suivantes riment souvent avec décadence et corruption, La Havane devient une ville de plaisirs en tout genre où se côtoient la Mafia, l'élite cubaine et les plus grandes étoiles d'Hollywood. Au cœur des *dry years* de la Prohibition, des milliers de touristes débarquent du continent, ils descendent du nord assoiffés d'exotisme, de liberté et d'alcool. Cuba et en particulier La Havane résonnent de plaisirs interdits dans la société puritaine nord-américaine, qui pourtant vit ses *Roaring Twenties*, rythmées par la folie du Jazz et de la *Harlem Renaissance*.[246] Ses night-clubs et casinos rivalisent avec ceux de Las Vegas bourgeonnant.

---

[244] Micheal Channan, *The Cuban Image*, Bloomington, 1986, p.52

[245] En 1917, ce sera *La Chambelona*, une insurrection libérale qui exprimera une nouvelle fois le mécontentement des laissés pour compte. Toutefois, sous la présidence du libéral José Miguel Gómez se dessinent de grandes avancées démocratiques : la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le registre civil (des naissances, des mariages, et des décès), la loi sur le divorce, l'école publique, gratuite et laïque, la pleine liberté d'expression et d'association. Mais l'économie cubaine stagne après le grand boom de la fin des années 1910.

[246] La Renaissance de Harlem est un mouvement de renouveau de la culture afro-américaine aux E-U, dans l'Entre-deux-guerres. Son berceau et son foyer se situent dans le quartier de Harlem, New York City. Cette effervescence culturelle s'étend à plusieurs domaines de la création, les Arts comme la photographie, la musique ou la peinture, mais c'est surtout la production littéraire qui s'affirme comme l'élément le plus remarquable de cet épanouissement. Soutenue par des mécènes et une génération d'écrivains talentueux, la Renaissance de Harlem marque un tournant majeur dans la littérature noire américaine qui connaît ainsi une plus grande diffusion en dehors de l'élite noire américaine. La littérature et la culture noires atteignent de tels

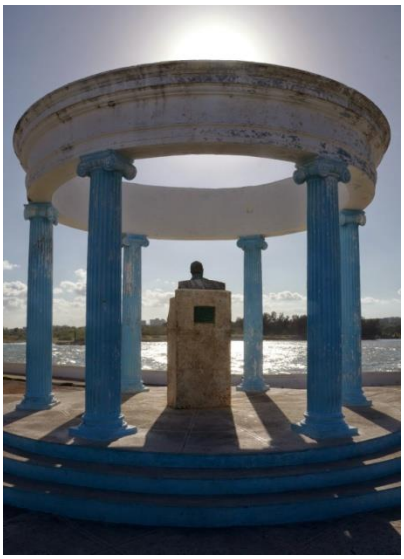
La Havane devient la muse d'Hollywood, qui ne fait que renforcer son image sulfureuse de la nouvelle capitale de la prostitution des Amériques, en témoigne le film *Guys and Dolls* de Mankiewicz, sorti en 1955. Quant aux célébrités comme Errol Flynn, Gary Cooper, Nat King Cole, parmi d'autres, elles s'abandonnent à la fête au son des mambo, chachacha et rumba. Loin des strass et des paillettes, un autre voyageur américain se rendra sur l'île dès les années 1930, d'abord pour y pêcher le marlin, puis pour s'y ressourcer l'esprit et le cœur. Ernest Hemingway restera à Cuba jusqu'en 1960, une année avant sa mort. Les rues, les restaurants et bars qu'il fréquentait resteront à jamais imprégnés de la présence de 'Papa', comme l'exprime Bob Shacochis lors de son voyage cubain à la recherche d'Hemingway :

> The fun of the Hemingway trail is in the detours. (…) In the beginning was the word, and the word was Ernesto himself, the progenitor of the marlin tournament, and an honorary god in the Cuban pantheon of machismo. Off and on throughout the 1930s, Hemingway leased Room 511 at the Hotel Ambos Mundos, conveniently around the corner from La Bodeguita del Medio – a bar crazy enough to let writers drink on credit – and a ten-minute wobble from a more sophisticated watering hole, El Floridita. Papa found Cuba a resourceful environment in which to pursue his three addictions, writing, bill fishing, and boozing, and he immortalized each pursuit. [247]

sommets durant cette période que certains désignent Harlem comme la « capitale mondiale de la culture noire ». Cf. Siriki Gbané, *La Renaissance de Harlem : le rayonnement de la culture "black"*, Africultures, Octobre 2002.

[247] Bob Shacochis, *An Ernest Land*, in Tom Miller's Travelers' Tales: Cuba True Stories, edited by Tom Miller, Travelers's Tales, Inc., 2004, p.145 Bob Shacochis est l'auteur de *Swimming in the Volcano*, *The Next New World*, son recueil d'histoires, *Easy in the Islands*, reçu en 1985 le National Book Award for first fiction. Il contribue également en tant que rédacteur en chef aux *Outside* et *Harper's*.

En 1934, Hemingway se fit construire à Brooklyn un bateau, qui deviendra son fameux compagnon de pêche – *Pilar*. Cinq années plus tard, sa troisième épouse tombera sous le charme d'une ferme au sud de La Havane, la *Finca Vigía*, où ils passeront les vingt prochaines années. Hemingway l'achètera avec ses premiers droits d'auteur perçus grâce à son roman *For Whom the Bell Tolls*. En 1960, lui-même juge et sponsor d'une grande compétition nationale de pêche au gros, il invite Fidel Castro à venir rendre le trophée au gagnant. Mais ironie de l'histoire, ce sera Castro lui-même qui remportera le concours. Ils ne s'étaient jamais rencontrés auparavant, ni n'auront d'autre occasion. Ce jour-là aura été la dernière sortie de *Pilar* dans le Golfe Stream, bientôt Hemingway quittera l'île pour l'Espagne, puis l'Idaho, son ultime escale. L'année de sa disparition, 1961, sonne aussi le glas de son tournoi de pêche qui disparaîtra derrière le rideau de fer abattu par des idéologies bien arrêtées. Lors de son périple cubain, Bob Shacochis s'est rendu à l'est de l'île dans le village de pêcheurs de *Cojímar*, là où réside Gregorio Fuentes – ancien capitaine du *Pilar*. Après la disparition d'Hemingway, chaque pêcheur fit le don d'un hameçon en bronze et l'ensemble fut fondu pour donner corps à un buste de l'auteur, désormais sur le quai du port face à la mer pour l'éternité :



Ravi de pouvoir, peut-être pour l'une des dernières fois, partager ses nombreux souvenirs avec Hemingway, il replonge pendant des heures, parfait rebours de l'écriture vers l'oralité, telle une parfaite incarnation du protagoniste d'Hemingway dans *The Old Man and the Sea : 'The old man was thin and gaunt with deep wrinkles in the back of his neck. (...) Everything about him was old except his eyes and they were the same color as the sea and*

were cheerful and undefeated.'[248] En effet, de 1935 à 1960, les deux hommes furent quasiment inséparables. Pendant la seconde guerre mondiale, ils patrouillèrent le long des côtes cubaines à la recherche d'éventuels U-Boats allemands. Gregorio Fuentes ajoute que lors de la menace d'une invasion nord-américaine, ils patrouillèrent de la même façon, tels des échos du passé. Dans son testament, l'auteur légua toute sa propriété cubaine à la révolution, à l'exception de *Pilar* et de son équipement qui revinrent à Gregorio. La présence américaine sur l'île a donc été une grande influence, à laquelle la présence cubaine sur le continent semble répondre.

Ainsi, la deuxième moitié du XX^{ème} siècle sera marquée par de nombreux progrès technologiques, à la fois, dans les transports et les télécommunications, qui vont jouer un important rôle dans le rapprochement culturel des deux pays. Les traversées maritimes, les vols quotidiens au-dessus du détroit se multipliaient chaque année. Ce mouvement incessant, sorte de conversation interculturelle d'une rive à l'autre, n'était pas unilatérale, des communautés cubaines s'étaient installées aux Etats-Unis, dès la fin du XIX^{ème} siècle, principalement en Floride et à New York. Au début du XX^{ème} siècle, environ dix mille Cubains vivent à Tampa, même estimation pour NYC. Ils perpétraient la migration de riches créoles qui avait commencé quelques décennies plus tôt. En effet, de nombreux planteurs, marchands et entrepreneurs se déplaçaient librement et fréquemment entre Cuba et les Etats-Unis, arborant souvent double nationalité et double propriété. L'élite cubaine était avide de fraîcheur l'été venu, ainsi que de soins médicaux plus modernes, de centres commerciaux et des enseignements universitaires. Les riches Cubains des années 1940 et 1950, perpétuent ce va-et-vient saisonnier, entre voyages d'affaires, années d'études, vacances en famille, achats de Noël, dont les fameux sapins décorés, '*At Christmas time, vast numbers of Nordic pines were shipped to Cuba aboard refrigerated freighters.*'[249] Les années passant, de nombreuses traditions nord-américaines se frayent un chemin au cœur de la culture cubaine, et plus particulièrement parmi les classes privilégiées havanaises, comme le décrit Ruby Hart Philips :

> The United States is mirrored in every phase of Cuban life. The modern Cuban eats hot dogs, hamburgers, hot cakes, waffles, fried chicken and ice cream. (…) The new apartment buildings could be mistaken for those in any American city, and the new private homes resemble those of Florida. (…)

[248] Bob Shacochis, *An Ernest Land*, in Travelers' Tales: Cuba True Stories, edited by Tom Miller, Travelers's Tales, Inc., 2004, p.157

[249] Louis A. Pérez, *Cuba and the U-S*, pp.210-211

> American-made refrigerators, electric and gas stoves, and kitchen units have changed household customs.[250]

Ainsi, en 1957, l'île de Cuba détenait l'un des niveaux de vie les plus élevés de toute l'Amérique latine, juste derrière le Venezuela. Seuls le Mexique et le Brésil devançaient Cuba pour le nombre de radios par foyer. Par contre, les Cubains possédaient plus de postes de télévision, de téléphones, de titres de journaux, d'automobiles et enfin un réseau ferroviaire plus développé. A peu près 58,2 % des foyers cubains avaient l'électricité. Et en 1953, 76,4 % de Cubains savaient lire et écrire, ce qui plaçait l'île en quatrième position, derrière l'Argentine, le Chili, et le Costa Rica. Cependant, ces pourcentages ne divulguent pas les immenses disparités entre les différentes régions de l'île, ainsi qu'entre les villes et les campagnes.[251]

Par ailleurs, d'autres déplacements changent la carte démographique de l'île. La capitale cubaine attire également un grand nombre de paysans des provinces rurales et excentrées de l'île, ils s'y installent le cœur plein d'espoir d'une vie meilleure et plus prospère. Cette période, précédant la révolution de Castro, est aussi marquée par une succession de régimes autoritaires corrompus. Certains Cubains qui avaient dénigré l'intervention américaine, appelaient désormais Washington pour apaiser les tensions. Parmi eux, Fernando Ortiz, dirigeant de la *Junta de Renovación* en 1923, demandait une 'intervention morale' des Etats-Unis afin de garantir un gouvernement républicain et démocratique.[252] Mais, l'île vacille, prête à imploser, ce qui se produit en 1933 avec la grève générale. Le président Machado s'envole le 12 août pour Miami, selon les dires, ses valises pleines de lingots d'or et d'armes à feu.[253]

---

[250] Ruby Hart Philips, *Cuba: Island of Paradox*. New York, 1959, pp.357-358

[251] Louis A. Pérez, *Cuba and the U.S*, pp.226-227

[252] Louis A. Pérez, *Cuba and the United States*, p.184.
Fernando Ortiz Fernández, né le 16 juin 1881 et mort le 10 avril 1969 à La Havane, est un ethnologue et anthropologue cubain. Considéré comme le plus important de sa spécialité, il est à l'origine du concept de transculturation, qu'il a appliqué au contexte culturel de la société coloniale cubaine pour expliquer l'émergence et la constitution historique de la nationalité cubaine. Il est parfois désigné comme le « troisième découvreur de l'Amérique », après Christophe Colomb et Alexander von Humboldt, en hommage à l'ampleur et à la profondeur de ses études. Il s'est en particulier intéressé à l'influence africaine dans la culture cubaine. Cf. Luis Rafael, *Fernando Ortiz, tercer descubridor de Cuba* [archive] sur le site de l'Institut Cervantes.

[253] Alors que le chaos fait rage sur l'île, un jeune sergent mulâtre d'origine modeste, Fulgencio Batista fomente une rébellion d'officiers subalternes. L'ère Batista commence. Les Etats-Unis inquiets, menacent une fois de plus d'envoyer leurs troupes. Mais le nouvel homme fort va tout de suite rassurer le grand voisin du nord et détiendra le véritable pouvoir en tant que chef des armées jusqu'en 1940. Le vaste mouvement politique et populaire de 1933 entraîne de nouvelles avancées pour le pays : les Etats-Unis abolissent l'amendement Platt le 29 mai 1934, mais ils négocient un bail de 99 ans concernant la base navale de Guantánamo. Les Cubains obtiennent le droit de vote l'année suivante. En 1940, la journée de travail de huit heures est votée, ainsi que l'augmentation du réseau routier et enfin mais pas des moindres, la promulgation d'une nouvelle Constitution nationale. Celle-ci prévoit une réforme agraire, la nationalisation des ressources naturelles, et de nouvelles élections. Batista, qui était devenu rapidement colonel, apparaît désormais comme une figure incontournable de

En 1952, Batista, qui a peu de chances de battre le candidat du Parti orthodoxe, organise avec l'aide de l'armée un nouveau coup d'Etat, et reprend le pouvoir sans violence. Non sans ironie, l'année suivante, il nomme Meyer Lansky, connu comme 'le parrain juif' de la mafia américaine, en tant que superviseur de la réforme des casinos, dans le but de se débarrasser des tricheurs professionnels. Une police secrète est formée à cet escient, La Havane était peu à peu devenue un 'Las Vegas des Caraïbes'. Le deuxième mandat de Batista signe l'apogée de cette ère de décadence et de corruption, accompagnée par un flot constant de touristes majoritairement américains. Une nouvelle compagnie aérienne se forme, les visas pour les Américains de passage sont supprimés, et les nouveaux hôtels exemptés d'impôts. La ville voit ainsi son nombre d'hôtels doubler en moins de dix ans. La plupart ont leur propre salle de jeux. Un immense système de pots-de-vin s'organise et protège les intérêts de personnes le plus haut placés. Pendant ce temps, la police secrète de Batista se fait de plus en plus redoutable dans sa chasse aux opposants. Leurs corps ensanglantés sont suspendus aux réverbères, abandonnés dans les rues, tels des avertissements pour tout Cubain qui imaginerait se mettre en travers des rouages politiques et économiques du gouvernement en place.

Entre la vitrine sensuelle et glamour et la réalité brutale de l'île, bien des Cubains trouvent la situation inacceptable. Et toutes les tensions et contradictions inhérentes à la société cubaine vont bientôt éclater au grand jour. En effet, pendant que s'accélère la folie des grands hôtels et casinos de La Havane, la révolution germe et prend racine dans les provinces les plus reculées, les plus rurales, et les plus miséreuses de l'île. L'eau courante et l'électricité y sont des conforts modernes inconnus, tout comme l'accès à la santé ou à l'éducation. Un quart des Cubains ne sait ni lire ni écrire. Un quart des hommes adultes est dénué d'emploi. Face à l'oppression grandissante et la corruption qui gangrène les pouvoirs décisionnaires, les intérêts des populations rurales semblent bien légers. En 1953, un an après la seconde prise de pouvoir de Batista, un jeune avocat ambitieux, Fidel Castro déclare que seul un soulèvement armé et organisé pourra mettre fin à cette dictature, dont il avait fait les frais un an plus tôt, alors qu'il avait tenté d'obtenir un siège au Congrès, mais c'était sans compter l'annulation des élections savamment décidée par Batista en personne.

la politique cubaine. Avec le soutien des Etats-Unis, il élimine l'extrême droite et une partie de la gauche. Cependant, de plus en plus frustré de gouverner le pays au travers d'une succession de présidents 'fantoches', il brigue la présidence pour la première fois en 1940, qu'il remportera, apparemment de façon régulière.

Chapitre 3 - Etats-Unis, Cuba : conversation à bâtons rompus

3.1 Castro : l'homme qui libéra Cuba de Batista

Espérant inspirer une insurrection générale, le 26 juillet 1953, Fidel Castro, accompagné de 130 hommes et deux femmes, lance l'assaut contre la caserne de *la Moncada* à *Santiago de Cuba*. Tandis que les festivités du carnaval résonnent dans les rues, les jeunes révolutionnaires essuient un premier échec meurtrier. Ceux qui en réchappent, dont Castro, se réfugient dans les montagnes de la *Sierra Maestra*, qui deviendront plus tard le QG de la révolution. Ils sont toutefois rapidement retrouvés et emprisonnés. Ce coup d'Etat manqué désigne le début de la révolte populaire cubaine. L'un des enquêteurs lui pose cette question : « *Qui est l'idéologue de cette révolte ?* » Et Castro lui répond : « *Comment qui est l'idéologue ? C'est José Martí bien sûr !* ».[254] Évidemment, la pensée et l'idéal de José Martí n'avaient jamais disparus. Ils étaient extrêmement présents dans la conscience du peuple cubain. Il suffisait juste d'un nouveau souffle pour mettre de nouveau à nu le projet et les aspirations de Martí. La révolution cubaine de 1959 sonne ainsi comme un coup de tonnerre pour l'Amérique latine et les Caraïbes et vient rendre un vibrant hommage à la pensée martienne en incarnant son héritage. La conquête de l'indépendance politique puis économique fit, en effet, de Camilo Cienfuegos, d'Ernesto Guevara, de Fidel et Raúl Castro les dignes héritiers du combat de José Martí. Mais au-delà du gouvernement cubain, c'est tout le peuple qui symbolisait comme un seul homme la figure emblématique de Martí. L'île entière reste encore aujourd'hui parsemée de monuments, d'affiches gigantesques titrées de messages de propagande révolutionnaires, rappels omniprésents des nombreux efforts et sacrifices de tout un peuple, de toute une île :

[254] J-P, Clerc, *Les Quatre Saisons de Fidel*. Seuil, 1996, p.66

Ainsi, comme un symbole fort, le mouvement insurrectionnel et libertaire mené par Castro naquit en prison sur l'île des Pins, où Fidel, son frère Raúl et leurs compagnons organisèrent le Mouvement du 26 juillet ou M 26-7. En octobre 1953, assurant sa défense lors du procès de la caserne Moncada, Fidel lance : « *Il est normal que les hommes honnêtes soient tués ou emprisonnés, dans une République dont le président est un voleur et un assassin.* » Puis, il poursuit en énumérant les mesures qu'il aurait prises pour remédier à la misère et l'oppression, il conclut son plaidoyer par sa fameuse déclaration « *La Historia me absolvera, l'Histoire m'acquittera* ». En novembre 1954, après s'être fait élire en tant que seul candidat à la présidence, Batista entre en fonction en février 1955.[255] Libérés en mai 1955, les Castro s'exilent au Mexique et y sympathisent avec un jeune Argentin Ernesto Guevara, médecin à l'hôpital général de Mexico. En octobre et novembre 1955, ils rejoignent les Etats-Unis afin de collecter des fonds, des armes et des munitions pour leurs activités

[255] En parallèle, animées par le Mouvement du 26-7, les demandes d'amnistie des détenus de Moncada s'amplifient. Le comité des mères des prisonniers, dans lequel des jeunes femmes militent également, parmi elles, Celia Sánchez, est soutenu par la presse. Ces mouvements finissent par convaincre le dictateur de céder.

clandestines. Pendant la tournée de sept semaines, Castro, sur les pas de Martí, se rend à Tampa et à Miami où le soutien aux opposants de Batista est très fort parmi les émigrés cubains. Puis, il fait de même à New York, cette réitération, réinitialisation de l'appel à la lutte ex situ, comme l'avait mené Martí avant lui, donne à son mouvement une dimension profondément symbolique, quasi organique. Ainsi, le 25 novembre 1956, le trio s'embarque avec 79 hommes sur le yacht *Granma* acheté à un Américain à la retraite, et non sans ironie, ce yacht donnera d'ailleurs son nom au journal du Parti communiste cubain, ainsi qu'à toute une province de l'île. Leur objectif est clairement de renouveler le geste de bravoure de José Martí. Ils planifient de débarquer dans la province de l'Oriente pour libérer Cuba, autre écho aux nombreuses trajectoires libertaires.[256]

A cet effet, en février 1957, Fidel Castro accepte de rencontrer un journaliste du *New York Times*, Herbert Matthews, qui fera connaître au monde entier, les visages et les conditions de combat des *barbudos* en treillis vert et bérets noirs. La sympathie du public américain pour leur mouvement influence Washington à limiter leur appui à Batista. De nombreux portraits du *Líder Maximo* ont été réalisés au fil des décennies, dont celui de Christopher Hunt dans *Waiting for Fidel*, dont il nous décrit le parcours et ses origines :

> Fidel Castro spent most of his life making trouble. By the age of six he had stretched the patience of his Spanish father, who exiled the boy from the family's farm. Fidel landed in a boarding school in Santiago de Cuba, the biggest city in the eastern Cuba. There he cheated on math tests, beat up schoolmates, and punched a priest. Transferred to another school, he falsified report cards. During summer vacations, he tried to coax his father's cane cutters to resist their boss. (…) as a teenager, he wrote a letter to U.S. President Franklin Roosevelt: 'I am a boy, but I think very much… if you like, give me a ten dollar bill green American in the letter, because I have not seen a ten dollars bill green American and I would like to have one of them.' [257]

[256] La même année, un groupe d'étudiants conduit par José Antonio Echevarría forme le Directoire révolutionnaire, dont la vocation est d'organiser des attentats in situ contre Batista et ses hommes. Le 2 décembre 1956, après une traversée des plus périlleuses, Castro et ses 81 compagnons débarquent dans le golfe de *Guacanayabo*, à l'ouest de Santiago. Ils seront décimés par les troupes loyalistes à *Alegría de Pío*. Les survivants se réfugient une nouvelle fois dans la *Sierra Maestra*. De ces montagnes, tel un *cimarrón* Castro lance la guérilla contre l'armée de Batista avec le soutien actif d'une bonne partie de la population locale. Parmi ceux qui gagnent le maquis se trouve une riche révolutionnaire, Vilma Espín, formée au MIT dans le Massachusetts, elle fut dirigeante de la Fédération des femmes cubaines et épouse de Raúl Castro. Rapidement les médias étrangers vont une nouvelle fois jouer un rôle prépondérant dans la représentation de ce conflit insulaire en leur offrant la possibilité d'expliquer leur lutte à l'opinion internationale et de distiller leurs idées de réformes.

[257] Christopher Hunt, *The Revolution's Cradle*, in Travelers' Tales: Cuba True Stories, edited by Tom Miller, Travelers's Tales, Inc., 2004, p.191

Dans une sorte de mise en abîme a posteriori, la notion de l'enfant exilé de sa famille par son père fait écho à des milliers de trajectoires similaires d'enfants cubains dans les années 1960, exilés de l'île, de leur famille, de leur enfance, dont Castro était paradoxalement la cause. Puis, l'anecdote sur le billet de dix dollars résonne particulièrement en vue de ses futures années de combat anti-capitalistique. Ce sera finalement un pensionnat jésuite de La Havane qui réussira à cadrer le jeune homme. A seize ans, il stupéfie ses camarades de classe par sa capacité à mémoriser de longs textes, talent très utile pour sa carrière politique. Il se fait également remarquer par ses exploits sportifs, notamment à la course à pied, ainsi qu'aux basketball et baseball, deux sports, non sans ironie, éminemment états-uniens. Durant sa première année d'études de droit à l'université de La Havane, il rejoint la Ligue anti-impérialiste, puis le Comité pour l'indépendance de Porto Rico. Lors de sa troisième année, il s'engage et s'entraîne pour une invasion de la République dominicaine.[258] Puis très vite ses objectifs concernent l'avenir de son île natale, où il voit la nécessité d'une révolution populaire afin d'éradiquer de nombreuses injustices.

En deux années, les *barbudos* retranchés dans les montagnes, instaurent un gouvernement fantôme, rédigent un manifeste, implantent écoles et hôpitaux dans des zones rurales isolées. En février 1958, c'est *Radio Rebelde*, leur station pirate du haut de La Plata, au cœur de la *Sierra Maestra*, qui lance sur les ondes les premières déclarations pour un Cuba démocratique, afin de s'assurer le soutien des mouvements clandestins de La Havane. Elle émet vers Caracas, Mexico, et Miami, dans un élan interaméricain, comme l'avait rêvé Martí. Durant l'été, fort de plusieurs victoires contre l'armée batistienne, marchant sur les traces de Máximo Gómez et Antonio Maceo, Castro envoie des colonnes rebelles menées par « Che » Guevarra et Camilo Cienfuegos conquérir la zone occidentale de l'île. La même année, les Etats-Unis commencent à perdre patience avec Batista et son incapacité à restaurer l'ordre sur l'île.

Washington entreprend quelques mesures afin de l'éloigner du pouvoir, utilisant les mêmes stratégies qu'en 1933 contre Machado. Ainsi, le 14 mars, ils imposent un embargo sur les armes, ce qui déstabilise fortement Batista et son gouvernement. Désormais forte de 50 000 hommes, l'armée rebelle pousse son avantage. Les troupes de Castro gagnent Santiago, celles de Raúl pénètrent le nord de l'Oriente. Et plus décisif encore, dans les derniers jours de décembre 1958, le Che livre bataille dans la capitale de la province de Las Villas, Santa Clara. Après cette prise victorieuse, Batista et ses principaux collaborateurs

[258] Christopher Hunt, p.191

quittent secrètement l'île le soir du 31 décembre pour la République dominicaine, où il sera accueilli par le dictateur Trujillo. Puis il rejoindra la Floride, emportant, dit-on, 300 millions de dollars dans sa valise, à l'aune de Machado quelques années auparavant.[259] A la nouvelle tombée, le lendemain matin, toute l'île semble en liesse, nombreux Cubains dansent dans les rues, pleins d'espoir pour un avenir meilleur.[260] Castro appelle à une grève générale contre les militaires et la structure politique léguées par Batista. Castro prend la tête de ses guérilleros pour rejoindre la capitale. Dans les campagnes, des foules entières viennent saluer le passage de leur nouveau héros âgé de 32 ans. Lorsqu'ils arrivent à La Havane le 8 janvier, des dizaines de milliers de partisans les acclament. Les Cubains de New York, de Tampa et de Miami fêtent la chute de Batista et envisagent, pour certains, un retour au pays.

3.1.1 Un triomphe caribéen sans frontière

Le monde entier admire cette révolution, véritable victoire du peuple cubain enfin libéré, et même le gouvernement américain se laisse gagner par le soulagement et l'optimisme général. Nombreux sont ceux devenus de fervents admirateurs de ces libérateurs, et ce sur plusieurs générations comme l'atteste le témoignage suivant :

> The world may marvel that a handful of young men and women overthrew Fulgencio Batista, a dictator backed by the most powerful nation in the world, but it makes sense to me. After examining scores of grainy museum photographs of Camilo Cienfuegos smoking cigars and Che Guevara (…), I decided that if I'd seen them and a couple dozen other rugged rebels scaling mountains and reciting poetry with combat boot-clad Castro, I would have picked up my machete and joined them too. (…) I'm not the only one who fantasizes about Cuba's bearded heroes. Allen Ginsberg got deported from Cuba in the '60s for announcing that Che, the honorary Cuban, was 'cute'. And I'm convinced that just about every middle-aged cubana left on the island has a thing for Fidel. Just ask one to describe her nation's premier revolutionary. Chances are, she'll start with adjectives like charismatic, intelligent, and powerful, and then her voice will drop a lusty octave as she gets to the clincher: '…y sensual.'[261]

[259] Janette Habel, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat, Universalis, Victoire Zalacain, « CUBA », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2015. URL :http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/

[260] Dariel Alarcon Ramirez, *Vie et mort de la révolution cubaine*, Fayard, 1996

[261] Stephanie Eilzondo Griest. "*Sweet Thing*", in Tom Miller's *Traverlers'Tales*. p.46 Stephanie E. Griest edited the propaganda of the Chinese Communist Party. These adventures are the subject of her first book: *Around the*

D'autres comme Tom Miller, ont profondément été touchés et fascinés par le Che. Lors de son voyage à Cuba à la fin des années 1990, Miller fut d'ailleurs marqué par le paradoxe du commerce omniprésent autour de cette autre figure mythique de la révolution anticapitaliste :

> AT THE CHE DAY SALES IN HAVANA, LET ME TELL YOU, BUSINESS IS booming. In the *Plaza de Armas*, the used book stalls feature enough books by and about Che Guevara to fill a small library. From his motorcycle diary to his guerilla strategy, it's all there. A few blocks away artisans and folk craft purveyors hawk their wares; every five steps you bump into a table anchored by the image of Guevara on key chains, ashtrays, plates, and paintings. (…) Over the years, I've bought a number of Che keepsakes for my own personal collection.[262]

J'ai pu également personnellement remarquer cet étrange maelstrom du marketing castriste dans une galerie d'arts de Trinidad où El Che, symbole de la lutte anticapitaliste et anticonsumériste se trouve côte à côte avec de vieilles Chevrolet, Cadillac et autre Buick américaines des années cinquante, toujours aussi admirées par les touristes et aussi pomponnées par leurs fiers propriétaires :

La plus précieuse acquisition de Tom Miller reste un développement original de la fameuse photographie de Guevara, au regard déterminé et plongé vers l'avenir. Ce portait, que le monde entier connaît, fut pris par le photographe Alberto Díaz Gutiérrez, plus connu

Bloc: My Life in Moscow, Beijing, and Havana. She has also written for the *New York Times*, *The Washington Post*, *Latina magazine*, and several Travelers's Tales books.

[262] Tom Miller, *El Che*, in *Travelers' Tales*, p.38

sous le nom de Korda, qui, ironie du sort, photographiait avant la révolution des cheese-cakes et des mannequins de mode. Korda était présent lors d'un discours important de Castro le 6 mars 1960, en hommage aux victimes de l'explosion de la Coubre, c'est là qu'il photographia le Che. Henri Cartier-Bresson écrira de ce regard de feu : qu'il darde, éblouit, charme et fascine à la fois. Toutefois, à l'exception d'une apparition dans un journal cubain local, la photographie tombe dans l'oubli, jusqu'à la disparition tragique de Guevara en 1967. Le portrait réapparait, résurgence de l'esprit révolutionnaire de 1959, sur la façade d'un immeuble de dix étages appartenant au gouvernement en plein cœur de La Havane, qui inspira l'œuvre permanente en fer forgé visible sur la place de la révolution aujourd'hui. L'Histoire connaîtra cependant ce cliché, puisque Korda donna sa photographie au publiciste italien Gianfranco Feltrinelli, qui l'emporta vers le vieux continent et le transforma en affiche vendue par millions à travers le monde. Korda ne poursuivit pas ses droits d'auteur, suivant les préceptes de la révolution communiste ; de plus Cuba était exclu des conventions internationales concernant ces droits. Le portait fut également retravaillé par Andy Warhol en 1968, artiste américain anticonformiste par excellence, ouvrant définitivement la porte du panthéon pop art au Che :

263

Par ailleurs, dans son article *Hasta La Victoria Sometimes*, Patrick Symmes se souvient de son voyage à Cuba ponctué d'une rencontre fortement révélatrice de l'impact de

263 *Guerrillero heroico* par Korda, 1960. Source : Reuters.
Andy Warhol, *Che Guevara*, 1968. Source : Reuters

l'Argentin sur l'île et sa révolution, lors de la cérémonie en hommage au retour de sa dépouille en octobre 1997 :[264]

> Ernesto Guevara de la Serna, known at various points in his life as Little Ernesto, the Shaved Head, the Sniper, the Pig, Big Che, Mongo, Fernando, Fernández, Adolfo Mena, El Puro, and El Che. (…) Forty-four years ago, a young Ernesto had scribbled a final warning in his notebook that revolution is impersonal, that it consumes the innocent and guilty together, and then manipulates the memory of the dead as an instrument of control. (…) I knew two brothers who lived in the old Chinatown, and they had been skewered neatly on the horns of a Cuban dilemma. Their problem was simply that they had two funerals to attend, that of Che here in Havana and that of a grandmother who had just died in Cienfuegos.[265]

Le Che aux multiples facettes et surnoms, ne pensait certainement pas si bien dire, lorsqu'il écrivait dans son journal en anticipant presque que sa propre mort deviendrait sans doute un instrument de propagande. Ces deux frères sont le parfait produit de la révolution castriste, éduqués par et entièrement dévoués à celle-ci. Ils expliquèrent à Patrick Symmes que sur leur lieu de travail, ceux qui se portaient volontaires pour assister à la cérémonie recevraient une sorte de 'bon point' dans leur dossier personnel, tandis que ceux qui ne s'y rendraient pas, encouraient certaines conséquences plus ou moins visibles : '*Cuban Communism is a system for micromanaging every aspect of life, and failure to earn enough of these check marks indicates a 'poor attitude' toward the revolution in a society where your attitude affects what you eat, where you live, and how much gasoline and education and pay you receive.'*[266] Pris entre le devoir révolutionnaire et le devoir familial – problématique leitmotiv chez des milliers de Cubains – ces deux frères ont dû peser le poids des conséquences de leur choix. Patrick Symmes poursuit sur la place particulière qu'occupe le Che dans la psyché cubaine :

> Unlike in the rest of Latin America, where Che was a symbolic outsider, in Cuba he was the Establishment, stripped of his rebellious appeal by the coercive government demand underpinning his postmortem existence. (…) Children promised en masse to 'Be Like Che'. There were portraits of him in every school, and the officially sanctioned lessons of his life were taught on every blackboard. Anything he had done or touched was sacrosanct. He'd

[264] Patrick Symmes est un correspondant étranger chez Harper's magazine. Ces extraits proviennent de son premier livre, *Chasing Che: A Motorcycle Journey in Search of the Guevara Legend*. Cf.Tom Miller. *Travelers' Tales*.

[265] Tom Miller, *Travelers' Tales*, p.270

[266] Idem.

> once spent four hours operating a cigar-boxing machine; the machine was now retired, decorated with placards, and painted silver because Che had used it.[267]

Le 9 février 1959, Che Guevarra est déclaré 'citoyen cubain de naissance' ; ainsi, rien ne pourra entraver l'exercice de ses fonctions au sein de l'Etat. Le 16 février 1959, Fidel Castro, pressé d'agir, remplace José Miró Cardona et s'autoproclame Premier ministre de Cuba. Du 16 au 25 avril 1959, Castro séjourne aux Etats-Unis, il y déclarera que son gouvernement n'est nullement communiste, mais il reste fidèle à ses principes de non-alignement et d'indépendance à l'égard des Américains.[268] Le 26 novembre 1959, Castro donnera au Che la direction de la Banque nationale. Véritable ambassadeur de la révolution, le Che voyagera tout au long de l'année en URSS, Chine, Corée du nord, Allemagne de l'est et Tchécoslovaquie. Patrick Symmes insiste sur la nature du culte voué au Che qui est en parfaite contradiction avec les idées véhiculées par le pourfendeur révolutionnaire :

> All Che's books were available in Cuban bookstores, and there were always new books about him – memoirs by others who knew him or claimed to, (…) Che was everywhere, not just as political propaganda but as profitable consumer goods: there were Che posters and lapel pins, Che refrigerator magnets, Che T-shirts, Che cigarette lighters and Che nail clippers, Che postcards and Che photo albums. The Swiss watch company Swatch put out a Che Swatch bearing his photo and the slogan 'Revolución!'

Cette description de la commercialisation de l'image du Che dans les années 1990 aperçue lors du voyage de Symmes, qui fait écho à celle de Tom Miller, semble en effet bien éloignée du message et du sacrifice de l'homme. Ces nombreuses représentations véhiculent principalement la vision romantique, idéaliste de ces hommes et de cette révolution aux multiples visages, à l'aune de l'archipel caribéen d'où elle a émergé.

[267] Idem.

[268] Cependant, malgré ces déclarations, il engage des échanges commerciaux avec l'URSS, dans le contexte ultra-sensible de la Guerre froide, ce qui fut interprété comme une provocation. Le 17 mai 1959, le nouveau gouvernement en place lance une réforme agraire qui exproprie les *latifundia*, lesquels deviennent terres d'Etat ou sont distribués à des petits fermiers. Les industries étrangères sont nationalisées, (dont la grande majorité était américaine), au même titre que les fermes, les plantations, les raffineries de pétrole et les communications (électricité, téléphone). Une nouvelle loi interdit toute discrimination raciale, une autre baisse le coût des loyers et de l'électricité, les suivantes rendent la santé et l'éducation gratuites. De nouvelles politiques sont mises en place concernant le sport, la musique, les arts, sans oublier l'agriculture et la défense.

3.1.2 Castro tombe le masque à la barbe d'Oncle Sam

Le contraste entre les diverses représentations et la réalité de la révolution au début des années 1960, où de nombreux partisans de Batista étaient emprisonnés et exécutés, paraît d'autant plus saisissant. L'année 1960, sera également marquée par une vague de changements législatifs. Les premières mesures de la révolution : les nationalisations, la réforme agraire, les campagnes d'alphabétisation, les vaccinations gratuites, le rôle majeur donné à l'art et la culture allaient parfaitement dans le sens de ce qu'avait prôné le leader patriote Martí. En grand homme de lettres, il a toujours ardemment défendu la diffusion du savoir et de la culture. Ainsi, Fidel Castro semblait décidé à rendre hommage à ce père de la patrie, il dit un jour : '*La révolution, c'est la fille des idées et de la culture*.'[269] Cependant, ce qui semble bien éloigné de l'esprit d'ouverture et de dialogue de Martí est la mise en place dès octobre 1959, de milices pour anticiper toute menace contre-révolutionnaire.

Par ailleurs, la redistribution des richesses satisfait aussitôt les plus modestes, les paysans des provinces rurales, mais les classes moyenne et supérieure sont confrontées à la perte brutale de leurs privilèges. Beaucoup se retrouvent expulsés de leur maison familiale, perdent leur entreprise, leur statut social et se voient forcés de fuir vers l'Europe, le Mexique, mais surtout vers les Etats-Unis, et tout particulièrement vers Miami, point de chute le plus proche. Ils n'auront le droit de n'emmener aucun bien personnel, et la plupart quittent l'île dans la précipitation et l'angoisse d'être soumis à la répression et la violence du nouveau régime. Ce départ massif des cols-blancs cubains handicapera considérablement l'avenir économique de l'île. A Miami, ils formeront un véritable bastion anticastriste, fort de centaines de milliers d'exilés, n'attendant qu'une seule chose : rentrer chez eux. En février 1960, Mikoyan, le ministre soviétique de l'économie visite La Havane, le 13, il signe avec le gouvernement cubain un accord commercial crucial, entamant officiellement la mainmise russe sur l'île. De plus, le 6 avril 1960, Lester D. Mallory, sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires interaméricaines affirma que la majorité des Cubains soutenait Castro et qu'il n'existait pas une opposition politique effective, en ajoutant que :

> Le seul moyen prévisible de réduire le soutien interne passait par le désenchantement et le découragement basés sur l'insatisfaction et les difficultés économiques (…). Tout moyen pour affaiblir la vie économique de Cuba doit être utilisé rapidement (…) : refuser de faire crédit et d'approvisionner Cuba pour diminuer les salaires réels et monétaires dans le

[269] Dariel Alarcon Ramirez. *Vie et mort de la révolution cubaine.* Fayard, 1996. p.46

but de provoquer la faim, le désespoir et le renversement du gouvernement.[270]

Toujours en avril 1960, les multinationales Esso, Texaco et Shell, à la demande du gouvernement américain, décident de limiter les exportations de combustibles vers Cuba.[271] L'escalade des tensions se concrétise après l'échec de négociations menées avec la médiation du président argentin Arturo Frondizi (UCR), Cuba nationalise 36 centrales sucrières. Par ailleurs, la culture de la canne à sucre reste aujourd'hui une source de revenus stable pour l'île, ci-dessous une brigade de *macheteros* au travail pour la *zafra*/récolte de 2012 :

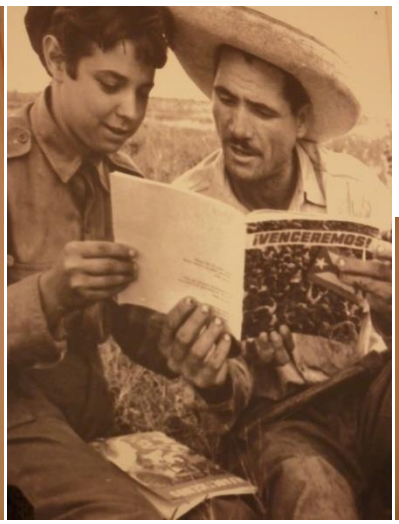
A New York, le 18 septembre 1960, Fidel Castro prend contact avec le leader radical Malcolm X du mouvement contestataire *Black Power*, déjà soupçonné d'être proche des communistes. Le 28 septembre 1960, il prononce son premier discours aux Nations Unies et rencontre pour la première fois le Premier ministre russe Nikita Khrouchtchev. Washington se méfie et surveille de plus près ses déplacements et ses discours et entame des actions punitives. Le 19 octobre 1960 sont promulguées des mesures générales interdisant les exportations américaines vers Cuba, afin de priver l'île de pièces de rechange pour son équipement d'origine américaine. C'est le début du 'blocus'. Exceptions faites de la

[270] William Ratliff, Roger Fontaine, *A Strategic flip-flop in the Caribbean: Lift the Embargo on Cuba, Hoover Institution on War, Revolution and Peace*, Stanford, Calif., 2000, p.76

[271] En mai 1960, ces trois raffineries refusent de traiter le pétrole importé d'Union soviétique. Fidel Castro les fera saisir. Le 6 juillet 1960, les États-Unis refusent d'acheter le reliquat du quota sucrier cubain, ce qui représentait 700 000 tonnes traditionnellement vendus sur ce marché et une transaction vitale pour l'économie cubaine, cristallisant ainsi l'éloignement graduel entre les deux nations. L'URSS se porte alors acquéreur.

nourriture, des médicaments et des équipements médicaux qui ne sont pas couverts par des subventions. Des avions non identifiés survolent La Havane, Castro soupçonne que ce sont des appareils appartenant aux Etats-Unis. Ainsi, début 1961, il expulse onze diplomates américains. Suite à cet acte de représailles, les deux pays rompent tout échange diplomatique le 3 janvier. Les Américains imposent un embargo mettant fin à toutes leurs exportations vers l'île.

Face à ces menaces économiques, l'attention est portée sur la culture et l'année 1961 est décrétée 'année de l'éducation' à Cuba. En 1961, la population cubaine est d'environ 6,9 millions, et elle compte 24% d'illettrés, ainsi, une campagne d'alphabétisation accélérée s'impose. Mobilisés en brigades, des centaines d'étudiants partent, en majorité dans les campagnes, afin de relever la moyenne nationale, comme l'illustrent ces photographies de propagande exposées au musée de La Havane :



Les Etats-Unis font ensuite pression sur les pays occidentaux, dont seuls le Canada et le Mexique maintiennent leurs relations avec Cuba. Le mois d'avril 1961 est marqué par un raid aérien américain contre les aéroports de la Havane et Santiago suivi du débarquement de 1 500 mercenaires à la baie des Cochons.[272] Après cet épisode, Castro présente ouvertement

[272] Ces anticastristes ont été entraînés par la CIA, la majorité d'entre eux était des exilés cubains installés à Miami. Ils ont choisi de participer à l'opération secrète de l'invasion de la Playa Girón dans la Bahía de Cochinos sur la côte sud, espérant ainsi libérer une nouvelle fois Cuba. Cette Brigade 2506 sera soutenue puis abandonnée par le président Kennedy. En effet, le 17 avril, jour du débarquement clandestin, les contre-révolutionnaires se retrouvent pris au piège sous le feu des troupes de Castro et privé du soutien aérien promis par Washington. Quant à la population, qu'ils pensaient libérer, elle s'avère plutôt acquise à la cause castriste. Lors de cette bataille qui durera 72 heures, 94 exilés cubains seront tués, et nombreux seront condamnés à 30 ans de prison. Deux années plus tard, ils rentrent à Miami contre une rançon de 62 millions de dollars collectés de fonds privés et publics. Castro sort grandi après cet échec de renversement financé et organisé en partie par les Américains. Il gagne ainsi le soutien et la confiance de nombreux pays d'Amérique latine. Cependant, il va

sa conversion au socialisme, certains diront que cette évolution n'était autre qu'un geste pragmatique, afin de se rapprocher des Russes, dont le soutien économique devenait de plus en plus essentiel.[273]

En réponse à cette situation géopolitique sans précédent, des liens serrés ininterrompus se sont tissés entre Cuba et le Canada, parfait pied-de-nez à la politique états-unienne. Dès avril 1959, à peine trois mois après la révolution cubaine, Fidel Castro s'est rendu à Montréal.[274] Au début des années soixante, le Premier Ministre canadien John Diefenbaker s'est opposé à J.F. Kennedy qui voulait que le Canada se joigne aux États-Unis pour s'opposer à Castro, entre autres, durant la crise des missiles en 1962.[275] A l'embargo économique, il faut ajouter des sanctions financières. La monnaie cubaine n'est, en effet, pas reconnue par le système financier international. Puis, la crise des fusées commence le 14 octobre 1962. Des avions espions U2 prennent en photos des rampes de lancement qui ont été installées par les Soviétiques, à 200 km des côtes de la Floride. Le monde entier a les yeux rivés sur le moindre soubresaut de quelque côté du détroit floridien. Un nouveau conflit global est évité le 28 octobre, lorsque Khrouchtchev annonce le démantèlement des armes offensives. Castro est furieux de ne pas avoir été consulté lors des négociations entre les deux puissances mondiales. A la suite de cette crise, Castro va pour la première fois demander aux Américains d'évacuer la base de Guantánamo. L'île a, ainsi, joué un rôle central sur la scène de la politique internationale et devient ainsi une puissance incontournable du tiers-monde.

---

devoir gouverner avec la hantise d'une invasion militaire et la pénurie perpétuelle de matières premières si l'embargo américain se prolonge et s'intensifie.

[273] Le 25 janvier 1962, constatant l'incompatibilité du nouveau régime politique cubain aux accents marxistes-léninistes avec les principes et objectifs du système interaméricain, l'Organisation des États américains (OEA), par 14 voix contre 6 (Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Équateur, Mexique), exclut Cuba. Toutes les relations commerciales, diplomatiques et aériennes entre l'île et les autres pays du continent sont rompues (sauf avec le Mexique et le Canada). L'embargo est partagé par les alliés occidentaux des États-Unis, à l'exception du Canada, de la France et de l'Espagne. Toutefois, Cuba se retrouve presque totalement isolé en 1960. L'Union soviétique augmenta alors son aide financière. En réponse au rapprochement de Cuba à l'Union soviétique et suite à la crise des missiles et la vague de nationalisations, le président John F. Kennedy a étendu les sanctions en élargissant le champ des restrictions commerciales avec l'ennemi. Le 3 février 1962, par l'ordre exécutif présidentiel 3447, est mis en œuvre l'embargo total du commerce entre les États-Unis et Cuba. Kennedy impose également des restrictions aux voyages, faisant des Etats-Unis le seul pays au monde à interdire à ses citoyens de se rendre à Cuba. Le 24 mars 1962, le département du Trésor nord-américain annonce l'interdiction de l'entrée sur le territoire nord-américain de tout produit élaboré, totalement ou partiellement, avec des produits d'origine cubaine, même dans un pays tiers, cigares et rhum cubains sont devenus de rares denrées.

[274] À cette occasion, *el comandante en jefe* accorde une entrevue à René Lévesque, journaliste, qui deviendra le Premier Ministre du Québec de 1976 à 1985. Cf.

[275] Pierre-Elliot Trudeau, qui fut Premier Ministre du Canada à deux reprises, de 1968 à 1979 et de 1980 à 1984, était un ami personnel de Fidel Castro. Pierre Elliott Trudeau fut un des premiers dirigeants occidentaux à se rendre en visite officielle à Cuba, c'était en 1976. Lors de son discours à Cuba, Trudeau a lancé devant une foule de 25,000 personnes : *« Viva Cuba ! Longue vie au commandant en chef Fidel Castro et longue vie à l'amitié cubano-canadienne. »* Le Canada demeure, à ce jour, l'un des principaux partenaires commerciaux de Cuba.

En 1963, après plusieurs tentatives de diversification et d'industrialisation, mais confronté à la fuite de milliers de Cubains éduqués et qualifiés, le gouvernement cubain a perdu l'espoir de se libérer de la monoculture de la canne à sucre. De plus en mai 1964, le département du Commerce américain établit l'interdiction totale des embarcations d'aliments à destination de Cuba, bien que dans la pratique celles-ci ne s'effectuaient déjà plus. L'année suivante, Castro conclut avec Moscou un pacte à long terme, qui engage l'URSS à acquérir plus de sucre cubain à un prix stable. La production du sucre doit ainsi atteindre 5 millions de tonnes en 1965, puis 10 millions de tonnes en 1970. Soldats, fonctionnaires, collégiens, prisonniers seront mis à contribution. En effet, les 'Unités militaires d'aide à la production' sont créées en 1965 et seront supprimées en 1968. Ces camps de travail regroupent également homosexuels et autres 'parasites sociaux', en d'autres termes tout opposant au régime. Toujours en 1965, le Parti communiste cubain est fondé ; confronté à la stratégie d'isolement imposée par les Etats-Unis, Castro décide l'année suivante, contre la volonté des Russes, d'encourager, voire d'exporter ses idéaux révolutionnaires en déclarant que les Andes seront la prochaine *Sierra Maestra*. Cette détermination sera incarnée par le Che, médusé par le fort rapprochement avec l'URSS, il souhaite reprendre la lutte pour ses idéaux et renonce à toutes ses fonctions. Il quitte ainsi Cuba en mars 1965 dans la plus grande discrétion, se rendant au Congo puis en Bolivie.

Les années soixante seront ainsi marquées par de multiples mesures répressives, au nom de la révolution, qui paradoxalement font écho au durcissement politique états-unien envers l'île. Tout individu suspect de s'opposer au nouveau régime devient 'socialement inacceptable', ainsi des milliers de dissidents seront surveillés, puis ostracisés, démunis de leur travail, souvent emprisonnés et torturés. Les artistes, intellectuels, écrivains sont interrogés par la police, une vague de censure frappe l'île, illustrée par l'histoire de Reinaldo Arenas, présentée ultérieurement dans cette étude. Peu à peu l'étau se resserre, les médias deviennent la cible d'un contrôle gouvernementale systématique. Plus les années passent, plus l'île s'engouffre sous une chape idéologique des plus étroites. Après de nombreux poètes réduits au silence, les pratiquants religieux sont visés, qu'ils soient catholiques, protestants, juifs ou *santeros*, ils deviennent persécutés, identifiés comme contre-révolutionnaires, au même titre que les prostituées, les homosexuels et les bourgeois. Afin de garder un œil aguerri sur ses compatriotes, Castro met en place des milices de quartier, les Comités de défense de la révolution, ou CDR. Ces cellules de surveillance seront au cœur de l'organisation du travail, des programmes de santé et d'éducation et pourront dénoncer tout comportement dissident, ces entités sont d'ailleurs devenues un leitmotiv au cœur de plusieurs mémoires cubains-

américains, dont nous verrons diverses illustrations. L'implication dans les CDR garantie aux citoyens cubains des privilèges au quotidien d'où la forte participation de la population. Il en existe toujours à travers toute l'île :

Une surveillance assidue s'organise également de l'autre côté du détroit floridien. En effet, au long des années soixante, les Etats-Unis obsédés par la 'menace rouge' instiguent des opérations secrètes, parmi elles plusieurs tentatives d'assassinat contre Castro. En réplique à cette perpétuelle intimidation politique et isolation commerciale, l'union soviétique envoie sur l'île des conseillers techniques et reçoit des étudiants cubains. L'URSS livre également d'importantes cargaisons de pétrole à des prix défiant toute concurrence, ainsi Cuba devient le récipient de la moitié de l'aide soviétique au tiers-monde. Munie d'armements russes à la pointe des technologies modernes, l'armée cubaine est aussi devenue la plus puissante d'Amérique du sud. Après 332 jours de survie dans les montagnes boliviennes, le Che échoue dans sa concrétisation d'une nouvelle libération du peuple par le peuple. Il est capturé, puis exécuté à *Higueras* le 9 octobre 1967 sur ordre de la CIA. La disparition de cette icône du soulèvement populaire marque un tournant dans la lutte révolutionnaire latino-américaine. Par ailleurs, la représentation romantique du guérillero au béret étoilé, immortalisée par le photographe cubain Alberto Korda, se trouve écornée dans plusieurs témoignages d'exilés cubains, parmi eux, le livre de Jacobo Machover, *La face cachée du Che*, dans lequel il écrit, « *Che Guevara et Fidel Castro sont les deux faces d'une même monnaie : celle d'une sanglante utopie.* »[276] Au début de la révolution, en janvier 1959, Ernest Guevara est chargé des centaines d'exécutions d'opposants à la forteresse de la *Cabaña*. Les dix premières années

[276] Alberto Díaz Gutiérrez, plus connu sous le nom d'Alberto Korda (14 septembre 1928 - 25 mai 2001), est un photographe cubain renommé pour son cliché mondialement connu de Che Guevara, le *Guerrillero Heroico*. Jacobo Machover, La face cachée du Che. Paris, Buchet / Chastel, 2007, p.124

qui suivirent la révolution furent très difficiles, les défis de gestion de l'industrie sucrière, de compensation d'une importante émigration de l'élite cubaine, force les dirigeants à s'adapter et trouver rapidement des solutions. De nouvelles réformes agraires redistribuent plus de deux tiers des terres aux paysans, qui s'organisent en coopératives. En 1970, tous leurs efforts se concentrent sur la production de sucre qui doit atteindre les 10 millions de tonnes, ils échoueront, ce qui ébranlera fortement les consciences. Deux ans plus tard, Cuba cherchant à sortir de son isolement, entre dans l'union économique des pays socialistes, le Comecon (Conseil d'assistance économique mutuelle).

3.2 D'une gloire internationale à la faillite nationale

3.2.1 La Révolution : d'exportation en introspection

Par ailleurs, diverses tentatives de répandre le combat pour la liberté et l'indépendance perpétuent l'idéologie martienne. C'est pourquoi le nouvel Etat cubain tente à maintes reprises de fédérer l'Amérique latine et de la sortir de l'orbite des Etats-Unis. Mais finalement, mise à part la forte alliance avec le gouvernement révolutionnaire de Salvador Allende, peu de gouvernements latino-américains suivront le chemin de Fidel Castro. Ceci peut s'expliquer par le simple fait que la grande majorité des gouvernements sud-américains seront dans les années 1970-1980 des alliés inconditionnels des Etats-Unis. De plus, ces Etats seront pour la plupart des dictatures, assises sur des régimes fascistes et sanguinaires (Pinochet au Chili, Videla en Argentine, Stroessner au Paraguay).[277] Paradoxalement, nombreux Cubains se souviennent des années 1970 comme l'âge d'or de la révolution. En 1974, Leonid Brejnev visite Cuba, déclarant son soutien à Castro, les deux hommes sont

[277] Ainsi, privé de solides partenaires en Amérique latine, le pays se tourna vers le monde et plus particulièrement vers l'Afrique. Cuba enverra ainsi 20 000 soldats en Angola pour l'aider dans sa lutte pour l'indépendance. En effet, en 1975, Castro se rapproche des mouvements de libération noire en Afrique de l'ouest, exploitant par la même occasion l'héritage africain de Cuba. Cette aide apportée à des mouvements anti-impérialistes renoue avec l'héritage de Martí. Car au-delà de fédérer les peuples latino-américains, le patriote cubain plaidait pour une solidarité internationale. Un internationalisme des pays du Sud. L'Argentin, Ernesto Guevara fut sans doute celui qui assimila le mieux ce message. Il comprit la nécessité d'unir les peuples du « tiers-monde » contre l'impérialisme, le colonialisme et le néocolonialisme, ceux contre qui José Martí s'était battu en y perdant la vie.

convaincus du triomphe à venir du communisme. Les progrès sociaux du régime castristes semblent indiscutables, en effet, le nouveau système de santé a éradiqué plusieurs maladies tropicales mortelles. Le nombre de médecins est passé de 6 000 à 25 000. Des routes ont été terminées, les loyers ont baissé, l'analphabétisme a quasiment disparu, toutes ces victoires font la fierté de la révolution. C'est pourquoi en 1978, il lance une nouvelle opération militaire en Ethiopie. Dans la région caraïbe, Castro créée des liens avec les leaders gauchisants des îles voisines, la Jamaïque et Grenade.[278]

Cependant, au début des années 1980, si Cuba demeure un symbole de résistance et d'indépendance pour les voisins d'Amérique latine, son niveau de vie se détériore peu à peu. La productivité s'écroule, les services de santé, sociaux et le système éducatif se délitent. Cette crise lève le voile sur une gestion désastreuse de l'économie du pays. En plaçant plusieurs membres du Parti communiste à des postes pour lesquels ils n'étaient pas qualifiés, puis ayant détruit des dizaines de plantations et refusé l'industrie du tourisme, l'Etat a signé sa propre faillite. En outre, le modèle politique soviétique ne convient pas à Cuba. Ainsi, le mécontentement populaire s'accentue, au point qu'en avril 1980, Castro autorise tous ceux qui le souhaitent à quitter définitivement l'île via le port de Mariel, se débarrassant à la fois, de nombreux opposants au régime et de parasites sociaux, tels les criminels, les malades mentaux, et les prostituées… Face à un quotidien rythmé de persécutions, d'arrestations, cristallisé dans des slogans comme '*100% Cubano*' et '*Socialismo o Muerte'*, ces milliers de Cubains ont choisi la petite mort : l'exil. En 1986, l'URSS entame sa Perestroïka.[279] A Cuba, le processus de rectification est déjà en marche. Visant à plus de transparence et de décentralisation étendue à tous les secteurs de la société. Cette campagne culmine avec le procès très polémique du général Arnaldo Ochoa Sánchez, vétéran héroïque de la guerre d'Angola, condamné à mort pour corruption et trafic de drogue.[280] A la fin des années 1980,

[278] En 1979, Cuba sera le pays d'accueil pour la conférence annuelle des pays non alignés. Il déclare son soutien à l'URSS dans son conflit idéologique avec la Chine, ainsi que son intervention en Tchécoslovaquie et en Afghanistan. Il salue la victoire sandiniste au Nicaragua qui semble clôturer un certain chapitre de l'impérialisme invétéré des Américains. Aux Etats-Unis, sous la présidence démocrate de Jimmy Carter, les Américains d'origine cubaine furent autorisés à aller à Cuba entre septembre 1977 et avril 1982.

[279] En U.R.S.S., restructuration de la vie économique et politique préconisée et mise en œuvre par M. Gorbatchev et qui reposait en outre sur le développement de la communication et de la transparence (glasnost). Cf. Larousse

[280] Ochoa est né à La Havane d'une famille de paysans. Il a fait partie dès le début des premiers partisans de Fidel Castro lors de la révolution cubaine dans les années 1950. Dès mars 1957 il rejoint la guérilla castriste dans les montagnes de la Sierra Maestra pour combattre les forces du dictateur Fulgencio Batista. Ochoa a joué un rôle majeur dans la chute de Santa Clara et devient un ami proche de Raúl Castro. Il a également été un combattant actif lors des événements de la baie des Cochons. Dans les années 1960 Ochoa dirige une insurrection communiste au Venezuela mais il échoue dans ses manœuvres. En 1965 il devient membre du parti communiste

Cuba se retrouve avec une dette de plusieurs milliards de dollars envers l'URSS. L'Etat est contraint pour la première fois depuis la révolution de réduire les rations alimentaires. Sur le plan international, Cuba devient la cible de sévères critiques concernant ses multiples violations des droits de l'homme. *Amnesty International* condamne le pays pour le grand nombre de prisonniers politiques et leurs terribles conditions carcérales. En parallèle, le bloc soviétique montre des signes de faiblesse. Malgré ces évolutions, Castro refuse de créer plusieurs partis politiques et de libéraliser le commerce. Les membres du Parti communiste cubain acquiescent, ils forment une classe privilégiée, ayant accès à de nombreux luxes dont la population est privée depuis bien longtemps, nourriture variée et équilibrée, voitures, chaînes de télévision étrangères et voyages au-delà des contours de l'île.

La chute du Mur de Berlin le 9 novembre 1989, suivi du démantèlement du bloc de l'est en 1991, aura un effet dévastateur sur Cuba. L'île perd les quatre cinquièmes de ses débouchés, et doit désormais vendre son sucre au prix du marché.[281] La pénurie de pétrole paralyse rapidement l'industrie et les transports. L'économie artificielle de l'île se trouva confrontée à cette crise sans précédent, ainsi, l'Etat inaugura un plan quinquennal d'austérité, appelé 'période spéciale en temps de paix'. Les Cubains doivent consentir de nombreux sacrifices, démunis des denrées les plus élémentaires. La consommation d'énergie est drastiquement diminuée, les coupures de courant intempestives seront désormais le lot quotidien de millions de Cubains. Les bœufs remplacent les tracteurs dans les champs de canne à sucre. Des programmes télévisés instruisent comment s'occuper d'un potager, fabriquer des bougies, du savon, des semelles de chaussures… Les Cubains doivent 'pédaler' au sens figuré comme au sens propre, l'Etat vient d'importer un million de bicyclettes chinoises. Secrétaires, professeurs, ouvriers, médecins iront au travail à vélo, doublant ainsi leur temps de trajet. De nombreux bici-taxi font également leur apparition, comme celui-ci à

cubain, parti dont il fut un membre du comité central pendant plus de 20 ans. Il s'occupe de mettre en place une école militaire au Cuba et part lui-même se former en Union soviétique. Entre 1967 et 1969 il s'occupe de l'entraînement des rebelles congolais. En 1975 Ochoa se voit confier une mission périlleuse en Angola pour engager, au côté du FNLA, des combats à Luanda. Il gagne de cette campagne le respect et l'estime des commandants soviétiques et cubains. En 1977 il est nommé commandant des forces expéditionnaires cubaines en Éthiopie sous le commandement du général soviétique Petrov. Ses succès contre l'armée somalienne ont impressionné le commandement soviétique sur le champ de bataille. En 1980 Ochoa est considéré comme un grand internationaliste et a été récompensé du titre de « héros de la révolution cubaine » par Fidel Castro. Le 12 juin 1989, le ministre des forces armées révolutionnaires annonce l'arrestation et l'enquête portant sur le général de division Arnaldo Ochoa Sanchez, soupçonné de corruption, de détournements de fonds et de trafic de drogue en lien notamment avec Pablo Escobar. Le 13 juillet 1989 Arnaldo Ochoa et les trois autres officiers sont fusillés par un peloton d'exécution. Une simple déclaration est parue dans le journal Granma le lendemain pour annoncer les exécutions. Cf. Ignacio Ramonet, *Fidel Castro : Biographie à deux voix*, Éditions Fayard, Paris 2007

[281] Peter Schwab, *Cuba: Confronting the U.S. Embargo*. St. Martin's Griffin, New York, 1999, p.226

La Havane, apparemment ‘sponsorisé’ et non sans ironie, par la célèbre firme américaine d’équipements sportifs – *Nike* :

Par ailleurs, les immeubles, les rues, les villes, et surtout La Havane se dégradent :

Les Cubains vont également devoir faire preuve de patience, inlassablement, ils font la queue à la *bodega* locale pour obtenir leur ration mensuelle instituée dans la *libreta*. Ainsi, va très vite se développer un immense réseau parallèle, le marché noir où trouver quelques denrées rares, tels que la viande rouge, les médicaments, le papier, le shampoing... Face à cette dégradation flagrante, Castro fait des compromis inimaginables quelques années auparavant. Il facilite les voyages à l’étranger, libère des prisonniers politiques, autorise les fermiers à vendre une part de leur production sur des marchés. A partir de 1993, il permet également aux Cubains de lancer leur propre entreprise, ceci s’adresse à une centaine d’occupations professionnelles, comme les mécaniciens, les chauffeurs de taxi, les coiffeurs,

les pêcheurs, et les restaurateurs qui ouvrent leur propre salle à manger ou *paladares* aux premiers touristes. Mais ces nouvelles licences commerciales coûtent beaucoup d'argent et les impôts sur ces entreprises 'capitalistes' sont très lourds. L'île va ainsi peu à peu se tourner vers le tourisme et attirer des investisseurs, notamment le Canada, le Mexique et plusieurs pays européens, qui vont générer des rentrées de devises.

Profitant de l'extrême vulnérabilité de Cuba, les Etats-Unis assènent un nouveau coup de grâce en octobre 1992, lorsqu'ils décident de renforcer l'embargo de 1962 par la loi Torricelli. Ils tentent d'éliminer définitivement cette épine dans le pied, cette présence communiste au seuil de leur porte capitaliste. Ainsi, à la veille des prochaines élections présidentielles américaines, cette nouvelle sanction économique vient faire pression sur le peuple cubain, dans l'intention de déclencher une insurrection interne. L'année suivante et non sans ironie, Castro dépénalise le dollar auquel seuls les plus hauts fonctionnaires avaient accès. Le dollar américain va ainsi diviser les Cubains en deux parties, ceux qui vont y avoir accès, pas toujours de manière légale, et tous les autres. L'arrivée du dollar voit le taux de criminalité augmenter radicalement. En 1994, le tourisme se développe rapidement, mais aussi les mines de nickel, la prospection pétrolière, l'industrie pharmaceutique et bien sûr la production sucrière. Certes, de nombreux Cubains élèveront la voix demandant des réformes, d'autres choisiront de partir par tous les moyens possibles.

Une nouvelle crise frappe l'île au cours de l'été 1994, ce sera celle des *balseros*. Suite à la hausse du prix du baril de pétrole, des dizaines de milliers de Cubains décident de quitter Cuba et ses restrictions sans fin. Ils traversent le détroit sur des embarcations de fortune, parmi elles, des chambres à air de camions. Deux années plus tard, Castro était en passe d'ouvrir le dialogue avec les Etats-Unis, mais c'était sans compter sur le vol en février 1996 de deux Cessna américains avec des exilés cubains à leur bord appartenant au groupe *Brothers to the Rescue*, qui frôlent ou pénètrent l'espace aérien cubain, ils seront abattus dans les minutes qui suivent.[282] Alors que les États-Unis cherchaient à cette époque à normaliser leurs relations commerciales avec les autres pays communistes, tels que la Chine et le Viêt

[282] *Brothers to the Rescue* ou *Hermanos al Rescate* est une organisation militante à but non lucratif basée à Miami et dirigée par José Basulto. Fondée par des Cubains exilés, le groupe est connu pour son opposition au gouvernement cubain. Il se définit en tant qu'association humanitaire ayant pour objectif de porter assistance aux réfugiés et rescapés balseros "*to support the efforts of the Cuban people to free themselves from dictatorship through the use of active nonviolence*". *Brothers to the Rescue, Inc*., fut créé en mai 1991. Le gouvernement cubain les accuse d'actes terroristes sur leur territoire, ainsi que des opérations d'espionnage. Cf. www.hermanos.org,

Nam, un important lobbying des Cubains exilés aux États-Unis favorise le maintien et l'extension des sanctions.

En outre, selon les puissants lobbies cubains-américains de Miami, le président américain Bill Clinton doit répliquer à cette 'exécution en plein air'. Il va ainsi immédiatement interdire tous les vols directs entre la Floride et Cuba et promulguer la loi Helms-Burton, du nom de congressistes républicains, fossiles de la guerre froide. Ce texte légifère sur la mise en place de sanctions concernant toute compagnie internationale entretenant des échanges commerciaux avec Cuba. Les relations entre les Etats-Unis et le Canada, ainsi que plusieurs pays européens se compliquent. L'embargo ne semble, en effet, pas remplir son objectif de mettre fin au régime castriste, tout en privant de nombreuses entreprises d'importantes avancées commerciales sur l'île. Ainsi, un fort lobby anti-embargo commence à se faire entendre. En outre, l'interdiction de commercer ne concernant ni les médicaments, ni les produits alimentaires, de nombreuses entreprises américaines ont toujours échangé avec la plus grande île de la Caraïbe. Washington fournit environ 30% des besoins alimentaires de Cuba. Ainsi, une économie mixte s'amorce, accompagnée d'une croissance fragile mais stable. En 1997, à l'ONU, 143 pays votèrent pour la levée de l'embargo, contre 3 voix, celles des Etats-Unis, Ouzbékistan et Israël.[283] La même année, le décès de Jorge Mas Canosa, leader du plus puissant lobby de Miami, la *Cuban-American National Foundation*, assouplit les relations américano-cubaines. Par ailleurs, en octobre de la même année, le retour de la dépouille du Che suscite une vive émotion et de grands rassemblements, ce qui relance une certaine nostalgie de l'utopie révolutionnaire.

En 1998, Bill Clinton déclare que Cuba n'est plus une menace pour les États-Unis et ré-autorise les vols directs entre les deux pays. Ainsi, quelques hommes d'affaires et politiciens se rendent sur l'île, surveillés de près par le gouvernement cubain. Autre événement marquant de 1998, la visite très médiatisée du Pape Jean-Paul II. Excellente opération de relations publiques, cette visite apaise les tensions avec le clergé catholique. Dans ses différents discours, le Pape critique à la fois le bilan cubain concernant le non-respect des droits de l'homme et l'embargo américain, qu'il juge 'déplorable'. Par ailleurs, depuis 1995, l'Etat alloue annuellement 20 000 visas aux Cubains qui rêvent de partir, via un système de loterie. Cependant, le nombre de demandeurs double chaque année, cette fuite irrémédiable, principalement vers les lumières de Miami, cristallise l'échec économique de la révolution. Ainsi, des milliers de *balseros* continuent de tenter la traversée, un sur cinq meurt,

[283] Olivier Languepin, *Cuba: la faillite d'une utopie*, Gallimard, 1999

mais 60% des survivants obtiennent la permission de rester sur le sol américain. Afin de contrecarrer cette hémorragie constante, Fidel Castro trouve un nouvel allié avec le Venezuela d'Hugo Chávez. Après la victoire du commandante Hugo Chávez à la présidence du Venezuela, la pensée de José Martí devient plus que jamais d'actualité. Après sa sortie de prison en 1994, Chávez se rendit à Cuba sur invitation de Fidel Castro. Il y prononça un discours très remarqué dans lequel il déclara notamment : « *Le siècle qui va s'ouvrir est le siècle de l'espoir, c'est notre siècle, le siècle de la résurrection, du rêve de Bolivar, du rêve de MARTI, du rêve latino-américain* ».[284] Plusieurs accords vont voir le jour, par exemple, en échange de pétrole à des prix extrêmement bas, La Havane fournit une aide médicale à Caracas. Avec Cuba et le Venezuela, les rêves de Martí pouvaient commencer à se réaliser. Cette stratégie donnant-donnant permet progressivement à Cuba de régler en partie ses problèmes énergétiques et économiques.

Cependant, à la fin de l'année 1999, un jeune garçonnet de 6 ans, Elian González et sa mère quittent l'île à bord d'un petit bateau qui fera naufrage au large de la Floride. Sa mère meurt avec neuf autres *balseros*, lui survivra et sera recueilli à Miami par le grand-oncle de sa mère. Castro et le père, qui ignorait tout du départ clandestin de son fils, réclament très officiellement son retour à Cuba. S'ensuit une bataille juridique et médiatique qui semble exacerber les nombreuses tensions cubaines-américaines. Les contradictions et frustrations inhérentes aux relations cubaines-américaines ne cessent de s'accumuler au fil des décennies. Ainsi, toujours en 2000, l'interdiction des ventes alimentaires vers Cuba a été levée, mais l'année présidentielle se voit fortement influencée par le poids politique de la communauté d'exilés cubains de Miami. Tout au long, des années 1990 et suite au passage de loi Helms-Burton, le contrôle de la politique américaine concernant Cuba est graduellement passé de la Maison blanche au Congrès américain, de plus en plus influencé par de puissants lobbys cubano-américains. Le recompte des votes de la Floride cristallise de plus bel, l'influence déterminante de cet état, et plus particulièrement, du vote cubano-américain en faveur du candidat républicain, G.W. Bush. En 2002, Jeff Bush, frère du président, se représente pour un deuxième mandat en tant que gouverneur de la Floride, ce qui assurera la continuité des sanctions commerciales et des restrictions de mobilité entre les deux pays. L'avenir économique de cet état dépend fortement de ces mesures, si une normalisation se concrétisait, cela aurait des répercussions immenses sur ses industries du tourisme, des plantations d'agrumes, de canne à sucre, de fruits exotiques et de la pêche. Toujours en 2002, au mois de

[284] www.courrierinternational.com

mai, l'ancien président Jimmy Carter se rendit à Cuba. Dans l'un de ses discours diffusés en direct à la télévision nationale, il favorise l'ouverture du dialogue et des marchés et demande au gouvernement d'assurer à ses concitoyens de plus amples libertés individuelles. Mais l'administration Bush maintient Cuba sur la liste noire des pays à haut risque pour la sécurité nationale. Sur fond de commémorations du centenaire de 'l'indépendance' cubaine, l'hostilité de la politique américaine se faisait toujours ressentir. Bush promettait ainsi un soutien continu aux familles des prisonniers politiques et dissidents à Cuba et la modernisation des radio et chaîne de télévision Martí, diffuseurs de propagande anticastriste.[285] Concernant la base de Guantánamo, le gouvernement cubain souhaiterait que cette zone militaire concédée en 1903 aux Etats-Unis revienne à Cuba. En théorie, le bail de 99 ans est dépassé, mais la base sert actuellement de centre de détention pour les prisonniers de la guerre contre le terrorisme.

3.2.2 Fin de l'idiosyncrasie de la Guerre froide ?

Dans le même temps, il est intéressant de voir les différents projets de restauration de la vieille Havane, et plusieurs articles dans les *National Geographic*, *Architectural Digest*, *Newsweek* et *Time* explorent cette tendance du début des années 2000. [286] De plus en plus de sites internet américains se développent concernant différents circuits touristiques autour de l'île, des guides pratiques présentent de belles balades à vélo, des sites de plongée sous-marine, des restaurants de fruits de mer. Cette nouvelle littérature de voyage semblait des plus paradoxales en vue des restrictions formelles concernant Cuba. Cependant, chaque année, des dizaines de milliers de touristes américains se rendent à Cuba via un pays tiers, comme les Bahamas, le Canada ou le Mexique. Selon certains chiffres, à la fin des années 1990 et au début des années 2000, pas moins de 100 000 citoyens américains voyagent à Cuba annuellement, et la plupart de façon illégale.[287] En outre, de nombreuses universités à travers les Etats-Unis, en vue d'une certaine curiosité estudiantine, ont établi des programmes d'échanges avec Cuba. Des groupes d'études, des échanges interuniversitaires, des stages d'été s'organisent autour de thèmes aussi divers que les religions afro-cubaines, l'espagnol, l'architecture de l'Espagne coloniale, la danse, le théâtre, la santé dans les zones rurales…

[285] Louis A. Pérez, *Cuba and the U.S*, p.276
[286] J.J. Putman, "*Cuba: Evolution in the Revolution*", National Geographic 195 (Juin 1999) ; E.L. Rodríguez, "*Cuban Golden Era*", Architectural Digest 56 (Novembre 1999) ; Cathleen McGuigan, "*Saving Havana"*, Newseek, Juillet 2002.
[287] Louis A. Pérez, Cuba and the US, p.278

Ainsi, Harvard, Johns Hopkins, Wisconsin, Tulane, Florida International University et Wake Forest, parmi d'autres ont créé des liens avec des institutions cubaines. D'autres échanges ont eu lieu, entre des équipes de baseball, des orchestres symphoniques, des clubs d'aficionados de vieilles voitures américaines. Cependant, ces relations et échanges culturels restaient à une échelle restreinte et étaient relativement sporadiques.

En 2002 et en 2006, le gouvernement américain a fait des propositions pour arrêter l'embargo, à la condition d'une transition démocratique dans l'île. Ces propos furent alors jugés très provocateurs par le gouvernement cubain, indiquant que George W. Bush était mal placé pour donner des leçons de démocratie. Le 6 mai 2004, de nouvelles restrictions furent imposées aux déplacements d'hommes et d'argent vers l'île, mais également à la coopération scientifique entre chercheurs américains et cubains. Les échanges entre les bibliothèques scientifiques des deux pays, la publication d'ouvrages cubains aux États-Unis, et les visas accordés aux chercheurs devinrent fortement règlementés. Ces restrictions sur la mobilité des personnes n'est pas reflétée dans la mobilité des marchandises.

Par ailleurs, *Reporters sans frontières* déclare que « *Cuba tient toujours son rang de deuxième prison du monde pour les journalistes* ». Le département d'État américain pointe des violations des droits de l'homme dans de nombreux domaines à Cuba, mais note qu'elles sont difficiles à documenter du fait qu'aucune association ne peut travailler à Cuba sans être reconnue par le gouvernement de l'île. D'après des sources officielles cubaines, 75 personnes que le département d'État américain appelle « activistes des droits de l'homme » furent arrêtées en mars 2003, puis condamnées pour avoir, d'après les chefs d'accusation, « nui à la souveraineté de l'État national au profit d'une puissance étrangère », et reçu de l'argent du gouvernement américain pour cela. Ces restrictions furent levées en janvier 2005 dans un effort pour réengager le régime à poursuivre la politique européenne encourageant les réformes tout en préparant la transition. En 2006, Fidel Castro s'exprime dans sa *Biographie à deux voix*, avec le journaliste français Ignacio Ramonet sur les victoires de la révolution :

« *Nous sommes optimistes… Notre société est de plus en plus cultivée, les connaissances s'additionnent. L'ignorance est la source de nombreux maux.* »[288]

[288] La même année, les États-Unis deviennent les premiers fournisseurs de produits alimentaires de Cuba. A quelques jours de ses 80 ans, Fidel Castro subit une grave intervention chirurgicale en juillet 2006. Le montant des exportations américaines vers Cuba s'élève en 2007 à 500 millions de dollars par an. En 2008, entre 35 à 45 % des importations alimentaires à Cuba viennent des États-Unis, qui sont devenus les premiers fournisseurs de nourriture de l'île. Source : The Olof Palme International Center, Health and Nutrition in Cuba : Effects of the U.S. Embargo. Olof Palme Center, Stockholm, 1998, p.184

Après le départ de G. W. Bush en 2008, l'embargo est assoupli sous la présidence de Barack Obama. La longue agonie du régime cubain déjoue les pronostics de nombreux spécialistes. Lors de son élection, Raúl Castro introduisit quelques changements de façade, semant le doute quant à la libéralisation du nouveau régime. Parmi ceux-ci, les Cubains sont autorisés à louer des voitures, à posséder des téléphones portables et à séjourner dans les hôtels jusqu'ici réservés exclusivement aux étrangers. De l'autre côté du détroit, en mars 2009, le Congrès autorise les citoyens américains d'origine cubaine à se rendre à Cuba une fois par an, puis, le 13 avril 2009, le président annonce la fin des restrictions sur les voyages et les transferts d'argent des Américano-Cubains vers l'île, les fameuses *remesas*. Mais, il est encore interdit d'envoyer de l'argent à des membres de la fonction publique ou de l'armée cubaine. Toujours en 2009, le département du Trésor des États-Unis a ordonné la fermeture de plus de 80 sites Internet qui faisaient du commerce avec Cuba.[289]

L'année 2010 marque une indéniable rupture avec la politique antérieure cubaine. Raúl Castro multiplie les réformes à caractère capitaliste – autorisation de vendre et d'acheter sa maison, sa voiture, d'accéder au crédit bancaire ou encore de travailler à son propre compte. Ces mesures sont révolutionnaires ! Cependant, la vieille garde cubaine reste encore très influente et lors de sa réélection en février 2013 Raúl Castro clame : « *Je l'ai affirmé deux fois devant ce parlement : je n'ai pas été élu pour restaurer le capitalisme à Cuba (…). J'ai été élu pour défendre, maintenir et continuer à perfectionner le socialisme, pas pour le détruire.* »[290] Mais, une ère de changements est définitivement entamée, avec notamment la nomination en 2013 de Miguel Díaz-Canel Bermúdez, comme numéro deux du pouvoir cubain. Cette montée en puissance des rénovations et innovations de la société cubaine laisse se dessiner un avenir alternatif, de plus en plus éloigné du marxisme-léninisme. Les nouvelles autorités en place cherchent une autre voie pour Cuba, s'efforçant de ne pas commettre les mêmes erreurs que les ex-pays socialistes. Une certitude, l'île est en pleine réécriture, elle change plus rapidement que n'importe quel analyste aurait pu l'imaginer il y a encore quelques années. Si dans les faits, les mesures politiques sont décidées par les frères Castro, l'Assemblée nationale du pouvoir populaire, qui élit les membres du Conseil d'Etat tous les cinq ans, est théoriquement l'organe décisionnel supérieur. Cette assemblée législative se compose de députés élus directement par le peuple. Mais tous les députés appartiennent à un parti unique. Il incombe à l'Assemblée d'élire le président du Conseil d'Etat, ce qui se

[289] Paolo Spadoni, *Failed Sanctions: Why the U.S. Embargo against Cuba could never work*. University Press of Florida, Gainesville, 2010, p.230
[290] www.lemonde.fr/.../2013/.../cuba-dernier-mandat-pour-raul-castro

produisit en 2013. Raúl Castro avait d'ailleurs annoncé que ce deuxième mandat serait son dernier. En effet, lors des prochaines élections en 2018, Raúl aura 87 ans.

Du côté des Etats-Unis, en janvier 2011, le président Obama autorise par ordre exécutif les résidents américains à voyager à Cuba et hausse le plafond imposé aux investisseurs dans le pays. Il est alors possible d'envoyer de l'argent (jusqu'à 500 $ par trimestre) à des Cubains. Les partisans du blocus demeurent majoritaires parmi les exilés cubains de Floride. La communauté cubaine-américaine, forte d'1,5 million d'habitants, vit principalement dans la région de Miami. Les contradictions et paradoxes restent de mise concernant les relations cubano-américaines des années 2010. Pour les États-Unis et une partie des anticastristes, l'embargo est la réplique à apporter aux violations des droits de l'homme dont ils accusent l'État cubain. Les défenseurs de Cuba répliquent que les Etats-Unis n'ont pas eu le même souci de la défense des droits de l'homme dans les autres pays d'Amérique latine également soumis à la dictature (Argentine, Brésil, Chili, etc.).

Le 10 décembre 2013, lors de l'hommage officiel rendu à Nelson Mandela à Soweto, Barack Obama a serré la main de son homologue cubain Raúl Castro. Cet instant historique s'est déroulé juste avant que le président américain monte à la tribune et rende hommage au défunt. La Maison-Blanche assure que le geste n'était pas programmé. Ce serait Barack Obama qui aurait pris l'initiative de cette poignée de main pour montrer sa volonté de briser la glace avec Cuba, explique l'un des conseillers de la présidence. En novembre 2013, à Miami, il avait déjà estimé que les États-Unis devaient changer leur politique vis-à-vis de son voisin. La dernière poignée de main entre les dirigeants des deux pays remontait à l'an 2000, lorsque Bill Clinton et Fidel Castro s'étaient salués lors du sommet du Millénaire à New York. Il s'agissait alors d'une première depuis l'arrivée au pouvoir du révolutionnaire cubain.

En 2014, l'ONU réclame la fin de l'embargo américain, suivi de l'Assemblée générale des Nations unies qui a également réclamé lors d'un vote quasi-unanime la fin de l'embargo visant Cuba. Les Etats-Unis et Israël ont voté contre cette résolution non contraignante, tandis que 191 des 193 pays membres de l'ONU se sont prononcés en faveur du texte. Le Congrès américain aura le dernier mot. Le texte saluait le rétablissement des relations diplomatiques et la "volonté exprimée" par le président Barack Obama de mettre fin à l'embargo, dont la levée totale ne peut être décidée que par le Congrès, où la majorité républicaine reste hostile au rapprochement avec La Havane. Le ministre cubain des Affaires étrangères Bruno Rodriguez a dit espérer que le Congrès "*modifie cette politique inefficace, cruelle et injuste, ancrée dans le passé*". Le diplomate américain Ron Godard explique que les Etats-Unis avaient voté

contre le texte car il ne reflétait pas "*les étapes significatives qui ont été franchies et l'esprit d'engagement défendu par le président Obama*". Il faudra "*des années de persistance et de dévouement des deux côtés*" pour atteindre une normalisation, a-t-il avancé.[291]

Finalement, le 17 décembre 2014, les deux pays annoncent conjointement le rapprochement officiel entre Washington et La Havane, impliquant un assouplissement de l'embargo. Le fait que celui-ci ne peut être annulé que par le Congrès implique que certaines mesures d'application extraterritoriale, tel que le *Helms Burton Act* de 1996 ou encore la section 211 de *l'Omnibus Appropriations Act* de 1998, resteront en vigueur pour le moment.[292] En effet, le Congrès manifeste une forte opposition au processus de normalisation. Ainsi, un peu plus de six mois après l'annonce d'un rapprochement historique, les Etats-Unis et Cuba ont trouvé un accord pour le rétablissement de leurs relations diplomatiques, suspendues depuis cinquante-quatre ans, et la réouverture des ambassades. Cette annonce, qui était attendue depuis que Washington avait retiré, fin mai, Cuba de la liste noire des Etats soutenant le terrorisme, a été officialisée par le président cubain, Raúl Castro, et son homologue américain, Barack Obama, mercredi 1er juillet 2015. Dans une lettre adressée à la Maison Blanche, Raúl Castro a « *le plaisir de s'adresser à vous dans une lettre pour confirmer que la République de Cuba a décidé de rétablir des relations diplomatiques* ».[293]

Saluant une « étape historique » dans les relations entre les deux pays et annonçant une visite du secrétaire d'Etat John Kerry « *pour hisser fièrement le drapeau américain à nouveau sur notre ambassade* », M. Obama a, une nouvelle fois, appelé le Congrès à lever l'embargo contre Cuba. Son discours a été diffusé en direct, et en espagnol, sur la télévision cubaine. Autre date symbolique, le 20 juillet 2015, les bâtiments qui abritaient jusqu'à présent les sections d'intérêts dans chaque capitale ont retrouvé automatiquement leur statut d'ambassade. Les employés ont été accrédités auprès de leurs ambassades et les chefs de mission deviennent chargés d'affaires, en attendant la nomination d'ambassadeurs.

[291] www.lemonde.fr/.../en-direct-le-rapprochement-entre-les-etats-unis-et-cuba.
[292] Section 211 Omnibus Appropriations Act of 1998 addresses the ability to register or enforce, without the consent of previous owners, trademarks or trade names associated with businesses confiscated without compensation by the Cuban government. Cf. https://ustr.gov/.../united-states-–-section-211-omnibus
[293] www.lemonde.fr/.../les-etats-unis-et-cuba-rouvrent-leurs-ambassades

[294]

Par ailleurs, très lentement, l'île s'ouvre aux outils de télécommunication moderne, notamment au *world-wide-web*. En 2013, à peine 3,4% des foyers disposaient d'un accès au réseau, selon l'Union internationale des télécommunications (UIT). Et cette exclusion de la Toile dura jusqu'au 1er juillet 2015, ce jour-là, pour la première fois à Cuba, le monopole national des télécommunications (Etecsa) a ouvert 35 espaces de connexions via un réseau wifi payant. Ainsi les jeunes Cubains les plus 'branchés' se regroupent dans ces lieux où ils peuvent enfin échanger avec le reste du monde. Cette nouvelle génération, ce nouveau Cuba souhaitent être autant à la page que les *hipsters* new-yorkais, même si pour l'instant, ils demeurent parmi les moins connectés au monde. Ci-dessous, des Havanais en train des 'surfer' dans ces nouveaux points de rendez-vous avec le XXI^{ème} siècle :

[295]

Ainsi, sur la vingt-troisième rue, artère populaire de la capitale, plusieurs émetteurs wifi ont été installés sur les façades des immeubles et de plus en plus de Cubains s'y amassent, Smartphone à la main, afin de profiter de cette nouvelle liberté qui, toutefois, coûte cher. Dans un pays où le salaire moyen ne dépasse pas $20, il faut compter $1,50 pour se créer un compte sur le service public de messagerie internet *Nauta*, puis $2 pour surfer pendant une heure. De plus, la révolution numérique cubaine reste contrôlée par le régime,

[294] John Kerry, le drapeau américain hissé à La Havane, Reuters images
[295] La Havane, le 2 juillet 2015. Cf. Yamil Lage / AFP ; le 1er juillet 2015. Cf. Desmond Boylan/AP/SIPA/ AP

selon *Global Voice*. En effet, le tout-puissant moteur de recherche Google s'est vu refuser le développement d'un réseau gratuit sur l'île. Cependant, quelques signes indéniables reflètent un réel changement en cours, avec notamment la bannière étoilée semblant multiplier ses apparitions, sur des bus, des t-shirts, des bandanas, des autocollants… au grand dam des autorités cubaines :

296

Parallèlement à cette constatation, les touristes américains affluent sur l'île. En effet, au cours des cinq premiers mois de l'année 2015, environ 1,7 million de personnes ont visité Cuba, soit 15% de plus que l'année précédente sur la même période.[297] Ces touristes viennent en majeure partie du Canada (hausse de 14% sur un an), mais ne sont pas Canadiens pour autant. En effet, passer par le voisin du Nord permet aux citoyens américains de contourner les restrictions qui leur sont imposées dès lors qu'ils veulent fouler le sol de l'île communiste. Pendant que les enseignes touristiques américaines attendent une éventuelle levée de l'embargo, non sans ironie, ces touristes américains se pressent pour profiter d'une île authentique, avant qu'elle ne soit dénaturée et compromise par... l'arrivée massive de touristes américains.

Dix-huit mois avant son départ de la Maison Blanche, le 44ème président des Etats-Unis souhaite consolider cette initiative majeure de sa politique étrangère à laquelle une large

[296] Cuba, juillet 2015. Cf. Yamil Lage/ AFP
[297] Rapport de Bloomberg.

majorité d'Américains est favorable. En outre, l'exécutif américain a, à plusieurs reprises, évoqué la possibilité d'une visite de M. Obama à Cuba en 2016. Ce voyage diplomatique historique eut lieu le dimanche 20 mars 2016, lorsque Barack Obama arriva à La Havane, pour effectuer la première visite d'un président américain en exercice sur l'île depuis quatre-vingt-huit ans. Cette visite, qui durera jusqu'au mardi 22, vise à rendre « irréversible » le rapprochement entre les Etats-Unis et Cuba. Accompagné de sa famille, le président américain s'est rendu dans la cathédrale de La Havane, trésor baroque du XVIII^{ème} siècle. Il y a rencontré le cardinal Jaime Ortega, qui a joué un rôle majeur dans l'amorce diplomatique de décembre 2014. Il est intéressant de voir que l'Eglise catholique longtemps fustigée par la révolution, joue un rôle politique grandissant depuis la visite historique de Jean-Paul II en 1998. Le président américain rencontra son homologue cubain lors d'un entretien, suivi d'une apparition conjointe devant la presse. Cependant, le point d'orgue de la visite de Barack Obama eut lieu le mardi avec son « discours au peuple cubain » prononcé depuis le *Gran Teatro* de La Havane, qui fut retransmis par la télévision cubaine. Barack Obama a également rencontré des personnalités de son choix, dont des opposants au régime castriste. Dès son arrivée, plusieurs dizaines de militants du mouvement dissident des « *Dames en blanc* » ont été arrêtés à l'issue de leur procession dominicale à La Havane. Les membres de cette organisation, formée à l'origine d'épouses d'anciens détenus politiques, tout comme celles qui s'étaient battu pour la libération de Castro enfermé sur l'Ile des Pins, ont défilé en compagnie de sympathisants pour exiger davantage de respect des droits de l'homme sur l'île. Ces événements illustrent les innombrables tensions et rancœurs qui subsistent au plus profond de la conscience cubaine.

Cette visite de mars 2016 est indéniablement un tournant, aucun président américain en exercice ne s'était rendu à Cuba depuis Calvin Coolidge en 1928. Avant sa venue, Barack Obama a pris de nouvelles mesures pour faciliter les visites des Américains à Cuba, ainsi qu'une augmentation de la participation de l'île dans le commerce international. La Maison Blanche affirme que ce rapprochement, contesté par une partie de l'opposition républicaine aux Etats-Unis, profitera au peuple cubain mais aussi aux entreprises américaines. Mais paradoxe de tous les paradoxes, l'embargo sur les transactions économiques et financières reste toujours en vigueur. La nomination d'ambassadeurs permettra d'améliorer les relations entre les deux pays, mais « la normalisation est un autre sujet », a d'ores et déjà averti le président cubain, Raúl Castro. M. Obama a demandé au Congrès, dont les deux chambres sont contrôlées par ses adversaires républicains, de travailler à la levée de ces sanctions, mais l'issue des discussions en cours est incertaine et le processus législatif s'annonce long. Avec

l'arrivée de Donald Trump au pouvoir en janvier 2017, les interrogations se sont multipliées, tandis que les réponses se sont amenuisées.

Par ailleurs, il est intéressant de noter la portée symbolique de la marche du 1er mai 2016, où l'on estime la présence de 500 000 Cubains sur la place de la Révolution à La Havane. En effet, face à un ralentissement de l'économie dans la région depuis les années 2000, différents partis socialistes ont perdu des élections à travers l'Amérique latine, comme en Argentine, avec l'arrivée du président conservateur Mauricio Macri. Cette marche, comme toutes les précédentes, célèbre Castro et son régime, et plus particulièrement cette année, elle a mis à l'honneur les enseignants, qui ont défilé avec des banderoles clamant que « Le peuple cubain vaincra » :

298

Nombreux civils et soldats arborent des posters et des drapeaux avec Raúl, Fidel, El Che, Hugo Chávez – leurs modèles révolutionnaires se retrouvant, non sans ironie, revisités en super-héros Marvel, symboles de la pop culture états-unienne :

[298] www.dailymail.co.uk

299

Tandis que d'autres réclament la clôture de la base Guantánamo, nous voyons à travers ces photographies, l'imbroglio géopolitique-culturel qui se profile sur les années à venir. De surcroît, l'élection 'coup de tonnerre' de Donald Trump le 8 novembre 2016 semble une nouvelle fois refroidir le réchauffement diplomatique cubano-américain. Puis la disparition de Fidel Castro vient ponctuer tout un pan de l'histoire cubaine et mondiale, telle une ultime exclamation de l'île face au continent états-unien.

Depuis plus de cinquante ans, des centaines de milliers de Cubains ont émigré, pour la grande majorité aux Etats-Unis. Si certains représentants de la première vague d'émigrés – les exilés « politiques » des débuts de la révolution – restent farouchement opposés à tout rapprochement avec le régime de La Havane, les immigrés plus récents, venus davantage pour des raisons économiques, ont de leur côté conservé de solides attaches dans l'île et ont accueilli beaucoup plus favorablement l'annonce d'un dégel. Entre confrontation et réconciliation, entre silence et dialogue, entre dépendance et indépendance ; la multiplicité et l'ambiguïté des interactions cubano-américaines s'incarnent dans chaque repli de cette diaspora cubaine ancrée sur le sol états-unien. Leur Histoire, l'actualité et leur avenir semblent chaque jour leur rappeler qu'ils ne peuvent échapper à cette mémoire et conscience collective de leur point d'origine commun, l'île de Cuba et son héritage.

[299] www.dailymail.co.uk

Deuxième partie – *Repeating migration* : *érosion écumante* d'île en péninsule

> *As the migrant and the refugee become the 'unhomely' inhabitants of the contemporary world, how do we rethink collective, communal concepts like homeland, the people, cultural exile, national cultures, interpretative communities . . . Do these transnational cultural movements make the binary distinction between East and West and North and South untenable?* [300]

> *What more sacred right to live in the land on which one was born?*[301]

> *The effects of mass migrations has been the creation of radically new types of human beings: people who root themselves in ideas rather than places, in memories as much as in material things; people who have been obliged to define themselves—because they are so defined by others—by their otherness; people in whose deepest selves strange fusions occur, unprecedented unions between what they were and where they find themselves.*[302]

Chapitre 4 – La Floride : à la croisée des chemins

Péninsule longtemps périphérique, petite ville côtière et provinciale, devenue l'une des mégalopoles internationales les plus incontournables, la Floride et Miami seront au cœur de cette partie consacrée à l'étude de cette région atypique des Etats-Unis, en privilégiant le champ urbain afin d'engager notre interrogation sur les mutations identitaires contemporaines. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux représentations convergentes et divergentes attachées à cette ville, dont l'espace physique, social et politique met en jeu moult expériences multiculturelles. Miami semble parfaitement s'ancrer dans le phénomène de métropolisation – concentration d'hommes, de richesses et d'information dans

[300] Homi Bhabha, *Frontlines/Borderposts,* p.271
[301] La Condesa de Merlín, Carta II, *Viaje a la Habana. Cuba: Idea of a Nation Displaced* ed. By Andrea O'Reilly Herrera. State University of New York Press, 2007, p.143

[302] Salman Rushdie, *Imaginary Homelands: Essays and Criticism 1981-1991*, Granta, 1992

un centre urbain. Qui dit métropolisation, dit accélération existentielle, un rythme de vie effréné se limitant, pour l'instant, à un certain nombre de mégalopoles intégrées dans des réseaux internationaux qui participent pleinement à une autre réalité – la mondialisation. Les enjeux géopolitiques et économiques, les rapports de force entre les plus puissants s'en trouvent profondément complexifiés. La mondialisation a produit des espaces urbains de plus en plus denses où se côtoient des cultures, des modes et des niveaux de vie de plus en plus multiples et hybrides. Ces espaces au cœur d'interactions interculturelles deviennent de précieux laboratoires, à la fois acteurs, témoins, et diffuseurs de nouveaux modèles sociaux et de nouvelles cartographies identitaires. Miami fait partie de ces terrains spécifiques. Nous chercherons à questionner les relations passées et présentes, entre péninsule et ville, entre continents et îles, ces aires géographiques sillonnées et réunies par des histoires complexes – celles de la conquête des Amériques, du commerce maritime, qui composent et rythment ces trajectoires identitaires de l'Outre mer caribéen, de la 'Méditerranée' américaine. Il s'agira de présenter cette fabrique urbaine qu'est devenue Miami, de confronter, de mettre en relation, de comparer ces histoires et ces réalités du monde contemporain. Non sans ironie, à l'origine, la Floride et plus particulièrement Miami puisent leurs racines dans une légende matricielle : une source de renouvellement éternel.

4.1 Péninsule palimpseste

4.1.1 Succession de colonisations

Bien avant sa création officielle à la fin du XIX^{ème} siècle, la ville a nourri l'imagination de nombreux explorateurs, aventuriers et architectes de nouvelles sociétés, insufflant l'espoir d'y trouver gloire, richesse, voire la jeunesse éternelle. En 1497, le navigateur génois, Giovanni Caboto, longe la côte est de la Floride jusqu'aux îles du Cap-Breton et de Terre-Neuve. Caboto n'a pas accosté les terres de Floride, mais ses récits de voyage ont permis de tracer les toutes premières cartes de la région jusqu'alors inconnue mais déjà imprégnée de légendes. En effet, cette fin de siècle charnière voit naître les balbutiements des échanges commerciaux transatlantiques et de nombreux récits énigmatiques traversent également les mers, évoquant *El Dorado*, ce mystérieux pays aux trésors fabuleux.[303] Ainsi,

[303] Les tout premiers Miamiens étaient probablement issus du peuple Tequesta, des pêcheurs, chasseurs-cueilleurs qui élurent domicile à l'embouchure de la *Miami River* et sur le chapelet d'îles côtières il y a près de 10 000 ans. Ils vécurent ainsi pendant des milliers d'années avant que des explorateurs européens ne viennent à

pendant près de cinq cents ans, l'histoire de la Floride va être écrite par à-coups, chaque secousse incarnée par une nouvelle campagne conquérante. La péninsule n'a pas toujours été identifiée comme telle, les premiers cartographes la représentaient soudée, unie avec l'île de Cuba. L'inexactitude de ce portrait géographique allait pourtant, non sans ironie, se réaliser dans l'avenir de la région. A maintes reprises, la Floride deviendra, en effet, bel et bien, un trait d'union entre le continent nord-américain et l'île de Cuba. La péninsule sera, par exemple, gouvernée par la capitale de l'île, La Havane.[304]

Ainsi, à la fin des années 1520, plusieurs expéditions espagnoles tenteront de fonder des avant-postes militaires, commerciaux et religieux, sur les côtes est et ouest de la péninsule, mais elles seront violemment repoussées par les autochtones. La trajectoire de l'opération menée par Pánfilo de Narvárez, accompagné de 400 soldats, connut une fin tragique, à l'instar de la fameuse *Lost Colony* anglaise de *Roanoke Island* en Caroline du nord quelques soixante années plus tard, disparue sans explication certaine. Une décennie s'écoule avant qu'un autre conquistador aguerri de son expérience au Pérou auprès de Francisco Pizarro, dans le renversement de l'Empire Inca, ne se lance à son tour à la conquête de la Floride, son nom Hernando de Soto. Nommé gouverneur de Cuba, De Soto confie l'île à sa propre femme pendant sa campagne sur le continent en 1538. Mais, une nouvelle fois, l'armée espagnole se heurte à la résistance farouche des Amérindiens de la région de *Tampa*. Toutefois, Hernando de Soto ne faillit pas à sa réputation de conquistador sanguinaire.[305] Les siècles suivants, la Floride passera successivement sous le contrôle des Couronnes anglaises, françaises et espagnoles, tour à tour victime d'attaques de flibustiers, de tribus autochtones, sans oublier les caprices météorologiques coutumiers des régions alentours du Tropique du Cancer.

La deuxième moitié du XVIII[ème] siècle sera déterminante quant à l'avenir de la Floride. En effet, entre 1756 et 1763, la Guerre de Sept ans, première guerre à échelle mondiale scellera plusieurs ambitions territoriales, notamment celles concernant la péninsule

---

bord d'étranges îles flottantes dirigeables. Très tôt, des récits autour d'une source d'eau douce jaillissant au cœur de la baie marine, fascinèrent les premiers aventuriers espagnols qui la signalèrent sur leurs cartes par *El Rio Nombrado de Agua Dulze*. Les théories qui proposent que *miami* est un mot tequesta signifiant *l'eau douce*, découleraient de ce phénomène naturel de la résurgence d'une source souterraine.Cf. Sturtevant, William C. (1978), « *The Last of the South Florida Aborigines* », in Jerald Milanich and Samuel Proctor, Eds., Tachagale: Essays on the Indians of Florida and Southeastern Georgia during the Historic Period. Gainesville, The University Presses of Florida. pp.56-60

[304] Le 20 décembre 1592, le roi Philippe II d'Espagne octroya à La Havane le titre de ville. Plus tard, la ville sera officiellement désignée comme « Clé du Nouveau Monde et Rempart des Caraïbes ». Cf. Alejandro Portes, Alex Stepick, City on the Edge: The Transformation of Miami. University of California Press, 1994. p.63

[305] Richard Hakluyt (traducteur), « A Narrative of the the Expedition of Hernando de Soto into Florida by a Gentleman of Elvas » [archive], The Library of Congress, 1609, p.122

floridienne.[306] On se souvient de la prise de La Havane par les Britanniques en 1762. La perte soudaine de La Havane, clé de son empire colonial, sera un sévère revers pour l'Espagne. L'année suivante consacrera la victoire complète de l'empire britannique. Au terme du traité de paix de Paris, l'Espagne accepte d'échanger avec les Anglais la Floride contre Cuba. L'Espagne acquit également un autre vaste territoire, encore sauvage, la Louisiane, transférée par le roi de France à son cousin. Ainsi, un gouverneur espagnol arrive à La Nouvelle Orléans, au même moment, que les Anglais s'installent rapidement en Floride, la divisant en deux colonies, *East* et *West Floridas*, avec deux capitales, respectivement St. Augustine et Pensacola. Avec ce changement de drapeau, de nombreux Espagnols fuient St-Augustine et s'exilent à La Havane. Cette fuite de toute une communauté se détachant du continent vers l'île marque une première occurrence à rebours de la majorité d'autres basculements démographiques entre le corps continental et cet appendice érosif. [307]

Forts de leur jeune indépendance, les Américains supportent difficilement la présence d'autres puissances européennes proches des contours de leurs treize états. De l'autre côté de l'Atlantique, certains bureaucrates espagnols projettent la vente de la Floride aux Etats-Unis, comme la solution la plus simple et la plus logique, mais l'avidité mercantile remporta la mise. Ainsi, les pirates firent de la côte sud floridienne et des Keys leur royaume, où les navires américains étaient fréquemment pillés, si bien que Washington commença à envisager la fin du contrôle espagnol sur la péninsule. Le 27 octobre 1810, le président américain James Madison annexa la Floride occidentale, considérée comme faisant partie de l'achat de la Louisiane. William C. C. Clayborne fut chargé par Washington de prendre possession du territoire en décembre 1810, qui fut intégré à *l'Orleans Territory*. En outre, l'accueil en Floride par les Espagnols de nombreux esclaves fugitifs créa de fortes tensions avec les

[306] Ce conflit oppose plusieurs empires du continent européen : la Grande-Bretagne, la Prusse et Hanovre à la France, à l'Autriche, à la Suède, à la Saxe, à la Russie et, l'Espagne.

[307] Deux décennies plus tard, pendant la guerre d'Indépendance américaine, le gouverneur Bernardo de Gálvez parti de la Nouvelle Orléans, reprend Pensacola aux Anglais. C'est en partie, la raison pour laquelle, lors du Traité de paix de 1783, les Anglais redonnent la Floride aux Espagnols en l'échange des Bahamas, dans l'espoir de créer des tensions territoriales avec les rebelles patriotes américains. Les archipels de la mer Caraïbe ont ainsi très tôt joué le rôle de pions stratégiques sur un immense échiquier intercontinental. De plus, ces brusques transitions nationales provoquent des vagues migratoires aussi soudaines que succinctes, ainsi les Britanniques royalistes, qui avaient pris refuge à St-Augustine, s'exilent de nouveau, afin de rejoindre différents bastions anglais, sur les îles comme sur le continent vers le nord au Canada. Quant aux exilés espagnols qui quittent La Havane pour retourner à St-Augustine, ils trouvent leur ville changée après le passage et la présence britannique. Ainsi, dès 1784, les Espagnols instituèrent un programme de recolonisation de la Floride, accordant des lots de terre de quelques hectares aux deux premiers résidents enregistrés de l'actuelle Miami, Pedro Fornells et John Egan, dont les noms anglophones résonnent, non sans ironie, des différentes vagues de colonisation, premières couches d'encre sur le palimpseste miamien. Cf. Luis J. Botifoll, *The Conspiracy of Silence: Hispanics' Vital Role in the American Revolution*. Miami: Laurenty, 1986, pp.4-5.

planteurs des états du Sud, qui lancèrent des attaques depuis la Géorgie au même moment où des Amérindiens séminoles, situés en Floride orientale, commencèrent à attaquer, ce qui provoqua des incursions de l'armée américaine.[308] La Guerre de 1812 ne tarda pas à sévir. Elle força Madrid à laisser les Britanniques prendre position en Floride, ce qui accentua la colère des Américains. Rapidement, la Floride perdit la protection navale britannique et des Américains continuèrent d'attaquer plusieurs communautés espagnoles.[309]

En 1819, deux années après avoir été élu le cinquième président des Etats-Unis, James Monroe souhaite acheter la Floride aux Espagnols, prétextant que celle-ci devient un refuge à grande échelle de fugitifs et d'autochtones, de plus en plus 'indésirables', qui menacent la sécurité des braves pionniers américains. Ainsi, les Américains contrôlent effectivement la Floride orientale par le traité d'Adams-Onís signé le 22 février 1819.[310] Le traité prit effet en juillet 1821, la bannière étoilée se hisse enfin sur ce nouveau territoire effilé du nord au sud, qui sera, d'ailleurs, pour longtemps, le plus septentrionale des Etats-Unis (jusqu'à leur acquisition de l'archipel d'Hawaii). Son premier gouverneur sera Andrew Jackson, héros de la Guerre de 1812. Ce changement de nationalité apporte de nouveaux migrants venus du nord, emportant avec eux leurs armes, ambitions, traditions et religions. Et dès leur arrivée, beaucoup de fugitifs africains sont capturés et revendus sur les marchés d'esclaves. De nombreux résidents espagnols s'exilent et rejoignent Cuba, véritable écho aux précédents va-et-vient entre île et péninsule. Ainsi, les vestiges de plusieurs siècles sous le joug espagnol sont rapidement remplacés, une nouvelle page d'histoire va désormais s'écrire dans la langue

[308] Jerald Milanich, Samuel Proctor, T*acachale: Essays on the Indians of Florida and Southeastern Georgia during the Historic Period*, Gainesville (Floride), The University Presses of Florida, 1978

[309] Il est vrai que depuis plusieurs décennies, de nombreux esclaves ont fui la Géorgie et l'Alabama et regagné leur liberté dans les contrées sauvages de la Floride. Ils étaient souvent accueillis et assimilés par les différentes tribus autochtones floridiennes, notamment les Seminoles. Ce peuple métissé aux origines amérindienne, espagnole et plus tard africaine, forme la souche démographique majoritaire de la péninsule au début du XIX^{ème} siècle. Le terme *seminole* ne correspond à aucun nom de tribu, mais proviendrait de la déformation du mot signifiant esclaves fugitifs en espagnol, *cimarrones*, prononcé par les Anglais, puis les Américains, '*seminolies*'.[309] Par ailleurs, selon le président James Monroe, la Floride était comme "*a pistol pointed at the head of Louisiana*", mettant en péril l'équilibre de toute la région du sud des Etats-Unis. Et l'Espagne se remettant à peine de l'invasion napoléonienne de son territoire, n'était pas en position de force vis-à-vis d'une possible invasion américaine de sa colonie floridienne. Ainsi, la première guerre Séminole éclate en 1817 dans le nord de la province espagnole. Face à une troupe américaine menée tambour battant par Andrew Jackson, beaucoup de Seminoles seront fait prisonniers, torturés, et exécutés. Abattue par ces représailles sanglantes, la révolte ne durera qu'une année. Sans aucune impunité, Andrew Jackson, celui qui, pourtant, sera élu le président du peuple quelques années plus tard, n'appliqua les principes de l'indépendance et de la démocratie américaine – '*Life, Liberty and the Pursuit of Happiness'* – qu'aux citoyens blancs, annonçant une longue et triste tradition.[309] La frontière entre l'état de Géorgie et la colonie espagnole semble bien poreuse, en effet, lorsqu'il entre en Floride, massacre des centaines d'anciens esclaves, avant d'enlever et de séquestrer le gouverneur espagnol. Malgré, plusieurs codes de lois internationales bafoués, cette guerre non déclarée fait pression sur la couronne d'Espagne, afin que celle-ci cède sa colonie aux Etats-Unis. Cf. Jerald T. Milanich, *Florida's Indians From Ancient Time to the Present*, University Press of Florida, 1998, pp. 12-37

[310] Idem. p.68

anglaise mais aux consonances américaines. Dans leur ouvrage, *City on the Edge: Transformation of Miami*, Alejandro Portes et Alex Stepick s'interrogent sur l'existence ou la rémanence d'une quelconque conscience culturelle héritée de tous ces Floridiens de passage : "*Visiting the present-day Miccosukee reservation 25 miles west of Miami, one wonders whether these impoverished descendants of the fighting tribes are aware of their historical link with the descendants of Spanish colonists who now inhabit the city.*"[311] La Floride apparait comme un territoire 'palimpseste' par excellence, dont l'histoire fut traversée et écrite par différentes civilisations. Chaque présence se fait passage et leur nature éphémère semble exacerbée sur cette péninsule. Après quatre siècles de chasser-croiser et de contacts entre Amérindiens, aventuriers, soldats, prêtres espagnols ; pirates, colons britanniques et français ; soldats, pionniers américains, et esclaves fugitifs, seules quelques empreintes discrètes subsistent, d'où l'impression d'une Floride quasiment vierge à la fin du XIX^{ème} siècle.[312]

En outre, de par son passé de comptoir secondaire de l'Empire espagnol, la péninsule floridienne échappa au destin 'mono-culturel' sucrier des îles Caraïbes. Ceci explique aussi sa démographie corrélative avec la dichotomie nord-sud. Ainsi, le sud de la Floride reste éloigné des propos et positions politiques sudistes du nord de la péninsule. La Floride du sud, très peu peuplée avant et pendant la Guerre de Sécession demeure une région aux allures de la frontière du grand ouest continental. De plus, le sud de la Floride n'étant pas dominé par une classe de planteurs esclavagistes, le soutien pour l'Union y était plus marqué. Cette démarcation lui conférait un profil socio-politique assez atypique, sans doute, inhérent à plusieurs siècles de marginalisation. Au sud du lac Okeechobee, les marécages et les mangroves étaient aussi sauvages qu'à l'époque des premières expéditions espagnoles. [313] Par ailleurs, la péninsule allait bientôt de nouveau être marquée par des influences culturelles hispanophones concentrées dans deux lieux distincts – les communautés cubaines d'ouvriers de l'industrie du cigare, qui joueront un rôle prépondérant dans la guerre d'indépendance de 1895.

[311] Alejandro Portes, Alex Stepick, *City on the Edge: The Transformation of Miami*, University of California Press, 1994, p.70
[312] Marjory S. Douglas, *Florida, the Long Frontier*. NY: Harper & Row, 1967, pp.147-49
[313] *City on the Edge*, p.71

4.1.2 *Cigarillos* à Key West et Tampa : méta-archipel floridien

L'origine de ces enclaves cubaines remonte à une période de grands échanges commerciaux entre les deux nations. Toutefois, tout commença avec une rupture : la panique financière de 1857 aux Etats-Unis qui provoqua plusieurs mesures de protection commerciale, augmentant brutalement les droits de douanes, notamment sur les imports de cigares cubains. Ceci déclencha une grande réorganisation des fabriques insulaires de cigares, qui cherchaient à contourner ces nouveaux obstacles. La relocalisation fut la meilleure solution. Les premières fabriques cubaines s'implantèrent d'abord dans l'archipel de Key West à la fin des années 1860, puis à Tampa, dans les années 1880. Ainsi, l'un des premiers déplacements massifs d'ouvriers et entrepreneurs cubains liés à l'industrie du tabac eut lieu en 1869, ils arrivèrent par centaines à Key West. Plusieurs facteurs expliquent ce mouvement soudain : l'introduction de nouvelles techniques, un accès plus direct aux marchés américains, beaucoup d'incertitude concernant l'avenir de l'île, qui a essuyé plusieurs années de crise économique, politique et sociale pendant la Guerre de Dix Ans. La plupart était des ouvriers qualifiés, spécialisés dans une industrie de renom, leurs prédécesseurs avaient contribué à établir une classe ouvrière libre parmi la société cubaine esclavagiste. Cette industrie devint rapidement la principale source économique de Key West entre 1869 et 1900. S'ensuit alors une migration quasi continue et à majorité ouvrière vers ces deux points d'ancrage floridien.

Ainsi, pendant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, plus de cent mille Cubains allaient quitter l'île et former les premiers rangs de la diaspora cubaine de par le monde, vers l'Europe, l'Amérique latine, mais plus particulièrement vers les Etats-Unis.[314] L'économie locale de la Floride fut transformée avec le capital matériel et humain apporté par cette nouvelle communauté cubaine. A la fin du XIX^{ème} siècle, l'industrie du cigare valait plus d'une dizaine de millions de dollars et employait environ dix mille cinq-cents ouvriers. De plus, cette arrivée massive alimentait d'autres activités, notamment dans le secteur tertiaire, avec l'installation de barbiers, de cafés, de restaurants, et d'épiciers cubains. Le gouvernement cubain a même établi une école primaire dans la ville de Key West afin de préserver la culture cubaine des expatriés. Les écoliers y apprenaient des chansons populaires et notamment l'hymne national cubain, inspiré d'un poème de Martí : *La Bayamesa*. Toutefois, de nombreux *cigarillos* cubains allaient et venaient régulièrement entre la Floride et Cuba, suivant les fluctuations des commerces du sucre, du café, et du tabac. Ainsi, les

[314] Fernando Portuondo del Prado, *Historia de Cuba*. La Havane, 1957, p.438

fabriques de cigares se trouvaient en Floride, mais les points de vente se concentraient à New York afin de fuir des taxes cubaines de plus en plus contraignantes. Tampa emboîta le pas et accueillit également des milliers de Cubains, passant d'une communauté de 720 habitants en 1880 à 5 532 en 1890. Ainsi, en quelques années, les villes de Key West et le centre de Tampa, appelé Ybor City allaient rapidement devenir les capitales de l'empire du tabac américain, ainsi que les cœurs de deux communautés cubaines dynamiques.

Ybor City doit sa genèse à Vicente Martínez Ybor, cet immigrant espagnol a bâti son empire, *El Príncipe de Gales*, première grande usine de cigares à Cuba, où la culture du tabac était florissante. Mais les velléités entre l'Espagne et les Cubains en quête d'indépendance, le firent quitter l'île quelques années plus tard direction Key West. Cet immigrant espagnol arrivé très jeune sur l'île, avait, en effet, milité pour l'indépendance cubaine, ce qui lui valut de sévères persécutions. La présence cubaine à Key West se fit rapidement sentir, puisque la majorité des nouveaux immigrants était activiste pour la cause indépendantiste au sein de la politique locale. De plus, l'influence cubaine gagna bientôt la politique locale, puisqu'un maire d'origine cubaine fut élu en 1876, suivi de juges, procureurs et représentants dans les législatures locales, phénomène qui se renouvellera avec les vagues migratoires post-castristes. Ainsi, l'industrie du cigare continuait à se développer à Key West, cependant, il lui manquait l'indéniable avantage d'une liaison ferroviaire directe avec New York, le centre de distribution des cigares. De plus, sur l'île de Key West, les ouvriers s'étaient de plus en plus intéressés au syndicalisme, véritable défi pour Martínez Ybor.[315] Et malgré une prospérité économique incontestable, ces années ont été également synonymes de nombreuses tensions sociales.

C'est ainsi qu'en 1885, Martínez Ybor fit l'achat d'un petit lopin de terre sur la côte ouest de la Floride, au nord de Tampa, mieux desservi par le réseau ferroviaire, et y implanta définitivement son usine de cigares, qui deviendra rapidement l'une des plus importantes au monde. Fort de ses défis sociaux passés, il fit construire des logements à ses ouvriers et stimula leur pouvoir d'achat en augmentant leurs salaires : la ville-usine, Ybor City, était née. Ainsi, se développera un véritable petit 'paradis' social, avec deux usines fabriquant les cigares *El Príncipé de Gales* et *La Flor de Sánchez y Haya*, où allaient bientôt affluer ouvriers espagnols, italiens, allemands et surtout cubains, emmenant dans leurs bagages leurs savoir-faire et traditions. Martínez Ybor s'inspira d'autres *company towns* (sidérurgie) implantées

[315] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile: Cubans in the United States*, New Immigrant Series, University of Florida, 2003, p.18

dans le Midwest, ayant dans leur ligne de mire, l'éruption intempestive de syndicats.[316] Il est intéressant de noter qu'en avril 1886, les ouvriers de l'usine *El Príncipe* se mirent en grève suite à l'engagement d'un comptable espagnol. Ils refusaient, en effet, de travailler aux côtés d'un représentant de l'oppresseur colonial insulaire. Cet incident rappelle, que certes, la majorité de ces ouvriers avait quitté Cuba pour des raisons économiques, mais que beaucoup aussi s'étaient exilés à cause de persécutions politiques.

Une deuxième enclave de *cigarillos* cubains apparaît bientôt à West Tampa, fondée en 1892, elle se développa aussi très rapidement. Entre ces deux communautés voisines, la région de la Baie de Tampa passa d'une population cubaine quasi inexistante à l'une des plus importantes de Floride en l'espace d'une décennie. Ainsi, le village de 1 000 habitants en 1885, en atteint plus de 16 000 en 1900, dépassant la communauté cubaine de New York. Autre signe de son importance grandissante, les neufs visites de José Martí entre 1891 et 1894.[317] Voyageant de New York, il trouva à Tampa parmi les *cigarillos*, un fort soutien à la cause indépendantiste. Il est ainsi venu plusieurs fois rendre visite aux Cubains de Tampa et de Key West, afin de lever des fonds pour la cause *Cuba Libre*.[318] En parallèle, dès le début de la guerre sur l'île en 1895, de nombreux *cigarillos* insulaires migrèrent vers Tampa afin de poursuivre les efforts révolutionnaires sur le continent, une dynamique cyclique dans l'histoire insurrectionnelle de l'île.[319] En effet, plusieurs révoltes insulaires ont apporté sur les côtes de Floride leurs lots d'exilés. Ainsi, pendant de nombreuses années, les riches touristes du nord ont côtoyé les conspirateurs révolutionnaires dans une indifférence mutuelle, comme ce fut le cas à Key West et Tampa lors de la guerre hispano-américaine.[320] La péninsule accueille ainsi les coulisses de cette guerre, qui en 1898 s'étendra à d'autres îles et archipels (Guam, Puerto Rico, les Philippines).[321] A cette époque, Cuba était très différente de la péninsule floridienne quasi désertique, et au lieu d'en rester l'appendice géologique naturel, l'île a graduellement converti la péninsule en arrière-cour politique, renversant ainsi pendant un temps les rapports de force entre île et continent.

---

[316] Le décès de Vicente Martínez Ybor en décembre 1896, n'affectera pas l'expansion d'Ybor City, considérée comme la capitale mondiale du cigare jusque dans les années 1930.

[317] En 1894, José Martí a, en effet, fondé aux Etats-Unis son parti révolutionnaire cubain, avec lequel il organise et finance une expédition qui partira de la péninsule le 24 février 1895. Cf. José Martí : père de tous les Cubains, p.90 dans cette étude.

[318] Loy G. Westfall, *Tampa Bay: Cradle of Cuban Liberty*, Key West Cigar City USA.2000

[319] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile*, p.19

[320] Alejandro Portes, *Miami: City on the Edge*, p.95

[321] Notons également que lorsque l'*USS Maine* explose dans la baie de La Havane en février 1898, la municipalité de Miami existait depuis seulement deux ans. Les trois mois de cette *splendide petite guerre* vont accélérer le développement de Miami.

Une fois les Etats-Unis engagés dans le conflit, quelques hommes d'affaires locaux déplorèrent le refus de l'armée américaine de venir y installer sa base d'entraînement. En cause, la chaleur humide accablante.[322] Suite à plusieurs négociations et de par sa position stratégique, Miami sera la base d'embarquement, le point de départ pour libérer Cuba du joug tricentenaire des Espagnols. Lors des mois d'entraînement, de violentes altercations éclateront entre soldats et résidents noirs de *Colored Town*, ce qui n'empêchera pas, la fin de la guerre venue, des milliers de soldats américains de venir s'installer en Floride, animés d'un émerveillement persistant pour la beauté des paysages naturels, malgré les difficultés liées au climat subtropical. De plus, quelques mois après le début du conflit, Key West et Tampa connurent un déclin dans le nombre d'immigrants cubains, puisque beaucoup restaient sur l'île pour combattre directement l'armée espagnole. Cependant, dès la fin de la guerre, ils étaient nombreux à partir ou repartir vers la Floride toujours à la recherche de travail et de stabilité, difficile à trouver sur l'île après des années de troubles insurrectionnels. De plus, la défaite espagnole restera une victoire en demi-teinte, à la fois pour les Cubains insulaires et les nombreux exilés qui avaient quitté leurs bastions de Tampa et de Key West pour aller libérer Cuba. Ils reviennent dans la péninsule avec des sentiments ambivalents vis-à-vis de l'intervention nord-américaine et de la soumission de l'île au continent. En effet, depuis l'amendement proposé par le sénateur Platt, les capitaux américains affluent sur l'île et apportent avec eux de nombreux entrepreneurs, près à développer l'industrie agro-alimentaire et touristique, à l'aune de l'évolution de la péninsule floridienne quelques années auparavant. La guerre a donc accentué les contacts et mouvements dans les deux sens entre l'île et le continent. Pendant plusieurs décennies, les ouvriers cubains continuaient d'aller et venir à travers le détroit de Floride. Ainsi, au début du XX^{ème} siècle, entre 50 000 et 100 000 Cubains se déplaçaient régulièrement entre La Havane, Tampa, et Key West chaque année.[323] Cependant, l'ambivalence ressentie par les vétérans et les nouveaux arrivants cubains envers les Etats-Unis, allait perdurer. Selon l'anthropologue Sidney W. Mintz, de nombreux Cubains étaient emprunts d'une forte ambiguïté, tiraillés entre un sentiment anti-espagnol, mais pro-hispanique, beaucoup étaient catholiques, créoles, et incarnaient une certaine autonomie

[322] Pour les commerçants, la guerre fut une véritable manne, les échoppes écoulaient leurs boissons fraîches. Mais bientôt, l'eau douce et pure vint à manquer et certains soldats furent emportés par la fièvre typhoïde, d'autres succombèrent à la dysenterie. Très vite le camp militaire fut surnommé *Camp Hell*, heureusement la guerre fut très courte et le camp disparut aussi vite qu'il était apparu. Toutefois, ette présence militaire accéléra nettement le défrichage des terres, lança la construction de routes, de bâtiments, et le pavage des rues.

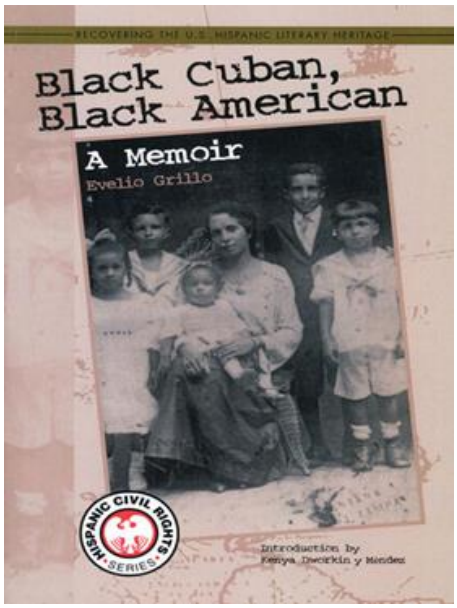
[323] Frank Lastra, *Ybor City: The Making of a Landmark Town*, University of Tampa Press, 2006

culturelle vis-à-vis de la métropole européenne.[324] Cette ambivalence s'explique aussi de par la nature et la force du sentiment national cubain, né d'une histoire riche en rebondissements et bien sûr de héros, chantres de liberté. Ainsi, plus de trois siècles de domination espagnole ont amené l'île à développer une société créole basée sur un commerce dynamique et une agriculture solide qui utilisait un nombre d'esclaves noirs, cependant, moins important que dans d'autres îles de la Caraïbe. Et tout naturellement, certaines mailles de ce métissage insulaire se sont entremêlées et complexifiées au sein des communautés de *cigarillos* translatées sur la péninsule.

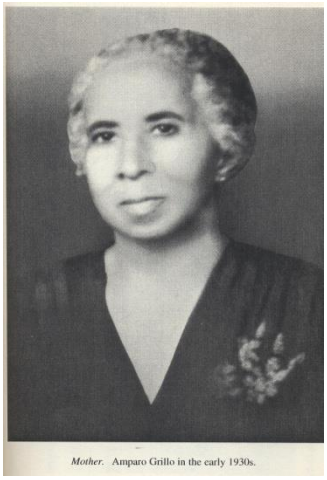
4.1.3 Evelio Grillo : un Afro-Cubain *from and off* Tampa

Il semble ainsi intéressant d'explorer le témoignage de l'un des enfants de ces *Cigarillos*, à travers le mémoire *Black Cuban, Black American,* qui est la première publication d'un auteur afro-cubain-américain. En effet, Evelio Grillo est issu de la communauté des *Cigarillos* d'Ybor City, où il grandit pendant les années 1920.[325] Il raconte son parcours sinueux marqué par la complexité d'exister entre moult contradictions, entre des communautés racialement et linguistiquement distinctes dans une société durement soumise aux *Jim Crow Laws.* La couverture de son mémoire est illustrée d'un portrait de famille, lui sur les genoux de sa mère, accompagnés de ses frères et sœurs. Au milieu de son mémoire, un portfolio de plusieurs portraits offre des visages aux personnages que nous suivons tout au long de son récit, un portait de son père Antonio en 1920, puis de sa mère Amparo en 1930 :

[324] Sidney W. Mintz, "*The Industrialization of Sugar Production and Its Relationship to Social and Economic Change*," in *Background to Revolution: The Development of Modern Cuba*, ed. R.F. Smith (NY: Alfred A. Knopf, 1966), p.178
[325] Evelio Grillo, *Black Cuban, Black American : A Memoir*, Arte Público Press, University of Houston, 2000



Father. Antonio Grillo, in a photograph taken during the early 1920s.



Mother. Amparo Grillo in the early 1930s.

Le niveau de vie et le statut social dépendaient des origines espagnoles ou africaines des immigrants cubains, de leur maîtrise de la langue anglaise ou non, de leur lieu de naissance, sur le sol états-unien ou non. Des tensions existaient entre la communauté afro-américaine et la communauté afro-cubaine. De surcroît, bien qu'il partage des liens linguistiques, culturels, religieux et historiques avec les Cubains blancs, Evelio Grillo note qu'une fois installés dans la société états-unienne, la race domine l'ethnicité :

> While maintaining its identity as a distinctly Latin community, Ybor City, my birthplace, lies completely within the city of Tampa, Florida, which governs it. Culturally, socially, and economically a small city within a city, its residents were a mixture of white Cubans, Italians, black Cubans, black Americans, Spaniards, and a not very visible number of white Americans of European extraction. (…) Black Cubans worked in the factories alongside white Cubans. While my mother formed interracial friendships at work, few, if any, such friendships extended to visits in the homes. Nor did whites and blacks attend church together. (…) Black Cubans and white Cubans interacted in the streets and in public places such as grocery stores, produce stands, meat markets, and in the corner saloon, (…). Blacks and whites visited back and forth at wakes and funerals. (…) That was the extent of the limited association between black Cubans and white Cubans. I don't remember playing with a single white Cuban child.[326]

Nous pouvons, en effet, noter une certaine distance entre les Cubains blancs et les Cubains noirs, qu'il n'ose juxtaposer dans son énumération des différentes communautés d'immigrés présentes à Tampa. Les Cubains blancs et noirs, ainsi que d'autres immigrants, essentiellement des Espagnols et des Siciliens ont largement participé au rapide développement de la ville de Tampa, particulièrement dans les années 1920 et 1930. Dès

[326] Evelio Grillo, *Black Cuban, Black American: A Memoir*, pp.7-9

1886, cette communauté considérée comme 'latine' à l'œil américain blanc, va révolutionner l'économie locale. Cependant, de par leur culture politique bien distincte, les Cubains, ont profondément laissé leur marque dans la vie de Tampa. Car dans le Sud ségrégationniste, même les Cubains blancs étaient confrontés à certaines limites. Ils ne correspondaient pas aux stéréotypes des immigrants européens, comme ceux venus d'Espagne ou de Sicile, malgré leurs origines européennes, indéniables pour la plupart. Ils arrivaient d'une île caribéenne, où les Blancs et les Noirs avaient coexisté pendant près de cinq cent ans – où le mélange, non seulement des cultures, mais aussi des races, avait irrémédiablement eu lieu – et cette relativité se faisait un point focal dans l'esprit états-unien. Ils étaient également marginalisés de par leur activisme syndical, qui freinait sévèrement leur ascension sociale, bien en-deçà de celle des immigrants espagnols et siciliens. Quant aux Afro-Cubains, ils étaient les premières victimes de cette perception, dès les balbutiements d'une récession dans l'industrie du cigare, ils étaient les premiers à perdre leur poste. Les Cubains de Tampa se démarquaient aussi des autres immigrants par leur mobilité géographique. Pendant les premières décennies du vingtième siècle, ils pouvaient aller et venir entre l'île et le continent sans encombre législatif, aidés par la proximité de Cuba ou d'autres centres industriels du tabac, comme Key West. La famille d'Evelio Grillo ne déroge d'ailleurs pas à ce phénomène. Sa famille est repartie quelques années à Cuba avant de définitivement s'installer à Ybor City suite au décès de son père. Ce va-et-vient lui permet de dresser plusieurs convergences et divergences entre les deux sociétés :

> Black Cubans and white Cubans migrated by the thousands from Cuba. Legal separation of the two races did not prevail in Cuba as it did in the United States, but discrimination along racial lines and separation along social and economic lines did exist. In Cuba, affluent black Cubans moved within the society of the affluent. '*Es negro, pero es Negro blanco*' (He is a black man, but he is a white black man) was an expression I heard often. Separation of the races by residence was not practiced, although separation by economic class made for de facto segregation by race, since discrimination kept black Cubans in a second-class position, economically. (…) However, commercial and governmental facilities were accessible to all in Cuba. Blacks attended, taught, and served as administrators in the schools. Blacks used the hospitals and clinics without limitation, (…). Blacks also served in the military without restrictions. The general who had led the Cuban revolution against Spain was a dark mulatto, Antonio Maceo. As Cubans entered Ybor City, however, they were sorted out.[327]

[327] Idem, p.7

Notons, qu'il fait allusion au célèbre Général métis Antonio Maceo, symbole d'un Cuba révolutionnaire, uni par-delà les différences raciales et sociales – un Cuba rêvé par Martí. Mais cet idéal semble bien avoir été oublié par les Cubains de Tampa, qui pourtant ont largement participé de leur poche et de leur vie au combat de Martí, peut-être étaient-ils plus sensibles à la cause indépendantiste, qu'à la cause antiraciste. Grillo insiste sur les disparités et similitudes, sur l'hypocrisie et l'injustice qui règnent au sein de ces deux sociétés inégales dans lesquelles *the color line*, qu'il soit à Cuba ou à Tampa, est plus ou moins visible et poreuse, mais selon lui, toujours-là. Il décrit également comment à Ybor City, la communauté afro-cubaine se retrouve côte-à-côte avec la communauté afro-américaine – bien plus ancienne et profondément enracinée dans le sol continental. Leur couleur de peau semble bien être leur seul point commun :

> In the ghetto within a ghetto (…) black Cubans and black Americans lived together. Black Cubans formed the larger group in this neighborhood. (…) At the time of my birth, my mother's family had lived in the United States twenty-five or more years. (…) This still made us rank newcomers, for black Americans traced their ancestry back for more than three centuries in the United States. (…) Our parents all came from Cuba and spoke little or no English. Differences in language and culture became formidable impediments to full integration of black Cubans within the black American community. (…) A common racial identity as blacks did not bridge the gulf that existed between the two groups. Black Americans spoke English and followed Protestant religions. Black Cubans spoke Spanish and practiced Catholicism. (…) Integration presented us with simple options: join the black American society, with its rich roots deep in this country, or have no American roots at all.[328]

Cette distance entre les deux communautés noires était doublée par la distance entre les Cubains blancs et les Cubains noirs. Influencés par la société ouvertement ségrégationniste du sud, la majorité des Cubains blancs de Tampa a probablement vu une certaine stratégie d'intégration dans leur distance et rejet de leurs compatriotes noirs. Les Cubains blancs rencontraient, en effet, certaines difficultés à s'intégrer dans la société américaine. A Tampa, on les surnommait *Cuban niggers*, tandis que les Cubains noirs étaient appelés *tally wops*, *tally* était préalablement utilisé pour désigner péjorativement les immigrants italiens et *wops*, les sans-papiers.[329] On trouvait dans la région, notamment à *Clearwater Beach,* des panneaux d'interdiction annonçant – *NO CUBANS OR DOGS ALLOWED* – et ce jusque dans les années soixante. Ainsi, dans de telles conditions socio-politiques sur plusieurs générations de

[328] Idem, pp.10-12
[329] Kenya Dworkin y Méndez, Introduction de *Black Cuban/Black American*, Carnegie Mellon University

Cubains blancs, les 'choix' de déculturation et d'assimilation pouvaient sembler être les solutions les plus rapides pour une ascension sociale efficace. Pour ce faire, ils doivent effacer toute trace de coutume africaine – qu'elle soit musicale, linguistique, culinaire, ou religieuse et valoriser leur héritage culturel espagnol. Il est d'ailleurs notable que l'une des images les plus présentes de la culture *tampeña* – le spectacle de Flamenco, avec de belles *señoritas* arborant robes à froufrou et castagnettes, a pendant des décennies attiré nombreux touristes dans les cabarets les plus populaires de la ville.

Considérant ce travail de 'blanchiment' de leur culture cubaine de la part des Cubains blancs, il n'est point difficile d'imaginer les nombreux obstacles trouvés sur les trajectoires afro-cubaines. Les Américains blancs de Tampa identifiaient clairement les Afro-Américains, mais leurs repères étaient bouleversés par cette communauté afro-cubaine, qui parlait espagnol, était majoritairement catholique, et dont le nombre d'illettrés était bien plus bas que la communauté afro-américaine :

> Black Cuban cigar makers were an elite. They were highly skilled and they worked in a very intellectual environment. In Cuba, they lived in the cities, and they participated in the intellectual and political life of the nation. (…) Mother worked in the cigar factory five and one-half days a week as one of the *boncheras*, the women who bunched the fillers of the cigars with good but rough tobacco, before the cigars went into the wooden molds to be firmly pressed into shape and passed on to the master craftsmen for finishing. She was paid very little. (…) I became familiar with the aristocrat of the cigar-making industry, the 'lector' or reader, chosen for his erudition, his command of the language, and his ability to read with dramatic fervor. Chosen by the workers, he received his pay individually from the workers themselves. At fifteen cents per worker per week, that came to more than thirty dollars a week – handsome pay indeed. The black Cuban community was very proud of the only black 'lector', Facundo Accion, who carried himself with great dignity. He was, without question, the black Cuban community's recognized leading intellectual.[330]

Autre distinction qui troublait l'ordre social local – ils étaient mieux payés que les Afro-Américains, car souvent mieux qualifiés et tributaires des mêmes avantages qu'à Cuba. Les *Cigarillos* cubains venaient en grand nombre de La Havane, où ils avaient été éduqués et habitués à la vie citadine, avec ses sorties culturelles et ses *cabildos* (clubs associatifs proches des syndicats). Ainsi, les Afro-Cubains se trouvaient entre deux eaux, ni complètement cubain, ni complètement afro-américain. D'une part, ils étaient confrontés à une sorte de double sentence des lois *Jim Crow*, une lecture superposée – à la fois jugés et rejetés par les

[330] Idem, pp.14-20-21

Américains blancs et les Cubains blancs pour des raisons raciales; et d'autre part, également jugés et rejetés par les Américains noirs, pour des raisons ethniques. Cependant, l'expérience d'Evelio Grillo illustre un rapprochement inéluctable avec la communauté afro-américaine, au sein de laquelle il se sentait bien plus à l'aise, en comparaison avec la communauté cubaine blanche. Ce sentiment grandit tout au long de sa scolarisation, dont le récit compose la première moitié de son mémoire, selon une certaine tradition autobiographique, de son parcours initiatique. Ses premiers pas scolaires furent accomplis dans une école privée catholique réservée aux enfants de couleur :

> The nuns who educated us did so by choice and, in every case, for many years. They showered us with love. (…) Despite their unreserved commitment to an excellent education for black children, (…), there was one thing they could not teach us: the black culture. They could not help us understand our past as children of slaves, to handle the rage we harbored in the face of inequities, the humiliations we faced on a daily basis in a totally segregated society. They could not help us to 'feel' black. We learned the story of Crispus Attucks when we studied the Revolutionary War. We learned about the Civil War. Homage was paid to Abraham Lincoln and to Booker T. Washington with bas-relief plaques attached to either side of the front of the building. That about covered it. We did not sing Negro Spirituals. (…) Praise was reserved for important figures such as the Pope and the saints. Our black culture was subsumed, if not denied. In its place we were handed a European culture, complete with icons, heroes and heroines. (…) The significant events in Tampa's black life took place in the big Baptist church across the street from the school (…).[331]

Evelio Grillo remarque les immenses lacunes concernant l'histoire afro-américaine, sans compter l'histoire cubaine, une double perte s'opérait tout au long de ces premières années. Cependant, notons quelques exceptions, comme l'allusion à Abraham Lincoln, le président qui a payé de sa vie, le passage au Congrès du XIII^{ème} amendement abolissant l'esclavage dans toute la nation. Puis l'allusion à l'un des premiers martyrs de la Révolution américaine, Crispus Attucks, l'une des victimes du fameux *Boston Massacre* du 5 mars 1770. Ce fugitif de couleur est 'oublié' dans la gravure de Paul Revere, contemporaine à l'événement mais réapparait en 1857 dans la version de John Bufford, sa chromolithographie est utilisée par le mouvement abolitionniste comme un fort symbole de propagande :

[331] Idem, pp.41-44

332

Evelio Grillo insiste également sur la forte influence de la culture européenne, notamment dans son éducation religieuse catholique, contrastant avec les rares événements culturels provenant la communauté afro-américaine organisés par l'église baptiste, qui, non sans ironie, se trouve juste en face de son école. Ainsi, il fallut attendre un changement d'établissement, pour entendre parler plus ouvertement de l'héritage culturel afro-américain :

> At Saint Peter Claver's only the first eight grades were taught. In the ninth grade, we transferred to the public school, Booker T. Washington High School, a very crowded and difficult school, physically. (…) Nonetheless, this school did make the subjects of slavery, of discrimination, and of prejudice palpable.[333]

Il se souvient alors des interactions accrues avec les enfants de la communauté afro-américaine, avec qui il passait la majorité de son temps : "*We studied with them, we played with them, we fell in love with them and, as we grew older, we married them. (...) Interactions between our two groups increased only slowly, though steadily, until today the two are comfortably integrated as part of a larger black group.*"[334] Ainsi, au fil du temps, des liens se sont tissés entre les deux communautés, toutes deux rejetées par la société américaine ségrégationniste. En effet, dans ses souvenirs, les Afro-Cubains et Afro-Américains se rencontraient également souvent au seul cinéma d'Ybor City réservé aux gens de couleur. En outre, lors de festivités annuelles, les deux groupes se rejoignaient dans la liesse de la parade de *Gasparilla* et la fête de la Floride du sud. Evelio se souvient aussi de certains de ses camarades, issus de la communauté afro-américaine, sans oublier ceux qui étaient le fruit d'unions afro-cubaines-américaines :

[332] Image Credit: Corbis-Bettman
[333] Idem, p.17
[334] Idem, p.14

> Our walking-to-school groups always included a goodly number of black American children who lived in the Cuban ghetto, all, good friends (…). There also were children of mixed black Cuban and black American families, who usually took their primary identity from the black American mother. Thus, for example, the Garcias, whose father was a black Cuban and whose mother was a black American, spoke little Spanish in the home. They cooked in the black American tradition, as we could tell by the lunches they brought to school.[335]

Tandis que lorsque l'épouse est d'origine cubaine, les cultures semblent un peu plus s'équilibrer, fortement influencées par les traditions culinaires, souvent le territoire privilégié des femmes : ''*Lola had married Willie, a black American. Although theirs was an Americanized family, it retained much of Cuban culture. Their cuisine, drawing from both Cuban and black traditions, made their table a delight for stragglers like me*."[336] C'est au cœur de ces familles hybrides qu'Evelio se sentait le plus à l'aise.

Par ailleurs, lorsque son beau-père perd son emploi à la fabrique de cigares lors de la Grande Dépression, Evelio Grillo doit trouver du travail. Ainsi, à onze ans, il devient *caddy* au *Palma Ceia Country Club*. Sa grande chance fut ensuite de rencontrer Nicholas H. Martin, un Afro-Cubain qui gérait une compagnie d'assurance réservée aux Noirs de Tampa. Tout au long de sa scolarité au lycée Booker T. Washington – du nom du célèbre activiste, qui valorisait la professionnalisation de nombreux artisanats et l'indépendance économique de la communauté afro-américaine – Grillo se rendait sur les courts de tennis pour ramasser les balles au *Martí-Maceo Club*, un endroit réservé aux Afro-Cubains. N. H. Martin l'interpella un jour, en ces termes : "*Boy, when are you going up North to get an education?*[337] Mais le jeune Grillo ignorait ce que '*up North*' signifiait vraiment. L'homme lui fit alors la promesse suivante : "*Boy, tell your mama to give you $5 and pack your clothes, I'm taking you up North.(...) You are going to Washington where you belong!*"[338] Ainsi, cette généreuse offre proposée par un homme ayant connu les mêmes déboires raciaux que le jeune Evelio, lui permet d'échapper à la trajectoire classique de ses pairs. Cette alternative extraordinaire explique sans doute l'existence même de ce récit autobiographique, qui nous emmène ainsi de Tampa vers la capitale Washington D.C. Il va découvrir une autre vie possible dans le Nord de son pays d'adoption, alors plongé dans une grande misère :

[335] Idem, p.42
[336] Idem, p.34
[337] Idem, p.51
[338] Idem, p.51

> The Depression was evident in the breadlines, the lines of hundreds of applicants for a few jobs, the homelessness, the shabby clothes worn by many people, (…) the suicides over lost fortunes. (…) I have nothing but wonderful feelings about this period of my life,(…). For the first time in my life, I did not have to walk the black Cuban/black American cultural tightrope that summer. (…) Though segregation thrived in Washington, the federal presence made it much less strident than that which I had known in Tampa. We were free to sit anywhere on public transportation. (…) We had access to many facilities, except schools, operated by the District of Columbia government. Although facilities were operated discriminatorily as to employment and management, everyone generally had access to services. This included the libraries, which were both a great resource and a great source of pleasure to me.[339]

Le contraste entre le profond désespoir de millions d'Américains blancs comme noirs et sa sensation de nouvelle liberté est saisissant. Ses années dans la capitale vont l'initier à sa propre identité d'Afro-Américain venant du sud. L'Afro-Cubain se construit et s'identifie de plus en plus en tant qu'Afro-Américain :

> At Dunbar High school (…) Into this rarified atmosphere I was dropped. Clearly a bumpkin from the South, I was looked down upon because of my dress and my awkward, anxious demeanor. Besides, I spoke Spanish, and that, too, made me a strange one. I differed from the other students with foreign backgrounds, such as the children of diplomats from the Caribbean families. I felt more at home in the black American milieu than they did. My acculturation by the black American community of Tampa had taken. I 'thought' black American. I 'felt' black American. (…) My heart and mind belonged to Nat Turner, Frederick Douglass, Harriet Tubman, Sojourner Truth, (…) W.E.B. DuBois, Alain Locke, and the two brothers, James Weldon and James Rosamond Johnson, who wrote the song very dear to my heart, 'Lift Every Voice and Sing'.[340]

Au cœur de ce lycée noir du Nord, Grillo départ non seulement de la communauté afro-américaine locale, mais aussi de certains immigrants qui, comme lui, proviennent d'îles des Caraïbes. Contenu de la diversité ethnique et culturelle du bassin caribéen, on imagine les nombreux décalages culturels. Cependant, le facteur racial semble une nouvelle fois dominer une certaine hiérarchie sociale entre les élèves :

> An unmistakable color line operated at Dunbar. Brown-skinned and light-skinned students predominated in every aspect of school life except athletics. (…) I was brown-skinned. I passed the brown paper bag test. 'If you're light, you're all right; if you're brown, stick around; if you're black, stay back' is one ditty that the very black persons heard resentfully. (…) In Tampa I had become accustomed to accepting black Americans, including a large number

[339] Idem, pp.58-60
[340] Idem, pp.44-66

> of very dark ones, as role models for my behavior. (…) I navigated the Dunbar waters with relative success (…). My teachers were generous and kind to me. I believe that they felt a special warmth for me as an underdog, having no mother or father, and living socially and economically on the other side of the tracks.[341]

Ainsi, après plusieurs mois passés dans la capitale, il est accepté dans une université de La Nouvelle-Orléans. Ce retour dans le Sud profond va le replonger dans un quotidien aux problématiques très familières :

> On a cold morning in January 1937, I became one of the ants. Heading out with high hopes for New Orleans and *Xavier*, I walked rapidly (…) out the portal leading to the trains, and past the white conductor, who, studiously and contemptuously avoiding my gaze, directed me into the 'Jim Crow' car. Our nation's capital was one of the transfer points where black passengers were forced to change from non-segregated to segregated trains. Blacks underwent this ceremony of denigration every time we traveled by railway going from north to south and crossed the Mason-Dixon line. (…) After two and one-half years of greater racial freedom in Washington, sadly, I had to return to the indignity of sitting in the rear section of the car behind FOR COLORED ONLY sign.[342]

Après quelques premières semaines difficiles de réadaptation, une bonne nouvelle vient l'encourager, une aide financière inattendue de la part du gouvernement fédéral de Franklin D. Roosevelt, un programme initié pour aider les jeunes étudiants, faisant partie de la série de réformes sociales du New Deal, et apparemment *color-blind*, malgré de nombreuses critiques provenant de la communauté afro-américaine à l'encontre de cette vaste 'nouvelle donne' privilégiant souvent les chômeurs blancs :

> I arrived at *Xavier* that September, weary, disappointed, disheveled, and fearful that if I initiated anything, it surely would come to a disastrous end. But I soon discovered, to my surprise, that I would no longer be working in the cafeteria. A spot had been found for me in the NYA program. President Roosevelt had established the National Youth Administration, in part, to finance part-time jobs for college students. I was to earn fifteen dollars monthly, which was enough to pay for my room and board and leave me three dollars for incidentals.[343]

Ainsi, sa scolarité, en particulier celle accomplie à Washington, semble correspondre au rêve d'une petite minorité d'Afro-Cubains appartenant à la classe moyenne, qui parfois réussit à se rendre dans le Nord, où ils peuvent enfin prouver leur aptitude à suivre des études plus abouties. C'est lors de son séjour dans la capitale, qu'Evelio Grillo continue de conjuguer

[341] Idem, p.68
[342] Idem, pp.78-80
[343] Idem, p.84

identité et altérité, s'éloignant d'un enfant cubain confus, pour se confirmer en tant qu'adulte afro-américain convaincu. Son éducation au sein de l'élite afro-américaine, son diplôme universitaire le distinguent de la grande majorité d'Afro-Cubains et d'Afro-Américains de Tampa, qui pour beaucoup entament une migration vers les grands centres industriels du Nord, comme New York, Chicago, et Philadelphie, à la recherche de travail dans les nombreuses usines.

La deuxième moitié de son mémoire se lit comme les confessions d'un soldat afro-américain confronté à un racisme violent et omniprésent dans l'armée américaine. La Seconde Guerre mondiale éclate, il est mobilisé pour une courte période sur la base de MacDill Air Force en 1941, avant de partir pour trois années en Inde, jusqu'à la fin du conflit :

> Aboard the Santa Paula we were to spend fifty-eight dreary days as it carried us to India. While on it, we were to fight the opening battle in the primary war for black U.S. troops in World War II: the war against segregation within the United States Army! (…) White troops had fresh water for showering. Black troops had to shower with sea water. (…) We believed that our officers feared us – and that they feared being perceived as soft if they were too friendly with us. (…) We had no families to discuss, and no hopes to express, no beauties of nature to comment upon, no human or humane aspect to our interaction.[344]

Un gouffre incommensurable sépare ces hommes, pourtant embarqués dans 'le même bateau', exposés aux dangers de la guerre et des contrées subtropicales :

> We knew that some of us would never make it back. Many did not, succumbing to malaria, typhus, amoebic dysentery, and the occasional fatal accident. We were not trained for combat; (…) The prestige services, such as the Signal Corps, airplane maintenance, actually flying those beautiful planes, (…), were all allocated to white units. We slogged in the seas of mud

[344] Idem, pp.93-100

> during the monsoons. Our job was building and maintaining roads and bridges.[345]

Non sans ironie, les missions de l'unité dans laquelle Grillo œuvrait, se résumaient à construire et entretenir des routes et des 'ponts' – tout un symbole. Toutefois, Grillo nous fait part d'une rencontre et d'échanges interculturels, non pas entre soldats américains, mais avec un Hindou local :

> We could visit with East Indians, who occupied an uncertain niche between whites and blacks. I struck up a conversation with an East Indian merchant (…) Rajid invited me to his apartment for dinner. I believe that he was drawn to me by my looks, for my combination of Spanish, African, and, perhaps, some residue of Carib Indian ancestries which made me look like I could have been from India. (…) He explained South African apartheid to me, in which Indians represented a third racial group, with a restricted status. But they enjoyed some freedoms and opportunities not enjoyed by blacks.[346]

Il est intéressant de voir qu'Evelio Grillo découvre l'apartheid sud-africain lors de ses conversations avec Rajid, qui lui décrit la condition de ses confrères en Afrique du sud, comme un écho à sa propre identité d'Afro-Cubain – sorte de 'tiers-Américain'. Par ailleurs, suite à l'arrivée d'un officier-chapelain afro-américain sur leur base, leur situation s'est vu légèrement s'améliorer :

> To our surprise and delight, Captain Robert Penn, the only black commissioned officer we saw during our thirty-two month stay in India, joined our unit as chaplain. (…) The basket league became the center of interest and entertainment for the troops in the area for almost a year. (…) For the first time, black and white troops were integrated in one program in India. (…) Afterwards, the teams and fans lingered and socialized, still enjoying the excitement that the game had generated. For a few moments, we were oblivious to the gulf that usually separated white from black, especially in the army, the protector of all our freedoms.[347]

C'est, en effet, lors de ce périple à l'autre bout de la planète, qu'Evelio Grillo réussit à contourner des conditions d'extrême discrimination raciale au sein de l'armée américaine, notamment grâce à une passion commune pour le basketball. Il organise des tournois, où des équipes réunissant soldats américains noirs et blancs jouent pour la gloire éphémère d'une victoire collective. C'est donc au sein de l'armée, qu'il se révèle être un fin négociateur, arrivant à créer des événements culturels, à publier une gazette quotidienne qui rivalise avec le journal officiel de l'armée américaine. Ces talents seront très utiles pour sa future carrière

[345] Idem, p.102
[346] Idem, pp.103-104
[347] Idem, pp.117-122

de médiateur social au sein de la communauté mexicaine-américaine d'Oakland en Californie du nord. En effet, et non sans ironie, ce sera finalement son identité hybride d'Afro-Cubain, qui le rattrapera après la guerre, suite à l'obtention d'un diplôme à l'Université de Berkeley en 1953. Une troisième fois éloigné de son Tampa natal, cette nouvelle distanciation lui ouvre les yeux sur son héritage cubain, qui le rapproche des Chicanos de Californie, sans le couper des Afro-Américains :

> In early 1949, after three years of graduate study in Latin American History at Columbia University, I decided to move to California. It was one of the best decisions of my life. (…) I had formed a vague notion of putting my uncommon background to good use by serving as a link between black and Spanish-speaking people, and in Oakland I found myself in the middle of a mix of Mexican-Americans and black Americans living in one of the poorest neighborhoods of a thriving city. (…) I became the first black employed in the city's managers' office. (…) I was also active in nonpartisan organizations, serving as vice-president and membership chairman of our local NAACP chapter;(…).[348]

Son expérience en tant que médiateur social l'amènera à aider des jeunes délinquants à publier leur propre journal, puis à gérer une agence municipale contre les problèmes d'addiction. Ce sont ses quatre enfants qui l'ont poussé à écrire ses mémoires, après avoir grandi en écoutant maintes et maintes fois ses nombreux récits. Certains lecteurs auront découvert quelques aspects de la ville d'Ybor City à travers les romans de Jose Yglesias, mais jamais auparavant le point de vue d'un Afro-Cubain n'avait été partagé sur le papier.[349] De plus, le mémoire d'Evelio Grillo illustre non seulement les nombreuses divisions raciales au sein de la société américaine, dont certaines n'ont malheureusement toujours pas disparues, mais il décrit également sa langue maternelle comme un obstacle dans les années 1930, ce qui ne serait plus aujourd'hui une réelle source de problèmes. L'espagnol étant devenu la deuxième langue la plus parlée aux Etats-Unis, particulièrement dans le sud. Cependant, ayant rédigé son mémoire uniquement en langue anglaise, pourtant paru en 2000, au cœur d'une certaine effervescence de publications issues de la communauté Latino aux Etats-Unis, il semblerait que la génération à laquelle appartient Evelio Grillo ait subordonné l'espagnol à l'anglais, véritable passeport d'ascension sociale, qui le reste encore majoritairement aujourd'hui. Et c'est bien en subordonnant son identité cubaine pendant près de quarante ans,

[348] Idem, pp.130-133

[349] Jose Yglesia, *A Wake in Ybor City*, Arte Publico Press, 1963. Cet auteur né en 1920 à Ybor City, de parents Cubains, descendants d'Espagnols, monte à NYC à l'âge de 17 ans. Il est l'auteur de plusieurs romans, nouvelles, pièces de théâtres et articles parus dans *The New Yorker*, *The New York Times Magazine*.

qu'il réussit à se forger une place au sein de la communauté afro-américaine, loin de son *barrio tampeño*.

La trajectoire personnelle de Grillo semble avoir traversé ces catégories étroites, lui apportant une certaine liberté sociale et politique, assez rare contenue de ses origines, et rendue possible grâce à son assimilation au sein de la communauté afro-américaine. Ainsi, *Black Cuban, Black American* relate les aventures d'un Afro-Cubain qui a dû sans cesse s'adapter à son environnement sociétal, se construire une identité malléable, de par sa double marginalisation, étant à la fois Hispanique et Noir. Les vestiges de sa culture cubaine résistent au sein de ses convictions religieuses, coutumes traditionnelles, sans oublier les repas de famille :

> My family did not celebrate Thanksgiving. A purely American holiday, Thanksgiving did not mix with the traditions my parents brought from Cuba. (…) Our celebration of Christmas resembled the American way, but at the same time it differed substantially. (…) Much of our celebration and our food differed completely. We celebrated Christmas Eve, not Christmas Day, and we called it *Noche Buena*, the 'Good Night'. (…) The center piece of the feast was *lechón*, baked pig, succulent and crispy, a delicacy we thought worth the long wait from one Christmas Eve to the next. Mother dressed the pig – rubbed with salt, painted with crushed garlic, drenched in lemon juice, and sprinkled with spices (…). (…) Home-made raisin wine accompanied the meal. (…) I believe Mother buried the wine not only to age it under the cool ground, but also because, under Prohibition, having wine in the house may have been risky.[350]

Ce témoignage plein de tendresse résume à lui seul, les racines identitaires complexes d'Evelio Grillo, qui a toujours su rebondir, peut-être un hommage conscient ou inconscient à son propre nom de famille, *grillo* en espagnol signifie 'grasshopper/grillon', celui qui bondit et donne de la voix. Il n'est pas le seul à avoir effectué ce parcours, mais il est l'un des rares à avoir écrit sur l'Hispanicité noire, ainsi que le quotidien d'un Noir dans le Tampa des années 1920. Sa voix, parmi les eaux troubles de la ségrégation, des mouvements des droits civiques, et des nombreuses politiques concernant les minorités, à la lumière de son parcours de vie, parti de son *barrio* pour se faire une place dans la société noire américaine, résonne indéniablement d'un écho particulier. Pour réussir et exister dans la société états-unienne, Grillo a dû en quelque sorte s'exiler de sa communauté d'origine. Et il trouva enfin sa place et son sens en mettant à profit son héritage multiculturaliste. Son histoire ne reflète pas le sort

[350] Idem, pp.31-32

général réservé aux siens, les Afro-Cubains d'Ybor City, elle reste en soi assez unique.[351] Voici un portrait d'Evelio Grillo lors d'une rencontre avec les étudiants de l'Université de Miami à Ybor City, en 2001, devant l'entrée du *cabildo Sociedad La Union Martí-Maceo* :

352

Par ailleurs, comme le décrit Evelio Grillo, l'industrie du cigare aux Etats-Unis subit plusieurs baisses de régime. En effet, la fin du règne espagnol, suivi de la création de la république et l'occupation américaine de Cuba en 1902, la montée des conflits sociaux autour des syndicats, et l'augmentation des taxes, ralentirent sévèrement l'activité. Après la seconde guerre, plusieurs avancées technologiques, la Grande Dépression et l'engouement pour la cigarette, ont été synonymes d'un déclin continu pour l'industrie du cigare, au point que la communauté cubaine new-yorkaise reprit l'ascendant numérique. Toutefois, grâce à son titre de quartier historique national, Ybor City vit aujourd'hui du tourisme qui remémore cet âge d'or. Même sort pour l'ancien Key West, également bâti par des Cubains, son architecture attire de nombreux touristes. Quant à Miami, elle fut construite par des Yankees, mais leurs plans étaient influencés par des thèmes andalous et méditerranéens. On y trouve des portes et balcons en fer forgé, des tuiles rouges, et de nombreuses villas aux noms hispanisants. Cette architecture devait attirer les touristes venus du nord, et non sans ironie, elle créera une atmosphère familière pour les anciens dirigeants de l'île en exil sur la péninsule.

[351] Susan D. Greenbaum, *Afro-Cubans in Ybor City*, A Centennial History, Tampa: University of South Florida, 1986

[352] Linda Gibson, St. Petersburg Times, published October 26, 2001

4.2 Miami : d'une ville provinciale à *Magic City*

4.2.1 De marécage en station balnéaire

Sur le site de Miami aujourd'hui, il n'y avait aucune trace de ville jusqu'en 1890, à l'exception d'une modeste communauté agricole, appelée *Coconut Grove*. La région était très paisible ne laissant entrevoir les siècles de luttes acharnées pour la conquérir de l'extérieur ou résister de l'intérieur. La ville de Miami ne fut fondée, ni par un empire européen et son armée, ni par des fermiers planteurs, mais bien par une poignée de millionnaires américains téméraires et visionnaires, qui rêvait de réaliser les fantasmes 'méditerranéens' des premiers colons de la *Biscayne Bay*. En l'espace de quelques années, les marécages infestés de moustiques de ce vaste territoire vont se transformer peu à peu, d'abord et avant tout grâce à l'impulsion et la détermination de Julia Tuttle. Cette femme, que l'on surnomme aujourd'hui la « Mère de Miami » a rapidement senti le potentiel incroyable de ce lieu. Miami commence son essor et prend vraiment racine à l'avènement du XX^{ème} siècle. Sa croissance fut exceptionnellement rapide : de 1681 habitants en 1900, sa population atteint 29 549 habitants en 1920. Elle sera ensuite multipliée par deux entre 1920 et 1923. L'arrivée importante de nouveaux résidants provoqua une fièvre constructrice, ainsi, l'assainissement des Everglades est lancé en 1906 afin de pouvoir cultiver plus de terres et subvenir aux besoins d'une population grandissante, qui dès 1910 dépasse les cinq mille habitants. Parallèle paradoxale à cette frénésie constructrice, nombreux prônent la beauté naturelle et sauvage de la péninsule et œuvrent pour sa préservation, ainsi le *Royal Palm Park* fut créé en 1916, ce qui ouvrit la voie pour la fondation du *Everglades National Park* en 1947.[353]

Henry Flagler avait donné le ton avec ses hôtels qui reproduisaient au détail près les nuances et les arabesques typiques de l'architecture andalouse, rappelant Ste Augustine qui reste encore aujourd'hui un parfait contrepoint d'architecture. La plus ancienne ville des Etats-Unis prit bien plus une allure espagnole sous l'égide des entrepreneurs Yankee que pendant trois siècles de domination ibérique. Cette hispanophilie atteindra son paroxysme avec Merrick qui conçut la ville de *Coral Gables*.[354] C'est aussi la raison pour laquelle, Miami est probablement la seule ville au monde à détenir deux tours de Giralda de Séville. Les notions autour de l'Histoire qui se répète, avec des redondances aux apparences de

[353] Michael V. Gannon, *Florida: A short history*, University Press of Florida, 1993
[354] Alejandro Portes, *Miami: City on the Edge*, p.74

parodies des premières fois, ne pouvait trouver meilleure illustration avec les nombreux minarets, hôtels baroques, et villas espagnoles bâtis par Merrick and Mizner.

Durant les années 1920, la démographie de la ville, et plus particulièrement de Dade County, incarnait une certaine diversité, on pouvait y entendre les accents de Boston, de New York, du Middle West et de l'état de Géorgie. Ces habitants n'avaient que peu de liens avec le passé de la région et peu de points communs entre eux, si ce n'est un goût prononcé pour les contrées exotiques subtropicales et l'argent… Le Grand Miami englobait des populations très différentes, des privilégiés de Coral Gables, aux plus modestes de Hialeah et de Opa-Locka. Les années de la Grande Dépression ont durement frappé la ville de Miami Beach, sauvée par l'arrivée de riches familles juives, qui apportèrent avec elles le Yiddish, des synagogues, des *delicatessen* et plusieurs académies et universités privées, transformant ainsi cette station balnéaire délabrée en une extension de l'enclave juive new-yorkaise.[355] Après la seconde guerre mondiale, il est intéressant de voir que l'évolution et les nombreux grands changements de la région commencèrent à attirer de nouveaux touristes, cette fois-ci venus du sud, de l'île voisine cubaine.

Ainsi, le Miami des années 1950 représentait pour la classe moyenne cubaine une destination touristique attractive, où ils pouvaient s'emparer des dernières modes et participer au glamour de la *Gold Coast* de Miami Beach. La compagnie aérienne de la *Pan American* est née avec les vols quotidiens en partance pour Cuba, et la compagnie *Cubana Airlines*, à l'origine une succursale de la *Pan American*, ajouta plusieurs vols journaliers qui transportaient à la fois des touristes américains avides d'aventures cubaines et des touristes cubains avides de mode américaine. Ce chassé-croisé de vols quotidiens rapprocha considérablement les deux villes côtières de part et d'autre du détroit de Floride. Pour de nombreux Cubains, des vacances passées en Floride du sud était devenu un rituel annuel.[356] Ainsi, tandis que les touristes américains du nord, surnommés les *Snow Birds* fuyaient leurs hivers glacials, les Cubains fuyaient la chaleur accablante de l'été, ravis de pouvoir vivre une parenthèse de luxe et de modernité, dans une autre langue, mais toutefois dans un environnement familier. Aucun de ces touristes aisés n'aurait imaginé que quelques années ou mois plus tard, ils arpenteraient les mêmes rues à la recherche d'un travail pour subvenir aux besoins de leur famille en exil. Cette familiarité peut expliquer la posture des premiers réfugiés cubains, qui ont longtemps voulu considérer leur 'séjour' à Miami comme des

[355] *Miami: City on the Edge*, p.84
[356] *Grenier's Story: A Minority of One*, "*Miami was the preferred vacation spot for many middle class Cubans, (…), The Legacy of Exile.*" p.6

vacances prolongées. Ainsi, à l'orée des années 1960, les Cubains ne se rendaient pratiquement plus à Tampa ou Key West, comme ce fut le cas lors des précédentes révolutions indépendantistes, mais leur préféraient la ville balnéaire de *Biscayne Bay*, qui cherchait encore son identité. En quelques mois, les premiers exilés arrivaient dans une ville où l'ordre social et politique étaient perméables, où le quotidien phare, le *Miami Her*ald, peinait à construire une image sérieuse autour de cet assemblage de *resorts* touristiques, parcs d'attraction et cours de golf. L'architecture andalouse amenée un demi-siècle plus tôt par George Merrick allait être reconnue par cette nouvelle communauté capable de prononcer correctement les noms des rues et des villas, comme si une boucle de 400 ans d'histoire allait être bouclée.

Autre paradoxe, ce sera au cœur de cette ville de lumières et d'apparats, à la fin de l'année 1955, qu'un jeune exilé cubain s'installera afin de continuer à financer et fomenter sa lutte contre la dictature en place à Cuba. En 1957, un manifeste a même été signé afin de rassurer à la fois Washington et l'élite cubaine, que l'action révolutionnaire était bien pro-capitaliste, notons toutefois que Castro n'avait pas été consulté.[357] Lorsqu'il apprit l'existence du *Miami Pact*, le conseil révolutionnaire se dissout et la communauté d'exilés de Miami se trouva face à une double lutte, fortement divisée entre l'effort d'évincer Batista et la force montante et troublante des *fidelistas*. L'ancien président cubain Prío tenta d'organiser et de financer plusieurs expéditions vouées à renverser Batista et contrebalancer l'hégémonie des *Barbudos* de la *Sierra Maestra*, mais ses efforts vinrent trop tard. Face à cet échec, il se suicidera et sera enterré au *Woodlawn Cemetery* de Miami. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler que bon nombre d'exilés cubains installés aux Etats-Unis sont retournés à Cuba suite au triomphe de Castro. A l'aune des exilés de 1895, ils arborent des sentiments ambivalents concernant le gouvernement américain jugé trop passif envers Batista, misant tout sur leurs intérêts économiques. Ainsi, pendant quelques semaines, la population cubaine de Miami diminua. Les titres du *Miami Herald* n'évoquèrent pas le renversement du dictateur pendant le réveillon du nouvel an 1958. Ces premiers moments virent un chassé-croisé entre les *bastitianos* s'exilant aux Etats-Unis et les exilés cubains, avec parmi eux des *fidelistas* de retour sur l'île.[358] Cependant, très rapidement la tendance principale sera la fuite des classes cubaines privilégiées vers les Etats-Unis et plus particulièrement vers la ville voisine de Miami.

[357] *City on the Edge*, p.79

[358] Alejandro Portes et Robert L. Bach, *Latin Journey: Cuban and Mexican Immigrants in the U.S*. Berkeley: U of Cal P, 1985, p.84-90.

Chapitre 5 - Vagues migratoires : inlassable diffraction

L'île fut témoin de nombreux volte-face socio-politiques, qui à chaque fois ont engendré des déplacements plus ou moins conséquents de certaines couches démographiques cubaines. Ainsi, des milliers de Cubains ont immigré vers la Louisiane entre 1778 et 1802, ainsi qu'au Texas pendant la domination espagnole.[359] Les origines de ces premiers déplacements étaient à la fois économiques et politiques, puis le souffle révolutionnaire insulaire des années 1860 poussa de plus en plus de Cubains à s'expatrier. D'autres vagues migratoires cubaines ont suivi au début du XX^{ème} siècle, dont la plupart se sont installées en Floride et sur la côte nord-est. Par exemple, lorsque le Général Gerardo Machado, élu démocratiquement, décida de modifier la constitution à la fin des années 1920 afin de rester au pouvoir indéfiniment, il déclencha une nouvelle vague d'exil qui s'installera à la fois à Miami et à New York.[360] La majorité des 100 000 Cubains arrivés dans cette période est aussi venue pour des raisons économiques, dues à la Grande Dépression et la chute du marché sucrier. Ainsi, les années 1920 et 1930, ont vu l'arrivée commune de réfugiés politiques et d'ouvriers cubains, qui s'installèrent principalement à New York et dans le New Jersey voisin.[361] Pendant les années 1940 et 1950, le flot migratoire cubain fluctua selon les situations intérieures propres à chacune des deux nations et la politique d'immigration américaine, influencée par un sentiment xénophobe intermittent. Des ouvriers, mais aussi de plus en plus de Cubains issus des classes moyennes et supérieures quittaient l'île, ils étaient attirés par plus de sécurité, stabilité, et plus d'opportunités économiques. Les Etats-Unis attirent ainsi cette bourgeoisie cubaine qui envoie ses enfants dans les prestigieuses universités, qui part en vacances en Floride, et qui peu à peu choisit d'y implanter leurs petites et moyennes entreprises. Le chiffre officiel de la population cubaine résidente aux Etats-Unis en 1958 est d'environ 125 000.

[359] Depuis 1820, la présence cubaine rassemble plus de mille résidents sur le territoire nord-américain. Vers 1870, le nombre d'immigrants cubains atteint près de 12 000 personnes, dont 4 500 vivaient à New York, 3 000 à La Nouvelle-Orléans, et 2 000 à Key West.

[360] Cette première dictature militaire cubaine soutenue par les Américains toucha à sa fin le 12 août 1933 et le Général Machado s'envola vers Nassau, puis Miami, où il sera enterré à *Woodlawn*, aujourd'hui au cœur de *Little Havana*.

[361] Plus de 40 149 dans les années 1920, puis 43 400 à la fin des années 1930.

Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'avant la révolution castriste, la plus grande concentration de Cubains aux Etats-Unis se situait à moins d'une dizaine de kilomètres de Manhattan, se situe "*Cuba's northernmost province*," surnom donné à cette communauté ouvrière cubaine, installée depuis les années 1940. Le nord de l'Hudson s'était rapidement urbanisé et vit sa population fortement augmenter au début du XX^{ème} siècle, attirée par la *Embroidery Capital of America*, où l'industrie textile avait été développée à grande échelle par des immigrants allemands. Suivront des ouvriers irlandais, slaves, juifs, hongrois et italiens. Les années 1960 marqueront la fin de l'âge d'or de l'industrie lourde et verront s'affirmer la tendance des années 1950 avec le déploiement de banlieues à perte de vue jusque dans le New Jersey.[362] L'arrivée de nouveaux immigrants sauvera cette région d'une spirale d'échec économique vécue par la zone métropolitaine de New York. La proximité de la métropole internationale, son potentiel économique malgré des difficultés de transition industrielle, des liens familiaux, la possibilité de devenir propriétaire et de créer une communauté solidaire, ont probablement été les facteurs clés de l'attraction indéniable de cette région. Ils arrivèrent lorsque les classes moyennes de l'Amérique blanche fuyaient les centres villes devenus vétustes et moins attractifs que ces nouvelles 'villes' résidentielles dont les médias parlaient sans cesse. L'Hudson County fut la destination préférée de beaucoup d'immigrants cubains, qui devint rapidement le centre principal de cette communauté. Union City demeurait sous l'influence de l'industrie textile, qui attirait encore l'immigration ouvrière. Selon un des grands spécialistes des questions de l'immigration cubaine aux Etats-Unis, Miami n'était pas particulièrement attractive avant les années 1960. Il est intéressant de noter que suite à la révolution castriste, deux *congressional districts* du New Jersey, traditionnellement dominés par les Démocrates, devinrent Républicains sous l'influence du vote de la communauté cubaine désirant sanctionner le parti du président Kennedy. Il n'est pas rare non plus de voir certains candidats locaux faire campagne dans le sud de la Floride afin de remporter un soutien plus important. Afin de pouvoir voter ou de se présenter aux élections, il faut devenir citoyen américain, et les communes de l'Hudson Palisades ont l'un des taux les plus importants de résidents nés à l'étranger. Cependant, plusieurs hommes politiques élus localement ont des origines cubaines, comme William Musto, qui fut élu maire de Union City de 1962 à 1970, puis de 1974 à 1982. Il fut décrit par le *The New York Times* comme un pionnier de *l'affirmative action*, employant plusieurs Hispaniques et

[362] Kay Bartlett, "*Little Havana on the Hudson*", Pittsburgh Post-Gazette, June 28, 1977

appuyant les programmes d'éducation bilingue.[363] D'autres signes témoignent de la visibilité de cette communauté cubaine souvent dans l'ombre de celle de Miami. La *Cuban Day Parade of New Jersey*, qui depuis sa création en l'an 2000, ne cesse de faire des adeptes. Ce festival se tient dans le *Scheutzen Park* ou le *Celia Cruz Park*, ce dernier étant le cœur du *Walk of Fame* dédié à la célèbre chanteuse cubaine Celia Cruz, accompagnée d'autres hommages faits aux stars de la musique cubaine : Tito Puente, Johnny Pacheco, Israel "Cachao" Lopez, Beny Moré, et La India.[364] *El Especial* ainsi que *El Especialito*, deux quotidiens rédigés en espagnol sont destinés au public hispanique du New Jersey, de New York City et même Miami, le siège se situe à Union City et le tirage pour la zone métropolitaine de New York représente 230 000 exemplaires. Depuis mai 2010, un journal bilingue gratuit l'*Hudson Dispatch Weekly* est distribué dans la zone nord de l'Hudson. Un autre quotidien dont le siège est situé à Brooklyn, *El Diario, La Prensa*, imprimé à Bogota dans le New Jersey rencontre également son public. La presse écrite a ouvert la voie aux chaînes télévisées, *The Spanish Broadcasting System*, fut fondé par à Newark en 1983, par Pablo Raúl Alarcón et son fils Raúl Alarcón. Néanmoins, malgré ce degré de visibilité, le bastion cubain de Union City est resté modeste, surtout suite aux vagues migratoires post-castristes successives qui se sont majoritairement dirigées vers la Floride du sud, bien plus proche de leur Havane chérie. La ville de Miami va, en effet, devenir en quelques années, le point de chute principal de plusieurs générations de Cubains.

[363] Jennemann, *Latinos have the numbers Progressing towards more power in political arena*, (July 3, 2003)

[364] Evelyn Nieves, *"Union City and Miami: A Sisterhood Born of Cuban Roots"*, New York Times, (November 30, 1992)

5.1 Exil post-castriste : fuite de la bourgeoisie

5.1.1 Mémoires d'Andrew Rodriguez, Iris Díaz : deux îliens à la marge

La première vague de départs en masse commence dès 1959, avec un pic durant l'été 1960, elle concerne l'élite sociale et la classe commerçante. Ce sera le début de l'implantation à Miami d'une importante partie de la bourgeoisie cubaine, provenant majoritairement de La Havane. Leur entrée et installation sur le territoire états-unien sont facilitées par une mesure décisive de la part de Washington : le statut de réfugié politique. Lorsque ces premiers réfugiés arrivent, Miami compte environ 700 000 habitants, dont 50 000 d'origine hispanique. La transformation de Miami engendrée dès 1960 par l'arrivée des exilés cubains est davantage due à leur niveau social qu'à leur nombre. En effet, ce sont les couches supérieures de la société cubaine, en particulier de La Havane, qui se sont senties menacées et aliénées par le nouveau régime. On comprend l'atmosphère pesante de toute cette période, particulièrement pour la jeunesse cubaine, en lisant le mémoire *Adíos Havana* d'un exilé cubain-américain Andrew J. Rodriguez :

> In those days, university and high school students all over the country were known for their violent opposition to tyranny. Attending college at night was outright dangerous, for Batista's repressive machinery had their eye on young men driving after hours, and I was eighteen at the time. Harassed and searched twice by the police, I was tempted to quit school altogether (…) Dozens of bombs and Molotov cocktails exploded nightly in Havana, inside movie theaters, shopping centers, and government facilities, under police cars, under any car, in trash cans, sewers, air conditioning ducts, and public restrooms, of all places.[365]

Le danger était partout, l'atmosphère anxiogène de La Havane est souvent décrite par d'autres jeunes cubains-américains. Quelques chapitres plus loin, Andrew Rodriguez nous dépeint le Cuba des années 1950, celui de sa jeunesse dorée, le faste de la société havanaise, les réalités sociales, mais aussi les beautés naturelles de son île, tout ce monde qui avait été, mais qui désormais n'est plus :

> Our population divided itself into four groups: the very rich, rich, middle class, and poor, the middle being the largest by a long stretch. Havana's lifestyles matched those of any major western city, and world-class theaters, stadiums, museums, and shopping centers ranked among the finest in the Americas. Our avenues and boulevards were comparable to those of Paris and Buenos Aires, and the most prominent neighborhoods easily matched

[365] Andrew J. Rodriguez, *Adios Havana: A Memoir*, Outskirts Press inc. Denver, Colorado, 2005, pp. 17-59

> Bel-Air and Beverly Hills. African-Cubans and other ethnic groups were seldom discriminated against, and racial unrest was virtually unknown. Our egalitarian society was unique when compared with others in Latin America. (…) My secretly guarded reef teems with exotic fish big and small, barracudas, lobsters, and parrot-fish (…). Ranging from the unpretentious to the most opulent, 1950s Havana had more yacht and beach clubs than the rest of the country together, offering golf, tennis, dancing, swimming pools, beaches, sailing schools, marinas, restaurants, bars, and everything in between.[366]

La fierté et l'amour pour la beauté luxuriante de son île transpirent dans ces descriptions d'un paradis perdu, où abondance rimait avec élégance. Mais à toute évidence, sa réalité ne fut pas celle de tous les Cubains. Et comme de nombreux jeunes de sa génération, dans un premier temps, Andrew Rodriguez accueillit la révolution castriste avec plein d'espoir pour sa patrie, sans jamais pour autant s'engager pleinement dans la lutte armée, malgré l'omniprésence de l'esprit révolutionnaire dans son entourage :

> In spite of countless scary moments, I never went to prison or visited the torture chamber, although many of my friends did. By attending private schools, I always managed to stay distant from young revolutionaries without implying cowardice or creating enemies. But since some of my relatives were deeply involved in such movements, I managed with difficulty to stay away from mutinous demonstrations and subversive acts. Although naïve enough to support Castro's struggle, I refused to participate in public demonstrations, for opposing tanks and automatic weapons with rocks and sticks was not only suicidal, but pointless, given the censored press.[367]

Andrew Rodriguez adulte juge la naïveté de son jeune alter-ego, mais semble satisfait de sa perspicacité concernant les vaines révoltes estudiantines, contenue de l'absence de la liberté de la presse sous la dictature de Batista. Il est intéressant de voir, dans le témoignage d'Andrew Rodriguez et d'autres Cubains-Américains, à quel point une grande partie du peuple cubain, dans les prémisses de la révolution, a espéré voir certains changements se concrétiser pour leur île. Andrew Rodriguez exprime cet engouement quasi général des premiers pas de la révolution castriste :

> My hero promised the complete obliteration of cronyism, illiteracy, corruption, and torture, the reinstatement of constitutional guarantees including human rights for every citizen, and the establishment of the purest form of democracy Latin America has ever known. The Simon Bolivar of the twentieth century promised free elections, and never in his speeches or press conferences, did Fidel allude to socialism, communism, or any other

[366] *Adios Havana*, pp.37-44
[367] *Adios Havana*, p.46

> form of 'ism' as his ultimate goal. In fact, the Cuban communist party wasn't even involved in subversive activities. Along with eighty percent of all Cubanos – rich, poor, intellectual, or otherwise – I became convinced that only a revolution would resurrect Cuba from its ashes into the most civilized and prosperous country in Latin America.[368]

Ainsi, paradoxalement, nous notons une certaine lucidité à travers ce mélange de fierté nationale et de conscience des nombreux défis sociaux que l'île devait surmonter. La foi en Fidel était importante, le peuple cubain attendait de vraies élections en bon et due forme. Comme beaucoup de Cubains, Andrew Rodriguez était impatient de pouvoir offrir à sa nation un nouveau souffle démocratique, mais l'Histoire en décidera autrement. La complexité et les contradictions de toute cette période sont décrites par Andrew Rodriguez, notamment à travers les sentiments 'prophétiques' de deux de ses proches, qui dès le départ ne voyaient pas d'un bon œil l'arrivée de ce jeune Fidel :

> Only a few persons, like Pipo, who knew the man from the University of Havana, and Don Ramiro, a friend of my father who fought against the communists during the Spanish Civil War, knew, way before my icon's triumphant entrance into Havana, that behind the beard and the camouflage hid a master of deceit, a tyrant in disguise waiting to drive his betraying dagger into the alligator's heart. (…) All in all, I can't forgive my foolish evaluation of Fidel Castro, (…) for ignoring the wisdom of my elders, and for blindly following the masses. In short, along with the majority of Cubanos, I'm guilty as hell. (…) Who else but the devil incarnate could transform the entire Alligator Island into an Orwellian Animal Farm?[369]

D'autres témoignages illustrent cette crainte anticipée de voir l'île, ce beau lézard vert ou alligator sombrer dans le chaos, et ce particulièrement au sein des classes aisées. Le sentiment d'avoir été dupé, trahi par le chef et son mouvement révolutionnaire est un leitmotiv dans plusieurs écrits autobiographiques. Avant même son arrivée officielle au pouvoir, l'île montrait des signes de changements. Ainsi, Iris M. Díaz se souvient de son départ, puis de son retour sur son île natale en juin 1953, après deux mois passés à Miami avec sa mère, suite à une rupture amoureuse :

> After days of fighting, Mother decided she needed to get away for a while. (…) She pulled me out of school (…) and dragged me along on a gateway trip to Miami. At age seven I became her companion on her voyage to forget. (…) When we neared our island, the captain let me borrow his binoculars. I felt like Christopher Columbus discovering Cuba for the first time. (…) That evening, the dinner conversation was all about a young lawyer, Fidel Castro Ruz. While I was gone, Fidel had become the main

[368] *Adíos Havana*, p.48
[369] *Adíos Havana*, p.49

> topic of conversation at home. Cousin Jorge said Castro was a communist, who preached social justice but didn't think twice about placing a bomb in a restaurant and killing innocent people. Everyone at the table referred to Fidel as *del Diablo*. (Sent by the devil). They were hopeful that somehow Fidel would disappear. Mother kept repeating, 'You'll see, someone will eliminate him.' (…) Cousin Manolo said, 'Maybe, if we get lucky, the Americans will hire a political assassin'[370]

Iris Díaz n'imaginait sans doute pas à quel point elle allait 'redécouvrir' une nouvelle île et ses inepties. Sa famille havanaise comme des milliers d'autres, sentait le vent tourner, qui plus est, dans la mauvaise direction. Fuir vers les Etats-Unis sera un leitmotiv non seulement dans la vie d'Iris Díaz, mais aussi pour de nombreux autres Cubains. De plus, si l'on en croit la mémoire de cette fillette de sept ans, notons que dès 1953, certains Cubains avaient tout à fait conscience du mauvais présage attaché au nom de Castro et qu'ils plaçaient déjà leurs espoirs dans un soutien américain – espoirs que l'on peut réentendre dans nombre d'écrits autobiographiques cubains-américains. En outre, malgré son jeune âge et la grande confusion qui régnait dans l'île et dans sa vie familiale, Iris avait conscience de la violence quotidienne de la dictature de Batista et de l'instabilité constante de la situation politique qui culmina en décembre 1958 :

> Nobody had much time to worry about me because the political situation was pretty bad. Castro and his men had taken control of some territories near the *Sierra Maestra* where they had been hiding for over two years. Many peasants joined Castro's army and so did some young Catholic priests who truly believed they were joining an army to save the poor. (…) Every Cuban knew that Batista's men tortured and executed many innocent men and women because their lifeless bodies were left hanging in public squares as a warning to anyone even thinking about helping the revolutionary movement. After years of silence, the cruelty of Batista's army created a revolt amidst some of the middle and upper class groups who began to lend financial support to Castro.[371]

En 1958, la jeune adolescente de treize ans se sent délaissée et dépassée par les événements qui se déroulent sous ses yeux. Cette sensation d'abandon vécue par les enfants et jeunes cubains est un thème récurrent dans les mémoires cubains-américains de ces générations traumatisées, submergées par le flot de l'Histoire. Notons également les nombreuses contradictions et ironies de cette Histoire – l'engagement précoce d'un certain nombre de prêtres catholiques dans la lutte armée, sans imaginer que quelques années plus tard toute religion sera bannie de l'île, puis l'aide financière des classes supérieures et

[370] Iris M. Díaz, *Cuba: Another Side of the Story, Memoirs of a Cuban Childhood*, Xlibris.com, 2010. p.48
[371] Iris M. Díaz. *Cuba: Another Side of the Story*. p.112

intellectuelles, pleines d'espoir pour un avenir meilleur et plus égalitaire. Plus Iris Díaz grandit, plus elle se rend compte de cette menace omniprésente, cette insécurité ambiante. Ses souvenirs témoignent de cette prise de conscience, à sept ans, tout lui semblait irréel, loin d'elle, mais à l'âge de onze ans, elle restera marquée par cette société dominée par la violence, émanant de tous bords – de la dictature Batista, comme de la révolte castriste :

> As a second grader in 1953, I had no idea of the political struggles on the island. Cuban politics for me was like an intermittent static noise (…) I would see pictures of bombings or political prisoners brutally tortured in *Bohemia* magazine, but the pictures did not invade my reality. (…) During Grandmother's Sunday lunches I heard stories I'll never forget. I remember Mother talking about Senator Masferrer, (…) and his men the *Tigres de Masferrer*. (…) The one bombing I will never forget happened on New Years' Eve, 1956. Members of the 26 of July movement planted bombs at the *Tropicana* nightclub, blowing the arm off a seventeen-year-old girl. I saw pictures of the armless girl in *Bohemia* magazine. I thought she looked like me.[372]

L'insécurité, l'instabilité ont rythmé toute son enfance, les illustrations de cette violence dans la revue *Bohemia* représentent un autre leitmotiv dans les écrits autobiographiques cubains-américains. Très tôt, elle a le sentiment que son île traverse les années souffrant d'une sorte de 'schizophrénie', elle se souvient d'avoir été témoin de nombreuses scènes 'cubaines', où régnaient les inégalités sociales, souvent le reflet d'origines raciales, cette même réalité que beaucoup de Cubains, même au sein de sa famille, faisaient semblant d'ignorer. Puis elle déplore le fait que cette même 'schizophrénie', ce flagrant 'déni' ait traversé le détroit de Floride :

> No one I have spoken to about life in pre-Castro Cuba ever admitted that there was social and economic injustice in our country. The few times I tried to bring up the subject of Cuban poverty amidst Miami friends, I was quickly silenced. (…) my child's life was confined to my immediate environment, home, school, and my barrio, (…) *el Vedado*, (…) was a mixture of the wealthy, middle class, and poor; a reflection of what Cuban society was like in the 1950s. Everyone lived under the same sun, moon, and stars but our worlds were very different. (…) I witnessed the poverty of those kids and never forgot it. My memories contradict the memories of family and friends, but I can't forget what I witnessed. My memories are my reality and I own my memories. (…) *Solares* were a melting pot of blacks, white, mulattos and Orientals. (…) Nana said the *solar* people worked long hours in non-skilled jobs, (…). Their children could only go to public

[372] Idem. p.112

> schools, but public education was not very good and many dropped out at a young age to work with their parents.[373]

Les premières pages de son mémoire sont entièrement dédiées au souvenir plein de tendresse de sa nounou noire, Nana, qui lui a enseigné de précieuses leçons de vie. Elevée seule par sa mère et sa grand-mère maternelle, son père n'ayant été que l'ombre d'un père, elle fut marquée par ces femmes, dont Nana qui n'apparaît dans aucune des photographies parsemées tout au long de son mémoire :

Grandmother, Mother and I on the porch

374

> Of all the women in my life the one that has influenced me the most, that I love and will never forget is my nanny, Nana, the woman who shaped my soul. (…) On the day I received the news that Nana, had died, I cried. I cried for her and for everyone I had left behind. Those tears unleashed my memories, and I surrendered to them. Like pebbles freely rolling down a steep hill, the memories rolled in. They pushed open the door to the home of my ancestors, gently guiding me on a trip back home, allowing me to unravel the mysteries of a puzzling past and showing me the way to accept and reconcile with the past and the home I had left behind. A smell, a color, a song, triggered flashbacks of images that at times filled me with guilt, anger, or laughter.[375]

La disparition de Nana fut l'élément déclencheur de l'écriture de son mémoire, cette femme représentait l'un de ses plus précieux et profonds liens la rattachant à son île natale. La figure de la Nounou noire est un autre thème récurrent des mémoires cubains-américains issus des classes aisées. Elles incarnent souvent un amour sans faille, une chaleur humaine rassurante, qui compensent l'absence ou la distance des parents. A l'aune de nombreux autres témoignages de Cubains-Américains, Iris Díaz partage ce sentiment de culpabilité, d'avoir abandonné ces êtres chers, sans jamais avoir eu la possibilité de les revoir. Cet amour était réciproque, et Iris enfant enfreindra plusieurs règles de bienséance inhérentes à son milieu

[373] Idem, pp.20-51-56
[374] Idem, p.20-32
[375] Idem, pp. 2- x

social et sa blanche peau. Elle put accomplir quelques petites victoires personnelles, comme ce fameux dîner où elle réussit à imposer la présence de sa chère Nana : '*That night was the only time I remember a black person sitting at our family table. I have heard relatives talking about not being prejudiced, but if they were not prejudiced, why couldn't Nana eat with us all the time?*'[376] Ce lien indéfectible, cette précieuse amitié continue de la hanter, longtemps après son départ de l'île. Il est intéressant de noter que le seul pont qu'Iris put continuer de maintenir avec sa Nounou, fut constitué de mots écrits, malgré la nature unilatérale de cet échange épistolaire, c'était pour elle le seul moyen de continuer à faire vivre leur histoire, et sans doute de faire le deuil de cette déchirante séparation :

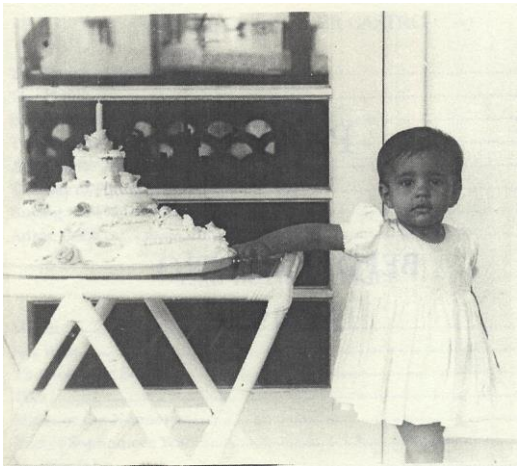
> Nana kept coming to see me until I left Cuba (…) Once in the United States, I lost touch not only with her, but also with all my school friends. In time I found most of my friends in Miami, but I never got to see, or talk to Nana ever again. During my teen years and early adulthood, I thought of her often and wrote her many letters, but I never got an answer. (…) I don't know if she ever received any of them, (…). I tried to make excuses, I thought that maybe (…) she didn't have the money for the postage, or maybe because she couldn't write very well. (…) most letters from the U.S. never get delivered in Cuba, (…). I left Nana behind and lost her. My loss was great. (…) I sent the last Christmas card in the year 2000. It was returned stamped: *Fallecio*. (Died.)[377]

Sa conscience des inégalités raciales fut indéniablement éclairée par l'omniprésence et l'influence de Nana dès sa plus tendre enfance. Elle garde en mémoire un certain après-midi passé au cœur du quartier défavorisé où habitait Nana, pour fêter l'anniversaire de sa nièce :

> There were maybe half a dozen boys and girls at the party. I was the only white child, but I didn't feel different, I was one of the children, I belonged with them because I was with Nana. There was a homemade *piñata* filled with candy (…). (…) Mother always bought our cakes at *La Gran Vía*, the most popular bakery in Havana. Zenaida's cake was a homemade chocolate cake with pink candles. (…) I never forgot Zenaida's party. On that day Nana let me have a glimpse into what life was like for the Cuban poor. Neither Mother nor Grandmother seemed to have a clue. Even today many still claim that, 'No one went hungry, no one!'[378]

La petite fille restera marquée par les immenses disparités entre des vies cubaines séparées que de quelques rues. Elle comprit rapidement que les Cubains blancs détenaient les clés de l'ascension sociale, dont la majorité des Cubains de couleurs ne pouvait que rêver d'approcher :

[376] Idem, p.12
[377] Idem, p.13
[378] Idem, p.9

 [379]

Le contraste est saisissant entre la photographie d'Iris prise à côté de son opulent gâteau pour son premier anniversaire et la description du gâteau chocolat fait maison. A quelques semaines près, elle ne peut que voir l'abysse entre deux fêtes d'anniversaire de deux petites filles cubaines, la précarité face à l'opulence :

> Ani's birthday party was like a Disney fantasy party. Dozens of children arrived carrying gifts. Her bedroom was filled with birthday presents. There was plenty of food and drinks, and for our entertainment, raffles and a funny movie. The chauffeur set up a giant movie screen in the back yard. When it got dark, we watched an Oliver and Hardy movie; we called them *El Gordo y El Flaco*. (The Fat One and The Skinny One.)[380]

Ainsi, très tôt, Iris sentait que 'son' Cuba n'était pas celui de tous les Cubains. A plusieurs reprises Iris Díaz semble vouloir insister sur sa lucidité concernant les deux réalités cubaines en parallèle, ce même gouffre économique que les jeunes *Barbudos* voulaient éradiquer : '*I had been raised between two contrasting worlds, the world of those who could afford maids and the world of the Cuban maids. The maids had shaped my beliefs.*'[381] Ces 'murs' invisibles qui l'entouraient, parfois se fissuraient pour laisser entrevoir cet autre Cuba. Son éducation lui dictait une longue liste d'interdits qui bien naturellement ne faisait qu'attiser sa curiosité et son envie de les braver. A quelques rares occasions, on la laissait apercevoir ces quelques instants cubains qui lui semblaient si vivant et attirant, pleins de fantaisie et d'énergie :

> Sometimes Grandmother would take me along and ask Eliseo to drive by street cafés along *El Prado Avenue* so I could see the *rumbera* dancers with their puffy sleeves and long skirts, dancing and singing, accompanied by the music of maracas and guitars. People at the cafés were drinking, eating,

[379] Idem, p.2
[380] Idem, p.65
[381] Idem, p.xi

> singing, dancing and having a great time. I would beg Grandmother to take me to a café, but she would dismiss me with her typical hand wave saying, 'Decent people don't frequent those places.'(…) I loved it all, but could only enjoy it from a distance. My favorite street characters paraded along Havana's Prado promenade, *La Marquesa* and *El Caballero de París*. (…) Isabel Veitía, better known as *la Marquesa* was a middle aged black woman who spent her days telling stories about what she believed was her lost aristocratic past.[382]

On retrouve ces deux personnages haut en couleurs de La Havane des années 1950 dans d'autres récits autobiographiques. Iris se souvient d'une longue conversation concernant la *Marquesa* avec la blanchisseuse de la famille, Angélica. La fillette lui avait répété les dires de sa grand-mère sur la folie de la vieille femme, mais Angélica lui donne une toute autre lecture du personnage : '*Little girl, what makes her crazy ? (…) She doesn't care if people listen to her or not. She doesn't care if they believe her or not. Her reality is just in the telling. She's not crazy, she just makes a living trying to make people think she's crazy.*'[383] Toute son enfance sera en équilibre entre les points de vue et les valeurs de sa grand-mère et de sa mère, souvent en contre-point de ceux des servants de la maisonnée, avec qui elle échange beaucoup plus. Ici, il est intéressant de voir la valeur donnée au simple acte de raconter des histoires, peu importe leur véracité. Cette *Marquesa* existe parce qu'elle raconte son passé, même si celui-ci est erroné. Nous pouvons y voir une certaine mise en abyme d'Iris l'auteur, qui fait exister son histoire, sa famille à travers son mémoire. Ce devoir de mémoire, cet effort constant est d'ailleurs directement adressé dans le chapitre dédié à sa mère. Iris se démarque une fois de plus des femmes qui l'ont élevée, dans leur différent rapport au passé : '*I take pictures so that I may recapture special moments but neither Mother nor Grandmother ever owned a camera. They seemed intent on erasing their memories. I grew up to become a memory collector.*'[384] La présence des photographies personnelles atteste de ce souhait de rendre éternelles, en quelque sorte, ces visages, ces postures, ces tempéraments, ces témoignages d'une époque révolue.

Par ailleurs, d'autres éléments de son enfance, lui ont fait prendre conscience de son rang, notamment les établissements scolaires où elle était inscrite. Iris était, en effet, scolarisée dans l'une des meilleures écoles privées de La Havane offrant un programme bilingue anglais-espagnol – la *Ruston Academy* : '*Reading, writing, history and math were taught in English in the morning ; the same subjects were taught in Spanish in the afternoon.*

[382] Idem, p.28
[383] Idem, p.29
[384] Idem, p.36

English became an extension of my first language ; (…).'[385] Cette semi-immersion dans la culture anglo saxonne américaine, sera d'une aide précieuse lors de son installation définitive aux Etats-Unis, ainsi que ses longs séjours passés en colonie de vacances ou chez sa tante à NYC : '*On June 23, 1956, three days before my eleventh birthday, I boarded a plane for New York City. I was glad to get away from the chaos at home, excited about going back to NYC, but I was secretly very scared. I was going on my first plane ride, alone.*'[386] Cette peur de devoir prendre l'avion seule fait écho à l'expérience traumatisante de centaines de milliers d'enfants cubains envoyés seuls aux Etats-Unis, dont nous reparlerons plus amplement. Bien sûr, la comparaison s'arrête au fait qu'Iris part en vacances et ce en 1956. Elle ne subit pas le même choc culturel et linguistique que d'autres jeunes Cubains subitement plongés dans la société états-unienne. Son quartier de *Vedado* avait d'ailleurs son lot d'influence nord-américaine. Une nouvelle fois pleinement consciente des univers multiples de sa ville, le sien était celui d'une enfance dorée :

> Life at home had a routine, a rhythm of its own, (…) Home was a first floor apartment across the street from *El Malecón*, the seawall that protected us year after year from the angry ocean waves (…). We were four blocks away from the American embassy. A block away from a police station, where I saw men walk in and never walk out, (…). I played with the sons and daughters of actors, singers, policemen, morticians, embassy personnel, *United Fruit Company* executives (…). Every December *Tía* and Uncle Al flew to Havana to spend Christmas with Grandmother. She showed up with presents for everyone, like a modern Santa wearing the latest fashions.[387]

Sa grand-mère souffrait profondément de l'absence de sa deuxième fille, elle avait pour habitude de lui écrire des lettres quotidiennement – autre illustration d'un 'pont' d'écriture comme acte de résistance face à l'absence, à l'adversité d'une réalité trop difficile à accepter :

> It began as soon as she finished lunch, which she always finished with a cup of Cuban coffee with lots of milk, the typical *café con leche*. (…) It was as if she mentally transported herself to New York City to have a private conversation with her youngest daughter. I knew when she was finished because she would sit back in the rocking chair and read the letter with a smile.[388]

Autres leitmotivs des mémoires cubains-américains, les allusions pleines de nostalgie et de tendresse aux fameux rocking-chairs et *café con leche* cubains. Nous l'avons vu, Iris se

[385] Idem, p.33
[386] Idem, p.83
[387] Idem, p.17
[388] Idem, p.27

familiarise très tôt avec ces deux mondes culturels aux couleurs distinctes, créant une amorce de conscience biculturelle, avant même d'avoir définitivement quitté Cuba. Chaque fois qu'elle est séparée de son île, elle en revient altérée, son regard, son 'je' s'étant mis au diapason d'une autre vie, dans une autre ville :

> As we flew over the city of Havana, I felt I was entering an old world. I had been gone only a few weeks but many things had changed. I was eleven but felt twenty-one. An old soul in a child's body. (…) I kept trying to put the pieces of my life's puzzle together but there were too many pieces missing. (…) The old buildings seemed different; (…) they had developed a new personality, showing strength and pride at having survived so many years of conflict. (…) Havana and New York City were vibrant, alive and in constant motion, I wanted to belong to both worlds, but didn't know how. I was returning home but wasn't sure what home was.[389]

Déstabilisée par une vie de famille éparpillée, qui la ballotte entre l'île et le continent, elle aspire à devenir aussi solide et stable que ces vieux immeubles havanais, qui seront pourtant mis à rude épreuve après des années de négligence sous le régime castriste. Son foyer familial instable trouble ses repères, doublement brouillés par ces départs et ces retours répétitifs. En outre, sa séparation définitive de Cuba sera une source intarissable de souffrance. Elle entame ainsi son mémoire, avec cette forte conscience des nombreux sacrifices inhérents de cette séparation, même si dans sa trajectoire personnelle, ce fut un choix délibéré :

> My childhood is, in many ways, linked to Cuba's history. For sixteen years, I heard relatives and friends arguing about Cuba's political and economic struggles. They were full of ideas they expressed very loudly but failed to act on them. (…) On June 29, 1961, I boarded a Pan Am flight headed for Miami. I left behind my family, my friends, and my childhood. Unlike most Cuban refugees, I wanted to get away. I needed a new start in life, free of useless political talk and bloody revolutions. (…) I wanted to forget my Cuban roots. When memories of my childhood years surfaced, I pushed them aside. As years went by, I realized that ignoring the past in order to forget was hopeless. (…) My mind couldn't stop playing games with images of my old neighborhood and those I had loved and felt I had abandoned.[390]

Autre leitmotiv présent dans les écrits autobiographiques cubains-américains, cette lutte incessante, consciente et/ou inconsciente entre les 'je(s)' passé et présent, cette navigation semée d'obstacles, une existence toujours sur le fil de multiples identités, plus ou moins assumées. Le jour de son départ vers une autre vie, elle quitta bel et bien ses proches,

[389] Idem, p.91
[390] Idem, p.x

mais aussi, son 'île-enfance', autre 'image' palimpseste des écrits cubains-américains. Le soupçon de sarcasme vis-à-vis des adultes qui parlent beaucoup sans jamais vraiment agir représente également un fil rouge que l'on retrouve dans plusieurs mémoires issus de ces jeunes enfants ou adolescents cubains, prisonniers de l'Histoire et des décisions familiales. Doués d'une sensibilité accrue, oscillant entre plusieurs messages culturels, langues, coutumes, et croyances ; ces consciences multiculturelles, telles Iris, semblent avoir l'œil pour le moindre signe, trace, symbole d'ironie, aussi cruel soit-il :

> I was born in Havana, Cuba, on the day the United Nations Charter was signed, June 26, 1945. The charter called for the U.N. to promote human rights, social progress, better standards of life, and international peace and security. Fifty nations signed it in the hopes of saving succeeding generations from the scourges of war. What a brilliant plan! Two months later, on August 6, the United States dropped the A-bomb on Hiroshima. These historical facts are as contradictory as my life turned out to be.[391]

Ces sentiments de trahison, d'idéaux bafoués courent le long des pages de ces récits d'enfance et d'adolescence cubaines. Ecrire sur leur vécu, d'après leurs souvenirs aussi dilués, erronés soient-ils, représente pour eux un ultime acte de résistance. Ils tentent ainsi de se réapproprier leur voix cubaine qui fut souvent brutalement réduite au silence. Leur point de vue, leur histoire, à la fois singulière et collective, les rapproche et les éloigne. C'est au cœur de ces myriades d'histoires cubaines-américaines, que leur 'version' cubaine prend tout son sens. Par ailleurs, comme beaucoup d'autres Cubains-Américains, elle se souvient précisément du dernier réveillon avant l'ère Castro, les rumeurs, les coups de téléphone, la panique ou l'euphorie selon les familles, les quartiers, les parcours :

> December 31, 1958, began just like any other day, except that it turned out to be the last day that Cuba was free from communism. The family had gathered for the traditional dinner. Everyone sat at their usual places and we spent the evening eating and discussing politics. The conversation was as depressing as the political climate on the island. (…) We felt like hostages in a civil war without any hope for a peaceful end. At the stroke of twelve, everyone ate twelve grapes, one for each month of the year and drank cider. This traditional Cuban ritual was supposed to bring good luck. Shortly after, (…) the phone rang. Mother answered and yelled out, 'NO!' We could see fear in her eyes as she yelled across the dining room, 'President Batista has fled with his children and some of his friends. Fidel has won!' (…) Grandmother shrugged her shoulders and said, 'Can't be. That's got to be a rumor !'[392]

[391] Idem, p.ix
[392] Idem, p.117

D'une scène familiale sous le signe de l'harmonie et la tradition, leurs vies basculent vers l'inconnu, même si l'ombre d'un point de rupture semblait déjà assombrir la fête. Nombreux furent ceux qui dans les premiers moments, à l'aune de la grand-mère d'Iris Díaz, refusèrent de croire cette nouvelle réalité. Le réflexe pour beaucoup fut d'écouter leur transistor dans l'espoir de glaner quelques informations concernant le déroulement des événements et la véracité des faits, la confusion semblait totale :

> On the radio, I heard that the American embassy was advising anyone carrying an American passport to leave the island immediately. (…) The streets were deserted. We drove in what seemed like a ghost city, Havana, the noisy, lively city, had been silenced. (…) When we got to the *Hotel Nacional*, bed sheets were hanging from the windows with big red letters saying, '*Viva Fidel!*' (…) The lobby was full of tourists trying to leave. (…) I was witnessing the birth of a socialist-communist regime. I was caught in the middle of a revolutionary tale and didn't know where the plot was taking me. Overnight the city had changed. It was now in the hands of teenagers wearing camouflage uniforms with rifles hanging from their shoulders and wearing black rosaries around their necks. Where had they been hiding ?[393]

Tía Manuela et son époux américain, venus de NYC pour passer les fêtes, quittèrent l'appartement dès le lendemain matin, afin d'essayer de rentrer aux Etats-Unis le plus rapidement possible, en crainte de la fermeture des frontières. Lors de leur traversée matinale de La Havane, Iris Díaz fut instantanément frappée par le silence, les rues désertes, n'oublions pas qu'elle se trouvait dans les plus beaux quartiers de la ville. L'hôtel *Nacional* était, en effet, l'un des plus renommés et des plus chics de la capitale, le découvrir revêtu de ses nouveaux apparats révolutionnaires, illustrait le renversement de l'ancien ordre vers quelque chose de nouveau, du moins qui se proclamait innovant dans les premiers temps… Notons l'allusion aux chapelets, que l'on retrouve dans d'autres écrits autobiographiques, paradoxalement ces vestiges de l'ancien Cuba portés au cou de ces jeunes Barbudos, ne tarderont pas à disparaître. En outre, le retour à l'appartement s'apparente à une sensation d'irréel, comme un mauvais rêve qui s'éterniserait. La famille d'Iris Díaz se retrouve complètement abasourdie par cette nouvelle réalité sourde, le temps semble s'être dilaté :

> When we got back home, I felt as if I were walking back in time. The Christmas tree was still up and the silver trays with nuts and nougats were still on the dining room table, leftovers from the night before. (…) Nieves, our maid, was smart enough to stay out of the kitchen when Mother was in it (…). Nieves was the only one who seemed happy about this revolution. I noticed she began taking more breaks and smoking more, (…) Castro had

[393] Idem, pp.118-119

> promised a better life for the poor and she believed him. On January 1, 1959, she started dreaming of that better life. I liked Nieves and she was about the only one I could always talk to, but now there was a revolutionary barrier between us.[394]

Le contraste avec la joie discrète de la jeune servante emplie d'espoir cristallise toute la complexité de la société cubaine de l'époque. De même son prénom, *Nieves*, 'les neiges' en espagnol, semble refléter cette innocence immaculée, même si celle-ci ne sera qu'éphémère, en attestent peut-être déjà les premières volutes de fumée s'échappant dans la rue. Au matin de ce premier janvier 1959, Iris prend conscience d'une autre perte, d'une nouvelle distance entre elle et l'autre Havane, qu'elle n'a jamais rejetée, mais toujours été rassurée de pouvoir quitter :

> I had lived with maids all my life and knew them better than I knew my family because they talked to me. I listened to their stories and saw where they lived but I had also been taught that poverty was something 'normal'. (…) The maids cleaned, cooked and nursed the sick. Without them most Cuban households would have been lost; yet they were servants, earning only thirty dollars a month for six twelve hour work days a week.[395]

Iris Díaz, l'adulte qui écrit ses mémoires, celle qui connait désormais la suite de l'Histoire et de son histoire, cite ici José Martí, qui selon elle avait insufflé un véritable message révolutionnaire et s'était toujours méfié des potentiels imposteurs et de leur duplicité dissimulée :

> 'Socialist ideology, like so many others, has two main dangers. One stems from confused and incomplete readings of foreign texts, and the other from the arrogance and hidden rage of those who, in order to climb up in the world, pretend to be frantic defenders of the helpless so as to have shoulders on which to stand on.'[396]

Les premiers jours de cette nouvelle ère se résument à une rupture nette du quotidien, le temps était comme suspendu, les adultes inquiets s'occupaient du mieux qu'ils pouvaient, les jeunes du quartier se retrouvaient livrés à eux-mêmes. Iris semble avoir retenu de ses interminables jours, une série de sensations sonores à jamais gravées dans sa mémoire :

> When Castro took over he ordered a general strike and my *barrio* froze in place. Neighbors hid behind locked doors unsure of what to expect. After a couple of days, children couldn't stand being inside any longer and parents let them play in the street. (…) The men couldn't go to work and spent their

[394] Idem, p.120
[395] Idem, p.127
[396] Idem, p.121

> days playing dominoes or dice on their balconies. The sound of dice hitting *el cubilete*, the wooden cup, and the sound of dominoes hitting the table created a new sound for the barrio. It was a sound of anger; the dominoes hit the table in staccato, sharp and loud. There was little talk during their games. For the first time, Cubans were afraid to speak their mind among friends. (…) The mood in the poorer neighborhoods was different. I heard people took to the streets dancing and chanting 'Fidel! Fidel!'[397]

Ainsi, même si Cuba avait toujours eu plusieurs réalités sociales, il semble bien que ces premiers jours de janvier 59 en ont dramatiquement accentué les contours. Il est difficile de savoir si la jeune Iris de treize ans avait réellement senti cette méfiance impromptue entre les voisins de ce même quartier, ou si son vécu a posteriori vient grossir le trait de cette nouvelle paranoïa.

5.1.2 Le régime castriste : nouvelle grammaire cubaine

Certes, il reste indéniable que ces jours se sont écoulés dans une grande confusion pour beaucoup de Cubains, étant donné l'absence de bulletins d'informations officielles :

> Without newspapers or television news, nobody was sure of what was going on. (…) Neighborhood children, mostly boys, were walking straight up to the rebels asking them questions about their guns and rifles. (…) Their supply of rosaries was endless; they just kept digging in their pockets for more. The men seemed like nice people, not the monsters I had heard they were. After a while, some neighbors came out with sodas, Cuban coffee and pastries for them. The barrio took on an atmosphere of guarded curiosity with 'a let me be friendly attitude', just in case.[398]

Le témoignage d'Iris Díaz permet de saisir certaines nuances notables de ces premières heures de la révolution, les différentes postures, les réactions ambivalentes, la curiosité des plus jeunes, autre leitmotiv présent dans d'autres mémoires cubains-américains. Il est également intéressant d'avoir un aperçu du premier discours de Castro, d'avoir accès à un point de vue issu de l'intérieur de l'île, d'une famille cubaine, d'une jeune adolescente, même si cette description n'est pas contemporaine, et donc par la force du temps et de l'Histoire, fut rédigée avec certaines résonances particulières :

> That evening Castro gave his first televised speech to the nation. He spoke for hours. If he paused for a second, thousands of people chanted his name

[397] Idem, p.123
[398] Idem, pp.124-125

> (…) The crowd was hypnotized. (…) I listened to his speech and watched him manipulate the crowd that had gathered at Camp Columbia. That first speech was particularly interesting because two doves flew around him as he spoke and then, as if on cue, landed on his shoulders. There was a big gasp from the crowd (…). What I did not know then was that Cubans who practiced voodoo, or *Santería*, believe that doves are symbols of the Son of God, *Obatalá*.[399]

Ce fameux discours prononcé, non sans ironie au *Camp Columbia*, nom et figure allégorique associés aux Etats-Unis, est, en effet, aujourd'hui connu comme celui des deux colombes. Beaucoup de théories circulent quant à l'authenticité de la scène. Andrew Rodriguez décrit ce même événement avec beaucoup moins de tact, sans doute parce qu'à vingt ans, il comprenait plus de choses qu'une adolescente de treize ans :

> That same evening the maximum leader charmed the entire nation with an endless harangue, during which a pigeon, apparently launched by a smart ass, landed and pooped on the hero's left shoulder, his green military fatigue tainted by defecation. What an omen! Yet, instead of taking it as a sign of things to come, most considered the incident a blessed symbol of peace – another evidence of the influence of cult and religion in our culture.[400]

La colombe devient 'pigeon' et Andrew Rodriguez fait référence à la fameuse 'tache' sur l'épaule, qu'une certaine partie de la population interpréta avec beaucoup de sarcasme. Toutefois, il était pleinement conscient de l'interprétation religieuse accomplie par la majorité ce jour-là, qui fait écho au souvenir d'Iris Díaz. L'allusion à la *Santería*, religion syncrétique mélangeant les croyances héritées des anciens esclaves arrachés au continent africain et celles de la religion catholique, illustre une nouvelle fois, les multiples réalités cubaines, ces mondes qui se partageaient l'île, mais ne vivaient pas vraiment ensemble. Iris se souvient de sa fascination pour ces mystérieux rituels. Les seules personnes pouvant lui donner quelques explications étaient les servantes noires travaillant pour sa famille :

> Grandmother considered the burning of statues to be *Santería*, or voodoo, not Catholic and therefore, sacrilegious. Nieves told me that San Juan was really *Oggún*, an African god of war. Slaves worshipped *Oggún* because they believed he was going to set them free. I found it fascinating to be named after an African God of war. Nieves knew a lot about *Santería*, but never really wanted to tell me too much about it, afraid that Grandmother would find out and fire her.[401]

[399] Idem, p.125
[400] Andrew J. Rodriguez, *Adios Havana*, p.84
[401] Idem, p.130

Les conversations entre les servantes et les jeunes enfants concernant des cérémonies secrètes de la *Santería* composent un autre écho entre différents écrits autobiographiques cubains-américains. Les enfants étaient d'autant plus fascinés et attirés par l'aspect subversif de ces rituels sacrés, puisque bien souvent interdits et rejetés par leurs familles catholiques, aisées et blanches. Ainsi, une nouvelle fois, l'histoire semble se répéter, puisque la religion dominante de l'île dans les années 1950, allait rapidement voir son statut changer et connaître un sort similaire aux croyances africaines. Très tôt après son arrivée au pouvoir, Castro prit la décision de fermer tous les établissements privés de l'île, qui étaient pour la grande majorité catholiques. Il est intéressant de noter que les souvenirs d'Iris nous donnent à voir de rares actions de protestations anticastristes contemporaines aux premiers mois de la révolution, fomentées par des jeunes lycéens :

> Diana, a classmate, explained that a rumor had spread among the high school boys that all the private schools were going to be confiscated by the government because under communism everything is owned and run by the state. (…) In the middle of the night they sneaked inside the school building and took it over. This was the first and only student protest against Fidel Castro's educational policies.[402]

La fermeture générale des écoles privées a bouleversé le quotidien de milliers de jeunes Cubains, qui du jour au lendemain n'étaient plus scolarisés, ce qui explique cette grande confusion et sensation d'abandon présents dans d'autres récits de jeunes cubains-américains. Iris n'est pas allée en cours pendant deux années entières. Andrew Rodriguez décrit également comment l'île fut petit à petit transformée par le nouveau régime en place : '*Gradually and systematically the great chameleon began to disassemble the island's infrastructure, first by firing and replacing government workers with his own cronies, qualified or not, (...).*'[403] Le terme 'caméléon' est souvent utilisé pour qualifier Castro, et ses nombreux remplacements n'ont fait que rapidement confirmer les doutes d'une partie de la population. Andrew Rodriguez fait également référence à un autre incident qui jeta une certaine ombre sur Castro, toutefois de courte durée : *'(...) as in the case of Camilo Cienfuegos, (...) who was killed in an enigmatic plane crash, the cause of which was never disclosed. A rabid anticommunist, the bearded hero with a charming personality would have become a major obstacle in Fidel's path toward communism.'*[404] Beaucoup de théories furent émises concernant la disparition de Camilo Cienfuegos, beaucoup l'interprétèrent comme une

[402] Idem, p.143
[403] Andrew J. Rodriguez, *Adios Havana*, p.85
[404] Rodriguez, p.86

confirmation d'une nouvelle dictature. Andrew se souvient comment celle-ci s'est installée à la vue de tous :

> Assigning incompetent surrogates to manage these confiscations – a disaster of major proportions – Castro took over large Cuban banks, locally owned industries, farms, sugar mills, and large businesses. To exercise full control of the media, all forms of communications, including periodicals, radio, and TV, were taken over. (…) Banishing *United Press International* allowed Castro to create his own *Prensa Latina*, which was nothing but a censoring organization. American culture, as reflected in music, movies, books, arts, and entertainment, was replaced by cheap counterparts from the communist bloc. *Coca-Cola* billboards were plastered over with pictures of communist leaders, and Hollywood movies were banned in favor of Russian turn-offs. (…) Down with Mickey Mouse, Dick Tracy, and Nat King Cole! *Cuba si, Yankees no!*[405]

Iris Díaz se souvient également à quel point la musique américaine a rythmé son adolescence, notamment Elvis Presley : '*Neither Mother nor Grandmother liked Elvis. (…) My neighbor Graziela also fell head over heels in love with this American teen idol. When we heard his movie 'Jailhouse Rock' was opening the weekend before Christmas at the Rodi Theater, we had to see it.*'[406] Une photographie de la jeune Iris illustre son amour du Rock'n Roll :

[407]

La culture nord-américaine était omniprésente sur l'île, particulièrement dans La Havane des années 1950. Toutefois, Andrew Rodriguez fait également allusion à la perte de tout un pan de la culture cubaine, paradoxalement, la culture des couches sociales plus modestes, et plus particulièrement celle des Afro-Cubains :

[405] Rodriguez, p.88
[406] Iris Diaz, p.109
[407] I. Díaz, p.109

> Known all over the country for assembling the most lavish and voluptuous display of traditional Afro-Cuban dances, these independent groups of African-Cubans paraded to their syncopated rhythms at the tail end of a long procession of floats (…), and much more along Havana's *Paseo del Prado* every Saturday evening during February – the traditional *Mes de Carnaval*. The *comparsa* tradition dated back to the times of Spanish occupation when, at the end of the sugar harvest, the slaves thanked their deities, *Chango* and *Yemaya*, for their blessings. Through the years these voodoo rituals became embedded in our culture as an integral part of Cuban folklore. (…) Every link to our past, including *Los Carnavales*, was crushed when Castro took over. Festive signs and songs were either changed to communist slogans or permission to march in the procession was denied. (…) By the late sixties, *Los Carnavales* had disappeared from the ruins of culture.[408]

Contrairement à d'autres îles de la Caraïbes et des régions alentours comme le sud de la Louisiane, sans oublier le Brésil, il n'y a plus de grand carnaval pré-carême à Cuba. Le régime castriste a, en effet, réussi à éradiquer la quasi-totalité des festivités religieuses, liées au catholicisme. Quant à la *Santería*, elle a traversé plus de quatre cents ans d'histoire cubaine, grâce au culte du secret. Andrew Rodriguez fait référence à deux *orishas* du panthéon Yoruba, *Yemayá*, mère de toutes les déesses, source fondamentale de vie, divinité de la mer nourricière, capable d'une grande douceur et de grandes colères et *Changó*, dieu du feu et de la passion amoureuse. Ce qu'Andrew Rodriguez dénonce dans son récit autobiographique, est ce manque de respect vis-à-vis de leur passé, de leur essence multiculturelle cubaine, cet effort systématique d'effacer leur mémoire collective. Il déplore et honnit cette destruction de tout un patrimoine, de toute une identité : '*Our past erased, the future was nonexistent, and the present not worth living.*'[409] Dès les premières pages de son mémoire Andrew résume tout un parcours à la fois personnel et collectif de Cuba et une partie de son peuple, suite à la prise de pouvoir de Castro :

> In short, the resentful and egocentric rabble-rouser happened to be in the right place at the right time and had the guts, the genius, and the drive to use with Machiavellian savoir-faire every opportunity to advance his deceptive political scheme. (…) Assets expropriated, with no strategic or financial resources to defend, and afraid of the Russians, Tio Sam stopped interfering in Cuban affairs, and the islanders were left adrift at the mercy of their new master: the Soviet Union. These are damn good reasons why, after almost fifty years the Alligator Island still is in the same rotten mess. The Lone Ranger icon shattered, and a million Cubanos scattered all over the world.[410]

[408] Andrew Rodriguez, p.71
[409] A. Rodriguez, p.92
[410] A. Rodriguez, p.7

Une nouvelle fois, la notion d'éparpillement, de l'exil post-castriste de centaines de milliers de Cubains est au cœur de ces récits diasporiques cubains-américains. Par ailleurs, un grand sentiment d'emprisonnement, d'*insilio* dans leur propre île devient un autre leitmotiv de nombreux mémoires cubains-américains, leur île-paradis se transforme en île-prison. Andrew décrit cette nouvelle réalité, conscient des nombreuses failles, plus ou moins apparentes :

> I almost became convinced that Cuba was a huge insane asylum with five million captive patients, including myself. Overcrowded with dissenters rich and poor, prisons were sometimes used as torture chambers (…). In the eyes of the government, the revolution's future was not secured until mind, behavior, and deeply rooted traditions and attitudes were changed among young adults and adolescents. So in order to ensure success in their campaign, a compulsory military duty system encompassing all men and women between ages 17 and 21 was instituted. (Luckily, this new law was enacted shortly after my departure in 1961. Otherwise, swimming across the gulf would have been my only alternative to conquer freedom.) At the time, smaller schoolchildren had to join the *pioneros*, a pseudo-Boy/Girl Scout-type of organization in which all kids would have the opportunity to learn about the goodness of communism (…).[411]

En effet, Andrew Rodriguez fait partie des jeunes hommes chanceux, qui ont pu quitter l'île juste à temps. Il fait allusion à une rumeur qui circula très tôt : la mise en place d'un service militaire obligatoire au sein de l'U.R.S.S. Cette nouvelle menace entraîna l'évacuation à grande échelle d'environ 14 000 mineurs, en majorité des garçons afin de les protéger d'un endoctrinement forcé, ce vaste programme de sauvetage est connu sous le nom de l'Opération Peter Pan. Certains sont accueillis par des membres de familles déjà installés, d'autres placés dans des foyers d'accueil ou orphelinats, voire même dans des maisons correctionnelles pour mineurs. Le jour de son départ, lors de son vol vers Miami, Iris va croiser le chemin de quelques enfants cubains envoyés seuls par leurs parents :

> When the plane landed and came to a stop, the stewardess yelled out, '*Anyone under eighteen, traveling alone, please come to the front and line up in the aisle.*' I stood up and began walking to the front. About a dozen boys stood up and lined up behind me. I was the only girl. (…) The oldest and tallest of the boys was acting like their big brother, in his best English he yelled out to the stewardess, '*Don't forget, we in Operation Pedro Pan, someone pick us up at the airport, we don't know who.*'(…) I didn't know what Operation Pedro Pan was so I asked the boy behind me. He said, 'It's a church thing. They'll put us in Catholic orphanages or foster homes until our parents can come and get us.'[412]

[411] A. Rodriguez, p.93
[412] Idem, p.179

Les histoires de ces *Peter Pan* attestent des tensions très vives de la Guerre froide, de la terreur du bolchévisme, et des réalités contrastées même parmi cette vague dite 'monolithique' des premiers réfugiés post-castristes, que nous étudierons plus en détail dans le troisième temps de ce travail. Cette décision désespérée d'envoyer seuls ses enfants dans un pays étranger rappelle à Andrew Rodriguez d'autres situations extrêmes auxquelles des millions de familles furent confrontées pendant la Seconde guerre mondiale : '*Just as the Jews handed their young to strangers to save them from Nazi brutality, Cuban kids – rich and poor – were sent by their parents all over the world to orphanages and foster homes all over the world to save their souls from a certain road to hell.*'[413] Andrew Rodriguez n'est pas le seul à faire la comparaison, dans plusieurs articles ou essais, on peut lire que les Cubains-Américains sont appelés les 'Juifs de la Caraïbe', qui appuie la notion de diaspora cubaine-américaine. Andrew insiste sur la dépossession systématique et graduelle subie par des milliers de familles : '*Their human rights, freedom, and properties ripped off, wealthy Cubanos were among the first casualties to leave Nirvana, followed by the middle class, and ultimately by hordes of hopeless citizens from all walks of life, including the illiterate poor.* '[414] Il fait allusion aux futures vagues successives, car, en effet, plus les années passent, plus celles-ci se composent des strates inférieures de la société cubaine, sans doute le plus grand paradoxe de cette révolution destinée aux plus humbles. Autre élément de disgrâce, selon Andrew Rodriguez et beaucoup d'autres, le gouvernement a non seulement cherché à contrôler l'esprit des plus jeunes, mais s'est aussi entêté à fragiliser le noyau familial : '*Their second most challenging goal was the fragmentation, division, and systematic destruction of the family unit, which for centuries had been the most venerated institution in the country.*'[415] Il ne pouvait faire confiance et sacrifier sa jeunesse pour un régime qui bafouait la sacralité de la famille, qui se nourrissait de divisions et de souffrances. Il ne croyait pas à l'égalité universelle en nivelant tout par le bas, en éradiquant l'individualisme et toute expression créative et/ou subversive, et il scelle son rejet du communisme en citant Winston Churchill : '*The inherent vice of capitalism is the unequal sharing of blessings. The inherent blessing of socialism is the equal sharing of misery.*'[416] Ayant vécu l'humiliation de la confiscation de sa petite enterprise familiale, les nombreux traumatismes du régime castriste restent encore très saillants dans son esprit : '*The revolution's wedding present arrived a day before the ceremony – a letter allowing us ten days to remove our personal belongings from our*

[413] A. Rodriguez, p.94
[414] A. Rodriguez, p.94
[415] A. Rodriguez, p.96
[416] A. Rodriguez, p.97

business premises.'[417] Vivre constamment sous la menace devint une nouvelle routine pour de nombreux jeunes issus des classes moyennes. Andrew Rodriguez et sa jeune épouse décidèrent ainsi de profiter de leurs ultimes instants cubains, paradoxalement à la fois comme geste de défiance et de résignation :

> On pins and needles Margarita and I started our week-long honeymoon. First stop: the luxurious *Capri Hotel* downtown. After all, why not live it up before destitution? (…) We were to drive five hours through the country's most spectacular scenery en route to the *Viñales Valley*, our final destination (…). 'Will we ever see our country again? God knows how much I hate to leave this place.'[418]

Le jeune couple s'octroie quelques jours loin des tracas de la révolution, mais ils comprennent que leur départ semble désormais inévitable, même si cette réalité les déchire. Leur retour à La Havane fut d'ailleurs marqué de plusieurs désagréments ne faisant que confirmer leur décision :

> My parents' home had been searched at gunpoint two nights before for 'no reason.' Nothing incriminating was found, but the police took all passports, including mine. Certainly, the CDR had blown the whistle in our direction. And Albert Johnson, an American citizen, had left the company and moved to the U.S. because there was no room for an outstanding entrepreneur like him in Castroland anymore.[419]

L'insécurité, la surveillance accrue, la fin de toute ambition professionnelle pour les dissidents, tout semblait s'aligner et pointer vers une seule direction : l'exil. Quelques mois après l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro, la transformation de Cuba se concrétise avec plusieurs exécutions publiques de conseillers de l'ancienne classe dirigeante, puis prend graduellement le chemin d'une campagne de nationalisation avec confiscations des entreprises et des propriétés privées. C'est pourquoi dès 1959, les associés de Batista et anciens membres de la police secrète, n'ayant pas été encore arrêtés ou exécutés, s'exilent. Suivra la classe professionnelle cubaine, à majorité havanaise de plus en plus opprimée par la radicalisation du régime castriste vers un socialisme marxiste-léniniste, qui fera donc affluer vers la Floride du Sud un demi-million de Cubains en une décennie, dont 250 000 s'installeront à Miami. En effet, les professions libérales seront parmi les premières à quitter l'île, dont 50% des médecins, de très nombreux enseignants, ingénieurs, avocats, architectes, techniciens, etc. Ils emportèrent avec eux leur langue espagnole, leur culture et leurs

[417] A. Rodriguez, p.125
[418] A. Rodriguez, pp.126-127
[419] A. Rodriguez, p.152

traditions, et Miami s'en trouvera radicalement transformée. Les vagues d'immigration suivantes en provenance de Cuba, puis d'autres îles de la Caraïbe et de divers pays d'Amérique latine approfondiront cette transformation de la ville.

Par ailleurs, à travers le témoignage d'Iris Díaz, nous pouvons également voir à quel point elle fut marquée par un long hiatus scolaire, scandé de nombreuses ruptures et de manques. Elle et ses camarades espéraient tous un retour à leurs anciennes vies. Toutefois, même lorsque Castro se ravisa concernant les établissements privés, les choses étaient loin d'être comme avant :

> When Castro finally allowed private schools to reopen, I remember (…) wondering if our school had changed. (…) Teachers avoided mentioning anything about Castro and his revolution, (…). We tried to create an atmosphere of normalcy none of us had at home. Not one of my friends' parents was a Castro sympathizer, but parents had warned their children not to say anything against the government, (…). Overnight there was a bizarre transformation of the Cuban soul. Those who dared to be independent thinkers and publicly criticized the government, were made to feel like foreigners in their own land and antipatriotic traitors to their country. (…) I learned to hate a revolution that preached justice and equal rights and then killed or imprisoned people just because they dared to disagree (…). I could not understand this socialist revolution that banned free speech in the name of freedom.[420]

Cette génération de lycéens, dont Iris faisait partie, fut aux premières loges pour déceler les nombreuses failles du nouveau régime. Ils étaient assez âgés pour comprendre et rejeter les contradictions d'une révolution qui semble trahir ses propres principes. Elle voit son île se transformer, elle voit l'âme cubaine se perdre, elle devient malgré elle une étrangère sur sa terre natale :

> Every week *Bohemia* magazine had pictures of young revolutionaries killed by Castro's army. (…) for weeks I read anything I could find on the history of revolutions. I believed that my purpose in life was to become a subversive. (…) I read and re-read the biography of José Martí, a writer, poet and the mastermind of the Cuban insurrection (…) I wanted to become the female version of José Martí.[421]

Ce sentiment sera de nombreuses fois repris et décrit, notamment par des artistes cubains, à travers le terme *insilio*, être en marge de la société dominante, exilés au sein même de leur territoire. C'est pourquoi, de plus en plus de Cubains se sont sentis obligés de quitter

[420] Díaz, pp.135-136
[421] Idem, p.149

leur île. Plus les mois passent et plus les réformes se concrétisent, plus nombreuses sont les familles face au douloureux 'choix' de partir :

> Every Sunday I heard of another friend or relative who had left for Miami. Our circle of family and friends was quickly shrinking. Within weeks, cousins (…) left with their parents and grandparents. Many others left without telling anyone. They disappeared overnight and no one found out they were gone until their homes or apartments were confiscated by the government. For most Cubans, this was their first trip into exile. However, Cuba had been the refuge for many Jews who for the second time had to start a new life in exile. This was the case of Herbert, a family friend. Herbert immigrated to Cuba from Romania in the 1940's (…) they managed a small business selling office equipment.[422]

Les départs des amis, des voisins, comme le décrit Iris Díaz, vont se dérouler de plus en plus dans le secret, de peur de représailles, d'arrestations, ou d'interdiction de quitter le territoire. La soudaine disparition d'une famille voisine se retrouve dans d'autres récits d'enfants cubains-américains, témoins de cette débâcle incontrôlable qui se déroule sous leurs yeux impuissants. Iris Díaz partage également l'histoire d'une famille juive, qui avait déjà dû s'exiler, pour fuir les pogroms, loin de leur Roumanie d'origine. L'Histoire se répète avec une cruelle indifférence et créé des points de ruptures, qui parfois paradoxalement donnent lieu à certains rapprochements, comme la solidarité décrite par Iris entre les exilés cubains, une fois débarqués à Miami :

> Listening to their rhythmic conversations, I could tell some of the refugees didn't need to be there but they made it their business to go to the Refugio every day and help any Cuban in need, sharing their coffee, food, money and passing on information about available apartments or jobs. In exile, Cubans became true brothers and sisters. I wondered why they hadn't done the same back home to help others pull out of poverty, I thought of Nana, Zena, Angélica and Elsa.[423]

Cependant, elle réitère une nouvelle fois certaines critiques à l'égard de cette société cubaine à deux vitesses, de ce monde d'adultes qui semble sans cesse criblé d'hypocrisies. Toute sa vie, elle a souffert de ces nombreuses dichotomies, si profondément enracinées dans le terreau identitaire de l'île, que beaucoup ne voyaient ou prétendaient ne pas voir, semant ainsi les graines de la discorde révolutionnaire des années 1950. Son quotidien d'adolescente cubaine, ainsi que celui de milliers d'autres, fut totalement bouleversé. Sa vie avait toujours

[422] Idem, p.137
[423] Idem, p.181

été rythmée de rumeurs, d'arrestations, mais ces premiers mois sous Castro semblaient en accélérer la cadence et en approfondir l'absurdité, créant une atmosphère des plus pesantes :

> The rumor was that one of the upstairs neighbors had heard that there was going to be a block search and had flushed all his anti-Castro propaganda down the toilet creating a massive mess for everyone in the building. There was never a search, but shortly after that, around August of 1960, Castro created the Neighborhood Committees. (…) Things were going from bad to worse (…). In the solitude of my room I dreamed about leaving Cuba and all its problems and starting a new life in Miami. I blamed the Cubans for everything. I blamed ex-President Batista for being cruel and greedy. I blamed Castro for turning Cuba into a communist country dependent on Russia. I blamed Cubans for running to Miami rather than standing up against Castro. But I too wanted to run away.[424]

Prisonniers de leurs sentiments d'impuissance, de colère, de culpabilité, ils furent des centaines de milliers à commencer à n'entrevoir leur avenir qu'en dehors de l'île. Paradoxalement, la fuite devenait à la fois l'ultime solution et punition. Mais face à l'omniprésente paranoïa qui apparut dès l'arrivée de Castro à La Havane, nombreux furent ceux qui optèrent pour le départ. Les nouveaux Comités de défense révolutionnaires divisèrent plus amplement certains quartiers entre les partisans du nouveau régime et les familles, comme celles d'Iris Díaz. Andrew Rodriguez décrit ces nouveaux outils de la révolution comme l'ultime outrage à la liberté de son peuple, puis la disparition quasi-totale d'intimité, la perte de confiance d'anciennes amitiés, ou encore l'approfondissement de brèches familiales :

> Arbitrarily chosen by Castro's *Gestapo*, or G-2, to spy over neighborhood activities, these CDRs were formed by families whose only mission in life was to spy on the foods we ate, churches we attended, how often we left home, whether the revolutionary flag was displayed on designated dates, and whether we listened to the grueling hours of Field's indoctrinating tirades. The CDRs' most important mission, of course, was to nose round private conversations of families under scrutiny. (…) Cousins and friends I played with as a child suddenly became my masters and oppressors, and teachers who refused to impart the new culture were fired or mentally tormented.[425]

Iris Díaz restera également marquée par ce concept de surveillance civile, souvent arbitraire et injuste, basée sur un système pervers exacerbant plus amplement les divisions sociales et politiques, au sein même de son quartier :

[424] Idem, p.156
[425] Andrew Rodriguez, p.89

> Neighborhood spies turned you in to the police whenever they felt like it. The police didn't need proof to arrest anyone. (…) Paranoia set in and the Cuban exodus escalated. Relatives gave Grandmother family heirlooms for safe keeping until they could come back, (…) Miami became the escape route for most Cubans because it was only two hundred and twenty eight miles away.[426]

Pendant les premières années, beaucoup espéraient pouvoir rentrer chez eux très rapidement. La proximité de Miami semblait les rassurer. Ils étaient nombreux à croire en la fin proche du régime castriste, notamment grâce à une intervention américaine. Ainsi, le mois d'avril 1961 fut une période très particulière pour les Cubains, des rumeurs s'accumulaient concernant une éventuelle intervention spectaculaire pour libérer l'île du joug castriste. Iris y consacre plusieurs pages dans son mémoire, s'attachant à restituer l'atmosphère électrique de ces quelques semaines :

> I noticed tall sand dunes from the road. I had never seen them before (…). Suddenly, militiamen dressed in olive green uniforms, popped out from the sand hills. We realized then that this once peaceful weekend beach retreat was swarming with cigar smoking, armed *milicianos* hiding inside their man made sand covered bunkers. We froze in place. (…) 'They're coming, you'll see, the Americans are coming and that'll be the end of Fidel.' (…) For weeks, I waited for the invasion, but nothing happened. (…) Even with the shortages of food, the blackouts almost every night and dozens of friends and relatives leaving the island, there was an air of optimism during those days. (…) The food shortages had gotten so bad that the government issued ration books, but anyone who had money could buy almost anything on the black market. Equality under our kind of socialism didn't exist.[427]

Ces quelques lignes illustrent l'immense espoir de ces familles prises au piège d'une révolution à laquelle elles ne s'identifient pas. Puis, une nouvelle fois, Iris remarque les nombreux paradoxes de cet ordre nouveau, comme le marché noir. A l'aune de beaucoup d'autres Cubains-Américains, Iris a certainement entendu parler et/ou effectué ses propres recherches sur le déroulement de l'invasion secrète de la Baie des Cochons, comme nous pouvons le voir dans son récit :

> On April 15, eight B-26 bombers with Cuban markings bombed airfields in *Santiago, San Antonio de los Baños* and *Baracoa*. The B-26 bombers were old WWII planes that had been bought by many countries, a CIA tactic to make it difficult to identify them as US planes. (…) The premature timing of the bombing of the airfields seemed like bad planning. It would take the invasion fleet another forty hours to reach Cuba, by then Castro's army was

[426] Idem, p.141
[427] Idem, p.158

> ready for the invaders. Castro had been expecting the invasion for months and gave orders to round up anyone who might be suspected of being a traitor to 'his' revolution.[428]

Quant à Andrew Rodriguez et ses proches, ils ne faisaient pas exception. Ils avaient foi en l'opération secrète américaine qui devait les libérer. Il est intéressant de noter les quelques allusions à des groupuscules cubains anticastristes qui étaient prêts à se battre pour reprendre le contrôle de leur île :

> 'Uncle Guido thinks the U.S.-backed invasion is about to begin. I wanted you to be the first one to know that American warships are on full alert, and Kennedy has promised to darken the skies with fighter jets, and Guido's cell (subversive group) is ready to blow up three police stations as soon as the invasion takes hold.'[429]

Cependant, comme Iris Díaz l'explique, l'attaque aérienne arriva trop tôt, donnant le signal d'alarme à l'armée de Castro, qui sut repousser l'invasion fomentée par la CIA et menée par une majorité d'exilés cubains, qui furent fait prisonniers et retenus dans un premier temps, une nouvelle fois non sans ironie, sur d'immenses terrains de baseball, symboles de la culture nord-américaine :

> Close to 95, 000 men and women were detained. In Havana the prisons of *La Cabaña* and the *Castillo del Príncipe* filled up quickly. They had to use baseball fields and the *Blanquita Theatre* as detention centers. (…) The *Liberation Brigade 2506* was a pawn in a cruel game. They were taken prisoners, paraded on television as assassins sent by the United States. The Bay of Pigs failure will be remembered as the day all hope for freedom was lost. The only things we could do now were seek refuge in the United States.[430]

La radicalisation du processus révolutionnaire se confirme suite à la rupture diplomatique avec les Etats-Unis, ainsi que la défaite de l'invasion par la Baie des Cochons qui accélère l'exode de la grande bourgeoisie cubaine arrivant en masse à Miami, métropole la plus proche de leur île natale, dans l'espoir d'un retour rapide à l'ordre ancien. Ainsi, dès 1961, les deux tiers du corps enseignant de l'Université de La Havane pré-Castro avaient traversé le détroit de Floride. Le père d'Andrew Rodriguez, comme de nombreux autres Cubains, se trouve forcé d'accepter le fiasco d'avril 1961 : '*Kennedy has abandoned us. Fidel has won and the invasion is over, so you two must leave the country, for I will not allow my*

[428] Idem, p.161
[429] A. Rodriguez, p.131
[430] Idem, pp.162-164

grandchildren to be raised in this sewer.'[431] Non seulement, les parents étaient confrontés à cette terrible réalité, mais aussi les jeunes Cubains, comme Andrew, Margarita et Iris, qui ont vu leur monde s'écrouler en seulement quelques mois :

> I must grow up more in a single night than I had in twenty years. Following an indisputable victory, Fidel clamps down even further. As he humiliates and ridicules the northern giant in every speech, Hollywood's American image suddenly dissolves in front of our incredulous eyes. So many years of watching American soldiers never lose a battle, so many westerns (…) and WWII movies in which the Americans always won. All those images shattered by an unbearable reality – the loss of freedom…forever. I just can't imagine life without Santa Clauses, Chevy Bel-Airs, conveniences, and tourists. Our powerful neighbor, our beloved Tio Sam, is no more. Poor Cubanos![432]

L'image du héros américain toujours victorieux était omniprésente dans les années d'après-guerre, ce qui accentua le choc et l'incompréhension de l'échec de l'invasion repoussée par 'Fidel', qui n'a le droit d'être nommé que par son prénom – signe d'un certain refus de respect. Notons une nouvelle fois la profonde influence de la culture américaine au sein des classes moyennes havanaises qui évoluaient dans une 'bulle' de confort et de luxe, où le rêve et la fantaisie avaient toute leur place. Ainsi, comme des milliers de Cubains Iris Díaz et Andrew Rodriguez vont désormais tout faire pour tenter de quitter leur île :

> On May 1, 1960 we made it inside the American embassy and my nonimmigrant student visa to the United States was granted, stamped and approved by Allen R. Turner, the American Consul at the time. That passport became my lifeline to a new world. A few months later the United States broke diplomatic relations with Cuba.[433]

> Our next hurdle was to apply for tourist visas, those memorable pieces of paper solicited at the American embassy (…). Carrying pillows, camping gear, water bottles, canned foods, raincoats, umbrellas, card games, and so on, we joined the long procession of dissenters (…) an improvised fraternity of Cuban *gusanos* – traitors willing to take abuse from projectile-throwing crowds, unruly fanatics, and passing soldiers shooting at random.[434]

L'ambassade américaine devint pour toutes ces familles un lieu quasi sacré représentant un ultime espoir d'émigrer en toute légalité aux Etats-Unis. La description des longues files d'attente confrontées aux insultes des passants pro-castristes se retrouve dans d'autres témoignages de Cubains-Américains. Andrew et Margarita y rencontrent plusieurs

[431] A. Rodriguez, p.139
[432] A. Rodriguez, p.141
[433] Díaz, p.166
[434] A. Rodriguez, pp.154-155

familles aux parcours très différents, dont un personnage haut en couleurs avec qui ils échangent ces quelques mots :

> 'All I have is what I'm wearing, and I used to make thousands as a croupier. Now that the rich Americans are gone, I'm following them wherever they are. (…) I don't even speak English, and here I am going to the United States. But you know something ? I'm *hacha y machete* in dominoes, and that's what Cubans on welfare do in Miami all day. Play dominoes.'[435]

La barrière de la langue ne sera pas un obstacle insurmontable, contenu de l'arrivée massive de Cubains à Miami. En outre, grâce à leurs origines sociales, statuts professionnels, et une forte ténacité, les premiers exilés – en contre-point avec leur vœu le plus cher de repartir chez eux – ont bâti des affaires prospères et durables qui leur ont permis d'embaucher à leur tour de nombreux compatriotes, suivant la traditionnelle solidarité au sein des communautés exilées. Cette entre-aide a facilité leur adaptation face à de nombreux défis, liés aux multiples décalages culturels et linguistiques de leur nouveau quotidien. Ainsi, une fois leur demande enregistrée, les familles étaient souvent soumises à une longue période d'attente d'une réponse positive et de la réception des visas, véritables sésames de sortie vers la liberté :

> The six longest months of my life had passed by without a peep from Pan-Am. Meanwhile, Castro was considering compulsive military duty for all men under twenty-two. My visa waiver would expire in four months, and if the draft was adopted I would be required to join the militia for two years.[436]

Ainsi, une véritable course contre la montre commence pour Andrew Rodriguez et beaucoup d'autres jeunes hommes. Par ailleurs, il est aussi intéressant de noter son souhait de se rendre dans sa ville natale, qui se situe au cœur de l'île, afin de présenter son épouse à toute la famille avant leur éventuel départ vers une autre vie. Il nous décrit cet un ultime pèlerinage à la source de son histoire familiale :

> And as one strolled along the *callejones*, narrow streets, the pleasing smell of freshly brewed Cuban coffee tells the casual pedestrian that everyone in that house had awakened to another day. Truthfully, nothing could have been more refreshing to the soul than a Camaguey awakening. But that was the Camaguey of my dreams; the city that once pulsed with life existed no more. All that was left from the sights and sounds of my childhood were feeble echoes and dim images of its glorious past. The city of Agramonte, the Patriot, the one that saw my entire family come to life,

[435] A. Rodriguez, p.156
[436] A. Rodriguez, p.164

> stood still and destitute. In less than two years my beloved Camaguey had ceased to breathe.[437]

Ainsi, non seulement La Havane change peu à peu de visage, mais aussi les villes provinciales. Une nouvelle fois, ces témoignages, aussi biaisés qu'ils soient, nous offrent quelques aperçus du Cuba post-castriste du début des années 1960. Ce retour aux sources se solde d'une déception profonde de ne pas réussir à ressaisir un passé, espoir doublement illusoire, car il est d'une part révolu, et d'autre part, il est ici volontairement éradiqué par le nouveau régime en place : '*My birthplace stood abandoned and forgotten because the last thing the new class wanted was a connection to the past. Nothing in Cuba was supposed to have a history anymore, much less a glorious one like Camaguey-La Ciudad de los Tinajones.*'[438] Leurs écrits autobiographiques représentent ainsi de véritables contre-points, des symboles de résistance face aux multiples efforts politiques d'effacer leur histoire, même si celle-ci est directement liée à leur passé révolutionnaire, comme c'est le cas ici avec Camaguey. Autre leitmotiv de ces écrits, le jour du départ, profondément ancré dans les mémoires de ces jeunes Cubains, Iris Díaz décrit dans le détail ses derniers moments sur son île :

> We left the house by five, just in time to watch my last Cuban sunrise. For the last time I saw the golden sun rise from the ocean and paint our horizon in a vibrant orange color. (…) I wanted to hear the roar of the ocean and see the white foam of the waves hitting the shore, but the sea was calm that morning. Nothing moved. During the drive to the *Rancho Boyeros* airport I took my last mental pictures of my homeland. (…) On June 29, 1961, three days after my sixteenth birthday, I flew to Miami. On that day I felt freedom crawling through my veins. I was finally escaping from Grandmother's religious rituals, Mother's crazy ways, Fidel Castro's long political speeches, food shortages, the boredom of not being able to go to school and the fear of bombs going off in the middle of the day or night. The Government was making teenagers join the *Union of Young Communists*. I did not want to become a puppet communist for Fidel. I wanted to live the life of an American teenager listening to Elvis Presley's Blue Suede Shoes and dancing rock and roll.[439]

Notons sa description de l'océan immobile, figé et silencieux, comme pour lui dire adieu qui contraste avec l'enthousiasme d'Iris Díaz à l'idée de quitter Cuba qui n'est pas si courant dans les écrits autobiographiques cubains-américains. On retrouve également les références culturelles américaines si chères à cette jeunesse dorée havanaise. Toutefois,

[437] A. Rodriguez, p.144
[438] A. Rodriguez, p.145
[439] I. Díaz, p.173

l'arrivée à l'aéroport et le passage des différentes étapes de contrôles des papiers d'identité, visas, et bagages entament peu à peu sa conscience :

> There was a loud crowd of people in front of a big glass enclosed waiting room. Mother said it was the *pecera*, a fish tank. No one wanted to get in the fish tank because once inside you were cut off everyone on the outside. You could see them, but you couldn't touch them, hear them or talk to them. La *pecera* was a glass jail.[440]

Inévitablement ces différentes descriptions se font écho les unes aux autres, ainsi Andrew Rodriguez a également croisé le jour de son départ, cette fameuse salle d'attente dans l'aéroport, connue comme l'aquarium, sorte d'antichambre, dernière étape avant les déchirants adieux :

> Enrique drops me at the main entrance. In the concourse there's a large seating area with glass all around known as the fishbowl – *la pescera*. Relatives and friends would stay out watching the lucky passengers inside, awaiting the physical search and further harassment, aimed generally at men.[441]

Puis comme beaucoup d'autres Cubains, il connut son lot de déboires aux douanes – une contravention non payée faillit lui coûter son départ, heureusement il put négocier in extremis avec un stylo en or, cadeau de mariage de Margarita, qu'il offrit au contrôleur en pot-de-vin. Il se souvient aussi des derniers paysages de l'île captés du haut de son hublot et de sa profonde tristesse et angoisse de laisser sa jeune épouse à Cuba :

> September 30, 1961. At ten past one we are flying above the beaches of Santa Maria del Mar north of Havana, where Margarita and I went picnicking so many times. In the distance, I also make out the small town of *Cojimar* – the fishing village that inspired Ernest Hemingway to write his Nobel Prize- winning novel *The Old Man and the Sea*. Will I ever see my wife again? What about my beloved Alligator Island? I wonder in dismay.[442]

Iris Díaz vécut également un traumatisme lors du passage des douanes, elle dut se séparer de la bague de fiançailles que sa grand-mère lui avait donnée en cadeau de départ. Moult témoignages de familles cubaines convergent concernant cette ultime humiliation et dépossession matérielle du patrimoine familial, véritable punition du régime :

> When I handed my plane ticket he noticed I was wearing a ring with five small diamonds, it was Grandmothers' ring. (…) The officer said, '*You can't take any jewelry with you, either you give it to me or hand it to one of your*

[440] I. Díaz, p.172
[441] A. Rodriguez, p.169
[442] A. Rodriguez, p.174

> *relatives.*' (…) I took it off and gave it to Grandmother. She whispered, '*I'll save it for you*' (…). She was quietly crying. I was numb. (…) I willingly walked away from everything that meant 'home'. I left behind my friends, my family, my neighborhood and my country. I left behind everything that defined me as a person. The only true possession I had was my name and I had heard that it would change in my new world.[443]

L'allusion à son nom, comme étant son unique possession fait également partie des leitmotivs de ces écrits autobiographiques. De par la barrière de la langue, nombreux sont ceux qui ont anglicisé, simplifié, ou choisi d'utiliser le prénom le plus adapté à la langue anglaise : *'Iris Díaz.' I had quickly learned to only use my first and last names in the United States. I was not Juana or Juanita any longer. I was Iris, my new American name.*[444] C'est d'ailleurs ce même prénom qu'elle choisit de garder comme nom d'auteur : Iris correspond à l'identité de l'adulte biculturelle qu'elle est devenue :

> In a short time, that new world would redefine me. I would become a refugee, a Cuban-American, a hybrid trapped between two cultures. In June of 1961, I had no inkling of what was waiting for me in my chosen country. Many of our relatives and friends who had left had written Grandmother telling her how well they were doing. (…) After years of wanting to run away from home and head for my idealized Hollywood style United States, my mind betrayed me and kept flashing back to childhood memories while at the same time it snapped mental pictures of my last hours in Cuba. Those images still haunt me. (…) I would never forget them or the country I lost, even with all its imperfections.[445]

Après s'être projetée pendant des années dans une Amérique chimérique, elle se retrouve rattrapée par son passé, son île, son enfance, comme nombreux autres exilés cubains. Une fois arrivée à Miami, plusieurs arrangements sont faits, elle est rapidement scolarisée afin de compenser les nombreux mois loin des salles de classe. Ainsi, elle se voit inscrite dans un établissement privé catholique pour jeunes filles à Key West, où elle fait ses premiers pas en dehors de Cuba :

> The other girls in the class came from various backgrounds. Some had come with an older brother or sister, or friends who took them in while they waited for their parents to leave Cuba. (…) The nuns tried to make us speak in English, but we always managed to discreetly revert back to Spanish. Our language was our security blanket. (…) The language that bonded the Latin

[443] Idem, pp.172-173
[444] Idem, p.187
[445] Idem, pp.170-177

> students separated them from the American students. There was little interaction between the two groups.[446]

Description intéressante des liens indéfectibles incrustés dans une langue maternelle commune, les mots espagnols les ramenaient partiellement « à la maison ». Cependant, en même temps que cette langue les liait, elle les séparait de leur nouvel environnement. Notons que malgré l'éducation bilingue d'Iris dès son plus jeune âge, l'espagnol demeure une véritable 'madeleine de Proust' pour ces jeunes filles éloignées de leurs familles et de leurs pays respectifs. Très rapidement, cependant, Iris sera rejointe par sa famille :

> Back in Cuba things were getting worse every day. (…) Just before the flights between Cuba and the United States were suspended, Grandmother flew to Miami. (…) her closest family had left and was now spread out between Miami, Key West, Washington D.C., Puerto Rico and Brazil. Grandmother left Cuba in November of 1961 thinking that she would be gone only a few months.[447]

Le parcours de la famille d'Iris Díaz résonne avec beaucoup d'autres départs. Cette dissémination de toute une partie de la population cubaine à travers les Etats-Unis, mais aussi à travers le monde ne fait que commencer au début des années 1960. Iris se remémore très clairement ces premières années, et de son point de vue qui différait profondément de la majorité de ses connaissances :

> During those first years in exile, I felt an urge to move forward, to leave the past behind and move on. Grandmother and the rest of the family were constantly trying to hang on to the past. I was different. Those were confusing times for me. I didn't understand 'me' very well. (…) Things were going to work out for me in the USA after all, they had to, there was no place else for me to go. My Cuban friends dreamed of going back. I never did, but I never voiced that feeling. I didn't think anyone would understand, (…). At school we didn't discuss Cuba (…). Cuba and its problems had become like the distant relative you never talk about. Then the 1962 October Missile Crisis happened. (…) Key West was only ninety miles away and the entire town went into crisis mode. We rehearsed going quickly from the classroom to the school auditorium and crouching under the wooden seats.[448]

L'absence de son désir de retour à Cuba la démarque grandement de nombreux témoignages cubains-américains, de jeunes qui ne rêvent que d'une chose – refouler le sol de leur île natale, libérée ou pas, selon leur génération et leur sensibilité politique. Que sa mère et sa grand-mère s'attachent à leur passé, est le lot de beaucoup d'exilés adultes, qui ne pourront

[446] I. Díaz, p.190
[447] Idem, p.191
[448] Idem, p.193-215

jamais complètement se fondre dans la société nord-américaine, du moins pas au même degré que leurs enfants, encore moins que leurs petits-enfants. Lors des ses années à Key West, Iris rencontre de nombreux autres exilés cubains. Elle se lie d'amitié avec une jeune fille, venue toute seule aux Etats-Unis, dont la famille a tenté désespérément de la rejoindre :

> Lucy's father and other relatives and friends had been planning to escape together in a small motorboat. On the night of their planned escape, as they were pushing the boat into the water, a jeep patrolling the seashore filled with militiamen, spotted them. Everyone was jailed.[449]

La mésaventure de cette famille n'est pas un cas isolé, suite aux complications diplomatiques entre Cuba et les Etats-Unis, l'émigration légale fut réduite à peau de chagrin, d'où les nombreux scénarii tragiques à l'image de la famille de Lucy. Iris Díaz poursuivit ses études dans le nord de la Floride, où elle se découvrit une nouvelle passion qui allait lui permettre de s'exprimer et d'exister sans trahir son identité multiple, après plusieurs années de troubles psychologiques :

> All my fears disappeared when I walked in the college dorm. The place was filled with girls from North and South America, the Dominican Republic, Puerto Rico and Cuba. *Barry College* students came from all different backgrounds. I fit. I decided to major in Spanish, but took a theater class as an elective and was hooked for life. After two years of spiritual confusion I left the nunnery with great doubts about the Catholic religion. I left the convent, moved to New York City and decided to become an actress. The theater was the perfect place for me. I could forget who I was and become anyone I wanted on stage.[450]

Ayant toute son enfance rejeté les dogmes religieux incarnés par sa grand-mère, ce sera une fois plongée dans une adolescence tumultueuse, qu'Iris prend refuge dans la foi catholique, au point de se projeter une vie au couvent. Cependant, suite à de nombreuses épreuves et déceptions dans sa formation religieuse, elle change de voie happée par une nouvelle passion aux antipodes du sacrifice sacerdotal. Ultime ironie, son amour du théâtre, son aisance à se glisser dans la peau d'un personnage, d'une autre identité, ce jeu de caméléon fait écho à sa propre condition de 'je' hybride oscillant déjà entre plusieurs identités, langues, et cultures. Elle n'a cependant pas réussi à faire carrière, mais elle a enseigné et joué dans quelques pièces Off-Broadway, puis elle a travaillé dans le département de technique, recherche, et production des studios télévisuels de la NBC. Le récit d'Andrew Rodriguez concernant son arrivée et installation à Miami s'appesantit plus en détail sur les innombrables

[449] Idem, p.219
[450] Idem, p.221

défis liés à sa capacité d'adaptation au sein de la société nord-américaine. Il dut également faire face à la séparation, certes temporaire, mais très douloureuse, d'avec Margarita. Conscient des nombreux avantages réservés aux exilés cubains, Andrew Rodriguez se souvient néanmoins de ses premiers mois 'américains' et insiste sur les nombreuses difficultés :

> Of course, we realized beforehand that it would be entirely up to us to share in our new society (…). On the other hand, we never anticipated the ordeals facing refugees entering a foreign country with no money, no language, no idea of its idiosyncrasies, laws, and customs, the shenanigans of finding a job – what kind and where? Had I ever considered making a living on a dollar an hour? Who would have imagined that *Blue Cross Blue Shield* weren't affiliates of the *Knights of Columbus*? Why in God's name we would need a social security number when there was nothing social or secure about it? And what the hell was income tax?[451]

Ces quelques détails illustrent de nombreuses interrogations propres à tout immigrant. Le changement de statut social est un leitmotiv dans nombreux écrits cubains-américains. Il est aussi intéressant de noter les différences sociétales, ainsi que l'allusion à la rude concurrence parfois entre plusieurs organisations caritatives, souvent affiliées à une religion en particulier. Andrew Rodriguez s'attarde quelques pages à propos de ces nombreuses associations d'aide, ainsi que les différents programmes de soutien financier destinés aux Cubains ayant fui le communisme :

> Early the next morning Maria showed up at the Johnsons' home unexpectedly. She had come to take us back to the refugee center to apply for financial assistance-one hundred dollars a month until we were able to survive on our own. In addition to the first check, they would also give us a five-pound can of dehydrated eggs, five pounds of powdered milk, a large package of corn meal, and ten cans of Spam – a generous deed from our newly adopted country to ensure all Cuban refugees survived to tell the tale.[452]

Le jeune couple fut temporairement placé dans une famille d'accueil, pris en charge par l'une des nombreuses organisations bénévoles. L'allusion à la fameuse boîte de *Spam* est devenue un autre leitmotiv des récits cubains-américains. Notons également la lucidité sarcastique d'Andrew Rodriguez quant à leur statut de pion 'involontaire' sur le grand échiquier géopolitique de l'époque. Le contexte de la Guerre froide a, en effet, joué un rôle prépondérant dans cette aide exceptionnelle et unique, dont aucun autre groupe d'exilés aux

[451] A. Rodriguez, p.166
[452] A. Rodriguez, p.184

Etats-Unis n'a bénéficié. Leur volonté farouche de renverser le gouvernement castriste atteint son paroxysme avec l'opération secrète d'invasion de la Baie des Cochons en avril 1961. Certains estiment que depuis 1959, l'aide fédérale représenterait 2 à 4 milliards de dollars.[453] L'une des plus précieuses aides vint de l'administration Kennedy, qui mit en place le *Cuban Refugee Program*, aussi connu sous le nom de *Cuban Relief Program* de 1961 à 1973. Ce dernier assurait un apport financier, des accès aux logements, à l'éducation, à des soins médicaux, des formations professionnelles, ainsi qu'une distribution de surplus de nourriture, sans oublier les aides au niveau de l'état de la Floride et du comté de *Miami-Dade*.

Par ailleurs, des milliers de Cubains seront placés en-dehors de la Floride du sud afin d'éviter certaines tensions avec les locaux et son industrie touristique de grand standing. Ainsi, les Cubains ont eu 'le privilège' d'être traités comme des réfugiés politiques alors que nombreux ressortissants du Mexique sont considérés comme des migrants économiques, dont une grande partie est saisonnière. Ainsi, l'aide fédérale apportée aux Cubains, lancée par Kennedy et dirigée par John Thomas, avait pour objectif de désenclaver Miami en accueillant plus de familles cubaines dans d'autres Etats. Ces privilèges médiatisés expliquent les tensions avec d'autres communautés, qui surviendront assez tôt notamment avec les Afro-Américains et d'autres groupes hispaniques présents à Miami :

> Due to our massive immigration, a rift between the Cuban community and African Americans grew wider by the day. Hungrier and better educated, most of us would work for equal or less pay and produce better quality work, more efficiently, and in a shorter period of time. Understandably, many detested us for taking their jobs, and it so happened that since one of the Norge Packing Co. Cuban employees had been arrested and imprisoned for assaulting a black worker the day before, I was immediately hired as a part-time substitute, in addition to the night crew.[454]

L'histoire d'Andrew Rodriguez s'inscrit dans ce contexte de tensions raciales accrues dans le Miami du début des années soixante. Certains diront que de par leur position politique plus conservatrice due à leurs origines sociales, les premiers exilés cubains s'accordent très modérément avec les priorités de ces communautés minoritaires. Ainsi, Andrew Rodriguez comprend la colère de la communauté afro-américaine locale, mais perpétue également la logique d'une certaine injustice qui s'installe au cœur de la ville. Andrew Rodriguez ressent d'ailleurs très tôt le besoin de s'éloigner de ce centre, peut-être un peu trop bouillonnant :

[453] Louis De Sipio, « *Cuban Miami: Seeking Identity in a Political Borderland* », Latin American Research Review, vol. 38, n° 2, Austin, University of Texas, 2003.
[454] A. Rodriguez, p.187

> Competition in Miami was cut-throat. The unemployment rate in the Cuban community was over fifty percent, and I imagine the blacks were not that far behind, so the thought of leaving Miami began to creep into our minds. In this light we decided to search for better employment all the way from Everglades City north to West Palm Beach and give southern Florida a last chance. I also registered for a course in American taxation at Dade County Jr. College, but realistically, how could anyone accomplish all this without a car?[455]

L'inscription à des cours du soir ou des diplômes universitaires est également un leitmotiv dans plusieurs mémoires cubains-américains, à l'aune d'autres minorités installées aux Etats-Unis. Quant à l'absence de transports publics dans la ville de Miami, loin d'être une exception aux Etats-Unis, cela représente, en effet, un réel obstacle à toute aspiration de mobilité physique et sociale, deux symboles propres au rêve américain. En outre, Andrew Rodriguez raconte également comment son épouse fut brutalement renvoyée lorsque son patron découvrit qu'elle était enceinte. Il est ainsi intéressant, de noter certaines disparités quant aux témoignages et statistiques de cette période de l'exil cubain aux Etats-Unis. En effet, certains parlent d'une oligarchie cubaine qui avait placé ses fortunes personnelles dans des banques américaines, parlait anglais couramment, et entretenait des relations privilégiées avec quelques universités prestigieuses, ce segment de l'élite cubaine riche et cultivé, s'est rapidement intégré et redéfinit au sein de la société nord-américaine, elle-même en pleine transition dans les années 1960. Néanmoins, nous le voyons à travers les mémoires choisis pour développer cette étude, que cette réalité 'dorée' ne concernait qu'une partie, même au sein de cette première vague de privilégiés. Andrew précise que ses parents les ont finalement rejoints assez rapidement, mais rien ne semble acquis sur cette rive du détroit de Floride, malgré les aides locales et fédérales:

> The family eventually got together (…) and within two weeks we were all moving into a three-bedroom house four blocks east of a marginal neighborhood called *Allapattah* (…). Embedded in the sixty-year-old house was that peculiar odor of mold so evident inside Florida homes without air conditioning, (…). Mima and Grandpa had decided to stay behind and wait for Castro to be deposed or assassinated; but as it always happens, the more one wishes a tormenter's extermination, the longer the person seems to live. (…) Business executives and many professionals had managed to transfer their degrees and skills to the United States. Lawyers like Pipo, however, had nothing to offer except their own stories, (…) a far cry from being Havana's most reputable labor attorney.[456]

[455] A. Rodriguez, pp.198-201
[456] A. Rodriguez, p.220

Beaucoup de mémoires cubains-américains témoignent du départ de plusieurs générations lors de ces premières années d'exil. Toutefois, Andrew Rodriguez décrit la séparation douloureuse de sa famille de chaque côté du détroit, ainsi que l'attente interminable de la fin de leur exil, autre grand leitmotiv des écrits autobiographiques cubains-américains. Leur nouveau quotidien est rythmé de petits succès et de nombreuses difficultés. Ainsi, ils emménagent rapidement dans une nouvelle maison sponsorisée par plusieurs programmes d'aide. Cependant, son père est confronté au manque d'opportunités professionnelles malgré son expérience et sa réputation d'excellent avocat. L'absence d'équivalence de certains diplômes forme aussi un leitmotiv dans d'autres récits – le code civil cubain étant basé sur la juridiction espagnole, elle-même inspirée du système français qui puise ses origines dans le droit romain, contrairement au système américain basé sur *the common law*. L'immense frustration de nombreux Cubains se reflète dans plusieurs écrits, toutefois dans l'histoire d'Andrew, comme dans tant d'autres, elle ne sera que temporaire. Il est également remarquable dans le parcours d'Andrew Rodriguez, qu'après plusieurs mois de grande difficulté à trouver un travail, des amis de la famille lui en proposent finalement un à Key West, rapprochant sa famille des côtes cubaines, à l'exact moment de la crise des missiles :

> As far as freedom-loving Cubanos were concerned, however, the October Missile Crisis drove the last nail into the Alligator Island's coffin. May it rest in peace. Guilt-ridden for wasting Mario's and Nancy's valuable time, and upset for putting our safety in jeopardy, we drove home the following day. (…) In three hours we reached Miami (…). Little Havana was on fire, but in a sizzling frenzy. From Le Jeune Road east to 12th Avenue, the well-known street had more Cubanos arguing and screaming in the middle of the road than in Havana during baseball playoffs. Cuban and American flags fluttered in the wind of Miami's first cold front. (…) Cars honked their horns, and in a corner lot known as the 'domino capital of the world' the old and the unemployed, wigwagged, and played.[457]

Ces scènes d'euphorie à chaque nouveau remous politique de part et d'autre du détroit deviendront une sorte de tradition cubaine-américaine, en particulier à *Little Havana*, Miami. Ainsi, après la défaite de la Baie des Cochons en 1961 et le dénouement de la crise des fusées en octobre 1962, une période s'achève, la perspective du retour au pays natal semble s'éloigner. Pour l'élite cubaine, son quotidien rime de plus en plus avec l'envie de conquérir un pouvoir économique et politique, le premier conditionnant le second. Ce sera chose faite

[457] A. Rodriguez, p.226

en deux décennies. Cette première vague post-castriste rassemble le plus grand nombre d'exilés anticastristes qui seront les fidèles gardiens de l'héritage de l'exil. Ainsi, Andrew et Margarita vont finalement être accueillis par une famille de l'ouest américain, où ils devront s'adapter à une toute autre réalité états-unienne :

> 'The skies are the bluest I've ever seen and at night they're so translucent that stars seem to shine at arms' length,' I wrote my father. (…) Since God had already determined that we should enjoy two of his greatest masterpieces, the ocean blue and the Rocky Mountains, our new home in Colorado tied with Gulf and Atlantic beaches in our perception of the Promised Land. As members of the St. Mark Lutheran Church in Applewood, a small Community west of Denver, awaited our arrival. (…) The pastor speaks of tyranny and oppression in other countries, the threat of radicalism to Christianity and to the Free World and America's responsibility to come forward before it is too late.[458]

Conviés à écouter un sermon de bienvenue en leur honneur, le jeune couple se retrouve au milieu de cette congrégation protestante, ne sachant trop comment agir : *'Shouldn't we follow ?' I whisper. 'We're Catholics, don't you remember?' replies Margarita.*[459] Séparés des parents d'Andrew Rodriguez restés à Miami, submergés par cet environnement si exotique à leurs yeux, mais chaleureusement aidés par ces familles américaines, ils peuvent entrevoir de nouvelles opportunités. Toutefois, la recherche d'un emploi au cœur de cet autre *Promised Land* ne fut pas si simple : '*Meanwhile, looking out the window, I'm mesmerized by the first snowstorm of the season. What a sight…snow! And what a disappointment…no job!*' [460] Le dépaysement, ici symbolisé par la neige, semble paradoxalement à la fois source de réconfort mais complètement étranger, accompagné d'un sentiment de désillusion, dans le sens, où la joie liée à l'exotisme de la neige, semble bien éphémère et futile, contenu de leur situation très précaire. Toutefois, cette première tempête de neige restera gravée dans leur mémoire, tel un nouveau départ vers l'inconnu, certes semé d'embûches, mais aussi de belles découvertes. Ainsi, leur nouveau quotidien reflète une trajectoire aux allures de 'montagnes russes' :

> Next morning at eight I begin calling and making appointments from the classifieds, and since I don't want to bother Shirley or Carl, I always take the bus and walk. The routine goes on for about a month; applications, interviews, phone calls, and rejections… many, many rejections. And every day without fail, Shirley and Margarita run errands together. (…) after an entire day of exposure to our newly adopted

[458] A. Rodriguez, pp.229-237
[459] A. Rodriguez, p.238
[460] A.Rodriguez, p.243

> culture. This occurs all in English, (…) so in less than three grueling months my wife is speaking the language almost fluently and they have become very good friends. [461]

Après des années difficiles, armé de patience et de résilience, Andrew Rodriguez saisit une opportunité entrepreneuriale en 1968 et clôture son mémoire sur une effusion de fierté et d'accomplissement louant le rêve américain sans pour autant effacer ses racines cubaines:

> In a fusion of Cuban and American values, I sensed that the timing was perfect to shift gears into a more rewarding endeavor, and at twenty-nine I wasn't going to risk that once-in-a-lifetime chance to achieve my next goal: financial independence. (…) Today that venture is a multi-million-dollar industry with Andy, Jr. as president. Some of its employees have been with us from the beginning, and the hardcore team is formed by friends and neighbors who grew up or went to college with our kids.[462]

A l'aune de la fabrique de sauces épicées des Rodriguez, de nombreuses entreprises familiales cubaines ont fait fortune aux Etats-Unis. Les réseaux de solidarité entre exilés cubains issus des mêmes milieux sont souvent décrits dans leurs écrits autobiographiques. La dernière page du mémoire d'Andrew Rodriguez se teinte d'un certain ton empruntant au conte de fée, saupoudré toutefois, d'une touche cubaine – le devoir de transmettre une mémoire, celle de son île :

> Happily retired, and to keep his nose out of the kitchen during his plenty of free time (…) the heroine's lover has written these pages to ensure that their descendants understand and distill from their recollections, the wisdom and insight embedded in their adventurous past. What else are they doing with their lives? For once, they're enjoying their adopted country's natural beauty, (…), especially the Rocky Mountains and the deep blue sea – the deep blue sea where the most exciting journeys always begin and never end. Have they become U.S. citizens? Of course they have. Have they visited Cuba? No. Never again until the bastard's gone.[463]

En ultime hommage à son épouse, à son passé cubain, il souhaite que ses enfants et ses petits-enfants n'oublient pas leurs racines cubaines, malgré leur citoyenneté américaine. Il se présente ainsi en sorte d'équilibriste jonglant entre assimilation économique et distinction ethnique. Il lui tient également à cœur que ses enfants puissent avoir accès à sa version personnelle de faits historiques, tant exploités et étirés dans moult livres d'histoire, documentaires, et œuvres cinématographiques. Son récit autobiographique publié aux Etats-

[461] A.Rodriguez, p.244
[462] A. Rodriguez, p.261
[463] A.Rodriguez, p.262

Unis en langue anglaise, sans doute en signe de gratitude envers son pays adoptif et de portée médiatique, ce recueil de souvenirs représente ainsi son legs destiné, non seulement à ses descendants, mais aussi aux jeunes générations de Cubains-Américains en mal d'histoires personnelles issues de cette période, sans oublier toute personne curieuse d'apprendre plus sur cette diaspora, assez peu médiatisée à travers le monde, par le biais de points de vue, certes subjectifs, mais forgés de l'intérieur. Consciente que ces écrits autobiographiques peuvent s'influencer les uns les autres, ce palimpseste d'échos n'en reste pas moins résonnant d'une certaine authenticité, d'une richesse d'information, malgré de multiples degrés de variations.

En outre, dès septembre 1965, arrive une nouvelle vague cubaine sur les côtes de Floride, par voie maritime en provenance du port cubain de la *Camarioca*, ouvert par Castro aux exilés souhaitant venir chercher leurs proches restés sur l'île. Ainsi, environ 5 000 Cubains furent transportés à bord d'embarcations souvent inadaptées pour traverser le détroit. En réponse à cette soudaine ouverture des vannes migratoires cubaines, l'administration Johnson, signa un *Memorandum of Understanding* avec La Havane autorisant deux vols par jour entre *Varadero* et *Miami Beach*. Des vols réguliers entre les deux nations avaient été maintenus après la Baie des cochons, transportant ainsi de nombreux Cubains vers les Etats-Unis, mais l'année 1962 sera marquée par un arrêt total des vols commerciaux pendant la crise des missiles en octobre. Suite à cette crise, John F. Kennedy impose des restrictions de mobilité à partir du 8 février 1963, avec la *Trading with the Enemy Act*, le gouvernement cubain rendra la pareille le 8 juillet 1963. Entre décembre 1965 et avril 1973, après des négociations entre Washington et La Havane un pont aérien fut établi – les *freedom flights* vont apporter environ 340 000 nouveaux réfugiés aux Etats-Unis. Les premières années ont continué d'écrémer les classes supérieures, apportant les parents, épouses et enfants de Cubains déjà exilés. Puis leur composition sociale devint plus hétérogène, les classes moyennes et ouvrières présentes en plus grand nombre, toujours plus de personnes âgées, de femmes et d'enfants, ce qui les différenciait du profil type de la majorité des migrants aux Etats-Unis. L'instabilité économique croissante de la fin des années 1960, la nationalisation des petits commerces de détail au cours de l'offensive révolutionnaire expliquent ce nouvel exode, comme l'illustre l'histoire de Nely Galáni dans *Avon Selling* :

> Unfortunately, the Revolution took its toll, and in 1966 my family fled to the shores of the United States on a Freedom Flight, destined never to return. Branded 'political exiles' by Castro's regime, and stripped of all that we had worked so hard for in the homeland, my mom, my dad, my little brother Chino, and I (at the tender age of three) were traumatized beyond belief. My

> father, formerly a suave wheeler-dealer who was always decked out in his crisp white guayabera (…) had now been relegated to working on the Ford Motor Company assembly line in Freehold, New Jersey. He would arrive every day in his denim jumpsuit drenched in sweat and completely exhausted, but he still maintained a great 'I-love-America' attitude regardless.[464]

Nely Galáni rend compte non seulement de la perte matérielle de sa famille mais aussi de la rétrogradation professionnelle de son père, qui semble déterminé à s'adapter à cette nouvelle vie américaine. La famille s'installa dans la communauté cubaine du New Jersey, aidée par des associations religieuses, sans doute toujours dans l'effort de désenclaver le sud de la Floride :

> As for my beautiful mother, (…) In Cuba she had already escaped the grip of poverty once. The only child of nine who managed to leave the rural trappings of Santa Clara for college, (…). In Freehold, her lofty dreams were put on hold as she sewed ten dresses a week for the choir ladies at the Presbyterian Church that had sponsored our trip out of Cuba, and acted as nanny for six American kids.[465]

Nely Galány nous fait ici part du parcours de sa mère, issue d'un milieu rural très modeste, le départ de Cuba six ans après le triomphe de la révolution fut un grand traumatisme. Beaucoup de femmes cubaines deviendront couturières, une fois arrivées aux Etats-Unis. Quant à Nely, elle deviendra comme beaucoup d'autres enfants immigrés lors de ces premières années d'adaptation – l'interprète entre deux sphères culturelles, deux langues :

> As for me, I learned English in record time from americanos at the church, and was quickly thrust into the role as superdeluxe translator for the entire family, as well as for our handful of Latino neighbors. We moved from Freehold to Teaneck, New Jersey, a few years later when my dad got a job as a salesman at Goya Foods, a Puerto Rican food company. My father loved his new country (…).[466]

Ce témoignage illustre parfaitement la trajectoire de milliers d'autres familles cubaines aux Etats-Unis dans les années 1960, un certain degré de solidarité entre familles parlant l'espagnol et partageant une proximité culturelle, ici portoricaine, entre-aide qui peut parfois donner lieu à des opportunités professionnelles, comme ce fut le cas pour le père de Nely Galány. Nous voyons également la gratitude de cette famille d'exilés envers son pays d'accueil, qui en 1966 vote *The Cuban Adjustment Act* (CAA), donnant un visa de résidence

[464] Nely Galáni, *Avon Selling. Portable Island: Cubans at Home in the World,* Ed. Ruth Behar, Lucía Suárez, 2004. pp.59-60
[465] Idem
[466] Idem

permanente à tout Cubain ayant vécu au moins un an aux Etats-Unis. Au milieu des années 1970, le nombre d'exilés cubains s'élève à plus de 300 000.[467] La majorité d'entre eux sont arrivés via les vols de la liberté ou *The Freedom Flights*, avec leurs cinq vols journaliers entre La Havane et Miami. En 1965, un nouveau pic est atteint, avec 100 000 exilés qui quittent La Havane pour Miami. Ils s'installent pour la plupart dans le quartier de *Riverside* que l'on baptisa par la suite *Little Havana*. Nous l'avons vu, cette arrivée massive concurrence la main-d'œuvre afro-américaine sur le marché du travail et représente un défi pour le système scolaire local qui doit enseigner à des enfants hispanophones. Plusieurs étapes migratoires se profilent au sein de cette première grande vague cubaine, avec des déclenchements et compositions démographiques distincts.

Ainsi, toujours dans un effort de désengorger la région du sud de la Floride, le gouvernement aura en 1978 déplacé 469 435 Cubains en dehors de Miami. Cependant, en parallèle à ce mouvement, très discrètement, de nombreuses familles cubaines redescendent vers Miami par leurs propres moyens. Ce retour migratoire s'accélère les années passant, ce qui signifiera qu'en 1979, 80% des exilés cubains aux Etats-Unis seront à Miami, faisant de cette dernière, la deuxième ville cubaine la plus importante, avec la plus grande concentration aux Etats-Unis d'une minorité née à l'étranger.[468] Ainsi, juste avant une autre vague massive de Cubains, une communauté d'exilés s'était formée à Miami, devenant un aimant irrésistible pour les prochains arrivants. Ils se retrouvent dans un curieux jeu d'équilibre, toujours sur le fil, à savoir résister à l'hégémonie culturelle Yankee tout en ressentant une profonde gratitude envers cette grande nation adoptive. Les Etats-Unis qui, en effet, par les temps passés, ont à plusieurs reprises retourné leur veste, avec le soutien à peine déguisé de dictateurs peu recommandables, l'amendement Platt, le fiasco de la Baie des Cochons. Ainsi, afin de se soustraire à la dure et triste réalité de l'exil, les premiers réfugiés vont s'efforcer de recréer, autant que faire se peut, leur Havane perdue. Cette réaction est bien sûr accentuée par l'interdiction totale pendant les années 1960 et 1970 pour les Cubains de retourner sur l'île. Ces centaines de milliers d'exilés sont les victimes de ce qui est devenu avec le temps un terme conglomérat aux allures de Frankenstein : *eltriunfodelarevolución*.[469] De l'autre côté du détroit, les révolutionnaires et beaucoup de Cubains considèrent les exilés comme des traîtres,

[467] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, *The Legacy of Exile: Cubans in the U.S*. The New Immigrant Series, Allyn and Bacon, 2003

[468] Sergio Diaz-Briquets, Lisandro Pérez, *Cuba: The Demography of the Revolution*, Population Bulletin 36 (April 1981): 2-41.

[469] David Rieff, *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*, Simon and Schuster, 1993, p.14

des *gusanos*, qu'il faut oublier. Pendant plusieurs années, le flot d'exilés continue sans jamais s'arrêter, influencé par les décisions soudaines de Castro et du gouvernement américain, qui ouvrent ou ferment les vannes, suivant la '*revolving-door policy*'. Une fois arrivés à Miami, ils se retrouvent souvent séparés de plusieurs membres de leur famille n'ayant pas pu ou voulu quitter Cuba. Ils étaient brutalement séparés de parents pouvant tomber malades ou disparaître, incapables de se rendre à des mariages, des baptêmes… Le gel diplomatique entre les deux nations allait vers un certain réchauffement, certes de courte durée, mais qui allait marquer plusieurs générations de part et d'autre du détroit. Cette arrivée massive d'autres Cubains, d'un autre Cuba, les forçait soudainement à se confronter à leur propre identité collective, qui étaient donc les 'vrais' Cubains, ceux d'ici, ou ceux de là-bas, ceux arrivés juste après la révolution, ou ceux arrivés les décennies suivantes ? Il en allait de même pour la ville de Miami, plusieurs communautés locales se sentirent déboussolées et eurent besoin d'un certain temps pour se familiariser avec tant de nouveaux visages.

5.2 Miami : mosaïque d'ethnicités ou microcosme de créolisation ?

En effet, se développait à Miami un mouvement contestataire directement lié à Mariel, poussé par les natifs blancs, qui concentraient leurs efforts sur la question de maintenir l'hégémonie de la langue anglaise lors des élections locales en 1980. La communauté cubaine n'avait pas encore d'entrée sur la scène politique de Miami et le référendum anti-bilingue fut voté haut la main. Ce refus d'une société bilingue était le reflet d'un rejet général, incarné par la presse et de nombreux stéréotypes concernant les Marielitos, mais pas seulement. On se souvient du remake d'un film des années 1930, *Scarface* sur la carrière du gangster Al Capone, cette fois-ci le malfrat n'est rien d'autre qu'un Marielito à la tête de la mafia de la drogue à Miami. Ces représentations négatives ont donné lieu à la création de FACE, *Facts about Cuban Exiles*, une organisation qui avait pour objectif de contrecarrer tout article ou stéréotype anti-cubain en promouvant les aspects positifs de la communauté. Une autre association fit son apparition, la CANF, *Cuban-American National Foundation*, dont le rôle était de former et de présenter des candidats aux élections communales. Beaucoup parlent d'un grand changement, en effet, Miami était une ville majoritairement peuplée de retraités et de vétérans, où la haute saison touristique était hivernale, le moteur de ce changement était incarné par ces femmes et hommes cubains qui avaient choisi la liberté au sacrifice de leur île,

ils ont reconstruit une vie sur le continent, parsemée d'obstacles et d'incertitude. Les dernières décennies du XX^{ème} siècle auront vu la transformation et création d'une Miami dynamique et multiple. En cinq années, les maires de Miami, de Hialeah et de West Miami étaient tous nés à Cuba, accompagnés de dix élus, également cubains d'origine cubaine au congrès de Floride, pouvant ainsi donner voix aux bâtisseurs de l'avenir de la métropole.[470] Suite à l'exode de Mariel, que certains ressentent comme une invasion du tiers-monde, des tensions raciales surviennent dans Miami qui peine toujours à décloisonner ses quartiers pauvres.

5.2.1 Les Afros-Américains de Miami

Comme dans les autres États sudistes, le Congrès de la Floride restera longtemps dominé par le parti démocrate, position revancharde contre les républicains radicaux qui ont aboli l'esclavage. Ce dernier instaurera un régime de ségrégation raciale : les Afro-Américains sont privés de leur citoyenneté et séparés des Blancs dans de nombreux lieux publics. Les lynchages et les violences racistes dirigées contre les Afro-Américains se multiplièrent après la Première Guerre mondiale. En outre, au tournant du siècle, le Charançon du coton dévaste des hectares de plantations de coton. Pour échapper aux persécutions et aux discriminations, près de 40 000 Afro-Américains quittent la Floride pour s'installer dans les villes du nord-est des États-Unis. Cette « Grande Migration » des années 1910-1940 qui concerne tous les États du Sud a également des causes économiques, car beaucoup de Noirs espèrent obtenir des emplois mieux payés dans les nouvelles usines industrielles du nord. Ainsi, le boom ferroviaire et foncier des années 1920 qui résulta de l'afflux d'investissements extérieurs ne fut bénéfique que pour certaines communautés. Cet élan brisé par les ouragans de 1926, de 1928 et par l'éclatement de la bulle spéculative fit fuir ces milliers de familles afro-américaines.[471]

[470] *City on the Edge*, p.39
[471] Michael V. Gannon, *The New History of Florida*, University Press of Florida, 1996

Les deux décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale furent d'ailleurs marquées par la lutte pour l'égalité des Afro-Américains dans le Sud des États-Unis.[472] La population noire de Miami était unique, car elle englobait des migrants venus de Géorgie et des Carolines, ainsi qu'un nombre important de Bahamiens, venus chercher du travail dans les fermes agricoles et dans les nombreux projets de construction de voies ferrées et de complexes hôteliers. N'ayant pas été aussi longtemps habitué à un statut d'infériorité et à une forte discrimination raciale que les Afro-Américains du *Deep South,* les Bahamiens apportèrent une certaine fraîcheur et une nouvelle confiance. Face à cette présence de plus en plus visible, la solution choisie était de limiter cette communauté à certains quartiers périphériques et de les intimider avec l'aide des forces de police et des médias locaux. Il fallut attendre le *Civil Rights Act* de 1964 et le *Voting Rights Act* de 1965 pour que fût reconnue et officiellement déclarée l'égalité des droits entre Noirs et Blancs dans le Sud des Etats-Unis.[473] Ainsi, même si Miami n'est pas considérée comme un foyer majeur de la lutte pour les droits civiques, elle n'échappe pas aux évolutions qui touchent les Afro-Américains dans les années 1950-1960.

Les premiers exilés cubains qui arrivèrent dans les années 1960, furent témoins de la ségrégation raciale, les Noirs n'avaient pas accès aux mêmes cinémas, restaurants, et plages que les blancs de Miami.[474] *Little Havana* et *Liberty City*, le plus grand quartier noir de Miami sont à trois kilomètres l'un de l'autre, mais ce sont deux mondes à part. Avant l'arrivée des exilés cubains, les Afro-Américains étaient la principale source de main d'œuvre, à la fois rejetée et nécessaire à la construction de la cité. Les premières vagues cubaines arrivèrent au cœur des mouvements des droits civiques. En 1966, Martin Luther King, Jr., prit conscience du 'triangle racial' qui prenait forme et qui allait provoquer d'énormes tensions sur le marché du travail. Il avait vu juste car cette première arrivée massive de travailleurs cubains majoritairement blancs fut un cataclysme pour la communauté noire. Il semblerait que la couleur de peau prime. Toutefois la plupart des exilés cubains devinrent rapidement patrons de leurs propres entreprises, dans des domaines aussi variés que le textile, le jardinage, le tourisme, la restauration, et le bâtiment. [475] Cette rude compétition sur la scène professionnelle poussa les natifs blancs à quitter la ville, laissant libre place à d'autres blancs, qui parlent espagnol. Ainsi, les Cubains dominèrent rapidement l'économie locale, tout en

[472] *Miami: City on the Edge*, p.77
[473] John Egerton, *Speak Now Against the Day: The Generation Before the Civil Rights Movement in the South*, New York, Alfred A. Knopf, 1994 pp.562-563
[474] Bruce Porter, Marvin Dunn, *The Miami Riot of 1980: Crossing the Bounds*. Lexington, Mass.: D.C Heath, 1984, p.193
[475] *A city on the Edge*, p.40

clamant leur retour imminent sur leur île chérie. Un exemple du déséquilibre en les différentes communautés concernant les contrats de travail dans la construction du *Metrorail* pendant les années 1970, seulement 12% de Noirs étaient employés contre 50% de Cubains. Ces grandes inégalités étaient vécues par les Afro-Américains de Miami comme une double subordination humiliante. Différents programmes dans les années 1970, tels que l'*Affirmative Action* avaient été conçus afin de rectifier des siècles d'injustice vis-à-vis des Afro-Américains, et non pas vis-à-vis de nouveaux venus blancs. Les exilés cubains restaient éloignés des problèmes raciaux des Etats-Unis, durant les années 1970, les deux communautés n'ont eu aucun conflit direct, malgré l'identité transformée de la ville sous leurs yeux. Par ailleurs, non seulement les Afro-Américains de Miami ont dû s'adapter aux différentes vagues cubaines, mais ils allaient aussi devoir faire face à l'arrivée de milliers d'Haïtiens, comme l'illustre cet article du *New York Times* :

> **MIAMI, Feb. 18—** At Miami Edison Senior High School, many black students who came from Haiti share a common lie, insisting that they really came from the Bahamas. They are trying to avoid the ridicule of some American blacks, who denounce Haitian blacks as obsequious. But the ridicule flows the other way along Northeast 54th Street, a strip of successful shops in the heart of this city's Little Haiti. There many black Haitian business owners speak condescendingly of black Americans, describing them as lacking in ambition. Increasingly, Blacks in the Miami area are divided into two worlds: the Haitian and the non-Haitian. Many political figures believe the split has weakened the black voice here as Hispanic immigrants gain ascendancy.[476]

Notons la redondance des préjugés mutuels entre ces deux communautés, qui s'opèrent à différents niveaux avec des conséquences distinctes. Les jeunes Haïtiens qui feignent d'être originaires des Bahamas afin d'échapper aux railleries des jeunes Afro-Américains, puis le mépris d'un Haïtien vis-à-vis de la position socio-économique de la communauté afro-américaine de Miami, sans oublier l'indéniable impact politique que vont avoir ces deux vagues parallèles provenant de Mariel et d'Haïti.

[476] Jeffrey Schmalz, *Miami's New Ethnic Conflict: Haitians vs. American Blacks*, Special to the New York Times. Published: February 19, 1989

5.2.2 *Little Haiti* : autre *essaim* archipélique

En effet, depuis plusieurs décennies, les Haïtiens fuyaient leur pays. Pendant les années 1960 et 1970, leur destination de prédilection était NY, qui les absorba. Il en fut autrement à Miami. Entre 1977 et 1981, environ 60 000 Haïtiens arrivèrent par bateau dans le sud de la Floride. Beaucoup d'images restent gravées dans les esprits, des embarcations surchargées de misère. Le pic d'arrivée des Haïtiens coïncida avec l'épisode de Mariel, d'où la grande confusion et les amalgames dans l'opinion publique. Toutefois, les deux communautés de réfugiés étaient bien distinctes, celle de Cuba était sponsorisée par les Cubains de Miami qui allaient les chercher, cette traversée les menait pour la plupart à de chaleureuses retrouvailles dans leur langue espagnole. Il en fut bien autrement de l'accueil réservé aux Haïtiens. Le gouvernement américain tentait de justifier ces différences en termes de réfugiés politiques et d'immigrants économiques, mais sans vraiment convaincre. Il devenait de plus en plus clair que les *Marielitos* avaient également quitté Cuba à la recherche de meilleures opportunités économiques, surtout suite à la période de *Dialogue* ; tandis que les Haïtiens, certes venaient aussi avec l'espoir d'une vie meilleure, mais ils avaient fui nombreuses persécutions. En outre, malgré un soutien de la part des leaders noirs locaux, ces derniers n'allaient pas se fondre dans la communauté afro-américaine de Miami. Par ailleurs, leur trajectoire migratoire passait parfois par un tiers pays, comme les Bahamas ou même Cuba, toutefois sans bénéficier des avantages réservés aux ressortissants cubains. Souvent en-deçà du niveau d'éducation et des compétences professionnelles des Afro-Américains et des *Marielitos*, les Haïtiens souffraient de ce statut de 'paria', entretenu par les répercussions médiatiques négatives autour de leur arrivée.[477] La presse reflétait les craintes de la nation et de Miami face à ce flot continu en provenance des Caraïbes, qui semblaient se vider de sa population. Toutefois malgré d'innombrables obstacles, les Haïtiens restèrent à Miami et créèrent leur quartier *Little Haïti*, reconnaissable à ses couleurs vives, ses magasins, et leur radio diffusant des rythmes créoles.[478]

[477] *A City on the Edge*, pp.56-58

[478] Franklin W. Knight et Colin A. Palmer, *The Modern Caribbean*, Chapel Hill: North Carolina Press, 1989. chaps. 1,4,6,7,8,12.

Sidney W. Mintz et Sally Price, *Caribbean Contours*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1985, chaps. 1,7.

Il faut imaginer la ville lors de cet été avec environ 90 000 *Marielitos* installés dans Dade County. Les émeutes du mois de mai ont dévoilé la hauteur des barrières interraciales entre les blancs natifs, la communauté cubaine et les Afro-Américains. Tout près du ghetto noir délabré, sont venus s'installer des immigrants de la même couleur, qui allaient créer leur propre communauté dans leur langue : le créole français. L'anglais, l'espagnol et désormais le créole résonnaient dans les rues de la ville devenue polyglotte. Les Haïtiens prenaient des cours d'anglais, mais aussi d'espagnol afin de trouver plus rapidement du travail.[479] Jusqu'à cette année de 1980, les Blancs de Miami prêtaient plus attention aux prévisions météorologiques locales qu'aux turbulences politiques du bassin caribéen. Les hiérarchies sociétales, intrinsèquement raciales étaient basées sur le modèle de la ville du sud profond des Etats-Unis. Mariel et les Boat People ont changé ces données figées, ils ont forcé chaque communauté à se redéfinir, et à se placer sur l'échiquier de la ville. Mis à défaut par l'*establishment* et dénoncés par les Afro-Américains, les Cubains de Miami ont contourné le statut de 'paria' en présentant une image positive dans leur discours, sur leur rôle et leur contribution pour la modernisation de la ville. Ils inspirèrent ainsi leurs voisins afro-américains à s'exprimer et se montrer davantage.

La visite de Nelson Mandela les 28 et 29 juin 1990, fut synonyme de tensions intercommunautaires entre les Cubains-Américains et les Afro-Américains, puisque ce dernier déclara : '*Anticommunism is no excuse to support racism*.', et qu'il refusa de fustiger le régime castriste malgré plusieurs rapports officiaux sur nombreuses violations des droits de l'homme commises à Cuba. En réaction aux sévères critiques lancées par les Cubains de Miami, les Afro-Américains allèrent protester dans les rues et commencèrent un boycott de la ville. Ces mouvements de révolte divisèrent la communauté noire, ainsi que la communauté haïtienne, selon le niveau de revenus des foyers.[480] En effet, malgré de nombreux défis encore à surmonter, les années 1960 et les mouvements des droits civiques, ont accéléré la création d'une classe moyenne afro-américaine qui réussit à s'extraire du ghetto. L'un de ces défis fut de faire face à trois émeutes successives au cours des années 1980, Miami étant la seule ville des Etats-Unis à connaitre ce degré de violence urbaine à cette période. Chacune d'entre elles éclatait suite à la mort d'un Afro-Américain provoquée par un agent de police. Ces révoltes étaient spontanées et sans leader précis, elles exprimaient une immense colère envers la société 'blanche'. Chaque émeute dévoilait un peu plus les profondes racines de ce mécontentement, les failles d'une société segmentée, cloisonnée comme la ville de Miami

[479] *City on the Edge*, p.59
[480] *A City on the Edge*, p.178

elle-même. Les quartiers noirs de Liberty City et Overtown sont complètement séparées du quartier noir de Coconut Grove, sans oublier Little Havana et Little Haïti, tous deux très proches géographiquement, mais des mondes à part. Il est intéressant de voir comment Walter Benjamin décrit la complexité du tissu urbain des grandes villes modernes, émaillé de myriades de communautés souvent allogènes :

> La ville n'est homogène qu'en apparence. Son nom même prend un accent différent selon les endroits où l'on se trouve. Nulle part si ce n'est dans les rêves, il n'est possible d'avoir une expérience du phénomène de la limite aussi originaire que dans les villes. Connaître celles-ci, c'est savoir où passent les lignes qui servent de démarcation ; c'est connaître ces limites comme aussi les enclaves des différents domaines. La limite traverse les rues. C'est un seuil, on entre dans un nouveau fief en faisant un pas dans le vide, comme si on avait franchi une marche qu'on ne voyait pas.[481]

Les Haïtiens ont, en effet, créé leur quartier sur le modèle cubain. Leur économie est basée sur une myriade de micro-businesses.[482] Ils ont ainsi surpassé l'économie des Afro-Américains. Confrontés à une grande hostilité, ces Noirs parlant le créole ont eu très peu d'alliés locaux, leur culture et passé commun ont formé un ciment, une énergie et envie de réussir, qui attirèrent l'attention des Afro-Américains. Une certaine alliance émergea entre ces deux communautés noires aux vastes différences culturelles, une solidarité inspirée par une couleur de peau commune. Chacune d'entre elles craignait une triple subordination – aux Américains blancs, aux Cubains blancs et aux Cubains noirs ou Haïtiens ou Afro-Américains, selon le point de vue. Dans ce jeu des miroirs, chaque groupe tente de s'identifier en tant qu'élément en position d'influencer les autres et non l'inverse. Les Haïtiens devenaient de plus en plus attractifs sur le marché du travail. De peur d'être également concurrencés au niveau culturel, les Afro-Américains prônaient une rapide assimilation. En effet, les années 1990 virent le succès du rap créole de jeunes Haïtiens, qui reflétait une certaine adaptation de cette génération. Cette adaptation traduit une plus grande pollinisation culturelle vécue par les enfants Haïtiens, scolarisées dans des écoles publiques et donc en contact avec les jeunes Afro-Américains ; tandis que la grande majorité des enfants cubains allaient dans des écoles privées et souvent catholiques, ce qui leur offrait une certaine continuité. Les jeunes Haïtiens

[481] Walter Benjamin, *Le livre des passages*- Paris – capitale du XIXème siècle, Paris, éditions du cerf, troisième édition 2002

[482] Paul S. George, *'Colored Town: Miami's Black Community 1896-1930,'* Fl Historical Quarterly 16 (April 1978), pp.432-47

étaient donc assimilés, non pas dans la culture américaine blanche mais dans la culture afro-américaine du sud des Etats-Unis. Cette pression assimilatoire tissa des liens entre les jeunes de ces deux communautés, toutefois concernant les Haïtiens, certains disent que ce fut au prix de leur rêve d'ascension sociale propre aux immigrants et de leur identité culturelle distincte.[483]

La froide réception reçue par les Haïtiens à Miami, se transforma en un comportement fragmenté selon leurs niveaux sociaux, certains dissimulèrent leurs origines migratoires, d'autres à la peau plus claire se firent passer pour Latinos, voire des natifs blancs. Ces Haïtiens invisibles vivaient loin de *Little Haiti* et le rejet de leurs racines haïtiennes diminuait les chances de toute une communauté d'être plus acceptée et valorisée aux yeux de la société 'd'accueil'. Ces comportements reflètent la réalité sociale de l'île, en effet, Haïti, certains diront que c'est une société de castes.[484] Ainsi, la grande majorité d'Haïtiens à Miami, tout comme de nombreux Afro-Américains vivent dans une sorte d'enclave sous-développée, tel le reflet d'une des îles de la Caraïbe. Les disparités avec les Cubains blancs de Miami sont frappantes – en 1989, le revenu moyen d'un foyer cubain était égal à celui d'une famille blanche américaine. Ainsi, le contraste avec la communauté noire de Miami était saisissant, la présence cubaine était doublement offensante pour beaucoup. Leur culture latine et leur langue espagnole étaient des 'désagréments' à la fois pour les Blancs et les Noirs. L'élite blanche de la ville se plaignait souvent du manque de civisme des premiers exilés cubains, obnubilés par leur espoir de retour imminent. Ce décalage est marqué dans plusieurs domaines dans les années 1980 et 1990, un avocat noir de Miami témoigne ainsi – la ville est la seule où la communauté afro-américaine n'a pas sa propre radio, ni chaîne de télévision, pas un vendeur de voitures, d'assurances, rien ![485] En outre, durant cette période beaucoup de natifs blancs quittèrent la ville, ne la reconnaissant plus. Sur ce point, Joan Didion remarque dans son ouvrage *Miami*, qu'en 1987 les natifs blancs de l'*establishment* avaient encore l'impression d'être en pleine possession de Miami, une réelle illusion.[486]

Cette illusion fut de courte durée, comme nous pouvons le voir dans ce célèbre autocollant apposé sur de nombreux pare-chocs, qui exprime le sentiment amer de défaite suite à une invasion par l'ennemi : *When the last American leaves Miami, please take the*

[483] *A City on the Edge*, pp.185-191
[484] *A City on the Edge*, p.192
[485] *A City on the Edge*, p.200
[486] Joan Didion, *Miami*, NY: Simon & Schuster, 1987, p.51

flag.[487] Quant à ceux qui choisissaient de rester, ils devaient repenser, redéfinir Miami, non plus uniquement comme une destination touristique mais aussi comme un carrefour international. Dans ce processus, le rythme de la ville s'accéléra, d'une station balnéaire à une mégalopole complexe et foisonnante. A Miami comme sur l'échelle nationale, les nouveaux arrivants se sont également redéfinis, tout en contribuant à changer et renouveler les Etats-Unis. Cette chaîne de migrations a tissé de multiples liens transnationaux entre les migrants et leurs pays d'origine, entre séparation et continuité. Cette tension est particulièrement intéressante concernant les exilés cubains, totalement exclus puis graduellement réincorporés de plusieurs manières dans la trajectoire socio-historique de l'île. Chaque vague et chaque groupe d'immigrants changent à différents degrés le paysage ethnique états-unien, notamment la minorité majeure des Hispaniques. Au 1er juillet 2015, on comptait 56.6 millions d'Hispaniques, c'est-à-dire 17.6 % de la population totale, faisant de cette minorité, la plus importante des Etats-Unis. A cette même date, plus de la moitié d'entre eux vit en Californie, en Floride et au Texas.[488] Qui sont-ils, quelles différences sont induites entre les termes Hispanique et Latino ?

5.2.3 'Guerre' d'étiquettes : *Latino* ou *Hispanique* ?

Au recensement national en 2010, un Américain sur six est Hispanique et/ou Latino, c'est-à-dire, toute personne originaire du Mexique, de Porto Rico, de Cuba, de République Dominicaine, d'Amérique centrale et de l'Amérique du sud, ou de toute autre culture espagnole. Notons que dans de nombreux articles et sondages, les termes *hispanique* et *latino* sont souvent interchangeables, cependant de nombreuses différences existent. Dans certains contextes, leur utilisation peut être lourde de conséquence. Et leur usage a beaucoup évolué afin de s'adapter aux réalités historique, géographique, et démographique. A l'origine, le terme *hispanique* qui vient du latin, dénote uniquement la relation avec l'ancienne *Hispania* – la péninsule ibérique. Le terme hispanique met en avant le dénominateur commun qui est la

[487] Alex Stepick, Guillermo Grenier, Max Castro, Marvin Dunn, *This Land is Our Land: Immigrants and Power in Miami*, University of California Press, 2003, p.11

[488] Lors du recensement national en 2010, le nombre d'immigrants en provenance de l'Amérique latine et des Caraïbes était de 21 224 millions, parmi eux 11 711 millions de Mexicains et 3 731 millions de Caribéens. La Californie détient la plus grande concentration avec 15.2 millions d'Hispaniques, dont la majorité réside à Los Angeles. Cf. "Annual Estimates of the Resident Population by Sex, Race, and Hispanic Origin for the United States, States, and Counties: 2015 Population Estimates", United States Census Bureau. 1 July 2015.

langue espagnole entre des communautés, parfois très éloignées culturellement hormis cette langue commune. Quant au terme *latino*, il concerne plus largement les personnes ou communautés originaires de l'Amérique latine.[489] Tandis que de nombreux chevauchements existent entre les deux termes – les Brésiliens, les Guyanais, les Surinamiens, entre autres, en illustrent l'absence, puisqu'ils sont latinos, mais pas hispaniques. De plus, les deux termes devaient au départ référencer uniquement une ethnicité et non une race, comme c'est souvent le cas aux Etats-Unis aujourd'hui. Ceci explique sans doute les nombreux débats, rejets ou utilisations partielles de ces termes par les groupes concernés. On peut également résumer les grandes distinctions entre les deux termes de la façon suivante : *hispanique* fait référence à la langue espagnole parlée, et/ou aux aïeux venus d'un pays où l'on parle l'espagnol et *latino* correspond plus à une réalité géographique, celle de l'Amérique latine, englobant les pays d'Amériques centrale, du sud, ainsi qu'une grande partie de la Caraïbe.

De plus, le terme *hispanique*, fut adopté par l'administration Nixon dans les années 1970, dans un effort de refléter plus fidèlement les réalités sociales et économiques de ce groupe vis-à-vis de la population générale. Il fut ainsi utilisé pour la première fois lors du recensement national de 1970 pour désigner toute personne d'origine mexicaine, portoricaine, cubaine, venant d'Amérique centrale, du sud, de culture ou d'origine espagnole, sans considérer la race. Ce fut donc à partir des années 1970 que le terme *hispanique* est peu à peu apparu dans les fiches professionnelles des employeurs, les mass médias, les départements de recherche universitaire et le monde des affaires. Notons cependant, que dans le monde académique, la *Hispanic Society of America* est, en effet, dédiée aux études des arts et cultures issus d'Espagne, du Portugal, et des Amériques.[490] Toutefois, le terme unique *hispanique* ne fut pas retenu lors du recensement de 1980, car à la fois trop vague et restrictif, le terme change, en effet, de sens et d'utilisation selon les régions. Par exemple, le terme *hispanique* est plus usité dans le sud-est des Etats-Unis, tandis que le terme *latino* lui est préféré dans le sud-ouest, ainsi ce dernier sera associé à *hispanique* lors du recensement de 1980. Cependant depuis l'an 2000, le Bureau du recensement a de nouveau changé la terminologie et propose désormais un grand groupe englobant "Spanish/Hispanic/Latino".

Par ailleurs, il est intéressant de noter que certains Hispaniques ou Latinos ont d'autres origines européennes – portugaise, italienne, française, allemande, ou encore des origines orientale (notamment Libanaise), africaine, et asiatique. Ainsi, les différentes générations

[489] *"American FactFinder Help: Hispanic or Latino origin"*, United States Census Bureau.
[490] Robert H. Holden, Rina Villars, *Contemporary Latin America: 1970 to the Present*. John Wiley & Sons, 2012

d'immigrants venues directement de la péninsule ibérique, représentent une toute petite minorité au sein des Hispaniques aux Etats-Unis. De plus, la plupart des Hispaniques et des Latinos parlent l'espagnol couramment, mais pas tous ; tout comme la plupart des Américains hispanophones sont Hispaniques ou Latinos, mais pas tous (Philippins). Ajoutons également que les Hispaniques ou Latinos de troisième génération ne parlent souvent plus l'espagnol couramment, voire pas du tout, et certains Américains qui parlent couramment l'espagnol, ne s'identifient pas collectivement comme un groupe ethnique. Toujours dans cette logique de complexité et réalité de variabilité qui défient toute catégorisation et étiquette, notons que tous les Hispaniques et Latino-Américains ne possèdent pas de noms hispanisants, même si la plupart des noms propres hispanisants appartiennent à des Hispaniques ou Latinos. L'actrice américaine d'origine mexicaine Salma Hayek illustre bien cette complexe réalité, tandis que les Philippins-Américains et les habitants des îles de Guam, de Marshall, et des Mariannes du nord, ont souvent des noms hispanisants, sans être pour autant de culture ou d'origine ethnique hispanique ou latino. Il en va de même pour de nombreux Américains d'origine cajun et créoles de Louisiane qui ont des noms hispanisants, reflétant ainsi les mariages interculturels, mais qui s'identifient souvent plus à leur héritage culturel français.

Par ailleurs, lors d'une récente étude, la majorité des Américains hispanophones d'origine hispanique ou latino, ne choisirent ni l'un ni l'autre de ces termes pour décrire leur identité. Et de grandes différences émergent entre les attitudes et préférences des anciennes et plus jeunes générations. Ces dernières s'identifient de plus en plus avec le pays d'origine de leur famille, tandis que les plus âgés ont tendance à se considérer comme des Blancs.[491] Quant au choix entre *hispanique* ou *latino*, les plus jeunes semblent moins concernés et préfèrent souvent le terme Américain.[492] Toutefois, si forcés de choisir entre *hispanique* ou *latino*, la majorité préfère le terme *hispanique*.[493] Nous l'avons vu, ce terme est plus usité dans les états de Floride et du Texas, la région du sud-est américain et concernerait donc plus les Américains venus d'Amérique du sud, comme les Argentins, Péruviens et Colombiens, mais aussi les Cubains. Le terme *hispanique* réfèrerait ainsi plus à la collectivité de l'Amérique dite *hispanique*, c'est-à-dire toutes les anciennes colonies de l'empire espagnol qui parlent encore

[491] Carlos Dejud, *The Relationship Among Ethnic Identity, Psychological Well-being, Academic Achievement, and Intergroup Competence of School-age Hispanic/Latino Youth*. ProQuest. 2007, p. 21.
[492] Humes, Karen R.; Jones, Nicholas A.; Ramirez, Roberto R., "Overview of Race and Hispanic Origin: 2010", U.S. Census Bureau
[493] Selon un sondage effectué par The Pew Hispanic Center : "only 24% of "Hispanic" adults said they most often identified themselves as Hispanic or Latino. About half said they identified themselves most frequently by their family's national origin — e.g., Mexican, Cuban, Salvadoran, etc. An additional 21% said they called themselves American most often, a figure that climbed to 40% among those born in the U.S."

l'espagnol, ce qui inclut un pays de l'Amérique du nord – le Mexique et exclut un pays d'Amérique central anglophone – le Belize. Le terme *hispanique* est également souvent utilisé concernant plusieurs îles caribéennes, comme Porto Rico, la République dominicaine et bien sûr Cuba, qui pourtant possèdent chacune des éléments espagnols et latinos. Mais alors qu'implique vraiment le terme le *latino* ?

Le terme *latino,* ellipse de latino-américain, est spécifiquement utilisé pour désigner des personnes vivant aux Etats-Unis qui sont d'origine ou d'une nationalité latino-américaine, c'est-à-dire quasiment la même sphère géographique que celle induite dans le terme *hispanique*, d'où les nombreuses confusions inhérentes à cet enchevêtrement à la fois terminologique et géographique. Le terme 'Amérique latine' est pour la première fois utilisé par les Français, en référence à ces pays dont les langues sont de racine latine.[494] Ainsi, la grande majorité des Latinos parle l'espagnol, mais les Brésiliens parlent le portugais, les Guyanais parlent le français, tandis que de nombreux Péruviens ou Equatoriens parlent des langues amérindiennes, comme le Quechua. Le terme englobe ainsi tous les immigrants et leurs descendants venant des pays et des communautés hispanophones, lusophone, francophones, italophones des Amériques du nord, centrale, du sud, et de la Caraïbe (hispanophone uniquement). Il est principalement utilisé à l'ouest du Mississippi, où il a peu à peu remplacé les termes de *Chicano* ou Mexicain-Américain, surtout en Californie. Nous voyons ainsi que ce terme, à l'aune de son 'compère' *hispanique*, mérite bien le surnom de terme à *tiroirs* puisqu'il inclut Noirs, Blancs, mais aussi Métis qui constituent les peuples d'Amérique centrale, d'Amérique du sud et de la Caraïbe hispanophone. Notons à ce propos que 70% des Mexicains sont métis, tandis que l'Argentine détient le plus bas pourcentage de personnes multiraciales. En outre, puisque les termes *mestizo* et *mulatto* sont emprunts d'une histoire souvent sombre (viols d'esclaves africaines ou de femmes indigènes), et associés à un complexe d'infériorité par rapport aux Blancs, l'administration Nixon a supprimé ces catégories, remplacées par le terme plus générique *Hispanique*.

Cependant, dans les années 1990, les deux termes *hispanique* et *latino* furent remis en question suite à différents débats houleux concernant la confusion entre ethnicité et race. Malgré certaines clarifications faites par le Bureau du recensement, les termes restent utilisés par le gouvernement, les forces de police et les médias pour désigner la race, nous avons tous entendu dans plusieurs séries ou films américains, cette phrase : *"One of the suspects was a*

[494] Napoléon III avait d'ailleurs utilisé ce terme pour justifier l'occupation française de certains territoires américains afin de préserver et maintenir la présence des cultures latines face à la culture anglo-saxonne, de plus en plus conquérante.

caucasian, while the other was a Hispanic." Ainsi, les différentes ethnicités ne sont pas fidèlement identifiées par les termes *hispanique* ou *latino*, qui ne reflètent pas la grande diversité des traditions religieuses, culinaires, musicales ; certains dénoncent le fait que ces termes dits 'parapluie' en anglais, accentuent plus une appartenance à une race plutôt qu'à une ethnicité ou nationalité particulière. Ces étiquettes cherchent 'en vain' à fixer et catégoriser des groupes humains, sans cesse en redéfinition. Certains parlent d'une forme d'uniformisation, de dilution de leurs spécificités, on peut citer l'exemple de l'expression *Hispanic food*, souvent utilisée pour signifier la cuisine mexicaine, mais pas uniquement, passant outre les nombreuses autres cuisines latino et caribéennes, présentes aux Etats-Unis.

Ces ethnonymes illustrent une 'guerre' de représentation et d'identification qui soulève plusieurs interrogations : qui choisit ? quel terme ? Et qui peut prétendre y appartenir ou au contraire s'en extraire ? Par exemple, l'adoption du terme *latino* dans les médias a provoqué plusieurs controverses et désaccords, surtout dans le contexte états-unien, et dans une moindre mesure au Mexique, ainsi que dans d'autres pays hispanophones. Le considérant trop arbitraire et générique, beaucoup de chercheurs, journalistes et organisations latino-américaines ont critiqué son usage dans les mass médias, le déclarant optionnel et seulement nécessaire dans les contextes où un tel terme sert à décrire certaines pratiques culturelles ou idéologies politiques. A l'origine, ces termes étaient des étiquettes 'volontaires' utilisées pour tenter de clarifier certaines classifications, mais leur appropriation et souvent déviation par les médias, ont propagé de faux stéréotypes. En effet, la propagation rapide du terme *latino* dans les années 1990, suite aux nombreux articles l'utilisant dans le *Los Angeles Times*, ainsi que dans d'autres publications californiennes, en est un bon exemple. Décrivant l'élan démographique de ce groupe ethnique, le *L.A Times* a réussi à fixer ce terme dans les esprits et dans d'autres périodiques, survolant toutes les distinctions sus présentées. N'oublions pas que la majorité des Américains d'origine latino ou hispanique, surtout ceux appartenant aux classes moyennes, ont tendance à rejeter les termes *latino et hispanique*, dont le dérivé le plus fréquent *spics*, est une insulte les amalgamant aux travailleurs illégaux, aux *wetbacks*, terme faisant référence à la traversée quasi forcée du *Río Grande*.

Ainsi, se pose la question de savoir où se situent les Cubains-Américains dans ce large spectre latino et/ou hispanique. Beaucoup d'Américains considèrent qu'ils ne correspondent pas aux trajectoires et stéréotypes associés à ce groupe. Dans l'opinion, les Cubains sont souvent plus conservateurs que les autres Hispaniques, et sont moins à même de partager des

idées avancées par les mouvements populaires des droits civiques.[495] Les Cubains-Américains sont souvent décrits comme des combattants fossilisés de la Guerre froide, obsédés par la politique étrangère américaine, les distinguant de la majorité d'autres Hispaniques. De plus, certains Américains admirent Cuba et ses 'vrais' Cubains, restés sur l'île face à l'adversité, et par la même perspective dénigrent les Cubains-Américains et l'insularité de 'leur' Miami. Si beaucoup d'Américains voient la spécificité des Cubains aux Etats-Unis, le gouvernement américain les a lui-aussi considérés comme à part, tout au moins ceux arrivés juste après 1959. On se souvient du statut de réfugié, les différentes mesures et programmes sociaux et économiques. Cependant, une similarité les rapproche des autres communautés, le phénomène de regroupement, ils se sont majoritairement installés dans une région, le comté de Miami-Dade. Bien sûr, tous les Cubains-Américains ne vivent pas en Floride, d'autres communautés comme celles de New York City, notamment aux abords de Manhattan (West New York, Union City, Paterson, et Jersey City) demeurent importantes, sans oublier celles de Los Angeles et de Chicago. De nombreux chercheurs et spécialistes s'accordent à reconnaître la difficulté à catégoriser les myriades de contradictions, variations et évolutions de la communauté cubaine-américaine. Ces analystes, comme Guillermo Grenier, Lisandro Pérez, Alex Stepick et Max Castro, se trouvent ainsi souvent en porte-à-faux par rapport à leur communauté, parfois trop conservatrice, voire intolérante. De plus, certains installés à Miami sont au cœur de leur sujet d'étude, cette interaction au quotidien est à la fois source d'abondantes données, mais aussi d'une certaine saturation et manque de distance, chère à des études exhaustives et objectives. Ils sont confrontés à moult protagonistes dont la vie a été télescopée par l'histoire de leur communauté, par l'héritage de l'exil ; et dont le vote reflète des tendances significatives.[496]

[495] Guillermo J. Grenier, Lisandro Pérez, The Legacy of Exile: Cubans in the United States, University of Miami, 2003, p.112

[496] En outre, même si les Asiatiques sont désormais plus nombreux à immigrer aux E-U que les Hispaniques, ils devraient représenter un tiers de la population des E-U d'ici 2050. La part des Hispaniques et/ou Latinos dans la population américaine en 2010 se découpe comme suit : 63% originaires du Mexique, 9,2% de Porto Rico, 3,5% de Cuba, 3,3% d'El Salvador, 2,1 % du Guatemala, 1,8 % de Colombie. Il y avait 2,3 millions d'entreprises possédées par des Hispaniques en 2007, générant 350,7 milliards de dollars de chiffre d'affaires, cependant un Hispanique sur quatre, vit sous le seuil de pauvreté. Leur âge médian en 2012 est de 27 ans contre 37 ans dans la population totale. Les dix plus grandes agglomérations hispaniques sont : New York avec 2,3 millions, Los Angeles,1,8 millions ; Houston, 900 000 ; San Antonio, 800 000 ; Chicago, Phoenix, Dallas, El Paso, San Diego et San Jose. Cf. "Annual Estimates of the Resident Population by Sex, Race, and Hispanic Origin for the United States, States, and Counties: 2015 Population Estimates". United States Census Bureau. 1 July 2015.

5.2.4 *Little Havana* : enclave à succès économique et politique

Le développement d'une économie, dite 'ethnique' devint rapidement une réalité avec les Cubains de Miami. Trois facteurs participèrent à cette économie : un marché stable basé sur des produits et services répondant à des besoins culturels, un accès privilégié à une large communauté de travailleurs bon marché, et enfin du capital. Bien sûr, l'arrivée massive de professionnels, de cols-blancs cubains attira l'attention d'entreprises latino-américaines, intéressées de collaborer avec des travailleurs qualifiés et hispanophones. La langue espagnole fut paradoxalement, dans bien des situations, à la fois tremplin et frein. Véritables socles au sein de leur communauté, l'espagnol et leur culture cubaine, ont été les précieux terreaux de nombreux réseaux de solidarité, exacerbés par l'exil, qui, les premières années, estompaient les diverses classes et visions sociales. Une communauté renforcée, resserrée par l'exclusion de leur état-nation, par l'isolation malgré la multitude. Les limites géographiques de l'enclave cubaine à Miami ne sont pas clairement démarquées, puisque leurs entreprises, restaurants, hôtels, laveries, banques etc. sont situés dans toute l'agglomération métropolitaine. Par contre, les classes sociales et niveaux de vie sont plus clairement définis. Ainsi, graduellement le succès économique des Cubains de Miami émergeait comme une source de grande fierté, véritable ciment d'une communauté déjà soudée. Ce succès fulgurant était d'autant plus marquant, car contemporain à la chute vertigineuse et continue de l'économie insulaire.

Cette réussite exemplaire allait inspirer certaines attitudes, une intolérance politique de plus en plus appuyée, plusieurs parleront de Miami, comme une ville en noir ou blanc. Plus la communauté accumulait du capital, plus elle gagnait du terrain en termes d'influence, de visibilité. Les premiers déracinés furent les jeunes pousses de cet envol économique. Dans cet élan, ils s'identifiaient de plus en plus tels les bâtisseurs d'une nouvelle capitale – la capitale de l'autre Cuba, celui de l'exil. L'hégémonie de leur conservatisme apparut en parallèle de la formation de leur enclave économique et trouva un certain auditoire, en vue des déceptions et échec des idées progressistes des années 1960. Cependant, leur vision monolithique de la situation géopolitique cubano-américaine, ne sied pas au reste des Miamians, dont le malaise sera exprimé dans plusieurs articles au vitriol du *Miami Herald* qui dénoncera l'extrémisme

cubain. Ce sentiment est parfois partagé par certains Cubains-Américains, fatigués du discours qui consiste à départager coûte que coûte, les bons-vrais, des mauvais-faux Cubains.

Pour beaucoup d'intellectuels et d'hommes politiques de gauche latino-américains et d'intellectuels progressistes américains, Fidel Castro symbolisait la lutte anti-impérialiste, sa défiance face au géant du nord lui valut leur profonde admiration. Quel affront à l'idéologie castriste de voir cette communauté d'exilés devenir l'une des plus rapidement riches des Etats-Unis – sanctuaire capitalistique du globe. Ce ne sera, cependant, pas sans compter quelques ombres au tableau de leur évolution au sein de la société états-unienne, qui expliquent le décalage entre leur succès économique fulgurant et leur accès plus graduel à la scène politique. En effet, ils seront soudainement confrontés à une forte hostilité de la part des natifs blancs de Miami lors de l'épisode Mariel, les Cubains de Miami n'avaient pas anticipé ce rejet. Il leur fallut quelque temps afin de manifester une réponse en adéquation avec leur position idéologique et de se lancer dans la course aux élections locales. Certains Cubains-Américains parleront du *Great Cuban Miracle*, en effet, ils fondèrent un puissant lobby, se naturalisèrent en masse afin de se rendre dans les bureaux de vote et d'élire leurs nouveaux représentants.

Dans son ouvrage *Who Governs?* publié en 1961**,** Robert A. Dahl propose une nouvelle perspective sur le pouvoir politique des communautés ethniques urbaines. Les immigrants s'intègrent dans la culture américaine à travers leur participation politique puis leur engagement à des postes décisionnels des institutions locales. Ces nouvelles responsabilités civiques créent de la fierté au sein de la communauté et offrent une précieuse visibilité. En l'espace d'une génération, plusieurs vagues migratoires successives ont transformé Miami – du déclin d'une ville touristique pour seniors à l'avènement de la capitale septentrionale de l'Amérique latine. Nous l'avons vu le commencement de ce processus date du premier janvier 1959, jour du triomphe de la révolution castriste sur l'île de Cuba à quelques 130 km des côtes américaines. Les mesures extraordinaires mises en place pour accueillir ces réfugiés politiques fuyant un régime communiste ont permis aux premiers exilés cubains de, non seulement réussir économiquement en un temps record, mais ce succès va engendrer de grandes tensions entre les différentes communautés préexistante à leur arrivée. Parmi elles, les Afro-Américains accusent ces nouveaux arrivants de récolter les fruits de leur longue et difficile lutte pour les droits civiques. Tandis que la classe ouvrière blanche se mettait à quitter la ville ou initiait des mouvements tels que le *English-only*. En effet, certains hommes d'affaires de l'élite blanche de Miami exprimaient leur frustration et leur confusion

face à ces nombreux Cubains, ainsi que d'autres Latinos qui perçaient dans le monde des affaires sans vraiment maîtriser la langue anglaise ni faire l'effort de s'intégrer au *mainstream* de l'Amérique blanche. Et en parallèle de ce succès fulgurant, les immigrants non-Cubains, tels les Haïtiens, mais aussi les Nicaraguayens, se sentaient discriminés face aux Cubains.

Ainsi, nous pouvons dire que cette première génération de Cubains et leurs enfants ont réussi plus rapidement que n'importe quelle autre communauté dans l'histoire des Etats-Unis.[497] Majoritairement et littéralement installés dans un 'coin' du territoire états-unien, les Cubains-Américains se sont épanouis à Miami – ville-frontière, à plus d'un égard, au bord du puissant courant *Gulf Stream,* qui apporte une multitude de profils migratoires sur les rivages de la péninsule. Miami, qui avait déjà une population locale aux multiples héritages migratoires, a reçu des populations blanche et noire, venant largement des îles Caraïbes, mais aussi du sud du continent, qui connaissent un grand succès ou une grande misère loin de leur point d'origine. Pour une partie de l'élite blanche américaine, la ville a été envahie d'immigrants, souvent indifférents à la culture *mainstream*, terme qui paraît anachronique dans le contexte sociétal de Miami. Ainsi, toutes ces caractéristiques rendent la ville non seulement plus dynamique et fascinante, mais elles en font également un site stratégique de recherche sur les phénomènes de pollinisations interculturelles et inter-linguistiques. La ville est devenue le lieu, la place de grands rendez-vous internationaux symboliques, comme en novembre 1987, avec la visite du Pape Jean-Paul II qui tient une messe réunissant quelque 150 000 personnes dans le parc Tamiami. Sans oublier la reine d'Angleterre Élisabeth II et trois présidents américains qui visitent la ville pendant les années 1980-1990. Nous l'avons vu Nelson Mandela en visite en 1989, rend hommage aux positions anti-apartheid de Fidel Castro et provoque des tensions entre les communautés cubaine et afro-américaine. Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, la Floride était l'état le moins peuplé du sud des Etats-Unis. Aujourd'hui, Miami reste la troisième ville d'immigration des États-Unis derrière New York et Los Angeles. Tous ces mouvements et croisements ont ainsi dessiné les 'contours' toujours changeants de cette mégapole aux mille visages.

[497] *This Land is Our Land,* p.8

5.2.5 Miami créolisée : capitale des Caraïbes, des Amériques ?

Fondée à la fin du XIX^{ème} siècle, le Grand Miami est une agglomération plus récente que d'autres zones urbaines des Etats-Unis et sa nature polyglotte résonne de son histoire unique. Cette cité à l'extrême périphérie du territoire états-unien est ainsi devenue un centre incontournable de la cartographie identitaire et culturelle du pays. Nous l'avons vu, Miami fut choisi par des millions de migrants caribéens, de par sa proximité géographique, au cœur des réseaux de transports aérien et maritime avec les Caraïbes, qui en firent le point d'entrée principale aux Etats-Unis pour cette région du monde. Ces migrants sont attirés par le phénomène de précédence, ils suivent les tracés d'aïeux ou d'amis venus avant eux. Bien sûr, les liens historiques entre les nations de départ et d'arrivée sont essentiels dans ces trajectoires migratoires. N'oublions pas qu'aucune autre région dans le monde n'a connu autant d'influence économique et politique américaine que la Caraïbe. Les occupations militaires américaines ont été une réalité quasi chronique concernant les îles de Puerto Rico, Cuba, la République Dominicaine, et Grenade, sans oublier les nations continentales, comme le Mexique, Panama, et le Nicaragua. Les conséquences de ces relations historiques sont visibles dans leurs habitudes consommatrices, illustrées par la bourgeoisie havanaise avant 1959. Les Cubains, les Nicaraguayens, les Haïtiens et les Dominicains sont venus directement aux Etats-Unis, car ils avaient été préalablement familiarisés avec la culture américaine et son sens des affaires. Du point de vue de ces migrants caribéens, l'Amérique ne rimait pas avec l'Arkansas ou le Nord Dakota, mais avec NYC et Miami.[498]

Une fois que la bourgeoisie havanaise eut reconstruit un semblant de son glorieux passé à Miami, la ville devint la destination incontournable pour tous les courants migratoires successifs qui fuyaient l'instabilité politique insulaire. Cette reconstitution obstinée des premiers exilés donna lieu à certaines inepties ou simples échos d'un passé sans cesse ressassé. David Rieff dans son ouvrage *Going to Miami* insiste sur cette dimension particulière de Miami: '*At the edge of Coral Gables, I noticed a sign advertising, 'The Caballero Funeral Home, Founded in 1858.' Miami, of course did not exist in 1858 and I*

[498] *A City on the Edge*, p.207

realized with a start that the owners meant founded in Havana in 1858.' [499] C'est comme si les Cubains de Miami, suite à la fragmentation de l'exil, tentaient de rassembler chaque parcelle, de recomposer le puzzle de La Havane pré-castriste. Gustavo Pérez Firmat dans son mémoire *Next Year in Cuba* décrit également ce phénomène exacerbé chez les premiers exilés cubains, qui souhaitaient à tout prix reconstituer tout un pan de leur île, de leur Havane :

> During the 1960s and 1970s *Calle Ocho*, or Eighth Street, was a busy, bustling one-way thoroughfare lined with restaurants, supermarkets, gas stations, bakeries, florists, fruit stands, barbershops, car dealerships, furniture showrooms, appliance stores, *botánicas* (…), funeral parlors, and schools. (…) And individual who lived there could be delivered by a Cuban obstetrician, buried by a Cuban undertaker, and in between birth and death lead a perfectly satisfactory life without needing extramural contacts. Little Havana was a golden cage, an artificial paradise, the neighborhood of dreams.[500]

En l'espace de quelques années, les premières vagues de réfugiés cubains établirent une véritable enclave culturelle au cœur de Miami. Au départ, l'idée était de se soutenir les uns les autres, de ne pas trop s'éloigner de l'île dans l'espoir d'un revirement de situation, puis graduellement l'omniprésence de la grande absente s'est concrétisée dans cette obsession de maintenir un semblant de vie cubaine en dehors de l'île. Gustavo Pérez Firmat ironise sur l'influence importante des premiers réfugiés cubains :

> As the sixties advanced into the seventies, Cubans began to take possession of the city, to make it our own in small but crucial ways. Like Adam in paradise, we named. In some cases American place names were hispanicized. (…) In other instances Cuban names were imported, (…) and the corner where they played dominoes became *el parque del dominó*, Domino Park. (…) The fact that the streets in Coral Gables already had Spanish names (…) offered a kind of confirmation that Miami had been destined all along to become a Hispanic city.[501]

Le passé comme l'avenir de la ville de Miami, s'est écrit et semble vouloir continuer à s'écrire en espagnol. Il mentionne également le nom de *Domino Park* qui est devenu un emblème du quartier cubain. Il reste aujourd'hui un lieu de rendez-vous, un îlot privilégié pour une majorité d'anciens attachés à ce loisir traditionnel :

---

[499] David Rieff, *Going to Miami: Exiles, Tourists, and refugees in the New America* (Boston: Little, Brown, 1987), pp.164-5

[500] Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba: A Cubano's Coming-of-Age in America*, Anchor Books, ed. Doubleday, 1995, p.67

[501] Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba: A Cubano's Coming-of-Age in America*, An Anchor Book published by Doubleday, 1995, p.74

502

Sous la plume de Gustavo Pérez Firmat, ce jeu de stratège devient lui-même métaphore de l'influence culturelle cubaine sur ce quartier de Miami :

> Dominoes is a game of conquest. Using the tiles or *fichas*, as instruments of empire, a man who is playing dominoes is a Pizarro of the tabletop. By laying down his tiles, he tries to turn the table surface into his dominion, his domain. When he is about to play his last domino, when he's about to win, he slams it forcefully on the table and crows, 'Dominé!' (…) Although historians have speculated that the name may go back to the Dominican friars, who helped popularize the game in Europe, the sobriquet is particularly apt, for dominoes is all about domination. Among Cubans, the game is played almost exclusively by men, (…).[503]

Gustavo Pérez Firmat poursuit en expliquant que le mélange des jetons avant d'entamer une nouvelle partie, se dit en espagnol *hacer agua*, qui pourrait se traduire par brouiller la surface lisse de l'eau, la rendre trouble, à l'aune de sa propre identité. Quant aux jetons qui n'ont pas été piochés, ils les appellent *monte*, un équivalent de la notion de nature à l'état pur, dans son écrin originel. Gustavo définit alors le jeu en ces termes : '*Because*

[502] *Viva Little Havana*.com
[503] *Next Year in Cuba*, p.127

dominoes transform the fluid into the fixed, because it freezes water into sculpture, it may be a metaphor for civilization itself.' [504] La géométrie du jeu, sa logique implacable apaise son 'je' instable et imprévisible. Depuis son enfance à Cuba, son adolescence à Miami, Gustavo a toujours connu ces parties de jeu familiales, rassemblant hommes, cigares et cafés cubains. Chaque fois qu'il revient en pèlerinage à Miami, il prend un immense plaisir à partager le temps d'une partie, ce plateau de jeu, ce petit bout de Cuba : *'Like the visit to La Habana Vieja restaurant, these domino games with my father and my uncle ferry me to the past. The sessions turn into séances. The shuffling of fichas calls up my gallery of old-country ghosts: Grandfathers Pérez and Firmat; Great-uncles (...) No one could tell me I don't belong.'* [505] Ces moments partagés, comme suspendus dans le temps sont volés à l'oubli, Gustavo Pérez Firmat les pose dans son mémoire, ils seront à jamais présents dans ces quelques pages, écrites certes en anglais, toutefois saupoudrées d'espagnol. Il joue d'ailleurs souvent avec ses deux langues, qui ont chacune leurs points forts et faibles pour exprimer certaines réalités propres à sa vie personnelle d'exilé cubain du début des années soixante à Miami. Il explique alors qu'en espagnol, deux verbes *être* existent, *ser* qui dénote l'existence et *estar* qui est utilisé pour dénoter la localisation : *'No matter how much geography may confine us, ser cannot be reduced to estar – a state of being cannot be reduced to a geographical place. Melding essence and residence, Miami Cubans picked up where history had dropped them off (or perhaps where we had dropped ourselves off).'* [506] Selon lui, Little Havana est devenu partie intégrante de La Havane, comme appartenant à la grande couronne havanaise. Il décrit ainsi la prégnance culturelle de Cuba, la rémanence de l'île au cœur de Little Havana :

> Since so many establishments in Little Havana had their roots across the sea, one tended to think of this neighborhood as a mirror image of its Cuban original. Cuba was everywhere – in the taste of food, in the sound of the voices, (…) The pungent smell emanating from the kitchen was vintage c*riollo*: sweet plantains frying in olive oil. At the same time, however, Little Havana was much more than a substitute city. Our neighborhoods didn't just emulate Havana, they completed it. Engendered by the coupling of memory and imagination, Little Havana was not only a copy but an alternative. Things that lacked Havana – food and freedom – Miami had in abundance.[507]

Gustavo Pérez Firmat insiste sur le fait que le quartier dans les années soixante n'était pas qu'une pâle copie de La Havane des années cinquante, ce refuge apportait réconfort et posait de nouveaux contreforts à leur identité translatée. L'exil nourrissait ce culte du mirage,

[504] Idem, p.137
[505] Idem, p.140
[506] Idem, p.87
[507] Idem, p.84

les premiers exilés post-castristes se consolaient dans l'illusion de ne pas avoir changés, contrairement à leur île qu'ils ne reconnaissaient plus : '*Cuban exiles mockingly divide the island's history into A.C. and D.C., antes del caballo and después del caballo (a caballo is a horse, and the horse, of course, is Fidel (...) The changes wrought by the aptly named Revolution have been so profound that one may well wonder whether it still makes sense to speak of Cuba as one country*.' [508] Gustavo évoque la révolution comme une profonde scission, qui a non seulement arraché des centaines de milliers de Cubains à leur île, séparant de nombreuses familles, mais a aussi divisé des 'je's cubains en 'je's multiculturels. A l'aune de sa propre identité hybride : *'The true Havana is a movable city; its foundations slide on shifting grounds. (...) In some ways Miami was closer to the heart of Havana than Havana itself. (...) Exiles live by substitution. If you can't have it in Havana, make it in Miami.'* [509] Il évoque également le poète cubain-américain Ricardo Pau-Llosa, qui résume la condition d'exil en ces termes : *'The exile knows his place, and that place is the imagination.'* Les Cubains échoués à Miami au début des années soixante, se sont nourris de leurs souvenirs, de leur nostalgie sans faille, elle-même abreuvée de leur imagination afin de compenser l'absence douloureuse de leur île, devenue à la fois si proche et si lointaine. Gustavo compare cette première vague de réfugiés cubains à l'écume de ces jours heureux sans cesse remémorés par ces doux rêveurs, à la fois chez eux et perdus dans ce Cuba de chimères :

> Like Don Quijote, every exile is an apostle of the imagination, someone who invents a world more amenable to his ambitions and dreams. It's no accident that for over twenty years the most popular eatery in Little Havana has been the Versailles restaurant, which is all cigar smoke and mirrors. Surrounded by reflections, the exile cannot always tell the genuine article from the hoax, the oasis from the mirage. Exile is a hall of mirrors, a house of spirits. [510]

Ce fameux restaurant au nom exotique de Versailles représente pour Gustavo l'épitomé de l'expérience, de la condition d'exil, de ce sentiment constant d'aliénation, de diffraction. Ce déplacement massif, collectif de centaines de milliers de Cubains, les a paradoxalement projetés à la fois vers une existence de solitude et de multitude. D'enfant cubain, il est devenu adulte cubain-américain, son 'je' a de multiples facettes et reflets, comme tout un chacun, mais son expérience de l'exil cubain post-castriste exacerbe chaque angle, chaque fragment, chaque oscillation entre ses deux points d'attache, qu'ils soient territoriaux, linguistiques, ou sentimentaux.

[508] Idem, p.85
[509] Idem, p.84
[510] Idem, p.84

[511]

Les multiples façades miroirs de ce célèbre restaurant représentent pour Gustavo une parfaite illustration de la nature illusoire et éphémère de l'exil, de la multitude des variations, des trajectoires liées à ce traumatisme collectif. Il associe ces myriades de reflets aux moult échos, rumeurs, bribes d'histoires issus de l'île, de la diaspora concernant leur passé, leur présent, et leur avenir :

> All this gossip helped us cope with exile, but it also diminished our need to move beyond it. (…) here and now collapsed into nowhere, and we lived dreaming about the island across the water. Miami is a city of mirrors and mirages. Under the relentless Florida sun the ubiquitous chrome and glass splinter into myriad reflections. Barely touching the earth, the city floats in a sea of images, a swelter of illusions. [512]

Il insiste sur ces réalités instables et subjectives, sur la fluidité de son nouvel environnement qui va laisser l'espace à de profonds changements. Il relate ainsi comment s'est graduellement forgée sa double appartenance culturelle à travers ses souvenirs d'adolescent ayant évolué dans cette société américaine, elle-même en pleine mutation pendant les années soixante, dont les contours identitaires, sociétaux, et politiques étaient fortement défiés :

> By the end of the sixties the rest of the country was in the throes of turbulent social changes, but for us the only thing that mattered was Cuba. Even the war in Vietnam was relevant only insofar as it had an impact on U.S. policy toward Fidel. Even though most exiles supported the war, we were puzzled by it: why go halfway across the world to fight communism when you can fight it on your doorstep? [513]

Notons ici l'inertie de l'enclave cubaine, qui selon Gustavo Pérez Firmat ne laissait filtrer que peu d'éléments extérieurs à l'expérience cubaine, qui primait dans les esprits et les

[511] Photos: Ada Savin, Restaurant Le Versailles, Calle Ocho, Miami, 2014
[512] Idem, p.77
[513] Idem, p.75

conversations. Il fait allusion à la proximité de Cuba, à la distance du Viêtnam, aux cruelles contradictions géopolitiques : '*We take it as a matter of course that distance is not destiny, that our ways of life transcend geography.*'[514] Le choix de ses parents de s'exiler est paradoxalement à la fois défiance et conséquence de ce déterminisme géographique. Gustavo se souvient de ses parents qui écoutaient constamment les stations de radio cubaines, dans l'espoir et l'attente du renversement de Castro : '*Reports from the island were our life's blood.*'[515] Son parcours scolaire à Miami illustre également dans un premier temps la juxtaposition, puis le phénomène d'acculturation inversée à Miami : '*When I entered ninth grade in 1963, La Salle High School in Southwest Miami already had many Cuban students, but it was still predominantly American. (...) but by the time I became a senior, La Salle had metamorphosed into 'Lah-Sah-yeh', an exile franchise of my old Havana academy, (...).*'[516] La forte concentration d'exilés cubains dans la région a créé un sentiment étrange de familiarité au cœur d'un environnement états-unien. Gustavo Pérez Firmat décrit ce quotidien imprégné d'échos cubains :

> Although many of us went by the American version of our names (…) we mostly spoke Spanish and considered ourselves unassailably Cuban. Even as we absorbed American culture, we tended to 'Cubanize' things we came in touch with. In football a tackle was *un palo* (…) Here we were, Cuban exiles in a foreign country, playing a sport like football or basketball and screaming in Cuban, being led by American cheerleaders in the same cheers we would have chanted in Havana. For the duration of our cheer, it seemed we never had left, that our lifelines had not been veered to the north. Screaming *bon-bon-chíe* in the Columbus High gym (…), we were defying distance, denying discontinuity. (…) I search my memory now and I cannot come up with one single example of feeling ostracized or discriminated against because I was Cuban. (…) At La Salle los americanos and los cubanos went their separate ways, but without friction or hostility. Each group had its customs, its coteries, its hangouts, its language.[517]

Ces premières années de l'exode post-castriste dépeintes par Gustavo Pérez Firmat donnent à voir l'influence ascendante de la communauté cubaine sur ce quartier de Miami. Ces jeunes pousses cubaines se construisaient une identité *on the hyphen*, pour reprendre le titre de l'un des ouvrages de Gustavo Pérez Firmat sur cette existence de funambule biculturel. Lui et ses camarades exilés avançaient sur le fil, entre leurs deux champs culturels, en négociant chaque parcelle de leur 'je'. Leur hybridité identitaire ne se joue qu'entre

[514] Idem, p.81
[515] Idem, p.76
[516] Idem, p.67
[517] Idem, pp.69-70

promesse et compromis. Il remarque également la distance, la séparation entre jeunes exilés cubains et jeunes locaux américains qui semblent s'ignorer mutuellement, ce qui ne durera qu'un temps :

> Years ago Miami consisted of us, the Cubans, and them, the Americans. We were an upward mobile tribe, tightly knit and ambitious. Now things are more complicated, for it's not so clear where the 'us' ends and the 'them' begins. And to muddle things further, some of us Cubans, the younger ones, were actually born in this country. No longer the Cuban tribe, we're fast becoming part of the Latino community. We're making the difficult transition from exiles to ethnics. As an exile, I'm not sure I like it. Because I already lost Havana once, I don't want to lose my city again. My trouble is that I don't see myself as Latino, but as Cuban – *cubano, cubiche, cubanazo, criollo*. To tell the truth, the Latino is a statistical fiction. (…) A Mexican is like a Cuban no more than an American is like a New Zealander or a Frenchman is like someone from Port-au-Prince.[518]

Après quelques années de juxtaposition et d'acculturation inversée, les contours de la mosaïque miamienne se sont peu à peu vus effacés par un certain degré d'assimilation, et de dilution dus au passage du temps et à l'arrivée d'autres communautés ethniques. Typique de la majorité des premiers exilés, Gustavo Pérez Firmat se considère avant tout Cubain, ou Cubain-Américain, mais pas Latino, comme l'aurait sans doute envisagé José Martí. Gustavo Pérez Firmat note également la difficile acceptation de la disparition inexorable des premières générations d'exilés, qui laisse place à de nouvelles identités et sensibilités culturelles :

> By now *Little Havana* is as much a part of urban American folklore as the French Quarter or Little Italy. (…) the Little Havana that I knew, doesn't exist anymore. (…) it is a promotional gimmick for European tourists, who are invariably disappointed with what they find. (…) Today it's a Cuban ghost town. (…) the only time *Calle Ocho* comes alive is for the annual carnival, a multicultural extravaganza for tourist consumption. The real Cuban life now goes on in suburbs like Kendall and Hialeah.[519]

Il souligne à quel point le quartier a évolué depuis les années soixante. Il déplore l'invasion commerciale de ces dernières décennies, qui selon lui l'a transformé en une sorte de musée vivant, grande ironie du sort que cette double mise en abyme de La Havane des années cinquante. Toujours est-il que, tous ces phénomènes réunis participèrent à l'émergence de l'enclave cubaine avec l'accès à une large population bilingue et qualifiées transformant la ville en une immense plaque tournante du commerce international. Désormais communément appelée *la Capitale des Caraïbes*, Miami est devenue le principal port

[518] Idem, p.88
[519] *Next Year in Cuba*, pp.89-90

d'embarquement pour des croisières touristiques, la plupart en partance pour la Caraïbe. Autre particularité de la ville, la politique y détermine l'économie et non l'inverse. Par rapport à sa taille, Miami est de loin la ville nord-américaine la plus internationale, mais Los Angeles, San Diego et San Francisco suivent une route similaire face au flot immense de l'immigration mexicaine, accompagnée d'autres nationalités fuyant les conflits en Amérique centrale. Ces arrivées massives de groupe d'étrangers ne manquent pas de réveiller des tensions ethniques et raciales.[520]

Toutefois, le chevauchement de plusieurs systèmes sociaux et sphères culturelles dans Miami engendra un certain degré d'acculturation mutuelle, de *transculturation*. Les coutumes, les institutions, la langue se diffusent au cœur de la société d'accueil, donnant naissance à une réalité alternative biculturelle loin de l'ancienne culture de l'assimilation à l'américaine. Désormais, plusieurs perspectives et discours cohabitent et s'influencent au sein de la métropole, parmi eux se trouvent la réaffirmation culturelle de l'Amérique blanche (*English-only*), la *Success Story* cubaine ou pan-latine, et enfin la multiple marginalité des Afro-Américains.[521] N'oublions pas la bataille linguistique qui se joue dans la ville, certains cadres commerciaux natifs ont dû apprendre l'espagnol ou le portugais afin de 'survivre'. Afin de fuir un chômage chronique, beaucoup d'Afro-Américains se mirent à apprendre l'espagnol. Miami est devenue la première grande expérience américaine d'une ville bilingue à notre époque contemporaine. La ville illustre parfaitement le phénomène d'acculturation inversée, de pollinisation interculturelle, ou encore de *transculturation*, terme inventé en 1940 par Fernando Ortiz concernant la culture cubaine. Cet anthropologue cubain avait observé tous les changements dus aux contacts et échanges constants entre peuples de diverses cultures d'origine. Selon lui, le phénomène d'acculturation, le fait d'acquérir de nouveaux traits culturels, n'est que le début du processus. Les cultures en contact y perdent également une partie de leur 'intégrité' culturelle. Après un certain temps, une nouvelle culture se forme, avec des traits appartenant à chacune des cultures d'origine, mais altérés. Fernando Ortiz définit le concept comme suit :

> We have selected the term transculturation to express the extremely varied phenomena that originate in Cuba through the very complex transmutations of culture that take place here, without which it is impossible to understand

[520] *City on the Edge*, p.212
[521] *City on the Edge*, p.10

> the evolution of the Cuban people (…) the true history of Cuba is the history of its very intricate transculturations.[522]

Il est donc fascinant de voir se développer multitudes de phénomènes transculturels à Miami, notamment ceux d'origine cubaine. Plusieurs festivals de musique, de cuisine cubaine, mais aussi d'autres pays hispaniques sont devenus le quotidien folklorique de Miami. Ainsi, de plus en plus de natifs blancs et noirs se lancent dans l'apprentissage de l'espagnol, tandis que les nouveaux arrivants s'efforcent de se familiariser avec l'anglais. La notion d'ethnicité reste cependant primordiale au sein de la société américaine, et à Miami, en effet, certains déplorent un degré de fragmentation jamais égalé depuis l'érosion des discours hégémoniques et monolithiques issus du *mainstream*, au demeurant toujours puissant. La réalité sociodémographique de Miami aujourd'hui s'apparente à une mosaïque d'enclaves, à la fois très proches et éloignées, dominées par les cultures de l'Amérique blanche, noire, juive, nicaraguayenne, haïtienne et bien sûr cubaine, dont les contours deviennent parfois poreux, en ce qui concerne surtout les segments plus éduqués.

N'oublions pas les villes de New York et de Los Angeles, qui ont de grandes communautés hispaniques, constamment renouvelées par une immigration continue. Toutefois, nulle part ailleurs l'influence sociale, économique et politique des nouveaux arrivants n'a été aussi importante qu'en Floride du sud. La diversité des nationalités installées à NYC empêche toute domination d'une communauté. A Miami, le regroupement dans un premier temps, de tout un segment de la population cubaine, à savoir, la bourgeoisie havanaise, a non seulement changé l'âme de la ville, mais aussi encouragé d'autres communautés, telles que les Afro-Américains et les natifs blancs, à réaffirmer leur propre identité collective. Bien sûr, d'autres villes et régions bilingues et biculturelles ont existé au cours de l'histoire des Etats-Unis. On pense aux villes de Milwaukee et de St. Louis qui étaient 'allemandes' au début du XX^{ème} siècle ; au nord du Wisconsin et du Michigan qui étaient majoritairement scandinaves ; aux habitants du bayou de la Louisiane qui parlaient le français d'Acadie ; à San Antonio, Santa Fe, et d'autres bourgades des vastes territoires pris au Mexique, qui ont longtemps gardé leur caractère espagnol.[523] Mais le passage des années et l'hégémonie grandissante de la culture de l'Amérique blanche diluèrent ces expériences biculturelles et l'assimilation rapide devint l'exemple à suivre pour réussir.

[522] Fernando Ortiz, *Cuban Counterpoint: Tobacco and Sugar*, Duke University Press, 1995 (1940), p.99
[523] *City on the Edge*, p.175

La cartographie identitaire de Miami tient de circonstances historiques particulières et de sa position géographique – son évolution semble ainsi unique. Il est intéressant de voir qu'il y a plus de Latinos à Los Angeles et à New York, pourtant ces villes n'ont jamais connu une telle transformation initiée par ces communautés. Dans ces deux mégalopoles, les immigrants semblent être conscients de leur statut marginal et ne défient pas la hiérarchie en place.[524] Nous l'avons vu, la communauté afro-américaine de Miami s'est vue doublée, non seulement par les Cubains blancs, noirs, mais aussi les Haïtiens, c'est pourquoi, elle est l'une des plus militantes aujourd'hui. Il semblerait donc que les arrivées massives de Cubains blancs, puis de Cubains de couleur, accompagnés d'Haïtiens, aient eu un impact considérable sur le statut et la représentation intérieure et extérieure de la communauté afro-américaine de Miami. Cette remise en question a été amplifiée par la visibilité grandissante de la communauté cubaine de Miami sur la scène politique locale. Certains disent que sans les premiers exilés cubains, Miami aurait été dans l'impasse, en effet, la ville en 1959 traversait une crise économique profonde. Les Cubains arrivèrent et remplirent une sorte de vide. Ainsi, en une vingtaine d'années les entreprises dirigées par des Cubains gagnèrent une position d'influence et jouèrent un rôle central dans l'économie locale. Les premiers exilés ont pu bénéficier d'une cohésion inhérente à leur situation politique commune et leur idéologie anticastriste. Par contre, il est intéressant de noter que certains voient l'arrivée quasi continue de nouveaux ressortissants par vagues successives comme une source de consolidation, tandis que d'autres y voient là une source de dilution de leur identité culturelle originelle. En effet, chaque vague migratoire reproduisit à Miami les hiérarchies sociales préexistantes à la révolution, les premiers arrivés détenaient des diplômes, des expériences professionnelles, qui certes ont dû être adaptés à la société américaine, mais ils étaient bel et bien les clés de leur succès.

Sans conteste, Miami illustre la transformation économique, sociale, démographique, culturelle, et politique contemporaine de l'espace des grandes villes qui accueillent une immigration dynamique, continue et diversifiée − une inlassable diffraction. Plateforme du tourisme international, de masse comme de luxe, elle est considérée par certains comme paradigmatique du nouvel urbanisme à l'échelle mondiale. Cette mégalopole est une véritable interface entre l'archipel Caraïbe et le continent Amérique. Elle est le théâtre d'influences croisées et d'échanges multiples d'hommes, de marchandises, de capitaux et d'informations entre ces différents pôles. Loin d'être limitée à une simple 'frontière' ou zone de contact, cette

[524] *City on the Edge*, p.16

interface à interaction variable est stimulée par l'immigration et composée d'une mosaïque de quartiers ethniques qui échangent et partagent parfois autant, sinon d'avantage, avec leur pays d'origine qu'avec des territoires urbains adjacents. Rappelons que dans ce 'Chaos-monde' pour citer Edouard Glissant, les populations caribéennes jouent un rôle de premier plan dans le processus de métropolisation et d'internationalisation de l'économie et de la culture floridienne. A travers leur diversité en termes de caractéristiques culturelles, socio-économiques et de stratégies migratoires, les vagues successives ont fait l'expérience de modes d'insertion différenciées dans la structure sociale de Miami. Ces transformations d'envergure sur le plan des activités économiques, de la démographie, et de l'urbanisme produisent des tensions et segmentations sociales, tout en créant de nouveaux mélanges identitaires riches d'ambiguïtés.

Miami fêta ses cent ans en 1996, cependant malgré sa jeunesse, la ville connut nombre de bouleversements. Dès ses premiers pas, cette petite bourgade de la *Biscayne Bay* du nom d'un naufragé basque, fut empreinte d'irréalité, posée sur une fine bande de sable blanc, elle se développa en véritable funambule prise entre la forêt tropicale et le récif.[525] Outre cette dimension chimérique et artistique, la ville est également devenue au fil des années, une scène politique incontournable, comme nous l'avons vu avec la visite de Mandela. En 1994, les 34 présidents et premiers ministres d'Amérique centrale, du sud et du nord se réunirent au *Biltmore Hotel* de Coral Gables lors du Sommet des Amériques, auquel Fidel Castro ne participa pas. Le choix du Grand Miami pour ce rassemblement post-guerre froide sur l'interdépendance économique et culturelle des trois Amériques est un symbole fort. En effet, il apparait qu'aucune autre ville de l'hémisphère ouest n'incarne mieux la multiplicité identitaire. Cette métropole états-unienne compte, par exemple, plus d'hispanophones que d'anglophones. Après de très modestes débuts, Miami a, ainsi, acquis ses titres de noblesse, à la fois considérée comme la 'capitale des Caraïbes' et la 'capitale des Amériques'. Aujourd'hui, la sphère d'influence de son industrie financière s'étend à l'extrémité de l'Amérique du sud, elle est la plate-forme charnière au centre des importations et des exportations qui sillonnent les Amériques. Le cosmopolitisme de cette immense cité se reflète dans chacun de ses quartiers, des plus anciens – afro-américain, cubain et juif – aux plus récents – colombiens, guyanais, haïtiens, nicaraguayens, jamaïcains, portoricains, péruviens, vénézuéliens, russes, bahamiens, et d'autres îliens de Trinidad et des îles Vierges.

[525] *City on the Edge*, p.61

Concernant la communauté des Nicaraguayens, certains éléments apportent une lumière intéressante sur les Cubains de Miami. A la fin de 1988, la guerre des Contras soutenue par les Etats-Unis commençait à s'affaiblir. C'est pourquoi, par vagues successives, des centaines de milliers de Nicaraguayens traversèrent le Guatemala, le Mexique et entrèrent par le Texas pour s'installer à Miami – la nouvelle métropole hispanique des Etats-Unis. Tout comme les vagues post-castristes, les premiers Nicaraguayens étaient issus de l'élite, puis des strates professionnelles, et enfin de la classe ouvrière. Les deux vagues migratoires de 1959 et de 1989 sont similaires dans leurs causes, ceci étant, les Nicaraguayens ne furent pas accueillis à bras ouverts par Washington. La vague massive de 1989 équivalait à celle de Mariel neuf ans plus tôt.[526] Tandis que l'immigration cubaine avait considérablement diminué suite à Mariel, l'immigration en provenance de l'Amérique centrale prit ainsi le relais. La Floride avait toujours besoin de plus de main d'œuvre bon marché dans ses champs d'agrumes. En parallèle, les populations anglo-américaine et afro-américaine ont commencé à quitter la ville en cette même période, signe d'une certaine rupture sociale. La confrontation ouverte de 1987 entre les leaders cubains américains et le *Miami Herald*, montre également que la balance des pouvoirs pèse en la faveur des futurs clients potentiels, en d'autres termes les Cubains de Miami. Le revirement de position du journal, leur nouveau soutien des Nicaraguayens, souligne la nouvelle pensée de l'élite locale, qui avait compris que le Miami bilingue rapportait gros. C'est pourquoi en 1988, le rédacteur-en-chef du *Miami Herald* Knight-Ridder, prit la décision de créer *El Nuevo Herald*, qui serait une entité virtuellement indépendante de l'édition en langue anglaise. Cette nouvelle édition, avec ses propres locaux, reporters, rédacteurs-en-chefs à dominance cubaine-américaine, allait refléter plus fidèlement le discours conservateur de la communauté en exil.[527] La parution de ce nouveau journal, publié intégralement en langue espagnole, illustre parfaitement la transformation de la ville de Miami.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que la communauté cubaine de Miami a incorporé les Nicaraguayens dans leur enclave économique, les absorbant rapidement, neutralisant ainsi les mesures fédérales et le rejet nativiste local, on voit ainsi que la classe prime sur l'origine. Ainsi, non sans ironie, les Cubains se sont montrés capables de venir en aide aux Nicaraguayens issus des couches supérieures, ce qui n'avait pas été le cas pour beaucoup de Marielitos, leurs propres compatriotes. Ceci laissait entrevoir un scénario

[526] Par milliers, les Nicaraguayens ont fui Managua, désormais détenue par les Sandinistes, qui ont renversé Anastasio Somoza Debayle, lui-même réfugié à Miami. Cf. *City on the Edge*, pp.151-153

[527] *City on the Edge*, p.174

similaire aux Cubains, mais il n'en fut rien. L'exode nicaraguayen fut beaucoup plus bref dans le temps, ce qui ne permit pas la mise en place d'un réseau aussi vaste et enraciné que celui des Cubains. En effet, l'arrivée des Nicaraguayens se déroula sur dix années, la classe ouvrière commença à émigrer cinq années après les premières strates privilégiées. Ainsi, l'image d'une communauté nicaraguayenne composée de riches expatriés se transforma très vite en une énième minorité du tiers-monde. Ce qui explique, sans doute, l'hostilité ouverte du gouvernement fédéral. De plus, contrairement aux exilés cubains, le Nicaragua restait accessible à la grande majorité de la communauté expatriée. Ainsi, la construction d'un Nicaragua 'mythique' leur fut impossible, de par l'accessibilité trop réelle de leur patrie.[528] En outre, de multiples contradictions fractionnaient la communauté. Des objectifs divergeant entre exilés et émigrants économiques, l'absence d'un leader fort, d'un discours clair, la communauté nicaraguayenne ne pouvait gagner la même influence que leurs alliés cubains-américains.

Par ailleurs, un autre événement d'une tout autre nature, marquera la ville de Miami au début des années 1990. La ville se trouva, en effet, sur le chemin de l'un des cyclones plus violents de l'histoire des Etats-Unis. L'ouragan *Andrew*, impartial, détruisit plusieurs quartiers peu importe leurs couleur, langue, et préférence politique. La catastrophe eut pour effet de diminuer, du moins temporairement, les distances entre les différentes communautés polarisées de la ville. Cette suspension des animosités est à l'aune de l'ampleur du désastre, un seul mot domine – solidarité. Un autre processus tisse une certaine convergence entre les Miamians, le fait d'avoir traversé une même épreuve au même moment, cette expérience traumatisante crée du lien et fera partie de l'identité collective de la ville, et ce, le temps d'une génération ou deux. Tout comme San Francisco fut secoué lors de la première décennie du XX^{ème} siècle par un violent séisme suivi d'un immense incendie, Miami fut soufflé lors de la dernière. Cet ouragan eut également pour conséquence d'accélérer de plus bel le départ des natifs blancs qui allaient s'installer à Fort Lauderdale.[529] Cette tendance a consolidé le pouvoir politique de la communauté cubaine-américaine et approfondi la 'créolisation' de Miami. Toutefois, l'ouragan a aussi renversé temporairement la dynamique locale, Miami recevant des aides venues du nord du pays et non des Caraïbes. Plusieurs factions baptistes installèrent des centres de distributions de nourriture, la Croix rouge, l'Armée du salut, venaient de Philadelphie, New York. L'armée américaine participait également à l'installation de campements d'urgence pour accueillir les milliers de sinistrés. Cette solidarité nationale

[528] *City on the Edge*, p.170
[529] *City on the Edge*, pp. 224-226

prit Miami par surprise, malgré ses nombreux défis et défauts, la ville semblait avoir la part belle dans le cœur des Américains – *Miami, U.S.A.* et non pas *Capital of the Caribbean*. Ainsi, l'élite blanche de la ville se sentit soutenue et se lança dans la reconstruction de 'leur' ville. Cependant, n'oublions pas que des milliers de Cubains-Américains et Hispaniques financèrent également de nombreux programmes d'aide et de travail volontaire pour reconstruire Miami. L'ouragan rendit la ville encore plus unique, tout en la ramenant sur la carte nationale et dans l'esprit collectif. Les Cubains et autres Latinos deviendront de plus en plus influents, mais comme l'ont montré les programmes de reconstruction post-Andrew, leur hégémonie locale sera cadrée au cœur du système politique américain.[530] Les années qui suivirent la catastrophe furent très difficiles. La municipalité est secouée par plusieurs scandales financiers qui ruinent les finances publiques. Elle est mise sous tutelle en 1997. La même année, les citoyens rejettent la proposition de fusionner la municipalité et le comté de Dade, reflétant les disparités intercommunautaires. La ville sortira des difficultés financières avec l'élection de Manny Diaz en 2001. Mais bien avant ce répit, tout juste deux ans après *Andrew*, une autre vague migratoire vient 's'échouer' sur les rives floridiennes.

5.4 La *période spéciale* à Cuba

Miami devient une véritable obsession au début des années 1990, en témoigne la vague d'émigration provoquée par la *période spéciale* – profonde crise économique qui a suivi l'effondrement de l'URSS. C'est l'extrême vulnérabilité et l'ampleur des privations sur l'île dès le début de cette décennie qui provoquent des départs en masse. Confrontés aux pires privations, les Cubains semblent prêts à tout pour quitter l'île, même sur de simples radeaux. La plupart n'ont aucune expérience de la mer ni de ses pièges. Ces *rafters, inner-tubers* ou *balseros* prennent des risques considérables afin d'échapper à des conditions de vie devenues trop difficiles. Le trajet qui semble si court sur la carte, peut s'avérer bien long. Même avant le pic de la crise, entre 1989 et 1994, plus de 10 000 *Balseros* atteignent Miami, et les gardes côtes cubains en arrêtent environ 37 800. En août 1994, la crise atteint son paroxysme avec la

[530] 'Miami's *'The Worst Wind*,' New Times, Sept 2-8, 1992 (special issue); Frederick L. Bates et Walter G. Peacock, *'Disasters and Social Change'*, in *The Sociology of Disasters*, ed. R.R. Dynes and C. Pelanda. Gorizia, It.: Franco Angeli Press, 1987, pp.291-330

hausse du prix du baril de pétrole. Une manifestation sans précédent a lieu à La Havane, de nombreux Cubains désespérés fuient dans des conditions de plus en plus périlleuses. Durant le grand exode d'août à septembre, quelque 2000 Cubains quittent l'île chaque semaine. Du côté de la Floride, les autorités craignent un nouvel épisode Mariel, et transfèrent des milliers de réfugiés retrouvés en mer dans des camps de transit, la plupart d'entre eux seront ramenés à Cuba, sur la base américaine de Guantánamo. La crise des *Balseros* reflète les souffrances et les sacrifices endurés par la population cubaine depuis l'arrêt des subventions soviétiques. Cet exode conduit à une série de tractations entre les Etats-Unis et Cuba qui s'accordent pour que tout Cubain récupéré en mer soit rapatrié, mais que ceux qui réussissent à joindre les rivages de l'archipel de Key West ou de la péninsule soient gardés aux Etats-Unis, cette nouvelle loi est connue sous le nom de *wet-foot/dry-foot*. L'administration de Bill Clinton décide alors d'accueillir les réfugiés dans des camps situés en dehors du territoire américain, à Guantanamo et au Panama. Depuis longtemps, les exilés cubains ont galvanisé la peur et le rejet de beaucoup d'Américains envers tout mouvement socialiste, qui donna aussi lieu au soutien sans égal aux réfugiés cubains. C'est pourquoi ce changement politique en 1994 marqua les esprits de par et d'autre du Détroit, les rapports de force évoluaient selon les nouveaux courants de la mondialisation.

Par ailleurs, en contraste avec les premiers exilés, ces derniers arrivants ne réclament pas un renforcement des sanctions économiques nord-américaines, dont ils ont directement et longuement souffert. Leur premier souci s'ils parviennent à rejoindre les côtes de Floride est d'aider leur famille restée à Cuba, ils craignent par-dessus tout de voir les voyages à Cuba ou l'envoi d'argent interdits par une nouvelle loi de part ou d'autre du détroit. Ils sont opposés à toute mesure susceptible de léser les intérêts de leurs proches insulaires et leur principal objectif est d'améliorer rapidement leur situation financière au sein de la société américaine. Quelle que soit leur hostilité ou frustration à l'égard du régime castriste, beaucoup ne souhaitent aucune agression, ni d'oppression renforcée contre l'île. Leur mémoire de l'isolation imposée par le voisin états-unien est encore bien fraîche. Beaucoup s'indignent face à cet anachronisme, surtout lorsque l'on pense qu'il ne faut pas plus de 45 minutes de vol entre l'aéroport international de Miami et celui de José Martí au sud de La Havane.[531] Tout ceci semble bien relatif considérant les décisions politiques qui persistent depuis 1960, rendant tout déplacement entre les deux nations parmi les plus complexes, longs, plus chers

[531] Il est intéressant de noter que par avion cela prend moins de temps en partant de Miami de se rendre à La Havane qu'à la capitale de la Floride Tallahassee, comme le vol entre La Havane et Santiago de Cuba, deuxième ville de l'île, est plus long que celui entre La Havane et Miami.

au monde, et sur plusieurs niveaux qu'ils soient moral, psychologique, ou politique, peu importe la géographie de la région.

Ainsi au début des années 1990, Cuba se retrouva soudainement abandonnée, l'île était plus isolée que jamais. Cette période de grande fragilité explique une nouvelle attitude plus positive envers les Cubains de *fuera*. Ainsi les *gusanos* devinrent les *mariposas* qui volèrent au secours de leurs familles restées à Cuba, comme le souligne Ruth Behar dans *The Portable Island*, ceux qui jadis étaient considérés comme des *traidores* (traitres) étaient désormais des *traedólares* (transporteurs de dollars). Tandis que l'île s'ouvrait graduellement, de nombreux Américains, curieux de redécouvrir, de reconquérir en quelque sorte cette île de tous les fantasmes, curieux aussi, voire admiratifs de voir comment elle a survécu face à l'hostilité de leur propre gouvernement. Ainsi, Ruth Behar remarque ce nouveau chassé-croisé :

> But while the *balseros* took the sea, a reverse migration took place, from the United States to Cuba. The year of 1994 was also the moment of the historic Art Biennial in Havana, which attracted scores of American curators looking for new Cuban art. Art and music are exempt from the U.S. embargo because they are placed under the category of educational resources. (…) A flood of Cuban photographic images came pouring into the United States that made hypervisible the island's ruined beauty. (…) a growing nostalgia industry for everything Cuban, from cigars to *mojitos* to the Tropicana Club, aroused American consumer desire to repossess Cuba. As economic changes opened Cuba up to the gaze of the capitalist world, Cubans were also looking inward.[532]

Dans ce tourbillon de contradictions et de répétitions historiques, l'île et tous les Cubains – îliens, ex-îliens ou péninsulaires, continentaux, se retrouvent de nouveau confrontés à ces multiples incongruités géopolitiques et socio-économiques. Ruth Behar note un autre tournant de cette période 'spéciale', un autre virage dans la stratégie castriste afin de survivre et s'adapter à la mondialisation et à la diaspora :

> Religion offered fresh possibilities for self-expression, and a language of power that asked human beings to put their faith in the divine rather than in an earthly leader. (…) After the Pope's visit in 1998, there were Christmas trees again. The streets of Havana became filled with Santería initiates, dressed in white from head to toe, (…). With the return of both the U.S. dollar and God to Cuba, the island was safe again for Americans. (…) religious licenses became the easiest travel licenses for Americans to obtain, and Catholic, Protestant, and Jewish 'missions' promptly appeared in Cuba. (…) Undergraduate students thought it was 'cool' to study Spanish in Cuba,

[532] Ruth Behar, *An Island Called Home: Returning to Jewish Cuba*, Rutgers University Press, 2007, p.19

> while graduate students in anthropology flocked to do fieldwork on the 'hot' topics of prostitution and Santería.[533]

Ironie de toutes les ironies, 'l'opium du peuple' devient l'une des clés de sortie de cette crise économique sans précédent. Par ailleurs, de nombreux Cubains-Américains de bords politiques indécis retournaient ou allaient pour la première fois à Cuba, à la recherche de maisons perdues, de leurs racines insulaires longtemps inaccessibles. Certains ont écrit sur leur expérience de retour ou de découverte de l'île durant cette *période spéciale*, comme Cristina García dans *Simple Life*.[534] Elle y décrit notamment la modeste maison de sa tante, à qui elle est venue rendre visite, elles ne s'étaient pas vues depuis onze ans. La petite maison est située à Guaynabo, une ville balnéaire à l'est de La Havane. Elles adorent rattraper le passé en se racontant les dernières histoires de famille, au rythme des balancements de leurs rocking-chairs. Un soir, au cœur de l'une de ces séances de réminiscences, après un bruit suspect, elles se retrouvèrent plongées dans le noir complet :

> '*Coño, otro apagón*,' my Tía Amada said, referring to the frequent blackouts of electricity that plagued nearly every town on the island. But just as she was about to launch into her familiar litany of complaints against what was known as the 'special period' in Cuba, a time of renewed sacrifice and deprivation, Tía Amada noticed my face. I was staring up at the sky, speechless with wonder. There was no moon that night, not even so much as a single bulb burning anywhere in the vicinity, but above us, the heavens looked as if they would collapse with stars. This was the unintentional gift from the apagón.[535]

Paradoxalement, ce moment précis représente ce que Cristina García apprécie le plus à Cuba, qui est résumé dans une expression cubaine – *No hay mal que por bien no venga/qu'à quelque chose, malheur est bon*. Ce proverbe signifie qu'il y a toujours quelque chose de positif au cœur des situations les plus négatives.[536] Au fil des ans, les Cubains sont devenus des maîtres en matière de rendre plus soutenable une situation extrêmement difficile. L'un des verbes les plus utilisés sur l'île est *resolver*, résoudre, que l'enjeu soit de ressusciter une

[533] Ruth Behar, *An Island Called Home: Returning to Jewish Cuba*, Rutgers University Press, 2007, p.21
[534] Cristina García, *Simple Life* in The Portable Island.
[535] Cristina García, *Simple Life* in The Portable Island, pp.14-16
Cristina García est l'auteur de *Dreaming in Cuban, The Agüero Sisters*, et *Monkey Hunting*. Ses romans ont été traduits dans une douzaine de langues. Elle vit dans le sud de la Californie.

[536] Proverbe devenue expression française du XV^{ème} siècle qui donne de la réalité une vision mathématique et comptable. En effet, la réalité étant un modèle complexe, le mal serait nécessaire pour atteindre le bien. Il est à signaler que le bien, obtenu par un malheur se manifeste selon un rapport différent et donc ce dicton équivaudra au fait que ce qui est considéré comme malheur peut être envisagé sous un autre rapport comme bénéfice. De nos jours, cette expression française tend de plus en plus à se positiver, en accordant moins d'importance au malheur et en le qualifiant de tremplin vers le bonheur.

vieille Lada russe ou trouver l'offrande appropriée pour l'une des divinités de la *Santería*. A Cuba *resolver* rime avec survie, surmonter tous les obstacles grâce à une foisonnante imagination, inventivité, et surtout de l'humour, l'une des grandes forces des Cubains. La tante de Cristina García fait partie des nombreux Cubains qui louent des pièces de leur maison à des touristes afin d'accéder aux dollars. Pendant le séjour de Cristina, elles accueillirent un couple de Canadiens, qui un soir leur demandèrent du canard pour le dîner. Bien sûr, sa tante n'avait jamais cuisiné de canard de sa vie. Son four n'avait pas été utilisé depuis des années. Mais après moult péripéties pour trouver le dit animal, plutôt rare sur l'île, et loin d'être un plat traditionnel. Elles régalèrent leurs hôtes, ravis et entièrement inconscients des réelles difficultés de la vie cubaine, certainement aveuglés par la simple beauté du lieu. Cristina García a d'ailleurs choisi comme épigraphe pour son article – *Duck fricassee à la cubana, of course, captures the Cuban's gift for overcoming obstacles.* Ce que les premiers touristes nord-américains et européens découvrent à Cuba dans les années 1990, toutefois pour les plus observateurs, c'est qu'au-delà des somptueuses plages tropicales et des ruines d'une glorieuse architecture, résonnent une multitude d'expressions culturelles, prêtes à être regardées, écoutées, savourées, et dansées.

5.4.1 Cuba vu par des Américains de passage

Et certains d'entre eux sont bien à l'écoute du véritable pouls cubain, en témoigne l'article de Pico Iyer inclus dans *Travelers' Tales*, intitulé *An Elegiac Carnival*.[537] En voyage à Cuba pendant la période spéciale, il y voit beaucoup de pénurie sauf de situations ironiques. Par exemple, la Baie des cochons est devenue une plage pour touristes, et San Juan Hill, célèbre bataille de la guerre d'indépendance est désormais réputée pour son cabaret-terrasse. Il en va de même pour l'île de la Jeunesse, longtemps réputée être l'Alcatraz des Caraïbes, maintenant elle accueille un centre international de plongée sous-marine. L'une des plages près de la ville de Matanzas qui signifie en espagnol 'massacres', est désormais appelée *Playa Yugoslavia*. Selon Pico Iyer, le vrai charme de Cuba réside dans ces ironies, ces décalages. Il remarque également que l'île semble déserte, comme une scène de théâtre laissée à l'abandon : '*Old Havana is a crooked maze of leafy parks and wrought-iron balconies, where*

[537] Né à Oxford et éduqué à Eton, puis Harvard, Pico Iyer travaille pour Time Magazine et a écrit plusieurs romans dont *Havana and the Night* et *Abandon.*

men strum guitars in sun-splashed courtyards. Its singular beauty, unmatched throughout the Caribbean, is that it feels as if it has been left behind by history, untouched.'[538] Il s'arrête également sur la beauté inégalée des plages, dont la plupart ont été interdites à la population depuis longtemps :

> The country's beaches – 289 of them in all – begin just twenty minutes from the capital. At Santa María del Mar, a virtual suburb of Havana, lies one of the loveliest, and emptiest, strips of sand you'll ever see, with only a few old men – salty castaways from Hemingway – standing bare chested in the water, trousers rolled up to their knees, reeling in silver fish. (…) And as with all the most delectable resorts in Cuba, the place is utterly uncluttered, in large part because locals are not permitted on the beach.[539]

C'est ce mélange étrange entre cette désolation criante et l'énergie carnavalesque qui fascine Pico Iyer. Cette île ensoleillée a de nombreuses parts d'ombre, elle enchante, trouble et envoûte de nombreux visiteurs qui ne résistent pas à l'appel d'un prochain retour. Toutefois, Pico Iyer a parfaitement conscience que ce parfum intemporel a un prix pour les habitants de l'île : *Cuba is old ladies in rocking chairs, on their verandas in the twilight, dabbing their eyes as their grandchildren explain their latest dreams of escape.*[540] Lors de sa visite de Santiago de Cuba, le berceau de révolution, il passe quelques jours dans la maison d'un ancien officier de Castro. Chaque soir, à la faible lueur d'une seule ampoule électrique, le vieil homme lui raconte des anecdotes de sa vie passée, puis glisse invariablement dans une profonde tristesse face à la situation actuelle de l'île. Dans la pièce d'à côté, plus sombre encore, son fils prépare des amulettes appartenant au panthéon de la *Santería* pour une cérémonie. On voit à travers cette anecdote le besoin des Cubains de se réfugier dans des rituels leur apportant espoir et consolation. Au moment de partir, la seule requête du vieil homme fut que Pico lui promette de lui envoyer des revues américaines consacrées au baseball. Ce sport qui était jadis numéro un sur l'île fut interdit en 1960 par le régime, comme tous les autres sports professionnels. Fidel Castro considérait l'acte de 'vendre' des joueurs de baseball était l'une des pires illustrations du capitalisme, lui rappelant les marchés d'esclaves, ainsi il surnommait le baseball professionnel *la pelota esclava*.[541] Il est intéressant de voir que lors de la *période spéciale*, Cuba accepte de nouveau des échanges sportifs avec les Américains, notamment en baseball comme l'atteste le témoignage de Randy Wayne White, dans son article *Viva Los Diplomats : The Natinal Pastime was never so International*. Randy

[538] Pico Iyer, *An Elegiac Carnival* in Traverlers'Tales to Cuba. p.7
[539] Pico Iyer, *An Elegiac Carnival* in Traverlers'Tales to Cuba. pp.9-12
[540] *An Elegiac Carnival*, p.9
[541] Milton H. Jamail, *Full Count: Inside Cuban Baseball* in Travelers' Tales, p.82

W. White est l'auteur des romans à succès Doc Ford, il vit sur l'île aux Pins à Cuba. Il raconte son amour pour ce sport et son souhait de sponsoriser et fournir du matériel à une jeune équipe de baseball cubaine. L'année précédant son voyage à Cuba, il fit la rencontre fortuite de Danilo Arrate Hernández, directeur du Musée Ernest Hemingway à Key West. Cet homme lui raconta que lorsqu'Hemingway vivait à San Francisco de Paula, banlieue de La Havane, il fonda une jeune équipe de baseball, les *Gigi Stars*, en l'honneur de son fils Gregory. L'idée était de reformer cette équipe pleine de symboles. Lors d'un des matchs organisés pour promouvoir la nouvelle équipe, Randy fut témoin d'une scène typiquement cubaine :

> It was the first of many rum offerings made on that little bus. I'd done enough reading to understand this ceremony. The island's most widely practiced religion is Santería, an Afro-Cuban belief, similar to Haiti's voodoo, in which it's common to make gifts of alcohol and tobacco to deities and dead ancestors. The religion is so widely accepted that predictions of Santería priests, the babalawos, are reported in Cuba's state newspaper. Many believe that Santería plays a prominent part in Castro's political decisions and that he could not remain in power if not for the backing of the babalawos.[542]

Nous voyons une nouvelle fois l'importance de la Santería sur l'île, dont l'influence s'est accélérée durant les années 1990. Un autre témoignage intéressant est celui de Dave Eggers, Son article *Hitchhiker's Cuba: You never know where your next passenger will lead you*, illustre la pénurie d'essence et de transport sur l'île lors de la *période spéciale*[543] :

> The most common roadside scenery in Cuba, besides the horse-drawn wagons and broken-down classic American cars, is its hitchhikers. (…) They wait for hours for the occasional bus or a spot on the back of a truck, waiting on the median strips, at the intersections, sitting with their possessions or on them, along the gravelly shoulders, patience their essence because gasoline is scarce and expensive, cars are owned by few and function for fewer, the buses are terrible and slow and always so full.[544]

Ainsi, lors de son séjour sur l'île, conduisant une Subaru de location, assez grande pour accueillir trois passagers, lui et son ami deviennent les Américains qui transportent quelques Cubains à leur destination. Sur le chemin, ils rencontrent Jorge, un jeune homme dont le père a quitté l'île en 1994 avec d'autres *balseros*, ce dernier s'est installé à Miami et ne lui a plus donné de nouvelles. Sur leur route, ils s'arrêtent à *Varadero* et sont surpris de voir soudainement autant de luxe : '*Resorts and busloads of European tourists waiting*

[542] Randy W. White, *Viva los Diplomats* in Travelers' Tales, pp.82-85
[543] Rédacteur en chef de McSweeney's et directeur d'un atelier d'écriture *826 Valencia* dédié aux jeunes de San Francisco.
[544] David Eggers, *Hitchhiker's Cuba* in Travelers' Tales, p.158

impatiently in lobbies for their bags to be ported to their private beach cabanas. There are buffets and games of water polo organized in the main pool – a ridiculous sort of comfort for about one hundred dollars a night.'[545] Ils transportent des dizaines de personnes, dont plusieurs familles, silencieuses à moins qu'ils n'entament la conversation. Les deux amis sont également étonnés du manque de curiosité de leurs passagers, qui ne semblent pas intéressés de savoir d'où ils viennent, alors qu'ils leur viennent en aide. Les deux amis semblent avoir du mal à saisir l'importance de la discrétion dans une société comme celle de Cuba. A la nuit tombée, ils remarquent l'absence totale d'éclairage public, les routes deviennent alors très dangereuses :

> All is dark, (…) on the winding two-lane roads, the avoidance of donkey carts and tractors and people requires tremendous, arcade-like hand-eye coordination. (…) up ahead a car is parked, hazards blinking. There is a group of people around the car. Obviously an ambush. We should not stop. In the United States, we should not stop. We stop. Four people are standing around a white, early '70s Volvo. They're out of gas; can we help? Yes, yes, we say, of course.[546]

Parmi ces naufragés de la route, ils font la rencontre de deux jeunes gens, une jeune Cubaine, Marisa, qui étudie l'anglais, car elle souhaite travailler dans le tourisme. Elle est mariée à un photographe américain de Los Angeles, elle revenait justement de l'avoir raccompagné à l'aéroport. L'ouverture de l'île a écrit multitudes d'histoires comme celle de Marisa. Et Dale, un étudiant en médecine originaire de St. Kitts, qui change son plan de route et embarque avec les deux Américains pour Cienfuegos, ravi de pouvoir enfin parler anglais. Il restera sept ans à Cuba avant d'obtenir son diplôme, il aura largement le temps de peaufiner son espagnol. Son parcours illustre celui de milliers d'autres jeunes venus faire leurs études à Cuba, formations de qualité et pas chères, ils viennent des Amériques centrale et du sud, d'Afrique et bien sûr des Caraïbes. La venue de milliers d'étudiants à Cuba et particulièrement à l'université de La Havane reflète l'efficacité de la propagande castriste mettant en avant les bienfaits de la révolution pour l'éducation accessible à tous.

Un autre témoignage d'un Américain de passage à Cuba pendant la période spéciale, nous éclaire sur la position très particulière de l'île par rapport au bloc soviétique, entre détachement et émulation. Robert Stone, né à Brooklyn, engagé dans la marine à l'âge de dix-sept ans, se rapprocha du mouvement de la *Beat Generation* avec les *Merry Pranksters* de

[545] Hitchhiker's Cuba, p.161
[546] Idem, p.163

Ken Kesey.[547] Son article *Havana Then and Now,* décrit l'un de ses séjours cubains, et plus particulièrement l'atmosphère unique de ce mois d'octobre dans le fameux hôtel *Inglaterra* de la capitale.[548] Après avoir passé l'après-midi à regarder un discours de Fidel Castro à la télévision, il s'attarde dans le salon d'entrée de l'hôtel et y observe ces scènes :

> One day there may be a market for Soviet bloc nostalgia; movies will delight audiences by reproducing the hotel lobbies of the late twentieth-century Communist capitals. At the Inglaterra that night everything was in place – the bored tourists, the hookers, the hokey native orchestra, the watcher at the door. Also the hustlers and black-marketeers in the blacked-out adjoining streets. (…) In terms of the big picture, of course, a lot was missing: namely, the Communist bloc, of which the Inglaterra lobby had become a melancholy souvenir. It was rather obvious irony. While Eastern Europe whirled between the future and Bram Stoker's Baedeker, Havana, Cuba, of all places, was imperfectly replicating Warsaw or Bucharest in the age of Brezhnev. [549]

Non sans ironie, il anticipe sur les futures tendances de l'industrie touristique capitaliste, toujours avide de développer de nouveaux marchés, et ceci en puisant dans la nostalgie de l'ère soviétique – son soutien militaire, matériel, et ses subventions. Nostalgie aussi de la fin du XIX^{ème} siècle qui habite une partie de l'Europe de l'est suite à la chute du mur. Il fait ainsi allusion à l'ouvrage de George C. Schoolfield, *A Baedeker of Decadence*, qui rassemble plus de trente-deux écrits appartenant au mouvement littéraire de la fin du XIX^{ème} siècle – la Décadence.[550] Il décrit ces phénomènes d'émulation, de répétition de l'Histoire, voire de mise en abyme, de nations soumises au même empire idéologique, mais à différents moments, tantôt la Pologne, la Roumanie, et à son tour Cuba, sous l'égide du bloc soviétique

[547] Merry Pranksters, que l'on peut traduire par « joyeux lurons » est le nom d'un groupe 'psychédélique' semi-nomadique qui se constitue au début des années soixante, principalement sur la côte californienne du nord, autour de l'écrivain américain, Ken Kesey. Au cours de l'été 1964, ils se déplacent dans un ancien bus de ramassage scolaire aux peintures psychédéliques, nommé « Further ». Les *Pranksters* sont considérés comme des pionniers du mouvement contestataire, qui se développa, en partie à cause de leur prosélytisme en faveur des nouveaux modes de vie hippie, dès 1966, soit deux ou trois ans après leurs premières tribulations. Leur histoire est racontée dans le livre *Acid Test* de Tom Wolfe. Cf. Barney Hoskyns, *Beneath the Diamond Sky*, Haight-Ashbury, 1965-1970, Simon Schuster Editions, New-York.

[548] Ses écrits s'inspirent de ses observations faites lors de la guerre au Vietnam, comme *A Hall of Mirrors, Dog Soldiers* et d'autres romans.

[549] Robert Stone, *Havana Then and Now* in Travelers' Tales, pp.65-66

[550] Ce mouvement intellectuel international reflète une tendance convergente entre différents romans et nouvelles, peuplés de protagonistes fragiles, raffinés, narcissiques, préoccupés par la beauté du quotidien. *A Baedeker of Decadence* présente des écrits datés de 1884 à 1927 que George C. Schoolfield compare et commente. Il trouve de nombreux traits communs – styles, thèmes, et formes, entre auteurs comme August Strindberg, Bram Stoker, ou encore Thomas Mann. George C. Schoolfield était professeur émérite de littérature germanique et scandinave, à l'Université de Yale.

à partir de 1962. Robert Stone nous fait également part de l'histoire de l'hôtel Inglaterra, où séjournèrent les reporters de guerre de la Yellow Press américaine, avec notamment Frederic Remington, illustrateur pour Hearts, qui trouvait La Havane bien calme, fut pressé par son rédacteur en chef de lui fournir les images, car lui fournirait la guerre. Robert Stone s'émerveille de ce lieu riche en anecdotes historiques : *The Inglaterra was always the stuff of dreams, celebrated for its formal elegance and its misunderstandings. Insults in the lobby led to duels, wars were conceived, American misconceptions and gaucheries gave way to more exotic ones, Russian and Chinese.* [551] Lors de ce séjour, il remarque les quelques traces laissées par la communauté sino-cubaine et l'influence grandissante d'une nouvelle présence chinoise. La plupart des immigrants chinois, après avoir travaillé dans les plantations de canne à sucre à la fin du XIX^{ème}e siècle, vinrent s'installer à La Havane, et y fondèrent le *Barrio Chino,* tandis que d'autres rêvaient d'émigrer aux Etats-Unis. On y trouvait de nombreux restaurants sino-cubains, marchés, et herboristes perpétuant la médecine chinoise traditionnelle. R. Stone se souvient de l'un de ses tout premiers voyages à Cuba, au milieu des années cinquante, du Théâtre Shanghai et de son affiche burlesque, *The Superman Show*, autre monde, autre époque :

> In fact, things were changing ruthlessly in the mid-fifties. A line of towering new hotels stood in the Vedado section of the city, (…). An extension of the Florida Gold Coast, the Vedado casinos went a long way toward financing the mob's expansion of the mainland. Returning to Havana late in 1991, I'd felt by the end of my first day in the city like a petty harbinger, a terminal gringo whose marginal appearance argued the ungood. Standing on the Malecón at dusk, looking toward the lights of Vedado, it was incredible to think that so much time was lost to me, or at least had gone by… The Vedado lights were fewer and dimmer than the ones I remembered, sacrificed, like so much else, to shortages.[552]

Les années cinquante à Cuba ont marqué l'apogée d'une certaine industrie du luxe, de loisirs nocturnes, et d'excès en tout genre ; l'impression de 'parfaite' continuité entre Miami et La Havane était souvent reconnue. L'atmosphère de la capitale cubaine en 1991, telle qu'elle est décrite par Stone, reflète paradoxalement, à la fois de profonds changements, mais aussi une certaine fixité, cristallisation dans le temps. Revenir sur cette île longtemps inaccessible aux citoyens américains, reste une expérience troublante, presque irréelle, selon lui. Confronté à d'innombrables contradictions et anachronismes, une sensation de flottement l'accompagne dès qu'il sort de son hôtel :

[551] Robert Stone, *Havana Then and Now* in Tom Miller, Travelers' Tales: Cuba and True Stories, p.66
[552] *Havana Then and Now*, pp.66-69

> A rush hour of sorts was under way. In the evening's strange storm light, the promiscuous whirl of odd contraptions rattling past the proud streets' crumbling arcades had the aspect of a dream. There were Plymouths with Looney Toons curves and fanged, finned De Sotos, not to mention Soviet-made Ladas and the largest number of motorcycle sidecar combos assembled since the blitzkrieg. The defiant posters in front of the old American embassy were exercises in socialist realism, but magical realism seemed more appropriate to the frame. (…) Havana was an exercise in willpower, a dream state being grimly and desperately prolonged…[553]

De nombreuses descriptions du Cuba postsoviétique donnent à voir ce musée à ciel ouvert si fascinant pour tout touriste nostalgique pouvant aller-et-venir entre l'île et le monde moderne extérieur. Les albums de photographies dédiés uniquement aux vieilles voitures américaines, désormais classées, sont d'ailleurs légion depuis le milieu des années 1990. De plus, sa remarque sur la résilience, non seulement d'une propagande révolutionnaire, mais aussi d'un certain état d'esprit, d'une posture à contre courant du monde extérieur, et de ses réalités, depuis plusieurs décennies, semble refléter la même ténacité et résistance des premiers exilés cubains jamais rassasiés de leur nostalgie havanaise : '*There are no white skyscrapers in Havana. That Havana rose elsewhere, in exile across the Straits of Florida*.'[554] Robert Stone réussit à échanger quelques mots au coin des rues avec plusieurs Cubains, parmi eux des artistes, des avocats, des médecins, dont l'attachement au gouvernement passait d'un réel enthousiasme et soutien, d'un certain degré de compassion et de compréhension, à une acceptation résignée emprunte de frustration. Cependant, au cours d'une expédition dans la campagne environnante, il fit la rencontre d'une famille, dont la propriété avait été saisie par l'état et dont nombreux membres étaient partis aux Etats-Unis. A sa surprise, ceux qui avaient choisi de rester semblaient satisfaits de leur sort. De retour en ville, il se rendit compte que la jeunesse havanaise souffrait plus, beaucoup mendiaient, se prostituaient, non loin des hôtels de Vedado. Il décrit également les files d'attente interminables devant des pizzerias, toujours plus nombreuse dans la ville, ces scènes sont devenues de véritables leitmotivs littéraires que l'on retrouve aisément à chaque coin de récits de voyage, poèmes, et mémoires. Parmi l'accumulation des privations liées à la période spéciale, R. Stone en isole une, celle-ci est une profonde atteinte au moral, à la dignité de ce peuple : *In one of those consumer crises that bedevil socialist economies there was an absence of soap in the city, eroding morale among the fastidious habaneros, forcing people to wash their clothes, their dishes, and themselves in Chinese toothpaste.*[555] Non sans étonnement, donc, certaines de ses rencontres avec de jeunes

[553] *Havana Then and Now*, pp.70-71
[554] *Havana Then and Now*, p.66
[555] Havana Then and Now, p.72

Havanais se soldent par de dures critiques envers le gouvernement de Castro, souvent pimentées d'injures très inspirées. Il lui semblait édifiant que la majorité de ces jeunes était pauvre et de couleur, le segment de la population cubaine, que la révolution voulait justement aider. Pour autant, Robert Stone, de retour un soir dans le lobby de l'hôtel *Inglaterra*, hanté par de nombreux fantômes du passé, ne peut s'empêcher d'admirer Cuba, son refus du rôle que lui assignait le 'Siècle américain', simple marche au piédestal du colossal voisin :

> A hundred years ago, in the fullness of our gilded age, we came weeping at our own propaganda, the particularly American variation on crocodile tears, reflecting the pity of the eagle for the forsaken lamb. (…) Fair haired Protestant heroes, descendants of Drake, we dashed the whip from the cruel Spaniard's hand, banished the sneering inquisitor. We announced the imminence of order, commerce, and light. But, of course, Cuba as the chaotic and materially backward country was useful to us in a variety of ways. (…) At best we offered Cubans an opportunity to emulate our own pragmatism, optimism, and common sense. At the same time, we offered our worst, a prolonged insult, a dehumanizing, sometimes racist, condescension.[556]

Ainsi descendant de Drake, de Blackbeard, et d'Henry Morgan, Robert Stone voit l'interventionnisme à l'américaine, telle une piraterie de la démocratie, de la liberté cubaine, enrayée dès ses débuts par cette omniprésence aidée par la proximité géographique. Pour lui, aucune surprise donc à voir au milieu des années 1950, la classe moyenne cubaine à forte ascendance espagnole, tel son chef de file, Fidel Castro, décliner les soi-disant opportunités et progrès désormais accessibles. Finalement, selon Stone, ce rejet illustre paradoxalement fidélité aux fondations aristocratiques et esthétiques de son héritage culturel, faisant acte de foi et d'héroïsme, déclinant toute médiocrité.

Une dernière vision américaine mérite notre attention, celle de Wil S. Hylton, qui écrit beaucoup pour *GQ*, *Rolling Stone*, *Outside* et *Detail*s. Son article s'intitule *From Tip to Tail*, clin d'œil à la forme de l'île qui s'apparente à un grand lézard vert. Le sous-titre de ce dernier *Two cyclists cross the country, and set the record for unpreparedness*, nous prépare justement à un récit foisonnant de péripéties 'cyclistes' à travers cette île qui est plus grande que Haïti, la République dominicaine, Porto Rico, la Jamaïque, les Bahamas et les Iles Vierges américaines réunis. Finalement sponsorisés, lui et son ami décidèrent de partir d'octobre à novembre afin d'éviter les fortes chaleurs estivales, cependant, sur l'île et dans toute la région Caraïbe, ces deux mois sont au cœur de la saison des ouragans. Billets en main, de New York, ils rejoignent Toronto en voiture, d'où ils s'envoleront directement vers Cuba, chose

[556] *Havana Then and Now*, p.74

impossible du sol états-unien. Ils commencent leur périple dans l'ouest de l'île, à Pinar del Rio. Ils sont émerveillés par la beauté des paysages naturels de cette région. Un soir, dans un bar sur une plage, ils portent un toast à leur première étape au prix de crampes et de sueur en compagnie du personnel de l'hôtel et de quelques gardes militaires, les félicitant d'avoir accompli cet exploit. Ils continuent leur périple en direction de La Havane, qui leur semble bien différente des campagnes alentours :

> We've come two hundred miles in two weeks, battling our way across the Pinar del Río province, a tumbling landscape of tobacco and sugarcane, of box-shaped mountains and vine-draped porches. (…) Havana, by contrast, is another planet, a modern metropolis, a place with hotels and fancy restaurants, fresh-baked bread and discotheques.[557]

Après un bref passage dans la capitale, nos deux aventuriers repartent sur les routes de campagne, où ils se feront malheureusement dérober tout leur argent liquide, leurs papiers d'identité et trousse de premiers soins. Ils ne peuvent ni utiliser leur carte de crédit, ni retirer d'argent aux distributeurs automatiques, ni faire de chèque, et la *Western Union* ne fait des transferts qu'aux citoyens Cubains, avec un plafond de 300$. Bloqués pendant plusieurs jours, ils se retrouvent dans l'impasse de l'embargo de leur propre gouvernement, *el bloqueo*. Pourtant Castro a ouvert les portes de l'île aux touristes, et aux Américains sous couvert d'autorisation, précisément pour qu'ils amènent dans leurs valises et sacs-à-dos des dollars et provoquent certains changements, comme le laisse entendre Wil Hylton :

> Most Americans in Cuba don't have trouble with the immigration department. Castro wants you there. After all, as an American… you're a potential ally. If you have a good time in Cuba, you might speak out against the embargo. For Castro, that's invaluable. The embargo is every bit as crippling as it was intended to be, prohibiting any foreign company from doing business with both Cuba and the United States. If, for example, a British fast-food chain wanted to open a franchise in Havana, the company would promptly be banished from the United States.[558]

Certainement après avoir vécu l'embargo de prime abord, ces deux cyclistes aventuriers américains, auront quelques arguments concernant les innombrables difficultés inhérentes à la politique de leur pays sur le quotidien de millions de Cubains. Leur route se poursuit en direction de la ville de Guantánamo, célèbre pour ses voisins particuliers, l'armée américaine. Wil Hylton reconnait le statut si particulier de ce lieu, la base est une véritable île dans l'île :

[557] Wil S. Hylton, *From Tip to Tail* in Travelers' Tales to Cuba, p.131
[558] *From Tip to Tail*, p.135

> There is one place where food and medicine enter Cuba from the United States without difficulty: the U.S naval base in Guantánamo Bay. (…) Though the perimeter is surrounded by Cuban guards, forty years of stalemate have tempered the hostility on both sides, (…). The American side of Guantánamo resembles nothing so much as a suburban subdivision, freckled with shrubbery and culs-de-sac, movie theaters, Laundromats, even a golf course.[559]

Ce que Wil Hylton retiendra de ce périple à travers le grand lézard vert est à la fois, l'histoire unique de l'île, son peuple, leur adaptation à une expérience sociale, habitée d'une grande vision, celle de créer un nouveau Cuba. Ce projet base sur le partage, sur la solidarité le fascine sur le papier, mais ayant vu des yeux le résultat, la réalité, il est déçu des promesses non tenues. Il se souvient des Cubains rencontrés en chemin, surtout dans les campagnes, ils ne comparent pas leur nation à celle des Etats-Unis, mais à leur nation d'antan, et beaucoup semblent satisfaits, beaucoup n'aiment pas seulement leur île, ils l'adorent.

Par ailleurs, malgré une grande morosité due aux nombreuses privations, manques de libertés, et nouvelle vague d'émigration massive, les années 1990 furent marquées par une sorte de boom culturel cubain, donnant naissance à une foison d'événements, d'expositions d'art, de concerts, albums-compilations de musique cubaine traditionnelle (*Buena Vista Social Club*), tournages de films et de séries télévisées – *Terre Indigo*, France télévision, et *Fresa y Chocolate* parmi d'autres, créées à la fois par des artistes et équipes de production cubains et internationaux. Le festival de *Calle Ocho* devient chaque année plus important, il réunit des milliers de touristes et résidents de la ville, venus célébrer ensemble l'héritage culturel cubain. Les artistes ont également depuis longtemps été de parfaits ambassadeurs de l'effervescence culturelle cubaine, qu'ils soient musiciens, comme Celia Cruz, Gloria Estefan et Chano Pozo qui apportèrent sur les pistes de danse américaines, les rythmes envoûtants de la rumba, du mambo, et du conga. Le célèbre musicien Desi Arnaz devint le premier latino-américain à fonder son propre studio de télévision qui produisit la série à grand succès de "*I Love Lucy*", l'un des premiers exemples de *situation comedy*. N'oublions pas les écrivains, tels que Cristina García, Reinaldo Arenas, et Oscar Hijuelos qui ont chacun récolté les faveurs du public et des critiques, en explorant la richesse et complexité de leur hybridité et du monde moderne. Des ouvrages comme *Bridges to Cuba* édité en 1995 par Ruth Behar reflétait le souhait et les efforts de rapprocher les communautés cubaines de part et d'autre du détroit, d'annihiler les barrières entre ici et là-bas. Reconnecter les points sur la carte semblait, en effet, possible à l'époque comme le souligne Ruth Behar, tant que ceux-ci étaient plus ou

[559] *From Tip to Tail*, p.137

moins fixés géographiquement et psychologiquement, mais la diaspora a continué de s'élargir et d'évoluer et les Cubains de l'île pareillement, comme l'exprime Rafael Rojas dans son article *From Havana to Mexico City*.[560] Le cas de Rafael Rojas est intéressant, il est né à Santa Clara en 1965, il a obtenu une licence de philosophie à l'université de La Havane, puis accomplit sa thèse en histoire au *Colegio de México*. Il vit au Mexique depuis 1991, où il enseigne au CIDE (*Centro de Investigación y Docencia Ecónómicas*). Il s'est fréquemment rendu à Cuba entre 1991 et 1994 lorsqu'il était doctorant au Mexique, ce qui a pu lui permettre d'observer d'un œil à la fois intérieur et extérieur, les différents changements de l'île dans cette ère post-soviétique – où l'on peut être catholique, juif, *santero,* ou protestant ; fan de rock, de salsa, ou de rap ; nihiliste, progressiste, conservateur, ou marxiste – du moment que l'on n'est pas un opposant au régime. Dans les années 1970 et 1980, lorsque cette génération grandissait, une telle diversité était inconcevable. Il ajoute que pendant longtemps, les Cubains qui partaient s'installer dans une autre ville que Miami, en Amérique latine, centrale ou en Europe, n'étaient pas considérés comme de vrais exilés. Ceux qui avaient choisi comme point de chute, Mexico, Caracas, Buenos Aires, Madrid ou Barcelone, étaient automatiquement suspectés de complicité avec le régime, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. D'importantes institutions à Miami, tels les *Ediciones Universal, the Miami Herald, the Florida International University*, et the University of Miami, deviennent de plus en plus ouvertes envers les nouveaux arrivants, les nouveaux Cubains. La diaspora des années 1990, constitue la dernière génération de Cubains concrètement en exil, et sa contribution à la future démocratie sur l'île sera sans doute cruciale.

[560] Rafael Rojas, *From Havana to Mexico City: Generation, Diaspora, and Borderland*, traduit par David Frye in *The Portable Island*, p.99

5.4.2 Comment les Cubains-Américains perçoivent les divers rapprochements ?

Des divergences apparaissent, en effet, au cœur de la communauté cubaine-américaine. Ces tensions sont déjà bien apparentes lorsque l'on observe les différentes positions des Cubains-Américains concernant les voyages à Cuba dans les années 1990. Certains s'y rendaient régulièrement, tandis que d'autres s'y opposaient catégoriquement. Par ailleurs, ceux qui envisagent de retourner sur l'île pour la première fois depuis leur départ, vont se trouver confronter à la douleur brutale de l'exil, qui va mettre en relief chaque détail de leur vie, de leur quotidien, de leur foyer, de leur jeunesse passée ; ils vont laisser place à ce sentiment de malaise propre à tout immigrant. Peu importe les privilèges, ils vont se trouver face à cette sensation de désolation, de n'être nulle part chez soi, condition propre à l'exil.[561] Tandis que pour leurs proches, qui choisissent de rester à Miami, ce voyage leur semble être une source de souffrance insurmontable. En outre, certains, comme le leader de la CANF, Más Canosa, avertissent que ces voyages en partance vers Cuba, alimentent le gouvernement cubain, avide de dollars américains. Ce dernier ajoute que les nombreux cadeaux apportés par les Cubains de Miami à leurs familles et amis, les soulagent considérablement, amenuisant ainsi leur motivation à se révolter et provoquer quelconque changement politique sur l'île. Du point de vue du régime cubain, les exilés qui reviennent tels des 'pères Noël' dans les années 1990, s'apparentent presque à des agents doubles, sentiment qui est partagé et reflété par l'ambivalence de nombreux Cubains de Miami.

D'un point de vue plus pragmatique, le retour à Cuba les confronte pour la première fois ou depuis très longtemps aux autorités cubaines auprès desquelles ils doivent soumettre leur demande d'un passeport cubain, nécessaires à leur entrée dans l'île. Ces démarches ne seront pas sans rappeler de douloureux traumatismes pour ceux qui se souviennent de leur trajet inverse en direction du nord, la Floride, 'loin' du fracas de la révolution. En effet, le gouvernement américain autorise tout Cubain-Américain ayant encore de la famille sur l'île à s'y rendre. Mais selon la législation cubaine, seuls ceux qui ont quitté l'île avant le 1er janvier 1959, et ceux qui sont aux Etats-Unis, alors considérés comme des touristes américains, sont exemptés de cette demande de passeport cubain. Ainsi, plus d'un Cubain de Miami se trouva frappé d'insomnie, ayant reçu la veille le tant attendu passeport cubain gris, regardant fixement et alternativement l'un et l'autre document d'identité, sésame de mobilité

[561] Nous explorerons plus amplement ces thèmes lors d'un troisième temps, notamment comment ceux qui font le voyage jusqu'à Cuba sont récompensés ou décontenancés d'un contact ancré dans la réalité de l'île, effaçant le rêve l'espace de ces huit jours passés à sillonner l'île et à retracer les pas perdus de leurs aïeux.

internationale, ne sachant pas, s'il devait sauter le pas et se rendre à La Havane ou tout annuler et rester à Miami, qui subitement leur paraissait bien plus étrangère et familière à la fois.[562] Entreprendre un tel voyage est l'une des plus grandes aventures à laquelle un exilé peut se confronter. David Rieff décrit son expérience lorsqu'il accompagne ses amis cubains-américains lors de l'un de leurs voyages retour en 1991 :

> Small wonder that when the doors of the Haiti Trans Air Boeing actually are prized open after the bumpy landing at José Martí (…) there is at first the predictable, stampede toward the door, but then, as the travelers look down the old-fashioned metal gangway, down at the armed policemen in their green board, and, beyond them, (…) most crucially, down, at Cuba, there is a noticeable pause, followed by a collective, audible intake of breath. And only a moment after that do the passengers begin to descend down the ramp and onto the soil of the country in which most were born and which many have neither seen for as much as thirty-three years nor forgotten for more than half a day during all the time that has intervened since.[563]

La nostalgie de leur Havane disparue, de leur Cuba d'autrefois, était le ciment qui les maintenait tous ensemble. Ainsi, pendant plusieurs décennies, ces Cubains avaient vécu aux confluences d'une profonde ambiguïté. Contrairement à d'autres immigrants qui ont réussi à s'intégrer économiquement, les exilés cubains ont gardé un fort attachement à leur île-patrie. Mais leur réussite socio-économique est si marquée, que leurs intérêts financiers les ont inexorablement imbriqués dans leur société d'adoption, soi-disant temporaire. Sans oublier le fait que les premiers exilés étaient issus des classes privilégiées de La Havane, les distinguant nettement d'autres groupes d'immigrants plus modestes. Ils n'étaient pas non plus arrivés au cœur d'une métropole telle New York ou Chicago, mais plutôt une ville provinciale du sud de la Floride. Chaque nouvelle année écoulée semblait les éloigner de leur Cuba d'autrefois, mais cette séparation forcée attisait aussi leur envie d'installer une visibilité durable via les autorités locales. Ces inconsistances étaient au centre des conversations de résidents de Miami n'appartenant pas à la communauté cubaine, des remarques amères comme '*They want to have it both ways*,' étaient souvent entendues.[564] Et non sans ironie, sur l'île les Cubains rêvent d'une nouvelle vie à Miami, et la vieille garde de la première génération d'exilés rêve toujours d'un retour à La Havane.

Les plus jeunes générations – *the American-born Cubans* – ou ceux arrivés depuis Mariel, sont souvent moins aigries et semblent moins loyales envers un parti particulier. Ils

[562] David Rieff, *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*, Touchstone Book, Simon and Schuster, 1993, pp.24-26
[563] The Exile, p.25
[564] *The Exile*, pp.27-29

ont une approche moins radicale, beaucoup ont commencé à investir dans des entreprises cubaines. La plupart des *paladares* (restaurants familiaux) ont pu ouvrir grâce à de l'argent provenant de Miami, par emprunt ou investissement direct. De nombreux *balseros* sont revenus comme touristes ou entrepreneurs, et aident leur famille et amis à monter de nouveaux commerces longtemps interdits, transformant ainsi le visage en ruine de La Havane. Les galeries marchandes de la capitale bénéficient du pouvoir d'achat de ceux qui reçoivent de l'argent de l'étranger. Toutefois, ceux qui n'ont aucune famille aux Etats-Unis, considèrent ces nouveaux investisseurs comme des profiteurs, menaçant de compromettre tout ce que la révolution symbolisait. Et certaines familles cubaines-américaines se plaignent d'une large tendance à les considérer comme des 'vaches à lait'. Parmi ceux qui viennent en vacances sur l'île, certains ne peuvent plus s'arrêter de rendre visite à leur famille, d'autres espèrent réussir à obtenir des compensations de leurs pertes passées, d'autres encore se voient jouer un rôle dans la lente transformation du régime, vers encore plus d'ouverture et de liberté.

Nous l'avons vu, près de la moitié des Cubains-Américains de Floride du Sud a quitté l'île après 1980 et ce groupe s'apparente plus aux émigrés économiques d'autres îles de la Caraïbe ou d'autres pays d'Amérique centrale et latine qu'aux premiers réfugiés – ceux qui sont désormais appelés les *históricos*. Ainsi, le soutien à l'embargo a diminué avec l'arrivée des exilés économiques, qui ont souvent encore des proches sur l'île, à qui ils envoient de l'argent régulièrement. A la différence de la majorité des tout premiers exilés, ces derniers ont quitté l'île avec le souhait d'améliorer le sort de ceux qui restent. Par ailleurs, les nouvelles générations envisagent également plus facilement de se rendre sur l'île, malgré les nombreuses contraintes bureaucratiques, pour voir la famille ou pour s'imprégner de ce lieu mythique de leur genèse.[565] A la fin des années 1990, beaucoup de groupes touristiques visitaient l'île, surtout La Havane pour son architecture, comme Rosa Lowinger le raconte dans son article *Piedra Jaimanitas* inclus dans l'anthologie éditée par Ruth Behar – *The Portable Island*. Elle y explique sa fierté de pouvoir partager son amour des pierres et de son île qu'elle a quitté avec ses parents en 1961 pour se rendre à Miami, elle vit aujourd'hui à Los Angeles :

> Because I am an architectural conservator, I always tended to give detailed descriptions of building materials (…) the craggy local limestone, called Piedra Jaimanitas, (…). 'Here is a city that contains every major

[565] Ainsi, environ 200 000 voyageurs américains, dont de nombreux d'origine cubaine, visitent Cuba chaque année. Paradoxalement ou au contraire en toute logique, Cuba occupait le neuvième rang des destinations préférées des Américains en 2001. Chaque année, ces milliers de touristes en provenance des États-Unis en visite à Cuba sont eux aussi porteurs de modération.

> international style of the last 400 years, I would explain. 'You can read the entire story of the Western hemisphere in Havana's architecture.[566]

A travers ces retours d'intellectuels et d'artistes cubains-américains, nous voyons combien l'île demeure partie intégrante de leur carte identitaire. En effet, nombreux sont ceux qui se lancent dans des études en lien de près ou de loin avec la sphère culturelle cubaine, souvent sous l'étiquette 'études hispaniques', dans des domaines aussi variés que littérature, philosophie, théologie, anthropologie, histoire de l'art, musique, danse, cuisine… Ainsi, les jeunes Cubains-Américains suivent de près la situation cubaine mais ils ne sont pas hantés par la perspective du retour et sont moins passionnés que leurs aînés. Leur avenir personnel et professionnel est plus prometteur aux États-Unis. D'après un sondage, seuls 14 à 29 % des chefs de famille dans la région de Miami disent qu'ils retourneraient à Cuba si Fidel Castro disparaissait. En outre, Jorge Duany dans son article *Two Wings of the Same Bird?*, souligne que les commerçants cubains ou les entrepreneurs ont souvent préféré embaucher des employés cubains, créant ainsi un réseau très solidaire ; ce qui explique la concentration spatiale des résidences, des commerces et des entreprises. En 1997, plus de la moitié des Cubains nés à l'étranger étaient devenus citoyens américains, tout ceci ne préfigure pas l'évidence d'un exode massif vers l'île, si celle-ci se voit changer de régime. Il est également intéressant de constater que la Floride était l'État le plus représenté en décembre 2003 à La Havane lors d'un rassemblement de 250 entrepreneurs américains avec Fidel Castro, afin d'amorcer une transition vers plus d'échanges entre les deux nations. Ainsi, sur les 29 États présents, 19 entreprises et 36 participants étaient originaires de Floride afin de participer aux négociations commerciales avec la firme cubaine *Alimport*. Nul doute que certains de ces participants étaient d'origine cubaine anticipant ainsi sur le rôle qu'ils pourraient entreprendre dans un Cuba post-castriste.

Aujourd'hui, les deux communautés, sur l'île et sur le continent, entretiennent des relations plus aisées, quelques signes concrets illustrent ce lent rapprochement. A partir de juillet 2012, un cargo fait toutes les semaines le trajet entre Cuba et la péninsule, c'est la première liaison maritime directe depuis plus de cinquante ans. Depuis quelques années, la communauté cubaine de Miami jette un nouveau regard sur l'île. Elle reste cependant majoritairement anticastriste mais désormais appelle plus au dialogue. Les voyages 'retour' ont beaucoup augmenté depuis la reprise des vols directs en 1998, même si six ans plus tard, le président G.W. Bush renforça les restrictions, ce qui signifiait que les Cubains-Américains

[566] Rosa Lowinger, *Piedra Jaimanitas* in The Portable Island: Cubans at Home in the World, Ed. Ruth Behar, Lucía M. Suárez. Palgrave, MacMillan, 2008, pp.139 -140

n'étaient alors autorisés qu'à rendre visite à leur famille 'proche', une seule fois tous les trois ans et pour une durée limitée à deux semaines. En 2009, le président Barack Obama lève ces restrictions et autorise les Cubains-Américains à rendre visite à leur famille de manière illimitée. Cependant, certaines restrictions seront maintenues jusqu'en 2011, notamment concernant les ressortissants américains n'ayant aucune famille ou lien avec Cuba. Ils devaient ainsi justifier de se rendre sur l'île afin d'assister à des événements religieux, académiques, culturels ou sportifs. Par ailleurs, les vols au départ de la Floride, de New York, de Los Angeles sont de plus en plus nombreux en réponse à une demande en constante augmentation. Puis, un pas majeur est accompli en mai 2011 lorsque Raúl Castro légalise les sorties de territoire, permettant ainsi aux Cubains de voyager, ce qui avait été rendu impossible depuis plus de cinquante ans. Toutefois, très peu de Cubains ont les moyens de s'offrir des vacances à l'étranger, ou même sur l'archipel cubain de Cayo Coco, mais ils en ont désormais au moins le droit.

Par ailleurs, il est intéressant de voir que suite à ces différentes démarches, le nombre de *Balseros* a fortement diminué, certains découragés par des rumeurs d'amis partis à Miami, qui ont été déçus ou choqués par la société américaine ultra-consumériste et ses nombreux gâchis et par la réalité du quotidien, limité par un rythme assidu d'heures de travail afin de pouvoir maintenir un niveau de vie confortable, plus la peur constante du chômage, le coût exorbitant des soins médicaux, et enfin la complexité du système de protection sociale.[567] A Cuba, malgré des mesures de sécurité renforcées, certains tentent toujours de détourner des bateaux ou des avions.[568]Suite au rapprochement historique du 17 décembre 2014, plusieurs discussions ont été lancées, notamment une potentielle refonte du *Cuban Refugee Adjustment Act* de 1966. Inquiets, quelques 9 371 Cubains sont donc entrés aux Etats-Unis entre janvier et mars 2015, la plupart directement en Floride et à Miami, mais aussi via la frontière mexicaine-américaine. Si l'on compare ces quasi-dix mille immigrants à la même période l'an passé, nous notons un bond de 118%.[569]

[567] Aujourd'hui, la majorité des émigrants font appel à des passeurs professionnels, qui brassent des millions de dollars. En effet, le coût d'une sortie du territoire peut aller jusqu'à 10 000 dollars par personne, somme généralement payée par leur famille vivant aux Etats-Unis.
[568] Ainsi, la population cubaine aux Etats-Unis a constamment augmenté, passant de 737 000 en 1990 à 1 144 000 en 2013.
[569] Des chiffres donnés par l'agence des douanes et de protection des frontières nord-américaines.

Désormais, les échanges entre Miami et La Havane sont également facilités de plusieurs manières, notamment avec les technologies modernes telles Internet, qui permet à des milliers de familles de communiquer plus fréquemment, de créer des réseaux plus larges, comme un prolongement de la communauté diasporique, bien au-delà des limites géographiques de l'île. La diaspora cubaine est devenue au fil du temps de plus en plus inclusive, véritable carrefour de multiples déplacements, elle englobe des identités aussi diverses que cubaine-mexicaine, cubaine-russe, cubaine-allemande, cubaine-espagnole, cubaine-puerto-ricaine… Toutes ces fusions culturelles illustrent le maelstrom que devient la *Cubanité* du XXI^{ème} siècle. Il est intéressant de voir comment ils envisagent ces mouvements entre leur foyer familial, leur patrie d'origine, les pertes et les gains de la vie au sein de la diaspora. Devenus en quelque sorte des nomades des temps modernes, beaucoup de Cubains-Américains se déplacent pour leurs études, leur travail, leurs voyages d'affaires, et leurs vacances. Nombreux s'interrogent sur l'avenir de l'état de la Floride, de Dade-County lors du changement de gouvernement à Cuba. L'impatience, est devenue un leitmotiv des exilés cubains, en effet, déjà en 1990, l'une des chansons phares du chanteur de salsa Willy Chirino s'appelait *Ya viene llegando /It's just around the corner.* La majorité des premiers exilés devinrent les vigies des moindres signes d'une autre révolution, d'un coup d'état, d'un putsch militaire, d'un assassinat, tous soi-disant imminents, durant les premières années de leur exil. Cette attente de la première garde de l'exil cubain dure depuis plus de cinquante-six années. Les interrogations concernant l'éventuel départ de plus de la moitié de la population de Miami, si l'île venait à être libérée, ne sont plus vraiment d'actualité. La 'ville magique', la 'ville du futur' est devenue le lieu de naissance de nombreux Cubains-Américains. Ainsi, seuls les immigrants récents seraient susceptibles de ressentir l'appel du retour. Toutefois, nombreux sont ceux qui ont joint les Etats-Unis au prix de grands sacrifices. Toutefois, une question plus pressante se fait sentir à savoir si, dans le cas d'une libération radicale de Cuba, il y aurait une autre vague migratoire massive de Cubains vers les Etats-Unis. On peut de toute façon imaginer que de nombreux changements découleront de cette nouvelle ouverture, des changements économiques suivront de près toute altération politique, et signera ainsi la fin d'une idéologie monolithique. Pendant plus de cinquante ans, la majorité des Cubains de Miami a été animée par une ferveur idéologique enracinée dans une opposition irréconciliable, opposition à Castro, au communisme. La fin du castrisme signerait l'arrêt de la raison d'être de cette ferveur, et intrinsèquement la fin de leur exil. Ils devront accepter l'inévitable réalité de leur rôle d'immigrants, pour beaucoup bien plus assimilés qu'ils n'aimeraient l'admettre. Il y aura probablement une perte d'influence sociale inhérente à

l'idéologie de l'exil, à cette condition si particulière. L'économie animée par les Cubains de Miami, dite 'ethnique' sera graduellement infusée dans l'économie nationale. Et le phénomène d'acculturation inversé continuera. En effet, chaque année, des pans entiers de la ville, notamment ses rues prennent le nom de célèbres prêtres, intellectuels ou encore soldats cubains – rappel constant de cette nostalgie qui taraude, y compris ceux qui n'ont même jamais posé un pied sur l'île. Par ailleurs, l'exil historique considère comme allant de soi que les Cubains de la diaspora joueront un rôle central dans la 'remise en route' politique et économique de Cuba, en collaboration avec un gouvernement provisoire alliant figures démocratiques de La Havane et de Miami, plus particulièrement de la CANF. Certes, la puissance économique et financière de la CANF est indiscutable, toutefois la volonté de revanche de ses dirigeants pourrait freiner certains avancements dans les discussions binationales.

Autre question centrale et complexe qui taraude la diaspora cubaine-américaine, cette communauté multiculturelle, est celle de sa mémoire collective, intrinsèquement partielle car interstitielle. Cette mémoire, comme nous le verrons dans le troisième temps de cette étude, est surtout multiple et instable car en perpétuelle réécriture, tel un palimpseste d'expériences de déracinement vécus par les vagues successives d'immigration cubaine aux Etats-Unis. Nombreux de leurs écrits autobiographiques relatent les expériences traumatisantes, dont l'épicentre fut le tremblement géopolitique du triomphe de la révolution castriste. Ce moment historique constitue le point focal, l'origine de multiples trajectoires migratoires, qui étendront et stimuleront la constellation de communautés cubaines préexistantes de part le monde (Espagne, Venezuela, France, Mexique, Etats-Unis). Nous l'avons vu, ces vagues successives d'immigration dont le point de départ est l'île sont à l'origine du phénomène dit d'« archipélisation » du continent nord-américain, ou comment la propagation de diverses enclaves cubaines-américaines plus ou moins importantes multiplie les espaces d'influences interculturelles sur le sol nord-américain, comme l'incontournable bastion des premiers réfugiés politiques : Miami, de loin la plus visible, dynamique et puissante politiquement et économiquement aujourd'hui. Nous allons désormais voir comment la dispersion et les myriades d'altérités au sein de cette diaspora se reflètent dans la constellation de ses mémoires.

Troisième partie – Mémoires cubains-américains : miscellanée matricielle

> *Il dit : Je suis de là-bas. Je suis d'ici et je ne suis pas là-bas ni ici. J'ai deux noms qui se rencontrent et se séparent, deux langues, mais j'ai oublié laquelle était celle de mes rêves. J'ai, pour écrire, une langue au vocabulaire docile, anglaise et j'ai une autre, venue des conversations du ciel avec Jérusalem.*[570]
>
> *Mais moi, désormais plein De toutes les raisons du départ, moi,*
>
> *Je ne m'appartiens pas, Je ne m'appartiens pas,*
>
> *Je ne m'appartiens pas…*[571]
>
> *Crie pour t'entendre et crie pour savoir que tu es encore vivant et vivant, que la vie sur cette terre est encore possible. Invente un espoir pour les mots, crée un point cardinal ou un mirage qui prolonge l'espérance et chante, car le beau est liberté. (…) N'oublie pas : Si je meurs avant toi, je te confie l'impossible!*[572]

Les dispersions culturelle et idéologique créées par la succession de vagues migratoires cubaines soulèvent de nombreuses questions identitaires concernant la communauté multi localisée et sa société principale d'accueil. Depuis plus de cinquante ans, l'île et sa diaspora ont beaucoup évolué. Les vagues migratoires ont vidé l'île de tout un pan de son identité collective. Les plus récentes ont rebrassé et dilué l'homogénéité du bastion de Miami. Il semble de plus en plus difficile pour de nombreux Cubains-Américains, d'envisager Cuba avec une seule capitale, une seule langue, une seule culture, de la considérer comme une nation monolithique. En effet, certains envisagent l'île et ses communautés extérieures, ses extensions, ses 'archipels', comme composés inhérents de l'identité cubaine. La majorité des Cubains-Américains qui écrivent sur, autour, à propos de Cuba, de leur relation avec l'île et le continent participent à la réécriture contemporaine de l'identité culturelle cubaine, qui semble plus instable que d'autres, de par ces départs massifs incessants. Inspirés de textes et symboles gravitant autour du concept de conscience diasporique, largement exploré par William Safran et James Clifford, plusieurs auteurs cubains-américains réitèrent inlassablement quelques tropes, tels que la dépossession, le déracinement, l'interminable

[570] Mahmoud Darwich, « Exil (4), Contrepoint, pour Edward Saïd
[571] Mahmoud Darwich, *Murale*, Actes Sud, 2003, p.23
[572] Marmoud Darwich. *Exil 4*, Contrepoint pour Edward Said, « Hommage à Edward Saïd », publié le 26 septembre 2003 dans Al-Ayyam et traduit de l'arabe par Marcel Charbonnier.

attente de la chute du régime, la promesse du retour, les rumeurs, les légendes familiales, la rêverie.

Ainsi, à travers une approche multi-générationnelle et polyphonique offerte par un faisceau d'écrits autobiographiques et ethnographiques, nous avons accès au cœur de la diaspora cubaine-américaine, via ses réflexions personnelles et culturelles. Grâce à cette chorale de points de vue, ces perspectives contradictoires, où les variations défient toute représentation ou catégorisation cristallisée et paradigmatique, nous prenons conscience des nuances, des complexités, et des débats identitaires qui coexistent au sein de cette communauté translatée. Certains considèrent la diaspora comme une sorte de tissu conjonctif en cicatrisation constante, tissu en partie tissé de ces écrits autobiographiques qui se complètent, se chevauchent et s'entrelacent à travers leurs thèmes et approches. Nous poursuivons ainsi l'exploration de la cohérence kaléidoscopique de ces récits personnels qui dialoguent sans cesse entre convergence et divergence, entre unité et variété. Nous verrons comment les nombreuses ironies et contradictions vont bien au-delà des axes d'oppositions binaires souvent imposés par les discours dominants, puis comment les trajectoires identitaires de nombreux Cubains-Américains oscillent constamment entre continuité et rupture, entre résistance et assimilation, entre préservation et transformation. Cette vision de la diaspora cubaine projette une sorte de 'cohérence' alternative qui est intrinsèque à son hétérogénéité, à sa nature polyrythmique, pour emprunter le terme à Benítez-Rojo. Cette cohérence polymorphe se nourrit de et transcende l'expérience de dispersion et de fragmentation vécues par les Cubains nés sur l'île, puis déplacés, sans oublier ceux qui héritent de cette existence liminale, de cette altérité incongrue de l'exil.

Le troisième moment de cette étude sera ainsi consacré à deux auteurs ayant quitté l'île pendant l'exode de Mariel, Reinaldo Arenas et Mirta Ojito, suivis d'auteurs issus de la génération dite 'une-et-demi', et enfin ceux appartenant aux générations de *American-born Cubans* ou *Cuban-bred Americans* selon Pérez Firmat. Chacun à travers leurs mémoires explore les questions de l'hérédité culturelle, d'appartenance, du sillon creusé par l'exil. La génération 'une-et-demi', celle des enfants et adolescents arrachés à leur île, sera approchée à l'aide des mémoires de Pablo Medina, *Exiled Memories* et de Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba.* Parmi cette même génération, certains furent envoyés seuls aux Etats-Unis, via *l'Opération Peter Pan*, plusieurs mémoires correspondent à ces 'je'(s) violemment translatés, ceux de Román de la Campa, *Cuba on My Mind*, et de Carlos Eire, *Learning to Die in Miami.* D'autres témoignages issus d'anthologies seront explorés, notamment – *ReMembering Cuba:*

Legacy of a Diaspora, ainsi que *Cuba: Idea of a Nation Displaced* éditées par Andrea O'Reilly Herrera, sans oublier *Bridges to Cuba/Puentes a Cuba* et *The Portable Island: Cubans at Home in the World* éditées par Ruth Behar. Concernant les générations nées aux Etats-Unis, le mémoire de Carlos Frías, *Take Me With You*, atteste de la prégnance de la culture cubaine transmise à ces générations, dont l'enfance fut rythmée par les innombrables récits familiaux, légendes insulaires aux fragrances, à la fois exotiques et familières.

Chapitre 6 - D'*El Diálogo* aux *Marielitos*

6.1 De la parole aux actes

L'administration Carter prit l'initiative des premiers efforts sérieux vers une détente depuis la nationalisation de toutes les entreprises américaines en 1961. L'un des principaux interlocuteurs choisis par les Américains était un banquier progressiste, issu de la communauté d'exilés, Bernardo Benes.[573] Avec l'appui de Washington, Benes se rendit en 1979 à La Havane, entamant non seulement les premiers contacts intergouvernementaux, mais aussi le processus que les Cubains de Miami allaient appeler – *El Diálogo.* Ces efforts donnèrent lieu aux premières rencontres entre les Cubains de l'exil et les Cubains de la révolution – entre *los de aquí y los de allá*, ceux d'ici et ceux de là-bas, comme le disent encore beaucoup de Cubains-Américains et de Cubains aujourd'hui ; gardant à l'esprit que *l'ici et le là-bas*, s'inverse selon leur position d'un côté ou de l'autre du détroit. Dans son mémoire *Finding Mañana*, Mirta Ojito entrelace dans son récit des parties d'essai aux résonances géopolitiques et des parties de souvenirs personnels. Ainsi, au départ de son mémoire, Mirta décrit plusieurs événements politiques ayant tous influencé le quotidien sur l'île, et en particulier les relations cubano-américaines, pouvant changer le cours des choses pour sa famille, celui qu'elle choisit de développer est l'arrivée d'un nouveau président américain :

> At last something extraordinary happened. A deeply religious man with a commitment to upholding human rights assumed the presidency of the United States in 1977 and announced that he wanted to revamp his country's foreign policy. (…) Almost immediately Castro saw in Jimmy Carter an ally, (…) Members of Congress started traveling to Cuba; officials from both

[573] David Rieff, *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*, Simon and Schuster, 1993, p.16

> countries began discussing issues of maritime boundaries (…) an American journalist questioned Castro on Cuban television about the prisoners he kept throughout the island; and young Cuban-Americans returned to their homeland to pledge their support and youthful enthusiasm to the revolution their parents had refused them. In late 1978, with the blessing of the Carter administration, Cuban-Americans began a dialogue with the Cuban government that led to the release of hundreds of political prisoners and the visits of thousands of exiles, who in 1979 returned to the island, loaded with gifts. The visits were jolts to the country and its people.[574]

Nous avons ici l'épisode du *Diálogo* décrit de l'intérieur, cependant, notons toutefois, que ces pages ayant été écrites a posteriori, Mirta a eu sans doute accès à plusieurs articles sur la période, d'où ce ton quasi journalistique. En effet, contenu du manque d'information circulant dans l'île, il est difficile d'imaginer une jeune adolescente ayant une vue globale de la situation contemporaine. Elle évoque ainsi sur plusieurs pages l'épisode *del Diálogo,* en présentant le parcours de Bernardo Benes et son rôle prépondérant dans ce rapprochement éphémère, certes, mais qui a bouleversé les relations entre les exilés et leurs proches restés sur l'île. Elle retrace ainsi la trajectoire migratoire de cet homme et de son travail pour recréer des liens entre les deux communautés cubaines de part et d'autre du détroit à la fin des années 1970 :

> Benes had settled in Miami, with the thousands of emigrants who had started to flee Castro's regime in 1959. The only officials he was friendly with were elected and tended to live in Washington, D.C. (…) Why would Communist Cubans want to talk to him? (…) He was the vice chairman of the board of Continental National Bank of Miami and a rising star in the Democratic Party, (…). The year before, he had been director for Hispanic affairs for the Carter campaign in Florida (…). If one had to pick a Cuban with access to both the White House and the exile community in the Miami of the 1970s, Bernardo Benes was that man.[575]

Au fil des ans, Bernardo Benes aida à financer des opérations secrètes d'exilés voulant infiltrer l'île et fomenter des révoltes de l'intérieur. Il récolta des fonds afin de construire un monument rendant hommage aux victimes de l'invasion ratée de la Baie des Cochons. Il témoigna également contre Castro au Congrès américain. Mirta Ojito poursuit le portrait de Bernardo Benes, expliquant son histoire familiale marquée par l'exil de génération en génération :

> His father, Boruch Benes, had never lost his sense of nostalgia for the land and family he abandoned when, at seventeen, he left Russia (…) He arrived

[574] Mirta Ojito, *Finding Mañana: A Memoir of a Cuban Exodus*, Penguin Press. 2005, p.38
[575] Mirta Ojito, p.5

> in Havana in 1923, with 20$ in his pocket. (…) To young Boruch, Cuba – still giddy from its hard-won independence from Spain only two decades earlier – was a place where everything seemed possible for anyone, even a Jewish immigrant who spoke no Spanish. (…) He learned Spanish, changed his name from Boruch to Boris, (…). Despite their prosperity, being Jewish in the Cuba of the 1940s was not easy for the Benes family. Bernardo's mother hired a professor of Yiddish and Hebrew history who traveled every Wednesday from Havana to their home in Matanzas, the Benes home became the meeting place for the few Jews who lived in the city (…).[576]

L'adaptation à la culture cubaine ne fut pas si simple, le mal du pays imprégnait leur quotidien. Cette enfance entre deux modèles culturels l'a sans doute sensibilisé aux questions essentielles du biculturalisme. Une fois arrivé à Miami, il reprit rapidement son avenir en main, comme l'atteste son succès :

> Within six months he had risen to the vice-president of the bank. In Miami, Benes became a walking billboard for the success of the Cuban-exile community. (…) he helped start the Hispanic branch of *Big Brothers* and *Big Sisters of America*, specializing in training mentors for the newly arrived refugees. (…) Benes had come to the conclusion that the best tactic for Cuban exiles was to rely on themselves. After all, Cubans had elevated Castro to power. Maybe it was Cubans who had to bring him down.[577]

Entre solidarité collective et initiative individuelle, il a su trouvé l'équilibre pour se faire une place dans la société états-unienne. Benes fut plongé au cœur des négociations avec le président américain Jimmy Carter, qui leva les restrictions de mobilité vers l'île et permit aux exilés d'emmener de l'argent à leurs proches, annonçant ainsi clairement la nouvelle approche de la Maison Blanche vis-à-vis de la Guerre froide.[578] Quant aux motivations cubaines, elles paraissaient moins limpides, car certes, Castro souhaitait diminuer sa dépendance envers l'Union soviétique, mais il avait besoin de l'antagonisme contre les Etats-Unis pour galvaniser son régime. Toutefois, à la fin des années 1970, il se savait moins remis en cause, puisque que l'essentiel des dissidents avait quitté l'île. Mais, paradoxalement, il savait également l'importance de courtiser les exilés cubains, car la Maison Blanche ne prendrait aucune initiative pouvant les aliéner. Ainsi, pour la première fois depuis dix-huit ans, Benes montrait à Castro comment les exilés vivaient à Miami. Les immenses disparités étaient criantes de vérité quant aux nombreux défis non relevés par le régime castriste : les pénuries de nourriture, de médicaments, de produits hygiéniques, les incessantes coupures

[576] Idem, p.40
[577] Idem, p.43
[578] Idem, p.47

d'électricité.[579] Mirta Ojito insiste sur ces contrastes aigus entre les deux communautés cubaines :

> By contrast, Cubans in Miami were intent on re-creating the 'paradise' they'd lost in 1959. They opened bakeries, restaurants, and shops that bore their old Havana names. Professionals – from engineers to musicians – reinvented themselves in a city that was quickly becoming the displaced capital of Latin America, due in no small part to the hard work of the newly arrived Cuban immigrants. In 1978, when Benes began to meet with Castro, there were more businesses in Miami owned by Cubans than the total number of businesses that had existed in the city in 1959. Spanish-language bookshops, theaters, and newspapers seemed to sprout overnight.[580]

Castro fut indéniablement impressionné par la réussite fulgurante de nombreux Cubains à Miami. Il vit rapidement les avantages à resserrer les liens distendus entre les Cubains de l'île te de la péninsule. Afin de prouver ses bonnes intentions, il décida de libérer des milliers de prisonniers politiques et d'autoriser les exilés à rendre visite à leurs proches. Ainsi, en moins de trois mois, en 1979, trois mille prisonniers furent libérés à travers toute l'île. Ils rejoignirent rapidement les rangs de futurs exilés aux Etats-Unis.[581] La même année, plus de cent mille exilés cubains se rendirent sur l'île pour des visites d'une semaine, les valises pleines de cadeaux et les esprits pleins d'histoires de prospérité et de liberté : '*Families were reunited, and dollars poured into the country. Overnight, returning exiles who for so long had been called 'gusanos', worms, for their abandonment of the revolution, became 'mariposas', butterflies who flew over the Gulf of Mexico to bring beauty and hope to Cuban families.*'[582] Mirta Ojito se souvient du retour de son oncle exilé d'abord à NYC puis à Miami :

> My uncle had been an accountant for *General Electric*, and after years in New York, he and his family had recently moved to Hialeah, a blue-collar city close to Miami. (…) Their children went to free, public schools. They had cars – but nothing fancy, he hastened to explain. Contrary to what I had been taught in school about the ways of capitalism, my uncle explained that he had medical insurance, so medicines and visits to the doctor were free or cost very little. If his children earned good grades or were excellent athletes, their university education also would be free. No one told him what to do except his bosses. (…) He could travel outside the country easily, (…). The

[579] Idem, p.49
[580] Idem, p.50
[581] Idem, p.54
[582] Idem, p.55

> neighbors didn't bother him (…) he didn't have to work for free on Sundays. (…) They seemed unchanged by life in a richer world.[583]

Le témoignage de Mirta Ojito est intéressant, puisque sa famille est d'origine modeste, mais malgré tout elle se rend bien compte que leur vie aux Etats-Unis semble plus aisée que sur l'île. Les histoires de son oncle et de sa tante lui ont ouvert les yeux et l'ont rassurée sur son avenir là-bas, loin de sa maison, de ses amis, de son île. Elle entendit une version différente de la vie américaine, loin des exagérations négatives de ses professeurs et positives de son père : '*Everything I had grown up believing, I now knew, was at best a half-truth.'*[584] C'est en retrouvant sa famille exilée et en rencontrant certains amis de ses parents, qu'elle a accès à ces bribes d'histoires et témoignages, qui lui permettent d'appréhender la relativité des discours politiques et des messages idéologiques :

> I met one former prisoner at a friend's house one evening and was aghast at his tale of torture and mistreatment. (…) That year more than a hundred thousand Cuban-Americans traveled to the island, adding about 100$ million to the government's coffers. (…) many Cubans on the island could not understand why these returning exiles had been allowed to step on Cuban soil again. (…) the country needed them economically, they had become useful enemies.[585]

Le témoignage de Mirta Ojito issu de l'intérieur de l'île lorsqu'*el Diálogo* se déroule, donne à voir les réactions critiques de certains Cubains envers ces *butterflies*, qui brouillent beaucoup trop de certitudes à leurs yeux. Elle se souvient également au combien son oncle était étonné de découvrir le triste état de délabrement de l'île : *'Already used to the abundance, order, and cleanliness of the United States, my uncle was horrified by conditions on the island: the rundown buildings, the dirty roads, the lack of food, the relentless flies, the garbage piled up on street corners, and the utter destruction of a country that had once been vibrant and modern, a leader in commerce and technology for all Latin America.'*[586] Le contraste entre la ville de Miami en plein boom économique et le Cuba de la fin des années 1970, en plein essoufflement fut saisissant pour de nombreux exilés de retour en mère patrie vieillie et amoindrie.

Par ailleurs, David Rieff, l'auteur de *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*, publié en 1993, a fait, lors de ses recherches pour son livre, la rencontre d'un couple de Cubains-Américains, Raul et Ninon Rodriguez installés à Miami depuis leur départ forcé en 1959, tous

[583] Idem, pp.62-63
[584] Idem, p.63
[585] Idem, p.65
[586] Idem, p.168

deux âgés de 11 ans. Devenus ses amis, ils vont lui raconter en détail leurs sentiments concernant *El Diálogo*, mêlés de peur, d'amertume, mais aussi d'une brûlante envie de revoir avec leurs yeux d'adultes leur Havane d'enfance. Au plus fort du rapprochement au début de l'année 1980, ils purent ainsi retourner sur leur île natale. Toutefois, ce pont se referma presque aussi vite qu'il ne s'ouvrit et les Rodriguez ne purent retourner à Cuba qu'en 1990 et 1991. Qu'a-t-il bien pu provoquer ce soudain revirement ? Une nouvelle impasse se profila dès le printemps et l'été 1980 avec la crise de l'ambassade du Pérou à La Havane, qui allait donner lieu à une nouvelle hémorragie cubaine : l'exode du port de Mariel. Deux événements ont pu jouer un rôle prépondérant, la crise de légitimité politique en Pologne avec la formation du syndicat *Solidarnosc* – fracture dans un camp socialiste jusque-là présenté comme un bloc harmonieux, qui eut un fort retentissement à Cuba, puis l'épisode dit du *Dialogue* en 1979, qui entraîna la première visite dans l'île de 100 000 exilés cubains. Ces derniers donnèrent à leurs familles restées sur l'île, une vision plus positive des opportunités offertes par les États-Unis. Environ 125 000 exilés retournèrent à Cuba pour de brèves visites limitées à une semaine.

En parallèle, se mirent en place les *Brigades d'Antonio Maceo*, célèbre révolutionnaire cubain, qui autorisèrent des jeunes Cubains-Américains à se porter volontaire pour effectuer des travaux publics, agricoles, afin de prouver aux autorités cubaines, qu'ils ne sont pas des *gusanos* comme leurs parents. Ce phénomène de réappropriation de la ferveur révolutionnaire des plus jeunes générations, traverse même la relation exclusive et dichotomique Cuba/U.S.A, comme l'illustre le témoignage de Patricia Boero, qui eut cette volonté de s'engager et de croire en la force positive des idéaux de la révolution castriste. Sa mère a pourtant fui ce mouvement et s'est installée en Uruguay, où Patricia grandit et fit ses études avant de suivre son mari en Australie. Elle raconte son expérience des Brigades en 1981, riche en rencontres internationales et ce sentiment d'appartenance universelle lié à la révolution de Castro :

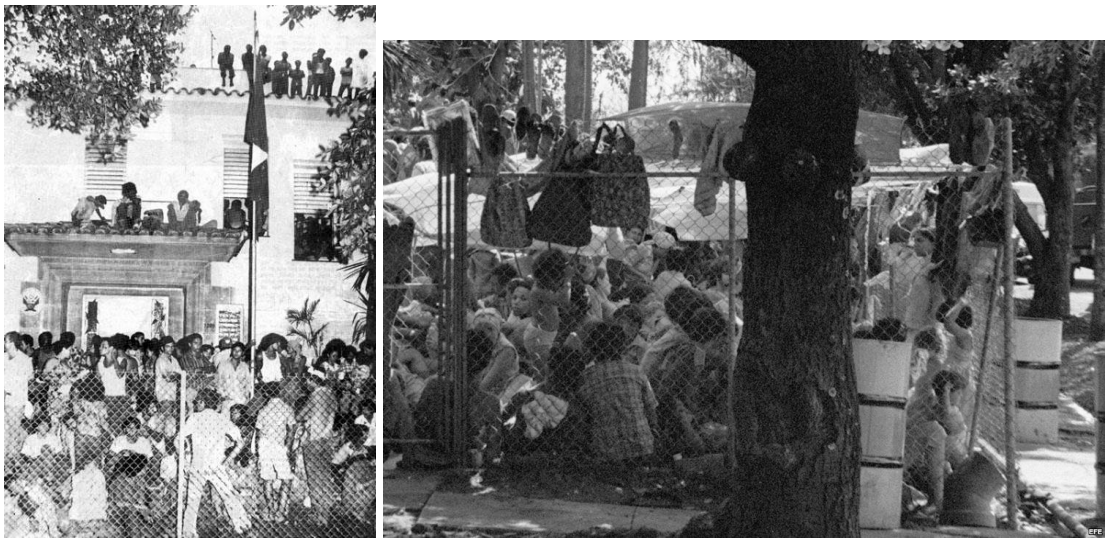
> I continued traveling to Cuba, and created the first Brigades from Australia, which we named 'the Southern Cross'. Many Latin American exiles participated. We climbed the Sierra Maestra mountains and camped at the historic guerilla headquarters of Che and Fidel. We picked oranges and we worked in construction sites, visiting schools and factories, hospitals and crocodile farms. We listened for hours to lectures by *combatientes* from Angola and Granada, and believed fervently in '*el internacionalismo proletario.*'[587]

[587] Patricia Boero, *Cubans Inside and Outside: Dialogue among the Deaf*, in Bridges to Cuba/Puentes a Cuba, ed. by Ruth Behar, Ann Harbor, Michigan University Press, 1998, p.193

Notons les allusions à un certain degré d'endoctrinement de ces jeunes venus du monde entier pour se familiariser avec les lieux légendaires, berceaux de la révolte cubaine de 1959. Paradoxalement, ces groupes de jeunes seront très surveillés par le gouvernement cubain, toujours dans la crainte de conspiration anticastriste. Il est intéressant de noter que le chiffre de ces 125 000 jeunes Cubains-Américains assoiffés d'idéaux révolutionnaires correspond quasi exactement au chiffre de Cubains assoiffés de liberté et du *American Way of Life* qui ont quitté l'île pendant l'épisode migratoire de Mariel.[588]

Tout commença avec divers incidents à l'ambassade du Pérou. Le 1er avril 1980, un groupe de six dissidents havanais, mené par un chauffeur de bus, Jose Antonio Rodriguez Gallegos, fonça à bord de son mini-van sur les grilles gardées de l'ambassade du Pérou dans le riche quartier de *Miramar*. Le groupe de Cubains sortit indemne du choc, et dans la foulée demanda l'asile politique. Cependant, dans le fracas, l'un des agents de sécurité fut tué par une balle perdue ; lorsque les autorités péruviennes refusèrent de les rendre à la justice cubaine, le 4 avril Fidel Castro ordonna le retrait total des forces de l'ordre autour de l'ambassade. Entre l'ordre donné au matin du 4 avril 1980 et l'après-midi suivant, environ 2 000 Cubains, parmi eux beaucoup d'enfants et d'anciens prisonniers politiques, venus des quatre coins de La Havane, se précipitèrent vers ce nouveau sanctuaire, parenthèse extraterritoriale.[589] Ils étaient déjà tous en quelque sorte exilés avant même d'avoir quitté l'île. Les autorités cubaines annoncèrent que tous ceux qui n'ont pas pénétré l'ambassade par la force pourront émigrer librement. Une grande confusion s'ensuit, marquée par de rudes négociations. Le président Francisco Morales du Pérou a rapidement déclaré sa volonté d'accueillir les réfugiés. Plusieurs diplomates ont rencontré les responsables péruviens, afin de trouver des solutions rapides à cette crise sans précédent, notamment concernant l'apport de nourriture et de couvertures.[590]

[588] Ruth Behar, Lucía M. Suárez, *The Portable Island: Cubans at Home in the World*. Palgrave MacMillan, 2008, p.4
[589] Le périmètre de l'ambassade représentait à peu près la superficie d'un terrain de football américain.
[590] Jo Thomas. "*2,000 Who Want to Leave Cuba Crowd Peru's Embassy in Havana*". New York Times, (6 April 1980)



591

Un officiel du ministère de l'intérieur américain annonça également dès le 5 avril, que les Etats-Unis accorderaient le droit d'asile aux prisonniers politiques et accepteraient d'autres demandes d'entrée selon les mesures classiques, qui prévoyaient 400 visas par mois distribués aux immigrants cubains, favorisant ceux qui avaient déjà de la famille installée aux Etats-Unis. Pendant ce temps, la situation s'aggravait à l'ambassade, où dès le 6 avril, environ 10 000 Cubains s'y déplacèrent, rendant les conditions sanitaires et morales de plus en plus difficiles. Les autorités cubaines en interdiront désormais l'accès. Pendant de longs jours, les conditions continuaient à se détériorer, tandis que surgirent de nulle part ou furent encouragés – les opinions diffèrent sur ce point – des dizaines de milliers de Cubains sur la cinquième avenue de La Havane, clamant leur loyauté à la révolution et fustigeant ces traîtres de *gusanos*. Les nombreuses photographies de ces journées interminables ont été exposées au Musée de la Lutte du peuple révolutionnaire, non sans ironie dans la belle demeure de la cinquième avenue de Miramar, qui fut jadis l'ambassade du Pérou :

592

[591] Fb.martinoticias.org

Mais face à cet afflux massif de dissidents, très humiliant pour le régime, Castro décida d'autoriser la sortie de tous ceux qui souhaitaient partir, se débarrassant ainsi de nombreux opposants, éloignant les risques de coup d'état. Le port de Mariel sur la côte nord de l'île, fut désigné comme le seul point de départ légal. Mariel fut un épisode unique dans l'histoire d'immigration nord-américaine, puisque les nouveaux arrivants ne venaient pas par leurs propres moyens, mais étaient transportés sur des bateaux appartenant dans la grande majorité à leurs prédécesseurs.

6.1.1 L'*insilio* raconté par Mirta Ojito et Reinaldo Arenas

C'est ainsi que la famille de Mirta Ojito arriva aux Etats-Unis via l'exode de Mariel. Elle commence son mémoire avec deux citations, son histoire personnelle se joue entre les paroles et les décisions de ces deux interlocuteurs, ces deux camps. Son mémoire illustre ainsi ceux qui font l'histoire et ceux qui la subissent :

> Those who don't have revolutionary genes, revolutionary blood, a mind or heart which can adapt to the effort and heroism of a revolution aren't wanted here, they aren't needed.
>
> **Fidel Castro, during A May speech in Havana, 1980**
>
> We will continue to provide an open heart and open arms to refugees seeking freedom from Communist domination and from economic deprivation, brought about primarily by Fidel Castro and his government.
>
> **President Jimmy Carter, May 5, 1980, Washington, D.C.**[593]

Toutefois, en parfait écho au comportement de Castro, Carter renverse sa politique de *open heart and open arms* en mai et ordonne l'interception des embarcations transportant les réfugiés. Le *Miami Herald* ne tardera pas à dénigrer ce nouveau chapitre de l'histoire commune entre les deux nations, en déclarant non sans amertume : *' (...) that the would-be rescuers from Florida are pawns in Castro's open diplomatic war.*'[594] D'autres articles feront leur apparition dans la presse écrite, dénonçant la présence d'un grand nombre de criminels parmi les réfugiés, ainsi que des patients psychiatriques, dont Castro se débarrasse sans aucune impunité. Cependant, selon *The Brookings Institution Study*, la vaste majorité des

[592] Fb.martinoticias.org
[593] Mirta Ojito, *Finding Mañana: A Memoir of a Cuban Exodus*, The Penguin Press, 2005.
[594] *City on the Edge*, p.21

réfugiés n'avait d'antécédents ni judiciaire, ni psychiatrique. Il s'agissait cette fois de groupes sociaux très différents. Nombre d'entre eux étaient jeunes, parfois noirs ou métis (13 % selon Jorge Duany), et d'origine populaire ; leur niveau d'études ou de qualification professionnelle était très différents des autres exilés. Ces ouvriers qualifiés trouveront leur place sur le marché du travail de Miami de l'époque. Dans son prologue, Mirta Ojito pose le cadre de son histoire, de ses origines :

> I grew up knowing that one day I would leave Cuba with my family. My parents had met in the late 1950s, just as revolution was brewing in the mountains of eastern Cuba and in the hallways of the universities that dotted the island. Unlike many other Cubans, who supported Fidel Castro's ascent to power in 1959 and then changed their minds, they had never believed that a thirty-three-year-old in dirty fatigues and a scraggly beard could make their world better. (…) My parents, who were poor and simple folks from the countryside, had never been fans of Batista, but they believed a good government was one that stayed out of the way and allowed individuals to work hard to provide for their families. Batista did that. Fidel demanded loyalty.[595]

Le mémoire de Mirta Ojito présente plusieurs intérêts, il offre le point de vue d'une jeune adolescente cubaine née sous Castro et dont les parents n'ont jamais été acquis à la cause révolutionnaire. Comme nous l'avons vu avec les parcours d'Iris Díaz et d'Andrew Rodriguez, la trajectoire de Mirta Ojito fut maintes fois télescopée par l'Histoire de son île menant un combat acharné face au géant capitaliste voisin :

> When Castro came to power, my father worked at a store selling cloth by yard to women (…) But shortly after the new government confiscated the store as part of its grand plan to build what it called 'an egalitarian workers' society', my father was assigned to a truck-driving job. (…) Fiercely independent and completely apolitical, my father decided that he couldn't live in a place where government edicts, (…). In April 1961, around the time Castro announced in a televised speech the socialist nature of his regime, my father began making plans to join his older sister in the United States. In October 1962, he and my mother rushed their wedding date so that they could apply for a U.S. visa together. But then the Missile Crisis (…) put an end to their emigration plans. (…) the United States government tightened an economic embargo (…) which meant, among other things, that I was raised on Russian baby food and that Russian cartoons, not Walt Disney's animated movies, informed the better part of my childhood.[596]

Les déboires de ses parents, jeunes mariés font écho aux péripéties d'Andrew et Margarita, à la même période. Les parents de Mirta n'ont cependant pas eu la même chance

[595] Mirta Ojito, p.2
[596] Mirta Ojito, p.3

de quitter l'île avant la Crise des Missiles. Son père âgé de vingt-six ans n'avait pas l'autorisation de partir. Ainsi, toute son enfance sera imprégnée par l'attente, l'espoir de quitter Cuba pour rejoindre de la famille déjà installée aux Etats-Unis :

> In 1965, when I was not yet two, my father (…) as his May birthday approached in 1966, my mother made me a sky blue corduroy jacket, appropriate for the winter land she imagined would greet us. (…) Every day my mother would quickly scan the mail looking for the only two envelopes that would bring joy to our lives: a letter from one of my father's sisters (…) or a fat, official-looking envelope that would mean we were a step closer to resume living the lives my parents were certain had been robbed from them. (…) From 1966 UNTIL we left in May 1980, the main topic of conversation at home and with friends who shared my parents' obsession was if and when and how we would leave Cuba. (…) We knew that some desperate people took to the treacherous waters of the Gulf of Mexico, braving dangerous currents and sharks to make it to Miami.[597]

Rejoindre le Nord était un rêve pour beaucoup de familles cubaines, nombreuses sont les allusions dans plusieurs récits aux vêtements chauds adaptés au climat si exotique pour eux. La séparation des familles de part et d'autre du détroit de Floride, incarnant le conflit politique est un autre leitmotiv comme nous l'avons déjà vu. Cependant, l'histoire de Mirta Ojito commence lorsqu'Iris et Andrew sont partis, lorsque Cuba se retrouve isolé de la quasi-totalité du reste du monde. Elle poursuit ainsi le portrait du Cuba des années 1970 :

> For almost a decade, Cuba had lived in complete isolation from the Western world. No one could get in; no one could get out. God and the Beatles were forbidden, men with long hair were arrested, homosexuals and artists were sent to labor camps. Anyone who expressed a desire to emigrate was immediately ostracized, harassed, and denied jobs and higher education. Those who openly and defiantly disagreed with the government were jailed or executed. Neighbors spied on neighbors, and everyone was expected to give up allegiances for the good of the revolution, including obligations to the family and loyalty to friends.[598]

Cette description de la dictature castriste, notamment de l'intolérance vis-à-vis des artistes et des homosexuels renvoie directement à l'expérience et au témoignage de Reinaldo Arenas dans son mémoire *Before Night Falls*, où il dénonce les exactions du régime à l'égard des 'dissidents'. De la même génération qu'Andrew Rodriguez, le jeune Reinaldo a lui aussi dans un premier temps embrassé le mouvement révolutionnaire des Barbudos. Il fut également témoin d'une extrême violence perpétrée par les deux camps, ce qui n'était bien sûr pas de bon augure, même pour un jeune rebelle comme lui :

[597] Idem, p.4
[598] Idem, p.5

> Most of the dead were those killed by Batista's henchmen – students, members of Castro's partisan group, the 26th of July Movement; or simply Castro's sympathizers who were captured in the towns and then tortured, murdered, and thrown into the gutter in order to intimidate the people, especially the conspirators. (…) While with the rebels, I saw some injustices that to some extent made me doubt the goodwill of those people. One day a group of rebels went to arrest a peasant (…) reported to be an informer. He was taken and executed, in other words, even before Fidel Castro rose to power, the executions of people who were against his movement or who conspired against him had already begun. (…) When we got the news that Batista had left, many of us did not believe it. Castro himself was one of the most surprised; he had won a war that had never been fought.[599]

Une nouvelle fois, ce témoignage issu de l'intérieur apporte de précieuses prises de vue sur des événements si souvent exploités et parfois déformés par la presse locale et internationale. Lorsque Reinaldo Arenas décrit son expérience d'une guerre qui n'a jamais vraiment eu lieu, il renforce le sentiment de certains Cubains qui voyaient en Castro un arriviste issu de la bourgeoisie espagnole :

> We came down from the hills and received a heroes' welcome. In my neighborhood in Holguín I was given a flag of the 26th of July Movement (…) There was a surge of enthusiasm, great fanfare, and a new terror. A veritable hunt had started, against Batista's soldiers, against supposed informers, against military men of the fallen regime, and against the Masferrer 'tigers'. Masferrer was a Cuban politician as well as a gangster, (…). In the last few years he had organized a private army; (…).[600]

De nouveau, certains échos dialoguent d'un mémoire à l'autre, comme ici l'allusion aux tigres de Masferrer également évoqués par Andrew Rodriguez. Autre élément intéressant du témoignage de Reinaldo Arenas est son origine provinciale, il vécut les prémisses de la révolution et son triomphe, non pas à La Havane, mais dans le cœur rural de l'île, ce qui ouvre d'autres perspectives d'analyse. Comme de nombreux autres jeunes Cubains, il est dès son plus jeune âge attiré par la vie trépidante de la capitale, loin de sa bourgade campagnarde :

> On payday I would go to the movies, which was the only magical place in Holguín, the only place where one could escape the city, at least for a few hours. (…) It was a great joy to see people galloping over the prairies, hurling themselves down to mighty rivers, or shooting each other to death, while I was dying of boredom in a town that had no ocean, no rivers, no prairies, no forests, nothing that could be of interest to me. Perhaps

[599] Reinaldo Arenas, *Before Night Falls*. Penguin Press, English Translation by Dolores M. Koch, 1993, pp.43-44

[600] Reinaldo Arenas, p.45

> influenced by those movies (mostly from the United States and Mexico) or God knows why, I started to write novels. Whenever I wasn't going to the movies, I went home and, to the sound of my grandfather's snoring, began writing.[601]

De longs après-midi d'ennui deviennent source d'inspiration d'écriture, elle-même puisée dans des films étrangers ; nous l'avons vu, nombreuses sont les références au cinéma américain, dont l'influence atteint même les vies rurales cubaines. Les émissions radios et les films seront ses premières sources d'expression créative de Reinaldo Arenas, qui décrit son enfance et les personnages principaux de ce chapitre-là de sa vie avec beaucoup de nostalgie :

> I think my childhood was the most creative time of my life; it was a world of pure creativity. (…) What literary influence did I have in my childhood? Practically none: no books, no teaching, with the exception of the school assemblies we called 'Kiss to the Homeland'. But regarding the magical, the mysterious, which is so essential for the development of creativity, my childhood was the most literary time of my life. And this I owe, in large measure, to that mythical figure my grandmother (…). My grandmother knew the medicinal powers of almost all herbs, and prepared brews and infusions for all kinds of diseases. (…) My grandmother was also the one who first took me to the ocean.[602]

Autre contraste intéressant avec d'autres parcours cubains, Reinaldo Arenas n'a pas eu une éducation dans des établissements privés de haut standing. Issu d'un milieu modeste et rural, il n'eut accès à la 'grande culture' qu'à l'université de La Havane. Il raconte son enfance amplement marquée par une figure familiale, sa grand-mère, véritable leitmotiv de certains écrits autobiographiques cubains-américains. Notons toutefois que le mémoire de Reinaldo Arenas se démarque sur plusieurs points d'autres récits choisis pour cette étude. D'une part, il a été intégralement écrit en espagnol, les citations utilisées ici sont issues de la version anglaise de son livre traduit par Dolores M. Koch. D'autre part, Reinaldo Arenas ne s'est jamais envisagé comme un Cubain-Américain, puisqu'il est arrivé à l'âge de trente-sept ans aux Etats-Unis où il vécut les dix dernières années de sa vie. Cependant, sa trajectoire s'inscrit bel et bien dans l'histoire collective de la diaspora cubaine installée aux Etats-Unis. Reinaldo Arenas décrit dans les premières pages de son récit autobiographique les difficultés de la vie à la campagne dans le Cuba des années 1950 ; nous voici donc bien loin des fastes des classes aisées de La Havane. Il est aussi intéressant de voir combien l'idée d'émigrer aux Etats-Unis était une trajectoire rêvée pour de nombreux Cubains, bien avant la révolution :

[601] Idem, p.34
[602] Idem, pp.6-28

> In time some of my relatives decided to let my uncle start immigration procedures for them so they would go to the Unites States. It was not easy; thousands wanted to emigrate, and a visa was difficult to obtain. (…) Later my mother emigrated. Apparently, she went as a tourist without permission to work but did work illegally, taking care of the children of those lucky enough to get a job in a factory. I can imagine my mother in some run-down apartment in Miami in the fifties, (…).[603]

Ainsi, la mère de Reinaldo Arenas vécut plusieurs années seule à Miami, dans l'espoir de refaire sa vie aux Etats-Unis, mais le destin en décida autrement. Elle reviendra peu de temps après le triomphe de la révolution, ce qui est assez rare et connaîtra beaucoup de difficultés pour repartir. Reinaldo Arenas se souvient de la rudesse du quotidien pour sa famille sous l'ère Batista, ce qui atteste des nombreux contrastes de la société cubaine pré-Castro, d'où les révoltes inévitables de toute une partie du peuple :

> While Batista's dictatorship continued to oppress the country, the economy deteriorated, at least for poor peasants such as my grandfather or my uncles, who could seldom find work at the sugar mills as cane cutters. (…) Things got so bad that my grandfather decided to sell the farm, (…) In that hut with its thatched roof, where we had suffered so much hunger, we had no doubt also lived the best moments of our lives. This was perhaps the end of our period of absolute poverty and isolation, but also the end of a kind of enchantment, exultation, mystery, and freedom that we would never find again, least of all in a town like Holguín. Holguín was for me, by then a teenager, absolute boredom. (…) I think right then I promised myself to leave that town as soon as I could, and if possible, never to return. To die far away was my dream, but to make that dream come true was not easy.[604]

Premier déracinement de sa vie, la vente et le départ loin de la ferme familiale, possession et berceau territorial, source d'où tout un pan de son histoire découle. Cette perte et ce sacrifice dus aux difficultés économiques et aux injustices sociales dénoncées par les Barbudos forment un premier renversement de sa réalité. Ce basculement initial sera loin d'être le dernier sur sa cartographie personnelle. En parfait écho d'Andrew Rodriguez, il s'en veut de ne pas avoir compris plus tôt la véritable nature de ce jeune chef révolutionnaire, malgré les signes avant-coureurs, ces nombreux paradoxes qui reflétaient pourtant assez fidèlement la tournure que prendrait ce mouvement pas si révolutionnaire :

> In those first days, many people were murdered without any kind of trial. (…) Many more were dying now than during the war that never was. (…) More than thirty years have gone by, and Fidel Castro is still staging those show trials and, of course, televising some of them. But now Castro is no

[603] Idem, p.32
[604] Idem, p.33

> longer executing Batista's henchmen; instead, he executes his own soldiers and sometimes even his own generals. Why is it that we, the great majority of the people, and even the intellectuals, did not realize that this was the beginning of a new dictatorship, even bloodier than the previous one? (…) Not only were injustices being inflicted; the executions were being conducted in the name of justice and freedom, and above all, in the name of the people. There was still a lot of collective rejoicing during 1960.[605]

Reinaldo Arenas déplore l'aveuglement, mais aussi la manipulation de tout un peuple qui avait soif de plus de justice et de liberté et dont une grande partie s'en est trouvée privée. Lui-même au centre de ce mouvement de révolte plein d'espoir, il se souvient de ses motivations premières, de ses aspirations personnelles. Dès son plus jeune âge, il rêvait d'horizons lointains, sa plus grande hantise était de rester terré dans sa bourgade, la révolution lui ouvrit des portes :

> In those days, I was part of the Revolution; I had nothing to lose, and it seemed then that I had much to gain. I could study, get away from my home in Holguín, start a new life. (…) I was awarded a scholarship at *La Pantoja*, the Batista military camp that had been converted into a polytechnic institute. (…) We would graduate as agricultural accountants in a new program that the government needed, as it already had secret plans to confiscate all land. (…) this was a center for the training of young communists. (…) We had been carefully 'trapped' from all over the Island.[606]

Le témoignage de Reinaldo Arenas éclaire beaucoup d'éléments souvent questionnés par de nombreux Cubains et autres commentateurs du déroulement de la rébellion et la prise de pouvoir de Castro. Les jeunes Cubains issus des campagnes avaient un nombre restreint d'opportunités professionnelles, il est indéniable que la révolution leur en offrit de nouvelles. Cependant, Reinaldo Arenas a très rapidement senti que leurs choix étaient plus ou moins dirigés, limités dans une certaine marge de nouveauté. Le terme *trapped* révèle le sentiment de certains jeunes qui comme Reinaldo Arenas n'étaient pas entièrement dupes du système de bourse d'études, utilisé comme une sorte d'appât. Il raconte son expérience dans ce nouvel établissement d'éducation supérieure sponsorisé par la révolution :

> There were already political as well as moral purges. All the teachers were communists and, needless to say, one of the most important courses was on Marxism-Leninism. (…) As we went singing our way up the mountains, none of us suspected the sordid plans behind those excursions. After a few months, we were told that we were not simply students but the vanguard of the Revolution and, therefore, communist youths and soldiers of the army.

[605] Idem, p.46
[606] Idem, pp.46-47

> During the last hikes, we could no longer sing what we wanted, but instead we had to sing the *Internationale* and other communist hymns. (…) So in 1960, while Castro was assuring the world that he was no communist and that the Revolution was 'as green as our palm trees', Cuban youth was already receiving communist indoctrination in addition to military training.[607]

Il dénonce ainsi avec ces quelques lignes la duplicité, le subterfuge de Castro. A travers ce témoignage, nous voyons à quel point, certaines bases de son nouveau régime étaient programmées, malgré les rumeurs et critiques sur la nature improvisée et désorganisée de son mouvement. Reinaldo Arenas remarque également quelques détails, comme le choix des chants d'entraînement, qui s'amenuise en quelques mois. Il note l'évolution somme toute discrète de certaines pertes de liberté, et aussi anodines qu'elles puissent paraître, elles reflètent déjà un endoctrinement massif, qui se perpétue sous les yeux de tous :

> Undoubtedly, we were being indoctrinated, but we were also being fed, and our studies were free; the government dressed us, educated us in its own fashion, and determined our fates. In the summer of 1960 I went to Havana. On July 26 Fidel Castro would always deliver a mammoth speech in Revolutionary Square and he needed people to fill the square. Over a thousand of us young men were packed into sugarcane train and we arrived in Havana after a trip of three days.[608]

Reinaldo Arenas n'aura de cesse de dépeindre ces premiers pas révolutionnaires sous une lumière vacillant nettement entre les avantages et les inconvénients, les pertes et les gains de cette éducation aux teintes totalitaires. Au cours d'une 'mission de présence' à l'un des plus importants discours *del Líder Máximo,* Reinaldo se rend pour la première fois de sa vie dans la capitale, ce qui fut pour lui un grand événement, bien au-delà du mensonge public de feindre de s'être déplacé volontairement pour ce nouveau rendez-vous national. La frontière entre les actions de bénévolat et le devoir révolutionnaire souvent perpétré sous la menace de perdre certains privilèges ou d'être surveillé de plus près est très fine sous le régime castriste :

> In fact, we, as well as the volunteer teachers in the *Sierra Maestra*, were the first 'cadres of the Revolution'. We were going to be in charge of the accounting and administration of the People's Farms, that is, the state farms, because they never ever belonged to the people. Many of my classmates rose to become directors in Castro's regime; others committed suicide. (…) It was not easy to survive all the moral, political, religious, and even physical purges (…). I was, naturally, not the only one who managed to hide his

[607] Idem, pp.47-48
[608] Idem, p.51

> homosexuality and his rejection of communism. (…) Early on we had to learn to hide our desires and to swallow the urge to protest.[609]

Se cacher, vivre dans la duplicité va devenir une véritable parade afin de survivre pour des milliers de Cubains, qu'ils soient non seulement dissidents politiques, mais aussi comme Reinaldo Arenas homosexuels. Dans son souvenir, non sans sarcasme, toute protestation était proscrite au sein de ce mouvement à l'origine contestataire contre Batista et son gouvernement corrompu et dictatorial. Certains n'ont pas résisté, puis d'autres comme lui ont essayé de se concentrer sur les quelques apports positifs de ce nouveau contexte :

> The fact is that this first trip to Havana was my initial contact with another world, a world of many faces, immense, fascinating. I felt that Havana was my city, that somehow I had to return. Anyhow, during our short time there, our job was to parade and, parade we did, all day, in Revolutionary Square, applauding, repeating the slogans of the moment, even with a certain enthusiasm.[610]

A l'unisson avec le régime qu'il représentait sur la Place de la Révolution, il 'paradait' à plus d'un sens, même si il l'admet, dans le tourbillon de l'euphorie collective, il voulait y croire et y a presque cru :

> I believed or wanted to believe, that the Revolution was something noble and beautiful. I could not imagine that the Revolution which was giving me a free education could be sinister. I firmly believed there would be elections and Fidel Castro would be elected in a democratic way. But the only facts were that we were being indoctrinated and no real aggression from the United States had started yet. In other words, the Revolution was communist right from the beginning. I have to confess this because I was one of the first people who received communist texts, which I had to study in order to teach them to others. The government had already taken control of a great number of private properties. (…) Even the books used to teach the peasants how to read were communist. But we were so full of enthusiasm that we could not believe, or did not want to believe, that anything seriously bad might happen. (…) This was our opportunity, the opportunity for the lower classes.[611]

Le lien de confiance était encore intact lors de ces toutes premières années, nombreux qui comme Reinaldo Arenas avait l'impression que la révolution apporterait des solutions à ceux qui semblaient souvent oubliés par les gouvernements précédents. Il fait ainsi référence aux campagnes d'alphabétisation, en particulier dans les zones rurales et reculées de l'île. Malgré l'omniprésence du message communiste, le jeune Reinaldo espérait une amélioration

[609] Idem, p.49
[610] Idem, p.52
[611] Idem, p.56

générale des conditions de vie. Il fut sensible à cette campagne symbolique qui offrait un accès plus concret au savoir, à un certain degré de connaissance intellectuelle. Lui, qui dès son plus jeune âge était fasciné par le pouvoir évocateur des mots, leur musicalité, leur potentiel de créativité. Tout au long de sa vie, les mots l'ont accompagné dans les moments les plus difficiles, ils l'ont sauvé plus d'une fois de la folie pure :

> I had not forgotten about my literary ambitions, in spite of an environment that was so politicized and certainly not literary at all. I would write long poems inspired by what, I don't know; perhaps the weather, the rain or the morning mist – as they happened or maybe as I remembered them. Deep down I was still the lonely boy who would walk in the woods, half naked, singing grandiose, almost operatic songs. Now I did write them down, in notebooks that I eventually lost.[612]

Au fil de son mémoire, la perte de ses carnets de notes, où il apposait ses pensées en poèmes, devient un leitmotiv de plus en plus symbolique et profond, à mesure que le régime se durcit et qu'il se retrouve marginalisé à plus d'un titre. Ces quelques pages blanches représentaient son seul espace de liberté d'expression, un territoire de papier qu'il lui fallait souvent cacher ou abandonner sous peine de fortes représailles. Ainsi, Reinaldo Arenas insiste sur cette chute interminable, cette pente sur laquelle il glissait inexorablement ; les mois passant, il devenait de plus en plus difficile de faire abstraction et de nier la mise en place d'un régime totalitaire :

> We had already learned some accounting when Fidel Castro's government decided to change the country's currency; that is, all the existing money was declared void and new bills were printed. It was a masterful political coup. By recalling the old bills, the government in fact took away from those who opposed the Revolution all the power that money could offer them, and gave them in return a new paper currency of limited value, useless for international transactions. [613]

Peu à peu l'île se refermait sur elle-même, avec pour seul capitaine à la barre : Fidel Castro. Dans ces moments de trouble et de pression contre les dissidents au nouveau régime, Reinaldo Arenas se souvient des paroles de son grand-père qui honnissait les communistes, et dont le jour le plus heureux fut celui de la mort de Staline. Il est intéressant de voir que dix ans après le lancement du régime castriste, la jeune Mirta subit le même endoctrinement, les mêmes répressions, en particulier à l'école :

> Perhaps I should have lied when asked about faith, but thus far my teachers had been kind to me, and in their kindness I had found a refuge from the

[612] Idem, p.57
[613] Idem, p.55

> dichotomy of my life. I could believe in God and Fidel. I could read Karl Marx and Mark Twain. (…) Every day I tested my balance on an ideological tightrope, torn between school, where I was constantly told that the revolution had been built so that children like me could have a better future, and home, where the very mention of the word 'revolution' caused my parents, particularly my father, to grimace.[614]

Fille de dissidents, elle grandit sur le fil, tiraillée entre moult contradictions. Prisonnière de ce monde qui semble ne fonctionner que de façon binaire, elle dut apprendre très tôt à jongler entre sa vie privée et sa vie publique, porter plusieurs masques, celui de sa foi catholique et celui de sa 'loyauté' envers Fidel. Elle est également consciente que ces situations de tension portent préjudice à l'équilibre familial :

> Teachers, especially young ones who aspired to join the Communist Party, aimed to shape the 'New Man' that Che Guevara had dreamed about out of the pliable clay of a child's character. But I, the daughter of professed *gusanos* – worms (…) was not moldable material. My teachers knew that my father had been opposed to my becoming a Pioneer when I was five, the age at which Cuban children swear before the flag, in an elaborate ceremony, to grow up to be like Che Guevara: *Pioneros por el comunismo. Seremos como el Che* (…). It had taken my mother two years to convince my father to let me wear the then white-and-blue Pioneer neckerchief to school (…).[615]

My elementary-school graduation in 1975, with my sixth-grade teacher, Rita, and the school principal, Iraida. [616]

Dénoncé déjà dans le mémoire d'Andrew Rodriguez, le régime castriste visait à affaiblir la parole et l'influence parentales. Le père de Mirta Ojito se trouve clairement en porte-à-faux par rapport à la nouvelle norme collective de la nation. Quels messages retenir,

[614] Ojito, p.20
[615] Ojito, p.20
[616] Ojito, p.11

quelle identité se forger au milieu de ces courants contraires ? Mirta se souvient nettement du matraquage systématique des idées communistes, ne laissant pas beaucoup d'espace de résonnance à d'autres 'mélodies' :

> Does God put food on your table? Noooo, Fidel does. (…) I lowered my head. I had been marked. Before I learned my multiplication tables, I had memorized Che's final letter to Castro, the one in which he tells him he has to leave Cuba because he was made for the struggle, not for the spoils of victory. I was told that Nixon was an evil man before I learned who Hitler had been or what he had done. I could recite Castro's speech at his 1953 trial for leading an attack against a Batista military barracks before I ever laid my eyes on a poem by Lord Byron or Pablo Neruda. (…) and we were made to memorize slogans such as '*Fidel es mi papá y Cuba es mi mamá*.' I mouthed the words but never uttered them aloud.[617]

Ainsi, tout comme Reinaldo Arenas dix ans plus tôt 'paradant' sur la Place de la Révolution, la petite fille feint de réciter les mantras révolutionnaires. Prétendre, comprendre très tôt quelles cartes jouer dans ce jeu de dupes, voici les talents requis pour les Cubains qui valorisent leur libre arbitre, comme Reinaldo Arenas et les parents de Mirta Ojito. Ces contraintes et subterfuges définirent les premières années de Mirta et de sa petite sœur qui durent apprendre toutes les subtiles nuances de vivre en dehors des clous, de naviguer les eaux troubles de l'*insilio* :

> There were categories of lies at home. We were never to flaunt the fact we had relatives in the United States, but we were not to deny them either. (…) We weren't to reveal that my father had issues with a revolution that he felt robbed people of their souls. (…) Having a relative in jail for opposing the revolution; communicating with relatives in a Western country, especially the United States; having had a great deal of money or influence under the previous regime; believing in God and openly going to church; and wanting to leave the country could earn one the label of counterrevolutionary. (…) And so my parents went about (…) trudging on the ever-narrowing space where their personal convictions didn't interfere too much with their obligations as conscientious parents who had to teach their children to obey rules they abhorred.[618]

Vivre en marge d'une société régie par un système de surveillance civile, tel que les CDR, chaque mois passé, les parents de Mirta Ojito ont dû voir leur marge de manœuvre fondre sous les rayons dardant de cette révolution des tropiques. Cette description retranscrit le sentiment de menace constante, véritable épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes dissidentes. Ainsi, le gouvernement castriste les surnomme *gusanos/worms*, terrés sous la

[617] Arenas, p.21
[618] Ojito, p.19

surface de la terre fertile cubaine, prêts à sortir de leur trou, à la première lueur d'espoir de sortie du territoire. Par ailleurs, les deux récits se font également écho quant aux nombreuses failles de cette révolution, longue liste de promesses non tenues, de rêves brisés. Reinaldo Arenas perdit foi en la révolution lorsqu'il vit la tristesse et la résignation de son grand-père :

> My grandfather's grocery store, which had been his livelihood, had already been taken over by the government, and he now spent his time on a stool next to the closed store, talking to himself. He did not read the newspaper or *Bohemia*, which no longer was the liberal, irreverent, critical magazine that he used to read to us in the country. By this time it was but another instrument in the hands of Castro and his new regime. The press was now almost completely controlled. Freedom was something constantly talked about but not practiced. (…) All this had already given us an inkling of what the new regime was about. There was still some hope, however. There is always some hope, especially for cowards. I was one of them, (…).[619]

De plus en plus de contraintes et de moins en moins de liberté individuelle, voilà le progrès social que Reinaldo Arenas vit se profiler sous ses yeux. La fameuse revue contestataire *Bohemia* que la jeune Iris Díaz lisait a désormais perdu son indépendance d'esprit. Une nouvelle fois, l'autocritique est de mise, comme Andrew, Reinaldo s'en veut de ne pas avoir réagi plus tôt. Pris dans les mailles serrées du nouveau régime, il lui fallut du temps afin de se réveiller et de s'extirper d'une carrière toute tracée de comptable agricole :

> Toward the end of 1961 I went to my first chicken farm to count chickens and to inventory the new properties that the State had taken over and to keep their books, (…) It was a bit pathetic to see the farmers working land they no longer owned; they were no longer farmers, much less owners. They were now day laborers who did not care about the efficiency or quality of their work. (…) Only people who have lived in the country, love nature, and know its secrets are qualified to cultivate the land. To farm the land is an act of love, a legendary act. There is a tacit complicity between the plant or seed and the person who is caring for it. At that farm I made seventy-nine pesos a month, and gave part of it to my mother.[620]

Le lien sacré du cultivateur à sa terre fut bafoué par la révolution, l'uniformisation, et l'anonymat. Ayant grandi au cœur de cette culture cubaine proche du terroir, vivant au diapason de la nature, le jeune homme comprend à quel point les racines identitaires d'une grande partie de son île furent remises en question par un système d'automatismes qui se disait paradoxalement en faveur de l'homme. Très tôt, la famille de Reinaldo dépossédée de son épicerie dépendra entièrement des carnets de rationnements distribués par le

[619] Arenas, pp.59-60
[620] Arenas, p.65

gouvernement. Il déplore ainsi les faiblesses d'un système qui se prône égalitaire : *At home there were still serious money problems, (…). They had promised to indemnify him with a monthly payment of thirty pesos, I believe, but countless forms had to be filled out and one never knew how long it would take. Once more, our constant companion was hunger.*[621] Reinaldo Arenas note également la main mise par les Russses sur de nombreuses exploitations agricoles, une autre perte d'indépendance : *In fact, the whole setup of the People's Farm was run by Russians; we did the work, but the Russians decided what was or was not to be done. Without speaking a word of Spanish, those Russians had quite often become the ruling class for the Cuban peasants.*[622] Mirta Ojito, quant à elle se souvient de la présence des Russes en faisant l'acquisition d'un téléviseur, objet tant convoité, symbole d'un certain confort, d'une vie qu'elle et ses parents auraient dû connaître :

> I had wanted a television set for so long that I'd begun to think I was never going to have one. All my friends had one, old black-and-white relics from the time American products could be purchased in Cuba. And here was ours. (…) with an incomprehensible Russian word on the top right side. For years my mother had tucked away every peso she earned at the sewing machine so that our family could afford small luxuries, such as fried chicken every Sunday for lunch, occasional dinners out, and now, finally, a television. I was reminded daily of the life my parents used to have before the revolution, of the life they claimed I should have had.[623]

Couturière comme de nombreuses autres mères cubaines devant travailler, celle de Mirta Ojito compte chaque *peso* afin de pouvoir offrir à sa famille quelques petits plaisirs, devenus si rares, tant les pénuries sont importantes. Mirta grandit en écoutant les souvenirs et anecdotes de ses parents nostalgiques de leur Cuba d'antan et à les en croire, paradoxalement, celui de tous les possibles :

> My parents often talked of (…) American-made appliances that lasted for years, and of a sticky magical concoction, called Vicks VapoRub, (…) The cobalt blue glass bottle of one, (…) still sat on the middle of our medical cabinet. All the possibilities of capitalism, of life in pre-Castro Cuba, were encapsulated for me in that squat little container of a salve so old that it had lost its scent. Life in the late 1950s had been joyous, my parents told me. (…) Their favorite shows gave prizes away. Imagine that! (…) If you had a plastic rooster in your laundry soap, you could win a house. (…) But I

[621] Idem, p.65
[622] Idem, p.66
[623] Ojito, p.15

> couldn't imagine, and so my father took me to the one house in the neighborhood that still bore the sign of the soap, *Jabón Candado*.[624]

Seules quelques reliques de ce monde évaporé subsistent après une décennie castriste. Le contraste des souvenirs de ses parents et sa réalité quotidienne semblent d'autant plus marqué qu'ils concernent des produits commerciaux disparus de la 'surface' cubaine, tels des médicaments, des appareils ménagers, et même des produits de base, comme le savon. Son Cuba à elle se résume plutôt comme suit :

> In my world there was no such thing as good luck. My family lived in a one-bedroom apartment for which my parents paid twenty-five pesos a month, or a little less than 20 percent of my father's salary. Because the government had confiscated all private property, we never knew who the original owner of the apartment had been. (…) The people I knew earned coupons to buy plastic blenders or Russian-made washing machines by working long hours in their jobs six days a week and then volunteering to work on Sunday for the good of the country. They cut sugarcane in fields far from their homes, helped build homes for those who didn't have any, or labored to buy a refrigerator.[625]

Absence totale de propriété privée, de longues journées de labeur et de bénévolat, Mirta Ojito connut une vie entièrement rythmée et dédiée au bien-être de la communauté et de la collectivité. Les travaux agricoles ou de construction sur base de volontariat étaient le ciment de l'idéal révolutionnaire qui permit à des milliers de Cubains d'accéder à un confort de base. Cependant, très rapidement, cela ne suffit pas aux besoins les plus élémentaires de la population. Les anecdotes de pénuries en tout genre font légion dans les écrits cubains-américains :

> An hour later, just as the movie was nearing its end, the power went out. A nightly blackout, a few hours without electricity, was a common occurrence in Cuba, and especially in my neighborhood, Santos Suárez. There were no diplomats where we lived, no foreign students, no Eastern comrades – the only outsiders who visited Cuba then – so my neighborhood was a convenient one to keep in the dark. No one complained. To whom? For what? Most people did what we did that night: went out to their terraces or balconies, sat in their rocking chairs, and rocked the boredom and frustration away.[626]

Les rocking-chairs cubains, leitmotiv dans plusieurs mémoires cubains-américains, sont devenus au fil du temps les compagnons de mauvaise fortune, réceptacles de leurs

[624] Idem, p.16
[625] Idem, p.17
[626] Idem, p.18

espoirs et prières secrètes d'un jour réussir à quitter l'île pour de meilleurs lendemains. Mirta Ojito fut bercée par l'oscillation constante entre son amour pour son île natale et le rêve obsessionnel de ses parents de s'enfuir, s'échapper sur le continent, loin de cette vie dictée par un régime sombre et injuste :

> I don't remember a time when I didn't know that my family's most cherished aspiration was to someday, somehow leave Cuba, (…). My earliest memories are not of making friends but of losing them to the United States. (…) Eventually my parents, my sister, and I would sit to plan our weekend and realize that we had no one to visit anymore. My mother started listening to radio soap operas to fill the silence of her days. (…) I began to befriend the elderly people in the neighborhood, the ones I thought were too old ever to leave. (…) After a while wanting to leave became a way of life. (…) My sister and I rarely got to wear our nicest outfits, because my mother saved them, pressed and covered in plastic, so we could look elegant upon landing in Madrid, which was the plan for a while, or New York, which was always the dream. As we got older, she stopped doing that and instead saved the thickest fabrics she could find, calculating that any place north of Havana was bound to be frigid.[627]

L'hémorragie post-castriste de toute une partie de la population cubaine est un autre grand leitmotiv des écrits cubains-américains. Les amitiés perdues, les familles éparpillées au quatre du monde, mais dont une grande majorité a choisi les Etats-Unis, Mirta Ojito avec pour seule compagnie ses voisins d'un autre temps, tous ces détails de son adolescence donnent à voir une facette de Cuba qui semble avoir perdu un certain goût de vivre. Ainsi, son Cuba rime avec départ et séparation, où les rêves sont pliés et repassés dans les valises cachées sous les lits. Mirta Ojito ne semble jamais s'être vraiment accoutumée à cette existence en suspens permanent. Elle dut faire face à de nombreuses déceptions liées à la position politique de sa famille, toujours contrainte de marcher sur le fil si fin et fragile de sa vie en double :

> The questionnaire asked every detail of our lives. Did we have relatives in the United States? What were their names and addresses? (…) Did we go to *La Plaza* to hear Fidel speak? Did we volunteer when the revolution needed us? To discard the questions could send the signal that I was desperately trying to avoid: that as the daughter of avowed *gusanos*, I was beyond redemption. There was nothing I could do for the revolution and therefore there was nothing the revolution could do for me. No one has the right to invade our privacy like this, my father said. (…) The papers remained inside the cupboard for as long as we lived in Cuba.[628]

[627] Idem, pp.14-15
[628] Idem, p.24

L'écho au discours d'investiture de J.F. Kennedy, le 20 janvier 1961, avec son fameux '*ask not what your country can do for you, ask what you can do for your country*', résonne avec beaucoup d'ironie ici, Mirta Ojito ayant fait ses études de journalisme aux Etats-Unis, en a certainement entendu ou lu des extraits, lui permettant ainsi de jouer sur cette notion de démocratie participative, d'implication personnelle et individuelle pour le bien de la communauté nationale, message finalement pas si éloigné de ce qu'on lui a répété maintes fois à Cuba. Consciente de ces nombreuses contradictions dont elle fut témoin toute sa vie dans l'île et en dehors, son égo apprit ainsi à se faire discret pour un temps. Elle comprit peu à peu que son avenir sur l'île était très limité du fait de la position critique de ses parents :

> I had the best grade-point average in sixth grade but no brilliant older sister or family connections, (…) When the time came to register for middle school, my student record had been sent to the wrong school. (…) Page by page, in handwriting that I recognized as that of my grammar-school teachers, my record revealed every detail of my life. (…) This student still goes to church, (…) Excellent grades but needs to involve more in revolutionary activities, (…). I'd never really had a chance. (…) Sometime later that year, the president of the block committee approached my father one day at dusk, just as he was coming home with a bagful of potatoes he had bought from a farmer, a forbidden transaction then. When are you going to join us? She asked him, (…) upset because ours was the only one on the neighborhood that did not have 100 percent participation.[629]

Une surveillance omniprésente éradiquant toute notion de vie privée, d'intimité, révèle la nature de ce système corrompu où tout semble joué d'avance. Le régime semble s'immiscer dans les moindres recoins du quotidien, dans les écoles, comme dans les quartiers. Conscients de cette marginalisation dangereuse pour l'avenir de leurs deux filles, les parents de Mirta Ojito se voient forcés de plier. Une fois de plus leur autorité s'en trouve écornée : *My father understood the implicit threat. Soon after, my parents became members of the Committee for the Defense of the Revolution, and I became a member junior of sorts, volunteering to distribute vaccines for children, helping to weed community gardens, (…).*[630] Ainsi, après des années sous l'influence du régime, la jeune Mirta Ojito se remémore un épisode particulier, qui lui fit prendre conscience d'un certain attachement à la révolution, mais aussi de sa peur et de son rejet *del jefe* :

> On October 6, 1976, after years of relative peace between Cuba and the United States, terrorists planted a bomb in a *Cubana de Aviación* plane on its way from Venezuela to Cuba. (…) Our school, and the nation, was in

[629] Idem, pp.28-29
[630] Idem, p.30

> mourning; it was Fidel's finest hour. (…) The country was thrown in a revolutionary frenzy from which it was impossible to escape. Though I had never felt especially drawn to Fidel and had managed to avoid listening to most of his speeches, I felt a duty to go with the rest of my classmates to *La Plaza de la Revolution* to hear him give a eulogy for the victims. (…) Fidel's fury frightened me. My chest tightened, and I felt an urge to get away. (…) I became separated from friends and ended up seeking shelter in a funeral home. (…) It was the first dead body I had ever seen, and I felt a surge of bile rising up my throat.[631]

Emportée par la fièvre révolutionnaire suite à une attaque terroriste, la jeune Mirta rompt avec certains de ses principes et habitudes, puis se perd au sens propre comme figuré dans cette marée humaine qui l'écrase et la pousse, non sans ironie, vers les portes d'un funérarium, la renvoyant à sa propre extinction, inhérente à l'annihilation de toute forme de liberté si elle reste dans l'île, dans ce pays cousu de fils blancs entrelaçant rumeurs et mirages :

> Cuban newspapers always paid exaggerated attention to the comings and goings of the *americanos*, but this Jimmy Carter was getting more attention than most. He was a man, it seemed, with whom Fidel could communicate. He would control the crazy Miami Cubans or the CIA assassins (…). Despite the news that held the nation transfixed, our lives went on as usual, preoccupied by the lack of food and other inexplicable consequences of defying the United States. We lived in a country of mysteries, of mirrors, of magicians. Large quantities of eggs could appear in the market one morning, (…) and then suddenly eggs would disappear for weeks. (…) A store in old Havana would receive a large shipment of hand soap, and lines that snaked around the shaped porticoes of the city would form for days (…). We had bread, but, though the ocean surrounded us, never fish.[632]

L'abondance des pénuries et des inepties sont le lot des Cubains restés sur l'île, pour la grande majorité, ceux qui sont fidèles à Castro. Maigre récompense que ces files d'attente interminables pour quelques œufs ; le décalage entre les beaux discours et les défis du quotidien se fait de plus en plus ressentir. Reinaldo Arenas exprime ces immenses frustration et contradiction, qu'il tente d'expliquer à travers la trajectoire tragique de plusieurs intellectuels tous issus de et tous rejetés par l'île :

> I think greatness and dissidence have never been well tolerated by our governments nor by a great many of our people. It is not in our tradition. The objective has always been to reduce everything to the lowest, most vulgar level. Those who would not conform to that accepted level of mediocrity have always been looked at with hostility and have always been pilloried:

[631] Idem, pp.30-31
[632] Ojito, p.32

> José Martí had to live in exile (…). Even Félix Varela, one of the most important Cuban intellectuals of the nineteenth century, had to live in exile until his death. Cirilo Villaverde was condemned to death in Cuba and had to escape from jail to save his life, and in exile tried to reconstruct the Island in his novel *Cecilia Valdés*. Heredia was also banished, morally destroyed, and dead at thirty-six. (…) Lezama and Piñera also died under suspicious circumstances and absolute censorship. Yes, we have always been victims of the dictator of the moment, which may be not only part of our Cuban tradition but also part of our Latin American tradition, the Hispanic heritage we have had to suffer.[633]

Cette critique sévère du rapport entre l'île et ses intellectuels émane d'un homme traqué, non seulement pour ses idées, mais aussi pour son identité. Il rend hommage à ces destins brisés, à José Martí, père de la nation, qui paya de sa vie sa mission libertaire, sans oublier Félix Varela. [634] Quant au chef-d'œuvre de Cirilo Villaverde, *Cecilia Valdès ou la Colline de l'ange*, paru à New York en 1882, raconte comment Cécilia, superbe métisse de parents inconnus, s'éprend de son demi-frère ignoré, et, abandonnée par lui, le fait tuer par un de ses soupirants. Plus que par l'intrigue, ce roman vaut par sa force évocatrice de La Havane et de la société cubaine du début du XIX[ème] siècle, par la vie de ses personnages et par son style qui en font une des œuvres maîtresses, romantique et réaliste, du *costumbrismo* latino-américain du XIX[ème] siècle. Cirilo Villaverde ne présente pas seulement le système esclavagiste, mais toute la société coloniale tournant autour du système barbare. Cet objectif ambitieux conduit le narrateur à présenter toutes les classes et tous les segments sociaux.[635] Consciemment ou inconsciemment, Villaverde expose la situation réelle de l'île dans ce roman-témoignage. Malgré l'esclavage et l'inhérente discrimination raciale, l'ambiance explosive causée par les violents affrontements raciaux et de classe – l'intégration raciale, le métissage se produit. Le Créole et le Métisse imposent ainsi leur couleur et leur position liminale à la population insulaire. L'un et l'autre, malgré les antagonismes existants, se placent

[633] Arenas, p.89

[634] Félix Varela, José María Heredia y Campuzano, '*Virgilio Piñera had accomplished the heroic by submitting his theater piece Dos viejos pánicos* (Two Old Terrors) *to the 1968 competition of La Casa de las Américas. This work mirrors the fears and terrors of living under the regime of Fidel Castro.*' Cf. Reinaldo Arenas, *Before Night Falls*, p.84

[635] Le dessous de la pyramide sociale qui avait sa cime dans l'aristocratie, la haute bourgeoisie péninsulaire et créoles des *hacendados*, des commerçants et des trafiquants d'esclaves, une petite bourgeoisie libérale de médecins et de professeurs et, plus bas, les petits commerçants et les employés péninsulaires – Galiciens, Catalans, îliens etc. et les employés créoles ayant divers métiers dans la ville ou à la campagne. Beaucoup plus bas, le monde des Noirs et des Mulâtres libres, qui déjà dans ces années atteignait un niveau économique causant la méfiance des autorités coloniales et provoquerait l'horrible répression de la Conspiration de *la Escalera* en 1844. Enfin, à la base de la pyramide, se trouvent les esclaves qui ne sont rien de plus que des choses, des biens, mais pour lesquels Villaverde parvient à insuffler une personnalité, une vie, une singularité. Jean-Pierre Durix, Claude Fell, Jean-Louis Joubert, Oruno D. Lara, « CARAÏBES - Littératures », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 février 2017. URL :http://www.universalis.fr/encyclopedie/caraibes-litteratures/

face au gouvernement colonial espagnol, aussi bien contre l'esclavage que le colonialisme. En faisant appel à cette œuvre littéraire, Reinaldo Arenas aspire à ce même souffle contestataire issu des marges, des Cubains liminaires. Il était, en effet, impossible de conquérir l'indépendance de l'île si la liberté n'était pas universelle – sans l'abolition de l'esclavage. Reinaldo est nostalgique de cet élan frénétique qui avait provoqué la lutte pour la libération, puis les guerres d'indépendance à partir de 1868. Le roman de Villaverde est un précieux document historique et social. Il donne à voir comment était Cuba au milieu du XIX^{ème} siècle, exactement comme Reinaldo nous dépeint son Cuba des années 1960 et 1970. Ainsi le *Cecilia Valdés* de Cirilo Villaverde nous illustre la société cubaine d'un autre point de vue que dans les manuels d'histoire contemporains, car Villaverde comme Arenas écrivent comment les conditions de vie sous leurs régimes exploiteurs bouillonnent, s'entrechoquent, et donnent lieu à de violentes confrontations entre lesquelles se forge sans cesse la nationalité cubaine :

> Ours is a national history of betrayals, uprisings, desertions, conspiracies, riots, coups d'état; all of them provoked by infinite ambition, abuse, despair, false pride, and envy. Even Christopher Columbus, on his third trip, after he had discovered all of America for Europe, was returned to Spain in chains. Two attitudes, two personalities, always seem to be in conflict throughout our history: on the one hand, the incurable rebels, lovers of freedom and therefore of creativity and experimentation; and on the other, the power-hungry opportunists and demagogues, and thus purveyors of dogma, crime, and the basest of ambitions. (…) Dictators and authoritarian regimes can destroy writers in two ways: by persecuting them or by showering them with official favors.[636]

Reinaldo Arenas consacre une importante partie de son mémoire à dénoncer cette destruction automatique des têtes pensantes, des voix artistiques dissonantes par rapport aux messages totalitaires. Il a incrusté ce pamphlet virulent au creux de son récit autobiographique, véritable espace clandestin de contestation. Au fil de ses pages, Reinaldo rend également hommage aux jeunes générations, dont certains étaient des écrivains, qui comme lui luttaient contre l'uniformisation de la pensée cubaine :

> I now see the political history of my country as I saw the river of my childhood, which dragged everything along with a deafening roar; a turbulent river that has been gradually destroying us all. In spite of everything, youth in the sixties managed to conspire, not against the regime but in favor of life. We still had clandestine meetings at the beaches, at somebody's house, (…). Everybody was desperate to make love and young men grew long hair (of course, they were pursued by menopausal women with long scissors), wore the tight clothes and embroidered patches

[636] Arenas, p.90

> fashionable in the free world, listened to the Beatles, and spoke of sexual liberation. A great of number of us young people would get together at *Copelia* ice cream parlor, at the Capri cafeteria or the *Malecón* Sea Wall, and would enjoy the tropical nights in spite of the patrol car sirens.[637]

Autre facette de son mémoire, différents entrelacs de souvenirs célèbrent la vie, la jeunesse, et la résistance contre une soumission générale et un durcissement net du régime : '*The decade of the sixties, which was precisely when all the new laws against homosexuals came into being, when the persecutions started and concentration camps were opened, when the sexual act became taboo while the 'new man' was being proclaimed and masculinity exalted.*'[638] Quelques bribes des mouvements contestataires des années soixante à travers le monde réussissaient à les atteindre dans l'île, malgré de nombreux filtres gouvernementaux. Le récit de Reinaldo Arenas raconte également son parcours littéraire sous Castro :

> In 1963 the National Library organized a storytelling competition. (…) So I decided to write one myself. I named it '*The Empty Shoes*.' (…) The transfer went through and suddenly I left Fidel Castro's sphere, (…) I had joined the magical world of the National Library, which still enjoyed an aura of splendor under the leadership of María Teresa Freyre de Andrade. (…) My transfer there was decisive for my literary education. (…) on the nights when I had guard duty, (…) I enjoyed the magical pleasure of picking any book at random. Walking among those shelves, I saw, radiating from each book, the scintillating promise of a unique mystery. (…) At that time (librarians) were all against the government and said terrible things about Fidel Castro; (…) they wanted to leave the country, but they either had too many children or were not able to for other reasons.[639]

Ses talents d'écriture et de conteur lui ouvrirent les portes de la Bibliothèque nationale à La Havane, véritable bastion de résistance anticastriste au début des années soixante. Cependant, ce havre de paix ne dura qu'un temps, un nouveau directeur fut nommé, qui n'était autre que le capitaine de la police officiant sous les ordres de Castro. Reinaldo Arenas n'eut autre choix que de quitter son poste, après avoir été témoin de la disparition soudaine de livres jugés appartenir au *ideological diversionism*. Il fut une nouvelle fois sauvé par son talent, ayant reçu un prix littéraire pour son roman *Singing from the Well*, qu'il avait présenté en 1965 au concours UNEAC (*Cuban Writers and Artists Union*). Il fut aidé par des amis cubains vivant à Paris, Margarita et Jorge Camacho : *'For more than twenty years, one way or another, they have always managed to keep in touch with me every week; through a passing tourist, a coded message in a letter mailed via the usual channels, a postcard, the notice of an*

[637] Idem, p.91
[638] Idem, p.105
[639] Idem, pp.71-72

exhibit, a book, (...). '[640] Son roman *Fray Servando* eut un grand succès en France, il reçut un premier prix ex æquo pour le roman étranger avec *Cent ans de solitude* de García Márquez : '*If I had been living in the free world, this would have served me well; it would have enabled me to continue my work, and I would have become a respectable writer or something like that. In Cuba, the official impact of the reviews of the French version of Fray Servando was for me absolutely negative. I was placed under surveillance (...).* '[641] Reinaldo Arenas dénonce l'absurde, la renommé de ses écrits dans un pays où il n'a jamais posé les pieds, dans une autre langue que la sienne, tandis que son quotidien sur l'île se limite à quelques bouchés de pain et une surveillance acharnée de ses moindres faits et gestes, il honnit la révolution pour avoir créé ce monde où la médiocrité règne :

> It was the end of an era, of a lifestyle, of a way to perceive and transcend reality by artistic creativity, always faithful to art itself, regardless of circumstances. (…) At the Nacional Library in 1969, Lezama gave a reading of perhaps one of the most extraordinary essays of Cuban literature, under the title of 'Confluences.' It reaffirmed the creative force, the love of language, the struggle for an integrated image against all those who opposed it. A sense of beauty is always dangerous and antagonistic to any dictatorship can impose on human beings. Beauty is a territory that escapes the control of the political police. Being independent and outside of their domain, beauty is so irritating to dictators that they attempt to destroy it whichever way they can. Under a dictatorship, beauty is always a dissident force, (…) the attempt to create beauty is an escapist or reactionary act.[642]

Amoureux transis de la beauté naturelle de son île, de la beauté créative de toute forme d'expression artistique, il voue une admiration sans faille à son ami et mentor José Lezama Lima, à qui il rend plusieurs fois hommage dans son mémoire : *'From a literary standpoint, the publishing in 1966 of Lezama Lima's Paradiso was a truly heroic event. I do not think Cuba had ever witnessed the publication of a novel so explicitly homosexual, so extraordinarily complex and rich in imagery, so idiosyncratically Cuban, so Latin American, and at the same time, so unique.* '[643] Anticommuniste, artiste, et homosexuel, Reinaldo Arenas est devenu au fil des ans, l'ennemi numéro un du régime. Les seules parenthèses de liberté encore accessibles pendant un temps étaient les plages, où lui et ses amis se retrouvaient pour essayer d'oublier leur réalité :

> The sea was like a feast and forced us to be happy, even when we did not particularly want to be. Perhaps subconsciously we loved the sea as a way to

[640] Idem, p.118
[641] Idem, p.115
[642] Idem, pp. 86-87
[643] Idem, p.84

> escape from the land where we were repressed; perhaps in floating on the waves we escaped our cursed insularity. (…) As I said before, those times spent near the ocean inspired my novel *Otra vez el mar*. Like ocean waves, the manuscripts of this novel, which I had to write three times, kept vanishing and later landing, for various reasons, in the hands of the police.[644]

L'océan était une source intarissable d'inspiration, de réconfort, de communion avec ses amis, malheureusement en 1976 cette légère bouffée d'air leur fut également supprimée, ce qui pour Reinaldo Arenas était une confirmation supplémentaire de l'impossibilité de continuer à survivre dans de telles conditions :

> By government order, only authorized workers who had paid their monthly union dues were allowed on the beaches. Even so, those workers could not go to the beach of their choice but had to go to the one allocated to their union. To divide one beach from the other, huge walls had been put up all the way down to the water; bureaucracy had even reached the sea. Without a job, I could not get near one of those beaches. The closest I could get to the sea was to sit on the Malecón. Swimming at the Malecón was also prohibited; (…). How could you live on an island and have no access to the sea? I always thought that in Cuba the only thing that saved us from absolute insanity was that, being surrounded by water, we had the chance to go to the shore and swim.[645]

L'insularité devient ainsi très pesante et redondante avec l'atmosphère restrictive du régime castriste à l'égard des dissidents. Une grande partie du mémoire de Reinaldo Arenas est consacrée à la perte unilatérale de ses droits et libertés, de sa dignité humaine, réduit parfois à dormir dehors, constamment rongé par la faim et la peur :

> We slept in the park that night and the police came and arrested us. I was afraid for the manuscript, but fortunately it survived. It was very difficult to make photocopies in Cuba; (…) I had no more friends I could trust to hide my manuscript; (…). I took all my papers and wrapped them in black plastic bags that I had stolen when planting coffee seedlings around Havana, in what was then called *El Cordón de La Habana* (Ring Around Havana). This was one of Castro's harebrained ideas, (…). Not one of those plants ever gave a single coffee bean, and millions of dollars were lost, plus the labor of thousands of workers who sacrificed their weekends to dig holes and plant the seedlings. The only use *El Cordón de La Habana* had for me was (…) to wrap my manuscript and hide it in the roof at Agata Fuente's house, where I was then staying.[646]

Autre bavure du régime castriste qui est rarement présente dans les manuels d'histoire officielle, qui non sans ironie permet à Reinaldo Arenas de protéger et sauver son manuscrit,

[644] Idem, p.114
[645] Idem, p.228
[646] Idem, p.122

belle revanche de l'absurde. Il explique également comment l'île s'est graduellement transformée en prison à ciel ouvert. En effet, à partir de 1970, Castro proclama que tous ceux qui avaient souhaité quitter Cuba l'avaient fait : '*Thus the Island became a maximum-security jail, where everybody, according to Castro, was happy to stay.*'[647] Ce fut cette même année que Reinaldo fut forcé de travailler sur une plantation de sucre, véritable camp miliaire. Ces camps de travaux forces faisaient partie intégrante du service militaire mis en place par Castro, qui permettaient de pallier au manque de main d'œuvre agricole. Reinaldo Arenas y connut l'une des plus difficiles périodes de sa vie de dissident :

> To be sent to one of those places was like entering the last circle of hell. (…) I came to understand why the Indians had preferred suicide to working there as slaves; I understood why so many black men had killed themselves by suffocation. Now I was the Indian, I was the black slave, and I was not alone. (…) young men, sixteen and seventeen years old, were treated like beasts, had no future to hope for, nor a past to remember. Many would hack their legs or cut their fingers off with their machetes. (…) The vision of all that enslaved youth inspired my long poem *El central*. I wrote the poem right there; I could not remain a silent witness to such horror.[648]

Réduit à l'état d'esclavage, il souffre d'autant plus de voir sous ses yeux l'anéantissement de toute une génération de jeunes Cubains. La colère, la tristesse lui insufflent les mots dont il a besoin pour surmonter et survivre ses scènes d'horreur. C'est pourquoi la seconde moitié de son mémoire est dédiée à ses nombreuses péripéties de tentatives d'évasion de cette île, devenue prison. Son quotidien était rythmé d'anecdotes plus folles les unes que les autres quant au départ fracassant de certains Cubains désespéré de quitter Cuba :

> Others, of course, tried to get out of the country by any means available. Esteban Luis Cárdenas jumped from a building into the Argentine embassy; he did fall into the patio of the embassy, but Cuban authorities, not inclined to respect any diplomatic treaty, went in and dragged him off to jail. How many young people have died, and are still dying, trying to cross the Florida Strait or simply gunned down by the coast guard of State Security, (…) Now it was no longer a question of preserving the manuscripts and getting them out whenever we could; the time had come to get ourselves out at all costs, to leave that place by swimming to the U.S. naval base at Guantánamo, or perhaps as a stowaway in an airplane, a feat that seemed totally out of reach.[649]

[647] Idem, p.139
[648] Idem, p.128-129
[649] Idem, p.140

Ainsi toute une partie de la population, en particulier les plus jeunes, se retrouva dans des situations impossibles, risquant leur vie pour s'échapper d'un monde de privation. Face à l'alternative du suicide, qu'il contempla plusieurs fois, Reinaldo Arenas tenta plusieurs façons de fuir :

> My friend provided me with an inner tube, a can of beans, and a bottle of rum. (…) He had also gotten me a pair of swim fins (…) I had to make my escape from the very beach where I had spent the most beautiful years of my youth. As I was swimming out, the ocean was turning increasingly rougher: it was the choppy November surf (…). All night I swam out, but at the mercy of the waves my progress was slow. (…) my legs and joints were almost frozen. Suddenly, a boat appeared in the darkness, heading straight at me. I jumped off and submerged so I could hide under the tube. (…) Clearly there was no point in going on. Farther out I saw a line of lights: the coast guard, fishermen, or more sand haulers. They formed a sort of wall on the horizon. (…) I got off the tube, and swam for more than three hours toward shore, (…). I was almost paralyzed and my greatest fear now was to get cramps and drown (…) never had I felt such intense cold or such deep loneliness.[650]

Seul un profond désespoir ou au contraire un espoir démesuré peut expliquer de tels actes de bravoure ou de folie. Après cet échec, d'autres essais ont suivi, comme voler ou payer un bateau, mais seul le personnel haut placé du régime avait l'autorisation d'utiliser tout véhicule de navigation, et certains en ont même profité pour partir. Finalement, Reinaldo Arenas commença à envisager l'option de rejoindre la ville de Guantánamo et tenter d'accéder à la base américaine pour y demander asile. Avec l'aide de rares amis encore présents dans l'île, Reinaldo se lance ainsi dans cette nouvelle aventure presque aussi périlleuse que la traversée du Détroit de Floride :

> We arrived at Guantánamo, a town that seemed horrendous to me, flatter and more provincial even than Holguín. (…) At dawn I finally saw the lights of the airport; they seemed like party lights to me. They would go on and off, as if they were beckoning me. It was time to get into the water. (…) A few seconds later I heard machine-gun fire; the bullets seemed to be grazing me. I later found out that those green lights were signals; they were infrared lights. The guards had discovered that someone was trying to cross the border; they were trying to locate and, of course, to exterminate the intruder. I ran to a tree with a dense canopy and climbed as high as I could, hugging the trunk. Cars came, full of soldiers with dogs, looking for me. All night they searched, at times rather close to my hiding place. At last, they left. I spent the whole day and the following night up in the tree.[651]

[650] Idem, p.160
[651] Idem, pp.163-164

Les échos aux temps de l'esclavage sont nombreux dans ce passage, cette scène de traque résonne fortement avec l'expérience de centaines de milliers d'esclaves fugitifs tentant le tout pour le tout pour un brin de liberté. Peu de temps après ce nouvel échec, il retourna à La Havane, où vivait dans la rue. Pour tuer le temps, l'ennui, et comme ultime acte de résilience, il se mit à rédiger son mémoire :

> Under the title *Before Night Falls* I would write all day until dark, waiting for the other darkness that would come when the police eventually found me. I had to hurry to get my writing done before my world finally darkened, before I was thrown into jail. That manuscript, of course, was lost, as was almost everything I had written in Cuba that I had not been able to smuggle out, but at the time, writing it all down was a consolation, it was a way of being with my friends when I was no longer among them. (…) I still had the compass Lagarde had given me (…) The compass, always pointing north, was like a symbol: it was in that direction that I had to go, north; no matter how far away it might take me from the Island, I would always be fleeing to the north.[652]

Seul moyen de survivre pour lui, l'écriture – véritable bulle d'air, aussi fragile soit-elle face à l'omniprésente pression du régime. Quelques semaines plus tard, il fut arrêté et jeté en prison, autre période très sombre de sa vie dissidente. Lors d'un rare jour de visite, l'un de ses derniers amis lui apporta un immense réconfort, un exemplaire de l'*Iliade* :

> I slept embracing the *Iliad*, smelling its pages. To keep busy, I organized French lessons. (…) In a prison there are always people, young and old, interested in learning something, and even murderers could enjoy the French language. On the other hand, not all the prisoners were murderers. There was, for example, an unfortunate father with all his sons, who had been sentenced to five years because they had killed one of their cows to feed the family, something Castro's laws did not allow. Still others were in jail for killing cows they did not own, to sell the meat on the black market. There is so much hunger in Cuba that people would quarrel desperately over those few pieces of meat on the black market, sold at sky-high prices.[653]

Ces quelques lignes exposent les failles d'un système égalitaire n'ayant pas réussi à complètement éradiquer les inégalités. Vers la fin de 1975, certaines rumeurs circulèrent parmi les prisonniers politiques concernant des pourparlers entre les officiels de Cuba et des Etats-Unis qui pouvaient donner lieu à une éventuelle libération. Reinaldo fut libéré au début de l'année 1976. Un an après, en mai 1977, Mirta Ojito se souvient de la venue à Cuba d'une journaliste américaine Barbara Walters :

[652] Idem, p.173
[653] Idem, p.182

> The sight of that woman hurling questions in English at Fidel for almost five hours, questions that no one had asked him before, left me speechless. What about political prisoners? She wanted to know. (…) I thought of my mother's cousin, whom I remembered vaguely. He had been in prison on an island south of Havana, and my father had flown in a small plane to see him several times. The man fled Cuba on a boat as soon as he was released. The son of my father's closest friend at work had also been in prison, sentenced to thirty years for trying to leave the country illegally in a raft. I had always thought that those were isolated incidents, aberrations of a regime that felt threatened by its enemies to the north. Yet here was Fidel on television admitting that he held maybe two or three thousand political prisoners in Cuba's jails.[654]

Une nouvelle fois, Mirta Ojito se trouve confrontée à une réalité invraisemblable, criblée de violence et de cruauté. Nous l'avons vu, elle vécut l'épisode *el Diálogo* de l'intérieur. Les bouleversements apportés par le nouvel homme à la Maison Blanche ont profondément altéré sa vision de la révolution.[655] Animé par une volonté de rétablir la primauté des droits de l'homme, Jimmy Carter entama une politique de rapprochement avec Castro, en envoyant des membres du Congrès sur l'île, pour la première fois depuis la révolution :

> (…) young Cuban-Americans returned to their homeland to pledge their support and youthful enthusiasm to the revolution their parents had refused them. (…) The visits were jolts to the country and its people. For almost a decade, Cuba had lived in complete isolation from the Western world. No one could get in; no one could get out. God and the Beatles were forbidden, men with long hair were arrested, homosexuals and artists were sent to labor camps. Anyone who expressed a desire to emigrate was immediately ostracized, harassed, and denied jobs and higher education. Those who openly and defiantly disagreed with the government were jailed or executed. Neighbors spied on neighbors, and everyone was expected to give up allegiances for the good of the revolution, including obligations to the family and loyalty to friends.[656]

Ces quelques lignes résument la situation quotidienne de l'île sous Castro. Mirta Ojito, en cette année 1977, semble comprendre l'ampleur concrète de son expérience d'*insilio*. Sans cesse confrontée à de multiples contradictions – ces jeunes Cubains-Américains avides d'idéaux révolutionnaires, tandis qu'ils ignorent totalement les nombreuses privations affiliées au régime castriste. En outre, comme de nombreux autres Cubains, elle et ses

[654] Ojito, p.33
[655] Animé par une volonté de rétablir la primauté des droits de l'homme, Jimmy Carter entama une politique de rapprochement avec Castro, en envoyant des membres du Congrès sur l'île, pour la première fois depuis la révolution. Cf. *El Dialogo* p.250 de cette étude.
[656] Ojito, p.5

proches ont été surpris de voir le retour soudain de milliers d'exilés jadis complètement bannis.

6.1.2 L'exode raconté par Mirta Ojito et Reinaldo Arenas

Comme des milliers d'autres Cubains désabusés, dépassée par tant d'hypocrisie et de cynisme, elle se sent fin prête à quitter son île et ses contradictions :

> In that milieu of angst and distrust, the government had surprised us all by welcoming back exiles. People were stunned and confused and began to look for a way to escape. Embassy break-ins became everyday occurrences. (…) Despondent that so many people seemed eager to abandon his socialist paradise, Castro retaliated by using the only weapon he had: In a repeat of the 1965 *Camarioca* boatlift, he threatened to flood South Florida with refugees. (…) On May 7, 1980, the day the police knocked on our door, our names must have finally made it at the top of the emigration list. That day, within a matter of minutes, we left our home, our neighborhood, our lives. We left the way one leaves a cherished but impossible love: our hearts heavy with regret but beating with great hope.[657]

En effet, ses derniers mois à Cuba ont été synonymes de toujours plus de frustration et d'inquiétude. Son meilleur ami d'enfance a atteint l'âge du service militaire obligatoire, il fut envoyé en Angola, fils unique d'une modeste famille, Mirta Ojito se souvient à quel point son départ fut douloureux pour sa famille et ses proches : '*Frank's mother took his departure very badly. A woman who had supported the revolution from the beginning and kept a framed black-and-white eight-by-ten of a baseball-playing Castro in a place of honor on top of her television, she could not understand how the government – indeed how Fidel! – had sent her only child to a faraway continent (...).'*[658] L'incompréhension et la colère accompagnaient de plus en plus de Cubains. Les sacrifices imposés par la révolution devenaient bien trop important par rapport aux minces avantages en retour, avantages d'autant plus minces pour les dissidents. Les derniers mois à côtoyer le régime furent marqués d'une certaine lucidité de la part de Mirta Ojito, qui s'éloignait inexorablement de l'idéologie castriste :

> Shortly after Frank left and six months after my uncle and aunt returned to Miami, I turned sixteen in the fields of Pinar del Río, an interior province to the west of Havana, where my eleventh-grade class was sent to the country for forty-five days in what was known as *la escuela al campo*, literally 'school in the countryside', though no traditional schooling went on. We

[657] Ojito, p.6
[658] Idem, p.67

> would spend six weeks planting tobacco, picking tomatoes, or tending to plantain trees, away from our homes and our parents. (…) Free education and free medicine had a cost, after all; (…). It was also a way to teach children that their loyalties should lie not with their parents but with the revolution (…).[659]

The day I turned fifteen, in the fields of Pinar del Río, with my father and my sister, Mabel, then ten.

[660]

Ainsi, lentement et graduellement, la jeune adolescente commençait à accepter l'éventuel départ définitif loin de Cuba et de ses racines familiales. Elle est fatiguée par cet environnement de tension permanente, de paranoïa malsaine : *'It was impossible to decipher their intentions because after two decades most Cubans had become adept at hiding their true feelings and motivations. We lived submerged in a world of shadows. Everyone wore a mask in public, sometimes even at home, and you never really knew who your friends were.* '[661] Elle entame ainsi une sorte de deuil 'pré-partum', et paradoxalement, elle délecte chaque moment passé et chaque recoin visité de son île, telle une touriste avide de lieux clichés :

> For more than two months, ever since my sixteenth birthday, when we had talked of leaving for the United States, I had been slowly letting go of my life and my city. Certain that we would leave soon, my parents allowed me more freedom than ever. They also let me splurge, since it no longer made sense to save money that was worthless outside Cuba. (…) I went to all the places I had always wanted to visit: (…) to the theater (…) to the famed Cuban National ballet; to the Napoleonic museum, to José Martí's birthplace; to the National Library (…); to the Cathedral of Old Havana; and to the restaurant famous for being one of Ernest Hemingway's haunts, *La Bodeguita del Medio*, to follow the custom of leaving our signatures on the walls. (…) instead of my own, I scrawled 'Holden Caulfield' in large block letters. I had just finished reading *The Catcher in the Rye* and felt that

[659] Idem, p.68
[660] Idem, p.121
[661] Idem, p.124

> Holden Caulfield was a kindred soul; his alienation from the world mirrored the isolation I was beginning to feel from everything I'd once held so dear, including my former certainty that the government was *not* intent on making our lives miserable.[662]

Mirta Ojito semble vouloir créer sa propre cartographie d'instantanés de La Havane et de ses alentours, comme pour mieux s'en imprégner et les graver dans sa mémoire. Dans le tourment des papiers d'identités et des visas, elle et sa jeune sœur profitaient de leurs derniers instants cubains. Puis en symbole de sa conversion en future cubaine-américaine, le temps d'un pseudo-autographe, elle s'octroie le nom d'un des héros les plus populaires de la littérature américaine. Et non sans ironie, ce personnage fictif, un jeune adolescent se trouve complètement aliéné par la société capitaliste américaine et le monde des adultes, synonymes d'hypocrisie. Par ailleurs, sa mère rendit visite à sa sœur afin de lui confier sa bague de fiançailles et les albums de famille qui risquaient d'être confisqués aux douanes. Ce début d'année 1980 fut parsemé de nombreux adieux et préparatifs pour une nouvelle vie. Reinaldo Arenas quant à lui se remémore avec précision cette période charnière, où une nouvelle fois tout un pan de la population cubaine allait s'enfuir loin des tracas îliens :

> That was my life in early 1980; surrounded by spies and seeing my youth vanish without ever having been a free person. I had lived my childhood and adolescence under Batista's dictatorship, and the rest of my life under the even harsher dictatorship of Fidel Castro. I had never been allowed to be a real human being in the fullest sense of the word. I must confess that I never recovered from my experiences in Cuban jails; I think no former prisoner can. I lived in terror in my country and with the hope of someday being able to escape. All the young people in Cuba thought of nothing else. Often they tried to force their way into one of the foreign embassies. (…) Around the beginning of April 1980, a driver on the number 32 bus route drove a bus full of passengers through the doors of the Peruvian embassy asking for political asylum.[663]

Triste bilan d'une vie privée de liberté fondamentale, Reinaldo Arenas comme Mirta Ojito ne connurent qu'une existence soumise à des dictatures. Dans cette période de trouble et de révolte grandissante, suite aux visites de milliers d'exilés cubains lors *del Diálogo*, les ambassades internationales devinrent de véritables symboles d'un ultime espoir de sortie du territoire. Le témoignage de Reinaldo Arenas est intéressant car marqué à vif par la perfidie du régime, il n'était pas enclin à joindre le mouvement de masse rassemblé à l'ambassade péruvienne :

[662] Idem, pp.124-125
[663] Idem, pp.275-276

> I did not believe in the possibility of asylum because the news was even published in *Granma*; I thought it was a trap, and that once all people were inside the embassy, Castro would arrest them. (…) The following day (…) there were 10, 800 people inside and 100, 000 more outside, trying to get in. From all over the country, trucks were arriving full of young people who wanted to get in, (…). Electricity and water to the embassy were cut off, and for 10,800 people, 800 food rations were distributed. In addition, State security smuggled in numerous undercover agents who went as far as to murder former high government officials requesting asylum. (…) All the world press agencies were wiring the news, but the Cuban government tried to play down the incident.[664]

Les événements d'avril 1980 étaient les premiers signes contestataires de masse à l'encontre de Castro. Certains se rendirent à *l'U.S. Interest Section office*, établissement le plus proche d'une ambassade américaine, ce sera dans cet endroit symbolique, que Castro fera face aux premières insultes publiques :

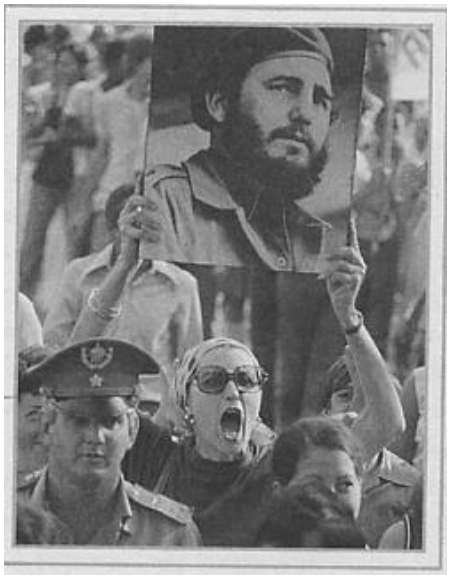
> It was then that Fidel ordered that they be gunned down, and those people – who had gone for fifteen days with almost no food, sleeping on their feet because there was no space to lie down, trying to survive amid the filth of their own excrement – faced up to the bullets by singing the old national anthem. Many were wounded. To avoid the danger of a popular uprising, Fidel and the Soviet Union decided that a breach must be opened to allow a number of those nonconformists to leave; it was like curing sickness by bleeding. (…) The port of Mariel was then opened, and Castro, after stressing that all those people were antisocial, said that precisely what he wanted was to have that riffraff out of Cuba. Posters immediately started to appear with the slogans LET THEM GO, LET THE RIFFRAFF GO. The Party and State Security organized a 'voluntary' march against the refugees at the embassy.[665]

Mirta Ojito décrit ces marches anti-*gusanos* dans les rues de son quartier, et de la ville toute entière. C'est à ce moment précis, qu'elle comprit ne plus faire partie de ce monde-là, fait de violence, de rejet, et de manipulation :

> Enraged mobs prowled the neighborhoods of Havana day and night, armed with sticks, rotten eggs, and tomatoes. (…) Sometimes windows were shattered and doors kicked in during scuffles. Some people were killed, hit on the head with clubs or stones. Others killed themselves when they could no longer stand the wrath of their neighbors and the ongoing entrapment in their homes. (…) With the entire island engaged in a de facto civil war, we had to tread carefully. As days wore on, we could not tell anyone we were leaving or change our behavior in any way. (…) On April 27, the government published a note on the front page of *Granma* clarifying exactly

[664] Arenas, p.278
[665] Arenas, p.279

> who was leaving in the boatlift (…) So this is who I have become, I thought, an alienated member of the lumpen-proletariat who has no feelings for her country. But the guilt was fleeting. I was old enough to understand how my government worked, and I saw the editorial for what it was: an attempt to inflame the sentiments of hatred that many felt, or thought they should feel, against those who were leaving.[666]



A demonstrator screams her support for Fidel Castro during a massive rally in Havana, on April 19, 1980, to denounce the Cubans who were seeking refuge in the Peruvian embassy.

[667]

Libérée de l'emprise révolutionnaire, elle y voit plus clair et accepte enfin de se projeter dans un avenir en dehors de Cuba. Ayant grandi au sein d'une famille 'exilée' avant de l'être, elle ne connut qu'un quotidien accablé de messages contradictoires. Puis de déception en déception concernant les grandes promesses de la révolution, elle se rangea du côté de ses parents, de sa vie privée, en véritable traître aux idéaux matraqués sur la place publique. Reinaldo fut également témoin de cette violence accrue lors de ce mois d'avril agité : *'The homes of those waiting for exit permits were surrounded by mobs and stoned; in the Vedado, several people were stoned to death. All the terrors suffered for twenty years were now reaching their peak. (...) Ironically, the Cuban government hurled insults at us and demanded that we leave, but at the same time prevented us from leaving.'*[668] Mirta n'oublira jamais que son ultime jour sur sa terre natale fut un tourbillon d'émotions, difficile à contenir en mots :

[666] Ojito, p.171
[667] Ojito, p.95
[668] Arenas, p.280

> When the police did come, (…) One of the officers, (…) stayed behind, poking his nose into every drawer, cabinet, and shelf in the apartment. He explained that he needed to do an inventory of the house. (…) I finished quickly and stood on the balcony alone, saying good-bye to my house, my block, my friends, the view. (…) It was time to go. Nobody took the keys. (…) Write soon! Our neighbors yelled. Don't forget us! We smiled back through tears. (…) As the car rounded the corner toward the main thoroughfare, I felt an intense pain deep in my chest. I tried to concentrate on what was happening, but there was no coherence in my thoughts, only bits and pieces of long-ago events and snapshots of what I'd just left behind: The untouched lunch on the table. My schoolbooks on the top shelf in the bedroom. My dolls carefully arranged on top of the dresser. (…) Pictures on the wall, dirty clothes in the hamper, dry linen hanging on the patio. I realized I had left *The Catcher in the Rye* on a table next to my bed, where I had placed it to make sure I wouldn't forget to take it with me. (…) There was no time to go back.[669]

Ce départ fracassant et déchirant fait écho à de nombreuses scènes similaires dans d'autres récits autobiographiques cubains-américains. Tout quitter en quelques minutes, une maison familiale, un quartier, des amis, une vie entière abandonnée derrière eux, à jamais figée, tel un arrêt sur image. Dans la panique, les oublis sont fréquents, pour Mirta, ce sera son livre fétiche, dont le personnage principal traverse de nombreuses épreuves et connaît les mêmes interrogations existentielles, malgré les distances temporelles, spatiales et culturelles. Dans un parfait jeu de miroirs et de reflets inversés, elle s'identifie pleinement aux émotions décrites dans ce monde de papier. Dans ce moment si difficile, ce livre représente non seulement une échappatoire loin de ce départ douloureux, mais aussi loin de Cuba et sa sombre réalité :

> About twenty minutes later, we arrived at a recreational club called Abreu Fontán. Before the revolution it had been a playground for the rich; since the revolution it had belonged to the workers – and it showed. (…) when we arrived there, it was in disarray: peeling paint, broken windows, and untended gardens. Thousands of people sat on the grass or the wet sand, waiting, (…). Uncomfortable and with no information, we were beginning to feel like refugees. (…) Sometime during the evening, a disembodied and amplified voice began calling names through loudspeakers. Ours was eventually called, (…).[670]

C'est ainsi que commence leur long périple semé d'embûches aussi invraisemblables les unes que les autres. Au même moment de l'autre côté du détroit, depuis la prise de l'ambassade péruvienne le 1er avril, la communauté d'exilés cubains commençait à s'exprimer

[669] Ojito, pp.176-177
[670] Ojito, p.178

sur les événements ayant lieu dans l'île. De nombreux conducteurs klaxonnaient dans les rues de *Hialeah* et *Little Havana* en soutien aux réfugiés entassés dans le périmètre de l'ambassade. Ils espéraient que cette crise sans précédent deviendrait la révolte massive tant attendue qui renverserait le dictateur : *'(...) many Miami Cubans who for years shunned politics and concentrated solely on making a living now rushed to join belligerent local anti-Castro organizations and to demand help from the United States to invade Cuba.'*[671] Plusieurs radios locales organisèrent des récoltes de dons de vêtements et de nourriture pour les premiers réfugiés arrivant du port de Mariel. L'exode de Mariel est souvent décrit comme chaotique et le témoignage de Mirta Ojito atteste ce sentiment de débâcle :

> At the river, Cubans were desperately waving wads of cash at anybody who had anything that even remotely resembled a boat. (…) No word had come from Washington. Was this legal? They wondered. (…) The waters of the Straits of Florida were notoriously unpredictable. (…) Exiles who couldn't find willing captains simply rented the boats without crews and set to sea themselves.[672]

De part et d'autre du détroit, les associations et les autorités tentaient de s'organiser dans l'improvisation la plus totale. Mirta Ojito se souvient de l'immense camp impromptu, où ils ont été parqués pendant trois jours. Divisé en trois parties, la plus grande était réservée aux gens comme sa famille, dont le nom avait été enregistré et dont un proche s'était engagé à venir récupérer. Puis une deuxième section du camp était destinée à ceux qui s'étaient réfugiés à l'ambassade du Pérou. Ainsi qu'une troisième réservée aux individus comme Reinaldo Arenas :

> Yet another, (…) was reserved for people who'd walked into police stations across the country, declared themselves scum, and asked for a permit to leave. Anybody who described himself as, say, a homosexual artist or an unemployed dissident, even if he showed no proof, was allowed to go if the government considered the person dispensable. Doctors were held back. So were others who owed their careers to the so-called generosity of the revolution and were forced to stay until they paid back their schooling with years of labor.[673]

C'est à travers cette nouvelle mesure de Castro qui souhaitait se débarrasser de tous les indésirables, que Reinaldo Arenas va finalement pouvoir quitter Cuba. Il comprit rapidement que les homosexuels étaient en haut de la liste. Ainsi, ils furent nombreux à partir via Mariel. Reinaldo remarque d'ailleurs non sans sarcasme :

[671] Idem, p.139
[672] Idem, p.164
[673] Ojito, p.178

> People who were not even homosexual pretended to be gay in order to obtain permission to leave (…). They made me walk in front of them to see if I was queer. I passed the test, and a lieutenant yelled to another officer, 'Send this one directly.' (…) They made me sign a document stating that (…) I was unworthy to live within the marvelous Cuban Revolution. (…) My exit permit had been negotiated at the neighborhood level, the police station. The mechanisms of persecution in Cuba were not yet technically sophisticated, for that reason, I could leave without State Security finding out about it; I was leaving as just another queer, not as a writer; in the middle of that pandemonium, none of the cops who authorized my exit knew anything about literature or had any reason to know my books, almost none of which, in any case, had ever been published in Cuba.[674]

Ultime ironie de voir la censure devenir son précieux allié dans cette évasion inespérée pour cet ancien prisonnier politique connu de tous les services nationaux. Toujours emprunt de lucidité et d'esprit critique vis-à-vis du régime, il sait pertinemment que tous ceux qui se sont réfugiés dans l'ambassade n'ont pas pu partir, certains étaient médecins ou proche du gouvernement :

> Of course, not all those at the embassy who wanted to leave were able to do so, but only those whom Fidel Castro wanted to get rid of: common prisoners and criminals from Cuban jails; undercover agents who he wanted to infiltrate in Miami; the mentally ill. And all this was paid for by the Cuban exiles who sent boats to get their relatives out. The majority of those families in Miami spent all their resources renting boats to rescue their loved ones, and when they arrived at Mariel, Castro would often fill their boats with criminals and insane people, and they could not get their relatives out. But thousands of honest people also managed to escape.[675]

Après moult péripéties, à bord de leur embarcation, Mirta Ojito fut témoin directe de ce tri effectué par Castro :

> Sometime in the afternoon, a bus parked in front of the *Valley Chief* and about 200 men, pale and disoriented, began to board our boat. My uncle explained that the captain had been ordered to take people from the Peruvian embassy. But the men from the bus didn't look as they'd come from the embassy. Some were shoeless; others wore orange uniforms (…) most had their heads shaved.[676]

En effet, le chemin fut long et sinueux avant de pouvoir embarquer sur le bateau qui les transporterait de Cuba vers Key West. Après plusieurs jours, ils furent transférés dans un autre camp, directement surveillé par l'armée cubaine : *'Our next destination was El*

[674] Arenas, pp.280-282
[675] Arenas, p.279
[676] Ojito, p.184

Mosquito, a barren, dusty military base on the coast (…) there, a uniformed woman asked me to lift up my blouse, unhook my bra, and take off my pants and underwear. My face was hot from embarrassment and humiliation.'[677] D'humiliation en dépossession de leurs papiers d'identité, de leurs derniers pesos, leitmotivs dans de nombreux récits cubains-américains, la famille passe chaque étape, comme des milliers d'autres : '*We came out of the house through a back door and stepped into what looked like a tropical concentration camp. (…) Dozens of olive green tents dotted a dusty area, the size of two football fields, surrounded by barbed wire and protected by barking dogs. Men in fatigues patrolled the perimeter, holding rifles with bayonets over their shoulders.'*[678] Plongée dans ce décor irréel, Mirta vit des choses et des personnes qu'elle ne pensait jamais voir dans ce lieu de transit, suspendu entre deux mondes. Elle se souvient de la générosité de quelques âmes charitables, de la sévérité, mais aussi de l'aide de certains gardes, toujours prise au milieu de courants contraires : '*Good Samaritans were throwing apples and little shiny bags from boat to boat. I'd never seen apples before, but somehow I knew what they were. (…) There was an atmosphere of energy and optimism around the boats: people coming and going, men in uniforms carrying bottles of water, foreign reporters interviewing refugees and exiles.'*[679] Reinaldo passa également par le même camp de transit, parfait écho à l'expérience de Mirta Ojito et sa famille :

> We arrived at *El Mosquito*, the concentration camp near Mariel; (…) we had to wait two or three more days for our turn to leave Mariel. During this time I met some friends, and also many who I knew were undercover agents; (…). We were searched, since we were not allowed to take any letters, not even the telephone number of someone in the United States. I had memorized the number of my aunt in Miami. (…) we had to wait in a long line and submit our passports to an agent of State Security who checked our names against those listed in a huge book; they were the names of people not authorized to leave the country. I was terrified. I quickly asked someone for a pen and since my passport was handwritten and the *e* of Arenas was closed, I changed it to *i* and became Reinaldo Arinas. (…) Before boarding the boats, we were sorted into categories and sent to empty warehouses: one for the insane, one for the murderers and hard-core criminals, another for prostitutes and homosexuals, (…).[680]

Ces camps rassemblaient des Cubains de tous horizons, dont certains que Reinaldo Arenas reconnut comme appartenant aux services secrets cubains. Incroyable destin que celui qui tient à une lettre. La littérature, les mots, et la lettre l'ont toujours accompagné dans les

[677] Idem, p.180
[678] Idem, p.181
[679] Idem, p.185
[680] Arenas, p.283

plus sombres moments de sa vie. Il insiste également sur les nombreuses catégories, étiquettes utilisées pour classifier les réfugiés comme de vulgaires objets ou dossiers encombrants. Pourtant, comme il le remarque dans son mémoire, la grande majorité des 135, 000 Marielitos étaient des gens qui voulaient simplement connaître la liberté, travailler et recouvrer leur humanité bafouée. Après plusieurs jours dans ce camp surpeuplé, craignant de se faire repéré par des informateurs, Reinaldo entend enfin le nom sésame :

> Finally, at one in the morning of May 4, my turn came. The name of my boat was *San Lázaro* (…) The Island turned into a jumble of blinking lights, and then everything became a deep shadow. (…) For me, who for so many years had wanted nothing more than to abandon that land of horrors, it was easy not to cry. (…) There were women with children who, like me, had not eaten in five days. There were also several mental patients. The captain of the boat was an exile who had left Cuba for the US twenty years ago, and had now returned just to get his family out. Instead, he was carrying a ship full of strangers, with the promise that, on his next trip, he would be allowed to take his family with him. (…) He told me he knew nothing of navigation, and had chartered that boat in order to rescue his family.[681]

De nombreux articles de presse et reportages ont couvert ces événements tragiques, les témoignages de Reinaldo Arenas et Mirta Ojito viennent compléter ce sombre tableau. Le nom du bateau, autre symbole fort de la trajectoire incroyable de Reinaldo Arenas sous le régime castriste. Sans cesse écrasé, il s'est toujours relevé, seul le Sida aura raison de lui. En ultime acte de revanche face à cette hémorragie spectaculaire de Cubains, pour la plupart issus des classes populaires, Castro impose n'importe quel passager sur les milliers d'embarcations venues des Etats-Unis. Revers d'un homme humilié par tant de rejet, venant non seulement des nombreux dissidents, mais aussi de l'intérieur de son propre camp. Une fois sur l'océan, Reinaldo se remémore ses derniers instants cubains, dont sa rencontre fortuite avec la présidente du CDR de son immeuble, qui lui demanda une faveur :

> 'Don't worry, I won't inform on you; what I want from you is that if you see my son, you tell him that I am all right.' Strangely enough, when I arrived at Key West, her son was one of the first persons I met, (…). He then took me to a warehouse where Cuban exiles in Miami had stored all donations for the arrivals from Mariel, and he gave me a new pair of shoes, jeans, and a resplendent new shirt. He also gave me a cake of soap, and a huge amount of food. I took a bath, shaved, and started once again to feel like a human being.[682]

[681] Arenas, p.284
[682] Arenas, p.286

Il est intéressant de voir que Mirta Ojito connut une expérience quasi similaire. Une fois débarquée à Key West, l'une des premières personnes qu'elle croise est l'une des dernières à laquelle elle aurait pensée : *'Half way there, I realized who she was: one of my high-school literature professors, whom I'd known to be a die-hard revolutionary, the last person I ever imagined I would see in the United states.'*[683] Ces deux rencontres illustrent les nombreuses brèches au cœur de la révolution castriste. Reinaldo Arenas poursuit son récit, décrivant en détail sa traversée de longue haleine, qui aurait pu très mal tourner suite à une panne d'essence et l'inexpérience totale d'un capitaine improvisé :

> The trip from Havana to Key West is only seven hours. However, we had been sailing for more than a day without seeing that blessed Key West. (…) On the second day, the boat ran out of gas, and began drifting in the powerful current of the Gulf Stream. (…) sharks were circling around us, waiting to devour anyone unlucky enough to fall overboard. (…) Three days later the U.S. helicopter appeared; (…) it radioed rescue orders to the coast guard and that very night a coast guard vessel came by. (…) Later I met a dancer from Alicia Alonso's ballet company, who told me that shortly after I left Mariel, my name was being paged over the loudspeakers; the police were after me.[684]

Une nouvelle fois, le témoignage et le parcours rocambolesque de Reinaldo donnent à voir de l'intérieur ces événements dramatiques dignes de scénarii de films catastrophes. Mirta Ojito raconte également le parcours incroyable du bateau qui est venu les recueillir à Mariel, dont le nom à lui seul renferme de nombreux symboles : *Finding Mañana*. En effet, un nouvel avenir s'ouvrait devant elle et sa famille, qui ne sera pas de tout repos, d'où l'importance du terme *finding*, sa vie aux Etats-Unis rimera, en effet, avec 'trouver' sa voix, 'rechercher' sa voie. Dans un passage journalistique, elle explique que le *Finding Mañana* venait de La Nouvelle Orléans, où plus de 35, 000 Cubains résidaient en 1980. La position géographique de cette ville en faisait un point focal de ce pont maritime :

> A local religious leader, the Reverend Leo Frade, who was in charge of the Hispanic ministries at Grace Episcopal Church in New Orleans, was trying to raise $170, 000 to secure a three-hundred-passenger ship to ferry Cubans from the island to their relatives in Louisiana. (…) It took the *Mañana* three days to navigate the 600 miles from New Orleans to Key West, (…).[685]

Le *Mañana* n'était pas le bateau qui était prévu à l'origine, la famille dut se séparer au dernier moment. Mirta partit avec sa mère et sa sœur, ne sachant pas si leur père et leur oncle

[683] Ojito, p.228
[684] Arenas, p.285
[685] Ojito, pp.202-203

allaient réussir à réparer le bateau avec lequel il était venu les chercher. Toutes trois embarquées sur le *Mañana*, Mirta se souvient d'une dame qui lui prodigua un bon conseil :

> A tear fell on my hand, and Blanca urged me to go up and give a good, last look to my land. (…) My heart was pushing against my throat as if it wanted to stay behind. I swallowed hard. I had always thought that I would leave Cuba during the day, when I could see my island in all its splendor just as I'd seen it on maps countless times: flat and green, with shimmering rivers crisscrossing its underbelly, bookended by mountain ranges, tall and regal like sentinels in the Caribbean that protected it from hurricanes and invaders and other perils of geography and history. Instead I concentrated on the contours of the land before darkness engulfed my scant view of the shores: patches of green, a flag flapping in the wind, a building on top of a hill. Concentrate, I ordered my brain, urging it to record every small detail of my island. This is the last I'll see Cuba. Take it in. Take it all in. (…) I should have brought a rock with me, a little water, a handful of dirt, I thought, and stared hard at the horizon until my eyeballs began to hurt and the tenuous line of the shore melted into the horizon.[686]

Ce dernier contact visuel est un autre leitmotiv largement présent dans d'autres écrits autobiographiques. L'émouvant adieu à la présence physique de l'île, les descriptions détaillées de sa physionomie, de chaque contour, que Mirta Ojito tente d'imprimer dans sa mémoire rétinienne. Les rivières, telles des veines ouvertes, les montagnes, sources révolutionnaires, mais aussi gardiennes de l'île contre les colères tropicales, les plages, puis un drapeau, qui semble lui octroyer un ultime au revoir. Quelques minutes sur l'océan, déjà elle se trouve tiraillée de regrets, comme de ne pas avoir pensé à emporter avec elle un petit bout de sa terre natale, totem de son passage sur cette île qui sera malgré tout toujours la sienne :

> I felt free for the first time in my life, and the feeling was unsettling. There was no longer any need to hide my family's desire to leave Cuba, since everyone who surrounded me was, quite literally in the same boat. Yet I felt very alone, disconnected, as if someone had cut the umbilical cord that had kept me attached to my sense of self and place for sixteen years. I was no longer the top student vying for a spot in journalism school. Nor was I the daughter of disaffected *gusanos*. I was nobody's friend or girlfriend. I was simply one more human being in a bobbling yacht heading north. I had entered the world of exile, a zone where one must always walk alone, at one's own pace, and only after burying a part of one's soul.[687]

En quelques heures et quelques lignes, Mirta dépeint cette nouvelle vie qu'elle n'a pas réellement choisie, une vie de solitude, face à ce nouveau 'je' perdu au milieu de cette

[686] Ojito, p.220
[687] Idem, p.226

Caraïbe, dont chaque remous reflète une question, un doute, un regret, une perte. Son arrivée aux Etats-Unis fut parsemée de déceptions, Mirta Ojito se sent sans cesse en décalage culturel et émotionnel :

> With the first rays of sun on May 12, we arrived at my uncle's house in a city called Hialeah. Accustomed to seeing photographs of my relatives in New York, I found Hialeah a surprise and a disappointment, just as Key West had been. There were no tall buildings, no interesting architecture, (…) no sense of a city, really. And of course there was no snow. (…) A nurse drew our blood and took chest X-rays. (…) In flawless Spanish he asked my name. Before I could tell him, though, he said I could choose any name I wanted. (…) You are in America now, he said. You can forget the past and begin anew. I thought the man was joking, but his face remained serious, waiting for my response. Thank you, I said, but I'll keep my name. I didn't tell him that my name was all I had. My name and my memories. [688]

L'absence de centre ville, d'un axe central, d'une identité définie la perturbe, et la renvoie à son propre manque de centre en cette période de transition, en ce parcours de transfuge. Passage obligé de tout *Marielito*, la visite médicale se transforme en une confirmation de son 'je' cubain, et contrairement à Iris et tant d'autres, son nom est le dernier écrin de son identité qu'elle ne souhaite pas changer d'un iota, écho, non sans ironie au sauvetage in extremis de Reinaldo Arinas. Puis, elle bascule à nouveau dans un passage journalistique, où elle s'attarde justement sur l'identité de la majorité des réfugiés de Mariel :

> More Cubans – 86, 488 – arrived in May 1980 than in all of 1962, the year that up until then had seen the largest influx of Cuban refugees. More telling than the total numbers, however, was the composition of the boatlift. The majority were young, single men, many of whom admitted they had served jail time in Cuba, though their crimes ranged from attempting to leave the country illegally to having long hair or punching someone at a bar. In fact, the average Marielito, as Mariel refugees were contemptibly called, had no adult memory of pre-Castro Cuba and was unaware of the burdens and perils of freedom. (…) the world's top newspapers were saying that Cubans, unable to elect their leaders, had found a novel way to make their voices heard: They were voting with their feet.[689]

Elle poursuit avec un sondage de l'époque dans le *Miami Herald* qui révèle que 68% de blancs non-hispaniques et 57% d'Afro-Américains résidant à Dade County considéraient d'un œil négatif l'arrivée massive des réfugiés. Les autorités locales ont dû trouver rapidement des solutions afin de gérer ces milliers de personnes. Ainsi, une fois identifiés et enregistrés, les réfugiés sont transférés dans des centres transitoires avant de pouvoir rejoindre

[688] Idem, p. 230-231
[689] Idem, pp. 240-248

leurs proches déjà installés aux Etats-Unis, pour ceux qui en ont. Les centres d'accueil, tels que *Fort Chaffee* situé dans l'Arkansas est vite saturé, seront alors rapidement ouverts d'autres centres, comme *Fort Indiantown Gap* en Pennsylvanie, *Fort McCoy* dans le Wisconsin, et *Camp Santiago* à Puerto Rico. Des agents de la police fédérale civile appartenant à la *General Services Administration's Federal Protective Service* aideront au maintien de l'ordre dans les différents centres de transit, ce qui n'empêchera pas l'émeute de *Fort Chaffee*, qui vit s'échapper plusieurs détenus aux casiers judiciaires chargés. Ce malheureux épisode entachera la campagne électorale de Bill Clinton briguant le poste de gouverneur de l'Arkansas. Mirta Ojito insiste sur le besoin urgent de loger les réfugiés arrivant non seulement de Cuba mais aussi d'Haïti, dont nous reparlerons plus amplement :

> With Miami bursting with refugees, the authorities opened the Krome Avenue detention center at an abandoned missile site near the Everglades as a temporary processing station, primarily for 14,000 Haitians who had arrived in an earlier exodus that year. On July 25, a so-called tent City was set up under the I-95 overpass near the Miami River to house 650 Cuban refugees who awaited resettlement and had lived since June on the grounds of the Orange Bowl stadium. More than 60, 000 Cuban refugees who lacked sponsors had already been sent to military bases across the country, in Florida, Arkansas, Pennsylvania, and Wisconsin.[690]

La dispersion à travers tout le pays est un autre leitmotiv dans plusieurs récits cubains-américains. Les premiers mois sur le sol américain furent extrêmement difficiles pour ces milliers de personnes transférés de camps de réfugiés en bases militaires. C'est pourquoi, Carter va mettre fin au pont maritime le 15 mai, les gardes côtes américains semblent dépasser par la traversée incessante d'embarcations de fortune, 27 migrants périssent en mer, suite au renversement de leur bateau surchargé le 17 mai 1980. De plus, la communauté cubaine-américaine semble elle-même exprimer une certaine réticence à accueillir ces nouveaux venus, bien différents des vagues précédentes. *The Miami Herald* publie plusieurs articles concernant une forte hausse de criminalité au cœur de *Little Havana*. Il est intéressant de voir que parmi les *Marielitos* se trouve la nouvelle classe moyenne cubaine, ceux qui doivent leur éducation et leur statut à la révolution qu'ils rejettent désormais. Après vingt années d'une révolution qui a entraîné de grands bouleversements sociaux, encore populaires dans quelques endroits de l'île, il semble que des milliers de Cubains aspirent à vivre dans les bras de l'ennemi. Pour la majorité de ceux qui tentent de partir, la révolution les a trahis car

[690] Idem, p.253

elle leur interdit deux libertés, politique et économique. Les jeunes en particulier souffrent du manque d'opportunité pour trouver un travail intéressant et valorisant. Ceux qui ont obtenu leurs diplômes peinent à trouver un logement, nombreux restent chez leurs parents, même mariés et eux-mêmes parents. Ces cohabitations parfois difficiles, l'absence de mobilité sociale et géographique expliquent un nombre grandissant de divorces. Ceux qui ont fait des études de médecine, gagnent moins en un mois qu'un serveur ou un chauffeur de taxi en une journée de pourboires en *pesos convertibles*, les fameux CUC. Après quelques mois d'ouverture des portes de l'île, le gouvernement cubain ferme officiellement le port de Mariel le 26 septembre 1980, après 159 jours et un total de 124 769 départs. En 1984, un nouvel accord migratoire fut signé entre Washington et La Havane autorisant l'émigration de 20 000 Cubains par an. Mais l'accord fut très vite suspendu par La Havane en signe de protestation contre le lancement de *Radio Martí*, une radio pirate anti-Castro fondée à Miami en 1985.

Ce fut un brillant coup de théâtre de la part de Castro. Il sut tourner la situation à son avantage, humiliant ainsi l'administration Carter, qui sera beaucoup moins à même de poursuive les efforts de dialogue. Mirta Ojito rappelle d'ailleurs que la carrière politique de Carter fut très nettement marquée par Mariel :

> Two months later President Carter lost the election, receiving just 41% of the popular vote. (…) Floridians overwhelmingly rejected him, choosing instead Ronald Reagan, a conservative Republican with a strong anticommunist rhetoric, viewed as someone who could easily put Castro in his place and never allow another Mariel. (…) Marielitos had yet to find their voices, while the Cubans who had come in earlier immigration waves were more concerned about the boatlift had done to their pristine image as the country's most successful group of Hispanic émigrés (…) Few in Miami or in Havana understood that the deportation of Mariel refugees was the first step in the gradual erosion of the white-glove treatment Cuban immigrants had thus far received.[691]

Ainsi, la grande majorité des Cubains de Miami, ils étaient si absorbés par les nombreux défis d'assimilation incarnés par cette nouvelle vague de Cubains, plus pauvres, plus 'gay', et moins 'blancs' que les arrivées précédentes, que la pensée d'un retour à Cuba, ne serait-ce que pour une visite, s'évapora rapidement. Il y avait soudainement assez de *Cubanité* à Miami. Ainsi, l'épisode Mariel a non seulement renforcé cette *Cubanité*, toutefois bien distincte de la leur, de par ces nouvelles 'recrues' non-américanisées qui ont grandi à l'ombre de la révolution, mais il a aussi alterné le point de vue des Cubains-Américains qui

[691] Ojito, p.262

souhaitaient une réconciliation avec Castro.[692] Qui pouvait soutenir un quelconque rapprochement diplomatique avec un régime qui n'avait aucun scrupule à se débarrasser de ses 'citoyens' indésirables ?

L'arrivée de ces nouveaux émigrés creusa donc un profond fossé au sein de la diaspora. Les Marielitos furent souvent méprisés et l'année 1980 symbolisa la différence de statut social entre les anciens et les nouveaux arrivants.[693] Le poids des médias n'est pas négligeable, la position adoptée par le *Miami Herald* était très marquée, incarnant la voix de l'*establishment* américain, il considérait l'exode de Mariel comme une double menace. Il y voyait un cataclysme économique, vu l'état de l'industrie locale, ainsi qu'un impact négatif sur l'image de Miami : station balnéaire de luxe. Cette vague représentait également un fort risque de déséquilibre et de failles pour la politique de l'exil cubain, centrée sur le désir de retourner sur l'île. En effet, jusque-là, les organisations politiques de la communauté se préoccupaient des événements insulaires, et non de la politique locale de Miami.[694] Ceci s'inscrivait directement dans le fait que depuis vingt ans, la communauté d'exilés avait été le partenaire le plus résolu du gouvernement américain pour lutter contre le communisme castriste et ses tentatives d'expansion en Amérique latine. Pour Washington, les exilés de Miami n'étaient pas une communauté ethnique, mais des alliés clés dans le combat pour libérer l'île et la partie sud du continent. Les exilés cubains s'identifiaient d'ailleurs plus comme citoyens d'un pays voisin envahi par un ennemi commun, plutôt que membres d'une minorité ethnique. Mirta Ojito décrit le profil type de la majorité des réfugiés de 1980 :

> Like other Cubans, though, the majority of Marielitos want to stay in the United States, even if the alternative were a democratic Cuba; they vote Republican but have sympathies for elements of the Democratic agenda; they support a woman's reproductive choice; they believe that the United States should institute a free national health-care plan. And, like other Floridians, they are ambivalent about immigration. To a pollster's question on whether or not the United States should allow another massive boatlift from Cuba, almost 50 percent said no. My father fits squarely into the mold. An American citizen since 1994, he still works as a chauffeur, driving patients to medical appointments (…).[695]

Encore et toujours, Mirta Ojito se trouve aux confluents de courants contraires, de moult contradictions, plus de la moitié des réfugiés de 1980 fermerait leur porte à l'arrivée

[692] George J. Borjas, *The Wage Impact of the Marielitos: A Reappraisal*. Harvard University, July 2016.

[693] Duany, 1999
[694] *City on the Edge*, p.29
[695] Ojito, p.267

d'une nouvelle vague de personnes aussi désespérées qu'eux, à la recherche de plus de liberté et de dignité. Puis, dans la tradition des récits relatant l'arrivée et l'installation dans un pays d'adoption, Mirta Ojito se souvient d'un moment important dans sa nouvelle vie, puis le terrible manque de la grande absente, son île :

> I was at the movies with my cousins in the fall of 1980 the first time I understood a complete sentence in English (…). The phrase is etched in my memory, because understanding it marked the moment I began to feel, not just intuit, the possibilities of life in the United States. It was as if I'd been handed a key, a how-to manual that would allow me to decode my new world. If I could understand, I would eventually speak. And if I managed to speak, I could learn to write. Writing was important because I never seriously considered a career other than journalism, and I was determined not to lose myself, even if I had lost my country. At times, though, it was difficult to conceive of a future without Cuba. The island and my sixteen years there exerted a strong pull that on some days threatened to drown me. With my socialist-trained eye, I cast a quizzical look at everyone and everything around me. Invariably I came up mildly disappointed. Fashion seemed decadent, drugs epidemic, and freedom overrated. During the months of Mariel, all I could dream about was returning to Cuba in the same boatlift that had brought me to the States, (…).[696]

Le septième art est très souvent présent dans les récits cubains-américains. Ici, notons le symbolisme du lieu – la salle obscure, sorte de chambre noire où se déroule la bobine de film soumis à la lumière du projecteur, à la fois miroir du monde qui convoie les tourments et projection onirique d'échappées belles – qui est le théâtre d'un instant épiphanique. Elle identifie une première clé qui va lui permettre de s'aventurer dans le monde anglophone et pouvoir enfin s'exprimer sur le papier, ce qui est son projet professionnel depuis plusieurs années. Elle commença directement à travailler pour le *Miami Herald* en 1987. Le journalisme lui offrait une certaine distance, dont elle ressentait le besoin durant ses premières années aux Etats-Unis, le souvenir de sa vie cubaine la hantait au quotidien :

> I was still limping through life, maimed by my exile condition. I enjoyed the new freedoms but, paradoxically, missed the restrictions that I had rebelled against in Cuba. Overwhelmed, I stuck to routines, and sought the company of other Marielitos. My pain then was too raw and too precious to share, and to them I didn't have to explain how and why longing and repulsion shared the same chamber of my heart. (…) I didn't say or even think the word 'Marielita' lightly. To me, it was a badge of honor, a recognition that I belonged to a group of people who had once left their

[696] Ojito, pp.263-266

> country as ballast and had managed to stay afloat, and even attain a measure of success.[697]

Le besoin d'appartenir, la reconnaissance d'avoir partagé une expérience traumatique commune, l'appellent et la taraudent constamment. A l'aune d'autres récits, elle exprime ce sentiment de dépendance à Cuba, cet attachement viscéral à son île, tandis que les dernières années, sa famille était victime de discrimination et de menace permanente. Née et éduquée dans un pays cousu de contradictions, elle semble être devenue le prolongement, l'incarnation en chair et en esprit de ces contradictions. Leitmotiv de l'expérience de l'exil, la séparation et l'éloignement de son île lui évoquent la sensation d'avoir été mutilée, elle a perdu un morceau d'elle-même. N'ayant connu que cette vie de navigation en eaux troubles, de l'*insilio* à l'exil, le seul fil rouge de son existence fut ce fil sur lequel elle fut contrainte d'avancer en équilibriste. Il est intéressant de noter que l'élément déclencheur de l'écriture de son mémoire fut un article de presse lui rappelant, à travers le détail d'un bras mutilé, le capitaine du *Mañana* qui n'avait qu'un seul bras : '*I started the journey that led to these pages: by wanting to find the captain of the Mañana just so that I could thank him. Because in May 1980, I didn't know the words to express thanks and because, even if I had, I wasn't sure if I felt greatful to have left Cuba.'*[698] Ainsi, après quinze ans en tant que journaliste entre New York et Miami, couvrant principalement des questions liées à l'immigration, Mirta connaissait sur le bout des doigts, les nombreuses conséquences positives et négatives, les statistiques, l'impact de Mariel sur la société américaine et dans les vies des Marielitos : '*In my memorized version of events, Mariel had simply happened to me, to all of us – in Cuba, in Miami, and in Washington. Why, I began to ask myself, had the boatlift really taken place? More than 125,000 Cubans arrived in South Florida during the span of five months in 1980, an election year, making it the biggest mass exodus in this hemisphere in recent history.'*[699] Avec la distance temporelle, elle semble prête à se replonger dans cette période intense de sa vie. Le besoin de comprendre afin de mieux accepter et se reconstruire, voilà le point de départ de son récit autobiographique qui mêle son histoire personnelle et sa description-reportage :

> The quest became the impetus that led to these pages, the story of my journey – from red-beret-wearing communist pioneer to a soaking-wet, filthy refugee stepping onto the docks of Key West, too young and bewildered to fully comprehend the events that had swept me ashore and given me a new life. This book is also the story of what I have learned since then: that a

[697] Ojito, p.264
[698] Idem, p.277
[699] Idem, p.8

> handful of men and women, acting alone and often selfishly, altered the history of two countries and changed the course of thousands of lives.[700]

Elle va ainsi chercher dans ses souvenirs et retracer son parcours de jeune adolescente cubaine sous le régime castriste. Ce pèlerinage mental va l'amener à déambuler au cœur de cette cartographie mémorielle identitaire sillonnée de contradictions. Elle fait le choix de se lancer dans une sorte d'autoanalyse, une relecture de son passé qui se transformera en écriture dans son présent :

> Back in New York, I began to dissect the forces that had made me and thousands of Cubans like me become enamored of the revolution. From a very early age, I had been well versed in the rhetoric of sacrifice and martyrdom favored by our leaders, mainly Fidel Castro. To be revolutionary was to be Cuban. (…) The adults contributed with their sweat and loyalty, while we, the children, were expected to turn over our souls.[701]

Lors d'un reportage pour le *Miami Herald*, elle eut l'occasion extraordinaire de rencontrer l'un des protagonistes de cette poignée d'individus qui a bouleversé des millions de vies de part et d'autres du détroit : *'Yet I hadn't even seen Castro until 1991, when, as a reporter for the Miami Herald, I managed to interview him once outside his hotel room in Guadalajara, Mexico. (...) I felt nothing but elation for having scored a scoop as I shook his large but limp hand.'* [702] Ce face à face fut aussi fugace que persistant dans sa mémoire, mais loin d'être aussi bouleversant que son retour sur l'île en 1998, envoyée par le *Miami Herald* pour couvrir le grand événement de cette année-là : '*I had gone to Cuba as a reporter to cover Pope John Paul II's historic visit to the island, not to dissolve into tears at the sight of a chipped floor tile or a faded burgundy couch. Wearing my press badge, I'd felt powerful and even somewhat detached. But no plastic piece of identification hanging from my neck could protect me from my past.'* [703] De retour dans son quartier, elle se rend dans l'ancien appartement de ses parents où l'émotion la submerge. Son enfance, son adolescence, et son 'je' cubain ressurgissent des jardins reculés de sa mémoire :

> I returned to the apartment in January 1998 – seventeen years, eight months, and ten days after we had last walked away from it. When the short, slim woman who lived there opened the door, I mumbled a teary introduction and looked over her head, straight into my past: the old refrigerator was huffing in the kitchen, (…) Memories assaulted me in a way I had not anticipated. That old apartment, that block, that leafy

[700] Idem, p.7
[701] Idem, p.7
[702] Idem, p.9
[703] Ojito, p.9

> neighborhood—Santos Suárez, with its graceful houses and tiny gardens—was still home. (…) Home, that elusive concept for refugees everywhere, continues to evade me, like a desert mirage that grows farther the closer I seem to get to it. (…) I was at home walking the streets of my childhood, among the people I grew up with, but oddly out of place elsewhere. I felt incomplete, besieged by a familiar feeling of restlessness, of not really being anywhere at all.[704]

Ce saut dans le temps est un leitmotiv dans les récits de retour/*nostos* de quelques Cubains-Américains, dont nous reparlerons plus amplement. Mirta Ojito se reconnaît instantanément dans ces rues si familières, chaque détail résonne en elle, comme des pièces d'un puzzle longtemps perdues et éparpillées qui se retrouvent instinctivement à leur place, chez elles. Elle avait entamé son mémoire, avec l'objectif de raconter sa vie de jeune fille cubaine endoctrinée par un régime totalitaire, puis déchirée entre l'allégeance naturelle à l'égard de ses parents chéris ou l'engagement révolutionnaire. Elle partage son expérience de l'*insilio*, puis elle clôture son livre avec sa vie d'exilée cubaine aux Etats-Unis, comme une grande boucle qui se referme, tout en ouvrant sur une galerie d'interrogations existentielles propres à l'exil :

> Exile, I learned then, is not a temporary condition that dissipates in the euphoria of the return. Exile, like longing, is a way of life, much like a chronic, but not terminal, disease with capricious symptoms: an avowed preference for a certain shade of blue – the color of my old house, I realized once I stood in front of it again – and a formerly inexplicable, almost childish delight at the way the light filters through the fiery blossoms of some South Florida Poinciana trees – just as it does in the trees that still shade my old neighborhood, even if I'm no longer there to see them. [705]

Elle dépeint les symptômes communs à de nombreux exilés, cette douleur languissante qui les suit toute leur vie, cette omniprésence de la grande absente, le fantôme de leur île, de leur vie passée. Mirta Ojito comme beaucoup d'autres 'je's exilés, se construisent en creux, dans les plis et replis de leurs souvenirs et de leurs moments présents. Elle reste hyper sensible à tout ce qui se rapporte de près ou de loin de Cuba et des Cubains. Chaque remous politique déclenche en elle une série de réactions, elle ne peut s'empêcher de s'identifier aux souffrances et luttes continuelles de son peuple :

> In April 2003, in a show of force not seen on the island for decades, the Cuban government arrested, convicted, and sentenced to long jail terms seventy-five journalists, economists, librarians, doctors, and human-rights workers – all dissidents accused of writing for foreign publications, setting

[704] Idem, p.6, 278
[705] Idem, pp.278

> up independent libraries, or collecting signatures to petition for the referendum Carter had praised a year earlier. Around the same time, three young men were executed by a firing squad for attempting to leave the island in a stolen vessel. (…) The boatlift is not taught in Cuban schools, nor is it ever discussed on television or in any other public forum, though in recent years Castro has been willing to discuss with his foes formerly taboo topics such as the 1962 Missile Crisis and the Bay of Pigs invasion.[706]

Mirta Ojito prend ainsi une part de responsabilité de colporter sa version de Cuba sous Castro, sa version de l'exode de Mariel, et sa version de l'exil aux Etats-Unis dans les années 80, 90, 2000. Sa voix semble avoir trouvé un espace d'expression, loin de la censure vécue par Reinaldo Arenas. Elle prend pour mission de rester fidèle à son île et aux îliens qui se battent pour leurs droits les plus élémentaires. Mission que Reinaldo Arenas a lui aussi choisi de mener à bien. Peu de temps après son arrivée à Key West, l'université de Miami l'invita à une conférence. Ce fut pour lui la première fois qu'il s'adressait à des étudiants dans un pays libre. Puis, il fut invité à présenter son œuvre littéraire et son expérience à travers toute l'Europe : *'In all of these countries I screamed; it was my treasure, it was all I had. I now discovered a variety of creature unknown in Cuba: the Communist deluxe.'*[707] Sa voix et sa liberté étaient ses plus chères possessions, mais très rapidement, il fut confronté à plusieurs admirateurs de la révolution de Castro qu'ils rencontraient dans d'immenses réceptions-banquets. Il comprit également que sa carrière d'écrivain exilé n'avait pas la même valeur marchande que sa carrière d'écrivain dissident à Cuba :

> Ironically, while I was in jail and could not leave Cuba, my chances of being published were better because I was not allowed to speak out, and foreign publishing companies with leftist leanings would support a writer living in Havana. This attitude, of course, was directed not just at me but at all Cuban exiles, because in exile we have no country to represent us; we live as if by special permission, always in danger of being rejected. Instead of having a country, we have an anti-country (…) The sad fact is that Cuban exiles were not very interested in literature; a writer was looked upon as a strange, abnormal creature. In Miami I met wealthy people, bankers and business owners, and I proposed to create a publishing house for the best of Cuban writers, most of them living in exile already. The reply of those men, all multimillionaires, was categorical: Literature is not lucrative.[708]

[706] Idem, p.276
[707] Arenas, p.288
[708] Arenas, p.290

Confronté aux mentalités capitalistiques d'une partie de la communauté cubaine-américaine de Miami, Reinaldo Arenas se retrouve une nouvelle fois à la marge. Reinaldo se sent apatride, n'appartenant ni à Cuba, ni aux Etats-Unis ; son seul pays serait celui des Lettres qui, à son grand dam, se trouve également écorné par les polarités géopolitiques. Suite à de nombreuses déceptions similaires, il se rendit vite compte que la ville de Miami ne correspondait ni à ses attentes et ni à ses besoins :

> I realized immediately that Miami was not for me. (…) The typical Cuban *machismo* has attained alarming proportions in Miami. I did not want to stay too long in that place, which was like a caricature of Cuba, the worst of Cuba: the eternal gossip, the chicanery, the envy. (…) it was like the ghost of our Island, a barren and pestiferous peninsula, trying to become, for a million exiles, the dream of a tropical island: aerial, bathed by the ocean waters and the tropical breeze. In Miami, the obsession with making things work and being practical, with making lots of money, sometimes out of the fear of starving, has replaced a sense of life and, above all, of pleasure, adventure, and irreverence. (…) I was used to a city with sidewalks and streets, a deteriorated city but one where a person could walk and appreciate its mystery, even enjoy it at times. Now I was in a plastic world, lacking all mystery, where loneliness was often much more invasive.[709]

Miami, la version pacotille de La Havane des années 1950, est un leitmotiv dans nombreux récits cubains-américains. Le reflet édulcoré d'une ville rêvée par des milliers de Cubains nostalgiques de leur Cuba perdu. Reinaldo Arenas vient de quitter l'île qui ne ressemble plus du tout à ces projections filtrées d'un passé glamour. Finalement, le délabrement de La Havane, ses myriades de cicatrices et de fissures lui manquent. Paradoxalement, il préfère La Havane blessée, mal menée et corrodée par un régime corrompu, mais authentique plutôt que Miami la clinquante qui sonne creux, sans véritable âme, selon lui. Il se voit d'ailleurs mal reçu dans différentes réunions littéraires, lorsqu'il clame : *'If Cuba is Hell, Miami is Purgatory.'*[710] Il va ainsi sauter sur la première occasion l'éloignant de ce monde de dupe :

> In August 1980, I accepted an invitation to speak at Columbia University, in New York. (…) I was fleeing from a place that only increased my anxieties and wasn't suited to my way of being; (…) The exile is a person who, having lost a loved one, keeps searching for the face he loves in every new face and, forever deceiving himself, thinks he has found it. I thought I had found that face in New York, when I arrived here in 1980. The city took me into its fold. I felt as if I had arrived in a glorified Havana, with great sidewalks, fabulous theaters, (…) streets that were lively, and all kinds of

[709] Idem, p.292
[710] Arenas, p.291

> people who spoke many different languages; I did not feel like a stranger in New York. The first night, I started walking around the city; it seemed to me that in another incarnation, in another life, I had lived in this city.[711]

Débarquant à New York, Reinaldo est emporté par la nouveauté et l'énergie de la mégapole. Il retrouve une atmosphère électrique et éclectique lui rappelant sa si chère Havane. A la recherche de détails familiers, il croise des visages, des senteurs, des accents, et il recouvre un certain goût de vivre déambulant sur les trottoirs de la Grosse Pomme. Il se sentirait presque à la maison, comme si il avait vécu une autre vie, une vie new yorkaise. Toutefois, les premières chutes de neige lui sont bien exotiques :

> Winter and snow were a really new experience; I enjoyed watching the snow fall; (…) Snow has forever represented an unremitting longing for Cubans. José Lezama Lima, Eliseo Diego, Julián del Casal, all the poets who had never seen snow were always yearning for it, though those who experienced it came to detest it, like Martí and Heredia. One way or another, snow has played an important part in our literature. (…) I now lived in the euphoria of the snow and of the great city that never sleeps: everything one could possibly want was available, day and night; all the fruit we had longed for in Cuba, much of it from tropical countries, could be purchased in the midst of a snowfall. I was writing a lot then, but New York was never more vital; it will probably never be again as it was then.[712]

Dans l'euphorie de la découverte et du dynamisme constant de la ville, Reinaldo trouve l'inspiration d'écrire et de réécrire nombre de ses manuscrits perdus, comme si il cherchait à réanimer des membres de son passé, à réinsuffler de la vie dans des souvenirs de papier disparus dans plusieurs recoins de l'île. Cependant, au bout d'un certain nombre d'années passées au sein de NYC, il semble se réveiller à nouveau d'un long sommeil certes réparateur, toutefois pas assez pour soigner son profond mal être d'exilé :

> Now, needless to say, after ten years, I have realized that an exile has no place anywhere, because there is no place, because the place where we started to dream, where we discovered the natural world around us, read our first book, loved for the first time, is always the world of our dreams. In exile one is nothing but a ghost, the shadow of someone who never achieves full reality. I ceased to exist when I went into exile; I started to run away from myself. (…) New York has no tradition, no history; there can be no history where there are no memories to hold on to. The city is in constant flux, constant construction, constant tearing down and building up again; a supermarket yesterday is a produce store today, a movie house tomorrow, and a bank the day after. The city is a huge, soulless factory with no place

[711] Idem, p.292
[712] Arenas, p.297

> for the pedestrian to rest, no place where one can simply be without dishing out dollars for a breath of air or a chair on which to sit down and relax.[713]

Bien sûr, chacun est exilé de lui-même, de son passé à jamais révolu, de son enfance à jamais perdue. Cependant, Reinaldo Arenas, comme Andrew, Margarita, Iris et Mirta, a subi de multiples traumatismes, tels que déracinement, séparation, marginalisation, discrimination, transplantation. Ayant traversé ce millefeuille d'exils, Reinaldo Arenas clôture son mémoire en remerciant et honorant, non sans ironie, une présence fluctuante, modulaire qui promet son retour chaque mois, comme une rassurante compagne dans la solitude universelle de tout à chacun. Cette ultime prière, il la dédie à cette lueur, à cet espoir, à ce guide dans la nuit de l'exil, *Before the Night Falls*, *night* faisant aussi allusion à la finalité de sa propre condition de mortel, toutefois plus de trente ans après sa disparition, ses mots écrits nous parviennent toujours, un legs qui transcende l'espace et le temps :

> My great goddess, my true goddess, you who have protected me through so many calamities; I used to look up toward you and behold you; up to you rising above the sea, toward you at the shore, toward you among the rocks of my desolate Island, I would lift my gaze and behold you, always the same, in your face I saw an expression of pain, of suffering, of compassion for me, your son. And now, Moon, you suddenly burst into pieces right next to my bed. I am alone. It is night.[714]

Ces dernières lignes du mémoire de Reinaldo Arenas oscillent entre chant de vie et de mort, hommage à cette existence toujours à la marge et à la dérive − loi paradoxale de sa survie au gré des vents et marées politiques qui n'ont cessé de bousculé son île, et donc sa vie. La profonde intimité de ces témoignages, qui ici avec Reinaldo Arenas, prend des consonances testamentaires, partage et expose des points de vue personnels, dont les échos leur donnent une dimension collective. Leur vécu diffère des perceptions générales décrites dans les médias ou les discours officiels qui restent souvent à la surface de la grande Histoire pour des raisons politiques et d'audimat. Ainsi, il est fréquent de lire des résumés rapides sur l'épisode Mariel qui a changé profondément l'atmosphère de la ville de Miami. La présence de nombreux *indésirables*, comme les surnomme la presse écrite, modifia la perception des Cubains-Américains sur leur propre communauté, jusque-là, ils avaient une image très positive d'eux-mêmes, non seulement utiles au cœur de la guerre froide, mais aussi une minorité modèle, pleine de réussite. Dans les années 1960 et 1970, plusieurs articles de la presse nationale célébrèrent leur ascension sociale et leur grande contribution à la renaissance

[713] Arenas, pp. 293, 310
[714] Arenas, p.316

économique de Miami. Suite à Mariel, cette *Success Story* fut entachée et pour cette communauté habituée aux louanges depuis près de vingt ans, ce revirement dans l'opinion publique fut un douloureux réveil. Les premiers exilés cubains discriminaient de plus en plus leurs compatriotes, les Marielitos, qu'ils considéraient comme des citoyens de seconde classe, ne faisant pas honneur à leur réputation.[715] Cette arrivée massive d'autres Cubains, d'un autre Cuba, les forçait soudainement à se confronter à leur propre identité collective, qui étaient donc les 'vrais' Cubains, ceux d'ici, ou ceux de là-bas, ceux arrivés juste après la révolution, ou ceux arrivés en 1980 ? Plusieurs auteurs choisis pour cette étude incarnent cette première vague, dont nous allons discuter à présent.

Chapitre 7 - Génération une-et-demi : existence liminale nomade

7.1 Eternelle dérive entre île et continent

7.1.1 Gustavo P. Firmat, Pablo Medina : s'écrire ou exorciser l'*Outre* moi

Dès les premières pages de son mémoire, *Next Year in Cuba*, Gustavo Pérez Firmat entame ses principales réflexions sur son existence liminale propre à sa génération interstitielle. Agé d'une quarantaine d'années en 1994, lorsqu'il se lance dans ce projet d'écriture autobiographique, il a passé plus de temps aux Etats-Unis que sur son île natale. Il échelonne alors une série de questions rhétoriques, sur l'impossibilité de retour à La Havane de son enfance, sur l'incomplète appartenance et permanante oscillation qu'il ressent chaque jour de plus éloigné de son point d'origine : '*Could my father make good on his promise to return? Would my mother make good on her threat not to? Could we get our home and business back? Could we resume lives that had been interrupted for half a lifetime?*'[716] Les positions contradictoires de ses parents reflètent une situation commune à de nombreuses

[715] *City on the Edge*, p.33
[716] Gustavo Pérez Firmat, *Next Year in Cuba: A Cubano's Coming-of-Age in America*, Anchor Books, publié par Doubleday, 1995, p.5

familles divisées par rapport à la question du retour au pays. Gustavo Pérez Firmat écrit *chez lui*, dans la ville de Chapel Hill en Caroline du nord, où il a acheté sa première maison, où ses deux enfants sont nés et élevés, où il enseigne de la Littérature latino-américaine à l'université. Sa ville de résidence, a donc sa place dans sa cartographie identitaire, elle y occupe un temps et un espace propres à sa vie d'adulte, à sa vie américaine. Il y a vécu plus longtemps qu'à La Havane et Miami réunies. Lors d'un match de baseball, accompagné de ses enfants, Gustavo Pérez Firmat se trouve au cœur d'un décor, d'un décorum cent pour cent états-unien :

> Looking at the American flag fluttering above the center-field fence, I put my hand over my heart and belt the song out, like everyone around me. Although I didn't learn the words to the anthem until I was almost a teenager, I sing them with feeling and conviction, as if I had known them all my life. It moves me to be singing in unison with my children, who know no other nation's anthem. (…) Surrounded by soft drawls and rebel yells, I forget that I haven't heard or uttered a word of Spanish in several hours. This evening my history as a Cuban exile no longer seems so central to my life; more important than where I come from is the fact that I'm here with my children, who are not exiles, and who have made it possible for me to look upon North Carolina as my home.[717]

La présence de ses enfants, de la famille qu'il a fondée, l'ancre dans son existence états-unienne. Là où se trouvent ses proches, se situe son véritable foyer. Il est ainsi intéressant de noter que l'auteur apporte dès les toutes premières pages les réponses les plus évidentes aux différentes questions fondamentales qui jalonnent son mémoire. Il semble nous dire ainsi, que le voyage, le trajet, les méandres de ses souvenirs et réflexions comptent plus que la destination ; que le fait d'écrire, de s'écrire représente déjà une fin, en l'occurrence ici plutôt un début en soi, comme un autre départ. L'écriture autobiographique pour Gustavo lui permet de se remémorer, de s'interroger, de tester et mieux connaître ses limites existentielles. Son autobiographie se présente ainsi comme un bilan de milieu de parcours d'un 'je' à mi-chemin entre deux langues, deux cultures, deux pays. Il se sait habité par la notion de lieu, de position, de situation, car parfaitement conscient que son 'je' est bien plus instable que la plupart d'autres 'je's :

> Places. Strange and common places. Places you visit and places that you can't go. Distant places and places close to home. Mine is a life in places, and a life out of place. I'm Cuban-American, a member of what has been called the 'one-and-a-half' generation, (…). I arrived (…) when I was eleven

[717] *Next Year in Cuba,* p.7

> years old, (…). As a one-and-a-halfer, I'm too old to be entirely American, but too young to be anything else – a condition that I share with many other Hispanic Americans as well as with immigrants from other cultures and lands. Born in Cuba but made in the U.S.A and the English language.[718]

Appartenant à cette génération dite *une-et-demi*, terme introduit dans les années soixante-dix par Rubén Rumbaut, lui-même issu de cette génération arrachée à Cuba dans son enfance. Ce Cubain-Américain, professeur de sociologie à l'université californienne de Irvine, est ainsi souvent associé à l'origine du concept, lui-même contemporain d'un autre terme, *ilchom ose*, utilisé pour décrire cette condition interstitielle, de n'être ni d'ici, ni de là-bas, commune à la génération d'immigrants coréens aux Etats-Unis, arrivés après la guerre de Corée.[719] Ces termes tentent de définir cet entre-deux permanent, n'ayant pas le vécu des parents, ni la naissance états-unienne de la seconde génération – ces 'je's réagissent différemment aux phénomènes d'acculturation, notamment ceux liés à l'acquisition d'une nouvelle langue, et donc d'une nouvelle identité culturelle, qui auront à leur tour une influence sur l'acquisition d'un niveau d'études, et donc sur leur mobilité sociale. Certaines disparités apparaissent au sein même de ces générations liminales. Le degré d'acculturation dépend, en effet, de l'âge d'arrivée, du nombre de frères et sœurs, du contexte de départ, de la situation économique du foyer translaté, de la distance géographique par rapport au pays d'origine, du statut légal et de l'accueil réservé dans le pays d'adoption. Gustavo Pérez Firmat explique ainsi que pour son père et ses enfants, les interrogations existentielles sont moindres, le choix d'appartenance étant plus limité. Son père n'a, en effet, jamais cessé de s'identifier en tant que Cubain, quant à ses enfants, au grand dam de Gustavo Pérez Firmat :

> My children, who were born in this country of Cuban parents and in whom I have tried to inculcate some sort of *cubanía*, are American through and through. (…) Although they belong to the ABC generation (American-born Cubans), they are Cubans in name only, in last name, a better abbreviation for them would be the reverse, the CBA (Cuban-bred Americans). Like other second-generation Americans, my children maintain a connection to their parents' homeland, but it's a bond forged by my experiences rather than their own. For David and Myriam, (…) Cuba is an endearing, hopefully an enduring fiction – as ethereal as the smoke and as persistent as the smell of their grandfather's cigars (…).[720]

[718]Idem, p.1
[719] Mary Yu Danico, *Asian American Society: An Encyclopedia*.

[720] *Next Year in Cuba*, p.11

Malgré l'amour passionnel porté à leur île d'enfance, à l'omniprésence de l'île dans leur conscience culturelle, Gustavo Pérez Firmat et sa compagne n'ont pu contrecarrer la force irrévocable de la culture américaine, qui plus est dans un environnement états-unien. Comme pour la majorité des enfants de la seconde génération cubaine-américaine, l'île n'est présente qu'en paroles, photographies, chansons, recettes de cuisine, et traditions religieuses, elle ne leur est accessible qu'à travers une myriade de filtres subjectifs et de seconde-main, de *seconde-voix*. De plus, Gustavo Pérez Firmat insiste que sa position intermédiaire d'enfant cubain et d'adulte cubain-américain, ne lui offre aussi qu'un accès partiel à son île natale :

> If for my father Cuba is burdensome fact, (…) for one-and-a-halfers like me, the country of my birth is a blend of both fact and fiction. Since my recollections of the island are an intermediate mix of eyewitness and hearsay, what I know is mixed with what I have been told. My memories merge with others' dreams. Spiritually tied to Cuba, yet firmly rooted in the United States, (…).Wedged between the first and second generations, the one-and-a-halfer shares the nostalgia of his parents and the forgetfulness of his children. For me, homecoming would feel like departure. (…) Although I will be writing mostly about my life, this isn't a memoir, for the past is not my destination. Rather than memorious, I intend to be recollective, in both senses of the word: my purpose is not only to recall the past but also, and primarily, to weave together the different strands of my life as an exile into a design for the present and the future.[721]

Il envisage son mémoire, non pas comme un simple retour, mais bien comme un point de départ, une projection afin de clarifier et partager son parcours personnel qui fait écho à bien d'autres trajectoires migratoires. Il écrit pour mieux comprendre et visualiser son chemin parcouru depuis octobre 1960. Conscient de la force d'attraction de la culture américaine, déjà prégnante sur l'île dans les années cinquante, il se souvient malgré tout de son amour invétéré pour son île-patrie, ce qui lui apporta quelques déconvenues une fois translaté à Miami :

> But my love affair with Americana never did make me a *cubano arrenpetido*, a renegade Cuban. Even at the height of my all-American, eager Leave it to Beaver phase, I remained fiercely attached to my homeland (…). Each morning in school we had to recite the pledge of allegiance. (…) this was something that my cubanito self wasn't about to do. I had just left Cuba a few weeks earlier (…).[722]

Ce refus de porter allégeance au drapeau et à la nation américaine lorsqu'il avait onze ans provoqua la convocation de ses parents, ce qui n'était jamais arrivé à La Havane. Gustavo Pérez Firmat se souvient parfaitement du malaise, de la honte de ces derniers. L'impasse

[721] Idem, p.12
[722] Idem, p.56

patriotique fut heureusement arrangée par sa professeure qui négocia avec lui un rendez-vous à mi-chemin, symbole de ses futures années d'adaptation : *'Mrs. Myers (...) offered me an olive branch: I didn't have to speak the words of the pledge so long as I placed my hand over my heart in order not to seem disrespectful. Relieved but unbowed, I reciprocated with a palm frond: yes, I could do that without betraying my principles. Oh, the art of compromise.'* [723] Cette anecdote résume le jeu d'équilibriste, le quotidien fait de petits abandons et de petites victoires, comme celle-ci. Gustavo Pérez Firmat comprend le refus de l'enfant cubain, de l'exilé cubain. Il retrace ainsi chaque méandre du long parcours qui l'a mené jusqu'à son devenir de citoyen américain :

> Thinking about the incident now, what strikes me is the powerful poetry of the sentence I could not say as a child, a sentence that as an adult I'm able to utter without feeling too guilty. The naturalization oath, which I finally took in 1977, is not half as moving, for it's essentially a negative covenant. (…) I pledge allegiance to the flag of the United States of America, and to the country for which it stands, one nation, under God, indivisible, with liberty and justice for all. (…) I am moved by these words. (…) I love their insistence on oneness (…) that presupposes a people who occupies a common place, not an itinerant population of exiles. Someone who's lived his life wrapped in two flags and torn between two cultures and countries can't help yearning for an undivided allegiance.[724]

En effet, dès que Gustavo Pérez Firmat considère son héritage culturel cubain, il comprend qu'il ne pourra jamais prétendre en faire abstraction, il ne pourra jamais effacer ses origines éternellement étrangères à la Caroline du nord, à la société états-unienne. Dans son mémoire *Exiled Memories*, Pablo Medina, autre 'je' et demi ou liminal exprime également cette double allégeance propre à leur génération, mais aussi à leur classe sociale d'origine :

> Given the proximity of the United States and Cuba's virtual economic dependence on it, it was natural for English to become the second, and ever more important, language of Havana. Through the consumer goods, movies, and sports it had made its way into the everyday speech of the city. Thus we had our cars: *Cadil, Biu*, (…); our movie stars: (…) *Rohodson, Beitdeivi*; and in baseball, the national sport, (…). But nowhere was American cultural and linguistic influence more evident than in nicknames. (…) In addition, knowledge of English, more so than French or German, was a true mark of culture and status.[725]

[723] Idem, p.57
[724] *Next Year in Cuba*, p.58
[725] Pablo Medina, *Exiled Memories: A Cuban Childhood*, First ed. The University of Texas Press, 1990, Second ed. Persea Books, 2002, p.54

Autrement dit, déjà sur l'île, dans leur enclave privilégiée de La Havane bourgeoise, le jeune Pablo et sa sœur, tout comme Gustavo et ses frères baignaient entre deux cultures. Afin d'assurer leur avenir, les parents de Pablo Medina firent tout pour les inscrire dans un établissement privé américain, comme s'ils avaient pressenti la tempête, puis leur naufrage sur les rives états-uniennes :

> Ever conscious of preparing us for the rough-and-tumble ambience of Cuban society, my parents enrolled my sister and me in an American school located in Vedado, (…) By the time I was in third grade, I was all but fluent in English and was reading Mark Twain, Dos Passos, and Harriet Beecher Stowe in the original. (…) After recess we took English grammar and Cuban history. In the afternoon we learned American history and had art lessons (…) The student body was equally well balanced and it was from my peers that I learned real English, (…) Although Cubans and Americans tended to play and socialize separately, there were times when we couldn't help but be together and, when we mixed, the languages mixed as well. In the Babel of the playground, I was exposed to expressions and vocabulary and, more important, attitudes and points of view, that were to aid me immensely in my amblings through American society.[726]

Pablo Medina est d'ailleurs parfaitement conscient de l'immense avantage que cela représente de parler l'anglais et d'avoir un certain degré de familiarité avec la culture américaine, une fois débarqué aux Etats-Unis. Tout comme Gustavo et bien d'autres enfants aisés de cette génération, Pablo Medina a grandi avec le modèle culturel américain qui était à la fois en filigrane et omniprésent dans les livres, les cinémas, la télévision, la musique, la mode et les appareils ménagers :

> While my teachers inspired my admiration for the country to the north in a subliminal way, movies (subtitled) and television (dubbed) added to it much more directly. (…) What did we Cubans have that could possibly rival the glitter of Marilyn Monroe's lips, the innocence of Debbie Reynolds, the purposeful swagger of John Wayne? (…) Or the grit of WWII soldiers with their steely teeth and unshaven faces? Or New York where life was vertical and framed in neon? Or snow or Disneyworld or (…)? And over it all hung the umbrella of freedom wider than the Cuban sky. More than anything I wanted to be American and live in a suburb (where I now write from) (…) And I wanted to have children like those spoiled brats of American television and I wanted to own a Buick and have martinis at lunch (…) most of all, I yearned for the reality of celluloid, truth of fiction. (…) I was sold. [727]

[726] *Exiled Memories,* p.54
[727] *Exiled Memories,* pp.58-59

La compétition était rude pour rivaliser avec cette abondance de vedettes, de héros, et de symboles capitalistes en tout genre. Pablo Medina énumère cette liste qui semble sans fin, cette surexposition à la culture/fiction américaine qui l'a forgé, formaté pour aspirer au rêve américain, de vivre dans une belle banlieue, de posséder une belle voiture, toute l'ironie fait qu'il a finalement tourné dans ce film, devenu sa réalité, sans jamais avoir passé les auditions. Car oui cette vie sur les écrans le faisait rêver, mais sa réalité et ses racines cubaines avaient ses atouts, et un charme indéniable :

> On the other hand (yin and yang), there was José Martí, whose poetry I memorized and whose life I accepted as a model; there was the music Sagrada the maid played on the radio; and there were carnivals and *Nochebuenas* and trips to La Luisa and Sunday outings through El Malecón and my bus rides through the city and La Playa with its amusements (…). There was the family too: raucous, anarchic, unpredictable, joyful, accepting, loving, secure. Pampered and protected as I was within that extended elastic womb, I firmly believed that love was the primum mobile of human existence.[728]

Le monde d'apparat américain paraît soudainement bien superficiel face aux liens profonds que Pablo Medina partage avec son île, sa ville, et sa famille. Il dédie tout un chapitre à sa ville natale, qui selon lui incarne à elle seule la magie cubaine, cette force d'attraction qu'il n'a jamais ressentie ailleurs. Dans ce chapitre, il lui déclare son amour : '*It was Havana that made me love all cities. It is Havana to which I compare them and always find them lacking*.'[729] Centre, point de référence, pilier de son histoire personnelle, il aime passionnément chacune de ses contradictions, de ses fêlures, qui enferment des mystères vieux de plusieurs siècles :

> In this city, so much at the mercy of the whims of men and weather, I was born. The Havana of my childhood is the most beautiful city I have ever known: cosmopolitan yet small by comparison with most capitals, modern yet creaking with age, busy as cities are, but easy, and gentle on the nerves, full of the tropical sun and brilliant, but also shadowy and mysterious. Here I grew up, I learned to live, and I learned a little bit of death, too.[730]

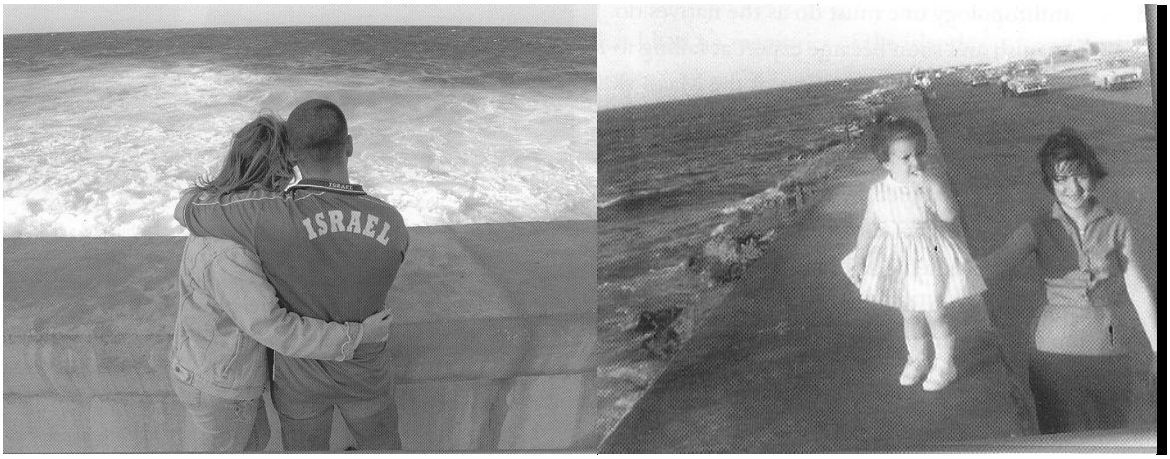
Comme Andrew Rodriguez, Iris Díaz et Reinaldo Arenas, Pablo Medina fut témoin des exactions des forces de police, des actions terroristes pré- et pos-révolution. Le jeune garçon n'idéalise pas La Havane contrairement aux belles banlieues aseptisées des Etats-Unis.

[728] *Exiled Memories*, p.59
[729] Idem, p.44
[730] Idem, p.38

L'endroit de la ville le plus vivant, le plus fertile à ses yeux, comme à tant d'autres, est le *Malecón* :

> The one place I loved to go most on Sunday afternoons was the Malecón, a wide boulevard that rounded the bay from Almendares to the statue of Antonio Maceo, the hero of the War of Independence. The waves crashed against the quay that kept the sea eating away at the pavement, sending huge explosions of spray over the wall and onto the sidewalk. (…) On the horizon, the shipping lanes provided a parade of vessels that filled a boy's head with seafaring fantasies: cargo ships, fishing trawlers, sailing schooners, warships, and always the cruise ships that slowly made their way into the bay and spewed their cargo of Americanos in for a week of leisure.[731]

Cette longue avenue exposée aux vents et marées incarne tous les tourments et les fantasmes des îliens, ultime frontière entre bout de terre et mer, elle veille, accueille, annonce et retient à la fois. Dans le mémoire de Ruth Behar *An Island Called Home*, qui s'apparente à un récit de voyage tissé de rencontres avec les Juifs de Cuba dans les années 1990, une photographie illustre parfaitement ce désir d'évasion incarné par El Malecón, puis une seconde de Ruth Behar avec sa mère qui présage son propre départ, sa propre évanescence cubaine, elle quitte l'île avec ses parents à l'âge de cinq ans, notons que son attention est tournée vers sa terre natale :



Il est intéressant de voir que l'un des autres lieux favoris de Pablo Medina était un parc d'attraction sur la plage non loin de La Havane : '*On the beach side was an amusement park named, of all things, Coney Island, or Coniailan, as we pronounced it. It was a fascinating place and I loved going there because, among other attractions, it had the only roller coaster*

[731] Idem, p.38
[732] Ruth Behar, *An Island Called Home: Returning to Jewish Cuba*, Rutgers University Press, 2007, p.243, p.13

I knew of in the city, or on the whole island for that matter.'[734] Du célèbre nom d'un autre parc, non loin de l'île de Manhattan, une nouvelle fois l'importante influence des Etats-Unis sur La Havane donne lieu à des myriades d'échos ou de reflets : '*The other amusement that vied with the montaña rusa as my favorite was El Laberinto de los Espejos or the Labyrinth of Mirrors, a true maze with innumerable halls and cul-de-sacs lined with glass. No matter how lost I got in it, the mirrors always gave me back myself. (...) The Labyrinth of Mirrors was my first metaphysical experience with the self.*'[735] Avant même la fragmentation de l'exil, Pablo Medina se vit diffracté en une infinie série de facettes de lui-même, comme un préambule à son avenir de 'je' liminal nomade, oscillant constamment entre deux rives culturelles. Gustavo Pérez Firmat navigue les mêmes courants contraires propres à son hybridité identitaire. Il s'interroge ainsi sur ses lieux de prédilection – qu'en est-il de la capitale cubaine-américaine, où il a passé toute son adolescence et ses premières années d'études ? Est-ce que sa vie aux Etats-Unis ne peut être que mascarade ou partielle ? Est-il réduit à jouer le rôle d'un adulte américain, ou est-ce devenue une partie intégrante de son 'je' ? Ainsi, il ne cesse de s'interroger en ces termes et exprime l'origine de son besoin de s'écrire :

> Where am I most me? Which of these two locales (…) is my true place? (…) Miami or North Carolina? Cuba or America? This book grows out of my need to find an answer to these questions, or at least to understand more completely why I cannot answer them. (…) I want to believe that not knowing your place doesn't have to leave you placeless. Beneath or beyond the panoply of my national loyalties and cultural allegiances, something and someone persist. I write to grasp and hold that unchanging core. I wrote to become who I am, even if I'm more than one, even if I'm *yo* and you and *tú* and two. [736]

L'écriture de soi devient pour Gustavo Pérez Firmat le meilleur espace d'exploration, mais aussi de fixation – du moins le temps d'une page, d'un livre – de ses multiples *outre moi*. Il utilise également cet espace pour évacuer sa colère, sa frustration, partagée par tant d'autres enfants cubains vis-à-vis du choix fait par leurs parents, cette décision qui a changé et qui a mis un point final à leur vie cubaine sur l'île. Gustavo Pérez Firmat a un jour reproché à son père sa lâcheté : *'You should have stayed and fought. By leaving, you made it easy for Fidel.'*[737] La douleur de l'exil résonne dans ses paroles amères, il exprime l'absence de choix, ainsi qu'un certain sentiment d'abandon qui fait paradoxalement écho à l'expérience de

[734] *Exiled Memories.* p.52
[735] *Exiled Memories.* p.53
[736] *Next Year in Cuba*, p.8
[737] Idem, p.116

milliers d'enfants cubains réellement abandonnés plusieurs années par leurs parents. Son père a toujours justifié sa décision de partir afin d'éviter à Gustavo et à ses deux frères l'endoctrinement communiste et militaire. Mais Gustavo Pérez Firmat a conscience de l'ensemble de facteurs qui ont poussé ses parents à quitter l'île :

> We left because the *almacén* had been confiscated. We left because the bank accounts were frozen. (…) we left because we could, because my parents spoke English and had lived in the States before. We left because everybody else was leaving. (…) it wasn't until I turned forty, at a time when I was caught up in revolutions of my own, that I began to understand how hard it must have been for him to change lives at midlife. His anguish and disorientation were no longer foreign to me, for I could feel them inside my own skin. [738]

Il fait allusion à leur maîtrise de la langue anglaise qui était une véritable clé pour trouver rapidement un emploi aux Etats-Unis. Ses parents ont vécu six années à voyager à travers les Etats-Unis, et sont revenus à Cuba pour la naissance de leur fils aîné, Gustavo en 1949. Sa mère est née en Virginie, fille d'un consul cubain, elle n'arrive à Cuba, l'île de ses parents, qu'à l'âge de sept ans. Son père, après avoir été renvoyé d'un lycée privé de La Havane fut expatrié dans une académie militaire de la Floride. Les trajectoires de ses parents vont jouer un rôle important de leur décision de repartir aux Etats-Unis avec leurs quatre enfants. Notons également que l'écriture de son mémoire correspond à une période précise de sa vie d'adulte, le fameux tournant de la quarantaine. Gustavo Pérez Firmat semble, en effet, plus disposé à comprendre et donc à accepter le choix qui déterminera le reste de son existence et celle de sa famille. Il remarque également combien son père Gustavo senior incarne tous les clichés de l'attitude typique de l'exilé cubain, débarqué aux Etats-Unis à l'âge adulte au début des années soixante :

> Inside every exile there is an immigrant that he tries *not* to let out, and Gustavo succeeded in stifling the ingrown immigrant within him, perhaps because his own parents were immigrants and he was determined not to slip backward. (…) Both as a family and as individuals, we had no project, no overriding sense of purpose or direction. (…) The immigrant is in a rush about everything – in a rush to get a job, learn the language, set down roots, become a citizen. If immigration is an accelerated birth, exile is a state of suspended animation that looks every bit like a slow death.[739]

Gustavo Pérez Firmat mentionne les origines espagnoles de son père, fils d'immigrants, qui s'étaient installés avec succès dans l'île. Cubain de seconde génération, qui

[738]Idem, p.117
[739] Idem, pp.119-122

aurait dû approfondir et multiplier ses racines, son père fut également arraché à cette terre insulaire. Il insiste ainsi sur l'errance de ces premières années d'exil à Miami, lorsque ses parents étaient convaincus qu'ils retourneraient rapidement sur l'île, qu'ils récupéreraient leur vie cubaine. Peu de temps après leur arrivée à Miami, Gustavo Pérez Firmat se souvient que pour la première fois, lui et ses frères étaient inscrits dans une école publique où ils se rendaient à pied, une liberté qu'ils n'avaient jamais connue à La Havane. Dans le souvenir de Gustavo Pérez Firmat, leurs parents étaient tellement préoccupés et happés par l'exil, que les enfants s'étaient sentis délaissés, un sentiment qui fait écho à d'autres enfants cubains projetés aux Etats-Unis :

> Because my parents expected to go back to Cuba at any moment, all that year my brothers and I were pretty much left to fend for ourselves. (…) my father did not have a permanent job yet, my mother strained to make ends meet, and relatives and friends kept arriving from Havana. But once I walked out the door in the morning, the worries of home and homeland dropped away. I could do what I wanted, and mostly what I wanted to be an American kid like everybody else. Had we been living somewhere other than Miami, my Americanization may well have continued unimpeded, and today I'd be writing a different book. But after a few months of benign neglect, and particularly after the failure of the Bay of Pigs invasion, my parents realized that we needed to make a life in Miami, however ephemeral that life might prove to be.[740]

Les débuts difficiles de cette nouvelle vie ont marqué les esprits, Gustavo Pérez Firmat explique que par fierté son père a toujours refusé les aides fédérales et locales réservées aux réfugiés cubains. Cependant, des amis de la famille recevaient de nombreux dons et les partageaient avec sa mère, qui cuisinait les fameuses boîtes de Spam à toutes les sauces cubaines. Toutefois, quelques mois ont suffi pour que la famille puisse acheter une maison à crédit près de Coral Gables, ils s'installèrent alors malgré eux dans cette nouvelle réalité. Ils étaient la deuxième famille cubaine à venir dans ce quartier, qui allait devenir Little Havana : '*Although soon this whole area would be teeming with exiles, at the time, the only Cubans in the neighborhood lived down the block from us; our neighbors were all working-class Americans who didn't seem to notice that their neighborhood was about to change complexion.*'[741] Gustavo fait plusieurs fois allusion à la concentration d'exilés cubains dans son quartier, ce qui joua un rôle prépondérant dans la formation de ses deux 'je' culturels. Il est également intéressant de noter que l'enfant aspirait déjà à la vie américaine, il souhaitait

[740] Idem, p.60
[741] Idem, p.49

oublier, tirer un trait sur un passé hors d'atteinte. Dès qu'il sortait de chez lui, l'avenir lui appartenait et il s'y projetait avidement. Il explique cette attitude du fait de son jeune âge :

> Although my memories of Cuba may seem firm and clear, in fact I remember very little. The day we left is still vivid in my mind, but much of my life before then has become a soft blur. Soon after our arrival in the States, I stopped thinking about the details and routines of our lives in Havana. Cuba quickly became abstract, a topic of obsessive discussion and debate rather than a place I would lovingly or morbidly reconstruct in memory. Part of the reason for my amnesia may have been may age. Propelled toward the future, children are not much given to nostalgia. Their bodies tell them to grow up, to move on, to look forward. (…) shedding Cuba seemed as natural as outgrowing a pair of shoes.[742]

Dépossédé de son enfance cubaine, de sa vie confortable havanaise, le jeune Gustavo, à l'aune de beaucoup d'autres jeunes exilés cubains, n'a pas d'autre choix que d'aller de l'avant. Il associe la croissance naturelle de son corps d'enfant avec une distance mentale l'éloignant inéluctablement de son point d'origine. Il considère son passé révolu, mort, comme l'atteste le terme 'morbidly', d'où son rejet de se complaire dans la nostalgie mortifère des adultes. Selon Gustavo Pérez Firmat l'enfant est sans doute plus apte à faire le deuil de son 'je' incomplet. Cependant, l'écriture de son mémoire contrecarre le réflexe de l'enfant d'oublier Cuba pour mieux se construire aux Etats-Unis. Comme pour défier le temps et justement l'oubli, son livre est jalonné de moult souvenirs et sensations, filtrés et retravaillés par l'adulte Gustavo. L'un de ses souvenirs les plus marquants fut bien sûr l'arrivée de Fidel Castro au pouvoir. Gustavo Pérez Firmat est tout à fait conscient de la situation privilégiée de sa famille, issue de la classe aisée de La Havane, qui était devenue incompatible avec la nouvelle carte politique de l'île. Dès les premières minutes du triomphe de Castro, il savait qu'il n'appartenait plus tout à fait à son île : '*From the start we knew we were gusanos (...). Although not active in politics, my father sympathized with Batista and had friends in the government and the armed forces.*'[743] Le fait que son père avait des relations avec l'ancien régime accentuait d'autant plus le phénomène d'ostracisme vécu par le jeune Gustavo : '*Between January 1959 (...) and October 1960, (...) my brothers, my sister, and I lived practically behind closed doors. (...) Our house was a tightly sealed can of gusanos. We couldn't watch Fidel on TV (...), nor could we listen to his endless speeches on the radio. Unlike my friend Sergio and other kids I knew, we weren't allowed to collect*

[742] Idem, p.33
[743] Pablo Medina, *Exiled Memories: A Cuban Childhood.* The University of Texas Press, 1990, Persea Books, Second Edition 2002, p.28

stamps and other Revolution memorabilia.'[744] L'interdiction d'écouter les discours du nouveau leader ne correspond pas au souvenir d'un autre jeune garçon de douze ans, Pablo Medina qui habitait à quelques rues de la famille de Gustavo Pérez Firmat. Pablo se souvient très précisément de l'euphorie générale à l'annonce de la chute de Batista :

> 5 a.m., January 1959, my father rushed into my grandmother's bedroom where I had stayed the night. (…) In a few seconds, his words had broken through my slumber. '*Cayó Batitsa*!' 'Batista fell!'(…) the whole family was cheering and dancing, giving thanks to God that the tyrant had, at long last, been deposed. It was a day of rejoicing, of reveling in a collective hope shared by most that things would be good now, that peace had come and corruption had been eradicated. Such feelings I have never since experienced: (…) The men drank, the women gabbed, the phone rang incessantly with the news everyone knew already, as if it needed repeating over and over to make it real.[745]

Le contraste avec l'expérience de Gustavo Pérez Firmat est saisissant, d'autant plus que la famille de Pablo Medina n'était pas pauvre. Pablo se souvient de l'énergie enivrante des semaines qui suivirent, des banderoles patriotiques pendues à de nombreuses fenêtres de son quartier. Il fait néanmoins allusion aux quelques nouveaux dissidents et aux premières rumeurs concernant le jeune Castro: '*Not all were glad of the change. Some were bastitianos (…) Others did not trust this young man, this Fidel Castro. It was difficult to know what he stood for; (…) he also seemed inebriated by the adulation he met as he traveled westward in his victory march.*'[746] Ceci fait écho aux craintes des familles d'Iris Díaz et d'Andrew Rodriguez. Toujours est-il que selon Pablo Medina, les sceptiques représentaient une petite minorité et au cœur de ce tourbillon politique, leurs inquiétudes, leurs voix étaient noyées dans un – '*quasi-Dionysian chaos'*. Pablo Medina revoit encore l'arrivée triomphale des jeunes *barbudos* dans les rues de la capitale : '*Around their necks hung rosaries, religious medals, scapulae, and other mementos given to them by thankful citizens on their march to Havana. These were the wild men who had redeemed us and in their eyes glowed the future with an intensity evident only among those who have struggled with history.*'[747] Cette joie, vitalité et culte des jeunes révolutionnaires sont bien loin de la réalité de Gustavo Pérez Firmat, qui lui insiste sur l'autarcie dans laquelle toute sa famille était soudainement plongée :

> After the triumph of the Revolution, we lived under siege, in a kind of residential or inner exile. Surrounded by sympathizers of the new regime, we

[744] *Exiled Memories,* p.29
[745] *Exiled Memories,* p.108
[746] *Exiled Memories,* p.110
[747] *Exiled Memories,* p.112

> tried to keep our distance. At school like-minded friends and I wrote political graffiti on the bathroom walls (…) The ten days between the confiscation of the *almacén* and our departure to America, were utter chaos.[748]

Un seul terme commun à ces expériences parallèles de jeunes garçons issus des beaux quartiers de La Havane, le mot *chaos*, qui reflète l'onde de choc de cette révolution, pour les dissidents, comme pour les sympatisants. Notons l'action rebelle du jeune Gustavo d'*écrire* sur les murs de son école catholique privée, qui n'aura certes que peu d'incidence mais qui marque son besoin de s'exprimer et de laisser une trace sur son territoire avant le départ précipité de sa famille. Quant à Pablo Medina et sa famille, la prise de conscience fut plus longue et le sentiment de trahison plus profond. Il se souvient avoir collectionné des balles ayant appartenu aux jeunes *barbudos*, symboles de la victoire du peuple cubain. Puis, très graduellement, il remarquait certains changements, notamment les programmes télévisuels, qui n'étaient plus uniquement attachés à divertir mais à enseigner les vertus du nouveau régime :

> Television, the great filler of my time, was beginning to change. It took a long while before the shadows of television and what they represented deterred my euphoria. That medium is flat and as such distancing, tingeing real events with unreality. Fantasy is much more powerful, and my fantasy colored everything I saw. (…) After a time the novelty passed. Daily life went on for me not much differently than before. I went to school, swam at the beach, read, dreamed, felt lonely, bored, excited. But the cracks in the shining globe of the Revolution multiplied and widened. Newspapers were expropriated; the opposition, afraid of the consequences of speaking up, left the island; all private schools were taken over by a bureaucracy more intent on indoctrinating than educating. All about me people were talking in whispers.[749]

Après les discours fleuves, les procès et exécutions expéditives, le garçon de douze ans mit longtemps avant de se détourner de cette fenêtre qui lui donnait à voir un monde encore plus incompréhensible et instable. Pablo Medina se souvient de cet effritement inexorable de la glorieuse révolution qui peu à peu dévoilait son vrai visage. Ses parents étaient inquiets de ce que l'on lui apprenait à l'école, plusieurs amis proches de la famille commençaient à quitter l'île. Les réunions de famille hebdomadaires cessèrent. Cela devenait trop dangereux de montrer et d'exprimer leur déception vis-à-vis des fameuses promesses de justice, d'égalité, de liberté :

[748] *Next Year in Cuba*, p.30
[749] *Exiled Memories*, p.112

> Freedom had been given and taken away again. This was no dream. The future was the past, except less carefree, less warm, heavier with doctrine and dim visions of a society modeled too far away from our shores: a different sort of yoke. I, like the rest of my family, turned my back on the Revolution. (…) Before 1959, Cubans were characteristically extroverted and congenial. One's home was one's most prized possession, but it was always offered to visitors with the greeting, 'Está as tu casa.' After the revolution, one's house became a cave – dark, forbidden, solitary. [750]

Une nouvelle fois, l'histoire se répète avec une indifférence cruelle. Le réveil fut lent mais tout aussi brutal pour cette famille pleine d'espoir dans un meilleur avenir cubain, désormais réduit en cendres. Selon Pablo Medina, ce tournant politique de la révolution fut influencé par l'extérieur, ce n'était pas dans la nature cubaine. Il insiste d'ailleurs sur la transformation, la trahison du caractère naturel jovial cubain. Notons qu'une fois cette prise de conscience effectuée, les souvenirs et sensations de claustrophobie des deux jeunes Gustavo et Pablo se recoupent et se croisent dans leurs mémoires respectifs. On retrouve ainsi l'atmosphère ambiante de paranoïa collective, commune aux expériences d'Iris Díaz et de Mirta Ojito:

> Even in the cave, watch out. Your children have been taught in the new schools that the Revolution is above all – home, family, filial love. (…) 'Within the Revolution, everything; without the Revolution, nothing.' (…) In such a situation the individual has little choice but to turn inward and to put on a hard, expressionless mask (…). The eyes turn ashen and glazed like a lizard's. They become slits that nothing breaches, not even the sun, and they show only a wary defensiveness bred of fear, solitude, and hopelessness without respite. The Cuban character is dying a slow but sure death, and in its place the character of the New Man will appear. But this New Man will not be new – he will already exist in Russia, Poland, Czechoslovakia, (…) and he is to be bred of humiliation, bitterness, and puritanical Marxist zeal so antithetical to the Cuban sun and the Cuban sky.[751]

L'extinction du feu originel dans chaque Cubain, la métamorphose du Cubain moyen en lézard, reptile à sang froid fait écho au leitmotiv du mémoire de Carlos Eire, *Waiting For Snow In Havana*. Pour Carlos Eire, ces créatures incarnent la nature à l'état pur, et par extension l'île indifférente aux troubles politiques, aux tergiversations existentielles propres à la condition humaine :

> The lizards remained oblivious to the news that day, as always. (…) They knew exactly what they were and always would be. Nothing had changed for them. (…) The world already belonged to them whole, free of vice and

[750] *Exiled Memories*, p.113, p.106
[751] *Exiled Memories*, p.112

> virtue. (…) They knew nothing of betrayal or humiliation. They needed no revolutions. (…) They worried not about curses, or proof of God's existence, or nakedness. (…) Perhaps, I envied them. Their place on earth was more secure than ours. We would lose our place, lose our world. They are still basking in the sun. Day in, day out. (…) There it is again, I'll say when it appears out of nowhere, the crocodile-shaped island, my once and future lizard. So sublime, so ethereal, so far from reach, so clever and unfathomable, so supercharged with the power to enchant and annihilate me at the same time.[752]

Dans l'esprit de Carlos Eire, l'île verte en forme de lézard se fait caméléon, elle aussi se métamorphose au gré des vents et marées. Tout est paradoxe, les lézards semblent pourtant incarner un immobilisme, une constance qui contraste avec l'activité humaine. Cette absence de réaction est peut-être ce qui enrage le plus Carlos Eire, qui l'associe à l'inaction de son propre père et du monde des adultes en général, qui fait écho à la colère d'Iris, de Mirta, de Gustavo et de Pablo. Ces jeunes enfants n'ont eu d'autre choix que d'obéir aux règles du jeu écrites par les adultes. C'est pourquoi une fois transplanté à Miami, Gustavo Pérez Firmat n'aura de cesse de se remémorer la promesse tenue par ses parents, qu'un jour, ils rentreraient tous ensemble chez eux, comme si rien ne s'était passé. Gustavo senior était particulièrement confiant: *'Cuban history, with its constant political upheavals, gave him every reason to be hopeful of return. For centuries now Cubans have been going into exile and coming back.'*[753] Mais, le sort en a décidé autrement, et Gustavo, ses frères et sa sœur ont continué à grandir en dehors de leur île natale, à s'en éloigner tous les jours un peu plus. L'île de leur petite enfance allait peu à peu devenir une mélodie de fond constamment jouée par leurs aïeux dans leur maison à Miami :

> Part of me never stopped taking pleasure in their reminiscences about our privileged life before Castro; but the larger part of me hated every moment wasted in recollection. It was like mixing sugar and salt and rubbing the mixture into my open wounds. (…) As I grew up, I also grew tired – tired of hearing about our maids, our Cadillacs, the pricey restaurants and fashionable hotels. I was angry that this life had been promised me, that this life was still promised me, but could not possibly be granted. Since Cuba wasn't where I was, I began to put it out of my mind. Cuba became someone else's memories. I sliced my life in halves and threw the bitter half.[754]

A la fois lancinante ritournelle de l'exil et rassurante ribambelle d'anecdotes, ces échos cubains confirment que son passé avait bel et bien existé. Cependant, plus les années s'égrainent, plus les jeunes pousses cubaines, s'implantent dans ce nouveau terreau états-

[752] Carlos Eire, *Waiting for Snow in Havana*: *Confessions of a Cuban Boy*, The Free Press, 2003, p.5, p.151
[753] *Next Year in Cuba*, p.118
[754] *Next Year in Cuba*, p.34

unien, telles des greffes, elles se ressourcent sur ce nouveau support, tout en gardant leur matrice originelle. A l'écriture de son mémoire, Gustavo Pérez Firmat constate que ses souvenirs post-partum sont beaucoup plus précis et clairs que ceux restés prisonniers de l'île et si précipitamment abandonnés sur le quai de la vieille Havane :

> Now I'm struck by how much more clearly I remember people and events beginning with October 24, 1960. Sometimes it has seemed to me that I was born on that day. (…) No matter how hard I try, I cannot recall the name or the face of my sixth-grade teacher in Cuba, nor the classroom where I sat, nor the names of many of my classmates. Yet I can draw you a detailed picture of my American sixth-grade classroom, give you the names of at least half of my classmates, (…). Traveling in memory from one school to the other is like bartering dusk for dawn. My Cuban childhood is a bittersweet blur; my American childhood has more sharp edges than broken glass. (…) For more of the thirty years, I've done without my Cuban childhood. The Florida Straits separating Cuba from the U.S. mainland have been an unbridgeable chasm, impassable even in memory.[755]

La violence de la séparation, la soudaineté de sa nouvelle vie firent qu'il développa une sensibilité accrue, un état d'éveil constant, comme pour se préserver du prochain battement d'aile du destin. Cette hyper-conscience de chaque détail appartenant à la suite de son enfance à Miami révèle la profondeur du traumatisme, qu'il contourna par une amnésie plus ou moins volontaire. Il se protégea en essayant d'oublier, ce qu'il parvint partiellement à faire pendant plus de trente ans. Il s'interroge sur ses mécanismes de défense psychologique, sur sa capacité à oublier, ou tout au moins à mettre certains souvenirs de côté : '*Is it because my memory feeds on spatial continuity? Is it because I find it difficult to remember events that happened in a different language? Or is it because of the specific circumstances of my family's life in exile? Whatever the reasons, and it's probably a combination of all of them, I have placed an embargo on my Cuban memories.'*[756] Non sans ironie, Gustavo Pérez Firmat aurait adopté une attitude, qui fait écho à l'embargo commercial états-unien, à cette fixation géopolitique. Il aurait posé une chape sur son passé trop douloureux, à la fois trop lumineux et trop sombre, car criblé d'ombre, de trous noirs sur la tapisserie de sa mémoire : '*I must speak of the exile's forgetfulness, for the pain of not being able to remember enough. (...) I'm not haunted by memory, but its loss and I envy those who can actually live in the past, for this means they have enough past to live in.*'[757] Toutefois, à contrario son autobiographie est

[755] *Next Year in Cuba*, pp.34-35
[756] *Next Year in Cuba*, p.35
[757] Idem, p.36

habitée de nombreuses anecdotes précises de son enfance cubaine, comme cet épisode avec une jeune domestique métisse :

> A few years later, in Miami, many were the adolescent daydreams I spun around in the general theme of 'maid in the mango tree.' Proust had his madeleines; I have my mangoes. To this day I cannot bite into the pulp of this juicy fruit without thinking of Aselia's undies. This is one memory I did not repress. I'm surprised by how much I can recollect of our life in Cuba, once I put my mind to it. Perhaps, unlike my brother Pepe, I don't need to travel to Havana to visit our house. The floor plan I drew for myself contains renderings of the furnishings in nearly every room, (…) Perhaps the Cuban boy that I was isn't lost, as I have thought, only stowed away somewhere in my mind's attic, like useless furniture. Except that he's far from useless.[758]

Notons ici un leitmotiv de ces écrits autobiographiques, inspiré par certains souvenirs piquants de ces jeunes garçons cubains – le fantasme charnel provoqué par des femmes de couleurs, qui incarnent le charme sensuel et exotique de leur île, devenue doublement interdite et hors d'atteinte, attisant de plus bel le désir. Pablo Medina se souvient ainsi d'un après-midi en compagnie des domestiques de ses parents, qui l'avaient emmené à la plage. Il n'était pas habitué à ce lieu populaire, où la majorité des familles était noire. Le jeune garçon était perturbé par cette plage bondée, bruyante et imprégnée d'odeurs de cuisine :

> I was used to the clubs and resort beaches in Matanzas, particularly Varadero with its pearly sand and crystal waters. This particular beach, however, was different. (…) I remember the smell of food, as the beach had been turned into a giant kitchen, with families gathered round big pots filled with *moros con cristianos* (rice and black beans) and roast pork. There was music, too – guitars and tat-tat-tat-, ta-pum, tat-tat of bongos, and one naked girl, no older than four, doing the rumba (…) My physical discomfort was heightened by the awareness of not belonging – I was too white, too inhibited.[759]

Le témoignage de Pablo Medina atteste une nouvelle fois de l'existence de plusieurs Cuba, de plusieurs communautés de Cubains, vivant les uns à côté des autres, sans vraiment se côtoyer, ni se connaître, à l'aune du plat national cubain *moros y cristianos,* le riz blanc ne se mélange pas avec les haricots noirs. Pablo Medina reconnaît lui-même cette dichotomie au cœur de sa ville natale : '*For the most part, middle-class habaneros were indifferent to the poverty around them. (...) The vibrant city floating on the Caribbean gave up all pretense of social guilt and thrived on the sea breeze*.'[760] Cependant, ce jour-là sur la plage, le jeune

[758]Idem, p.43
[759] *Exiled Memories,* p.95
[760] *Exiled Memories,* P.42

Pablo n'a pu rester indifférent à cet autre Cuba. Dans son malaise, le jeune garçon se replit sur la construction d'un château de sable, tout un symbole lorsqu'il pense à son proche avenir, et c'est à ce moment-là qu'il aperçoit :

> As I was giving shape to the large wall that surroundered the burg, a girl of fourteen or fifteen approached the water's edge. (…) she kept going without missing a step as if the ocean was her element and she was returning to it after a brief foray onto solid ground. (…) she offered a smile and disappeared into the crowd. (…) To this day that girl is my picture of the feminine ideal and it is to her that I compare the women I know.[761]

Tout comme Gustavo Pérez Firmat et Pablo Medina, Carlos Eire a lui aussi eu une expérience marquante avec ce Cuba de couleur. L'anecdote apparaît même dans les premières pages de son premier mémoire *Waiting for Snow in Havana* :

> Our maid worked for us that day, as always. Her name was Inocencia, and her skin was a purple shade of black. (…) She lived in a room that was attached to the rear of the house (…) Once, long before that day when the world changed, I opened the door to that bathroom and found her standing inside, naked. I still remember her shriek, and my shock. I stood there frozen, a child of four, staring at her mountainous African breasts. A few days later, at the market with my mother, I pointed to a shelf of eggplants and shouted '*Tetas de negra!*'(…) And eggplants would forever remind me of our nakedness and shame.[762]

L'expérience de Carlos Eire fut entachée par la honte, la culpabilité inculquée par son éducation catholique, ironiquement rappelée à l'ordre par le prénom même d'*Inocencia*. Notons la prégnance de ces femmes noires dans chacun de leur esprit, leur association avec la terre-mère nourricière de leur île, leur berceau matriciel, ou encore l'association de l'île avec une créature de rêve, inaccessible comme la sirène des îles de Pablo Medina. Toutefois, ce dernier eut également une relation maternelle avec sa nourrice noire : '*Since my mother was sick much of the time, it was Sagrada I turned to for motherly affection. She smelled of tar, molasses, and green countryside. Sitting on her lap, I often wanted to let myself go into the depths of her body and never come out again. When she died twenty-five years into our exile, I was thrown into a tailspin that lasted for months.'*[763] La femme noire-l'île verte, compense, conforte, se confond et incarne cette chaleur maternelle éternelle, tel un temple sacré, Pablo Medina visite la mémoire de *Sagrada*. Il est intéressant de noter le contraste entre la présence physique de leur mère-île en contrepoint à l'absence fantomatique de leur ex-île, une fois aux

[761] *Exiled Memories,* p.96
[762] Carlos Eire, *Waiting for Snow in Havana: Confessions of a Cuban Boy*, The Free Press, 2003, pp.3-4
[763] *Exiled Memories,* p.120

Etats-Unis. Au cœur de l'écriture de son mémoire, Gustavo Pérez Firmat comprend ce rapport à l'île, qui sous sa plume remonte à la surface de son présent et se présente en terre utérine, mais de par son extraction-expulsion de ce terreau identitaire, l'exil a pris le relais :

> It was a mistake for me to believe that, once in the United States, that boy no longer mattered. Because for years I did not look back, my faculty for recollection atrophied. Since I did not think that my Cuban past could help me with my American present, I did little to nourish those memories. (…) To me it seemed as if my real life began on the ferry. The Florida Channel was my birth canal, (…) Cuba was the premise, the promise, not the reality. (…) Like an atheist who prays, I participated in exile rituals without truly believing in them. More than an exiled Cuban, I considered myself a Cuban exile. Exile was my essence, what I was most deeply and truly; the Cuban part was aleatory, a topographical accident.[764]

Cependant, une nouvelle fois l'écriture lui permet de se souvenir qu'il était Cubain bien avant d'être exilé et de saisir l'ampleur de certaines continuités qui transcendent les décennies, les détroits, les barrières de langue, de culture, les cases identitaires : '*Exile explains but does not define me. The Cuban child is the father of the American man. I cannot understand most things about myself unless I honor that child.*'[765] Ainsi, à l'aune d'autres enfants cubains arrachés à leur île, Gustavo Pérez Firmat écrit et décrit son expérience de l'exil, comme une scission de son 'je' originel. Et le jour de l'ultime départ reste à jamais gravé dans sa mémoire, malgré l'érosion naturelle, et/ou l'abolition volontaire de certaines images :

> I have replayed our departure from Cuba in my mind hundreds, perhaps thousands, of times. I have dreamed about it, fantasized about it, and matched memories with my parents and my brother Pepe (…) As the ferry lurches away from the pier, I look back and see a small boy waving good-bye to me. (…). I realize that this boy on the dock is me. Somehow, in my dream, I'm in two places at once. (…) From the dock, I can see myself on the ferry, getting smaller and smaller, until what is left is no bigger than a swallow's flutter. (…) The last image in my dream is of me on the ferry, with my hands gripping the deck railing and my head barely above it, looking toward the shore, fade to a point and then to nothing. Finally, the only kid is the one on the ferry, which has sailed out into the open sea.[766]

Tel un disque rayé, ce jour de départ se répète à l'infini, désormais imprimé sur le papier, ce déraillement existentiel résonnera toujours dans chaque sillon de sa mémoire. Gustavo insiste sur l'intensité exceptionnelle de cet instant suspendu dans le temps, de cette

[764] *Next Year in Cuba*, p.44
[765] *Next Year in Cuba*, p.44
[766] *Next Year in Cuba*, pp. 20-21

séparation interminable, de ce départ à répétition, qui fait écho aux innombrables amorcements de soi vécus par chaque 'je' nomade d'émigré :

> No immigrant ever forgets the day he or she left the country of his or her birth. All the Cuban exiles I know who are old enough have a story or anecdote to tell about their departure from Cuba. Going into exile is one of those events that, paradoxically perhaps, increase in importance as time goes by. Like a new house, exile grows on you. (…) As you visit that day over and over, the memory doesn't dim, it grows sharper. Just as Americans of a certain age all seem to know exactly what they were doing the afternoon when Kennedy was shot (…).[767]

La mémoire joue des tours, fait souvent le tri sans consulter son hôte, par moult détours, elle révèle ou ensevelit. Gustavo Pérez Firmat considère ainsi que cette traversée maritime donne lieu à la transcendance de son 'je' d'enfant cubain. N'étant depuis jamais retourné sur l'île, il se souvient, non sans ironie, qu'enfant, il s'imaginait devenir marin-explorateur, ce qui n'était qu'un rêve, puisque son avenir était tout tracé et appartenait au magasin familial fondé par son arrière-grand père. Gustavo Pérez Firmat ironise d'ailleurs sur cette liberté impromptue offerte par l'exil : '*To anybody in my Spanish-immigrant family the idea of making a living as a university professor was altogether incomprehensible*.'[768] A plusieurs reprises dans ses pages, il insiste sur ces chemins déviés, ces tracés de vie qui sortent des clous, ces virages pris ou ratés. Il analyse et met en lumière son parcours alambiqué à travers les prismes de ses deux langues :

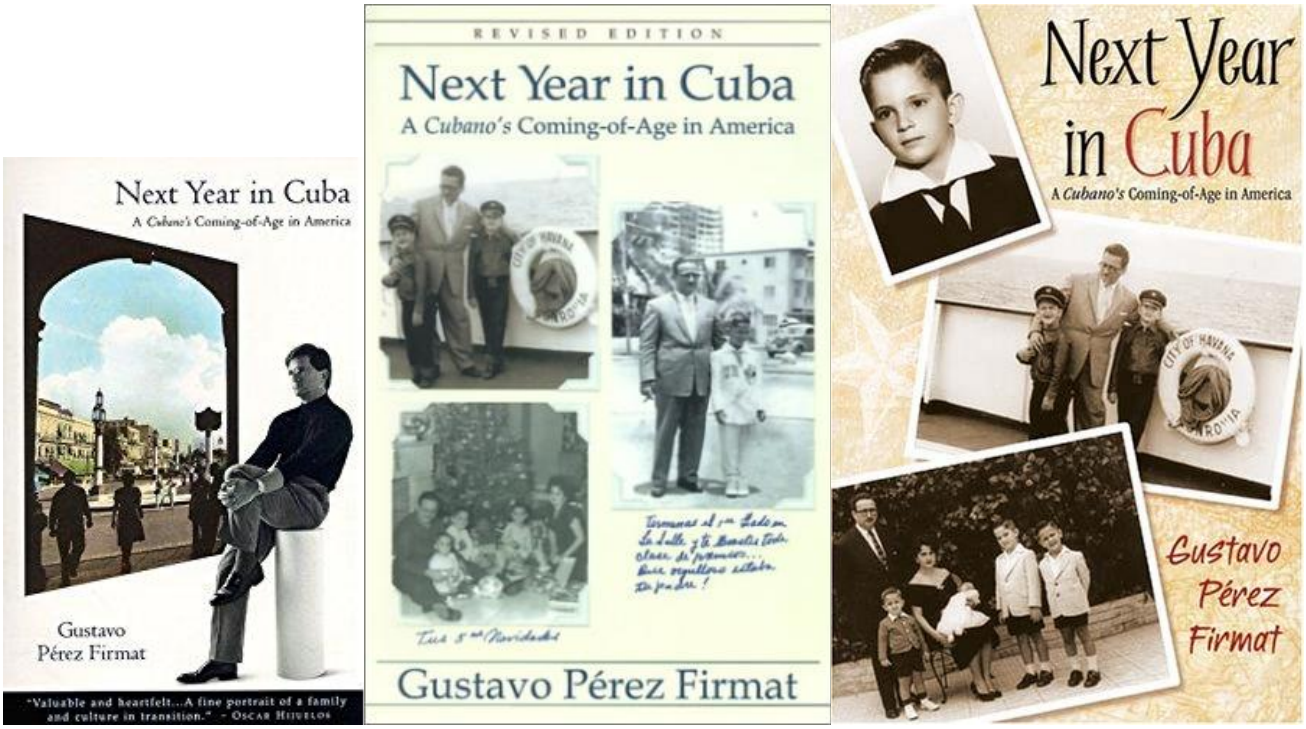
> I'd like to think that I grew out of that boy, although it may be truer to say that I grew away from him. English, unlike Spanish, is a language of growing. In Spanish there's only one kind of growth, *crecer*, to grow, pure and simple; but English affords other possibilities: you grow up and you grow old, you grow fond and you grow distant. The paradox of growing back, of a growth that's also a recovery, best describes the connection I'd like to have to the Cuban boy I left behind. Having outgrown him, I want now to grow him back, to let him grow in and on me until we are the same person again. Refugees are amputees. (…) This is true especially of children, (…) I feel the loss of that Cuban boy inside me. He's my phantom limb, at times dogging me like a guilty thought, at other times accompanying me like a guardian angel. (…) Stop waving, I say to him, leave me alone. It wasn't my decision to leave. But had it been my decision, I still would have left. [769]

Hanté par les possibilités de cette autre vie, par le souvenir et l'avenir avorté de ce petit garçon cubain, Gustavo Pérez Firmat semble toutefois avoir enfin accepté le choix

[767] *Next Year in Cuba*, p.24
[768] *Next Year in Cuba*, p.21
[769] *Next Year in Cuba*, pp.21-22

imposé par ses parents. Quelque part, ce mémoire est également une réconciliation, un pardon, sa fronde de palmier personnelle pour eux. De plus, lui qui a continué son chemin et fini de grandir dans un environnement scolaire et professionnel anglophone, s'amuse et joue avec la langue anglaise, comme pour atténuer la gravité de ses propos, la souffrance de ses traumatismes déroulés en espagnol. De son identité mutilée, scandée en deux, il choisit à quarante ans, d'en quelque sorte exhumer ce 'je' enfouis au plus profond de lui depuis plus de trente ans. Ainsi, il s'écrit et souhaite extérioriser son 'je' le plus intime, toujours dans l'espoir et le désir de mieux l'appréhender, le (re)connaître, voire de dialoguer avec lui, comme dans l'un de ses fantasmes récurrents : '*In a complementary fantasy I have entertained, I return to Cuba, three decades after I left, and on a street somewhere in Old Havana, perhaps near the docks, I run into that boy, who has grown into the Cuban man I never became. We should look exactly the same, but we don't.*'[770] Il s'interroge ensuite sur ce qu'ils auraient à se dire, dans quelle langue échangeraient-ils quelques mots, la sienne ou la sienne ? L'enfant-adulte cubain abandonné sur le quai lui est à la fois intime et étranger, à la fois intérieur et extérieur à sa vie d'adulte, à sa carrière de professeur de Littérature Hispanique aux Etats-Unis : '*The Cuban boy is both my ingrown and my outgrown self. (…)That boy on the dock is not a phantom. In truth, he is perhaps mi yo más mío, the part of me that is most me.*'[771] C'est pourquoi Gustavo Pérez Firmat écrit, par ce médium, il projette des lieux qu'il a perdus, qu'il a trouvés, entièrement et partiellement. Il raconte et illustre le mariage entre l'homme et la terre, entre le 'je' et sa scène, son environnement. Il envisage son mémoire comme un collage d'images, d'anecdotes, de portraits de membres de sa famille, de sa communauté cubaine-américaine, hispanique, de 'je' déracinés. Notons d'ailleurs l'évolution des différentes rééditions de son mémoire, de 1995 à 2006, qui accentue l'importance de la famille, notamment de Gustavo senior :

[770] *Next Year in Cuba*, p.22
[771] *Next Year in Cuba*, p.23, p.45



Il s'écrit pour recoller les morceaux disparates de son puzzle identitaire, pour trouver un semblant de cohérence au cœur de ce chaos caraïbe. Il reconnaît la dimension collective de son expérience, les échos entre son parcours et ceux d'autres Cubains-Américains de sa génération liminale. Sa vie comme son mémoire est une série d'interrogations concernant la géographie et la temporalité de l'exil :

> Although it may seem that in order to move past exile one has to renounce one country for another, I prefer to think that moving past exile means staking out a place that spans more than one country, more than one culture, more than one language. A place that is two places at once. (…) This book is my search for such a place. (…) What happens to the exile who can go back but who decides not to? What does he become then, a post-exile? An ex-exile? After the demise of the Revolution, the question of what it means to be Cuban in America will become more rather than less urgent. I write out of the need to puzzle out what it means to be a Cuban man living in the United States in a time when I no longer will be able to think of myself as an exile.[772]

Gustavo Pérez Firmat célèbre la multitude plutôt que la solitude créée par l'exil, il semble davantage s'attacher à la multiplication, plutôt qu'à la division de cette expérience d'éparpillement géographique et psychologique. Il se demande sans cesse s'il pourrait faire comme ses parents, tout quitter pour tout recommencer à Cuba. Est-il encore assez Cubain

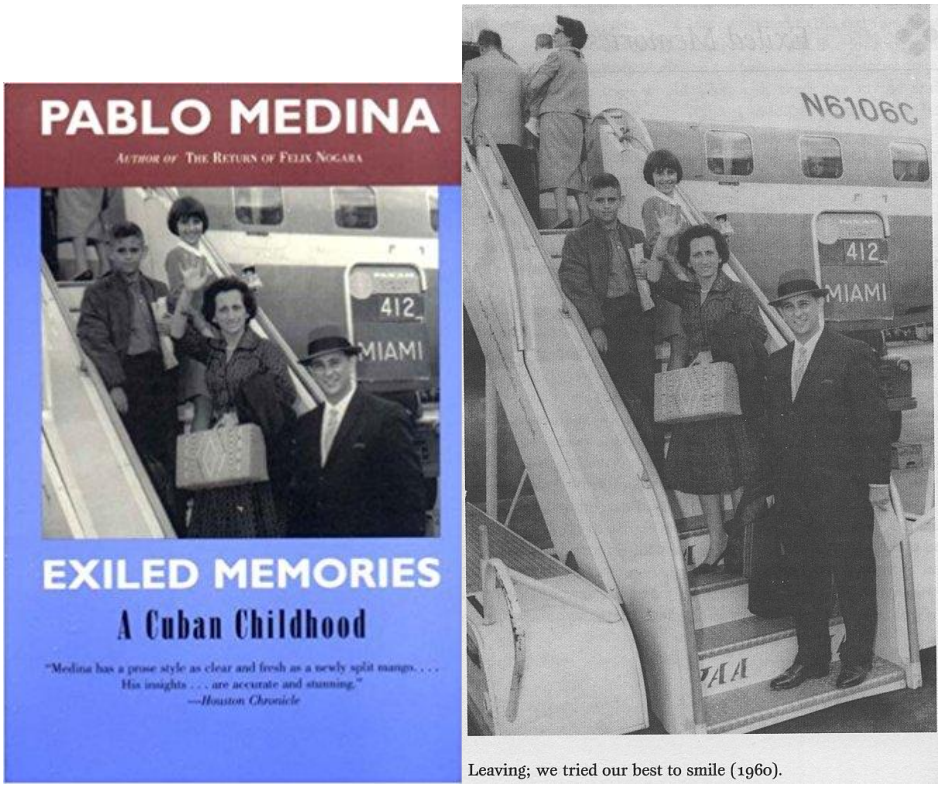
[772] *Next Year in Cuba*, p.13, p.10

pour vivre à Cuba. L'île est-elle la seule et unique terre-destination, où son 'je' liminal nomade pourrait enfin se stabiliser et se compléter. Toutefois, ce départ-retour serait sans doute pour lui similaire à un second exil. Cette question du retour en terre natale, n'est pour Gustavo Pérez Firmat que toile de projection pour ses interrogations existentielles, qu'espace mental rhétorique, que prétexte à son 'je' qui ne cesse de s'écrire. En effet, chaque nouvelle année écoulée, le désir de retour semblait plus utopique, plus fugace, plus anachronique. C'est sans doute la raison pour laquelle, Gustavo choisit cette prière comme emblème, comme titre à son mémoire, comme ultime défiance au destin :

> As a Cuban exile, I grew up in a foreign land, but was surrounded by the language and culture of my birth. Cuban culture runs deep in me. Although I have lived three-fourths of my life in this country, I have lived less than half of it outside what I would term 'Greater Havana', an extended urban area that encompasses both Havana and Miami. Indeed, with a Cuban population of over half a million, Miami is second only to Havana as the largest Cuban city. For over three decades *regreso* has been this community's magical, monotonous mantra. The Cuban version of the Jewish promise 'Next Year in Jerusalem' is '*El año que viene en Cuba'*, (…) a toast that I have heard and uttered every Christmas Eve since 1960.[773]

La famille de Pablo Medina était également convaincue que leur exil ne serait qu'éphémère, qu'une mauvaise passe : '*We expected to return in a few months. The months turned to years and our hope was blown away. The gray snow of disenchantment began to fall over my city and my childhood.*'[774] L'allusion à la neige n'est pas anodine, on pense à Andrew Rodriguez et Reinaldo Arenas, sans oublier le titre du premier mémoire de Carlos Eire, *Waiting for Snow in Havana*, publié douze ans après celui de Pablo Medina. Mais la neige est aussi le phénomène climatique le plus étranger, le plus incompatible avec la latitude tropicale de l'île, le plus en contrepoint avec la nature même de Cuba. Attendre qu'un manteau de neige recouvre La Havane revient à attendre un miracle, comme attendre la chute de Castro et le retour en terre natale. Pablo Medina raconte qu'il quitta sa vie cubaine avec sa sœur et ses parents, en 1960, la même année que la famille de Gustavo : '*We left on one of the last regularly scheduled flights from Havana. There were tears and embraces with those we left behind. As we were boarding, my great uncle Luis took a photograph of us on the boarding ladder, which I still have in my possession. The four of us are smiling and waving.'*[775] Cette photo se trouve sur la couverture de l'édition de 2002 et Pablo est celui qui sourit le moins :

[773] *Next Year in Cuba*, p.10
[774] *Exiled Memories*, p.113
[775] *Exiled Memories*, p.113



Leaving; we tried our best to smile (1960).

Les photos sont souvent prises pour fixer un moment dans le temps et l'espace, elles localisent et temporalisent souvent un personnage, un paysage, et un événement afin de le sécuriser, de le graver tel qu'il apparaît dans les mémoires. Ici, la légende '*Leaving ; we tried our best to smile*,' expose les multiples couches d'écriture et de lecture de la photographie. Ce cliché révèle autant qu'il dissimule, ces personnages en deux dimensions sur la pellicule, sont à jamais figés comme tels sur le papier glacé, mais leurs émotions, leur état d'esprit à ce moment donné est évanescent, tout comme leur identité en perpétuelle redéfinition. Une image fixe du passé, cette photo traverse aussi les années, transcende le présent vers l'avenir. En effet, Pablo Medina transmettra sans doute cette photo à son fils, et ainsi de suite. Cette même photo appartient désormais à la couverture de son propre mémoire, elle est devenue publique, collective. En contrepoint de ce dernier point, l'exil est souvent associé à l'isolation, la solitude, et le froid. Pablo Medina explique que le jour de son départ, son passé s'est figé, comme pris dans la glace de l'exil. De plus, comme pour concrétiser les sensations du jeune garçon, sa famille arriva au milieu de l'hiver New Yorkais. Le premier chapitre, la toute première page de son mémoire est focalisée sur son arrivée sur le sol américain, tout enneigé :

> SNOW. EVERYWHERE THE snow and air so cold it cracks and my words hang stiffly in the air like cartoons. After that first stunning welcome of the New York winter, I rush down the steps of the plane and sink my bare hands into the snow, press it into a ball, and throw it at my sister. (…) Then I can make no more, for my hands are numb. I look down at them: red and

> wet, they seem disembodied, no longer mine. A few flakes land on them, but these flakes are not the ones I know from *Little Lulu* or *Archie*; (…). On closer look, I can make out the intricate crystals, small and furry and short lived. As if from a great distance, I hear my mother calling. Her voice seems changed by the cold and the words come quicker, in shorter bursts, as if there might be a limited supply of them. I follow the family into the airport building. It is early February. It is El Norte.[776]

Quelques minutes en contact avec la réalité états-unienne suffisent pour que déjà l'enfant se sente s'éloigner de ses proches, de son passé, de son 'je' cubain. Il ne vit plus le Nord à travers les livres, les dessins animés, les films. Il est entré, il est passé de l'autre côté du miroir et va désormais s'écrire sur les pages blanches de cette vie continentale. Comme Gustavo Pérez Firmat, Pablo l'adulte se souvient de cette arrivée, comme si c'était hier, il a compris qu'à partir de ce point dans le temps, de ce virage dans sa trajectoire, il ne sera plus jamais uniquement cet enfant cubain. Et de par sa condition d'exilé, et de sa génération liminale, il devra comme beaucoup d'autres enfants cubains projetés, ajoutés au bouillon états-unien, veiller à ne pas fondre dans cet immense creuset et tenter de rester un assaisonnement, une épice exotique. Son mémoire illustre la naissance de ce double 'je' et les manigances de ce jeu de doubles :

> I renounced allegiance to the country of my birth when I became an American citizen, yet the blood still pulled and memory called. Thus it was that I became two persons, one a creature of warmth, the other the snow swimmer. The first would be forever a child dancing to the beat of the waves; the second was the adult, striving to emerge from the river of cold – invigorated, wise, at peace with life. The truism that no one can ever go home again becomes a special predicament for the young exile: my childhood lies inside the bowl of distance and politics, unapproachable and thus disconnected from my adulthood. The two revolve around each other like twin stars, pulling and tugging, without hope of reconciliation. Everywhere I see Fate smiling the smile of the Sphynx. I could bemoan my state at the hands of the indifferent creature and thus belie a need for control of my life, which is illusion. [777]

Pantin du destin, Pablo Medina fait allusion à ce trait de caractère cubain, plus particulièrement havanais, typique de leur culture influencée par le catholicisme espagnol et les croyances africaines – le fatalisme. Il décrit cette vision de la vie, ce déterminisme, comme le fruit de la pollinisation interculturelle inhérente à l'histoire cubaine, ce qui fait écho au sentiment de la mère de Carlos Eire, qui elle l'identifie uniquement comme l'héritage de leur culture espagnole :

[776] *Exiled Memories*, p.1
[777] *Exiled Memories*, p.114

> The Cuban soul, particularly the Havanan soul, is a hybrid of the Spanish and the African. Different as these two races are, they are fatalistic to an extreme. At the periphery of European civilization, shaken throughout history by political and social cataclysms, the Spaniards adopted fatalism from the Moors, cloaked themselves and their social institutions with it, and survived within an ever more resilient, if brittle, self. The Africans, however, were forever overwhelmed by a geography and climate beyond control and understanding. Less European, less self-obsessed, the Africans survived within the tribe.[778]

> *Desengaño*. Disillusionment. The scorching, incandescent cornerstone of Spanish culture. (…) You see, Spanish culture is built upon one warning: beware, all is illusion. Whatever you love, whatever you think you own, all of it is bound to disappoint, to prove false.[779]

Issu d'un tel cocktail culturel, Pablo Medina insiste sur la multitude, la richesse, l'hybridité de sa culture cubaine aux racines européennes, africaines et arabes. Il célèbre ce mélange caribéen, *distilla* de la marginalité espagnole, de la résilience africaine, nourrie par la collectivité, la solidarité, qu'il associe à sa propre tribu et qui l'a sauvé du fatalisme, du vent glacial de l'exil :

> Instead, I remember the family, their craziness, their resilience, their collective tongue wagging wildly at despair, and I too smile. They have given me a home made of materials nothing but death can breach. As long as there is blood in my veins, as long as there are words on my tongue, stories to be told, the house stands and leans freely into the future. Whatever winds may come, welcome.[780]

L'écriture de son mémoire, raconter des histoires perpétue cette résistance contre le fatalisme, le temps qui passe, l'oubli et la dispersion. En effet, à plusieurs reprises, Pablo raconte qu'une fois aux Etats-Unis, les membres de sa famille se sont disséminés, se sont éloignés, ce qui représentait l'une des plus grandes craintes des mères de Pablo Medina et de Gustavo Pérez Firmat, non seulement d'avoir perdu leur vie d'antan, mais aussi leur cellule familiale. Gustavo se souvient combien l'éclatement de la famille a coûté à sa mère. En signe de cette souffrance, durant les premières années de leur exil, ils ont même cessé de fêter Noël :

> When we got to Miami in October 1960, we stopped celebrating *Nochebuena*. It seemed pointless to observe this feast in exile, with our unsettled situation and the family scattered all over – some relatives still in Cuba and others in New York and Puerto Rico. (…) Instead of *Nochebuena*

[778] *Exiled Memories,* p.42
[779] *Waiting for Snow in Havana*, pp.86-87
[780] *Exiled Memories,* p.114

> dinner, we had Christmas lunch; instead of the traditional roasted pig, Nena baked a turkey. (…) Instead of the noisy bacchanals we had been used to, our Christmas celebration was brief and muted. (…) For Nena, the most difficult part hasn't been the Americanization of *Nochebuena* (…) but the fragmentation of our family. (…) she spun the thread that kept us tightly knit. [781]

Gustavo Pérez Firmat décrit ici la perte de cette union, cette harmonie qu'ils avaient partagée à La Havane. Mais malgré la dispersion – son frère Pepe a quitté très tôt Miami et n'y est jamais revenu vivre, son autre frère Carlos a eu des problèmes avec la justice et reste depuis distant, sa sœur habite à Chicago, lui-même vit en Caroline du nord – sa mère a réussi à maintenir l'importance du foyer cubain, centre du tissu, des affaires familiales. En effet, Gustavo Pérez Firmat reconnaît que la maison de ses parents à Cuba, comme à Miami a toujours représenté un sanctuaire, sorte d'oasis, de temple de mémoire et de transmission, où ils ont célébré chaque anniversaire, baptême, remise de diplôme, et fiançailles. Il profite ainsi de l'écriture de son mémoire pour rendre hommage aux nombreux sacrifices et efforts de sa mère, qui dans la tempête de l'exil est devenue une véritable ancre d'amarrage : '*Partly by default and partly by design, she became the family's sole solid center. (...) In Cuba she had never worked outside the home; in Miami she held a full-time job as a school secretary and served also as cook, chauffeur, financial planner, daughter, wife, mother, and maid.*'[782] Pablo Medina partage également cette expérience de transplantation familiale, plus ou moins bien négociée :

> The family fragmented and flew to parts known and unknown. The days when we huddled together in the cold of the Northeast or the warmth of Miami dwindled along any hope for a quick return to the island. In the absence of a common center, each of us made his own. Some of us achieved a measure of success unavailable to us in Cuba; we have become businessmen, entrepreneurs, doctors, and professors earning good salaries, respected in our communities; others were sucked into the netherworld of crime, drugs, and prostitution.[783]

Pablo Medina insiste sur l'individualisme de la vie américaine, accentuée par l'expérience de l'exil. Il compare le quotidien de son enfance cubaine, bruyant, mouvementé, sa maison n'était jamais déserte, par conséquent : '*Privacy, (...) was out of the question and therefore never considered; the word wasn't even part of my vocabulary. On the other hand, loneliness did not exist. It was only after arriving in the United States that it became a real*

[781] *Next Year in Cuba*, pp.159-165
[782] *Next Year in Cuba*, p.167
[783] *Exiled Memories*, p.115

emotion and privacy became a necessity.'[784] Plus loin, il évoque sa grand-mère Mina, et explique qu'elle n'a pas bien vécu la transition dans cette nouvelle vie. Comme bien d'autres grands-parents qui ont suivi leurs enfants aux Etats-Unis, elle s'est retrouvée à plus de soixante-dix ans projetée dans cette autre réalité. Mais, finalement, comme Pablo le remarque, les plus jeunes tombés dans l'exil, ont été plus forcés de s'adapter au mieux, de jouer les caméléons :

> We have worn masks and disguised ourselves to make it appear that we have barely missed a step from rumba to rock-and-roll; regardless, all of us live in our past as we must. It is just that in Mina's case the past was so much fuller, so much more graced with love. She is quite ill and will die sooner than we want. When she does, the family will be that much closer to being set adrift in this cold, anonymous sea, where the only beacon is the self. As I grow older and sink ever deeper into the loneliness of American society, this sense of family, of openness to others that she and others of the family have deeded to me, becomes increasingly dear. (…) Above all, I am terrified of growing old alone, discarded in an old-age home because my children will be too busy (…) pursuing that vacuous activity called self-realization.[785]

Sa grand-mère ne s'est jamais fourvoyée à faire semblant d'appartenir, elle appartient à Cuba, et son passé lui appartient. Pour Pablo Medina, c'est une tout autre histoire, lui se doit de faire face, de faire le deuil de cette enfance mutilée tout en s'efforçant d'alimenter ce faisceau de 'je's. C'est pourquoi, il écrit ce mémoire, non seulement pour se comprendre, mais aussi pour reconstituer sur le papier une parcelle de ce monde perdu, le partager, le transmettre, le faire vivre au-delà de toute frontière, jusque dans les mémoires de ses lecteurs. De récits oraux, d'anecdotes vécues en espagnol, il les transpose à l'écrit et en anglais, parfaite illustration et transcendance de son 'je' nomade :

> This book began as a brief letter to a friend who asked me about my childhood. By the time I was finished with my response, which ran to ten single-spaced pages, I had the foundation of something I had always wanted to write but never knew how: a memoir of my childhood up to the age of twelve, when I left the land of my birth. And so I continued, without literary aspirations of any sort, thinking I had nothing to lose by simply putting down tales I had heard from the adults and experiences I myself had gone through. Some of these I remembered clearly as if they had happened the day before; others revealed themselves in the writing as my memory was prodded out of the deepest spaces of my being. The approach was anecdotal

[784] *Exiled Memories*, p.45
[785] *Exiled Memories*, p.36

> rather than chronological, photographic rather than cinematic, poetic rather than narrative. I let memory lead me, not the other way around.[786]

Guidé par ses souvenirs, il s'est laissé porter, transporter dans son passé, son enfance, qui n'attendaient que la lumière de son écriture pour ré-exister et lui rappeler, lui susurrer son exotisme intrinsèque. Habitué à écrire de la poésie, la rédaction de son mémoire en prose lui a donné une certaine confiance en lui, qui l'aidera à finaliser son premier roman *The Marks of Birth*. Il envisage l'écriture de son autobiographie avant tout comme le récit d'une histoire de famille, de mémoire, et une mise en lumière de son parcours, depuis ce mois de février 1960. Il raconte ainsi ses débuts dans leur nouvelle école new yorkaise : *'(...) when my father took my sister and me to school (...) it could have been a factory or a prison. (...) J.H.S.167 was a typical New York school, a microcosm of the city where all races mingled and fought and, on occasion, learned.*'[787] Loin de son école havanaise privilégiée, dès son premier jour, le jeune Pablo se retrouve plongé dans cet environnement froid et violent. Il fut également profondément marqué par l'un de ses premiers cours d'anglais, lorsqu'il répondit correctement à une question, la professeure le félicita, tout en le confrontant à sa nouvelle identité d'étranger : '*That's very good. You have a nice complexion. Where are you from?' (...) Skin? What does it have to do with any of this? I had never thought of my skin, let alone considered it a mark of foreignness.*'[788] Cette nouvelle perception extérieure à lui-même ouvre un gouffre d'interrogations existentielles sur cette nouvelle dualité, auxquelles il n'aura pas de réponse immédiate.[789] Il se souvient de ses premières semaines new yorkaises, comme une série de premières fois, sa mère se met à la cuisine, privée de ses domestiques, son père s'adapte à son nouveau travail. Mais surtout, Pablo Medina se remémore ses après-midi d'errance solitaire dans les immenses rues de New York, qu'il compare à des canyons, où le soleil joue à cache-cache avec les gratte-ciel :

> From this building that glossed our poverty, I set out into the city that lay open like a geometric lower of concrete and steel. Its nectar was bittersweet, but it kept me, us, from wallowing in the self-pity and stagnation that I have seem among so many exiles. After a few months, realizing that a return to the island was not forthcoming, we looked on a future where the sun was

[786] Preface in *Exiled Memories,* p.x
[787] *Exiled Memories,* p.2
[788] *Exiled Memories,* p.3
[789] Ceci peut rappeler le concept de *double conscience* africaine-américaine présenté par W.E.B DuBois, dans son ouvrage *The Souls of Black Folk* publié en 1903: '(…) *the Negro is a sort of seventh son, born with a veil, and gifted with second-sight in this American world, a world which yields him no true self-consciousness, but only lets him see himself through the revelation of the other world. It is a peculiar sensation, this double-consciousness, this sense of always looking at one's self through the eyes of others, of measuring one's soul by the tape of a world that looks on in amused contempt and pity. One ever feels his twoness, an American, a Negro; two souls, two thoughts, two unreconciled strivings;* (…).'

> rising again. Not the fierce tropical sun that made everything jump with life and set over the palm trees as quickly as it had risen, but a gentler, slower sun that yielded reluctantly to night and promised to renew itself. Constancy. It was blonde. The New York sun is not ubiquitous. It hides behind buildings until well after eleven, then appears and disappears for a few hours in the grid sky. Eventually one does not see it at all, only its afterglow diffused by the smog and its reflection on the windows of the tallest buildings. Manhattan is an island without sunrise or sunset.[790]

Loin de l'enclave cubaine de Miami, Pablo Medina et sa famille ont une expérience bien différente de Gustavo Pérez Firmat. Cette description que Pablo fait de la *City of Glass* de Paul Auster, ce New York aux mille et un reflets, fait écho à Gustavo et sa description du restaurant Le Versailles. Toutefois, le New York de Pablo Medina est bien éloigné de la réalité, du climat, du soleil de La Havane et de Miami. Une nouvelle fois, les variations de trajectoires au sein de la communauté cubaine-américaine sont à l'aune de la dispersion de l'exil. Pablo Medina comme Gustavo Pérez Firmat a vécu le traumatisme de la séparation de leur île, mais pas la séparation de leurs parents comme plus de 14 000 enfants cubains, les fameux *Peter Pan* du programme d'aide initié par un prêtre catholique de Miami, souvent connu désormais comme l'opération abandon.

7.1.2 Carlos Eire, Román de la Campa : deux *Peter Pan* déchus

Dans son premier mémoire, *Waiting for Snow in Havana*, Carlos Eire écrit dans son préambule ces quelques mots qui posent le cadre de son parcours personnel, fruit de son histoire et de sa mémoire, qu'il a choisi de partager, d'exposer au grand jour dans un ouvrage publié afin d'éclairer les nombreux coins et recoins de son identité hybride :

> This is not a work of fiction. But the author would like it to be. We improve when we become fiction, each and every one of us, and when the past becomes a novel our memories are sharpened. Memory is the most potent truth. Show me history untouched by memories and you show me lies. (…) If all the characters in this book are fictional, none of them knows it yet. (…) All the incidents and dialogue come straight from God's imagination. As does the author himself. And the reader. Still, all of us are responsible for our own actions. Not even Fidel is exempt from all this. (…)

[790] *Exiled Memories,* p.4

> Nor the fourteen thousand children who flew away from their parents. Nor the love and desperation that caused them to fly.[791]

Carlos Eire fait écho à la fois aux remarques et sentiments de Gustavo concernant l'écriture qui peut révéler certains souvenirs enfouis, ainsi qu'à celles de Pablo, qui s'est laissé guider par sa mémoire pour s'écrire. Il fait également allusion à la plaidoirie de Castro lors de son procès en 1953, où il prononça la fameuse phrase, *la historia me absolverá*/l'histoire m'aquittera, avec laquelle bien sûr Carlos n'est pas en accord. A l'aune d'Iris Díaz, de Mirta Ojito et de Gustavo Pérez Firmat, Carlos Eire partage un certain degré de colère envers le monde adulte qui l'a trahi, lui et son grand frère :

> I would have only my own people to thank for my deepest scars, down to the most recent. But I would also owe a lot to them. Those fellow Cubans who would strip me clean, give me the Judas kiss, and crush me would also inch me towards paradise. Loss and gain are Siamese twins, joined at the heart. So are death and life, hell and paradise. I struggled to deny this axiom as a child, and strain against it still on bad days.[792]

Carlos Eire identifie son île natale à la fois comme paradis terrestre et enfer abyssal, il n'aura de cesse tout au long de son mémoire de décrire les innombrables contradictions, coups du sort vécus par différents membres de sa famille depuis plusieurs générations, comme des malédictions cycliques. Il a la sensation perpétuelle d'être né au cœur d'un paradis aux multiples facettes lumineuses et ombragées, et d'en avoir été à jamais banni le jour de son départ en exil :

> Every temptation, every glimpse, of the plunging crevasse inside our souls. The Judas kiss. The basest humiliation. Everything. All of it seamlessly woven into the story of my fall, our fall, yours and mine, that deep and steep fall. That happy fall, that joyous fall during which we can always, in the wink of an eye, with grace, sprout our wings and scrape the gates of Heaven.[793]

L'exil qui pour lui s'apparente à une chute sans fin, qu'il universalise à la condition humaine due à la faute originelle, d'Eve, qui les exilera elle et Adam hors du Jardin d'Eden. Carlos Eire fait de nombreuses allusions à son éducation catholique très prégnante tout au long de son récit. Il joue sans cesse sur la frontière entre réalité et fiction, la réalité souvent plus incroyable, plus puissante que la fiction, cette frontière, cette zone franche qu'il associe à son hybridité identitaire :

---

[791] *Waiting for Snow in Havana*, p.x
[792] *Waiting for Havana,* p.26
[793] *Waiting for Snow,* p.34

> As much as I have tried to escape, to obliterate what I was and ceased to be, I've been as successful at that as I've been at turning myself into a corn-fed, redheaded, freckled, Scotch-Irish farm boy from Indiana. (…) And speaking of fictional characters, Popeye might have been the wisest of all time, for he knew instinctively what it has taken me a lifetime to realize. 'I am what I am', or as Popeye put it, 'I yam what I yam'. I yam Cuban. God-damned place where I was born, that God-damned place where everything I knew was destroyed. Wrecked in the name of fairness. In the name of progress. In the name of the oppressed, and of love for the gods Marx and Lenin.[794]

L'enfant cubain est toujours-là, il a semble-t-il survécu à la dilution due au temps qui passe et à la distance imposée par l'exil. Une nouvelle fois, la colère est à fleur de *page*, elle est présente dans chaque tournure de phrase, même l'allusion à un personnage de dessin animé comique n'atténue pas la flamme qui brûle en lui depuis plus de quarante ans. Son enfance dorée havanaise lui a été volée, ainsi que son avenir cubain plus que prometteur : '*Two goddamned things in this world that are too hard to take, always. One is knowing that you will never have something that should be yours. Knowing that what you love and need and crave with every fiber of your being will be forever beyond your reach.*'[795] Deux photographies issues de *Waiting for Snow* illustrent cette enfance privilégiée ; notons le costume de clown de Carlos Eire, qui selon lui présage son futur rôle de caméléon, d'imposteur, à la fois faux Américain, et faux Cubain :

Il se souvient également d'une fête d'anniversaire de l'un de ses camarades de classe, le fils du plus riche industriel du sucre de l'île. Lui-même fils de juge, issu de la haute

[794] *Waiting for Snow*, p.51
[795] *Waiting for Snow*, p.301

bourgeoisie havanaise, se remémore en détail l'incroyable opulence de la propriété entourée d'un immense parc, puis de la démesure de la fête elle-même. A l'aune de Gustavo Pérez Firmat et de Pablo Medina, Carlos Eire remarque également la grande influence de la culture américaine au beau milieu de ce cadre cubain :

> We played a lot of American games, of course. Pin the Tail on the Donkey. Bobbing for apples. (…) We could have been in Ohio. But we also had *piñatas*, (…) Cuban piñatas were just like the Mexican ones now sold in the United States. (…) The domain had tennis courts. A stable full of horses. An enormous garage full of luxury cars. A golf course. (…) definitely a palace worthy of the Loire Valley. A tropical Chambord. (…) The lawns were lush and green, (…) An emerald sea it was, with (…) Flowers. (…) Especially royal palms, so tall, so regal. So Cuban. Palms that pierce my heart and entrails to this very day.[796]

Son île était aussi un savant mélange d'influences culturelles, qui ne diminuait pas son amour pour son île et ses fiers étendards, ses palmiers royaux.[797] Notons l'un des grands symboles d'acculturation inversée des Etats-Unis modernes – de nombreuses fêtes d'anniversaire américaines se déroulent désormais autour d'une *piñata*. Elevé dans cette bulle de luxe, dans l'enclave de la bourgeoisie havanaise, Carlos Eire avait comme Iris Díaz conscience d'être privilégié, de ne pas vivre comme la majorité des autres Cubains qui gravitaient autour, sans jamais réellement entrer en contact, si ce n'est lors des procès que son père gérait :

> I noticed the absence of dark-skinned Cubans as much as their presence. There were no black or brown kids in any of the schools I attended. Not even light-skinned mulattoes. Not one kid with African features, except, perhaps, for President Batista's kids, who were rumored to have black ancestors. There were no blacks allowed at the beach clubs. No blacks ever attended the same movie theaters we did. No blacks ever went into the same churches that we attended. They just stood outside begging.[798]

Il décrit cette société havanaise ségrégationniste officieusement, il avait très vite intégré que le fait d'être noir signifiait une vie difficile et limitée, d'où sa peur de devenir noir en mangeant des aliments sombres. A posteriori, désormais adulte aux Etats-Unis, ayant vécu

[796] *Waiting for Snow,* pp.73-77

[797] Yes, Havana had a Chinatown, and a Chinese cemetery too. Lots of Chinese had somehow ended up in Havana, and some were named Felipe. You could buy any explosive you wanted on *Calle Zanja* — Ditch Street in English. *Zanja* sounds a lot like Shangai. Is that why the Chinese ended up in that neighborhood? Or does it have anything to do with the fact that Chinese coolies dug a lot of ditches in Cuba? I saved the wrappers. (…) My love for those wrappers ran deep. I fear that when I die, my final words will be *los papelitos rojos*—the red wrappers—instead of something pious. *Waiting for Havana,* pp.59-60

[798] *Waiting for Snow,* p.159

le traumatisme, non seulement de l'exil, mais aussi de l'abandon de ses parents, Carlos ironise sur la fragilité de ce monde de privilèges : '*What they didn't know was that it would take only one brief plane ride to turn me from a white boy into a spic. And I'm reminded of it every time I have to fill out a form that lists 'Hispanic' as a race, distinct from 'white' or 'Caucasian'. It wasn't any food that stripped me of my whiteness. No. Just one forty-five-minute plane ride over the turquoise sea.*'[799] Comme Pablo Medina, une fois aux Etats-Unis, son identité est muée en quelque chose qui lui échappe partiellement, la perception des autres. Notons également la rémanence de cette sensation de chute, de perte, sans oublier l'éparpillement : '*Fragments of family history that mirror too much. Fragments of mirrors that hint at a carefully crafted plot. Some of these fragments, I believe, have Fidel's face on them, mirrored endlessly*.'[800] Le leitmotiv du miroir brisé, des mille reflets dispersés, hantés par l'image de Fidel fait écho à la galerie des glaces du restaurant Le Versailles. Quelques pages plus loin, il évoque la trajectoire d'un autre ami d'enfance, lui aussi issu de la classe très aisée de La Havane, lui aussi expulsé du paradis :

> The rich boy, my friend, became a poor orphan the minute he set foot in the United States, just like me. I don't really know what he endured, for we never compared stories. Maybe he, too, searched vacant lots in ratty Miami neighborhoods at twilight, looking for discarded soda bottles that could be turned in for two cents a piece, hoping to come up with enough cash to buy a Twinkie or an ice-cream sandwich for dinner. His family followed a few years later, like so many others. His father, the nickel mine magnate, lost his fortune. He was forced to scrounge for lousy jobs in Florida, (…) and hear himself called 'spic'. (…) Father, Father, why did you abandon me?[801]

Ce premier mémoire est aussi pour Carlos un médium pour dialoguer en *rêve* avec son père décédé dans les années 1970, qu'il n'a jamais revu depuis le jour de son départ lorsqu'il avait onze ans en 1962. Se réconcilier, pardonner à travers ce projet, cette projection d'auto-écriture est pour lui nécessaire afin de pouvoir continuer sa route cubaine-américaine. Comme Gustavo Pérez Firmat, Carlos Eire a beaucoup de mal à accepter la décision prise par ses parents, et plus précisément par sa mère, terrorisée par les nombreuses rumeurs qui circulaient dans La Havane au début des années 1960 :

> Ugly, tormenting visions of my brother and me being hauled away by militiamen, never to be seen again. (…) Visions of us in some juvenile prison camp way out in the provinces, where all we'd do for the rest of our lives is cut sugarcane. Or even worse, visions of us being packed off to

[799] *Waiting for Snow,* p.160
[800] *Waiting for Snow,* p.110
[801] *Waiting for Snow,* p.56, p.88

> Russia or East Germany or Czechoslovakia, (…) And the rumor begins to circulate. The rumor of all rumors. The Revolution is going to take all the children away from their parents, and soon.[802]

Comme Gustavo Pérez Firmat, les deux frères Carlos et Tony s'étaient rebellés et moqués des jeunes Pionniers en uniforme paradant dans les rues, incarnations de la Révolution en marche. Prise de panique, comme des milliers d'autres parents cubains, la mère de Carlos Eire céda aux sirènes de l'Opération *Peter Pan*, programme de sauvetage sur deux années, d'exil en masse, organisé sur les rives de la Floride, dans l'archidiocèse de Miami, initié par le père Bryan Walsh.[803] Nombreux témoignages d'enfants cubains racontent les conditions difficiles, voire violentes de certains établissements réquisitionnés aux Etats-Unis, en attendant que leurs parents obtiennent des visas. Quelques-uns n'ont jamais retrouvé leur famille. Les plus 'chanceux' étaient placés dans des familles d'accueil pendant plusieurs mois, parfois des années avant d'être réunis avec leurs proches. Dans son deuxième mémoire entièrement dédié à son expérience en tant que *Pedro Pan*, Carlos insiste sur l'urgence, les sentiments d'improvisation et d'éparpillement :

> Some of us went to orphanages, which were then in steep decline and had plenty of room available. Some went to catholic boarding schools, which at that time were begging for boarders and thus had plenty of empty beds. Some ended up in institutions for troubled youths (…). The luckier ones ended up in foster homes, (…). The luckiest ones of all ended up with relatives. (…) Colorado, Montana, New York, Texas, Nebraska, Kansas, New Mexico, California, New Jersey, Idaho, Louisiana, Illinois (…). Here and there, anywhere. We ended up all over the map, like darts thrown by a gang of drunken sailors at an Irish pub ten minutes before closing time. Anyone willing to receive us got us, and the federal government of the United States paid for our upkeep.[804]

Carlos Eire se considère, lui et ses compagnons de fortune, comme des graines semées aux quatre vents, plus ou moins bien loties. Il restera à jamais marqué par cet abandon déguisé en sauvetage, ultime sacrifice de la part de ses parents désespérés. Lui, comme tant d'autres, ne retient que la séparation, la dépossession, la dislocation de sa vie cubaine :

> They threw me as far as they could, and so it was that I was driven into exile, along with my older brother. Threw me across the turquoise sea, all the way to our own Egypt, all the way to the United States, the vault of everlasting illusion. (…) What a long way, long way from Havana I had come. It was a dream to me by then, sunny Miramar, where there wasn't a

[802] *Waiting for Snow*, p.270
[803] María de los Angeles Torres, *The Lost Apple: Operation Pedro Pan, Cuban Children in the U.S., and the Promise of a Better Future*, Beacon Press, Boston, 2003.
[804] *Learning to Die in Miami: Confessions of a Refugee Boy*, Free Press, NY, 2010, pp.23-24

> single brown brick to be seen and no face-searing wind. It was not one whit different from all the fantasies my brain spun as I slept on a sofabed in the living room of our basement apartment on the North Side of Chicago. My brother and I lived as orphans in the States for more than three and a half years in camps and foster homes, and, most recently, with our uncle Amado in a small town in central Illinois.[805]

Exclu d'une réalité cubaine qui deviendra une omniprésence fantasmagorique dans sa réalité états-unienne, il note le contraste saisissant entre sa vie havanaise, stable et confortable et ses vies américaines entre Jacksonville, Miami, l'Indiana, et enfin Chicago. Son exil en terre promise américaine fut loin d'être un long fleuve tranquille. Carlos Eire ironise ainsi sur le titre trompeur et illusoire de cette opération :

> Alone, all alone, we kids. No mom, no dad, no kin on the alien shore, beyond the horizon; willing, clueless fugitives. Our exodus came to be known as the Pedro Pan airlift. (…) A ridiculous name for something so unlike a fairy tale. Ferried to Anti-Neverland, we lost our childhood in a blinding flash, forever. We dribbled out little by little, between 1960 and 1962, steadily, inexorably, like drops of blood from a wound that wouldn't heal, unnoticed. Fourteen thousand of us, boys and girls – a Children's Crusade – exiled, orphaned, for what? Freedom. For us who flew away, our families, and our captive brethren freedom is no abstraction. It's as real as the marrow in our bones, or the words on this page, (…) Most of us still marvel at our peculiar niche in history, as invisible as footnotes.[806]

Envoyés seuls dans ce tourbillon de contradictions, il a la sensation d'avoir été spolié de son innocence d'enfant, de sa liberté de rester cubain dans son île avec sa famille. Il apparente son départ, toute cette expérience de Peter Pan à une mort d'une partie de lui-même, à jamais perdue dans ce Cuba de 1962 :

> The kind of death I'm talking about has no oceans of time in which your memories swim eternally. No. This kind of death comes in a flash, as quick as lightning. And as silently as a lizard squashed by a little boy with a broom. (…) It's the silence we find wrapped neatly inside every paradox. (…) it's the silence beyond words. (…) the all-knowing silence that only the third eye can see. (…) I had never flown in an airplane before. This was so exciting. (…) We were up in the air, no longer on Cuban soil. Aloft, like Peter Pan. Up among the clouds. And I saw the Cuban countryside below for the first time and the last time. Having been stuck inside beautiful, awful Havana all my life, I'd never really seen most of the lizard island.[807]

[805] *Waiting for Snow*, p.88, p.194
[806] *Learning to Die in Miami*, Préambule, p.x
[807] *Waiting for Snow*, p.381

La soudaineté du changement souligne la fragilité d'une existence, l'évanescence d'une identité, le coup de grâce ne dura qu'une fraction de seconde, à peine perceptible. Par ailleurs, le silence est un leitmotiv de ces récits d'enfants arrachés à leur île, les mots ne suffisent pas à exprimer le vide intérieur, la solitude existentielle. Une nouvelle fois, l'omniprésence du lézard continue de le hanter, ultime ironie du destin. Carlos Eire clôture son premier mémoire par ses souvenirs très précis de son départ en avion, de cet envol qu'il associe à une chute :

> I stared out the window, transfixed, as Cuba became smaller and smaller beneath us. (…) Imagine all those voodoo people and demons left behind, there, right there, hidden in the midst of all that greenery! (…) Look at those clouds! (…) Look at the sea! (…) It's all sea, nothing but sea below us. There is no more Havana. No more tangerine Havana. 'It'll be so, so nice to drink Coca-Cola again, won't it,' I said to Tony. (…) We had passed through the burning silence. Right through it. And here I am now writing this. It's over, this part of it. But it's only a small part of the story. The silence can be beautiful. (…) Dying can be beautiful. And waking up is even more beautiful. Even when the world has changed. Especially when the world has changed. (…) Imagine a tangerine sunrise that never ends, forever hovering over a swirling cloud of parrot fish in the turquoise sea.[808]

Ce baptême de l'air est paradoxalement à la fois associé à la mort et à la vie, à une nouvelle vie. En effet, à l'aune de Gustavo Pérez Firmat et de Pablo Medina, Carlos Eire décrit son départ de Cuba comme une seconde naissance, une digenèse, qu'il compare même à la répétition d'un lever de soleil, éternel recommencement, renouvellement de soi. Dans son deuxième mémoire, il revient sur ce fameux vol et les premières heures après son arrivée dans l'immense camp d'accueil. Il se souvient de son premier dîner, assis seul face à son sandwich de poulet et pain de mie blanc, grand classique américain. Embrumé par le choc de la séparation de ses parents, cumulée à celle de son frère, il se remémore ses premières divagations de jeune exilé cubain :

> '*Pan Americano*, Pan American: how hilarious, this double meaning,' I say to myself, thinking of the bread on my plate and one of the two airlines that link Cuba to the United States. I've just flown on the other one, KLM, Royal Dutch Airlines. This is only one of the many non sequiturs that are racing through my mind as I adjust to my death and rebirth, and prepare for torture. Having just flown for the first time, I have airplanes on my mind. Aircraft are all about geometry and symmetry too, and about using exact calculations to transcend our limitations.[809]

[808] *Waiting for Snow*, p.382
[809] *Learning to Die in Miami*, pp.2-3

Ce vol lui a fait traverser un plan d'eau, mais pas seulement, sa vie depuis ce point de départ, s'est déroulée sur deux plans, l'un est son enfance cubaine, l'autre est sa vie d'adolescent et d'adulte cubain-américain. Il a transcendé son 'je' havanais et hispanophone, la dimension polymorphe de son identité s'est approfondie et complexifiée. Face à ce gouffre existentiel et émotionnel, le premier soir, il s'efforçait de se focaliser sur les quelques aspects positifs de sa situation inédite, sur le fait d'être passé de l'autre côté du miroir :

> I've escaped from Cuba, which is the same as escaping from hell, and that I'm in a new land with marvelous vending machines. (…) On the ride from the airport, as we zipped through Miami and out into the Everglades, I was in shock. Here I am. *Estoy aquí.* All of my life I'd longed to be *here* in the United States (…) It was the ideal world, and ours seemed but a pale reflection of it. Later, when I'd first learn of Plato's allegory of the cave, I'd understand the concept instantly, (…) Once Fidel and his crew set out to pulverize everything that was a mirror image of the United States in Cuba – mostly out of sheer bilious envy – they'd make our cave much deeper, and darker. (…) There were no skyscrapers, no mountains, no deserts. (…) It looked shockingly familiar, a whole lot like the newest neighborhoods on the outskirts of Havana.[810]

Après la traversée du détroit en avion, il se souvient de la traversée nocturne de la campagne floridienne en voiture. Comme Gustavo et Pablo, il se trouve projeté dans le monde fantasmé des Etats-Unis, pourtant il ne peut s'empêcher de ressentir une certaine familiarité avec la réalité floridienne. Il y a un autre écho au mémoire de Pablo Medina qui compare sa maison havanaise à une sombre caverne, une fois que sa famille eut compris les tenants et aboutissants de la révolution. Carlos Eire, lui considère l'île entière comme une caverne avec une majorité de Cubains plongés dans l'obscurité ou dans l'illusion de l'euphorie révolutionnaire.[811] A l'extérieur de la caverne, de l'île, Carlos, son frère et les milliers d'autres Peter Pan étaient plongés non pas dans un conte de fée, dans un monde d'illusions enchanteresses, mais bien dans la dure réalité, et profonde solitude de l'exil, malgré la

[810] *Learning to Die in Miami,* p.8

[811] La fameuse allégorie de la Caverne de Platon, établit que les hommes vivent dans l'illusion. Seul le philosophe, libéré de l'opinion et du vraisemblable, accède et contemple les Idées intelligibles. Le monde est ainsi divisé en deux : les choses sensibles, fausses, et leurs idées, vraies. Or, la vérité étant préférable à l'illusion, le savoir doit guider l'homme et la Cité. Donc, c'est au philosophe, seul à même de connaître le vrai, de régner. La Caverne dévoile aussi la théorie de la connaissance de Platon. La Caverne désigne le monde de l'opinion, alors que l'extérieur désigne le monde de la connaissance. Platon affirme que le lieu naturel des hommes est l'ignorance. Bercés par les sens et les préjugés, la plupart des hommes vivent sous le joug de la "doxa" (opinion). Il faut donc faire un travail sur soi, opérer une révolution dans la manière de voir le monde, convertir son regard pour se libérer de la doxa. Bien sûr, le philosophe éprouve de la solitude et de l'incompréhension de la foule, mais son rôle reste d'éclairer la multitude grâce à la maïeutique (accouchement des âmes). Cf. La Philosophie.com

dimension collective de leur exode. La rupture avec son ancienne vie fut rapidement palpable, notamment dans le camp d'accueil, qui se trouvait sur une base militaire :

> Kids from the Homestead Air Force Base called us spics, (…) and told us to go back where we belonged. Even worse, they spoke in a tongue I couldn't fully understand. I'd been studying English since first grade, so I had some of the basic vocabulary and grammar under my belt. But reading Dick and Jane books doesn't exactly prepare you for dealing with children your own age who hurl insults at you in English.[812]

Ses remarques sur la barrière de la langue font écho aux expériences de Pablo Medina et de Gustavo Pérez Firmat. Toutefois, ces deux derniers pourtant issus du même milieu que Carlos Eire avaient lors de leur arrivée une meilleure maîtrise de la langue anglaise. Ainsi, l'exil amène son lot d'aliénation, Carlos Eire se souvient de l'une de ses premières expériences de dédoublement de personnalité, liée à la traduction de son prénom, ainsi que sa propre perception de lui-même et celle des autres dans ce nouvel environnement :

> By the way, the name on my dog plaque was Charles, not Carlos. I didn't speak much English, but I knew what the English version of my name should be. And when my new foster parents asked me what I'd like to be called, I said Charles. I wanted to fit in, not stand out in any way. I was hell-bent on becoming an-American. Too bad I was branded on my face as well as on my tongue. A four-eyes since second grade, I was permanently saddled with eyeglasses, and mine couldn't have looked more foreign or bizarre. (…) my eyeglasses were utterly ridiculous on this side of the Florida Straits: (…) My blond hair fooled Americans, though, confusing the hell out of them. (…) Ignorance and prejudice are joined at the spleen.[813]

Se sentir différent est pour tout enfant une douloureuse expérience, à plusieurs reprises Carlos Eire fait allusion à son accent espagnol, lourd vestige de son passé, véritable abysse émotionnel. Il s'amuse par contre de ses cheveux blonds qui l'aidaient à jouer les caméléons silencieux. Vers la fin de son deuxième livre, il précise l'évolution par étape de son nom de famille :

> Having been stripped in Miami of Eire, my other surname, I've given up on reclaiming it. It's as dead and buried as my Cuban self. All of my life, up until the day I set foot in Everglades Elementary School, I'd had two last names, each equally significant: one from my father, Nieto, and one from my mother, Eire. But everything changed in an instant at that school in Miami. 'Only one name per customer,' the assistant principal said. (…) Sophie's choice, in reverse: Is it better to reject your father or your mother? (…) Eire is tougher on American tongues than Nieto. Chuck Eerie. Chuck Ire. Or

[812] *Learning to Die in Miami*, p.17
[813] *Learning to Die in Miami*, pp.33-34

> Chuck Air. (…) I like this new name, Chuck. It suits me, the new me, here up north, in the realm of light – and snow.[814]

Le nom qu'il dit avoir abandonné, celui de sa mère, est pourtant celui qu'il utilise pour ses publications. Il est également intéressant de noter, que de ses deux noms de famille, il a dû en perdre un, alors que son 'je' lui est devenu double. Sa nouvelle vie rime avec une succession de soustractions et de multiplications. Il mentionne d'ailleurs combien sa relation avec ses parents fut diminuée, voire annihilée, car réduite à quelques coups de fil de trois minutes et de simples lettres : '*We had letters, yes, but letters are very poor substitutes for parents when you're eleven and fourteen. (...) Without that sorts of contact, Mom and Dad become ciphers, mere concepts. And once they become that, you can kiss them good-bye for good. You don't really need them.*'[815] Au détour de l'une de ces lettres, il évoque également un peu plus loin son mille-feuilles de surnoms qu'il a cumulés durant ces premiers mois américains :

> I never think about my parents. (…) I write them weekly letters and fill them with all sorts of details, but I am on some sort of automatic pilot. (…) None of my selves cares. Ask Carlos, Charles, Charlie, Chuck, and they'll give the same answer, if they're being honest. They're all quite happy with the way things are now. It's been only five days since I left the palace Ricardo, but I already know that the time I spent there stripped me clean of any attachment I ever had to my parents. Bleached bones in the desert, buried by the drifting sands, that's all that's left of whatever I once felt for them. Or at least, that is what I think and feel at the level of everyday awareness, and dreams. Some other part of me, some much deeper part, is bound and gagged at the moment, but it's just the opposite of bleached bones. It's very much alive, wounded, and screaming into its soundproof gag. And waiting for a chance to break free. This imprisoned part of me will escape, soon enough. It'll come roaring out, crazed and aching for revenge against Carlos, Charles, Charlie, and Chuck.[816]

L'amnésie volontaire semble avoir été le réflexe de Carlos Eire afin de se protéger, de tenter de faire abstraction d'une réalité trop douloureuse. L'instabilité de ses surnoms reflète ses tourments intérieurs. Il insiste sur le flou de sa mémoire concernant ses premiers mois aux Etats-Unis jalonnés de traumatismes successifs. Une fois catapultés aux Etats-Unis, les deux frères ont été séparés dès leur arrivée, dans deux camps différents. Ils ont dû patienter quelques semaines avant d'avoir la chance d'être placés dans deux familles juives américaines qui vivaient dans le même quartier de Jacksonville. Il explique d'ailleurs comment pendant

[814] *Learning to Die in Miami*, p.225
[815] *Learning to Die in Miami*, p.43
[816] *Learning to Die in Miami*, p.235

plusieurs mois, lui et son frère se sont familiarisés avec à la fois la réalité américaine et la culture et cuisine juives, ainsi que la langue yiddish :

> I got all fired up about Halloween as early as September, (…) I couldn't even bother to pay attention to the Cuban Missile Crisis, (…) that night, it didn't matter to anyone that Freddy and I were Cubans. (…) finally, I'm wholly and truly American, I told myself. Forget the accent and all the harassment at school. (…) Now all I need to become a really real American is to become Jewish and have a Bar mitzvah. It's what I thought was normal. What else could I think, living with a Jewish family. (…). Jesus was a Jew, after all. (…) the Virgin Mary was Jewish too, and St. Joseph, and every single one of the twelve apostles, (…). Jews, all of them. (…) Chosen People, all of them. Exiles, since day one. Always on the move.[817]

L'environnement direct, les festivités d'Halloween prennent le dessus par rapport à la crise géopolitique contemporaine. Une nouvelle fois, par réflexe de survie conscient ou inconscient, l'enfant tente de se concentrer sur sa nouvelle vie, plutôt que sur les fantômes de son passé. Comme Gustavo Pérez Firmat et Pablo Medina, il cherchait à appartenir, à se fixer, à se fondre dans ce magma américain. Ce besoin de se rattacher à ses nouveaux repères est illustré par son envie de devenir juif-américain, comme les jeunes qu'il côtoyait pendant cette première période de son exil. Cependant, l'espace d'un weekend replonge les deux frères dans leur sphère culturelle d'origine, après avoir été invités par leur première famille d'accueil qui était cubaine :

> It's good to see the Becquers again, and eat Cuban food. I begin to feel my split personality surface, intensely. I'm no longer just 'me', but Charles and Carlos. Charles had forgotten how good Cuban food could be and had steadfastly refused to admit to himself that American food was far inferior. (…) The fried plantains, (…) Carlos always called them *chatinos*. Charles had forgotten about them. Tony had not. Tony has barely forgotten anything. In fact, Tony refuses to accept his death and stubbornly clings to the illusion that he's still the same boy who climbed onto the KLM flight back in Havana, with his beautiful dark abyss in tow.[818]

Cette soudaine exposition à leurs racines culinaires ravive certaines sensations gustatives qui, à leur tour, réveillent Carlos. Il évoque ici le refus de son frère d'abandonner son identité cubaine. En effet, à quatorze ans passés, le jeune adolescent a beaucoup plus eu de mal à s'adapter à cette nouvelle existence. Autre souvenir habité d'une certaine nostalgie paradoxale concernant ces mois partagés avec sa famille d'accueil juive-américaine, celui vécu chez son oncle qui habitait dans l'Indiana, où il vit pour la première de sa vie, ce fameux

[817] *Learning to Die in Miami*, pp.103-106
[818] *Learning to Die in Miami*, p.71

phénomène climatique réservé aux contrées du Nord. Cependant, cette rencontre miraculeuse avec dame neige fut elle-même vécue en demi-teinte :

> November 17. Unforgettable. Snow flurries. The flakes come down sparsely and blow about. They look like small hosts, hundreds of them, wafting, twisting, turning in the wind, smacking into everything and melting right away. Not one of them survives its fall from heaven. (…) It's snow, all right, but it's not piling up. I'm enthralled and horribly frustrated at the same time. There it goes again, this refugee thing: the constant irritating coincidence of opposites, the wonderful and the awful inseparably linked. November 22, the day before my thirteenth birthday. If I were still living with the Chaits, maybe I'd be having a Bar Mitzvah. But I'm as far from such ritual as I am from my parents, and all of my past. (…) But, what the hell, I'm here, in the Promised Land, in this Corn Belt Jerusalem, and that makes me some sort of Jew and just as Chosen and no less a man. Come to think of it, I've been a man since I first set foot in the fishbowl at the Havana airport. [819]

Entre joie et frustration, il aurait sans doute aimé partager ce moment, cette découverte avec ses parents. Il a l'impression de vivre une série d'amorces avortées, une succession de projections potentielles de lui-même, toutes arrêtées en plein vol. C'est la façon dont il décrit l'arrivée de sa mère aux Etats-Unis, après moult péripéties pour réussir à sortir de l'île. Ce nouveau bouleversement lui apparut comme une autre rupture d'un certain quotidien à peine stabilisé. Lui et son frère étaient très heureux chez leur oncle, après avoir été placés dans trois familles d'accueil différentes. Les retrouvailles s'apparentent presque à une rencontre entre nouvelles personnes, ce qu'ils sont tous devenues malgré eux :

> Union Station, Chicago. It's the third of November, 1965, around seven in the morning. Tony and I meet up with our mom after one thousand three hundred and seven days apart from her. She looks so much older, and smaller; her presence, here, in this enormous train station lends the world itself an unfamiliar feel, a lack of definition. She exudes pure love, but enwraps space and time in a thick, menacing haze; (…). This is a whole new Void, unexpectedly generated by the one soul on earth who loves me the most.[820]

Le décompte de chaque jour de séparation accentue le gouffre créé entre la mère et ses deux fils, qui se reconnaissent à peine au milieu de cette immense gare impersonnelle. Au lieu d'apporter du réconfort et de la sécurité, son arrivée perturbe leur vie, car ils sont obligés de déménager, de quitter leurs amis, leurs professeurs une nouvelle fois pour la suivre, elle et son emploi à Chicago. Après trois années sans elle, ils ont compris qu'ils pouvaient vivre sans

[819] *Learning to Die in Miami*, p.242
[820] *Learning to Die in Miami*, p.278

l'autorité et les décisions parentales, ce retour attendu mais finalement soudain vient les replacer dans une ancienne dynamique appartenant à leur passé cubain, qu'ils ont tant cherché à oublier, ou dans le cas de Tony à survivre. Dans son deuxième mémoire, Carlos Eire consacre beaucoup plus de pages à son frère, qui n'a jamais réussi à prendre son véritable envol. Il choisit d'ailleurs de le clôturer sur une note infiniment plus sombre que son premier ouvrage, qui se terminait sur l'image de l'éternel lever de soleil :

> Tony's gone. He's died a thousand deaths with every pill he's taken and is now one of the living dead. I bring our mom to see him and the three of us go to the International House of Pancakes, each and every time. What a strange sight the three of us exiles are, here, at this table. What an abhorrent, unforeseen tableau, here, (…) in gritty Waukegan, Illinois (…). Had anyone told us back in 1962 at the airport in Havana that this is how our family would end up, we couldn't have believed it. (…) All the same, however, we're always seated at a table for four and I can't help but feel the ever-absent presence of my father in the empty seat.[821]

Ici, il dépeint un certain échec, une profonde désillusion, et tristesse de voir son frère et sa mère souffrir et s'étioler depuis leur séparation, l'exil, depuis cette vie en suspens constant entre deux rives. Il mentionne l'absence béante de son père qui a décidé de rester à La Havane, dans sa maison, véritable musée rempli de ses collections d'art en compagnie de son fils adoptif. Carlos Eire ne lui pardonnera jamais complètement cet abandon, cette préférence pour le passé, la séparation, d'où son choix de reprendre finalement le nom de sa mère – Eire. Cette conclusion se présente comme un bilan, il fait les comptes et semble confronté à plus de perte et de fracas que la fameuse glorieuse image de l'exilé cubain :

> And there's a blessing in this wretched dénouement, a glowing otherworldly gift. Each of us at this table has been reduced to the barest essentials, (…). Marie Antoinette and Tony have been stripped clean, down to the core of their souls. (…) It's a self-denial that's been imposed on them, and their plight, which is also mine in a very real sense, has forced me to empty my pockets, draw inward and upward and outward and backward and forward and to be stripped clean in a different way. Watching them disappear this way – so far away from where their exit point on the map should have been, (…) so destitute, so crucified – rubs my third eye raw, and it allows me to see what's most essential, here and beyond, through a blissfully painful haze. We're seeds sown in fertile, stinking soil. *No doubt about it*. Dying is our lot, but not our end.[822]

L'amertume de ce dénouement dans le dénuement à la fois révolte et retient l'attention de Carlos Eire qui y voit une expérience existentielle qui apporte une certaine clairvoyance

[821] *Learning to Die in Miami*, p.292
[822] *Learning to Die in Miami*, p.293

pour celui qui prête l'œil, qui ose se mettre à nu et explorer chaque coin et recoin de son être le plus intime, comme il l'effectue en s'écrivant, en publiant les tréfonds de son âme, sans oublier les filtres préalables. S'écrire lui permet de fixer certains fragments de son identité, de les assembler, de les trier pour mieux les clarifier :

> By the way, I'm not Cuban anymore. I stopped being Cuban when I got married and moved out of my mom's basement apartment. I'm a Chicagoan. Everyone in Chicago came from somewhere else, (…) My bride's family is Jewish and they came from Eastern Europe. (…) Hell, you don't even have to be a citizen to be an American, or speak English to be an American citizen. My mom took her citizenship exam last year in Spanish, and she still doesn't speak English, and never will; but she's a citizen.[823]

Il est intéressant de noter la mise en exergue de la finalité de son 'je' cubain, alors qu'un seul mémoire ne put lui suffire à exorciser ce pan entier de son identité d'adulte cubain-américain. Autre élément à remarquer, sa belle-famille juive rappelle sa profonde affection et proximité avec l'une de ses premières familles d'accueil, un important repère et port d'attache dans ses premiers pas d'exilé. De plus, il ironise tout en saluant l'élasticité de la nationalité états-unienne contemporaine en mentionnant sa mère uniquement hispanophone. Il explique d'ailleurs son ressenti par rapport aux dictats identitaires inscrits dans nos esprits et dans nos langues :

> Our bodies are never the same: We're in constant flux, physically. So who are we, if all of the cells and atoms in my body and yours are not the same ones we were born with, and if these minute building blocks we have at the moment are constantly replaced, including those that make up our brains, then how can we be the same person, the same self? (…) The hardware changes, but the software and the information it contains remains the same. In other words, all we are is memory. Ay. This always gives me trouble. If all we are is memory, and memory contains one death after another, rebirth upon rebirth, how can we ever hope to speak of 'I', 'me', or 'myself'? Shouldn't we speak of 'we', 'us', or 'ourselves'? This would be so confusing, but so much more accurate.[824]

Le perpétuel lever de soleil, l'accumulation-sédimentation d'expériences, de cicatrices, de souvenirs nous construit, nous définit. En dehors de son parcours de Peter Pan, de Cubain-Américain, Carlos resté à Cuba aurait été le fruit d'autres pollinisations culturelles et linguistiques. Cependant, conscient de ses nombreuses soustractions, tout au long de son écriture, toujours en filigrane, à la surface de son récit – la colère, la frustration, la quête éternelle de ses racines continuent de le hanter. Lors de ses études, il partit plusieurs mois

[823] *Learning to Die in Miami*, p.212
[824] *Learning to Die in Miami*, p.302

sillonner l'Europe à sac-à-dos, tel un véritable nomade, avide de renouer contact avec ses origines espagnoles et de voir du pays :

> Moving from place to place constantly, living by train schedules, figuring out where to wake up the next morning, discovering new places day after day, with only a duffel bag to weigh me down. Living like birds and the lilies of the field, with no interest in buying, owning, or being number one at anything. (…) I've come to Spain in search of my roots. I need to find out who I really am. I need to come home, I tell myself. Cuba is not my real home, and never was. It's a hopeless mess, that odious island, beyond fixing. I'd spent years poring over maps, looking for this spot, longing for it.[825]

Il critique la pression sociale américaine et occidentale de devoir poser ses valises quelque part afin d'acheter une maison, posséder un lopin de terre et s'établir. Il tente de se convaincre que Cuba était une erreur de parcours dans la trajectoire familiale, que l'Espagne est son véritable socle identitaire. Malgré de chaleureuses retrouvailles avec quelques cousins, il ne peut prétendre appartenir plus à l'Espagne qu'à Cuba. Il semble aspirer à s'identifier à un éternel nomade, nulle part chez lui et donc partout chez lui. C'est du moins ce qu'il décrit de son séjour parisien :

> I'm in Paris, traveling alone, living like a bum. (…) I'm in the Square du Vert-Galant, a small park at the western tip of the Ile de la Cité, which looks and feels just like the prow of a ship. (…) I've been writing letters and postcards for hours, (…) taking in the scenery, reflecting on how strange it is that this place I've never visited before should feel so much like home, more so than any other spot on earth. I feel rooted, for the very first time in ages, and more firmly anchored to this tiny island, here, than I ever felt to that large lizard-shaped island where I was born. (…) I feel tendrils extending from the core of my soul, growing, burrowing into the soil beneath me, swiftly and doggedly branching out in all directions, reaching down, down, to the core of the earth itself. I don't ever want to leave, (…) Yet, I don't know a soul in this city (…).[826]

Carlos Eire écrit des lettres, des ponts de mots installé sur une petite île parisienne sur la Seine. Il compare cette île à un navire, il pense sans doute aussi à son propre 'je', vaisseau-île à la fois multiple et solitaire qui navigue la vie des questions sans réponse plein la mémoire. Dans cette capitale étrangère où il ne connaît personne et ne communique pas facilement, il se sent à la maison. Il se sent plus connecté à un endroit inconnu et étrange, car finalement dénué d'intimité, de relation passée et abîmée ou trahie. Le territoire neutre que représente Paris l'apaise, le soulage d'un certain fardeau, malgré le fantôme de son père qui

[825] *Learning to Die in Miami*, pp.78-79
[826] *Learning to Die in Miami*, p.265

était un grand francophile. Il pourrait s'installer, s'enraciner ici dans cette terre qui n'est pas la sienne, cette *tabula rasa*, il pourrait tout construire à partir de zéro avec une grande liberté et légèreté. Ce passage aux échos de citoyen du monde, résonne avec le mémoire d'un autre Peter Pan, Román de la Campa.

Dans son ouvrage caméléon oscillant entre bribes autobiographiques, essais socio-politiques et récit de voyage, Román de la Campa partage ses pensées souvent habitées par son île natale, comme l'indique son titre – *Cuba on My Mind*. Dès les premières pages, Román explique son envie d'écrire, justifie ce livre comme un espace d'expression, de partage et d'ouverture vers le dialogue, le débat à un moment indécis de l'histoire de sa communauté d'exilés – l'an 2000. Contrairement au phénomène en vogue de l'écriture autobiographique des années 1990 aux Etats-Unis, il ne souhaite pas s'épancher des pages durant sur son parcours personnel. Il n'attend pas de ce livre, de cet exercice d'écriture, une certaine fixation, réparation, découverte de son 'je' comme l'annonce ouvertement Gustavo Pérez Firmat dès les premières pages de *Next Year in Cuba*. Román de la Campa insiste sur le fait que le langage de l'autobiographie doit à la fois résister à la présomption d'innocence et les pièges liés au désir de transparence. Il souhaite créer une sorte de reportage sur son expérience personnelle étayée d'éléments quasi journalistiques, plutôt qu'un mémoire aux accents lyriques, comme G. P. Firmat, P. Medina ou Carlos Eire. Il identifie l'instabilité et la porosité des relations entre sa langue, son 'je' et son écriture, d'où son choix de tenter de capturer l'expérience de la diaspora latina, dans laquelle il s'inscrit, à travers une forme hybride d'écriture. Il se pose en contrepoint des écrits émanant de l'île ou de l'enclave de Miami, qui selon lui n'illustrent que leur point de vue respectif, figé dans la rigidité de leurs idéologies opposées. Une exception se présente face à cette dichotomie, le roman de Cristina García *Dreaming in Cuban* qui dépeint le ressenti, le point de vue de chaque rive du détroit de Floride.[827] Román de la Campa interroge le phénomène de transmission culturelle, de l'exil en héritage, puisque le roman écrit par cette Cubaine-Américaine née à La Havane en 1958 et partie de Cuba en 1960, relate les expériences à la fois de l'exil et de l'insilio, sans les avoir vécus directement. De la Campa oppose l'approche duelle de *Dreaming in Cuban* au roman *The Mambo Kings Play Songs of Love* d'Oscar Hijuelos, fils d'immigrants cubains arrivés dans les années 1940 à New York, où il est né en 1951. Oscar Hijuelos fut le premier auteur hispanique à remporter le prix Pulitzer pour ce roman, dont l'histoire décrit un Cuba figé dans un passé fantasmé qu'il n'a jamais vécu, ce qui soulève une nouvelle fois la question de

[827] Cristina García, *Dreaming in Cuban*, Ed. Alfred K. Knopf, 1992.
Oscar Hijuelos, *The Mambo Kings Play Songs of Love*, FSG Press, 1989.

Román de la Campa concernant la transmission d'une identité culturelle de la première génération à la seconde. De plus, deux décennies plus tard, Oscar Hijuelos publie son mémoire *Thoughts Without Cigarettes,* où il relate la prégnance culturelle de Cuba dans sa vie new yorkaise, incarnée par ses parents.[828] Ce mémoire cubain-américain écrit par un fils d'immigrants pré-castristes illustre la rémanence d'une identité culturelle et semble répondre aux interrogations de Román.

De la Campa présente donc son livre comme une remise en question de la dichotomie classique, de la séparation entre l'île et sa diaspora, qui selon lui forment deux facettes d'un miroir qui se reflètent malgré leur insistance sur leur différence. Il ressent le besoin d'apaiser les consciences, les inquiétudes concernant la disparition inéluctable des premiers exilés cubains, et avec eux d'une certaine facette de la culture cubaine. Il englobe les phénomènes de mondialisation, exacerbé par Internet, la porosité des frontières, des nationalités dans une sorte de crise globale de l'identité à l'aube du nouveau millénaire. Il semble hyper-conscient de l'incertitude ambiante, qui donne lieu à un nouvel élan de protectionnisme, en réaction, en contrepoint justement à la multiplication, à l'éparpillement des consciences pluriculturelles. Il s'interroge sur l'avenir de l'identité collective de la diaspora cubaine-américaine qui depuis la révolution castriste s'est paradoxalement nourrie de ces dichotomies, mais aussi de ses mythes nationaux comme José Martí. De la Campa aspire à réconcilier ces deux Cuba, ces deux communautés polarisées, à éteindre le feu de cette querelle familiale, de ce *contrapunto cubano* pour reprendre le terme de Fernando Ortiz. Il se sert de sa position liminale, de se situer ni dans l'île, ni dans l'enclave de Miami, véritable avantage qui lui donne la distance nécessaire et lui permet de naviguer les courants contraires entre l'île et la diaspora cubaine-américaine et d'écrire avec un certain degré d'objectivité. Il explique utiliser souvent le 'nous' qui correspond aux Cubains-Américains avec lesquels il a passé la majorité de sa vie, tout en se méfiant des risques d'amalgames avec les intellectuels conservateurs de Miami, qui donnent une vision étroite de la communauté, que lui envisage beaucoup plus ouverte et plurielle que ces derniers ne le laissent croire. Il envisage la diaspora cubaine-américaine comme un prisme précieux dans les lectures de dynamiques américaines nord/sud, et dans l'écriture d'un nouvel américanisme, comme l'avait pressenti José Martí. Il insiste sur son parcours américain aux multiples étapes, soumis aux offres d'emploi de son père. Sa famille a vécu successivement dans le Sud, le Midwest, l'état de New York, et chacune de ces escales l'ont graduellement éloigné de son identité cubaine et l'ont très tôt poussé à s'interroger sur le

[828] Oscar Hijuelos, *Thoughts Without Cigarettes: A Memoir,* Gotham Books, 2011.

sens d'être Cubain aux Etats-Unis, puis d'être Cubain-Américain, puis enfin Hispanique. Il considère que chaque petite poche cubaine parsemée sur la carte des Etats-Unis, qu'elles soient à NYC, Chicago, Los Angeles, Ann Harbor, San Juan comptent dans l'écriture de la diaspora, au même titre que La Havane, Miami et Washington D.C. S'identifiant comme l'enfant d'une nation scindée en deux, d'un divorce violent, il appartient également à cette génération dite une-et-demi, comme Gustavo Pérez Firmat, Pablo Medina, et Carlos Eire, il a ses propres souvenirs de son enfance cubaine. Il profite de cette autre position liminale, de par sa génération, pour jongler entre ses deux identités, pour marcher sur le fil, sur ce fin trait d'union entre Cubain et Américain, qui lui permet de voir à la fois les contradictions et les continuités. Il parle de son *Cubanglo hyphen*, de son *Miamian dreaming*, il est à la fois considéré comme traître *dialoguero* à Miami et traître *disidente* à La Havane, il est rejeté par chacune des deux maisons-mères, sur chaque rive du détroit, de par sa position politique de gauche. Ainsi, son parcours nomade à travers les Etats-Unis, à travers ses 'je's lui ont offert une sensibilité accrue des questions liées à l'hybridité culturelle. Comme l'indique le sous-titre de son livre *Journeys to a Severed Nation,* il insiste sur son nomadisme perpétuel, sur ses voyages aller-retour entre le continent et l'île, où il s'est rendu des dizaines de fois, depuis la période du *Diálogo*, depuis l'ouvrage collectif *Bridges to Cuba/Puentes a Cuba* édité par Ruth Behar, autre *regular commuter* pour mettre fin au silence et à la scission cubano-cubaine. Il écrit pour raconter ses retours « à la maison » dans les deux directions, et ce depuis plus de quarante ans. Il a conscience de l'envergure collective et donc mythique de sa trajectoire de *Peter Pan,* exode partagé avec plus de 14 000 autres enfants cubains. Le départ de Cuba est devenu une histoire sans cesse racontée, répétée, comme à la recherche de nouveaux détails, de nouvelles vérités ou authenticité qui se révèleraient qu'à travers ce processus de répétition à l'infini. Ce besoin de se raconter, de partager leur expérience est grand parmi les Peter Pan, qui se positionnent souvent contre le vent conservateur de Miami.

Román de la Campa devint un nomade cubain en novembre 1960, au tout début de la mise en place du programme. Traumatisé par la séparation, la soudaine pauvreté, la barrière de la langue, il vécut ces mois d'exil comme une véritable déchirure de son être. Il se souvient d'avoir tenté de résister aux changements, comme Tony Eire, il refusait d'accepter cette nouvelle réalité qui lui semblait dénuée de sens. La douleur fut tellement intense et brutale, qu'il chercha à oblitérer, à nier ce qu'il lui arrivait. Très tôt, il sut qu'il écrirait sur cette période sombre de sa vie, sur le crépuscule de son enfance cubaine. La trajectoire de Román semble d'autant plus marquée par l'ironie du sort, puisque sa famille était en vacances à Miami lorsque Castro triomphe sur l'île. Il avait douze ans, il se souvient du refus de sa mère

de repartir chez eux. Cependant, le sept janvier 1959, la famille reprend un ferry et rentre à La Havane, dans une atmosphère aux antipodes de leur même voyage dans l'autre direction, en partance vers leurs vacances américaines. Ils arrivent le matin du huit janvier en même temps que Castro et ses hommes qui paradent victorieux dans la capitale. Román se remémore l'euphorie ambiante des rues, emplies de Cubains de tous âges, de toutes classes célébrant l'arrivée du sauveur, comme si tout le monde re-fêtait la nouvelle année, huit jours plus tard, comme une immense répétition collective, ce que Román a posteriori appelle ironiquement un carnaval politique. Comme Gustavo Pérez Firmat, Iris Díaz et Mirta Ojito, Román de la Campa s'interroge sur la longévité de cette révolution, sur le devenir de l'île, si toute la classe dirigeante et aisée n'avait pas quitté le navire. Román explique également que son père fut arrêté à plusieurs reprises, car il était le représentant légal des entreprises étrangères implantées dans l'île. Comme la famille de Gustavo Pérez Firmat, celle de Román de la Campa espérait un renversement rapide du nouveau régime. Afin de fuir les fameuses rumeurs concernant la perte des parents cubains de leur *patria potestad*, sa mère prit l'avion avec lui pour visiter une école catholique de New York en novembre 1960. Il se souvient très bien du froid, de son trajet en taxi qui lui fit découvrir le paysage urbain démesuré de la ville, qui fait écho au trajet de Pablo et de sa famille. Une fois dans l'établissement, il a pu voir une séance d'entraînement de football américain, qui lui sembla d'un silence et d'une discipline militaire à l'opposé du boucan d'un match de baseball à Cuba. Finalement, il fut décidé de l'inscrire dans une académie militaire près de Miami, car selon ses parents il avait besoin de discipline. De retour à Cuba, ses parents s'efforçaient de faire les meilleurs choix concernant l'avenir de leurs enfants. Ils économisaient et attendaient l'obtention de leurs visas, lorsqu'ils entendirent parler de l'organisation *Pedro Pan*.

Ainsi, Román de la Campa devint un *Peter Pan* en février 1961, grâce aux liens de ses parents avec plusieurs réseaux catholiques. Lui et ses deux sœurs furent accueillis directement dans la maison du père Bryan Walsh, à l'origine du projet. Ils dormaient dans un couloir, la maison était bondée d'enfants qui attendaient d'être placés. Inscrits dans une école catholique de Miami, dont il ne se souvient pas très bien, il fut plus marqué par la nourriture américaine, ses confiseries, ses boissons sucrées. En parfait écho à l'expérience de Carlos Eire et de son frère lors de leur passage à Miami, Román de la Campa obtint un petit boulot de vendeur d'une revue cubaine, *Zig-Zag*, qui relatait avec beaucoup de sarcasme l'exil de la bourgeoisie

havanaise.[829] Tout comme les frères Eire, ce job de vente porte-à-porte lui permit de se familiariser avec différents quartiers, avec leur nouvel environnement. Román de la Campa se sentait comme un observateur, un voyeur de cette vie qui lui semblait à la fois si proche et si éloignée. Il associe ces premiers mois avec des odeurs de café américain, de chewing-gum, de popcorn, de cigarettes menthol. Tout lui semblait improvisé dans la maisonnée du père Walsh, clairement dépassé par l'ampleur de la tâche. Ces jeunes Peter Pan avaient une grande liberté, très peu surveillés par le monde adulte, ce qui leur était complètement nouveau. Román de la Campa prit conscience de son changement de statut, lorsqu'un soir il rencontra dans Miami, ses anciens camarades de l'académie militaire réservée aux fils de bonne famille. Il fut soudainement confronté à sa chute sociale, lui en train de vendre une revue politique, eux en uniforme. Il était désormais un pauvre réfugié, séparé de ses parents, à l'avenir très incertain. Après plusieurs mois en suspens dans des camps d'accueil de Miami, il fut placé dans l'état de l'Ohio, sans que ses parents soient consultés au préalable. Ayant vécu dans des camps aux allures militaires, en ayant été ballotté d'un endroit à un autre, il ne trouvait finalement pas grande différence avec une potentielle expérience à Prague. Il ressent sa vie, son identité se dissoudre lentement, par une accumulation de pertes, sa famille, son île, son enfance, sa langue. Comme Carlos Eire beaucoup de trous noirs hantent cette période de sa vie, pour se protéger, ils ont oublié certains détails. Toutefois, il était aussi charmé par la nouveauté constante autour de lui, sans cesse stimulé, il apprenait tous les jours. Curieux et avide d'appartenir, notamment de passer dans les classes où les cours étaient enseignés en anglais, véritable passeport pour se fondre dans le paysage. Séparé une année entière de sa famille, ils furent réunis à Miami pendant l'été 1961. Les retrouvailles furent difficiles, tout avait changé, ils étaient devenus des étrangers. Son père resta silencieux plusieurs jours, Román comprit qu'il avait vécu des choses très violentes lors de ses successives arrestations. Le silence, les non-dits devinrent routine dans ces premiers pas aux Etats-Unis. Leur vie à Miami n'avait plus rien à voir avec leurs vacances dans cette même ville, il y seulement quelques mois. Ils vivaient dans un garage qu'ils louaient à une famille de Miami. Sa mère était enceinte, ses

[829] *Learning to Die in Miami*: 'The best thing about selling *Zig-Zag* is the money, no doubt about it; but a great added bonus is the magazine itself, which is beloved by Cuban exiles. *Zig-Zag* had a long history back in Cuba: It was one of the most daring satirical publications, always dripping with political acid; I loved reading it. Zig-Zag respected no one in authority. (…) As one might expect, Zig-Zag was one of the first publications to be squashed by the censors of castrolandia. And, as one might also expect, when it was resurrected in exile, its acid content increased exponentially. (…) God bless America. God bless free enterprise and freedom of expression. I want to change my name to Zig-Zag, I love it so much. This is why I came here. This is why I'm in exile. This is why I have no parents, so I can sell this magazine. (…) We have a lot of doors slammed in our faces by non-Cubans when we say we're selling a Cuban humor magazine, but we don't care. Every now and then, some English-speaking person will be nice enough to buy one anyway.' pp.194-195

parents ne parlaient pas un mot d'anglais, son père n'avait pas de travail, ils mangeaient beaucoup de boîtes de Spam.[830] Ils comprirent très vite que sans l'anglais, tout allait être compliqué, cette langue devint une précieuse monnaie d'échange. Ces humiliations accumulées pesèrent sur la relation parentale, ils ont tout abandonné pour leurs enfants, leur réseau social, leurs parents, leur vie cubaine. Gustavo Pérez Firmat explique que l'exil a resserré les liens entre ses parents, tandis que les parents de Carlos Eire se sont séparés. Quelques mois après leur réunion, ils déménagèrent dans un bungalow à Hialeah. Son père avait beaucoup de difficultés à trouver des emplois dans les hôtels, les restaurants. Román de la Campa qui avait quinze ans voulait aussi travailler, mais son anglais était également trop faible, du coup il continuait de vendre la revue *Zig-Zag*. Finalement, son père obtint un poste d'enseignant d'espagnol, de maths et de basketball à Bangor en Pennsylvanie. Il n'avait que son expérience d'enseignant de droit. Après l'achat d'une voiture, la famille migra vers le nord, loin de Miami, ce qui était craint par beaucoup de Cubains. Le voyage lui-même fut une véritable aventure. Ils n'avaient pas assez d'argent pour l'essence, ils ont dû vendre la bague de fiançailles de sa mère pour arriver à bon port, ce fut un réel traumatisme. Cette mésaventure contraste avec les nombreuses anecdotes de confiscation de bijoux à l'aéroport de La Havane. Román de la Campa relativise son histoire personnelle et la compare au désarroi et à la misère des *balseros* de la *période spéciale*. Tout s'arrangea lorsque son père fut autorisé à passer les équivalences de ses diplômes de droit, ce qui lui permit d'ouvrir son propre cabinet et de se spécialiser dans la défense de clients hispaniques, notamment Chicanos, à l'aune d'Evelio Grillo. Installé dans l'Iowa, Román ironise sur le fait que son père devint plus familier avec les Latinos dans cet état du Midwest qu'à Cuba. Son père se sentait utile et ces années furent les plus heureuses de sa vie d'exilé. Lorsqu'il fut enterré en 1989, Román et ses proches se sentirent presque étrangers au milieu des nombreux de tant de Mexicains-Américains, venus de tous les états, où son père avait travaillé – Iowa, Nebraska, Minnesota, les deux Dakotas, et le Colorado. Román conclut sur ce parcours paternel :

> My father had built his own practice not among Cuban Miami, nor among Anglo-Americans but working with poor Hispanics, illegal aliens, whose rights he defended, his new family, I felt jealous. (…) Our respective views had changed in complex USA, I had gone to Cuba and back, Mexico moved closer to my father, somehow those disparate journeys across Americas brought us closer than we had ever dreamed.[831]

[830] Román de la Campa, *Cuba on My Mind: Journeys to a Severed Nation*. Verso Books, 2000, p.47
[831] Román de la Campa, *Cuba on My Mind*, p.122

En périphérie de l'enclave cubaine de Miami, la famille de Román de la Campa a vécu différemment l'exil. Ils y retournaient tous les étés pour rendre visite à la famille de sa mère. Román explique d'ailleurs qu'avec le temps Miami remplaça Cuba, le changement de climat, puis l'omniprésence cubaine dans la ville leur rappelaient beaucoup La Havane. Une fois établi, son père était fier d'avoir quitté Miami, de s'être éloigné du bastion politique, tel un rite de passage. Il a l'impression de mieux connaître la société américaine, de s'être mieux intégré en apprenant aussi plus vite l'anglais. Cette double distance par rapport à leur île et à l'îlot de la communauté cubaine de Miami, leur a offert d'autres opportunités : '*We moved from refugees to existential exiles, a special connotation for Cubans, it is not the rootless, fleating sense of being, nor the longing but a project beyond the rejection of the old, it's more about the creation of an alternative community, another homeland, a Cuba that never had or could have existed*.'[832] Román de la Campa se félicite d'avoir emporté avec lui sa propre version de Cuba, et d'en avoir recréé certains pans ici et là. Ce sentiment de second exil lorsqu'ils quittent Miami est un autre leitmotiv des écrits autobiographiques, plus particulièrement ceux issus de la génération une-et-demi.

7.2 *Ni de aquí, nor from there*: électrons archipéliques libres

7.2.1 *Repeating exile* : retours à rebours

Gustavo Pérez Firmat se souvient de son départ de Miami comme une seconde rupture avec un lieu qui était devenu après plusieurs années d'exil son second foyer. Il décrit ce sentiment de double départ, mais aussi cette sensation contradictoire d'arrivée :

> When I left Miami in 1973 to attend graduate school, I felt that I was both entering and escaping exile. Growing up in Little Havana, I had learned that home was elsewhere, and I took this lesson with me to Ann Harbor. The moment I moved away, I began to long for Miami much as my father, living in Miami, had always longed for Cuba. (…) For me, life was exile. I wanted

[832] *Cuba on My Mind*, p.123

> a retreat from life, a refuge from exile, and I believed I had found it in books.[833]

Ces parcours familiaux qui se font écho, est aussi un leitmotiv, certaines résonances semblent indéniables. Gustavo Pérez Firmat mit des années à se rendre compte des changements qui survenaient dans sa façon de s'identifier, une fois parti de Miami. C'est à partir de ce moment, de cette nouvelle séparation d'un milieu familier, qu'il entama un voyage irréversible de découverte de soi. Ce fut également pendant cette période qu'il prit conscience de son parcours exceptionnel d'exilé cubain, qui le différenciait des autres étudiants hispaniques, notamment du fait de son appartenance politique, plutôt conservatrice. Il rencontra plusieurs professeurs et camarades de classe qui admiraient Fidel Castro et sa Révolution ce qui marginalisa Gustavo Pérez Firmat doublement. Gustavo explique qu'après son départ de Miami, il se mit à souffrir de vertiges, qu'il attribut à sa nouvelle vie, écho du traumatisme de son enfance :

> My own diagnosis is that I suffered from cultural vertigo, a feeling of disorientation rooted in the experience of unfamiliar surroundings. After all, exile too is a kind of motion sickness. (…) Perhaps what made me feel this way was too much displacement. (…) the problem may not have been the labyrinth inside my ear, but my perception of the United States as a labyrinth. Like other immigrants, I had grown up in the sheltered environment of an ethnic enclave, and I wasn't quite ready for life outside Little Havana.[834]

Ce nouvel éloignement et déplacement accentuent, approfondissent son sentiment de ne pas appartenir et d'instabilité existentielle. Il sent son identité remise en question à chaque nouveau pas dans ce nouvel environnement du Michigan très différent du Miami cubain. Une fois installé en Caroline du nord, il ne rêvait que d'immobilité, de constance. Cependant, dès la première occasion, il retournait à Miami pour se ressourcer :

> During that period when I escaped to Miami at every opportunity, I often felt that living in Chapel Hill was like holding my breath; I went to Miami to breathe, to inhale Cuban oxygen, to let off steam. Miami nourished my nostalgia and healed my loneliness. Miami was like a bottomless *piñata*. At the Versailles or at Dadeland I met other refugees from *el norte* who, suffering from the same asphyxia, also came down for air. (…) A week or two enveloped in the sounds and sights and smells of Little Havana gave you a few months' immunity from the American culture.[835]

[833] *Next Year in Cuba*, p.190
[834] *Next year in Cuba*, p.249
[835] *Next Year in Cuba*, p.252

Gustavo Pérez Firmat se présente à la fois comme réfugié climatique et culturel, il exprime le manque créé par la distance, le décalage entre ces deux réalités, ces deux endroits. Tous ses sens revivent une fois exposés aux parfums cubains de son enfance et adolescence. Il ne semble plus vouloir marquer la distinction entre l'île de Cuba et son autre île, l'enclave cubaine de Miami, devenue un véritable substitut. Ainsi, au fil des ans, une fois marié et père de famille, la tradition est de passer chaque été chez ses parents afin de se rassasier de cubanité :

> We come to Miami like a starving man lunges for food, or like a pilgrim goes to Mecca. A vacation, literally, is an emptying; but we come here to be filled, and fulfilled. (…) The moment I got to Miami and settled into my grandmother's folding rocking chair, I was home. The familiar creaking was like the sound of her voice. (…) I kept thinking of the word *bienestar*, which doesn't quite translate as well-being, because it has to do as much with location as with existence. *Bienestar* designates the emotion that arises from the match of person and place. This is how I felt in Miami – well placed, especially during long summer vacations, when I could pretend that we were actually living there. (…) For the weeks or months that we spent in Miami, the distended family contracted again. (…) I no longer had to rely on posters of Old Havana and maps of Cuba to feel at home.[836]

Une fois de retour à Miami, Gustavo Pérez Firmat se sent au bon endroit, en phase avec cet environnement familier. Plus besoin de se substanter de photographies ou de cartes en deux dimensions, il peut déambuler dans une ville dont plusieurs quartiers respirent, dansent, vivent dans une déclinaison d'accents, de saveurs, et de senteurs cubaines. Après plusieurs semaines, il pouvait faire illusion de vivre à Miami de nouveau, comme si il n'était pas parti, écho à son expérience avec Cuba. Autre étape importante de sa vie d'adulte fut son divorce avec la mère également cubaine de se deux enfants et son mariage avec une américaine. Cette nouvelle union marque un tournant dans sa vie de Cubain-Américain. Gustavo Pérez Firmat explique que se marier en dehors de la communauté cubaine est presque considéré comme un acte de trahison, de dilution volontaire, d'une culture déjà bien menacée par le temps et la distance. Il se comporte plus comme un immigrant plutôt qu'un exilé. Cependant, cette relation l'a ancré plus profondément dans le sol états-unien, pour la première fois, il avait l'impression de construire quelque chose, un nouveau foyer dans le présent et dans la réalité nord américaine. Il est tombé amoureux de cette américaine car elle ne lui rappelle ni son île, ni Miami. Elle est exotique, étrangère à toutes ces questions de

[836] *Next Year in Cuba*, p.250

schisme politique, d'attente, d'exil. Il aspirait à autre chose, à plus d'ouverture, de souplesse pour son avenir :

> I thought of Gulliver in Lilliput. I was Gulliver in Little Havana. Although clung to the exile life, it wasn't my life anymore. The well-being I had felt with Mary Ann told me so. The exile life didn't fit my body or my soul, and I was terrified by the prospect of spending the next thirty years the way I had spent the last thirty, in a cozy, cramped Cuban cocoon. My routines had decayed into ruts, my grooves had twisted into coils that wound tightly around me. (…) I couldn't stand the thought of spending the rest of my life looking at thirty-year-old pictures. (…) In retrospect, it seems that all I did during those years was leave and come back, caroming between my Cuban and my American lives, between the man I had been and the man I wanted to be, (…). I left and I left until there was no more leaving left inside me. (…) I felt both the bull and the china shop.[837]

Il voulait échapper à cette chape de l'exil qui s'est abattue sur lui à l'âge de onze ans. Il ne se voit pas continuer à vivre prisonnier de clichés vieux de plusieurs décennies, à vivre sur des rails et à attendre des trains tous en partance pour le passé. Il désire changer de contrat avec l'histoire, avoir une vie après l'exil. Sa famille identifie ces choix, comme les signes évidents d'une crise de la quarantaine, mais Gustavo Pérez Firmat les rattache plutôt à une crise biculturelle, bilingue, et bi-territoriale. Il est également agréablement étonné de voir que son mariage avec Mary Ann, n'a pas diminué son attachement à Cuba. Même le fait de parler plus anglais à la maison, cela n'a fait que stimuler, qu'accentuer son amour pour l'espagnol et son île : '*Because my hold on Cuba is now more precarious, I grasp my island more firmly*.'[838] Grand paradoxe de cette union matrimoniale multiculturelle, qui à la fois fragilise et renforce sa relation avec son passé cubain, à l'aune de son expérience de l'exil :

> For one-and-a-halfers like me, Cuba remains our *patria* but the United States has become our *país*. (…) it combines a masculine root (*pater*, father) with a feminine ending, as if the fatherland were a she-male. (…) The word, *país*, doesn't have to do with lineage but with location, for it comes from *pagus*, Latin for a district or a town. Thus, if *patria* sends you back to the past, *país* plants you in the present. (…) Cuba is where I come from, the United States is where I have become who I am. When I pledge allegiance, I have to do it to two flags at once. I love Cuba with the involuntary, unshakable love that one feels for a parent. And I love the United States with the no-less-intense but elective affection one feels toward a spouse.[839]

[837] *Next Year in Cuba*, p.221
[838] *Next Year in Cuba*, p.224
[839] *Next Year in Cub*a, p.271

Gustavo Pérez Firmat, comme tout un chacun est donc constant *devenir*, il n'a jamais pu oublier ses racines, et il a continué de grandir aux Etats-Unis. Sa filiation avec Cuba n'est pas née d'un choix, celle avec les Etats-Unis, non plus, mais il aime sa relation avec ce pays tout autant que sa terre natale. Vers la fin de son mémoire, Gustavo Pérez Firmat arrive à une sorte de conclusion, il prend conscience de son évolution, de la maturation complexe de ses 'je' :

> For people like me, the truth always comes gift-wrapped in fancy paradox: that our exile has already ended, and that our exile will never end; that no exile is forever, and that there is no after-exile. Sometimes I revel in this doubleness, sometimes I revile it, but the doubleness is me: I am *yo* and you and *tú* and two. (…) If I still lived in Little Havana, I'm afraid I would be trapped in memory, the way my father is. Every time I'm in Miami and run into someone I knew in high school or college, I'm struck by how 'Cuban' they look, dress, and sound. Take them out of Miami and they will wither as fast as hibiscus in a desert. (…) In the course of this book, I have referred to myself alternatively as Cuban, as American, as Cuban-American. Depending on mood and occasion, all three labels fit me.[840]

Gustavo Pérez Firmat comprend qu'il est 'condamné' à vivre cet entre-deux permanent, à vivre au cœur du restaurant Le Versailles où il doit jongler avec les différentes facettes de son identité plurielle, ce qui paradoxalement lui offre une grande marge de manœuvre, une précieuse liberté. Contrairement au père de Román de la Campa, qui a réussi à se projeter dans cette société états-unienne, le père de Gustavo semble s'être enfermé dans son Cuba pré-castriste, fidèle à son 'je' pris en photographie à l'époque. Gustavo Pérez Firmat fait également allusion aux Cubains-Américains de Miami, qui se veulent à part et qui le sont visiblement. Il semble convaincu que si ces adultes, ses contemporains venaient à être extraits du terreau miamien, ils ne survivraient pas longtemps dans le *mainstream* américain. Il reste indéniable, en effet, que plus les déracinés sont jeunes, mieux ils réussissent à s'adapter, malgré de profondes séquelles, comme l'attestent ces différents mémoires d'enfants de la génération une-et-demi : '*The truth is that I will never not feel torn between my father's and my children's worlds. Rather than merging Cuba and America, I oscillate ceaselessly, sometimes wildly, between the two. My life is less a synthesis than a seesaw.*'[841] Gustavo Pérez Firmat comprend également que ses retours répétitifs vers Miami constituent des substituts, des échos imaginaires au retour sur l'île, tous aussi élusifs que le fameux *nostos* d'Ulysse :

[840] *Next Year in Cuba*, p.270
[841] *Next Year in Cuba*, p.274

> Much as I would like to think otherwise, deep down I fear that I belong with those for whom there is no going back: *no tengo regreso*. (…) One doesn't need to be a political exile in order to realize that, quite often, there is no going back to the country or the culture of one's origin. For most immigrants and exiles, there also comes a moment when we must begin to define ourselves not by our place of birth, but by our destination. Paradoxically, for someone like myself, returning to Cuba would be tantamount to going into exile a *second* time. I'd have to quit my job, give up my American citizenship, completely reshape my life. (…) and yet the temptation of return remains strong. Even after all these years, the land of my birth beckons with the promise of a different and more complete life; (…).[842]

Cette tension permanente, entre l'appel de son île, de son 'je' cubain et celui du continent, de son 'je' américain correspond parfaitement au titre de l'un de ses ouvrages *Life on the Hyphen*. Cependant, à l'aune des nombreux immigrés aux Etats-Unis, il se projette désormais plus vers l'avenir. Il a appris à se contenter de ses retours à Miami, son île cubaine-américaine, ce reflet d'un certain Cuba fantasmé des années cinquante. Son refus de retourner sur l'île le marginalise à nouveau, cette fois-ci par rapport aux Cubains-Américains de sa propre génération :

> Over the past twenty years, many young Cuban exiles, one-and-a-halfers like me, have traveled to Cuba. They go back to the old house, the old school, the neighborhood park; they get depressed over how decrepit and faded everything is; and they return with rolls and rolls of color photographs. I think these people go looking not for roots or relatives, but for memories. They go back to recover childhood images that, when they survive at all, exist in shadowy, broken outlines. (…) I have refused to go back not just because I don't want to help Fidel out with my dollars, but primarily because I'd find it intolerable to visit places that belonged to us, that were taken from my parents and my family. (…) My brother Pepe, who is much more sympathetic to the Revolution than I am, has gone back to Cuba two or three times.[843]

Même au sein de sa famille, les attitudes par rapport à l'île diffèrent. Beaucoup de *one-and-a-halfers* sont, en effet, retournés sur les traces de leur enfance et ont écrit sur cette expérience troublante entre trahison politique et pèlerinage lignagistique, parmi eux Pablo Medina et Román de la Campa, dans des circonstances très distinctes. Román de la Campa effectua son premier voyage retour en 1977, pendant la fameuse fenêtre d'ouverture entre les deux pays, *El diálogo*. Son ambition était non seulement de revoir son île d'enfance, mais aussi de clamer son opposition politique contre Washington et Miami. Même si le voyage

[842] *Next Year in Cuba*, p.9
[843] *Next Year in Cuba*, p.34

était autorisé, Román de la Campa prit le risque personnel de se marginaliser de sa famille et de ses collègues. Il fit partie de cette organisation de jeunes Cubains-Américains qui souhaitaient à tout prix retourner à Cuba, la Brigade Antonio Maceo. Satisfait d'appartenir à ce groupe radical de gauche, qui écrivit un ouvrage *Contra viento y marea*, critiquant la nostalgie de Miami pour le Cuba dictatorial et inégalitaire de Batista, ses associations avec la CIA, ses actions terroristes, sa politique raciale, sa manipulation des médias. Toutefois, après quelques années Román de la Campa s'éloigna de la ligne radicale du groupe, car il découvrit ses limites de soutien à la révolution castriste, notamment lors de l'épisode Mariel. Reflet de Martí aux Etats-Unis, Román de la Campa vit le monstre de l'intérieur et prit malheureusement conscience de l'impossible réconciliation immédiate entre l'île et les Etats-Unis, d'où le sous-titre de son mémoire *Journeys to a Severed Nation*. Il fait part de ses différentes expériences, lors de ses visites successives sur l'île. Il remarque non sans ironie, qu'ils étaient accueillis dans des camps, reflet de son expérience de Peter Pan, mais cette-fois ci à Cuba. Il comprend à quel point, il est en train de trahir le choix et les sacrifices de ses parents. Ils travaillaient tous les matins sur des chantiers de construction, car cela faisait partie du programme, Castro les acceptait si ils participaient activement à la perpétuation de la révolution. Ils étaient emmenés à travers l'île pour visiter des écoles, des hôpitaux, des ateliers d'artistes, des centres sportifs, comme pour les convaincre que les Cubains vivaient une vie épanouie et équilibrée. Les derniers jours furent consacrés à la capitale, où ceux qui avaient encore quelques proches restés là, avaient l'autorisation exceptionnelle de leur rendre visite. Román put revoir sa tante Rosa, son ancienne maison, où il n'eut le courage ou l'envie d'entrer. Il revit son école, son quartier, les rues de son enfance : '*I did not want to intrude, or to make it seem as if i was coming back just to feed my nostalgia. I was also afraid of feeling traumatized, if not haunted, by the history hidden in places still fresh from a past that had left me without warning.*'[844] Ces retrouvailles furent difficiles et partielles, reflet de sa réunion avec sa famille après une année de séparation. Román était aussi parfaitement conscient de la manipulation médiatique et politique de leur venue :

> As our visit came to a close, the government media began to portray our trip as a welcome surprise, suggesting at times that we were prodigal sons and daughters who had finally found the way home, and that more groups like us would follow. Needless to say, there was exaggeration and propaganda in that sentiment, but there was something less clear in it as well, since 'home' now included the enemy, or at least the enemy's children.[845]

[844] *Cuba on My Mind*, p.85
[845] *Cuba on My Mind*, pp.86-87

Cette soudaine révision des rapports entre les deux communautés cubaines de part et d'autre du détroit constituait une grande première depuis 1961. Cependant, Román de la Campa constatait les nombreux décalages entre le discours officiel et la réalité, une nouvelle fois, il se trouvait confronté à un monde empli d'illusions, de rumeurs, de mirages. Il se souvient aussi combien le groupe de jeunes Cubains-Américains déparait des jeunes Cubains, qui ne les considéraient pas du tout comme Cubain. Román de la Campa prit conscience combien leur perception d'eux-mêmes tranchait avec la perception faite à leur égard par les jeunes îliens. Román de la Campa se considérait comme un électron enfin libéré de la force d'attraction de l'exil. Il avait l'impression de représenter comme un pont, un trait d'union entre les deux rives cubaines. Ils ont échangé leurs histoires, leurs trajectoires, en prenant conscience un soir que les uns auraient pu être à la place des autres et inversement. Ces rencontres devinrent une source d'apaisement profond pour Román de la Campa et beaucoup d'autres jeunes Cubains-Américains avides de retisser des liens concrets avec l'île trop longtemps transformée en rêve. Il y retourna l'année suivante, puis une troisième fois en 1980. A posteriori, Román de la Campa sait que ces allers-retours d'une centaine de milliers de jeunes Cubains-Américains ont provoqué l'exode de Mariel. Ces vagues à rebours de jeunes Cubains, puis de moins jeunes, en effet, les années passant, certains étaient même des vétérans de la Baie des Cochons. Le spectrum politique s'est ainsi ouvert et devint à l'aune des Cubains-Américains qui revenaient sur l'île, pluriel. Reflet de la pluralité des Marielitos qui arrivèrent bientôt en masse à Miami, dont les facettes cubaines allaient de nouveau s'altérer, composées d'autres mémoires collectives, distinctes des vagues des années 60 et 70. Ayant vécu plus de vingt ans sous la révolution, ces nouveaux fragments cubains allaient complètement renverser, effacer le désir collectif de retour en terre natale. Ce fut sans doute à cette période que beaucoup d'exilés ayant refusé de se rendre à Cuba, comme Gustavo, ont prit conscience que le seul Cuba dont il rêvait n'était désormais plus tangible qu'à Miami. Toutefois, pour Román de la Campa, Miami ne représente ni un centre, ni une source de sentiment national. Il reconnaît que sa cubanité a subi des altérations, il a des souvenirs parsemés sur l'île et sur quasi tout le territoire états-unien. Román de la Campa s'est rendu tous les étés à Cuba entre 1977 et 1982 dans le cadre de séminaires, il parlait dans des conférences sur les thèmes de l'Amérique latine et des relations entre Cuba et les Etats-Unis. Cuba est devenu pour lui comme Porto Rico ou Israel pour leurs ressortissants, il ne pouvait y vivre, mais il ne pouvait pas non plus s'en éloigner trop longtemps. Il compare la politique à l'écriture, qui selon lui est une lutte de pouvoir qui se joue à travers l'appropriation, et non le déni. Il comprend son besoin insatiable de retourner sur l'île, à chaque visite, il déambule

dans les rues de La Havane, se ré-imprègne de son atmosphère. Il exécute le même circuit, le même pèlerinage, son quartier, sa maison, son école, le célèbre cimetière de Colón où l'un de ses frères est enterré. Malgré une surveillance accrue de la part du gouvernement cubain sur ses allers-retours, il devint plus à l'aise face à sa condition de nomade, au sens physique, comme au sens figuré. Il accepta enfin le fait d'appartenir à plusieurs sphères culturelles simultanément pour différentes raisons, à différents moments. Ces voyages cubains lui ont fait comprendre à quel point, il était devenu Américain, que sa curiosité première envers la révolution castriste fut nourrie par la génération militante, la contreculture américaine des années 60, 70 émanant des *Civil Rights Movements* aux Etats-Unis. En tant que Cubain-Américain, il habite cette zone franche, cet espace alternatif construit d'idées, de modèles culturels divergeants, qui lui offrent un point de vue riche et complexe en dehors des représentations dichotomiques produites par Cuba et Miami. Il écrit à la fois de l'intérieur, de l'extérieur et autour des dualités qui se jouent sur les nationalités scindées en de multiples fragments. Il englobe toutes les générations de Cubain-Américains, les *one-and-a-halfers*, les *American-born Cubans*, mais aussi tous les Latinos, fort de l'expérience trans-communautaire de son père. Notons justement que par rapport à son père et plusieurs membres de sa famille, Román de la Campa vécut une sorte de second exil, lorsqu'il fut exclu ces derniers, suite à sa décision de retourner à Cuba. Pendant plusieurs années, son père refusa de le voir, il ne se rendait donc plus ni dans l'Iowa, ni à Miami. Sans doute en réaction à ces déchirures intrafamiliales et intracommunautaires, il fut l'un des premiers auteurs cubains-américains à présenter une vision inclusive, au-delà des frontières entre générations, et communautés d'immigrants. Il s'identifie à l'intensité du voyage « retour » de Cristina García, qui a quitté l'île à l'âge de deux ans, voyage effectué en 1984, qui sema la graine et donna naissance à son roman *Dreaming in Cuban*. Il comprend la complexité et l'effervescence de cette trajectoire rétroactive, qui illustre leur besoin, leur recherche de cette source originale, baignée à la fois de nostalgie et de joie pleine d'espoir. Bien sûr, ni l'un, ni l'autre n'a pu retrouver leur source originelle, qui a inéluctablement évolué depuis leur départ respectif.

Invité à participer à une conférence internationale, il se rendit une nouvelle fois sur l'île après plusieurs années d'absence. Ce séjour fut différent des autres, car il ressentit encore plus la disparition de son ancien Cuba. Il se sentait en mission et arpentait chaque rue de La Havane, comme pour en enregistrer le moindre détail, la moindre fissure, face à l'état délabré de nombreux quartier, il avait l'impression que Cuba avait été rattrapé par le temps, tout en étant complètement anachronique, fidèle à elle-même, l'île échappait à tout discours, à toute tentative de l'enfermer dans une quelconque réalité théorique, à l'aune de ses enfants d'ici ou

là-bas. Ainsi, lors de son dernier voyage sur l'île en 1999, il ne reconnut plus du tout le Cuba des années 1950, ni celui des années 1980, avec lequel il s'était re-familiarisé. Il dut accepter le fait qu'il était devenu l'un des nombreux *native strangers*. Lors de ce dernier voyage, Román fut invité à un concert de rue de rap cubain. Là au cœur de patio baroque de ce solar havanais, il rencontra le Cuba de 1999. Entouré de ces jeunes chanteurs noirs, il avait l'impression d'être dans le bronx new yorkais. Ces jeunes Cubains se sont approprié la culture noire américaine, la culture contestataire de la musique rap. Ils chantent devant un public post-mambo, post-salsa. Román de la Campa remarque, non sans ironie que ces jeunes subvertissent les traditionnels rimes de la *trova* cubaine, tout en écrivant des paroles qui soutiennent la révolution. Toutefois, en discutant avec eux après le concert, Román de la Campa découvre que ces jeunes ne rêvent que d'une chose, se rendre à Chicago, NYC, Los Angeles afin de poursuivre et faire vivre leur expression artistique au-delà des frontières. Cette aventure cubaine de Román fait écho à une expérience similaire de Ruth Behar lors de ses nombreux retours sur l'île à la même période, sauf qu'elle fut invitée à un concert de metal rock.

De plus, Román de la Campa explique qu'il est retourné tous ces étés sur l'île pour voir sa tante, qui avait décidé de rester, elle ne fut jamais attirée par Miami. Elle ne soutenait pas non plus la révolution, professeur de maths et de physique à l'université de La Havane, elle était partie plus tôt à la retraite car en désaccord avec les méthodes du nouveau régime. L'ironie fit que de fil en aiguille, de bouche à oreille, elle devint professeure particulière des filles et fils des membres du gouvernement. Elle vécut dans sa maison de Vedado, qu'elle partageait avec son amie noire Ramona jusqu'à sa mort en 1996. Désormais, Ramona et sa sœur habitent dans l'ancienne maison familiale de Román :

> They and the house, in turn, are what remains of my immediate family in Cuba. The minute I got to Havana, I walked over to Mina's house. I sat in the same living-room rocking chairs I have sat ever since I was a child. (…) I soon sensed that Ramona and Hortensia see themselves as an extension of my family. It is not just because they live in that house but, rather, because of the memories that go with it, which they have effortlessly integrated into their own affective makeup. They keep in touch with my mother in Miami by phone. (…) They keep the family pictures sitting on the dressers and walls next to their own family pictures. They rock in the same chairs we always did, when my father, my grandmother and my aunt were still alive, and they recall the same stories we used to recite over and over again. [846]

[846] *Cuba on My Mind*, p.167

Cette passation, ce relais, ces deux femmes cubaines de la fin des années 1990, représentent pour Román à la fois une confirmation de son passé et une projection de son avenir. Ceci fait écho à l'expérience du retour de Pablo Medina, qui contrairement à Gustavo, a souhaité revoir l'île avant qu'elle/qu'il ne soit plus du tout reconnaissable, identifiable. Il y retourna la même année que Román de la Campa :

> I returned to Cuba in January 1999, at the age of fifty, figuring that if I did not do so then, I never would and would have to abandon the breastplate of the exile for the hairshirt of the immigrant. My son Pablo, curious about the land that his father had talked and written about so often, eagerly accompanied me. We arrived in Havana on a brilliant day, the kind that makes you wonder why you ever left. I did not have to wonder for very long, however. At the airport, policemen (…) interrogated us. After three hours they let us go outside to greet our anxious relatives but not before first warning us not to visit certain people whose addresses I had brought.[847]

Dès l'arrivée, des sentiments contraires s'entrechoquent, entre fantasme nostalgique et piqûre de réalité. Pablo Medina semble aussi fier de l'envie de son fils de découvrir enfin de ses propres yeux cette fameuse île tissée de paroles, de saveurs, et de mélodies. L'un des premiers lieux, où il emmène son fils est le Malecón, une nouvelle fois, il comprend la fascination que cette frontière exerce sur l'esprit humain :

> Even now in its decrepitude I think it is the most beautiful street I have ever known. Built over coral rock, El Malecón with its thick sea wall is the meeting place of nature and civilization, of water and culture. (…) Strolling along (…) I realized that it was designed for walking and for staring at the ocean and envisioning what possibilities lie beyond the horizon. El Malecón has made Havana a city of dreamers. (…) The afternoon of our arrival they prepared a feast for us that included beef and lobster and other illegal delights. (…) It surprised me how familiar everything was after thirty-eight years. I remembered what streets to take to the Plaza of the Revolution (…).[848]

Les remarques de Pablo Medina font penser à celles de Gustavo Pérez Firmat concernant le passe-temps favori des Cubains, des Cubains-Américains, *hacer agua* avant d'entamer une nouvelle partie de dominos. Ruth Behar, Cristina García font aussi allusion aux immenses sacrifices effectués par leurs proches pour les recevoir autour d'un festin très difficile à concocter durant cette période spéciale. Pablo Medina retrouve ses marques très rapidement en marchant sur ses pas d'enfant : '*I could recognize the parks and the monuments*

[847] *Exiled Memories,* p.115
[848] *Exiled Memories,* p.117

in old Havana, the old zoo, (…). It was as if I had never left. '[849] Il embarque son fils dans un véritable pèlerinage de tous les lieux incontournables de la capitale et découvre à quel point la ville souffre d'une négligence, dont il identifie très bien la raison : '*Everything looked the same except older, more neglected. The fact is that El Comandante was born in Oriente province on the other side of the island and he always felt threatened by the power and grandeur of one of the great bourgeois metropolises of the western hemisphere.*'[850] Ce point est un leitmotiv dans plusieurs écrits autobiographiques consacrés au retour sur l'île pendant cette période particulière. Pablo Medina poursuit cette triste description de sa cité meurtrie par la révolution castriste et l'érosion du temps qui efface son ancien Cuba :

> On the other side of the street a once-beautiful wrought-iron terrace is held up by a wooden truss. Smashed windows have not been replaced. Facades have not been painted in decades. The city of dreams has turned into the city of oblivion. Havana has not evolved; it has merely crumbled. (…) in one of the great ironies in the recent history of the island, the Cuban peso has become play money while the dollar, symbol of American capitalism, is the only valued currency. (…) Prostitution has made a comeback (…) Tourism of the crassest sort, (…) is flourishing as never before. Present-day Cuba has been so denuded of moral values that it makes the old Cuba seem saintly by comparison. The American mafia may have been driven from the island long ago, but the Cuban mafia – the nomenklatura –benefits handsomely from the current situation.[851]

La colère, l'aigreur est toujours persistante, surtout face à cette réalité, cette décrépitude physique et déchéance morale, sombre reflet selon lui bien plus hypocrite que le régime de Batista. Comme Román de la Campa, l'un des plus grands plaisirs de ce retour fut les retrouvailles avec certains membres de sa famille, ainsi que la famille de sa nourrice Sagrada, qu'il va voir dans leur quartier populaire :

> Manolito and his family still lived in their old building, a very Cuban type of tenement called a *solar* located in La Víbora, once a working-class section of Havana. Nowadays the whole city is working-class except that few people seem to be actually at work. (…) The whole Pérez family, six people spanning three generations, lived in a three-room apartment with few furnishings and fewer decorations; nevertheless, prominently displayed over the television in a sort of altar to absence were a set of plastic horses I had collected when I was ten and a toy fire-truck that I had passed on Manolito when we left. (…) We had gone into the future; they had remained fixed in

[849] *Exiled Memories,* p.118
[850] Idem, p.118
[851] Idem, p.118

> the past, isolated from the world and subject to the caprices of El Comandante.[852]

Même au cœur de la touchante description de ce *temple* dédié à la mémoire de sa famille, de son existence cubaine, la critique du régime castriste est omniprésente. Content mais aussi révolté de voir la misère de cette famille noire, son point de vue de Cubain-Américain habitué à un confort moderne l'éloigne des Cubains de l'île. Quelques jours après leur arrivée, Pablo Medina et son fils partent à Matanzas voir l'ancienne exploitation fermière de son grand-père Fiquito. Ce retour sur cette terre agricole, au cœur de l'île le rapproche de son 'je' cubain le plus intime. C'est sur cette ferme qu'il a vécu tous ses étés, entouré de sa grande famille et de leurs ouvriers noirs. Cette vie rude à la campagne, soumise aux intempéries, aux aléas de la nature, l'a beaucoup marqué enfant. En janvier 1999, il prend conscience de la distance parcourue entre ce lieu matriciel de son enfance et son 'je' adulte :

> Throughout the early years of our exile, I had on occasion fantasized about the possibility of returning to La Luisa and become a *colono* like Fiquito. Facing it now, I realized I had no claim on the place. As it grew, as it transformed itself from a *colonia* to an agricultural cooperative and finally a village, it had ceased being ours. (…) The feeling that I was an intruder had not left me since I arrived in Havana.[853]

Le fantasme de devenir comme son grand-père l'a suivi plusieurs années, il admirait la force, l'autorité naturelle de cet homme endurci par la vie face aux éléments. Il a beaucoup appris en l'observant travailler, gérer sa ferme, ses ouvriers. Autre grand moment de ce pèlerinage fut la visite de la maison de sa grand-mère, contrairement à Román de la Campa, il a souhaité entrer et voir l'intérieur de cet autre lieu matriciel :

> He led us into the kitchen. The tile was the same dark blue and white I remembered and the same yellow refrigerator was in its place, all the worse for wear but still functioning. It was here that Mamamía prepared the stews and dinner (…) Out back the yard that had been the locale of so many of my childhood adventures was no longer there. Gone were the fruit trees and the rose and azalea bushes that had been Mamamía's pride and in their place was a jumble of overgrown weeds, broken bottles, and old tires. The *bohío*, the thatched hut where the men played poker and dominoes on Sundays, was long gone. (…) I stood on the steps of the back porch smelling the rot and the deadness and waited for my vertigo to diminish.[854]

Pablo Medina vécut ce que Gustavo Pérez Firmat craignait par-dessus tout, la confrontation avec les ruines de son passé. Il n'a même pas accès au petit réconfort commun à

[852] Idem, pp.120-121
[853] Idem, p.124
[854] Idem, p.126

d'autres témoignages de scènes similaires décrivant la nature qui reprend ses droits et continue de faire vivre ces lieux. Affaibli par cette expérience éprouvante, il refusa d'entrer dans sa maison, celle de ses parents, où il vécut avec sa petite sœur. Et comme pour cicatriser de ses nouvelles blessures, Pablo Medina passe les derniers jours de ce séjour à déambuler dans des quartiers moins proches de son passé :

> We spent the last two days in the neighborhood around the apartment, an area I was not very familiar with as a child and thus devoid of memory and emotion. Within walking distance of old Havana, which was being restored to a splendor it had never really known. Pablo and I took frequent and long walks into it and the blank spots in my memory were replaced by hundreds of photographs he took that disclosed not a city in transition but one buckling under the weight of time and politics. We visited *Colón* cemetery, a true necropolis with a grid of streets and avenues (…) As I read the names of those buried there, from my great-grandfather Antonio Unanue to my oldest sister who died in infancy, it occurred to me that soon there would be more of us buried outside the country than in it. It was hardly a comforting realization, for it made me question where it was that we – I – ultimately belonged.[855]

Il mentionne les immenses travaux de réfection lancés par différents organismes internationaux, dont l'UNESCO afin de pallier aux négligences de plusieurs décennies. Comme Gustavo Pérez Firmat l'a décrit dans son mémoire, Pablo Medina ne cesse de photographier chaque recoin de la ville, avide de capter, de garder dans sa besace personnelle ce plein d'images, de couleurs, et d'atmosphères. Autre leitmotiv de nombreux écrits cubains-américains, le cimetière Colón, une île dans la ville, à la fois hors du temps et témoin de la vie, du passage de milliers de Cubains, venus de tous horizons. Conscient que bientôt, il y aura plus de membres de sa famille enterrés aux Etats-Unis qu'à Cuba, Pablo Medina s'interroge sur l'évanescence de l'exil. Il partage avec son fils ses doutes, ses interrogations concernant sa propre finitude et appartenance :

> I mentioned my discomfort to Pablo, who was surprised that I could even think I belonged here after so many years away. Born of a Colombian mother and a Cuban father in Washington D.C., he grew up in New Jersey and is now married to a Puerto Rican woman. He said he didn't belong anywhere in particular, which is the same as saying that he belongs everywhere. Some time before our trip I asked him where he thought home was and he answered New York, that great democratic city that is home to

[855] Idem, p.128

> everyone and no one at the same time. When he asked me the same question I was unable to answer.[856]

La cellule familiale de Pablo fait écho à la vision inclusive et plurielle de la diaspora latina de Román de la Campa, composée d'électrons divers et libres, qui rappelle à son tour la vision de Martí. Le fait que son fils dit appartenir nulle part en particulier, ou peut-être s'il devait essayer de se préciser, il répondrait New York, conforte l'idée de dispersion, mais aussi l'idée d'une certaine rémanence de l'île, donc de l'exil, puisqu'il a désiré retracer les pas de son père. Pablo Medina semble d'ailleurs confirmer cette sensation, cette envie de retourner sur l'île, non pas pour réclamer ou re-posséder des biens matériels, mais retrouver, réveiller des fibres sensorielles longtemps endormies de son 'je' cubain :

> This possibility embraces the fact of a rootless life, a flight free of encumbrance but also of a permanent return, no matter the consequences. If mine is really an odyssey in the full sense of the word, then the return to my island is foreordained in order to expel the false pretenders and reclaim not property, not land, not riches, but home. I need to do this not as a function of the past but of the future, not driven by greed and resentment but by hope and reconciliation. I know the traps of assimilation; I know how well I have had to hide my true self. I know the loneliness of the American suburb and the heartlessness of the American city.[857]

Eternel retour, éternelle dérive entre île et continent, voilà ce qu'est la mouvance de son existence de Cubain-Américain, toujours entre-deux, sur le fil. Il achève son mémoire avec ce souhait de passer outre la rancœur, la colère, la douleur de cette vie qui aurait pu être. Il ne veut voir que l'avenir, qu'entrevoir son devenir de 'je' liminal, à jamais dans l'acte de se dérouler, de se déballer, telle une valise de voyageur, de nomade :

> What is left? The past is a specter, a necropolis forever inhabited by unfulfilled expectations, an *inferno* of disillusion. Who wants to go back to that? But returning does offer me the possibility of unpacking my bags finally, after all this time, and seeing what I can salvage of a life that could have been. It offers the hope, too, that I can enter that small house on the outskirts of my city and come face to face with the boy I left behind, open the door, let him go outside to look at the sun, the trees, the sky. We shall see.[858]

A la fois tourmenté et heureux d'avoir fait le pas vers son île, son passé, Pablo Medina est curieux de découvrir la suite, écho à Gustavo Pérez Firmat qui décrit l'enfant tourné irréversiblement vers l'avenir, vers son écriture. Ce qu'il retiendra de cette reprise de contact

[856] Idem, p.128
[857] Idem, p.129
[858] Idem, p.130

est aussi l'espoir incarné par les liens quasi intacts avec la famille de sa nourrice, véritable ancrage de son histoire cubaine.

Cette filiation qui persiste est également chère à Román, profondément apaisé, après tant d'années de séparation physique, par cette main tendue au-delà des liens familiaux traditionnels, belle victoire sur l'histoire. Il est fier de savoir que ces deux femmes parrainent des artistes cubains qui exposent leurs toiles dans la maison, transformée en *paladar*, en *B&B* pour les nouveaux touristes avides d'authenticité cubaine. Le symbole de sa maison qui devient scène, espace d'expression artistique est pour Román de la Campa source de grande satisfaction, voire de cicatrisation, malgré les nombreuses injustices sociales, les nombreuses illusions qui règnent encore sur l'île, paradoxalement multipliées par l'arrivée massive de touristes. Cette révélation, ce face-à-face avec l'authenticité contemporaine de l'île en 1999, cette nouvelle rencontre a finalement libéré Román de la Campa, qui désormais sait qu'il ne se construira qu'à partir de ces nombreuses fissures, brèches formées ici et là, de part et d'autre du détroit. Il s'inscrit dans cette mouvance, dans cette constellation de consciences ethniques à travers tous les Etats-Unis, mais aussi à travers tout le continent américain et ses archipels, qui défie les traditionnelles définitions de culture nationale monolithique. Il est fier de participer à l'écriture, à la cartographie de cette nouvelle histoire des relations nord/sud, propre aux études hispaniques et latines. Il se délecte de dévoiler encore d'innombrables rencontres émanant des pollinisations culturelles et linguistiques interaméricaines : '*It can begin only by mapping the richness of unsuspected encounters across nations, languages, and cultures in the Americas, with full awareness that the task will probably uncover mirrors bound to reflect the researcher's unguarded gaze.*'[859] C'est en s'intéressant et en connaissant l'Autre, que l'on apprend sur soi-même, sur son *Outre* moi. Román de la Campa envisage d'ailleurs son mémoire hybride comme une réflexion sur le contexte plus large de la diaspora latina aux Etats-Unis. Il s'intéresse à ce cadre culturel poreux qui va bien au-delà des dynamiques intrinsèques à l'exil et à la patrie. La diaspora cubaine-américaine, cet archipel cubain continental, est pour lui un espace, un caisson de résonance au cœur des Etats-Unis qui défie le concept du *melting-pot*, et qui ne cesse de se développer et de se complexifier. En effet, l'île a beaucoup évolué depuis 1960, 1980, 1994, et c'est toujours le cas aujourd'hui. L'industrie capitaliste du tourisme a refait son retour dans les années 1990, de nouvelles cartes ont été distribuées. Miami a également beaucoup changé depuis 1980, mais il s'y rend de plus en plus, comme Gustavo, il ressent le besoin de quelques injections cubaines de temps

[859] *Cuba on My Mind*, p.120

à autre. Toutefois, ni de La Havane, ni de Miami, comme Gustavo Pérez Firmat, Pablo Medina et Carlos Eire, il n'appartient ni complètement à l'une, ni complètement à l'autre, il n'est *ni de aquí, ni de allá*.

Lors de cet ultime contact physique avec Cuba, il croisa d'autres visiteurs de passages, un professeur de sociologie venu faire une étude sur le baseball cubain, un jeune marielito qui revenait pour la première fois depuis 1980, une femme âgée qui était partie dans les années 1960 qui allait voir sa sœur hospitalisée, une jeune adolescente de quatorze ans, née à Miami, qui faisait le voyage seule, impatiente de rencontrer sa famille restée dans l'île. Román de la Campa paradoxalement se retrouvait en elle, lui qui fut envoyé seul par ses parents, non pas à la rencontre de sa famille, mais de son avenir. La jeune fille parlait espagnol, mais basculait, revenait vers l'anglais sans même s'en rendre compte, illustration vivante des multiples courants, négociations permanente entre résilience, rémanence et évanescence. Román de la Campa termine son mémoire, avec cette conscience que chacun de ces fragments cubains à bord de l'avion, chacune des histoires qu'il écoute, incarnent l'histoire contemporaine de Cuba et de la diaspora cubaine-américaine, le déroulement perpétuel de son ruban identitaire :

> They were just part of the daily traffic between Havana and Miami. But there was more to them than that. They fully embodied currant Cuban history; a nation pulled by disparate forces bound to find each other fortuitously in the same plane. The more I thought about them, the greater my suspicion that there is no real return or reunification left as far as Cubans are concerned, except in the dramatic embrace of these crisscrossing passages, travels, and flows that promise no clear direction, as well as the memories of separation they evoke. The plane ride back home, a state it can only reach in the cat of traversing itself.[860]

Entre deux palmiers royaux, quelque part dans le ciel au-dessus du détroit, si l'on se remémore la toile de Raúl Villareal, c'est-là que Román rencontre les Cuba qui s'écrivent entre terre et mer, entre île et continent, entre ciel et histoires, puis écriture, autre espace où il peut se traverser, revenir chez lui, dialoguer avec ses souvenirs. Cette notion de traversée à la fois physique et métaphorique fait écho à l'expérience professionnelle de Gustavo Pérez Firmat, qui nous confie que son métier de professeur est peut-être son seul repère, son seul véritable fief et source de stabilité. Ses années d'enseignement à l'université constituent, en effet, une constance et une prestance : '*Yes, teaching is not exile, but a cure for exile. Even if I never spend next year in Cuba, I can still spend next semester with my students.*'[861] Etre

[860] *Cuba on My Mind*, p.175
[861] *Next Year in Cuba*, p.241

professeur de littérature hispanique aux Etats-Unis, ce pan de son identité est peut-être ce qui le définit le plus simplement et le plus fidèlement. Il est intéressant de noter, qu'il considère la salle de classe comme un des principaux piliers des fondations de son 'je' : '*Every time I enter a classroom, I think of Ricky's familiar greeting as he walks through the door of his New York apartment, simple yet memorable words that every exile longs to utter: 'Lucy, I'm home.*'[862] Il fait référence à l'un des *soaps operas* les plus populaires des années cinquante aux Etats-Unis, sur le quotidien d'un couple biculturel, elle Américaine, lui Cubain. Cette série télévisée résume la fascination, l'attraction, cette longue histoire d'amour entre l'île et les Etats-Unis, sillonnée de hauts et de bas. Notons également que Gustavo Pérez Firmat a l'impression de rentrer chez lui, lorsqu'il entre en cours, comme si il entrait et sortait de lui-même, comme si il se traversait, comme si il devenait son propre reflet, sans oublier le fait qu'il enseigne de la littérature hispanique en espagnol, ce qui nous amène à la question du bilinguisme de ces 'je' cubains-américains.

7.2.2 Entre deux voix : didascalies de chant et de silence

Gustavo Pérez Firmat explique qu'il n'a jamais eu l'expérience douloureuse commune à tant d'enfants d'immigrés d'avoir été catapulté dans une sale de classe pleine de sons inintelligibles. Pour lui et ses frères, comme pour beaucoup d'autres enfants de sa génération et de sa classe sociale, l'anglais était certes une langue étrangère, mais pas inconnue. Son enfance havanaise fut baignée d'influence culturelle et linguistique anglo-saxonne. Il a commencé à apprendre l'anglais dès sa première d'école élémentaire, ce qui était courant dans beaucoup d'écoles catholiques privées de la capitale. La sœur de sa mère, née également aux Etats-Unis, leur donnait des leçons particulières hebdomadaires, Gustavo Pérez Firmat remarque ainsi, non sans ironie : '*Already in Cuba my brothers and I were being trained to become American; without knowing it, our parents were grooming us for exile.*'[863] Son adaptation scolaire, une fois aux Etats-Unis, ne fut pas d'ordre linguistique à proprement parler, mais d'ordre auditif, comme il le décrit: '*Used to loud, excitable Cuban voices, I experienced exile initially as hearing loss. (…) a world of understatement, of polite whispers and diffident silences.*'[864] Gustavo P. Firmat n'est pas le seul à associer ses premiers mois

[862] Idem
[863] *Next Year in Cuba*, p.52
[864] Idem

d'exil à une certaine forme de silence, de perte de sonorités, du vacarme à la cubaine, comme nous l'avons vu avec Pablo Medina, Carlos Eire, et Román de la Campa. Gustavo P. Firmat poursuit la description de ses premières semaines en classe, avec sa professeure américaine et sa familiarisation avec ce nouveau médium de communication : '*Because of her barely audible monotone, English first took hold of me through the eyes, not the ears. (...) Words on a printed page stayed with me longer than fragments of conversations. (...) Even now I tend to think of English as a speechless language, a Sanskrit, an arabesque of silent signs.*'[865] Il est intéressant de noter, qu'il rédige son mémoire en anglais, à la fois par souci de publication et de lectorat aux Etats-Unis en 1995, et peut-être aussi pour la raison qu'il évoque ici, la langue anglaise appartient selon lui plus au monde de l'écrit et l'espagnol plus à l'oralité :

> Spanish is for the voice, it resonates in my eardrum; English speaks to the inner ear, its rhythms and cadences are the noiseless rustle of unheard melodies. Although I make a living teaching Latin American literature, on the written page the English language moves me in a way that Spanish never has. (…) If my life depended on a sentence, I would write it in English. (…) When it comes to giving voice to my silent thoughts, I'm far more at home in my mother tongue. Even when I'm relaxed and rested, American words often stick to my mouth like mounds of molasses. (…) If my life depended on a spoken sentence, I'd die if I couldn't speak it in Spanish.[866]

A un moment de son mémoire, Gustavo Pérez Firmat se demande à quel point il est encore Cubain, est-ce que sa vie présente en Caroline du sud retient des éléments suffisant pour clamer un quelconque lignage. Il écrit à peu près trois ou quatre lettres en espagnol par semaine, il parle l'espagnol surtout au téléphone avec des amis et ses parents. Il tente parfois d'entamer une conversation en espagnol avec ses enfants, sa femme américaine autour du dîner, sans grand succès. Il lit plus en anglais, il écoute désormais autant de musique anglo-saxonne que cubaine. Il craint de perdre son espagnol, mais ne semble pas enclin à lutter contre cette érosion quotidienne, pourtant, il est bien forcé de reconnaître : '*As I have worked on this book, many times English has seemed insufficient, like a dictionary with letters missing, and yet I suspect that I couldn't have written this in Spanish, perhaps less for linguistic than for cultural reasons.*'[867] Il est alors intéressant de voir que des années après la rédaction de *Next Year in Cuba* en 1995, il révèle dans un essai figurant dans une anthologie publiée en 2008, qu'il s'est lancé dans la réécriture de son mémoire en espagnol.

[865] *Next Year in Cuba*, p.53
[866] *Next Year in Cuba*, p.53
[867] Idem, p.54

Dans un essai intitulé *The Facts of Life on the Hyphen*, écho à son propre ouvrage du même nom, Gustavo Pérez Firmat exlique qu'il a traduit son mémoire, et il décrit les différents obstacles inattendus de cette nouvelle aventure d'auto-écriture dans sa langue maternelle, une nouvelle traversée de lui-même, *repeating his stories* à travers son deuxième médium d'expression :

> A language shapes what we can and cannot say, think, or feel in ways of which we are not even aware. In this deep sense, who we are is what we speak. (…) speakers in English say *I* much more often than speakers of Spanish say *yo*. (…) Now, if it is true that language molds how we view our place in the world, the deletion of subject pronouns (...) is by no means a trivial matter. (...) but the most difficult part was figuring out what to do with my Is. (...) the first-person pronoun became obtrusive, less an I than an ego, an advertisement of myself that my mother tongue seems to frown upon. To say *I* in English is a normal, nearly imperceptible form of self-expression, a convention of thought and syntax; but in Spanish, the iteration of *yo* quickly turns into an exercise of narcissism. Sometimes, when I am struggling with the facts and the mysteries of life on the hyphen, it has occurred to me that the *three* most beautiful words in the English language could well be *me, myself,* and *I.* [868]

Et pourtant Gustavo P. Firmat est parfaitement conscient qu'il ne pourra jamais se défaire, se délier de sa langue espagnole, plus il vit et écrit en anglais, plus il ressent le manque et le besoin de sa langue maternelle. Sa relation avec ses deux langues, reflète sa relation avec ses deux 'je' en perpétuel duel :

> As someone who was born a *yo* but will probably die an *I*, I find that my negotiations with the two languages often occur in those inner and outer spaces between *yo* and *you*, between *se* and *self*, between *tú* and *two*, between mystery and fact. If I'm grateful to English for making my displays of individuality seem a little less barbaric, I'm grateful to Spanish for not letting me forget the intense, intricate, and sometimes baffling web of human relations that constitutes me. (...) Spanish has given me: the conviction that the highest form of self-expression is communal, that the only way to speak for yourself is to begin each of your sentences with *nosotros*.[869]

Aux confluents de ses multiples 'je's, il ne cesse de se redéfinir, comme son travail d'auto-traduction. Il est intéressant de voir le long cheminement avant de sentir cette parfaite dualité linguistique. Gustavo se souvient de ses premières années aux Etats-Unis, comme une éternelle adaptation aux nouveaux sons de ce monde anglo-saxon qui, notamment transformait le son même de son prénom :

[868] Gustavo Pérez Firmat, 'The Facts of Life on the Hyphen', In *The Portable Island: Cubans at Home in the World*. Ed. By Ruth Behar et Lucía M. Suárez. pp.173-176
[869] The Facts of Life on the Hyphen, p.176

> Learning to live in English, I also had to get used to the new sound of my name. (…) 'Goose-tai-vough', Mrs. Myers would say, replacing the short, flat Spanish syllables with voluptuous American vowels. (…) Wishing desperately that I had a commonplace American name, I soon started going by 'Gus', which I used for several years but eventually came to hate, because it struck me as one-third of a name. The omitted syllables ached like missing limbs. (…) I know that one reason I'll never be entirely American is that my name doesn't have an adequate equivalent in English. Having to choose in my daily life between a gloomy Gus and an unctuous Gustavo, I opt for the latter, which means that I'm always having to explain my name. (…) Add to the mix my compound last name (patronym Pérez plus matronym Firmat), season it with an accent, and I become alphabet soup.[870]

Véritable dilemme cornélien au départ, Gustavo Pérez Firmat a dû faire un choix, a dû s'adapter et accepter de négocier afin de trouver un semblant d'équilibre dans ce jeu d'illusion perpétuelle. Carlos Eire se souvient de l'acquisition de l'anglais comme d'une victoire sur son sort de Peter Pan, une possession que personne ne pourra lui retirer, comme son île, son père, son enfance :

> Eventually, I acquired English. It's mine. All mine. I bought it word by word, on credit, the American way. And English owns me, too. I think in English; I even dream in English, except when Louis XVI shows up. Spanish stopped growing and is now a homely, misshapen dwarf. An all-wise and almost mystical dwarf, keeper of the keys to my soul, but a dwarf nonetheless. Eventually, I lost my accent. Well, almost. (…) there's something funny about the cadence of my speech, (…) And don't ever talk to me when I'm angry or tired; you might mistake me for Desi Arnaz. Eventually, I've earned to right to plagiarize myself, using material from one encyclopedia article in another.[871]

Clin d'œil à la société de consommation américaine, il s'est fait client de cette langue anglaise qui lui ouvrait les portes d'un autre monde, loin de celui qu'il avait perdu, loin des fantômes du passé, dont son père qui croyait être la réincarnation de Louis XVI. Il fait également allusion au célèbre acteur latino qui incarna Ricky Ricardo pendant des années, mari de Lucy, dans la série dont parle Gustavo *I Love Lucy !* Carlos se remémore aussi, non sans ironie, ses tout premiers cours d'anglais dispensés aux Etats-Unis, dans cette école près du camp d'accueil pour les Peter Pan :

> Our English teacher was a very young and very gentle guy named Aaron: a Russian Jew who'd spent time in Argentina and spoke Spanish fluently. We Cubans jokingly called him *El Ruso*, the Russian, and he understood the ironic undercurrent in that name. We were there fleeing the Russians who

[870] *Next Year in Cuba*, pp.53-54
[871] *Waiting for Snow*, p.350

> had taken over our nation, and here we were learning English in the United States from a Russian. It made us laugh. (…) English all the time, from bell to bell. Some math, science, and social studies, yes, with some music and art thrown in. But English was our main focus. Let's get these kids ready for life in the United States, let's mainstream them as soon as possible. (…) Let's make sure these kids don't stay marginalized; let's give them a real fighting chance at becoming Americans. (…) Learn English, it's what you need in order to climb out of the bottom.[872]

L'association entre l'acquisition de l'anglais et l'ascension sociale était toujours fortement marquée en 1962, héritage d'années de melting-pot, de cette conceptualisation de l'intégration, dilution, évaporation de la différence culturelle et linguistique. Carlos Eire consacre plusieurs pages de son second mémoire à son histoire d'amour avec la langue anglaise :

> My Spanish-English/English-Spanish dictionary becomes part of me. (…) Some words are sublime, seems a treasure to me. I'm smitten, enraptured by this tongue that bristles with Germanic barbarisms and makes no rational attempt to coordinate spelling and pronunciation. I fall in love with words that match sounds perfectly: thud, bump, crash, bang, splat, click, clap, clang, ring, bark, and so on. (…) Some words are awfully difficult to pronounce, however, and can even get you into trouble. (…) Words beginning with two consonants are always a challenge: *stupid*, for instance, always comes out of my mouth as 'es-toopit'. (…) Final Gs, which are so common in English, are also tricky. *Stealing* always emerges as 'es-steelin' and *explaining* as 'es-playnin'. Some words are designed to trip you up: *squirrel*, *stress*, *eschew*. (…) Learning to bend your tongue and rewire your brain is a struggle, but it's also very exhilarating because there's no way to lose this wrestling match. Even you slip up, you always learn something. These new words and expressions give me a buzz.[873]

Cette découverte est semée de surprises, d'embûches, il adore réfléchir dans cette autre langue, ce qui lui permet de trouver d'autres clés insoupçonnées dans sa langue maternelle, de percevoir le monde qu'il l'entoure autrement. Il s'est longtemps battu contre son accent, voulant à tout prix le perdre, afin de devenir le parfait caméléon. Source de frustration et de rappel constant de ses origines étrangères, son plus grand souhait pendant ces années, était de tout oublier, de tout effacer afin de pouvoir recommencer, repartir : '*Why couldn't I just simply erase my past and start all over again, or just give myself a new name and birthplace? (...) But I'm branded on the tongue. I still speak with an accent. And Miss Esterman writes in my report card that I should work harder on getting rid of it. (...) there it is for everyone to see, on my permanent record: Carlos is still alive, embarrassing me, saying eassy instead of*

[872] *Learning to Die*, p.54
[873] Idem, pp.56-57

eazy, (...).'[874] Toutefois, comme l'atteste l'écriture, non pas d'un mémoire, mais de deux, Carlos Eire n'a pas réussi à oublier, grande ironie de l'exil. Il se souvient ainsi de l'une de ses premières victoires avec la langue anglaise :

> At least I can write well in English. No accent there, on paper; I own those words completely. Words on paper are a lot like dollar bills or an American passport. (…) They get me where I want to go, without anyone asking dumb questions or giving me funny looks. Words on paper make me totally unidentifiable. With them I can kill Carlos for good, make him disappear. A perfect crime, for there will be no body to dispose of, no body to see in the first place. So, while I work hard on bending Carlos's tongue in strange new ways, I work just as hard on amassing an arsenal of words in English, which, if spelled correctly, will allow me to kill the Cuban in me. It's easy to love English: some words are poems in and of themselves.[875]

Tout changea pour Carlos Eire après cette rédaction. Il a désormais la certitude qu'il peut passer pour, voire devenir un Américain à part entière. Il n'est plus obligé de se cantonner à être ou être perçu comme un réfugié, comme un exilé avec un accent. Il maîtrise cette langue, ses sonorités, il accepte de lui vendre son âme, de tuer sa part cubaine, son Carlos :

> What English word do you use when you kill yourself and become a new you? Selficide, No, wait, this is one of those annoying cases where Latin surfaces. (…) They're words to avoid, at all costs. (…) So, sweet Jesus, what am I supposed to call this sweet death in English, Self-squashing? Why not? Squash is one of those sublime English words, a poem unto itself, whether used as a noun or a verb. (…) Yes, Carlos got self-squashed by that essay, all right. (…) squashed flat, like a cockroach in the kitchen sink. (…) *Skwash*, you're history, Carlitos.[876]

Ce jeu de massacre, cette mascarade ne fait, cependant, illusion qu'un temps seulement. Plus il semble clamer sa propre mort, plus il semble conjurer sa part d'ombre, son 'je' le plus intime, le plus enfoui, puisqu'il s'exprime toujours à travers l'écriture de son *outre* moi. Román de la Campa évoque également cette incertitude, ce conflit permanent, ce travail et effort constant que demande le monde pluriel d'une existence multilingue. Comme Gustavo Pérez Firmat et Carlos Eire, il écrit cette expérience de vie entre ou à travers plusieurs langues, à la fois comme una affliction et une jubilation. La construction de son identité, de sa conscience transnationale dérive de ses langues, cultures et de son ajustement constant face à l'attraction de l'américanisation. Il reconnaît une nouvelle fois être la parfaite illustration du

[874] Idem, p.160
[875] Idem, p.160
[876] Idem, pp.163-164

nomadisme interculturel et interlinguistique, et identifie son acquisition de l'anglais comme une large compensation pour toutes les pertes de l'exil. L'anglais fut un véritable refuge pendant ses premières années aux Etats-Unis, ce qui peut paraître paradoxal. Il sentit comme Carlos Eire, qu'il pouvait devenir aussi bon, voire meilleur que ses camarades de classe, avec beaucoup de travail. Son espagnol prit une seconde place, relié à un passé figé, avec Miami et ses doctrines conservatrices. Il associait l'espagnol avec une nostalgie qui manquait cruellement d'aventure et de promesse d'avenir, pour ce jeune adolescent des années 1960. Cette remarque peut sembler paradoxale lorsque l'on pense aux descriptions faites de Miami, juste quelques années plus tard, d'une ville en plein renouvellement et au dynamisme incroyable. C'est qu'une fois à l'université qu'il va redécouvrir sa langue maternelle, après des années d'études de littérature américaine. Après être devenue une nouvelle personne, une voix indépendante culturellement et linguistiquement, il put faire le chemin à rebours et retrouver ses racines hispanisantes. Suite à cette renaissance-conversion, il put faire le bilan des révélations présentes dans chaque pli de ses 'je's hispanophone et anglophone. Il enseigna l'espagnol pendant deux années dans des universités du Midwest, avant d'entamer des études doctorales sur la littérature hispanique et la langue espagnole. Il s'inscrit dans la mouvance des années 1970 prégnante aux Etats-Unis, des études sociales ethniques qui interrogent le modèle, le rêve américain de l'intérieur. La boucle est finalement bouclée, il est revenu à sa première langue et culture, il a retraversé le miroir, prêt à explorer plus en profondeur les échos de son propre parcours. Lors de ses années universitaires, il a même ouvert un département d'études Chicano, indéniablement influencé par la trajectoire de son père. Cette recrudescence de l'espagnol et de ses cultures intrinsèques l'a amené à se repositionner, à interroger le sens d'être Cubain-Américain. Comme Gustavo Pérez Firmat, il se sent chez lui dans sa carrière d'enseignant de littérature hispanique, qui lui permet de vivre, de partager, d'étudier, d'écrire sur un sujet qui le touche, l'interpelle, le stimule sans cesse. Cette exploration, cette recherche devient à la fois transmission, définition-création, explication et extension de lui-même. Cette question de transmission taraude plusieurs auteurs cubains-américains de la génération une-et-demi, car elle est liée à la préservation d'une mémoire collective, reflet d'un passé partagé, mais aussi révolu. Gustavo Pérez Firmat s'est rendu compte qu'au fil des ans, il parlait de plus en plus anglais avec ses enfants :

> It seemed unfair to ask them to repeat in one language events and thoughts that had occurred in another. (…) having to pick between language and communication, I picked communication. I also became apprehensive that our Spanish-speaking household was creating too stark a contrast between our domestic and our public selves. In Miami, Spanish *is* a public language,

> but not in Chapel Hill, (…) One side of me expected David and Miriam to be *cubanitos*; but another side of me cringed at the prospect of having a son and a daughter who, like me, didn't feel at home in their home. What happened with language happened with culture. As the years went by, the visits to Miami became less frequent or less prolonged, cousins were replaced by friends, *cumpleaños* were replaced by American sleep-overs, and the *boleros* on the stereo began to alternate with rock or rap.[877]

Gustavo Pérez Firmat se trouve face à la réalité de son propre statut d'exilé, qui en 1995 n'est plus directement soumis à l'impossible accessibilité de sa terre natale, puisqu'il pourrait comme Román participer à des séminaires internationaux. Il est conscient de voir ses enfants s'éloigner de son enfance cubaine. Il ne peut que continuer à leur raconter quelques anecdotes familiales, écouter de la salsa ou du bolero, cuisiner des plats cubains, et de temps à autre leur adresser la parole dans sa langue maternelle, sans forcément attendre une réponse, un retour espagnol.

Chapitre 8 - De récits cubains en archipels d'écrits cubains-américains

8.1 La palabre cubaine : ritournelle de l'exil ?

8.1.1 Bénie par *Changó* : 'je' métisse, temple mémoriel

> The story of Geremias and Vasilia stayed with me many years, even after I left Cuba. It is a story that captures something about my homeland and my culture, about the merging of the black African traditions, religion and spirituality with those of the white Spaniards. Indeed, all my grandparents were from Spain, but I always thought of myself as a mulata. Like Geremias and Vasilia, the seductive African drum and the passionate Spanish guitar were entwined in my soul and spirit.[878]

[877] *Next Year in Cuba*, p.253
[878] Flor Fernandez Barrios, *Blessed by Thunder: Memoir of a Cuban Girlhood*, An Authors Guild Backinprint.com edition, 1999, 2008, p.84.

Dans l'embrasure d'un récit d'amants maudits dont l'amour métisse deux races, Flor Fernandez Barrios laisse entrevoir sa carte identitaire sillonnée, entre autres, par deux cultures musicales, dont les échos se ressentent bien au-delà des rythmes effrénés des tambours entremêlés d'accords de guitare. Réunis dans la mort et pour l'éternité, lui esclave, elle, fille de planteur s'étaient donnés rendez-vous au pied d'un ceiba, 'arbre à palabres' autour duquel les villageois disent encore voir leurs esprits danser à la nuit tombée.[879] Dans *Blessed By Thunder: Memoir of a Cuban Girlhood,* Flor Fernandez Barrios parsème son récit de rencontres, de rendez-vous avec l'autre monde, celui des esprits, où règnent les ancêtres divinisés, appelés *orishas*, dans l'un des cultes les plus répandus à Cuba, le culte de la Santería. Les rites de la Santería ne se transmettent qu'oralement et ont évolué au fil des siècles, s'adaptant aux besoins d'une société créole en perpétuel mouvement. On retrouve cette empreinte tout au long du mémoire de Flor Fernandez Barrios qui nous ouvre les portes de son histoire, de son enfance cubaine bercée par un trio de femmes, deux grands-mères d'origine espagnole et Carmen, sa nourrice noire. Trois voix, trois mentors qui la guidèrent lors de ses quatorze années passées au cœur de son Cuba natal. C'est à travers leurs récits contés, leurs leçons sur l'art d'écouter et de guérir, leurs innombrables savoirs transmis de génération en génération de femmes, qu'elle se tissa son 'je' métisse, mêlant religion espagnole catholique et traditions Yoruba africaine. A travers l'étude de ce témoignage, nous apercevons comment la transmission orale de coutumes et croyances ancestrales a imprégné et cultivé le jardin mémoriel du 'je' créolisé de Flor.

Ayant grandi aux confins de cette île caribéenne, le 'je' de Flor incarne ce monde imbriqué où coalescence de croyances a créé un emmêlement infini entre différents rituels, qui, cependant, danse en parfait contre-pied du racisme dénoncé par la jeune Flor, non aveuglée par la propagande révolutionnaire :

> I was aware that the Revolution, with its promises for equality, had not changed the attitudes of whites towards blacks much. In school, the idea that all people were equal was pounded into our heads, but outside, things were different. The Cuban proverb juntos pero no rebueltos (together but not mixed) was as real as black beans and rice. (…) Not only were the blacks seen as different, but Castro himself prohibited them from practicing their religions. Carmen would complain, 'That Castro with his golden mask. He is

[879] Dans les cultures mésoaméricaines, le ceiba, aussi connu sous les noms de kapok ou de fromager, fait figure dans les mythologies précolombiennes de pivot central, sorte de pont reliant les mondes souterrain, terrestre et céleste. Pour certaines tribus amazoniennes de l'est du Pérou, cet arbre abrite plusieurs divinités. C'est également au pied d'un ceiba aux abords de Santiago de Cuba, que la réédition de l'armée espagnole face aux E.U. eut lieu en 1898.

> a Spaniard at heart! The two-faced descarado had taken away our freedom.[880]

Sa lucide lecture de la société cubaine transcende l'apparente inefficacité de ces beaux discours sur l'égalité raciale, qui pour certains cubains, malheureusement, s'évaporent en un mirage utopique dissipé par une réalité sociale hantée par son passé colonial où ségrégation raciale devient même maxime : *'juntos pero no rebueltos', qui fait bien sûr écho au 'separate but equal'* des Jim Crow Laws dans le Sud des Etats-Unis. C'est donc, justement, au cœur de ce tempétueux climat racial, qu'une réalité parallèle, espace d'hybridation et de libre création, semble s'être façonnée dans la clandestinité au fil des siècles de cohabitation entre diverses pratiques culturelles et religieuses. Pris dans l'éternelle ritournelle de l'Histoire, le Cuba castriste du milieu des années soixante, se voit répéter le paysage répressif du temps de l'esclavage où les communautés afro-cubaines étaient contraintes de déguiser leurs divinités derrière la façade de la foi catholique, afin de lutter contre l'effacement de leur identité mémorielle africain.[881] Cet éternel cycle de cassures et de raccords fait écho à la relecture/réécriture de l'espace Caraïbe, *The Repeating Island*. En effet, Antonio Benítez-Rojo dépeint cet espace, comme le lieu éphémère de fragmentation, d'instabilité, de déracinement, de multiplicité culturelle, saturé de messages plurilingues, incarnant 'l'union du diverse'. Cet archipel, ou 'accident géographique', comme il l'appelle, est une sorte de 'conjonction discontinue', trait d'union entre les deux Amériques. L'archipel de la Caraïbe devient métaphore d'une île-phare, que Benítez-Rojo baptise 'méta-île', véritable 'machine à écume' qui relie, se déplie, se répète, se redéfinit imprévisiblement et à l'infini flottant avec les courants de l'Histoire. Au sein de cet espace chaotique rythmé de multiples collisions culturelles, propice aux turbulences géopolitiques, certaines dynamiques se dessinent, certains sillons se creusent, donnant lieu à quelques régularités, créant ainsi un espace privilégié d'observation et d'interprétation. Benítez-Rojo associe également la culture caribéenne à une machine à rebours, effectuant sans cesse des retours en arrière, telle une série de clichés déjà-vus. Il explique ainsi ce besoin de mise en scène, ce caractère théâtral, mystique, ritualisé d'éléments culturels qui rythment le quotidien de la Caraïbe.[882] On retrouve cette notion de mise en scène lors d'une cérémonie secrète de la Santería à laquelle Carmen invite la jeune

[880] "(…) Ese desgraciado, he has declared that religion causes antirevolutionary attitudes among the people. So we are back to the times of slavery." p.55

[881] "(…) Carmen told me that she had learnt much of what she knew from her mother and her grandmother, who learned from their own people, Africanos, who brought to Cuba their spirituality and religion. 'My people,' Carmen said, 'were strong and wise. They found ways to disguise their spirits—their Yoruba deities—by giving them names from the Catholic church. That way, they were able to continue practicing their rituals."

[882] Antonio Benítez-Rojo, *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*, Second Edition, Duke University Press, 1996, pp.2-3-4-11

Flor. Car, au-delà des barrières sociales et raciales, Carmen, qui est elle-même une *santera,* ou prêtresse de la Santería, aussi appelée *padrina* ou *iyalocha,* souhaite initier Flor, avide de découvrir ces mystérieux savoirs ancestraux :

> Niña, I am going to take you to a special bembé at Rufino's house. This bembé is a party with drums in honor of the orishas. (…) 'You must not talk to anyone about this bembé. The Committee for the Defense of the Revolution, the CDR, has given Rufino permission to have a simple birthday celebration.[883]

C'est lors de cette cérémonie clandestine que Flor 'rencontre' pour la première fois l'un des orishas du panthéon Yoruba – Yemayá, mère de toutes les déesses, source fondamentale de vie, divinité de la mer nourricière, capable d'une grande douceur et de grandes colères. Flor F. Barrios la croisera à plusieurs reprises, à chaque tournant décisif de sa vie.[884] Divinité qu'elle associe volontiers à Carmen, sa nourrice si présente et rassurante, l'un des derniers remparts contre l'effritement de son enfance.[885]

En effet, plus la révolution Castriste se faisait menaçante pour les propriétaires terriens comme les grands-parents de Flor F. Barrios, plus l'adolescente, se réfugiait dans le monde immatériel des esprits protecteurs des divinités Yoruba, loin des grondements révolutionnaires de confiscation, expropriation et travaux forcés.[886] Comme pour mieux se défendre contre les prémisses d'une enfance éraflée, Carmen lui désignait un chemin de résistance, tracé de dialogues avec l'autre monde, celui emprunté par ses ancêtres africains. Ils ont su pratiquer l'art de dissimuler, de masquer, de transgresser l'interdit. Cet amalgame créatif de diverses traditions spirituelles est l'expression de la fluidité, perméabilité des îles créoles qui se sont construites dans la réunion, l'inclusion au-delà de nombreuses parois sociétales. Ce phénomène est amplement célébré par Edouard Glissant dans ses concepts du '*Chaos-Monde*' où se frottent toutes les cultures du monde et du '*Divers*' qui invite à assumer 'l'héritage pluri-identitaire', '*l'identité-rhizome'*, racine démultipliée, étendue en réseaux dans

[883] *Blessed by Thunder*, p.56
[884] "The more I danced, the more I felt my body taken over by the music. I pretended I was Yemayá, floating in the clear, warm waters of the Caribbean. (…) I closed my eyes and heard Yemayá singing the ancient Yoruba songs to me, and saw her beautiful white and blue dress decorated with shells. (…) Yemayá had given me a taste of initiation into the mysteries of the spirit world. I was eager for more." pp.58-59
[885] "'Listen to me, niña. I am going to tell you about an important lady orisha named Yemayá. She loves children, and she knows about their fears. Yemayá's skin is the same color as mine.'(…) While Carmen sang, she would rock me in her arms, holding me close. It was like being embraced and rocked by the Caribbean sea." pp.50-51
[886] "(…) the Agrarian Reform took away most of the farm. The sturdy roots that had held my world in place were being severed, one by one. (…) Villa Petra was no longer the haven I had once counted on."p.49

la terre et dans l'air', fruit de 'l'élan vers l'Autre', d'un perpétuel nomadisme.[887] Dans *Traité du Tout-Monde*, son écriture, elle-même nomade, véritable tourbillon de différents genres littéraires aime à déplacer images et lieux commun.[888] Pour lui, comme pour Benítez-Rojo, l'histoire est toujours multiple, creusée par d'interminables allées-venues, tissée d'intertextualité, source d'une esthétique de rupture et de raccordement. L'écrit d'Edouard Glissant, son propre relais du 'cri' s'inscrit dans le devoir de mémoire de la Traite des esclaves, dans la réappropriation de l'espace insulaire occupé par les colons européens, mais aussi dans la célébration de ce fatras de croisements entre différentes cultures, cette 'créolisation' créative. Ainsi, ce perpétuel entrelacs transcende sans encombre le tracé initial de la culture coloniale qui se voit et se veut pure. Ce 'Chaos-Monde' habite une cartographie fugace de la 'Totalité-monde', parfaitement illustrée dans le Cuba de Flor :

> Carmen had a special room in the back of our house for her practice. (…) The altar Carmen had created in one of the corners of her healing sanctuary was as fascinating to me as the herbs. On a small table covered with a white tablecloth she had placed seven glasses with water, dedicated to African powers, or orishas, next to the images of their Catholic counterparts. (…) A red apple was for Changó, or Saint Barbara. A small jar of honey for Oshún, or the Lady of Charity. (…) In addition, a large Cuban cigar and a cup of rum rested near Babalú-Ayé, or Saint Lazarus, who was Carmen's favorite.[889]

Façonné par la nourrice noire, cet espace, à la fois privé et public, situé à l'arrière de la maison de ses employeurs blancs, est l'épitomé des rituels créolisés où se rencontrent, cohabitent et interagissent diverses traditions culturelles, véritable reflet de la 'démesure' emmêlée du monde et de l'incarnation du 'Divers'. La *Santería* est devenue ce tissu de traditions, ce texte qui écrit le 'méta-archipel'. A l'aune de ce chapelet d'îles, ce syncrétisme devient lieu prismatique qui reflète, réfracte et décompose chaque tradition venue de continents lointains pour créer de nouvelles improvisations.[890] *La Regla de Ocha Ifá* est dominée par un Dieu suprême, similaire au Dieu chrétien, qui selon les régions est nommé *Olodumare*, *Olafin/Olofi* ou *Olorun*. Il est source de *l'ashé*, énergie spirituelle de l'Univers.

[887] The concept of rhizome illustrates the Caribbean psyche, which according to Deleuze and Guatarri, is 'subterranean, but not a root, rather an invisible labyrinth in process, a sort of burrow or anthill with no limits, a nonsystematic system of lines of flight and alliance that propagate themselves ad infinitum'. *The Repeating Island*, p.335

[888] Edouard Glissant revendique 'l'errance enracinée', ce désir d'appartenir à tous les lieux de la terre, après la 'déchirure originelle' qui ouvre sur l'autre, sur l'identité relationnelle, sur la 'Poétique de la Relation', véritable principe de réflexion contre le cloisonnement des aires topographiques, géographiques, et culturelles, qui appelle à une meilleure appréhension du monde. *Traité du Tout-Monde*, Poétique IV, ed. Gallimard, 1997.

[889] *Blessed by Thunder*, p.52

[890] *The Repeating Island*, pp.20-21

Olodumare communique avec le monde par l'intermédiaire d'émissaires, sortes de demi-dieux imparfaits, les *Orishas,* personnifications de la Nature, dont les attributs et qualités humaines sont comparables à certains saints catholiques ou dieux du panthéon grec. A chaque *Orisha* correspond un jour de fête, des offrandes spécifiques, ainsi que des couleurs, symboles et rituels associés à une danse, un rythme de tambour. Les Santeros ou prêtres- devins ont recours à la divination afin de résoudre des problèmes quotidiens, pour la plupart liés à la santé. Les cérémonies se déroulent quasiment toutes à domicile, il n'y pas de temple dans la Santería, comme on l'a vu avec la pièce de Carmen. Fascinée par ce lieu sacré, baigné de magie et de mystère, Flor F. Barrios est irrémédiablement attirée vers les coulisses de son propre métissage spirituel. Elle va même jusqu'à braver l'interdit d'assister en cachette à l'une des séances de Carmen :

> Carmen had warned me many times not to go near her when she was doing her healing work, but this time my curiosity was stronger than my fear. (…) From my hideout I could see Carmen took one of the cigars (…) Then she sat down across from Francisca, closed her eyes and softly sang words I couldn't understand—they were from another language.[891]

Cette transgression se fait l'écho de la dissidence, de la duplicité forcée des ancêtres esclaves de Carmen. Imprégnée des myriades d'histoires de rébellion pour l'indépendance racontées par les anciens du village, ses grands-mères et Carmen elle-même, Flor F. Barrios s'est forgé un véritable tempérament de résistante. Consciente de l'importance de cette transmission orale, de la richesse de cette mémoire collective, elle en outrepasse même la nature en écrivant ce mémoire.[892] Selon Edouard Glissant, 'l'intention poétique de l'écriture, c'est ouvrir l'être sur le drame du monde'. Ecrire, c'est dire le monde, naître au monde, 'c'est s'inscrire dans la durée, laisser une trace, perpétuer symboliquement le lignage', ce qui correspond parfaitement au récit de Flor F. Barrios qui ressasse l'oralité, le bruissement des histoires contées, entassées tout au long de son enfance. Sensibilisée très tôt à d'autres codes, d'autres ponts d'échange et de communication, telle que la musique omniprésente sur l'île ; à plusieurs reprises confrontée à une réalité trop brutale, elle fera souvent appel à *l'ashé,* cette invisible force vitale. Et ce sera, une nouvelle fois Carmen, qui l'initiera au pouvoir transcendant des tambours africains, joués pour appeler les divinités :

> Now let me tell you about the drums. They are played to call the orishas. Each orisha has a special dance movement and drum rhythm or toque. This

[891] *Blessed by Thunder,* pp.52-53

[892] "In addition to her lullabies, Carmen loved to tell my brother, Jose, and me stories about the slaves who had worked so hard on the sugar plantations, and how they had survived the difficult times by drumming and singing at night." p.51

> is how people, drums and deities converse with each other.'(…) Just imagine my body being like a drum or a guitar. When they come, they play with my vocal cords, making the sounds I need to hear, or sometimes they even talk to the person I'm helping, (…).[893]

Lorsqu'elle se retrouvera plongée dans une situation brûlante d'humiliation, à la suite d'une tentative d'évasion de son camp de travail déguisé en épopée scolaire à la campagne, Flor F. Barrios invoquera l'énergie protectrice des ancêtres divinisés. A l'image de Carmen, son corps deviendra lui-même tambour qui scandera sa colère et sa défiance face à l'injustice, *"In the quiet darkness of the night, I listened to the drum of my heart, remembering what Carmen had taught me about calling the spirits with the toques, (...)."*.[894] Toute cette scène résonne comme un véritable hommage aux *cimarrones*, esclaves fugitifs réfugiés dans leurs *Palenques*, communautés qui ont survécu en complète autarcie, en marge de la société coloniale, qui ont arpenté maintes routes secrètes, rivières souterraines, dissimulées au cœur des montagnes et de la mangrove.[895] Dans *The Repeating Island*, Benítez-Rojo fait aussi allusion aux rythmes omniprésents dans les cultures de l'Afrique noire. Ces rythmes reflètent les langues africaines très cadencées, imitées par les tambours, appelés *dun-dun*, souvent utilisés pour communiquer entre villages voisins sur le continent africain, mais aussi entre *palenques* sur l'île de Cuba. Comme Carmen l'explique à Flor, ces 'rythmes-langues' deviennent 'danses-langues' afin de donner corps aux divinités, qui une fois conjurés, transmettent leurs conseils. Le danseur devient alors, à la fois, le messager, le message et le décodeur de ce message.[896] Ces rythmes importés d'Afrique ont aussi joué le rôle de forces unificatrices qui ont consolidé les liens entre les multiples *cabildos*, ces confédérations officielles organisées au départ selon les différentes origines régionales africaines, qui réunissaient parfois esclaves et affranchis. Ce réseau de solidarité a fortement nourri l'influence et la pérennité des croyances africaines, aidant à compenser le traumatisme du déracinement forcé. *Cabildos* et *Palenques* ont eu un rôle décisif dans les deux guerres d'indépendances cubaines. Et la mémoire de cet héritage subversif semble complètement se

[893] "The drums are asking Elegguá to open the path for us. Elegguá is the messenger, the Lord of the Roads, the gatekeeper. (…) 'Now, they're calling Oggún, the warrior of iron,' and she went on to name each deity as the drums changed: 'Obatalá, the orisha of calm and clarity; Oshún, the goddess of the rivers; Babalú-Ayé, Saint Lazarus the healer; Yemayá, the goddess of the sea.'" pp.57-58

[894] "It is going to be okay, I said to myself. I turned the phrase into a mantra, but as time went by, rage began to choke off the words in my throat. (…) I didn't want to be away from my family. (…) A silent scream of rage was building in the pit of my stomach, just as a hurricane sits off the coast building up its ferocity." P.106

[895] Le terme '*palenque*' désignait d'abord les Arawaks, autochtones des îles caraïbes, qui signifiait 'bétail sauvage', ensuite remplacé par un terme africain '*mambí*', qui signifiait à la fois 'sauvage', 'cruel', mais aussi 'dieu tout puissant', d'où son utilisation pour désigner les guerriers de couleurs de l'armée indépendantiste de Cuba.

[896] *The Repeating Island*, pp.169-170

réincarner dans le refus de Flor F. Barrios de se soumettre, d'accepter la dégradation de son existence, ce qui lui attire la foudre des autorités de son école.

Fille de contre-révolutionnaires, elle subit de plein fouet l'isolation de l'*insilio*. Cible de sévères punitions, elle traverse ces épreuves grâce à la force de son esprit et l'aide des *Orishas*. Privée de sa liberté et exploitée dans les champs de tabac, elle se nourrit de l'énergie offerte par la nature. Se remémorant les récits de sa grand-mère paternelle, elle accueille un violent orage tel un ami solidaire venu l'encourager. Elle nous raconte ainsi sa deuxième rencontre avec une divinité Yoruba :

> A flash of lightning illuminated the night; then the sound of thunder came rumbling from the distance. I breathed deeply, feeling comforted by the watery embrace of Yemayá. The rain started up again, the raindrops drumming their own tune on the roof of our barrack. 'Negrita, you have been blessed by thunder.' I closed my eyes and heard the words of Grandmother Patricia. When I opened them I saw a tall, muscular black man standing next to my hammock. (…) The sound of thunder rumbled in the distance as the storm began to move away. I heard the whisper of a voice in my ear saying, 'Changó'. His name is Changó.[897]

A la fois actrice et témoin de ce baptême de feu, Flor F. Barrios se forge entre le tonnerre assourdissant et le murmure lointain d'une voix mystérieuse. Cet épisode fait écho à l'histoire même de sa naissance, mainte fois contée par sa grand-mère Patricia :

> I was born in the town of Cabaigüán, Cuba, in the middle of a hurricane. Just as I was entering the world, a few minutes past midnight, a thunderbolt struck nearby with such force that all the lights went out in the hospital. At least that's how Grandmother Patricia told the story. (…) Then she would explain that thunder and lightning were the powers of the Yoruba deity Changó, also known as Saint Barbara in the Catholic religion.[898]

Accompagnée d'un ouragan tropical lors de son entrée dans le monde, née sous le signe de l'ambivalente Nature, force à la fois destructrice et créatrice, ce coup de tonnerre résonne et donne voix à l'existence métisse et polyphonique de Flor Fernandez Barrios, tour à tour, nommée Negrita ou Teresa par sa Grand-mère Patricia. Conteuse de talent, oratrice capable d'entrelacer nombreuses anecdotes en de fascinantes tapisseries orales. Tout comme Carmen, lorsqu'elle raconte ou met en scène ses histoires, le corps de Doña Patricia devient

[897] *Blessed by Thunder*, pp.106-123

[898] "Cabaigüán, my hometown, is located near the south coast in Cuba's central province of La Villas. (…) Cabaigüán is about forty-two miles from the provincial capital of Santa Clara and two hundred and twenty-six miles from Havana. The town's architecture is a mixture of old Spain and practical Cuban sentiment."p.77

une sorte d'instrument, de caisson de résonnance, afin de donner voix et de faire vivre la mémoire des absents.[899]

Ces histoires sont le medium de transmission privilégié d'un savoir ancestral consacré aux plantes médicinales. Appartenant, en effet, à une longue lignée de '*curanderas*' ou '*yerberas*', ou guérisseuses, grand-mère Patricia se fait l'écho de ses aïeux en enseignant quelques secrets à sa petite-fille.[900] Ce passage de témoin trans-générationnel est célébré tout au long de ce récit autobiographique. Convaincue que Flor Teresa ait hérité de ce pouvoir de guérir à la minute même de sa naissance, honorée d'être le trait d'union entre passé et avenir, Doña Patricia se sent investie d'une mission sacrée.[901] Il est également intéressant de voir se côtoyer diverses traditions et sources de savoir au cœur des pratiques et rituels de cette grand-mère guérisseuse. N'étant pourtant pas une adepte de la *Santería*, sa lecture du monde résonne avec celle de la nourrice *padrina* :

> Like Carmen, Grandmother Patricia had a small room with an altar. This was her sanctuary, a place where she prayed and worked with those who came to her for healing. (…) A tall white candle was kept lit until bedtime. This candle she placed right next to the black and white photographs of her dead grandmother and parents. (…) The flame also helped the deceased's souls stay near the light and not get lost in the darkness of the other world.[902]

Hormis cette photographie en noir et blanc, ses histoires nourries de ses propres souvenirs sont les seuls témoignages qui traversent le temps et transcendent les différents mondes.[903] Autre fait marquant, la distance que Doña Patricia garde avec les institutions catholiques. Elle semble, en effet, beaucoup plus en osmose avec Dame Nature qu'avec

[899] "A gifted storyteller by nature, Grandmother was able to weave in her stories a kind of wisdom that was both magical and practical. (…) Her body was shaking. She always got caught up in the drama of her own stories. Like a fine actress, she allowed the voices of the characters to flow through her, spilling out their emotions." pp.3-7

[900] "These were special moments with Grandmother Patricia. She never failed to show me some new plant in her garden and teach me about its healing properties, and sometimes she allowed me to witness her healing work." p.72

[901] "Santa Teresa is the one saint we curanderas call for help during difficult situations, but in your case, I must be honest with you, la Virgencita came without my calling her, which means she is your protector and guide. She blessed you. (…) Your destiny is to become a curandera. Your path is that of a healer. Curanderismo, Negrita, runs in families and you're my blood. My mother was a yerbera. (…) I knew it the second that lightning illuminated the sky. The healing power God has given me is like the energy of thunder. That's my don, my gift. You have it, too, Teresa!" p.8

[902] "On the shelf stood several little statues of saints: the Copper Virgin or la Virgen de la Caridad del Cobre, the patroness of the Cuban island; Saint Lazarus; Saint Barbara; (…). A black rosary that had passed through the hands of my great-grandmother to my grandmother (…). pp.66-67

[903] "Memories of those loved ones left behind were all Grandmother had left of them, and in the quiet darkness of her sleepless nights, she would savor those memories." p.35

l'Eglise.[904] Son rapport fusionnel avec son jardin, se reflète dans ses propos, lorsqu'elle doit faire face au départ imminent de Flor Teresa, dont les parents ont décidé de fuir le régime. Elle s'identifie, alors, à un arbre *Ceiba,* profondément enraciné dans le sol cubain. Ce lien sacré avec la terre mère nourricière est indéniablement une autre source inépuisable de savoir et de force. Doña Patricia a toujours été cet 'arbre à palabres'. Elle est ce pont entre les différentes strates du monde, ce lieu de mémoire, à la fois, réceptacle et médiatrice d'innombrables récits. Tel un roc inamovible, inaliénable repère/repaire, grand-mère Patricia est sans conteste un refuge contre la fureur des vents de l'exil. Consciente de cette fracture imposée par l'ouragan politique de la révolution castriste, elle craint fort l'inévitable érosion du terreau identitaire de Flor :

> 'I will be here. Like that old tree.' (…) That tree, Negrita, has seen and heard many who come to rest under its shade. It doesn't need to go anywhere because the stories are brought to it.' (…) I'll be the anchor that holds while you travel and change.'[905]

Une grand-mère orpheline, non seulement de sa disciple, mais aussi de l'héritière d'une sagesse désormais menacée de se dissoudre dans l'espace-temps de la distance et de l'absence. La séparation mêlée à l'intrusion d'autres modèles culturels, d'autres systèmes de valeurs vont complexifier encore d'avantage la carte identitaire déjà bigarrée de Flor F. Barrios. [906] Seul antidote contre cet éparpillement, cette dilution du 'je' métisse de l'adolescente cubaine— leur lien tissé de récits et de souvenirs partagés, pendant des heures passées ensemble à cultiver leur jardin d'herbes médicinales.[907] Grand-mère Patricia semble être la parfaite incarnation de la *créolisation* culturelle et spirituelle du monde caraïbe[908] :

---

[904] "Then she blessed Adela in the traditional way, 'Dios te bendiga', and made the sign of the cross, though Grandmother did not practice Catholicism in the traditional sense; that is, she never went to church except for special occasions such as weddings and baptisms. 'God is God, with or without church,' she would tell me." p.74

[905] "(…) Our time together was coming to an end. When I left, the teachings she was supposed to pass on me would eventually dry up inside her, like the caked milk in the swollen and sore breasts of a mother who has suddenly lost her child." p.12

[906] "Grandmother went into her room and lit a candle to Saint Barbara, the saint of thunder and lightning, for protection. (…) 'Yes, cariño. My body is all right, but . . . my soul aches with the thought that you'll be leaving soon. You'll be so far away from me, from this land. I worry that your spirit will get lost in this new place, among people who speak a different language. I'm sad that you might forget these stories.'" p.11

[907] "Doña Patricia, (…) was convinced that it was during the stormy night of my birth that she received the signs confirming my destiny as her apprentice in the arts of curanderismo. For me, this story is an important link to my roots—not only to the place of my origin, but to the line of women whose identities were created in a healing practice, in a place where women were considered wise. The last time I heard Grandmother's tales of my birth was right before my family and I left Cuba forever."

[908] "She held me tight, and every time she hugged me, I could feel each branch and leaf of her being opening and exuding warmth and love. (…) With trembling hands, she opened it and handed me a prayer card of Saint Teresa. 'Here, take this with you. It will remind you of your strength. Another name for her is Oyà, the mother of the thunderbolt. She gave Changó the power of thunder and lightning.'"

> Rather eclectic in her spiritual practices, she prayed to all the Catholic saints, but never went to church. She was not a santera but she had her favorite orishas. Doña Patricia was connected to the healing forces of the planet in whichever channel and frequency she needed to tune in.[909]

Ces adieux se déroulent dans la pièce de cérémonie de la grand-mère, lors de cette dernière embrassade, entrelacée dans cette canopée maternelle, ultime boucle à son canevas de paroles plurilingues, Doña Patricia rappelle à Flor F. Barrios, le pouvoir évocateur de la nature, à quel point celle-ci nous imprègne et nous insuffle les contours de nos 'je's. Se remémorer les saveurs, senteurs, sons, et paysages de son enfance cubaine la ramènera toujours au cœur de son île originelle, de son jardin mémoriel :

> 'Remember, Negrita, always remember the gentle rattle of the palm trees swinging with the cool breeze, the rumbling waters of the arroyo rushing through its course, the smell of the sweet guarapo and the taste of fresh raspaduras. That's our Cuba, Negrita . . . and as long as you don't forget, you'll be close to us in your heart and you'll be able to find your way back.'[910]

Le motif du jardin comme lieu de transmission privilégié est également présent avec son autre grand-mère Petra. En effet, ses grands-parents maternels, avaient quitté l'archipel des Canaries pour entamer une nouvelle vie dans l'archipel des Caraïbes. Propriétaires d'une ferme, baptisée Villa Petra, en hommage à la grand-mère, cet écrin de verdure est souvent décrit comme l'un des derniers abris contre les tremblements révolutionnaires. Flor identifie volontiers cette citadelle mémorielle de ses racines maternelles, à un arbre sacré, *''There I could play and dream again. The farm was like a sturdy tree that held me in its branches, its roots grounding me in the Cuban soil, its shade protecting me from the burning heat of the Revolution.''*[911] Fruit de leur rêve d'immigrés, lieu d'insouciance et d'abondance, ce jardin d'Eden fut clôturé après sa confiscation par les 'Barbudos'. Sans être déplacés, ni délogés, les grands-parents vécurent cette dépossession comme un véritable déracinement. Du jour au lendemain, on leur arracha leur raison de vivre et d'être, ainsi grand-mère Petra, à l'image de Doña Patricia s'attacha à célébrer la richesse réconfortante de la nature cubaine.[912]

[909] "Sometimes it was Santa Barbara or Changó. For other purposes she called the powers of Santa Teresa or the orisha Oyá."p.235
[910] *Blessed by Thunder*, p.172
[911] "My grandparents' farm was truly a place of magic. Named Villa Petra by my Grandfather José in honor of his wife, this beautiful piece of land—la Finca— was rich and vibrant, its golden-green valleys (…) like rounded breasts, in the distance."
[912] "'This is my home. Castro took away the land, but not my home. Even without the house, it will still be home. As long as I can see and smell the flowers, the grass, the earth . . . I'm home. Every land has a scent. Cuba

Les adieux à grand-mère et Villa Petra dans le jardin, donnent lieu à une dernière leçon avant la transplantation de Flor F. Barrios dans l'immensité inconnue du continent nord-américain.[913] Doña Petra rend hommage à l'île qui l'a adoptée, à ce bout de terre dans lequel ses mains ont travaillé tant d'années. Cette même terre fertile qui désormais absorbe ses larmes, son essence mémorielle. Sa vision panthéiste de l'omniprésence divine dans la Nature reflète celle de grand-mère Patricia, *"'Teresa, mi hija, God is no taller than you or me.' And pointing to the sky, she said, 'He doesn't live up there either, or in the church in town. He has many homes in this land—the palm trees, the sugar fields, the flowers—(...) are the sacred temples of his spirit.'"*[914]

Tout comme la ferme familiale, les grands-mères Petra et Patricia sont apparentées à la magie spirituelle de l'arbre Ceiba, véritable hommage à la sagesse de ses aïeux, désormais 'divinités' d'encre et de papier se réincarnant sous la plume de Flor.[915] Les mains de Grand-mère Petra ont travaillé la terre, semé la vie, caressé les joues enfantines de Flor. Leur force créatrice, se déroule tel un fil rouge tout au long de ce récit mémoriel :

> My grandmother's hands were like the earth itself. Almost disfigured by arthritis, her bony fingers were like ancient, twisted canyons (…). These were the hands that had taught me to find the treasures of yuca roots, (…).These hands were my connection to the many curanderas before me and before mi abuela Patricia. These hands had the memories of a tradition where women are known to be the carriers of the seeds of life and death. They are the weavers of a fabric called healing, always changing in form, texture and color. [916]

Leurs mains ont le pouvoir de soigner les maux de l'âme. Elles tissent maintes histoires au creux de leur paume. Leurs voix incarnent une tradition orale ancestrale, une mémoire collective, miroir d'un monde en perpétuel mouvement. Ces femmes ont raconté et se sont racontées ; Flor Teresa a choisi de s'écrire et de les écrire. De cette transgression de l'oralité, elle translate, transmet et assure ainsi la transcendance de leur mémoire. Elle trace un sillon, laisse son empreinte personnelle sur l'immense page blanche de l'exil. Son rôle est de poursuivre l'exploration de forces, certes, contradictoires, mais aussi révélatrices et créatrices,

---

smells of rum, sugar cane, wild honey and flowers. Wherever you go, Teresa, the fragrance of your Cuba will follow you.." p.176

[913] "I would soon be leaping over the confining borders of my own existence."p.177

[914] *Blessed by Thunder*, p.26

[915] *"Grandmother was as sturdy as the wide trunk of the ceiba tree that grew by the riverbed. She had strong legs with veins that popped from the skin, just like roots wrapped around the earth."*

[916] *"(...)I looked at my own hands and saw the strong hands of my grandmother. (...) Like trees, people have different missions in this world. (...) Destiny provides us with a sort of road map and pathways. It is up to us to find out who we are and how we want to manifest our potential to the fullest."* p.175-237-227

inhérentes à sa pluri-identité. Son écriture devient un véritable hommage à ses racines cubaines, devenues aériennes, dont le terreau imaginaire se substantifie, désormais, uniquement à la force de l'esprit et du souvenir. Son mémoire ou temple de papier est, à la fois, remède et rébellion insufflé par l'esprit de Changó. Ainsi, en parfait contre-pied et à l'image de Graciela, doyenne de son village natal, Flor célèbre le canevas mémoriel métissé, décor de ses récits d'amants maudits, libres de contredire et donc de transcender l'espace-temps, car bénis par l'art ancestral des griots-conteurs :

> Don't forget the spirit of Geremias and the grief of Vasilia. As long as we remember them, there will be stories to tell, great and wonderful tales that can never be silenced.[917]

D'autres grands-parents ont joué le rôle de conteurs, chaleureusement remémorés par Gustavo Pérez Firmat, Pablo Medina, Carlos Eire et Román de la Campa, tous imprégnés par ses voix cubaines, qui ont incarné la pérennisation d'*el tema*, c'est-à-dire de leur exil post-castriste. Ils ont transmis ce savoir, cette culture de l'exception cubaine, plus particulièrement havanaise des années cinquante.

8.1.2 Grands-parents conteurs : passeurs de mémoire

L'exil donc, qui est souvent et paradoxalement considéré comme rempart contre l'oubli, l'évanescence des souvenirs de toute une génération. La génération une-et-demi a, en effet, été bercée par la promesse d'un retour imminent. Ils ont souvent grandi avec cet état d'esprit ambiant − celui de n'être « là » que pour quelques mois. Cette conviction d'un déracinement provisoire fut l'un des traits fondateurs de cette première vague massive d'exilés ayant fui le régime castriste, majoritairement implantée à Miami. A la périphérie du territoire national, mais pas seulement, cette première vague de réfugiés politiques, essentiellement composée de l'élite cubaine, insufflera, grâce à ses qualifications professionnelles, sa résistance à l'adversité, sa langue espagnole et ses traditions culturelles. Gustavo Pérez Firmat reconnaît que le peu d'éléments qu'il connaît du passé de son père, il a appris grâce à sa grand-mère Constantina. Il regrette souvent de ne pas avoir passé encore plus de temps avec elle : '*Now I wished I had asked more questions, for when she passed*

[917] Idem, p.86

away, my fountain of information dried up. (…) He doesn't tell personal stories, hardly ever reminisces, (…).'[918] Il se souvient du moment précis où il se rapprocha de sa grand-mère :

> By the time we connected again, I was in college and she was well into her seventies. (…) Although Constantina lived in the States for twenty years, she never learned one word of English, or *inglis*, as she called it. (…) she had left Spain when she was a teenager, all her life she retained a thick Castilian accent, (…) Because old people are the least prepared for exile, they are often the ones least affected by it. (…) Since she never thought that she would die here, she didn't take exile all that seriously. (…) As a result, her dreams of Cuba, unlike my father's, remained as fresh and untarnished as her Castilian z's. America didn't stand a chance of changing her Old World ways. [919]

Gustavo Pérez Firmat ironise sur la fait que ses années d'études universitaires l'ont à la fois éloigné de son père, mais rapproché de sa grand-mère. C'est ainsi qu'une routine s'installa, Gustavo allait manger tous les midis chez elle : '*Going to her house at lunchtime was like living in Cuba again.*'[920] Gustavo P. Firmat pense que c'est l'exil qu'il les associés dans cet étrange rituel, jamais cela ne se serait passé de cette manière, si il avait fait ses études à La Havane. La relation de sa grand-mère à son passé diffère complètement de celle de son fils et de son petit-fils :

> Convinced that we would go back to Cuba someday, she didn't find it painful to talk about the past, which she did endlessly. In most of the stories she was the star, with my father or grandfather cast as a supporting player. (…) Her death in April 1979, carved a big hole in our family. (…) this was the first time something irrevocable had happened, that exile had maimed us permanently. (…) she was my principal conduit to people and events that I didn't know firsthand or that I remembered only faintly. Death is always plural; who dies takes not only herself but those we knew through her. (…) I experienced her death as depopulation, as a thinning out of my mental society. She occupied so much space that when she passed away, the family became noticeably smaller, much less inhabited. (…) The living can always move away; it's the dead who are a city's truly permanent residents, (…).[921]

Gustavo Pérez Firmat évoque cette immense perte qui est collective, non seulement pour lui, sa famille, mais aussi pour la mémoire de sa communauté. Il remarque également et non sans ironie, que sur l'épitaphe dédiée à sa grand-mère, de part son lieu de naissance et son lieu de résidence éternelle, Cuba ne figure nulle part – l'endroit, où elle passa la majorité de sa vie, où elle s'est mariée et fondé une famille n'est plus qu'une réalité dans la mémoire des

[918] *Next Year*, p.112
[919] *Next Year*, pp.144-145
[920] Idem, p.146
[921] Idem, p.148-152

vivants, et désormais aussi dans le mémoire de Gustavo Pérez Firmat. Pablo Medina se rend compte également de la finalité de certaines trajectoires. Il introduit d'ailleurs son mémoire avec ces réflexions :

> On visiting my great-aunt and my grand-mother several summers ago, I was awakened to the fact that they and the other folks of the family would not live forever, (…). When they went, they would take with them the myths and folklore I had grown up with. That, I thought, should never be allowed to happen. And who better than I, who was born in the midst of this soup, simmered in it, then plucked violently away, to chronicle our past for those generations who had never lived it? (…) This book is a record of my Odyssey, my return to Ithaca. Life in the United States for me has not been a search for roots (that presumes their loss), but rather a quixotic attempt to become a creature I never was nor can ever be: an American as I understood, or misunderstood, it to be. [922]

Son mémoire est un véritable hommage aux membres de sa famille. Il se souvient de son grand-père qui écrivait lui-aussi, des critiques littéraires, des chroniques sociales, appelées *Medinadas*, Pablo Medina est très fier de cette filiation de mots. Il fait ainsi allusion à un poème que son grand-père lui avait dédié à sa naissance, intitulé '*Soy Abuelo*'. Désormais son petit-fils lui rend la pareille en écrivant sur lui et sa famille cubaine. Pablo Medina mentionne aussi un autre conteur de sa famille :

> My uncle was a great storyteller and for hours I would sit and listen to him relate his adventures in the Plaza del Vapor, where he liked to play baseball, in the dimly lit, smoked-filled bars frequented by sailors and members of the Havana underworld; or else he would tell me a family anecdote. No doubt some of these stories were fabrications and others greatly exaggerated (the mark of a true storyteller). It did not matter to me then, nor does it matter now that I have heard them several times over. They are part of the family tapestry, tightly woven threads that lead ineluctably to me.[923]

La répétition de ces histoires fait partie de la tradition et en renforce le charme et le sens. Pablo Medina a beaucoup appris à travers ces anecdotes, il était envoûté par ces myriades de personnages, de légendes. Il se souvient du don de sa grand-mère pour le captiver de longues heures durant, elle avait ce pouvoir d'arrêter le temps :

> I learned of Mamamía's life in the afternoons after school. I'd sit on the cool tile floor next to her rocking chair and she would rock herself into the past and narrate her memories. It was history come alive for me. In school I had read of the effects of yellow fever on the Spanish army, but I did not understand until I saw, through Mamamía's words, (…). And I studied about

[922] *Exiled Memories*, p. xii
[923] Idem, p.84

> the exploits of Antonio Maceo, the great mulatto general (…), but she had actually seen him on his white horse at the head of a column of *mambises*. (…) 'He had a thick moustache and he smelled of sweat and gunpowder, (…). The textbooks gave me names and dates; her stories gave me pictures.[924]

Rendre vivant à travers les mots, cette conversion fascinait Pablo Medina, complètement happé par le pouvoir des mots et de la voix de sa grand-mère. Le profond respect qu'il porte à sa grand-mère transpire dans chaque mot écrit, comme pour tenter de continuer de la faire vivre aussi sur le papier, il salut la beauté simple de ce personnage central de sa légende familiale : '*As the oldest woman of the clan, Mamamía was the nucleus that held the atom together, and she continued in this role until her death. (…) Her philosophy was of the simplest sort, made clear as the tropical seas, (…). Of all the people I have known, I dare call only one a saint: Mamamía, the lady with the Buddha face*.'[925] Pablo Medina évoque le potentiel de ses heures partagées autour de paroles en espagnol, qui ont participé et aidé la pérennisation de 'je' cubain entouré de 'je' majoritairement américains. Gustavo Pérez Firmat constate que si il était resté vivre à Miami, ses enfants auraient pu garder plus de cubanité :

> If I lived in Miami, they would be growing up Cuban. If I were still married to their mother, they would be speaking Spanish at home, would see their Cuban relatives more often, and would have more Hispanic friends. (…) I know that David and Miriam were at their most Cuban when they were smallest. (…) I used to find it very hard to accept that my children would grow up and away from my homeland. (…) I expected David and Miriam to secure my own, somewhat tenuous ties to my homeland.[926]

Une partie de lui aurait souhaité perpétrer cette oscillation culturelle, il aurait paradoxalement aimé que ses enfants soient le reflet de sa propre expérience de *one-and-a-halfer*. Effrayé de vivre avec eux, ce qu'il a vécu en perdant sa grand-mère, il se lance dans une lutte contre l'érosion, contre l'oubli :

> I decided to speak Spanish in their presence, talk about our homeland, transmit Cuban attitudes and traditions. Never mind that I lived in Chapel Hill, (…). (…) And never mind, also, that from the moment they turned on the TV or stepped into a preschool class, what they heard was English. Since I was an exile, they had to be exiles too. Instead of seeing my children as a bridge to the future, I saw them as a tether to the past. (…) For Cubans in this country, exile has been much a spiritual legacy as a political status. Exile

[924] Idem, p.88
[925] Idem, p.93
[926] *Next Year*, p.244

> is our inheritance, like wealth or good looks. You're not born in exile, you're born into exile. By now, at least three generations of Cubans have regarded themselves in this way. One-and-a-halfers like me straddle the generational fence; in some ways we're exiles, while in others we're the children of exiles. But strictly speaking, the same person cannot be both (…). The abbreviation for second-generation Cubans, ABCs (American-born Cubans) exposes the paradox. (…) If you're born in America, then you're American, (…).[927]

Et pourtant, il reconnaît que beaucoup de Cubains nés à Miami, qui parlent plus anglais qu'espagnol, qui ont des loisirs, des amis américains, continuent de se considérer comme des exilés cubains, ce qui est le cas de Maria de los Angeles Lemus.

Dans son essai *'Stories My Mother Never Told Me'* qui figure dans l'anthologie éditée par Andrea O'Reilly Herrera, '*ReMembering Cuba: Legacy of a Diaspora'*, María de Los Angeles Lemus décline son identité à géographie variable, une carte mémorielle tracée à partir d'innombrables récits maternels, sorte de carte écho-graphique de son 'je' archipel. Son 'je' s'est en effet, dessiné au cœur de cette omniprésence sonore de l'absence visuelle d'une réalité devenue inaccessible. Elle s'est façonnée à travers les échos d'un passé révolu, celui de Cuba. Fruit d'une deuxième génération de colons espagnols, l'histoire familiale de María de los Angeles Lemus reflète les multiples trajectoires migratoires transatlantiques. Lorsqu'en 1967, ses parents furent forcés de quitter Cuba, leur départ vers Porto Rico, autre maillon de l'archipel caribéen, eut le goût amer de l'exil. Déracinement traumatique que l'auteur de cet essai vécut in-utéro, déjà sensible aux échos d'un monde discordant filtrés par sa mère, véritable récepteur-transmetteur sensoriel de cette rupture. Ainsi, María de los Angeles Lemus vit le jour à Porto Rico, 'île-étape', trait d'union entre îles et continent ; son 'je' interstitiel devient d'emblée l'écho d'une dynamique intrinsèque à la Caraïbe 'Tout-Monde', espace d'effervescences plurielles, précieux creuset d'identités chorales diasporiques.

Dans l'introduction de "*Cuba: Idea of a Nation Displaced*", autre anthologie éditée par Andrea O'Reilly Herrera, celle-ci rappelle que l'île de Cuba de par sa position géographique et son histoire socio-politique inhérente, a toujours été transnationale et multiculturelle. Ainsi, les Cubains, à l'instar de la plupart des peuples caraïbes fusionnent diverses traditions culturelles, souvent contradictoires et évoluent à travers différents espaces culturels variables.[928] Cette identité hybride doit être envisagée dans son contexte de

[927] Idem, p.245

[928] "(…) Evelyn O'Callaghan continues, 'access to multiple cultures and language varieties and traditions can be seen as liberating, and (can provide) the creative possibility for forging a new kind of Caribbeanness.' Loss and survival, 'migration,' 'cleavage' and 'in-betweenity' are inextricably woven into the story of Cuba and its

formation rythmée de migrations successives. En effet, au fil des siècles, l'intégration d'influences culturelles aux racines multiples, a forgé un 'troisième espace' émergent, producteur d'adaptations et de pollinisations interculturelles. [929] Damián J. Fernandez, anthropologue cubain-américain peut ainsi affirmer que malgré son insularité, l'île de Cuba fut et continue d'être profondément marquée par divers mouvements transnationaux, mais en retour que son influence culturelle rayonne bien au-delà de ses frontières côtières et de sa Diaspora.[930]

L'existence même de nombreuses anthologies autour de ces thèmes atteste de cette influence transnationale. Ces collections de textes à voix et genres multiples sont des espaces privilégiés d'expressions transculturelles. En combinant analyses théoriques à des récits personnels et des réflexions auto-ethnographiques, ces mosaïques de textes se jouent des myriades de contradictions et variations qui remettent en question les catégorisations traditionnelles. A travers leurs similitudes et leurs différences, ces textes dialoguent entre eux, se complètent et s'entrelacent, créant ainsi une 'cohérence prismatique' qui selon Andrea O'Reilly Herrera absorbe et reflète à la fois les concepts de fragmentation, dispersion et de convergence, communion communs à la diaspora cubaine-américaine. C'est de cette foisonnante intertextualité dont María de los Angeles Lemus nous fait part dans son essai.

Sa position interstitielle et donc son point de vue pluriel reflètent parfaitement la 'nature poly-rythmique' de son héritage culturel cubain.[931] Elle se situe à la fois partiellement au cœur de la culture 'mainstream' américaine, elle se sent en effet, plus américaine que cubaine, et partiellement en marge de Miami, capitale de la diaspora cubaine-américaine, elle ne s'identifie pas aux revendications des premiers réfugiés politiques cubains. Elle s'inscrit donc dans cette pluri-appartenance, ce que Homi Bhabha nomme cet 'entre-deux' constant, ambivalence propre à la génération 'un-et-demi' et aux héritiers de l'exil cubain.[932] De plus, son essai positionné au cœur d'une anthologie dont la perspective ouverte englobe à la fois les émanations culturelles de l'île et celles de son archipel diasporique, privilégie l'instabilité sur la fixité et offre un espace de définition plus complexe et nuancée de l'identité cubaine-

variousmigrations; this nomadic, migratory dimension of the island's history not only shares in the social imaginary ofthe Caribbean, (…)." Chapter 11 *The Politics of Mis-ReMembering: History, Imagination, and the Recovery of the Lost Generation* by A. O'Reilly Herrera in Cuba: Idea of a Nation Displaced. State University of NY Press, 2007,p.187

[929] Le terme '*thirdspaceidentity'* est utilisé par les spécialistes de la Diaspora irlandaise contemporaine. O'Reilly Herrera, Andrea.*Cuba: Idea of a Nation Displaced.* p.4

[930] Damián Fernandez, *Cuba Transnational*, UP of Florida, 2005.

[931]"Poly-rythmic' nature of the Cuban identity",termeemprunté à Antonio Benítez-Rojo.

[932] La génération 'une-et-demi', terme développé par Gustavo Pérez-Firmat dans *Life on the Hyphen*.

américaine en perpétuelle réinvention. En effet, Andrea O'Reilly Herrera envisage chacune de ses publications comme des mailles narratives s'ajoutant à une grande tapisserie en contre-point tissée de récits de Cubains et de 'Cubands'. Cette métaphore fait écho au concept de Claude Lévi-Strauss, à cet 'ensemble' de 'versions de nous-mêmes' sans cesse réécrites qui forme une 'transnation' délocalisée sans cesse mobile, ce que O'Reilly Herrera appelle cette 'Idea of a Nation Displaced'.[933]

Les théoriciens James Clifford et William Safran, parmi d'autres, considèrent que tous les discours diasporiques partagent certains thèmes phares, le plus marquant d'entre eux résonne de l'expérience traumatique du déracinement, du besoin de reconstruire un foyer à la fois physique et psychique loin du foyer originel.[934] Cependant, Andrea O'Reilly Herrera et María de los Angeles Lemus, n'ayant pas directement vécu cette déchirure de l'exil, ont dû se forger l'idée d'un foyer ancestral à jamais perdu au sein de cette brèche entre histoire, mémoire et rêverie collectives. L'île de Cuba a toujours été pour elles une projection muable reflétant de multiples fantasmes. Leur identité culturelle fut influencée par cette chimère narrative sans cesse relatée par leur communauté diasporique. Andrea O'Reilly Herrera évoque son '*imagined community*' comme source intarissable d'anecdotes embellies sur un passé ainsi mythifié, cette éternelle course nostalgique contre dilution du temps et oubli. "*The Cuba they constructed for us, in other words, was part of a larger imaginary—a displaced nation of words and memory*."[935] Consciente de cet héritage culturel lourd de sens, elle considère cette mémoire collective transmise à travers légendes familiales, recettes de cuisine, musique, danse et photographies comme autant de parois protectrices face à une réalité environnante trop douloureuse et étrange pour ces milliers d'exilés cubains du début des années soixante.

Certains cubains-américains issus de ces générations intermédiaires ressentent leur '*cubanité*', terme emprunté à Fernando Ortiz, comme un phénomène acquis au cours de leur enfance bercée par les voix de leur communauté imaginaire. D'autres pensent avoir hérité dans leurs gênes d'une certaine '*cubanitude*', véritable résurgence mémorielle de l'île. Cette mémoire ancestrale innée, réminiscence de Cuba signifie qu'ils connaissent ce lieu sans jamais l'avoir vu de leurs propres yeux. Cette reconnaissance immédiate ou '*remembrance*'

[933]"*The Politics of Mis-ReMembering*: *History, Imagination, and the Recovery of the Lost Generation"* by A. O'Reilly Herrera,Cuba: Idea of a Nation Displaced, SUNY, 2007.pp.186-88.
[934]Idem, p.176.
[935] Idem, p.178.

invoqué par José Lezama Lima fait appel au concept de l'inconscient collectif.[936] Ainsi, Cuba demeure un site onirique, un paradis perdu, un mythe à la fois prisonnier et libéré de l'Histoire et de sa réalité géographique. En d'autres termes, Cuba et leur '*cubanité*' s'apparente plus à un état d'esprit.[937]

Cette conception fluide d'appartenance à une île sans frontières, décrit une identité conçue autour d'un lien spirituel indépendant d'un point d'origine, d'un territoire fixe et délimité, hors du temps. Héritiers de l'exil, ces générations de cubains-américains entretiennent divergentes relations avec ce passé qu'ils ne connaissent que par procuration, leur seul point commun. Qu'ils évoluent au cœur, en marge ou en dehors de leur communauté diasporique, leur héritage multiculturel les imprègne souvent d'un sens profond et perpétuel d'errance identitaire, et ce malgré le fait d'être né ou d'avoir grandi et fondé leur famille aux Etats-Unis. Certains 'je's de cette seconde-génération se perçoivent ainsi comme d'éternels étrangers dans leur pays natal, toujours à la recherche d'un foyer, d'un berceau culturel. Et pour la plupart d'entre eux, comme le souligne Evelyn O'Callaghan, ce qui prime n'est pas le fait de localiser ce foyer mais bien l'itinéraire, le trajet sinueux entre ces différentes sphères culturelles, autrement dit '*the journey is home'.*[938]

Autre explorateur des dilemmes liés à cet exil existentiel, Gustavo Pérez Firmat décrit souvent son 'je' à la dérive dans un pays et une langue qui ne sont pas les siens. Il reprend la notion de '*cubanité*' et affirme que cette patrie culturelle ne peut ni être quittée ni perdue.[939] Cet espace intériorisé se révèle l'ultime rempart contre les discours politiques divergents et l'accessibilité très restreinte de Cuba pour les citoyens américains. Cette 'meta-île' est devenue la source d'inspiration des auteurs et artistes de la diaspora cubaine-américaine, qui sans cesse rivalisent d'imagination créative pour redéfinir leur point d'origine, leur 'mythe-île'. En effet, les productions pluriculturelles cubaines-américaines contemporaines réécrivent les tropismes fondateurs qui ont saturé les théories sur la conscience collective diasporique et inventent de nouveaux symboles, tels que l'attente interminable, cette vie en suspens des premiers exilés cubains, la promesse d'un retour imminent, le traumatisme de la perte, la compensation de l'absence par reconstitution et transmission, la fondation de ponts

[936] Idem, p.179. L'inconscient collectif, théorie développée par Carl Jung.
[937] *'La cubanidadesunacondicióndel alma',* Fernando Ortiz, in "*Los factoreshumanos de la cubanidad*" (p.165) in Chapter 9 "*Identity and Diaspora: Cuban Culture at the Crossroads"* by Adriana Méndez Rodenasin Cuba Idea of a Nation Displaced,p.150.
[938] Andrea O'Reilly Herera, *Cuba: Idea of a Nation Displaced,* p. 179.
[939] '*I continue to take solace and solidarity in the Cuba of cubanía, a homeland one cannot leave or lose*' (1998, 12).

intergénérationnels et internationaux.[940] Ces fragiles ponts d'échanges culturels ont permis à certains de retourner à Cuba. Ce mythe du retour est un thème omniprésent dans les écrits autobiographiques cubains-américains. Il relève du désir de recouvrir un certain degré de plénitude, de compléter le puzzle éparpillé de leurs identités hybrides. Pablo Medina le décrit comme un pèlerinage, une quête de sens. Cependant ce voyage à la source ou '*viaje a la semilla*' si l'on reprend l'expression d'Alejo Carpentier, s'accompagne souvent d'un désenchantement brutal lors de la prise de conscience de l'impossibilité d'accéder à ce jardin d'Eden.

En parfait contrepoint à de nombreuses mailles narratives, l'expérience de retour au point d'origine de María de los Angeles Lemus lui laisse une toute autre impression. Tout d'abord, son voyage initiatique ne l'amène pas à Cuba mais à Porto Rico, son lieu de naissance, refuge temporaire avant de passer par l'Espagne pour finalement s'installer à Miami. *"I knew home wasn't in San Juan or Cuba or Miami, but everywhere and anywhere…".*[941] Consciente dès le départ de la complexité de sa carte identitaire, elle recherche une trace de Cuba en dehors de son territoire. *"I understand now why I couldn't find Cuba until I could see the Caribbean as a whole—as a living, breathing woman who gave birth to me. Little does it matter that I've found Cuba and that it still doesn't exist for me, (...) I've learned to be a product of exile in exile from exile."*[942] Loin d'être source de désillusion, ce retour dans l'archipel de la Caraïbe lui permet de comprendre son lien spirituel avec ce lieu matriciel en perpétuelle mutation. A travers ce voyage, elle accepte ses différents masques et confirme son identité caméléon. Sans cesse en décalage, son apparence physique de '*gringa*' empêche une reconnaissance immédiate de la part de sa propre communauté cubaine-américaine.[943] Cette vie hors cadre devient sa principale source d'inspiration. N'ayant vécu Cuba qu'à travers les récits maternels, elle ressent à son tour le besoin de laisser une trace physique de son nomadisme identitaire. Elle perpétue et translate ainsi dans son écriture cet héritage et témoignage d'une vie passée et d'une vie en devenir :

> I know my mother's story well; and her manifest nostalgia—her storytelling—is the only textual map where I can locate her house. I am perhaps still nowhere, between the house my mother knew and a house

[940]"*Identity and Diaspora: Cuban Culture at the Crossroads"* by Adriana Méndez Rodenas in Idea of a Nation Displaced, pp.147-148.

[941]De los Angeles Lemus, María, *From 'Stories My Mother Never Told me'*, ReMembering Cuba: Legacy of a Diaspora, ed. A. O'Reilly Herrera, University of Texas Press, 2001, p.288.
[942] Idem, p.289
[943] "Sometimes Cubans mistake me for a gringa, and that jostles the leaves of this hybrid I've become. But I've seen other trees like me, even with roots beyond Cuba, on other islands." Idem. p.287

> somewhere, from where I will tell my own story. (…) If Cuba exists at all for me, it's in the movement of words and sounds of words on the vast, open territories of unexplored, uninvented texts—a world of invisible houses, of photographs that have never come to life.[944]

En l'absence de photographie, María de los Angeles Lemus ne connaît la maison d'enfance de sa mère qu'à travers ce tableau d'images sensorielles devenu au cours des années, un véritable écrin de liberté créatrice. Cette carte mentale tracée de mots où le souvenir d'une réalité et son interprétation fictionnelle se confondent, devient un espace privilégié d'expression. Ce palimpseste d'échos lointains réfléchit d'infinis reflets du Cuba des années cinquante. L'évanescence et la sélection des souvenirs ont créé une pure fiction. Le Cuba maternel est la projection fictionnelle de ces ondulations narratives.[945] C'est aussi dans l'optique de ne pas réitérer cette lacune de preuve tangible de la réalité de son lieu de naissance, qu'elle ponctue ses visites de photographies.[946] Ainsi, dans une perspective plus large, ces versions polyphoniques d'un Cuba saturé de couleurs édulcorées, '*cette galerie des glaces*' comme elle le surnomme, a offert une certaine continuité malgré la séparation. C'est donc dans cet éternel cycle de passation qu'elle s'inscrit, en s'identifiant à une pellicule photosensible se développant à l'infini :

> Dar a luz, to give birth: when you soak a printed negative in a chemical solution, the image begins to appear, painfully, slowly, out of its invisible emulsion. To find myself written into my family's exile history is to undergo a similar, laborious process. I live in between two worlds, like a photograph that is always developing, never finishing, always in transition or perhaps translation, between past and present, English and Spanish, Cuba and the United States, the invisible and the visible, truths and lies.[947]

Cette image fait écho au poème intitulé '35MM' dans lequel Sheila Ortiz inverse la métaphore habituelle de l'auteur comme objectif de l'appareil et se transpose comme film

[944] Idem, p.285.
[945] "When I hear my mother's stories, I peer into a narcissistic mirror that distorts my mother's memories, as well as my own sense of Cuban history. These memory-waters reflect only what her eyes want to see or remember; this vision evolves into a process of storytelling, of turning historical events into an urgent, nostalgic repetition." Idem. p.285
[946] "Taking notes, taking photographs—the sort of photographs my would-be daughters might see to clearly witness their mother's past; photographs not nearly as meaningful as the one no one ever took of my mother's childhood house." María de los Angeles Lemus, ReMembering Cuba, p.288.
"Paul John Eakin argues in his influential Touching the World: Reference in Autobiography Princeton:Princeton University Press, 1992 (…).Because photographs are in a sense physical traces of actual objects, they somehow seem more referential than words, and as Eakin asserts, 'autobiography is nothing if not a referential art.' (…) Similarly, Susan Sontag refers to photographs as 'something directly stenciled off the real, like a footprint or a death mask,'" *(On Photography, p.154),*Timothy Dow Adams, Light Writing and Life Writing, Preface, xiv-xv.
[947]Idem, p.285-86.

photosensible.[948] Dans cette analogie, María de los Angeles Lemus se situe littéralement entre deux émulsions révélatrices. Et c'est au cœur de ce mouvement, de cette identité en perpétuelle écriture qu'elle trouve son sens.[949] Ce travail d'appropriation et d'adaptation, lui permet de se positionner par rapport aux discours conservateurs des Cubains de Miami. En effet, de par son lieu de naissance, apparence, et génération, elle se trouve pluri-marginalisée, ce qui explique sans doute sa vision de la Caraïbe, qu'elle apparente à un corps de femme morcelé et arcbouté entre îles et continents, s'efforçant d'embrasser chaque bout de terre à la dérive. Elle envisage Miami comme étant son cœur dont les battements résonnent au-delà des décalages générationnels et des frontières idéologiques.[950] Considérée comme un autre maillon de l'archipel, une branche maîtresse de l'arbre Caraïbe, Miami s'est vue transformée sous l'influence de la diaspora cubaine-américaine. C'est au sein de cette mégalopole plurielle, de cette multitude chaotique que María de los Angeles Lemus apprit à naviguer les eaux troubles de son identité hybride. Adolescente, elle rêvait de l'insouciance identitaire de ses camarades anglo-américains, de l'absence de choix entre deux cultures, deux langues, deux foyers. Dès son plus jeune âge, elle fut en effet, sensibilisée au devoir de mémoire, au poids de l'exil.[951] Seul le temps l'a aidée à trouver un certain équilibre entre ce passé artificiel omniprésent, parfois étouffant et un avenir tout tracé par son cercle familial. A la fois source de stabilité, d'intimité avec Cuba – point d'ancrage, de filiation, mais aussi de multiples contradictions – Miami est devenue un microcosme de créolisation.

C'est en évoluant au cœur de cette ville d'emprunts culturels, que paradoxalement ou en toute logique, María de los Angeles Lemus dans un premier temps de sa carrière s'éloigna de ce lourd héritage. Elle ironise même à propos de son indifférence à la cause, '*el tema*' si chère aux premiers exilés. Mais malgré cette distance, elle reconnaît l'infinie richesse de son

[948]Sheila Ortiz Taylor, *Slow Dancing at Miss Polly's*. Tallahassee: Naiad Press, 1989, p.6 dans Timothy Dow Adams, *Light Writing and Life Writing: Photography in Autobiography*, Preface, The University of North Carolina Press, 2000. p.77.

[949]"In this respect photographs might be compared to images stored in the memory. Yet there is a fundamental difference: whereas remembered images are the residue of continuous experience, a photograph isolates the appearances of a disconnected instant. And in life, meaning is not instantaneous. Meaning is discovered in what connects, and cannot exist without development.Without a story, without an unfolding, there is no meaning." (Berger, John, and Jean Mohr.*Another Way of Telling*. New York: Pantheon, 1982, P89), Timothy Dow Adams, *Light Writing and Life Writing*. p.145.

[950] "Miami is, therefore, more than Cuba—a Cuba that can vanish when I put on my gringa face (…).If you look at a map, Cuba seems to be an arm carved off Florida's limestone (…). Miami falls somewhere around the heart of this maimed creature, (…).I live in the heart of this woman; Miami is, without a doubt, a part of the twisted and amputated limb of an archipelago known as the Caribbean." María de los Angeles Lemus*, "*From 'Stories My Mother Never Told Me*", ReMembering Cuba.* p.287.

[951] Phénomène appelé '*auto-insilio'* par certains spécialistes.

acuité ethnographique forgée au rythme de ce vacillement identitaire constant.[952] Ce n'est que plus tard dans sa vie, qu'elle se décida à faire vivre son Cuba, devenu prétexte à s'écrire. Ses essais forment un terreau identitaire, focal de son 'je' anglophone, où chaque nouvelle variante devient marge d'imagination, chaque 'non-dits' – '*Stories My Mother Never Told Me*' devient un interstice de création. Ces nouvelles pages racontent sa carte échographique aux contours fluides, développent sa pellicule sensible où son 'je' archipel se révèle et se masque indéfiniment à la lumière et dans l'ombre de l'écriture de soi.[953]

8.2 *Cuban-born Cubans* : générations de 'je'(s) archipélisés

8.2.1 Atavisme de l'exil : mémoire dysphorique

Carlos Frías est le fils d'exilés cubains qui ont fui le régime castriste en 1962. Il est né à Miami, mais a le sentiment d'avoir grandi en-dehors du centre névralgique de la diaspora cubaine-américaine, comme exilé de Little Havana. Journaliste-reporter bilingue, son chef de rédaction lui demande de se rendre à Cuba afin de guetter le moindre mouvement contestataire susceptible de se manifester alors que pour la première fois Fidel Castro montre des signes de faiblesse et va jusqu'à confier le pouvoir à son frère cadet Raúl, nous sommes en août 2006. C'est dans une atmosphère fiévreuse, l'attente d'un soulèvement hypothétique du peuple insulaire, que notre Cubain-Américain trentenaire se voit projeter dans la réalité de l'île, une île qui a bercé toute son enfance et nourri ses rêves à travers les anecdotes et souvenirs de son père.

Son récit autobiographique sous-titré « *Search for Family in a Forbidden Cuba* » est le fruit de ce voyage impromptu, de ce départ précipité, de ce 'retour' subversif. Citoyen américain, il ne peut joindre Cuba que par l'intermédiaire d'un tiers pays, ici le Mexique. Plongées dans une soudaine fébrilité, les autorités cubaines ont fermé leurs frontières aux

[952]"This testimonial represents every effort on my part to resist writing about Cuba, perhaps because my mother's stories have saturated my store of ancestral longings, or perhaps because my sense of Cuba is, and always have been, fictional. (…)Cuban Miami: a shipwreck ninety miles off the Florida Straits and miracle of a syncretic history—so much a part of me and yet, like the appendix, a vestigial organ without which I might easily survive in a psychological sense, but also like an amputation. Occasionally, I still feel a twitch, a slight pain in my ghost limb." María de los Angeles Lemus, p.286.

[953]"Autobiography is a form of narrative characterized by a desire both to reveal and conceal, an attempt at reconciling a life with a self, and as a result its power comes from the paradoxes (…), the intermediacy of its sense of reference to the world." *Writing and Difference*, Chicago: University of Chicago Press, 1978, P224, Timothy Dow Adams, p.15.

journalistes. Carlos Frías outrepasse ainsi un double interdit et se voit forcer de découvrir la terre de ses ancêtres en 'incognito' très discret. Mais bien sûr au-delà de l'enquête journalistique sur les événements en cours, cette traversée de l'autre côté de l'horizon, cette visite de l'envers des récits familiaux, va le confronter à sa propre identité multipolaire. En se déplaçant vers l'île de ses aïeux, il va à la fois abolir et ajouter de la distance avec sa famille restée sur place. En effet, tout au long de ce pèlerinage de douze jours, il ne va cesser de chercher des proches dispersés sur le territoire, telle une chasse au trésor du passé, de la mémoire familiale.

C'est dans ces intenses moments de rencontres/retrouvailles qu'il comprend, qu'il ressent cette filiation, ces liens tissés d'anecdotes, de photographies, de secrets culinaires, de rituels cubains. Il se sent chez lui dans l'instabilité de ces multiples foyers identitaires. Car même si il prend contact avec différents membres de sa famille insulaire, la conscience de la fragilité de cette réalité le rattrape. Plusieurs d'entre eux, surtout ses jeunes cousins souhaitent quitter l'île par n'importe quel chemin. Véritables temples mémoriels, ses tantes paressent à la fois mobiles dans le temps, de par leur avancée dans l'âge, mais aussi figées, comme prisonnières d'un passé évanoui, celui de la jeunesse de ses parents. Cette chaîne de rencontres incarne sa quête d'enracinement. Ses racines îliennes qui, à son grand désarroi, vont tour à tour se révéler autres et siennes. Mais ce sont bien elles, qui lui ont inspiré ce mémoire, ce désir de fixer dans le temps et la culture le témoignage de ces existences scandées entre ici et là-bas. Un hommage à ce cercle familial qui depuis plus de cinquante ans transcende de multiples frontières. Hommage également à son père conteur d'histoires cubaines. Carlos Frías est bien l'héritier d'une tradition orale dont l'identité s'écrit et s'écrira, passeur d'une existence dont l'encre devient ancre.

Mais avant de partir, Carlos Frías appelle son père pour le prévenir de son départ, comme si le fils avait besoin de la permission du père, de cet homme qui a tout quitté ce 5 novembre 1969, jour même de son quarante-deuxième anniversaire, où il rompit avec tout ce qui le définissait, toute une vie cubaine, celle d'un homme d'affaires à La Havane, là où avec ses quatre frères, les *guajiros* de la province d'Oriente, ils s'étaient fait un nom — *the Frías Brothers of Marianao*. Il a brisé tous les liens avec son île natale, car après avoir tenté de s'évader de l'île, il avait été enfermé à *La Cabaña*, prison tristement célèbre pour ses exactions contre les opposants politiques au régime castriste. Sa soif de liberté et de dignité lui avait coûté 264 jours d'internement et deux années de travaux forcés dans les champs de canne à sucre, ainsi qu'une nouvelle étiquette associée à son nom *gusano,* ces vers de terre qui

trahissent la révolution. Ses pires, comme ses meilleurs souvenirs dessinent les contours de sa patrie, qu'il aime tant. Un flot d'histoires, d'images submergent ce silence téléphonique, ce sera la première fois depuis 37 ans qu'un membre de la famille mettra le pied sur l'île. L'engagement journalistique et personnel de Carlos Frías brise une promesse, celle d'un *Cuba Libre*. Ce vol d'avion avec escale forcée à Cancún devient comme un rite de passage, passage vers un autre monde, un monde interdit.

Carlos Frías compare d'ailleurs son père au gardien des clés du royaume de l'au-delà, celui qui connait toutes les vérités, détient tous les secrets, ''*(...) the idea of visiting Cuba is like visiting Heaven — or Hell. (...) I have the chance to pass through the Pearly Gates. But my Father is my St. Peter. He stands guard as he always has, and I know I cannot go without his blessing.*"[954] Ces pensées reflètent leur réalité, pour le fils Cuba est un abîme d'inconnus, pour le père, Cuba est une montagne de souvenirs. Carlos Frías anticipe une certaine perte d'innocence, telle « une petite mort », il sait qu'en se rendant sur l'île, il va devoir défaire plusieurs points tissés par son père. Cette visite n'est donc pas un retour pour Carlos, mais bien un départ, un « détour aux sources » sur le cours de son tracé identitaire. Première surprise pour le fils, après ce long moment, comme suspendu à un fil, loin d'une tempête rageuse, le père ne s'emporte pas mais suggère à son fils unique : ''*Take me with you* '', qui est devenu le titre de son mémoire. Cette requête rhétorique se déguise en la bénédiction d'un père qui s'était juré de ne jamais remettre les pieds à Cuba tant que Fidel était à son poste.

Ainsi, ce voyage se présente à la fois comme une série de ruptures, l'abolition temporaire de multiples distanciations, mais aussi comme une série de « retrouvailles », la découverte des espaces cardinaux de la mythologie familiale. Carlos Frías va devoir aller au-delà de l'adage sur le voyage, qui clame que voyager c'est s'ouvrir sur l'Autre en dépassant ses a priori, lui va devoir confronter ses souvenirs d'un Cuba rêvé à une réalité, qu'il sait loin du paradis tropical des cartes postales. Et cette première prise de contact avec cet autre Cuba, ce Cuba réel, va également l'amener à être aux prises avec lui-même, à une introspection méditative sur ce qui fait de lui un Cubain-Américain.

Il est né aux Etats-Unis, à Miami mais a grandi en-dehors de *Little Havana*, le centre névralgique de la Diaspora cubaine-américaine et de ce fait, s'est toujours senti à la marge d'une autre vie, ''*For the Cuban boy not from Cuba, growing up in Miramar and not Miami, Florida, felt a little like living in exile itself.*'' Ainsi, exilé de cette effervescence culturelle, le

[954] Carlos Frías, *Take Me With You: A Memoir*, First Atria Books hardcover edition, November 2008, p.2

petit garçon se souvient des weekends passés au cœur du cercle familial, cette « île » de Cuba déracinée, aux saveurs, senteurs, et accents si familiers :

> So when he visited his Miami family at his Abuela Teresa's, something came alive in the boy (…). It meant seeing the aunts and uncles and cousins who shared his history. It felt like going home. (…) He only knew that when the lock tumbled and the door swung open, the smell of freshly brewed Cuban coffee, the murmur of Spanish being spoken, (…) was like Christmas.[955]

Il est intéressant de noter que Carlos Frías parle de son 'je' enfant à la troisième personne, comme par pudeur, mais aussi déjà comme écriture introspective de ses premiers pas cubains-américains. Il appartient, en effet, à cette génération américaine imprégnée de Cubanité. Il a grandi en écoutant les histoires cubaines de son père, parfois inventées, parfois restituées de mémoire à partir des récits de son propre père, '*''Every night, his father had a new bedtime story in Spanish. (…) Once a fable left his mouth, it was gone, stored only in the boy's memory.''*[956] Cette tradition orale lui a transmis une certaine vision, sensibilité, musique de la langue cubaine, malgré son environnement américain et anglophone. Ces contes d'un autre temps, partagés en espagnol cubain, ont fait de cette langue un véritable refuge*, ''But even in exile, the boy found a sanctuary for his culture. Spanish was all he spoke to his parents and to his Abuela Elisa and Abuelito Pepe, (…).''*[957] Ainsi, depuis son âge le plus tendre, Carlos Frías a appris à se construire un Cuba imaginaire, peuplé à la fois de souvenirs par procuration, mais aussi et surtout de ses propres rêves et fantasmes.

Néanmoins, ce sont bien les histoires qui découlent d'anecdotes et d'aventures vécues qui l'accompagnent toujours, '*''Most of the time, as they lay in the dark, the boy's father would just talk about growing up on the farm in Cuba with his ten brothers and sisters. (…) These are the nights that would shape the boy, the stories he remembers best.''*[958] Carlos Frías est indéniablement habité par cette mémoire paternelle, cette identité oralisée. Ce père qui a vécu un petit peu plus de la moitié de sa vie sur l'île, lui a, par ailleurs, toujours fait respecter leur terre d'accueil, les Etats-Unis, cet autre refuge, là où ses parents se sont rencontrés, aimés et ont fondé une famille, là où '*''Papaya, mango, mamey — by some measure exotic fruits, but not to the boy raised with them growing in his backyard, the proud crop of a Cuban farmer planting seeds of his childhood in American soil.''*[959] Forcés d'accepter leur nouvelle

[955] Carlos Frías, *Take Me With You: A Memoir*, First Atria Books hardcover edition, November 2008, p.3
[956] Idem, p.4
[957] Idem, p.4
[958] Idem, p.5
[959] Idem. p.25

condition d'exilés, séparés par une centaine de kilomètres de leur île natale, ses parents ont choisi de semer une nouvelle vie, cette-fois continentale, sans jamais oublier leurs racines îliennes. C'est ainsi que depuis sa naissance, Carlos Frías oscille entre deux traditions, deux langues, deux nations, il est le fruit de cette hybridité culturelle et ne peut se départir de l'une ou l'autre de ces sources identitaires :

> The boy remembers watching the Olympic Games one day and seeing the Cubans prepare to box the Americans. In this match, the boy is torn between two undefeatable opponents. He knows them both as the red-white-and-blue. The boy is Cuban and he is American and he has no answers. 'Who do I root for, Papi?' 'You always have to cheer for the United States. Cuba, that's our Patria. But this is the country that has given us everything, (…).[960]

L'enfant se demande quelle équipe encourager, il est intéressant de noter que l'expression '*to root for'*, vient de '*to rout*', fouiller avec le groin, déterrer des/ 'ses' racines. De plus, sa dualité culturelle émerge dans nombreuses de ses impressions concernant l'île aujourd'hui. Lorsqu'il relate son premier contact visuel avec l'île vue du ciel, il décrypte le paysage via ses points de références topographiques qui sont bien sûr américains :

> The forty-five-minute flight is a blur, and the plane climbs and descends before I have the chance to prepare myself. I look out the window and I see it. Cuba. The deep blue ocean has become turquoise, a sea green blue. White sand quickly turns to lush vegetation as we fly east over the island. It looks like vast, empty farmland, and the earth is red, like the infield of a baseball diamond; it reminds me of hilly Georgia clay.[961]

Il remarque d'emblée l'absence de grandes agglomérations urbaines, si typiques des Etats-Unis. Dès qu'il aperçoit les toits de la capitale, il ressent le poids de l'histoire, de son passé colonial, du temps qui a ravagé certains quartiers entiers de La Havane. De plus, la référence au baseball n'est pas anodine, lorsque nous savons que ce sport 100% américain s'est complètement enraciné dans la culture cubaine en devenant l'un des plus populaires. Tout juste sorti de l'appareil, Carlos Frías respire sa première bouffée d'air cubain, telle une « renaissance ». Et c'est muni de son passeport bleu américain, qu'il va fouler pour la première fois le sol cubain.

Les quelques jours qui ont précédé son départ, il s'était demandé comment il allait se présenter aux officiers des douanes cubaines, si il allait endosser le rôle du touriste américain au nom hispanisant mais ne sachant pas parler espagnol ou si il se présenterait comme un

[960] Idem, p.5
[961] Idem, p.16

touriste cubain-américain bilingue à la recherche de ses racines, deuxième choix pour lequel il a finalement opté, malgré l'atmosphère électrique de ce mois d'août 2006, à la veille du 80ème anniversaire ''*del jefe maximo'',* qui a dû subir une intervention chirurgicale.

Il s'était également interrogé sur son rapport à l'île, allait-il reconnaître certains lieux maintes fois dépeints par sa famille, allait-il ressentir un certain degré de filiation avec ce lieu si cher à ses proches. Il trouve quelques réponses dès ses premiers instants cubains, notamment dans le hall de l'aéroport international José Martí, vitrine d'accueil pour les touristes majoritairement Canadiens et Européens. Il y croise notamment des :

> Posters on a wall welcoming us to Cuba: a black-skinned girl with her hair in long pigtails jumping, a caramel-skinned young man with blue-green eyes playing the bongos. Most of the Cubans I have known in the United States are European-looking, and I wonder what my countrymen will look like, an island full of Cubans, all of us sharing the same dialect of Spanish. [962]

L'élite blanche cubaine fut la première à fuir le nouveau régime. La grande majorité s'installera dans le sud de la Floride, dans l'attente d'un renversement, d'une éventuelle révolution. On l'a vu avec ces clichés publicitaires, tout au long de son périple, Carlos Frías n'aura de cesse d'être confronté à d'innombrables décalages entre ce qui se déroule sous ses yeux et le film mental qu'il s'était créé depuis son enfance. Il va devoir apprendre à composer, à improviser avec ces « contres-temps » factuels et visuels.

Dès sa première plongée dans la réalité cubaine contemporaine, lors de la traversée de la ville en taxi pour se rendre à son hôtel, il comprend qu'il n'appartient pas à ce lieu pourtant clé de sa genèse, ''*The driver and I are both quiet as the Lada stirs a gray-beige dust down a craggy, narrow road, and I find myself trying to recognize a land I feel I should know. Yet every detail is new,* and I let them paint the image."[963] Il prend ainsi la route, cette route sinueuse qui va le mener sur les lieux de vie de ses parents, des vies qui ont été, et qui auraient pu être. Il tente d'absorber chaque détail au détour d'une rue, d'un carrefour, et *''We circle a park where people are gathered, (...) filing past a large, white statue of the father of Cuban independence, José Martí, el poeta, (...) as the Cubans call him. His right arm rises into the sun, huddled masses sculpted at the base of the monument beneath him."*[964] Perdu dans les méandres poussiéreux de La Havane, même le père de la nation cubaine, Carlos Frías le ramène en quelque sorte « chez lui », entre ici et là-bas, une autre île, une autre baie, en

[962] Idem, p.16
[963] Idem, p.20
[964] Idem, p.21

seulement deux mots, '*huddled masses*', l'image d'une autre statue nous apparaît, celle de la Liberté. Cette liberté que ses parents n'ont pas accepté de perdre et qui ont tout quitté afin de s'en approcher de nouveau, juste de l'autre côté de l'océan.

Le récit de son « voyage aux racines », de cette quête initiatique, il le profile tel un carnet de bord. Et ce décompte des jours passés sur l'île résonne dans chaque courbe narrative un peu comme l'Odyssée d'Ulysse. D'ailleurs, lors de sa première nuit cubaine, immergé au cœur de La Vieille Havane, Carlos Frías s'aventure dans un dédale de ruelles en ruines avant de rejoindre la fameuse balade longeant l'océan sur le *Malecón* où il se sent ''*too tired, too dizzy from hunger and the infatuating swirl of Cuban Spanish being spoken from every corner. It is like a siren's song, and I feel drunk with my new surroundings, like a million beautiful voices are speaking at once, and I am powerless to make out the words.''*[965] Il s'était demandé comment toute une île habitée de Cubains allait retentir, le voilà sonné par cette myriade de voix, d'histoires, et de couleurs.

Affamé, Carlos Frías se rend dans l'un des plus célèbres bar-restaurants de la capitale, *El Floridita,* tenant ainsi une promesse faite à une amie cubaine-américaine, qui vivrait Cuba à travers lui s'il buvait un *Daiquiri,* cocktail créé selon la légende par une figure mythique de la littérature américaine, qui a marqué et imprègne toujours ce lieu, de par sa statue de bronze en taille réelle, comme pour mieux fixer dans l'éternité ce fantôme du passé, j'ai nommé, Ernest Hemingway. Autre imprévu, ne figurent sur le menu que des pizzas, pas un seul plat cubain, pour Carlos, comme pour nous tous, la cuisine d'un pays reflète sa richesse culturelle, les rencontres et croisement de différents climats, savoir-faire, et histoires :

> This part of Cuba doesn't exist here for a regular Cuban. Ham and roasted pork are luxuries, and having them put together in this way, unimaginable. Our food and our culture, I always thought them inextricable. It was the one thing I expected to be familiar. But I am learning that the culture I know may exist only on the other side of the Florida Straits.[966]

C'est en croisant son regard dans le miroir derrière le comptoir du bar, qu'il voit un touriste américain qui a l'air de s'être égaré, échoué sur une île qu'il ne connait pas. Carlos prend conscience ici de l'existence de plusieurs Cuba au sein même de l'île, de plusieurs réalités parallèles. Les habitants de la capitale ou des abords de *Varadero,* cité balnéaire de luxe, qui travaillent dans le tourisme ont accès à certains privilèges, à plus de confort matériel, grâce à un salaire en Pesos Convertibles et aux pourboires en Dollars américains, mais aussi

[965] Idem, p.23
[966] Idem, p.24

et surtout un accès à plus d'information sur le monde extérieur. Il le découvre également en dialoguant avec le jeune groom de son hôtel, qui à sa grande surprise lui demande un soir :

> In what year did you leave?'(…). He thinks I am Cuban-born. And I cannot help smiling. (…) your Spanish, it sounds criollo, native.' I smile wider, and the image of my Abuelito Pepe, who taught me to roll my r's and stopped me when I didn't pronounce every syllable correctly, flashes with a knowing grin.[967]

De refuge à « labyrinthe assourdissant », l'espagnol revêt ici son rôle de « passeport », de pont d'échange. Carlos Frías est fier de partager ces mots qui le rattachent tel un cordon à ce peuple qui semble si loin et si proche à la fois. Ce sont ces voix, ces vies cubaines qui le réconfortent, même après une rude journée semée de déceptions et de frustrations, à ne retrouver que ruines et tas d'ordures là où son père et ses oncles détenaient leurs restaurants et bars à jus de fruits :

> I step off the curb and walk to the corner that was a café and now is a memory. (…) But my feet won't move. (…) Standing on it will mean that I accept what has become of the fairy tale I was told as a boy, and I am not willing to fully awake from that dream. Those dreams are my memories, and I won't give them up for piles of rocks. But I cannot deny that this, too, is part of my history now: shoeless boys chasing a soccer ball over the broken dreams of my father.[968]

Tout le poids de cet héritage mémoriel transmis de génération en génération est vécu de plein fouet par ce fils qui n'a appris à aimer Cuba qu'au travers de l'amour parental pour ce bout de terre. Cet appel de l'île, ce désir d'y appartenir lui ont été inculqués. Carlos Frías s'interroge sur la passation d'une inéluctable souffrance, va-t-il lui-même l'infliger à ses trois filles Elise, Amelia, et Catalina. Avec son épouse, également cubaine-américaine, ils s'efforcent de leur parler en espagnol au quotidien afin de ne pas briser ce lien si fragile, que le temps dilue sans cesse. C'est justement pour renouer, retisser des liens avec certains membres de sa famille maternelle, qu'il se rend à *Cardenás*, ville éloignée de l'influence de la capitale. C'est dans ces intenses moments de rencontres avec sa *Tía Sofía* et son cousin *Jorge*, qu'il ressent enfin cette filiation tant attendue. C'est parmi ces inconnus si familiers, tous réunis buvant *un cafecito* autour d'une table sur laquelle sont éparpillés des dizaines de photographies en noir et blanc qu'ils retracent et reconstruisent ce puzzle d'une vie passée. Ce sont les seules preuves tangibles de cette réalité. Carlos Frías reconnait des portraits d'enfants que sa mère avait pu emporter avec elle, ces enfants, devenus adultes, se tiennent à ses côtés

[967] Idem, p.27
[968] Idem, pp.38-39

dans cette même pièce. Il se sent volé de tous ces moments qui auraient pu être partagés. Il est conscient de la nature éphémère de leurs retrouvailles, dans quelques jours seulement, il ne sera plus là, il laissera de nouveau une chaise, ou plutôt un *rocking-chair* vide, comme sa mère, il y a plus de 40 ans. Il s'est senti « chez lui », dès qu'il a croisé le regard et le sourire de sa tante qu'il n'avait jamais serrée dans ses bras auparavant. Cette femme restée sur l'île, pilier de la famille est un véritable temple mémoriel. Marquée par le temps et les adieux successifs, elle semble prisonnière d'un Cuba évanoui. Ces nouveaux liens restent fébriles, car en prenant contact avec différents membres de sa famille insulaire, il apprend que plusieurs d'entre eux, surtout les plus jeunes souhaitent quitter l'île par n'importe quel chemin. Après des études de médecine, un service militaire en Angola, et des nuits à conduire un taxi au noir, son cousin Jorge a finalement émigré aux Etats-Unis, il a dû partir pour devenir quelqu'un. Jorge est un autre reflet de cette réalité contemporaine. Et comme Carlos Frías, il se sent chez lui dans l'instabilité de ces multiples foyers identitaires, au moment du départ de Carlos, il lui dit, '*'I guess I'll see you 'allà' on the other side, 'I'll see you at home.'*'[969]

De retour à La Havane, lors de sa dernière nuit sur l'île, Carlos dérive entre deux mondes, deux langues, deux temporalités. Un tourbillon de souvenirs l'envahit, le ciel gris devient une immense toile de projection de toutes ses émotions, il se met à pleuvoir pour la première fois depuis son arrivée. Il se demande s'il reviendra un jour avant sa mort, question que son père se pose toujours, ou si ne resteront que ces images, ces impressions, ces adieux. Carlos Frías, comprend tant de choses désormais de l'attitude de ses parents. Il se console en se replongeant dans ces carnets de notes achetés sur place, ces petits cahiers d'écoliers devenus les réceptacles de toutes ses aventures et mésaventures cubaines. En feuilletant ces quelques pages froissées, tachées à certains endroits, là où larmes et encre se sont croisées, là où l'écriture manuscrite reflète les sentiments du moment pris sur le vif, il les revit.

Chaque ligne évoque un visage, une voix, une lumière. Une phrase suffit à le ramener chez sa Tía Sofía, '*'I wish I could (...) carry you away from here.*'[970] Elle résonne comme le pendant exact du titre, de l'invitation de son père. Il s'inquiète de la censure des autorités cubaines, du risque de confiscation de ses carnets. Il décide ainsi d'effacer tous les noms, adresses, coordonnées en espérant s'en souvenir. Se souvenir de cette chaîne de rencontres qui incarne sa quête d'enracinement. Ses racines îliennes qui, à son grand désarroi, vont tour à

[969] Idem, p.210
[970] Idem, p.249

tour se révéler si fragiles, d'où son désir de fixer dans le temps et la mémoire collective, le témoignage de ces existences scandées entre ici et là-bas. Son mémoire est un hommage à ce cercle familial qui depuis plus de cinquante ans transcende de multiples frontières. Ce livre rédigé en anglais et publié aux Etats-Unis est également l'héritage qu'il dédit à ses filles, qui pourront à leur tour le transmettre aux générations futures. Carlos Frías est bien le passeur d'une mémoire multiculturelle, d'une tradition orale, qui sous sa plume d'*atrevido,* d'audacieux, traversant les interdits, devient une identité qui s'écrit et s'écrira, une existence dont l'encre devient ancre.

Ainsi, tel un rite de passage, il faut transgresser tour à tour la série de cercles concentriques enroulés autour de la communauté de Miami, considérée comme l'épicentre de la diaspora cubaine-américaine d'aujourd'hui. Certains vont, en effet, poursuivre leurs études supérieures au-delà des cercles – famille, foyer parental, quartier, ville, en changeant d'Etat et parfois même de pays. Certains vont étudier en Espagne, au Canada ou encore en Amérique Latine. Cette prise de distance leur semble nécessaire et bénéfique afin de se trouver, de se définir, ce qui n'est en rien une exclusivité cubaine-américaine. Cependant, cet éloignement géographique et culturel résonne d'autant plus, qu'il fait écho au déracinement forcé de leurs aïeux. Ce n'est, semble-t-il, qu'en dehors de ces cercles-remparts que ces jeunes Cubains-Américains distinguent plus clairement les contours de leur « je » multiple, et réussissent à mieux apprécier leur conscience multiculturelle. Beaucoup comprennent pour la première fois, la pleine mesure de leur position interstitielle, de la transmission d'un héritage culturel cubain, qui est paradoxalement à la fois un poids et un tremplin, une restriction et un enrichissement identitaire, largement explorée par Gustavo Pérez Firmat, Carlos Eire, Román de la Campa, mais aussi par Carlos Frías dans son mémoire *Take Me with You*. Ainsi, l'hétérogénéité de la diaspora cubaine-américaine constitue à la fois son plus grand défi et sa plus grande force. Les combinaisons infinies de perspectives socioculturelles et linguistiques que cette diaspora offre, rendent obsolète toute catégorisation classique. Transgression, porosité et mobilité interculturelles constituent les ondes de chocs qui se sont propagées bien au-delà de son épicentre originel – l'île de Cuba et dont les multiples échos continuent à se faire ressentir, notamment sur les pages des récits autobiographiques cubains-américains.

La mémoire personnelle et collective, l'écriture de soi, l'imagination créatrice, sont souvent perçues, comme des antidotes à l'exil, des forces rédemptrices aidant à cicatriser ce déchirement traumatique vécu directement par les *one-and-a-halfers* ou hérité par les secondes et troisièmes générations. Cette écriture, ce retour sur soi, pallie au retour sur l'île

quasi impossible au début des années 2000 et devient un espace, un archipel de liberté d'expression. Ces textes d'auto-analyse autour de leur hybridité culturelle, leur permettent de comprendre, de hiérarchiser, et d'accepter ces multiples 'voix' intérieures. Pour les secondes et troisièmes générations, les récits familiaux, les photographies, les lettres viennent compenser l'absence physique de Cuba. Leur imagination est source de créativité artistique qui peut être douloureuse, apaisante ou parfois même thérapeutique. Leurs écrits tissent un espace de libre-échange d'idées, d'images poétiques, de messages d'amour mais aussi parfois d'amertume, largement considérés dans les recueils de récits autobiographiques et d'essais dans *Bridges to Cuba/Puentes a Cuba*, édité par Ruth Behar, ainsi que *ReMembering Cuba* et *Cuba, Idea of a Nation Displaced*, édités par Andrea O'Reilly Herrera.[971]

Cet espace interstitiel, fait de mots et de papier forme une sorte de pont entre deux rives, qui n'ont jamais cessé de s'écrire l'une l'autre, nourrissant une mémoire en miroirs, en échos**.** Une mémoire à deux 'plumes' − l'une déracinée, dont l'encre a été diluée au contact de multiples cultures et langues présentes aux Etats-Unis, qui aspire via l'écriture de soi à raviver sa teinte originelle ; tandis que son alter-ego est souvent déchirée et isolée par l'embargo américain et la politique castriste. Nous l'avons vu, cet isolement au sein même de l'île est vécu par de nombreux dissidents politiques persécutés et emprisonnés, sans oublier ces familles disséminées, amoindries par de multiples « ablations ». Ces voix de l'*insilio* cherchent souvent désespérément à renouer les liens fraternels bafoués par l'Histoire. Ces myriades de mémoires, témoignages d'individus éraflés plus ou moins profondément par l'expérience de l'exil sont de précieuses illustrations, et déclinaisons de l'histoire de la culture cubaine-américaine. Chacun de ces « écrits » raconte leur Cuba ou leur existence multiculturelle aux Etats-Unis. La multiplicité et la mobilité de ces parcours, trajectoires identitaires se trouvent paradoxalement fixés au temps de la rédaction et publication de ces récits. Nous avons pu voir comment certains de ces écrits autobiographiques dialoguent parfois les uns avec les autres, via une mise en abyme des thèmes principaux, ce qui compose une vue quasi panoramique de leur identité diasporique sans cesse en devenir.

[971]Ruth Behar, *Bridges to Cuba/Puentes a Cuba*, The University of Michigan Press, Ann Harbor, 1995.
Andrea O'Reilly Herrera, *ReMembering Cuba: Legacy of a Diaspora*.University of Texas Press, Austin, 2001.
Andrea O'Reilly Herrera, *Cuba: Idea of a Nation Displaced*, State University of New York Press, Albany, 2007.

Conclusion

Nous avons entrevu l'existence d'une certaine *cubanité* sans cesse en formation, en redéfinition chaque fois qu'une nouvelle vague migratoire joignit les côtes américaines. Il est indéniable que malgré des divergences et une hétérogénéité toujours croissante, les Cubains de Miami ont constitué une communauté soudée qui a résisté à la dispersion physique et culturelle. Plusieurs facteurs que nous avons vus, peuvent expliquer cette réalité, notamment son statut relativement privilégié, bien que de plus en plus différencié. En outre, comparée à d'autres communautés installées aux Etats-Unis, elle a un meilleur niveau d'éducation, un taux de chômage plus bas, de meilleurs salaires et donc un niveau de vie moyen plus élevé. Ainsi, une nouvelle *cubanité* s'est forgée sur le continent, nourrie de l'idéologie forte de l'exil, une première version de cette identité diasporique fut souvent perçue comme une culture gelée, figée dans les années 1950, que les premiers exilés avaient emportée avec eux. Ces Cubains que l'on peut toujours apercevoir jouant aux dominos dans le bien nommé *Domino Park*, incarnent la vieille garde cubaine. Beaucoup s'interrogent sur le fossé entre les partisans de la révolution dans l'île et les opposants au régime sur le continent. Certains considèrent qu'il est moins insurmontable, tandis que d'autres le pensent au contraire plus indomptable, du fait qu'un demi-siècle se soit écoulé. L'antagonisme politique entre les insulaires et les 'ex-îliens', peut-il s'estomper au sein d'une citoyenneté cubaine évoluant dans une nouvelle légalité institutionnelle, une nouvelle entité nationale ? Dans cette perspective, Miami, véritable ville-frontière entre multiples continents, qui abrite le plus grand nombre de secteurs de la diaspora qui revendiquent leur *cubanité* appartiendraient à une 'méta-nation', qui comprendrait 15 provinces dont Miami et non 14 comme c'est le cas dans l'île aujourd'hui. Ces nouveaux contours de *la cubanité* pourraient entraîner une redéfinition de la culture cubaine, voire de la nation cubaine, telles qu'elles sont inscrites dans la mémoire collective insulaire depuis José Martí.

Dans une lecture similaire de l'hybridité intrinsèque de l'identité cubaine, Rafael Rojas critique le nationalisme cubain nourri du discours identificatoire et téléologique du patriotisme révolutionnaire régi par une logique de fermeture – limitation de la nation dans

l'espace insulaire et l'enfermement de son histoire dans le temps de la révolution.[972] Selon cette vision, rien n'existe au-delà du territoire insulaire, rien n'existe au-delà du castrisme. Deux entités sont rayées de la carte dans ce meta-récit l'une est temporelle et l'autre spatiale – l'avenir et la diaspora. Beaucoup pensent et posent que l'avenir de l'île ne se dessinera pas sans la diaspora. La diaspora cubaine elle, existe bien au-delà des limites de Dade County, n'oublions pas les Cubains du New Jersey, de NYC, de Chicago, de Los Angeles, de Porto Rico, du Mexique, du Canada, de l'Espagne, de l'Italie, de France… Et bien sûr, les spéculations vont bon train concernant l'après-castrisme, la nature des liens et échanges culturels entre l'île et le reste du monde, entre l'île et sa diaspora. Nous l'avons vu dans le premier moment de cette étude, l'île de Cuba, de par la nature de sa position géographique qui influença profondément son histoire politique et sociale, est transnationale et multiculturelle. Ainsi, les Cubains, comme la plupart des peuples caraïbes possèdent des parcours historiques multiples, et souvent contradictoires. Ils évoluent au sein d'espaces culturels fluctuant et ils écrivent sans cesse de nouvelles perspectives et altérités interculturelles. L'île et ses manifestations culturelles – religieuses, linguistiques, artisanales, musicales, et culinaires incarnent une hybridité débridée, une fusion transnationale d'un large panel de racines et d'influences diverses. L'histoire cubaine et par extension celle de sa diaspora doivent être envisagées et comprises dans ce contexte de déplacements et translations continuels. De par sa diaspora, l'identité cubaine a transcendé l'insularité naturelle de l'île et l'isolation forcée par l'embargo économique et politique qui dure depuis 1961. Ainsi, la culture cubaine influencée par moult phénomènes transnationaux produit à son tour une influence culturelle transnationale.

Le mythe de l'exceptionnalisme cubain a dû faire face à plus de cinquante ans de désintégration. Malgré cela, l'île est sortie victorieuse de ses conflits militaires en Angola et en Namibie, elle réussit également régulièrement à gagner des médailles olympiques. Quant à la diaspora cubaine-américaine, elle peut se targuer d'avoir un Cubain-Américain à la tête du groupe Coke Cola, sans oublier une artiste de renom, Gloria Estefan qui a choisi de revenir à l'espagnol dans ses chansons, un retour fort en symbole. Les Cubains-Américains cultivent ce Cuba alternatif, souvent à travers le prisme de Miami, devenue une 'nation dans une nation', une tour de contrôle de la résistance cubaine, comme la nomme Román de la Campa. Certains se demandent, pourquoi Miami ? Pourquoi la grande majorité des premiers exilés a choisi cette ville septentrionale des Etats-Unis ? Román de la Campa répond, peut-être est-ce un

[972] Rafael Rojas, *Isla sin fin*. Miami, Ediciones Universal, 1998

retour inconscient, un reflet du regard possessif, Cuba qui regarde Miami, de la façon dont les Etats-Unis regardaient Cuba.[973] Peut-être Miami fut toujours destinée à devenir l'une de ces régions frontalières qui transcendent les barrières culturelles, linguistiques, héritées de la colonisation européenne. Miami qui fut longtemps considérée comme ville-étape, avant de pouvoir retourner au pays, est devenue résidence permanente des premiers exilés. De plus, aujourd'hui, elle accueille une majorité d'expatriés issus des classes ouvrières, la rapprochant d'autres villes influencées par des communautés latinos. Cependant, pour beaucoup de Cubains des premières vagues, Cuba est unique, ils l'ont enseigné aux jeunes générations, qui ont constamment entendu parler dans leur enfance de la beauté exceptionnelle de la perle des Antilles. Ce fil narratif est tissé par les classes aisées blanches de La Havane des années 1950, dont le zèle chauviniste remonte à l'Espagne, aux classes dirigeantes créoles, résidus de la supériorité coloniale. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'Espagne est devenue un allié proche de Cuba, depuis l'effondrement du bloc soviétique. La diaspora cubaine englobe les différentes communautés installées en Espagne. Cette première patrie pour de nombreux Cubains est aujourd'hui une sorte de chenal vers le monde extérieur, en particulier pour les intellectuels et les artistes. Autrefois, terre de remontrance, désormais l'Espagne devient terre de résonance culturelle cubaine. En miroir de cette reconnaissance, à Miami, de nombreux restaurants cubains-espagnols célèbrent ces liens de parenté, cet héritage ibérique. Bien sûr, la fierté cubaine ne se résume pas à l'héritage espagnol, beaucoup reconnaissent la ferveur individualiste des Cimarrons et leur héritage culturel africain qui est présent dans la cuisine, la musique, la danse, les croyances religieuses, et la langue cubaine, tous intrinsèques à leurs racines identitaires. Même si ces traits culturels afro-cubains sont souvent filtrés, car présentés par des Cubains blancs, ils appartiennent intégralement et simultanément à la culture cubaine, à l'aune d'autres cultures caraïbes. L'unicité de Cuba vient de sa relation complexe avec la première puissance mondiale, cette riche nation voisine : les Etats-Unis. La fierté, voire l'arrogance cubaine trouve son écho dans les équivalences états-uniennes. Ainsi, le nationalisme révolutionnaire cubain, le nationalisme des exilés cubains, le nationalisme nord-américain se reflètent et réfléchissent leur exclusivité, leur ténacité, d'où l'impasse politique qui s'étire dans le temps, malgré quelques récents pas en avant, qui du reste, semble de nouveau avoir atteint une sorte d'arrêt sur image. La proximité du continent états-unien a de toute l'histoire cubaine paradoxalement présenté à la fois nombre d'opportunités et de limites. Ces dernières sont à la source de la révolution castriste, elle-même rejetée et contredite par l'exil contre-révolutionnaire des premières vagues cubaines. Autre reflet intéressant découlant

[973] *Cuba on My Mind*, p.23

de cette proximité géographique, la fierté collective liée aux succès économiques et politiques de la communauté cubaine de Miami. Cette réussite renforce une nouvelle fois leur sentiment d'unicité, de par leur point d'origine, mais aussi de par leur trajectoire états-unienne, et plus particulièrement miamienne.

Quels sont les autres modèles de nations disjointes, dont les communautés ethniques expatriées ont une influence grandissante ? Dans le cadre sociétal des Etats-Unis, nous pensons à la communauté juive-américaine, outre le fait que souvent les Cubains sont surnommés les Juifs de la Caraïbe, le parallèle entre Cuba et Israël, autre Etat attaché à son indépendance et influencé par sa diaspora, notamment la communauté installée aux Etats-Unis, interpelle par certains de ses reflets communs. Autre miroir possible, celui de l'île de Porto Rico, qui semble néanmoins moins attractif, et ce à la fois du côté de Cuba et du côté de Miami. Du point de vue insulaire, Porto Rico est trop dépendante des Etats-Unis, du point de vue de Miami, ils ne se reconnaissent pas forcément dans les relations entre l'île et sa diaspora, principalement installée à NYC, qui de plus n'a jamais connu les interdictions de sortie ou d'entrée de territoire, vécues par les Cubains. Cependant, il reste indéniable que de nombreux parallèles historiques et culturels existent entre les trajectoires cubaines et porto-ricaines, sans doute paradoxalement à l'origine du rejet. Ou est-ce la prépondérance raciale inhérente à la société états-unienne qui prime dans leur choix de se comparer, voire de s'identifier plus largement à l'expérience des Juifs-Américains, considérés comme blancs, plutôt qu'à l'expérience des Portoricains, associés à un groupe ethnique de couleur. N'oublions pas non plus que la diaspora cubaine inclut des communautés installées en Espagne, mais aussi au Mexique, même si celles-ci sont souvent oubliées dans le discours de Miami, car elles ont été revigorées suite aux exodes des Marielitos et des Balseros, nés sous et éduqués par la révolution.

Une constellation de questions, de tensions apparaissent concernant la culture cubaine de l'île, et de ses îlots parsemés de par le monde. Saura-t-elle se défaire du schéma polarisant maintenu par certains, l'écartelant entre l'île et ses communautés extérieures ? Tiraillée entre zèle idéologique de part et d'autre du détroit de Floride, embargo économique, restriction de mobilité, la culture, l'identité cubaine se voit ainsi appropriée, réclamée par des groupes radicalement opposés. Nombreux s'interrogent sur le rôle de Miami, de plus en plus considérée, non plus comme une 'simple' enclave d'exilés cubains, mais bien comme une seconde nation cubaine. Ainsi, la question qui domine est de savoir comment Cuba va s'intégrer dans cette nouvelle réalité propre à nos sociétés contemporaines mondialisées, pour

l'instant menées par l'hégémonie états-unienne. Que va signifier être Cubain dans l'après-Castro ? Que va signifier être Cubain-Américain ? Que va signifier l'île, depuis longtemps associée pour de nombreux Cubains déplacés à un territoire projetant sans cesse son peuple vers l'en-dehors, à une source de fuite perpétuelle, comme si elle ne réussissait pas à garder auprès d'elle, ses chers enfants, à l'aune de ces nombreuses nourrices noires qui ont perdu la garde des enfants bourgeois havanais, subitement orpheline de toute cette génération 'un-et-demi'. Face à ce vide soudain, la nécessité de part et d'autre de l'océan de se réinventer, de se ré-imaginer de nouvelles, d'autres routes*/roots* identitaires, apparaît comme seul salut face à l'éparpillement. Seule solution, en effet, semble celle de Fernando Ortiz, qui distingue trois façons d'appartenir à Cuba : *cubanidad, cubaneo,* et *cubanía*, ces termes incarnent l'existence de la multiplicité cubaine d'ici et d'ailleurs, qui illustre une porosité, une île sans frontières, une identité qui s'écrirait avec le cœur, plutôt qu'avec rancœur, libérée d'un point d'origine unique. Ortiz parle de la cubanité comme condition de l'âme, cette vision influença fortement les auteurs et les artistes de la génération 'un-et-demi'. Ils explorent les dilemmes linguistiques et existentiels de leur double conscience culturelle, de leur dérive à travers un pays, un climat, une langue qui n'étaient pas censés devenir leurs. Nous l'avons vu, Gustavo Pérez Firmat célèbre sa cubanité, en parfait écho à Fernando Ortiz, lorsqu'il se réapproprie, ou redécouvre un territoire, celui de l'enseignement d'abord, puis celui de l'écriture de soi, une nouvelle patrie, ou paysage intérieur nourri de son imaginaire, de ses souvenirs, et de ses rêves, qu'il ne perdra jamais. Dans cette perspective métaphorique, le mythe du retour, trope récurrent dans l'imaginaire diasporique cubain, se réalise perpétuellement et transcende son sens de voyage à la source, ainsi que le désenchantement intrinsèque au retour physique, car souvent incomplet. Ainsi ce lien spirituel ouvre de nouveaux champs d'exploration linguistique et artistique aux contours flous et mouvants, à l'aune de la fluidité propre de la diaspora cubaine. Sans oublier que cette diaspora cubaine appartient à la grande diaspora latina des Etats-Unis, forte de plusieurs millions d'individus aussi diverses que leurs pays d'origine.

Chaque communauté hispanique partage cette double conscience culturelle, certaines comme les Cubains-Américains ont des difficultés, voire des impossibilités de pouvoir retourner au pays, d'autres vont et viennent librement à travers les frontières. Certaines sont plus ou moins anciennes, et donc connaissent différents degrés d'acculturation, d'assimilation au sein de la société états-unienne. Certains quartiers de certaines villes peuvent changer, se latiniser en quelques décennies, ou inversement s'américaniser, les lignes de démarcation se brouillent de plus en plus. Certaines assimilent l'anglais facilement, qui devient un passeport

de reconnaissance, et d'opportunités économiques, d'autres pour diverses raisons restent plus attachés à la langue espagnole. Une identité pan-latina s'est justement dégagée concernant la question de l'éducation bilingue, situation unique aux Etats-Unis, qui a longtemps célébré le modèle et mythe du *melting-pot*. Ainsi, la diaspora latina incarne plusieurs départs par rapport aux trajectoires classiques de nombreuses communautés ethniques installées aux Etats-Unis. Une majorité n'adhère ni au monolinguisme anglophone, ni à la définition raciale de la fameuse goutte de sang de couleur propre à la société américaine. De plus, contrairement à d'autres communautés d'expatriés, les Latinos sont déjà Américains, puisqu'ils viennent des Amériques. Le flux constant de nouveaux arrivants, même si leurs points d'origine sont multiples, ravive sans cesse leur histoire et redéfinit leur présence. Certaines régions frontalières des Etats-Unis, comme le sud-ouest, sont devenues si biculturelles, qu'il est parfois difficile de distinguer les Etats-Unis latinos, de l'Amérique latine. La capacité des Etats-Unis d'absorber cette population à majorité ouvrière redistribue sans cesse les cartes socio-politiques et économiques du continent, et ouvre une nouvelle fois de nouvelles perspectives de lecture et d'interprétation, notamment à travers l'incorporation de contradictions culturelles, qui testent les limites et redessinent sans cesse la carte identitaire états-unienne.

De plus en plus multiple devient l'expérience de déracinement dans nos sociétés contemporaines. Comment décrire ces espaces en mouvement qui semblent nous échapper constamment ? Faut-il pour autant renoncer à toute origine ? Face à l'instabilité permanente, à l'évanescence de certaines identités nationales de moins en moins territorialisées, le sujet contemporain se pose et impose nombreuses interrogations sur les contours de son 'je', de son 'îlot identitaire'. Comment parler de la distance, de l'absence, de l'hybridité, des décalages qui rythment le quotidien de ces identités interstitielles ; ou comment tenter de saisir et donc de fixer ce qui se déroule à l'infini, ce qui est toujours en avant de soi, ce qui semble justement éluder un présent trop défini. Tout individu ayant dû quitter son pays natal pour quelque raison se trouve confronté au traumatisme du départ, de la séparation d'un lieu et des êtres chers. Il cherchera à se libérer du doute, à compenser l'absence, à se reconstruire dans la distance, car rupture et marginalité peuvent donner lieu à une renaissance et une certaine lucidité. Mais comment assumer cette fragilité inhérente à l'hybridité identitaire ? Comment panser la blessure, qu'elle soit vécue ou héritée ? Comment dissiper l'exacerbation de l'universelle frustration de l'impossible retour à l'origine ? Peut-être en se mettant à parler d'exil, d'errance, de fuite et pourquoi pas d'imaginer un retour, quel qu'il soit. C'est souvent dans le souvenir et le rêve, dans cet imaginaire de la perte, où paradoxalement rien ne semble

s'oublier, que nombre de *'je'* nomades portent cette mémoire de tous les départs. Parler mais aussi écrire devient alors pour certains une nécessité. A travers l'écriture, ils tissent ou retissent des liens, exorcisent leur passé, ainsi de nombreux récits autobiographiques sont publiés sur ce sujet contemporain du déplacement. Chacun de ces écrits devient un écho de cette nouvelle communauté de langage, qui donne voix à de plus en plus de cultures qui s'étoilent ou *s'archipélisent*. Le phénomène de mondialisation efface les centres traditionnels et accélère une complexification de la cartographie identitaire mondiale.

Le discours sur la diaspora fut d'ailleurs longtemps monopolisé par une petite section de la communauté d'exilés cubains aux Etats-Unis, pour être ensuite largement publié et déformé par les médias nationaux et internationaux. Il fallut plusieurs décennies et plusieurs mémoires afin de rectifier certains clichés, afin de profiler une représentation plus fidèle aux identités déplacées et aliénées de nombreux exilés cubains. Avant ce pic de publications autobiographiques cubaines-américaines dans les années 1990, 2000, l'histoire de l'exode cubain semblait dominée d'une voix narrative monolithique, donnant l'illusion parfaite d'une cohérence interne, loin de la réalité asymétrique de la diversité des relations entre différentes générations, classes sociales, et ethnicités. Nombreuses de ces publications sont inspirées de l'expérience de l'exil, dont le sens métaphorique devient propice à la créativité intellectuelle. De contrainte, cette position d'extériorité quasi ontologique, en tout cas matricielle permet ainsi de migrer d'un territoire disciplinaire à un autre, de relier, en contre-point, les mémoires, les histoires et les cultures, de refuser toute catégorisation fixe. Le décloisonnement est à la fois méthode, éthique, et politique. Cette étude a exploré l'interdépendance et l'enchevêtrement, la coexistence de communautés opposées et leurs histoires entrelacées.

La figure historique et métaphorique de l'exil permet de repenser l'universalisme et l'humanisme à partir de la marge, mais aussi de sortir de soi pour se regarder du dehors, par et à travers une altérité et une étrangeté qui nous constituent. La transgression littérale et figurative des frontières désamorce l'appartenance enclavée à une vérité, un enracinement, un récit, déjoue, déplie et fragmente tous les discours majoritaires et identitaires. Edouard Glissant pense l'exil comme une « poétique de la relation », qui puisse relier, relayer, et relater les mémoires et les mondes, les histoires et les noms, et peut-être enfin inventer un espoir, inventer l'impossible. L'exilé vit toujours dans un hors-lieu, à contre-voie, il est marginalisé, mais parfois il tient à sa condition comme à un privilège. Edward Saïd établit un rapprochement entre cette condition et celle de l'intellectuel en général. Il est intéressant de noter que nombreux des auteurs choisis pour cette étude, sont des universitaires. Lorsqu'ils

enseignent, ils jouent le rôle public de passeur de mémoire, de rappeler ce qui est oublié ou ignoré, d'établir les liens manquants. Ils ont ainsi pris position par rapport à l'impérialisme culturel états-unien, en se réappropriant la littérature hispanique. De leur vagabondage identitaire personnel, ils ont lié leur déracinement à une certaine façon d'être des intellectuels, en errance, sans ancrage territorial fixe et surtout sans ancrage national fixe. Edward Saïd dit à ce propos : « *Les nations sont des narrations... Le pouvoir de narrer, ou de bloquer la formation et l'émergence d'autres narrations, est essentiel à la culture et à l'impérialisme, et constitue le lien fondamental entre les deux.*»[974] Ainsi, être intellectuel c'est savoir pour pouvoir, comprendre pour résister et, pour lui, assumer les forces croisées et l'ambiguïté de sa double culture.

Cette écriture de soi est une exploration des moi(s) intérieurs multiples, qui correspondent aux je(s) de l'enfant, de l'adolescent, de l'adulte − nous sommes, en effet, tous irrévocablement exilés de nous-mêmes, notre passé est à jamais perdu. Cette réalité universelle prend une dimension encore plus profonde, lorsqu'il y a exil. Selon les générations, les écrits nous présentent ces je(s) d'un Cuba remémoré, du quotidien de la diaspora, d'un Cuba imaginé, d'une patrie par procuration. Cuba est tour à tour un temple mémoriel, un jardin 'identitaire' à cultiver, dont le seul terreau est leur imagination créatrice. Certains, dont la majorité ayant vécu directement l'expérience de l'exil, la considèrent comme un dépouillement de soi, une ablation de leur essence originelle. D'autres au contraire, dont certains *one-and-a-halfers*, la considèrent comme une transcendance de leur « je » originel vers un degré de conscience de leurs multiples possibilités d'exister. S'écrire une 'deuxième' vie de mots, se réaliser, se créer un double de papier capable d'exprimer leur complexité identitaire est pour beaucoup de ces auteurs une expérience cathartique. Ces témoignages littéraires de la diaspora cubaine-américaine sont autant de ponts bâtis au-dessus de la mer Caraïbe qui les sépare de leur point d'origine et lieu de mémoire – l'île de Cuba. Ces écrits autobiographiques sont, en effet, autant de variations sur le thème du retour aux racines et du souhait de faire sens de toutes ces trajectoires. Ultimes remparts contre l'oubli, contre l'arrachement de l'exil, ces écrits sont autant d'attaches, de routes tracées afin de ne pas se perdre dans cette immense toile tissée par l'imaginaire fertile de ce peuple déraciné. Ultime transcendance également d'une longue tradition orale cubaine qui vient se poser, se fixer à jamais sur le papier. Des ouvrages qui, certes pour l'instant sont souvent à dominance anglophone et nord-américaine, mais qui sont la preuve tangible de cet héritage de l'exil, qui

[974] Edward Saïd, *Réflexion sur l'exil,* p.67

s’exprime librement dans cette langue qui est leur pays et vice versa. Nombre de ces mémoires cubains-américains illustrent parfaitement la maxime : il faut partir pour écrire, pour s’écrire.

Bibliographie

Sources primaires

Autobiographies principales

- Arenas, Reinaldo. *Before Night Falls*. Penguin Books, Translated by Dolores M. Koch, 1993
- de la Campa, Román. *Cuba on My Mind: Journeys to a Severed Nation*. Verso Books, London, NYC, 2000
- Díaz, Iris M. *Cuba: Another Side of the Story, Memoirs of a Cuban Childhood*. Xlibris.com, 2010
- Eire, Carlos. *Waiting for Snow in Havana: Confessions of a Cuban Boy*. The Free Press, NYC, 2003
  — *Learning to Die in Miami: Confessions of a Refugee Boy*. The Free Press, Inc., NYC, 2010
- Fernandez Barrios, Flor. *Blessed by Thunder: Memoir of a Cuban Girlhood*. Seal Press, 1999
- Frías, Carlos. *Take Me with You: A Secret Search for Family in a Forbidden Cuba*. Atria Books, 2009
- Grillo, Evelio. *Black Cuban, Black American: A Memoir*. Arte Público Press, University of Houston, 2000
- Medina, Pablo, *Exiled Memories: A Cuban Childhood*, Persea Books, NY, 1990, réédition, 2002
- Ojito, Mirta. *Finding Mañana: A Memoir of a Cuban Exodus*. Penguin Books, NYC, 2005
- Pérez Firmat, Gustavo. *Next Year in Cuba*: *A Cubano's Coming-of-Age in America*. New York: Doubleday, 1995
- Rodriguez, Andrew J. *Adios Havana: A Memoir*. Outskirts Press inc. Denver, Colorado, 2005

Autres sources autobiographiques

- Barnet, Miguel. *Esclave à Cuba* (Biographie d'un cimarrón)/ Trad.de Claude Couffon, Gallimard, 1967
- Behar, Ruth. *An Island Called Home: Returning to Jewish Cuba*. Rutgers University Press, 2007
  – *Traveling Heavy: A Memoir in between Journeys*. Duke University Press Books, 2013
- de Crèvecœur, Michel G.J. *Letters from an American Farmer*, 1782, Reprint 1925. New York: Albert and Charles Boni.
- Choy, Armando, Gustavo Chui, Moisés Sío Wong. *Our History is still being written: The Story of Three Chinese-Cuban Generals in the Cuban Revolution*. Edited by Mary-Alice Waters, Pathfinder, 2005
- Douglass, Frederick. *The Life and Times of Frederick Douglass: A Will to be Free*. Start Publishing LLC, 2012
- Hijuelos, Oscar. *Thoughts Without Cigarettes: A Memoir.* Gotham Books, 2011
- Karman, Olga. *Scatter My Ashes over Havana*. Pureplay Press; First Edition edition, 2006
- Menéndez, Ana. *In Cuba I Was a German Shepherd*. Grove Press, 2001
- Miller, Tom. *Travelers' Tales: Cuba, True Stories*. Edited by Tom Miller, Travelers' Tales, Inc., 2004
- Lopez-Aqueres, Waldo. *Clashing Waves: Memories of a Cuban Immigrant*. iUniverse, 2012
- Saïd, Edward. *À contre-voie*. Éditions le Serpent à plumes, 2002
- Suárez, Virgil. *Spared Angola: Memories from a Cuban-American Childhood*. Arte Publico Press, 1997
- Triana, Sarah. *Remanso: The Revealing Reality of a Cuban-American Woman*. iUniverse, 2010

Fictions

- Césaire, Aimé. *La Tragédie du roi Christophe*, 1963
- de Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri. Oeuvres choisies de ...: contenant *Paul et Virginie*, La *Chauniere indienne*. *Le cafe de Suirate*. (ed. 1851)
- Carrière, Jean-Claude. *La Controverse de Valladolid*. Flammarion, 2003
- García, Cristina. *Monkey Hunting*. Borzoi Book, Alfred A. Knopf, NYC, 2003
  — *Dreaming in Cuban*. Ed. Alfred K. Knopf, 1992
  − *The Agüero Sisters*. Ballantine Reader's Circle, 1998
- Hijuelos, Oscar. *The Mambo Kings Play Songs of Love*. FSG Press, 1989
- Hurbon, Laënnec. *Le barbare imaginaire*. Paris, Le Cerf, 1988
  Llop, José-Carlos. *Parle-moi du troisième homme*. Edité par Jacqueline Chambon, Août 2005
- Méndez Rodenas, Adriana. "Voyage to la Havane : The Countess of Merlin's Preview of National Identity, 1844." Carmelo Meso-Lago, Cuban Studies 16, U of Pittsburg P.
- O'Reilly Herrera, Andrea. *The Pearl of the Antilles*. Bilingual Press, 2001
- Valdès, Zoé. Le néant quotidien. Traduit de l'espagnol par Carmen val Julian, Actes Sud, 1995
- Yglesia, Jose. *A Wake in Ybor City*. Arte Publico Press, 1963

Sources secondaires

Anthropographie, Sociologie

- Appadurai, Arjun. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, 1996

- Basch, Linda. *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, Deterritorialized Nation-states.* New York, Gordon and Breach, 1994

- Beauzamy, Brigitte. « Les diasporas dans les conflits à l'épreuve des études sur la mondialisation », Tracés. Revue de Sciences humaines, 2012
- Behar, Ruth. *Bridges to Cuba/Puentes a Cuba*. Edited by Ruth Behar, Ann Harbor, Michigan University Press, 1998
  —*The Portable Island: Cubans at Home in the World.* Ed. Ruth Behar, Lucía Suárez, 2004
- Bénitez-Rojo, Antonio. *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*; Traduit par James Maraniss ; Durham and London: Duke University Press, 1996
- Benjamin, Walter. Le livre des passages- *Paris – capitale du XIXème siècle. Paris, éditions du cerf, troisième édition 2002*
- Berthomière, William et Christine Chivallon (dir.). *Les diasporas dans le monde contemporain*. Paris, Karthala, 2006
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*, ch. "Cultural Hybridity", 1994
- Bordes-Benayoun, Chantal, Dominique Schnapper. *Diasporas et nations*, Ed. Odile Jacob, 2006
- Bouchard, Jean-François, André Delpuech, Danièle Lavallée, Dominique Legoupil, Stéphen Rostain. Universalis, « Précolombiens - Amérique du Sud », Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL: http://www.universalis.fr/encyclopedie/precolombiens-amerique-du-sud/

- Braziel, Jana et al. (eds.), *Theorizing Diaspora*. A Reader, Oxford, Blackwell, 2003
- Bruneau, Michel. Diasporas (dir. d'ouvrage), Reclus, Montpellier, 1995
- Clifford, James. « Diasporas », Cultural Anthropology, vol. 9, n° 3, 1994
- Conde, Yvonne M. *Operation Pedro Pan: The Untold Exodus of 14,048 Cuban Children*. New York: Routledge, 1999
- Cohen, Robin, *Global Diasporas: An Introduction*. UCL Press, London, 1997
- Darwich, Mahmoud. *Murale*, Actes Sud, 2003

- Deleuze, Gilles. « Causes et raisons des îles désertes», dans *L'île déserte et autres textes*, édition préparée par David Lapoujede. Paris, Éditions de Minuit (Paradoxes), ([1953] 2002)
- de los Angeles Torres, Maria. *The Lost Apple: Operation Pedro Pan, Cuban Children in the U.S., and the Promise of a Better Future*. Beacon Press, Boston, 2003
- Douglass, Frederic. *Selected Speeches and Writings*. Edité par Philip S. Foner, adapté par Yuval Taylor. Library of Congress, 2001
- De Sipio, Louis. « *Cuban Miami: Seeking Identity in a Political Borderland* », Latin American Research Review, vol. 38, n° 2. Austin, University of Texas, 2003
- Didion, Joan. *Miami*. NY: Simon & Schuster, 1987
- Doumenge, Jean-Pierre. « Le Pacifique insulaire en 2010, un monde éclaté en grande mutation, tiraillé entre traditions « autochtonistes » et valeurs de « métissage », 2010
- Duany, Jorge. 'Cuban Communities in the United States: Migration Waves, Settlement Patterns and Socio-Economie Diversity', *Pouvoirs dans la Caraïbe*, n° 11. Université des Antilles et de la Guyane, 1999
- Fernandez, J. Damián. *Cuba Transnational*. University Press of Florida, 2005
- Fuentes, Yvette. *Re-imagining Home: Operation Pedro Pan in the Cuban-American Imaginary*, 2016
- Fonkoua, Romuald. *Les Caraïbes : cette autre région nouvelle du monde*. Cultures Sud, Caraïbes : un monde à partager. Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'Océan Indien, n°168 janvier – mars 2008
- Foucault, Michel. «Des espaces autres», dans *Dits et écrits II*. 1976-1988. Paris, Gallimard (Quarto), 2001
- Gazzaniga, Micheal, Richard B. Ivry, George R. Mangun. *Neurosciences cognitives. La biologie de l'esprit*. De Boeck Supérieur, 2000
- Gibson, Campbell et Kay Jung. "Historical Census Statistics on the Foreign-born Population of the United States: 1850-2000" (Working Paper no. 81, U.S. Census Bureau, Washington, DC, February 2006)

- Gilroy, Paul. *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Cambridge : Harvard University Press, 1993
- Girault, Christian. « Caraïbes - L'aire des Caraïbes », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 5 janvier 2015. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/caraibes-l-aire-des-caraibes/
- Gonthier, Frédéric. « HABITUS », Encyclopædia Universalis [en ligne], URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/habitus/

- Grenier, Guillermo, et Lisandro Pérez. *The Legacy of Exile: Cubans in the United States*. Allyn and Bacon, The New Immigrant Series. State University of NY, 2003
- Guevara, Ernesto. *Le Socialisme et l'Homme à Cuba*, 12 mars 1965
- Halbwachs, Maurice. *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925). Paris : Librairie Félix Alcan, 1925 Collection: Les travaux de l'Année sociologique. Paris: Les Presses universitaires de France: Nouvelle édition, 1952
- Hall, Stuart. *Modernity: An Introduction to Modern Societies*. Blackwell Publishers, 1990

  — *Identités et Cultures: Politiques des Cultural Studies*, 2008
  — « *Negotiating Caribbean Identities* » in New Caribbean Thought: A Reader, dirigé par Brian Meeks et Folke Lindahl; Kingston: University of the West Indies Press, 2001
- Helly, Denise. « Diaspora : un enjeu politique, un symbole, un concept ? », *Espace populations sociétés*, 2006
- Holden, Robert H., Rina Villars. *Contemporary Latin America: 1970 to the Present*. John Wiley & Sons, 2012
- Jabès, Edmond. Colloque : le langage dans la psychanalyse, Aix en Provence 1983, Edition, Belle Lettres, coll: Confluents psychanalytiques, 1984
- Knight, Franklin W. et Colin A. Palmer. *The Modern Caribbean.* Chapel Hill: North Carolina Press, 1989

- Lewis, W.B. *The American Adam: Innocence, Tragedy, and Tradition in the Nineteenth Century*. The University of Chicago Press, 1955
- Lieury, Alain. *Une mémoire d'éléphant ? vrais trucs et fausses astuces*. Dunod, 2011

- Marienstras, Richard. « On the Notion of Diaspora » in G. Challiand (ed.), *Minority Peoples in the Age of Nation-States*. London, Pluto Press, 1989
- Martí, José. *Notre Amérique*. Recueil d'articles, de lettres et d'œuvres diverses de J. Martí, Édition : Paris : F. Maspero, 1968
- Médam, Alain. « Diaspora / Diasporas. Archétype et typologie ». Revue Européenne des Migrations Internationales, vol. 9, n° 1, 1993
- Moles, Abraham. *Labyrinthes du vécu*. Paris, Klincksieck, 1982
- Nora, Pierre. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoires*, Tome 1 et 3. Paris, Gallimard, 1984
- Nettleford, Rex. *Caribbean Cultural Identity*. Kingston and Miami: Ian Randle Publishers, 2003
- O'Reilly Herrera, Andrea. *ReMembering Cuba: Legacy of a Diaspora*. Ed. A. O'Reilly Herrera, University of Texas Press, 2001
  —*Cuba: Idea of a Nation Displaced* ed. By Andrea O'Reilly Herrera. State University of New York Press, 2007
- Ortiz, Fernando. *Los negros brujos* ("Black Sorcerers"), 1906
  — *Cuban Counterpoint: Tobacco and Sugar*. Duke University Press, 1995 (1940)
- Pearce, Marsha. "*Une cartographie de la Caribéannité*" in Cruse & Rhiney (Eds.), Caribbean Atlas, 2013
- Poivre d'Arvor, Olivier, Sophie Renaud et Paul Sinety. *Cultures Sud, Caraïbes : un monde à partager*. Revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'océan Indien, n°168 janvier – mars 2008
- Portes, Alejandro, Alex Stepick. *City on the Edge: The Transformation of Miami*. University of California Press, 1994
  — Portes A., et Robert L. Bach. *Latin Journey: Cuban and Mexican Immigrants in the U.S.* Berkeley: U of Cal P, 1985
  — Portes, Alejandro and Rubén G. Rumbaut. *Immigrant America. A Portrait.* Berkeley : U of California P, 1996

- Rieff, David. *The Exile: Cuba in the Heart of Miami*. Simon and Schuster, 1993
  — *Going to Miami: Exiles, Tourists, and refugees in the New America*. Boston: Little, Brown, 1987
- Rojas, Rafael. *Isla sin fin*. Miami, Ediciones Universal, 1998
- Rushdie, Salman. *Imaginary Homelands: Essays and Criticism 1981-1991*. Granta, 1992

- Safran, William. « Diasporas in Modern Societies: Myths of Homeland and return », *Diasporas*, vol. 1, n° 1, 1991
  —, « Comparing Diasporas : A review essay », *Diasporas*, vol. 9, n° 3, 1999
- Saïd, Edward. *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Paris : Actes Sud, 2008
- Sheffer, Gabriel. *Modern Diasporas in International Politics*. New York, Saint Martin Press, 1986
- Teissèdre, Marie-Cécile. « Miami, capitale des Amériques ? » Consulat général de France à Miami, 2003, 2004
- Stepick, Alex, Guillermo Grenier, Max Castro, Marvin Dunn. *This Land is Our Land: Immigrants and Power in Miami*. University of California Press, 2003
- Todorov, Tzvetan. « La mémoire devant l'histoire », Terrain, n°25 (septembre 1995)
- Tölölyan, Khachig. *Diaspora*. 1996
- Torres, María de los Angeles. *In the Land of Mirrors: Cuban Exile Politics in the United States*. Ann Arbor: University of Michigan Press, 1999
- Vieillescazes, François. « Halbwachs Maurice - (1877-1945) », Encyclopædia Universalis. URL: http://www.universalis.fr/encyclopedie/maurice-halbwachs/
- Voisset, Georges. *L'imaginaire de l'archipel*. CRELIC, Université Antilles-Guyane, 2003
- Yacou, Alain. « Une esclave-poète à Cuba au temps du péril noir : Autobiographie de Juan Francisco Manzano » (1797-1851), Karthala-CERC, 2004

Ecriture autobiographique

- Gasparini, Philippe. Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction. Broché – Seuil, 2004

  — La Tentation autobiographique de l'Antiquité à la Renaissance. Broché – Seuil, 2013

- Genette, Gérard. Palimpsestes : La littérature au second degré. Poche – Seuil, 1992
- Gusdorf, Georges. Lignes de vie Tome 1 : Les Écritures du moi. Broché – Seuil, 1991
- Hubier, Sébastien. Littératures intimes: Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction. Broché – Armand Colin, 2003
- Lejeune, Philippe. Le Pacte autobiographique, Seuil, 1975
  — Signes de vie : Le pacte autobiographique 2. Broché – Seuil, 4 mars 2005
  — Autogenèses : Les brouillons de soi 2, Seuil, 2013
- Miraux, Philippe. L'autobiographie - 3e éd. - Écriture de soi et sincérité. Broché – Armand Colin, 2009
- Renner, Florence et Loïc Marcou. L'Autobiographie et autres écritures de soi Poche – Flammarion, 2016
- Samoyault, Tiphaine. L'intertextualité: Mémoire de la littérature. Broché –Armand Colin, 2005
- Stiker-Métral, Charles-Olivier. L'autobiographie. Poche – Flammarion, 2014
  de Collectif (Auteur)

Arts

- Villarreal, Raúl. *El encuentro*, in Andrea O'Reilly Herrera, *Cuban Artists Across the Diaspora: Setting the Tent against the House*. University of Texas Press, 2011

Géographie

- Cuba, Division Géographique de la Direction des Archives du Ministère des Affaires Etrangères, 2005

Histoire

- Alarcon Ramirez, Dariel. *Vie et mort de la révolution cubaine.* Fayard, 1996
- Amarger, Patrice. *Une splendide petite guerre : Cuba 1898 : récit d'histoire*. Éditions : la Bisquine, Paris, 2014
- Anteby-Yemini, L., W. Berthomière & G. Sheffer dir., *Les Diasporas. 2000 ans d'histoire*, colloque, Poitiers, fév. 2002, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002
- Binoche, Jacques. *Histoire des États-Unis*. Paris, Ellipses, 2003
- Portuondo del Prado, Fernando. *Historia de Cuba*. La Havane, 1957
- Douglas, Marjory S. *Florida, the Long Frontier*. NY: Harper & Row, 1967
- Drescher, Seymour. *The African Diaspora: A History Through Culture*. Columbia University, 1999
- Dufoix, Stéphane. *La dispersion* : *Une histoire des usages du mot diaspora*. Paris, Ed. Amsterdam, 2011
- Dworkin y Méndez, Kenya. Introduction de *Black Cuban/Black American*. Carnegie Mellon University

- Fohlen, Claude, Annick Foucrier, Marie-France Toinet. Universalis, « États-Unis D'Amérique (Le territoire et les hommes) – Histoire », Encyclopædia Universalis [en ligne].

URL:http://www.universalis.fr/encyclopedie/etats-unis-d-amerique-le-territoire-et-les-hommes-histoire/
- Gannon, Micheal V. *Florida: A short history*. University Press of Florida, 1993
- Greenbaum, Susan D. *Afro-Cubans in Ybor City*, A Centennial History. Tampa: University of South Florida, 1986
- Gutierrez, David. *Havana/USA: Cuban Exiles and Cuban Americans in south Florida, 1950-1994.* Berkeley: University of California Press, 1996
- Habel, Janette, Oruno D. Lara, Jean Marie Théodat. Universalis, Victoire Zalacain. « Cuba », Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/cuba/
- Hart Philips, Ruby. *Cuba: Island of Paradox*. New York, 1959
- Lacroix, Jean-Michel. *Histoire des États-Unis*, PUF, coll. « Quadrige », 2006
- Lagayette, Pierre. L'Ouest américain. Réalités et mythes. Paris, Ellipses, 1997
- Lamorre, Jean. *José Martí : La liberté de Cuba et de l'Amérique latine*. Ellipses Marketing, 2007
- Languepin, Olivier. *Cuba : la faillite d'une utopie*. Gallimard, 1999
- Lastra, Frank. *Ybor City: The Making of a Landmark Town.* University of Tampa Press, 2006
- Lazo, Rodrigo. *Writing to Cuba: Filibustering and Cuban Exiles in the United States*, Ed. Louis A. Pérez. The University of North Carolina Press, 2005
- López, Kathleen. *Chinese Cubans: A Transnational History*. The University of North Carolina Press, 2013

- Mahn-Lot, Marianne. « AMÉRIQUE (Histoire) – Découverte ». Encyclopædia Universalis [en ligne]. URL: http://www.universalis.fr/encyclopedie/amerique-histoire-decouverte/
- Milanich, Jerald. *Florida's Indians From Ancient Time to the Present*. University Press of Florida, 1998
- Paquette, Robert. "Juan Francisco Manzano." Encyclopedia of African-American Culture and History. Gale, 2006
- Paul, André. *Le monde des Juifs à l'heure de Jésus. Histoire politique*, 1981 et A. Lenoir-Achdjian, *Appréhender la nation, vivre la diaspora : regards arméniens*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, 2001
- Pérez, Louis Jr. *Cuba and the United States: Ties of Singular Intimacy*. The University of Georgia Press, Third Edition, 2003
  — *On Becoming Cuban: Identity, Nationality, and Culture*. Chapel Hill: U of North Carolina P, 1999

- Pérez Firmat, Gustavo. *The Cuban Condition: Translation and Identity in Modern Cuban Literature.* Cambridge UP, 1989
  — *Life on the Hyphen. The Cuban-American Way.* Austin, Texas: The University of Texas Press, 1999
- Pluchon, Pierre. *Toussaint Louverture, une biographie*. Fayard, 1989
- Porter, Bruce, et Marvin Dunn. *The Miami Riot of 1980: Crossing the Bounds*. Lexington, Mass.: D.C Heath, 1984
- Ratliff, William, Roger Fontaine. *A Strategic flip-flop in the Caribbean: Lift the Embargo on Cuba, Hoover Institution on War, Revolution and Peace*. Stanford, Calif., 2000
- Schmalz, Jeffrey. *Miami's New Ethnic Conflict: Haitians vs. American Blacks*. Special to the New York Times. Published: February 19, 1989
- Spadoni, Paolo. *Failed Sanctions: Why the U.S. Embargo against Cuba could never work*. University Press of Florida, Gainesville, 2010
- Suchlicki, Jaime. *Cuba: From Columbus to Castro and Beyond*. Potomac Books, Washington, 2002
- Schwab, Peter. *Cuba: Confronting the U.S. Embargo*. St. Martin's Griffin. New York, 1999
- Thomas, Hugh. *Cuba: A History*. Penguin Books, 2001
- Westfall, Loy G. *Tampa Bay: Cradle of Cuban Liberty*. Key West Cigar City USA, 2000

Littérature

- Alvarez, Borland, Isabel. *Cuban-American Literature of Exile. From Person to Persona*. Charlottesville: University of Virginia Press, 1998
- Garcia, Cristina. Ed. *¡Cubaníssimo!* The Vintage Book of Contemporary Cuban Literature*:* Ramdom House, 2002
- Hospital, Carolina. *Cuban American Writers: Los Atrevidos*. Princeton, NJ: Ediciones Ellas/Linden Lane Press, 1988
- Smorkaloff, Pamela Maria. *Cuban Writers On and Off the Island*. New York: Twayne, 1999
- www.lettresdecuba.cult.cu

Philosophie

- Aristote. *Traité de l'âme*. Ardent Media, 1940
- Glissant, Edouard. *Une nouvelle région du monde, Esthétique I*. Paris, Gallimard, 2006
- Ricoeur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Editions du Seuil, Points Seuil, Essais, 2000
- Walcott, Derek. *What the Twilight Says: Essays*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 1998

Titre : Mémoires diasporiques cubains-américains : L'exil en héritage

Mots clés : diaspora cubaine-américaine, exil, hybridité culturelle, écriture autobiographique

Résumé : Cette thèse de doctorat s'intéresse aux questions identitaires des sujets multiculturels cubains-américains, hantés par l'île mais habitants du continent nord-américain, ainsi qu'aux phénomènes de passation mémorielle inter-générationnelle exacerbés par l'expérience de l'exil. Au cours de cette étude, sont présentées les relations complexes entre Cuba et les Etats-Unis, les grandes étapes de la formation de la diaspora cubaine-américaine, en particulier les vagues successives de l'émigration post-castriste (1959), qui ont bouleversé la carte identitaire de la communauté translatée, mais également l'identité d'une ville périphérique du sud de la Floride : Miami. Nous verrons pourquoi cette mégalopole états-unienne est souvent considérée aujourd'hui comme la capitale des Caraïbes, voire la capitale des Amériques. A travers l'étude des mémoires cubains-américains, sont discutées les questions de la nature de l'exil cubain post-castriste, notamment sa temporalité, et la perception paradoxale de l'exil, à la fois associé par certains à un moment donné de leur vie d'adulte comme foyer et/ou fardeau.La thèse fait une part importante à l'enfance mutilée des membres de la génération dite 'une-et-demi', leur hybridité identitaire qui s'exprime par un nomadisme culturel et linguistique. Leurs témoignages décrivent de nombreux phénomènes de pollinisation interculturelle, contrebalancés et/ou complétés par une répétition mémorielle obsessive de leurs aïeux conteurs. Un dernier temps de cette étude est consacré à l'écriture de soi qui est à la fois transcendance et rémanence de l'exil, du passé. Les mémoires cubains-américains illustrent souvent le passage d'une tradition cubaine orale vers une tradition américaine de réalisation de soi par l'écriture. Ils s'inspirent de l'intime pour tendre vers l'universel, tout du moins ils tendent à s'inscrire dans le domaine de la littérature autobiographique latino-américaine, voire dans l'écriture de soi états-unienne.

Title: Diasporic Cuban-American Memoirs: Inheriting Exile

Keywords: Cuban-American diaspora, exile, cultural hybridity, autobiographical writing

Abstract: This dissertation is centered on the questions of identity of the multicultural Cuban-American 'I's, haunted by the island but inhabiting the North-American continent, as well as on the phenomena of intergenerational transmission of memory, exacerbated by the experience of exile. Along this study, we discuss the complex relationship between Cuba and the U.S.A., the important stages leading to the emergence of the Cuban-American diaspora, particularly the successive post-castrist waves of emigration, which have completely altered the identity card of the displaced community, but also redefined the identity and role of a peripheral southern city of Florida: Miami. how and why is this megalopolis often considered today as the capital of the Caribbean, to some extent even of the Americas? Through a close reading of Cuban-American memoirs, we examine the nature of the post-castrist Cuban exile, more precisely its temporality, as well as its paradoxical perception by certain Cuban-Americans, at a certain point in their adult life as both a haven and/or a burden. The dissertation also considers the mutilated childhood of the 'one-and-a-halfers', their hybrid identity transpiring through their cultural and linguistic nomadism. Their personal testimonies depict multiple phenomena of cross-cultural pollinization, counterbalanced and/or completed by an obsessive repetition of their cultural memory thanks to their story-telling grand-parents. In the final part of this study, we explore self-writing, which is both transcendance and resurgence of their exile and their past. Cuban-American memoirs shed light on the passage from a Cuban oral tradition to an American tradition of self-fulfilment through writing. They root their inspiration in intimacy to reach the universal, they participate in inscribing their presence both within the realms of Latin-American literature and U.S. self-writing.